This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME TROISIÈME
de la Seconde Souscription,
ET SEPTIÈME
de la Collection.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉS

NOORTHEU

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à exciter les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

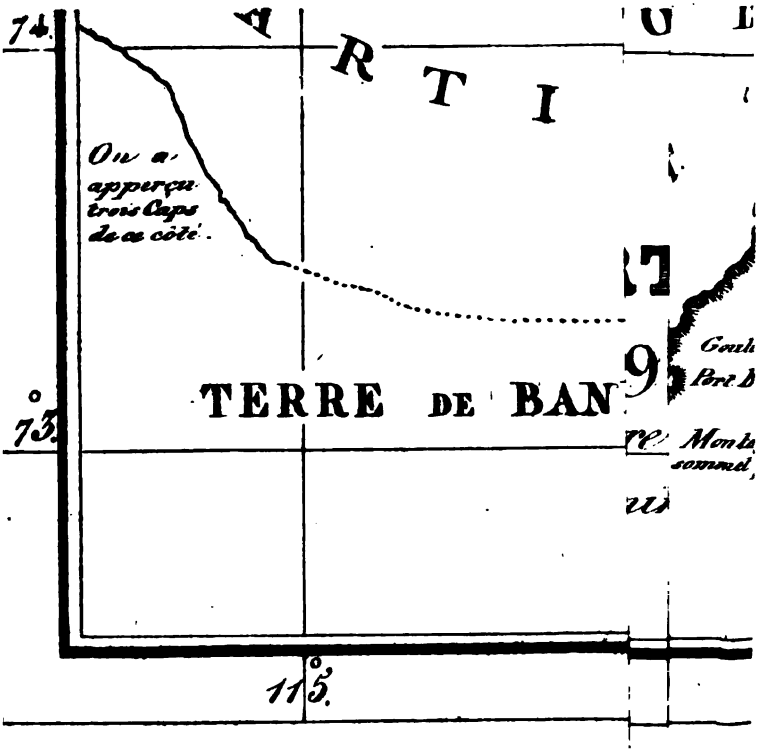
TOME SEPTIÈME,

CONTENANT LES CAHIERS XIX A XXI.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.


74.
R T I
On a
apperçu
trois Caps
de ce côté.
TERRE DE BAN
73°
115°.

G161
A59
v.7-8
**

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

RELATION D'UN VOYAGE A LA COCHINCHINE,

*Accompagnée de Notions géographiques et historiques sur cette Contrée, et sur les Mœurs, Usages, etc. de ses Habitans; par M. CHAPMAN; imprimée pour la première fois dans l'*Asiatic Annual Register, *de l'an* 1801; *traduite de l'anglais par M. S. L.* (1).

Au mois de janvier 1778, deux mandarins cochinchinois arrivèrent à *Calcutta*, sur le *Rumbold*, vaisseau de la compagnie des Indes. Un

(1) Il existe beaucoup de relations sur la Cochinchine, mais qui, pour la plupart, sont peu connues en France. Une des plus anciennes et des meilleures est celle de *Borri*,

M315604

événement aussi nouveau fit grand bruit dans tout le Bengale, et fut annoncé au gouverneur général par MM. Croftes et Killican, propriétaires en tout ou en partie du bâtiment. Ils dirent à Son Excellence que l'arrivée des deux seigneurs cochinchinois au Bengale étoit l'effet du hasard, ou plutôt d'un accident qu'ils lui racontèrent en ces termes :

Le *Rumbold* partant du Bengale pour la Chine,

jésuite et missionnaire; elle a paru sous le titre : *Relazione della nuova missione nel regno di Cocincina*, Rome, 1631; elle a été traduite en français, hollandais, allemand, etc. *Thomas Bowgard*, Anglais, visita la Cochinchine en 1696; son rapport est inséré dans *l'Oriental Repository*, de *Dalrymple*, où l'on trouve également celui de *Robert Kirsop*, sous la date de 1750. M. *Rochon* dans ses *Voyages*, et M. l'abbé *Grosier* dans sa description de la Chine, ont donné de bonnes notions sur la Cochinchine. Dans le *Choix des lectures géographiques*, recueil intéressant, publié en 1788, par M. *Mentelle*, il a paru une relation originale de ce pays, signée *P*.... Quelques années plus tard, le lord Macartney fit un séjour de deux semaines dans la Cochinchine, et l'historien de son Voyage est entré dans quelques détails sur ce pays. M. *Barrow*, qui étoit dans la suite du lord Macartney, a même fait exprès un volume in-4°, dont la principale partie est consacrée à une description de ce royaume; c'est en grande partie des papiers d'un officier français, M. *de Barisy*, que Barrow a tiré ses renseignemens. Nous avons traduit cet ouvrage en français [*Voyage à la Cochinchine*, etc., etc.; par *J. Bar-*

ses armateurs avoient prescrit au capitaine de toucher en Cochinchine à son retour, déterminés par quelques nouvelles favorables qui leur étoient venues de ce pays. Leur intention fut remplie; le *Rumbold* relâcha dans la baie de *Turon*. Pendant qu'il y étoit, un missionnaire jésuite (le P. Lorico) vint prier le capitaine de

now, 2 vol. in-8°, avec un atlas (*a*)]. Il a été publié à Nuremberg un ouvrage intitulé: *Jo. Koffler, historiæ Cochinchinæ descriptio, édit. Theoph. Murr.* 1803. L'importance dont le commerce de la Cochinchine pourroit être pour la France, a été développée par M. *Poivre*, dans les Voyages d'un philosophe, mais surtout par M. *Blancard*, dans son Manuel du commerce de l'Inde. C'est M. *Charpentier-Cossigny* qui a fourni à M. Blancard la plupart des renseignemens d'après lesquels il a composé son article sur ce pays.

En traduisant, avec quelques abréviations, la relation de M. *Chapman*, nous avons eu pour but, non seulement d'augmenter la masse des notions qu'on a sur ce pays, mais aussi de faire connoître le désir que les Anglais ont montré de s'y établir. (*Note du Rédacteur.*)

(*a*) *Voyage à la Cochinchine, par les îles de Madère, de Ténériffe et du Cap-Vert, le Brésil et l'île de Java;* contenant les renseignemens nouveaux et authentiques sur l'état naturel et civil de ces divers pays; accompagné de la *Relation officielle d'un Voyage au pays des Boushouanas*, dans l'intérieur de l'Afrique Australe; par John Barrow, membre de la société royale de Londres; traduit de l'anglais, avec des notes et additions, par Malte-Brun; 2 vol. *in*-8°, avec un atlas *in*-4° de 18 planches, gravées en taille-douce par *Tardieu* l'aîné. Prix 18 fr. brochés; en papier vélin, 36 fr. A Paris, chez *F. Buisson*.

le recevoir à son bord, lui et deux mandarins alliés à la famille royale. Ils désiroient qu'on pût les débarquer dans le *Donai*, province la plus méridionale de la Cochinchine, où leur souverain s'étoit réfugié par suite d'une invasion des Tonquinois dans le nord de son empire, et d'une révolte qui avoit éclaté en même temps dans l'intérieur. Le capitaine du *Rumbold*, informé que le P. Lorico jouissoit de la plus grande considération parmi les Cochinchinois, et que précédemment il s'étoit rendu fort utile aux officiers et à l'équipage d'un vaisseau de la compagnie poussé par une tempête dans la baie de Turon, lui donna passage ainsi qu'aux deux mandarins, et mit à la voile dans l'intention de débarquer ces derniers à *Donai*. Mais le vent et les courans l'emportèrent dans le sud, et si loin des côtes de cette province, qu'il se vit contraint de renoncer à les reconnoître et de conduire ses passagers au Bengale.

Les mandarins et le missionnaire furent, dès le lendemain de leur arrivée, présentés au gouverneur général qui leur fit un accueil fort distingué, et leur offrit ses services de la manière la plus propre à leur inspirer de la confiance. On leur donna une maison et des domestiques; on les défraya complétement; enfin, ils furent traités de telle sorte que le temps de leur séjour au Bengale dut leur paroître fort court à raison

des agrémens qu'on leur procura ; ils y restèrent jusqu'au milieu du mois d'avril. MM. Croftes et Killican avoient équipé un petit navire de 70 à 80 tonneaux pour les ramener dans leur pays (1). Quelques jours avant leur départ, M. Croftes me pria de faire entendre au gouverneur général qu'un léger cadeau de sa part seroit fort agréable aux mandarins. Non seulement Son Excellence goûta cette idée, mais il me dit que son intention étoit d'envoyer quelque présent considérable au roi de la Cochinchine, et me chargea de consulter MM. Croftes et Killican sur les objets parmi lesquels on pourroit faire le choix le plus convenable. L'occasion de converser avec eux sur la Cochinchine s'offroit trop naturellement pour n'être pas saisie ; aussi le fut-elle, et ces messieurs s'étendirent sur les avantages que des relations commerciales avec ce royaume procureroient au Bengale et à la compagnie des Indes. Ils firent l'énumération des plus importantes productions de la Cochinchine, et exprimèrent le vœu qu'on profitât de

(1) Ces détails et ceux qui suivent montrent l'union qui règne entre les Anglais de l'Inde, et l'esprit patriotique et entreprenant qui les anime. Les gouverneurs et les négocians des Colonies françaises ne s'entendent pas aussi bien ensemble. La morgue des uns, l'égoïsme des autres, sont au nombre des causes qui ont empêché le système colonial français de prospérer et de s'étendre. (*N. d. R.*)

la circonstance actuelle pour se lier avec le souverain de cette contrée. Charmé d'une entreprise qui pouvoit me donner du relief en me mettant à même de servir ma patrie, je déclarai que j'irois volontiers en Cochinchine, si le conseil suprême jugeoit à propos de m'y envoyer avec un caractère public. De nouvelles conversations avec MM. Croftes et Killican, la communication qu'ils me donnèrent de papiers relatifs à la Cochinchine, entr'autres, de la relation du capitaine du *Rumbold*, surtout les assurances des deux mandarins, me confirmèrent dans la résolution de visiter leur pays, et j'en fis part au gouverneur général. Lui et les membres du conseil suprême adoptèrent le plan de MM. Croftes et Killican, et l'exécution m'en fut confiée au gré de mes désirs. L'*Amazone*, petit senaut, appartenant à la compagnie, fut équipé et disposé pour le passage des mandarins. Mes compagnons de voyage étoient M. Bayard, officier au service de la compagnie; M. Totty, chirurgien; le capitaine Maclennan, de l'*Amazone*, et le capitaine Hutton, de la *Jenny :* c'étoit le nom du navire de 70 à 80 tonneaux dont j'ai déjà parlé, et qui avoit d'abord dû aller seul en Cochinchine avec les mandarins.

L'objet de ma mission étoit d'établir des relations commerciales entre la Cochinchine et les comptoirs anglais de l'Inde, d'obtenir pour

nos vaisseaux et pour leurs cargaisons tous les avantages et priviléges que le gouvernement cochinchinois seroit disposé à leur accorder. Les fruits qu'on se promettoit de ce commerce étoient une exportation plus considérable des produits de l'Inde et de l'Europe à la Cochinchine, et une importation proportionnée des nombreux et riches objets d'échange que fournit ce royaume.

Il me reste à raconter les événemens du voyage dont je viens d'exposer les motifs.

« L'*Amazone* ayant descendu la rivière, je m'y embarquai le 16 avril, avec l'un des mandarins et cinq ou six personnes de sa suite. Son compagnon avoit pris passage sur la *Jenny*.

Un mois après (le 19 mai) nous mouillâmes à *Malacca*, et en partîmes le 2 juin pour *Tronganon*, port malais situé de l'autre côté de la presqu'île, où nous arrivâmes le 12. La *Jenny* nous y attendoit. Le capitaine Hutton nous apprit la mort du mandarin son passager. Cet événement, arrivé peu de jours après son départ de *Malacca* où il nous avoit précédés, m'affligea d'autant plus que j'avois à regretter un homme d'esprit et de tête, qui eût pu me rendre de grands services dans son pays.

Nous trouvâmes à *Tronganon* 30 ou 40 Cochinchinois, dont le navire avoit échoué près de ce port. Suivant les lois de *Malacca*, cet accident les rendoit tous esclaves, et mettoit leurs effets à

la disposition du *râjah*. Ils firent à notre mandarin un rapport confus et peu satisfaisant de ce qui s'étoit passé en Cochinchine pendant son absence. Mon premier mouvement fut de chercher à rendre la liberté à quelques-uns de ces malheureux; mais je ne fus pas peu surpris de la lenteur et froideur apparente qu'ils mirent à accepter un pareil bienfait. Pendant mon séjour à *Tronganon*, le frère du roi me témoigna que ce monarque (alors absent) y verroit avec plaisir l'établissement d'une factorerie anglaise; et j'appris à mon retour à *Malacca*, que le gouvernement anglais de cette place avoit écrit au conseil suprême de la compagnie à ce sujet.

Cette complaisance du roi venoit de la crainte d'une invasion du roi de *Rio* dans ses États, et du désir de les étendre avec le secours de la compagnie. Si celle-ci jugeoit à propos de former un établissement dans quelque partie de la presqu'île de *Malacca*, elle choisiroit sans doute une situation plus convenable que celle de *Tronganon*. Pendant plusieurs mois de l'année, le vent rend cette côte très-dangereuse et même inaccessible. Je ne pense pas, au reste, que nous puissions nous établir avec le moindre avantage chez les Malais. Il y a quelques années que la présidence du fort Saint-George tenta de former un établissement à *Achem*, sous la conduite de Mons. Edouard Moncton; mais l'on fut bien-

tôt obligé d'y renoncer. Les Malais achètent tous les ans à *Tronganon* 200 caisses d'opium, quelques marchandises sèches, du fer et du cuivre en petite quantité, et d'autres articles on ne peut moins importans. Leurs objets d'échange sont le poivre, la poudre d'or, et un étain que des barques malaises et *buggises* (de Célèbes) apportent à *Tronganon* (1).

(1) Dans son excellent *Manuel du commerce des Indes*, M. Blancard donne une meilleure idée de cette contrée. Voici ce qu'il en dit:

« Tronganon, ville capitale de la côte orientale de » la presqu'île de Malacca, par 5° 25' de latitude nord. » Le roi de cette contrée y réside.

» Ce pays a peu de numéraire, mais il a des productions considérables en poivre, cire, rotins, et surtout » en calin dont il fournit de grandes quantités. Il ne faut » donc pas penser à vendre aux naturels du pays contre » des espèces; ils en ont peu, et ne les donnent qu'à la » dernière extrémité.

» Le roi fait à lui seul presque tout le commerce du » pays, par la voie de son ministère; il affectionne les » étrangers qui vont chez lui; mais il faut se conduire » avec beaucoup de circonspection avec le peuple qui » est méchant et perfide.

» La récolte du poivre se fait dans les mois de mai » et juin : à cette époque il arrive dans la rade de » Tronganon des navires anglais et portugais pour y faire » leur chargement; et tout le poivre et le calin de l'année se trouvent enlevés trois mois après. »

[En 1788, selon M. Blancard, un bâtiment y acheta du

Le 17 juin nous partîmes de ce port. Le 20, nous fûmes en vue de *Pulo-Ubi*, où nous mouillâmes dans la nuit; le lendemain nous nous trouvâmes à la latitude de 8° 35 nord, qui doit être à peu près celle de la pointe de *Camboge* que nous découvrîmes à l'ouest de nous. Les géographes et hydrographes la placent 10 à 15 milles plus au nord.

Pulo-Ubi est une petite île que l'on aperçoit de fort loin, située tout à fait à l'extrémité orientale du golfe de Siam. Mon intention, en suivant cette route, étoit d'avoir occasion d'explorer les côtes méridionales de *Camboge*, qui sont peu connues; de remonter le bras occidental du fleuve de même nom, qui sépare ce royaume de la Cochinchine, pour me procurer des renseignemens certains sur l'état actuel de cette dernière contrée; et enfin, de me ménager, s'il se pouvoit, une entrevue avec le roi que l'on croyoit refugié à *Donai*, comme je l'ai déjà

poivre et du *calin* (espèce d'étain), et y vendit du fer en barres, du bois d'ébène et des toiles demi-guinées, le tout à des prix avantageux.]

« On pourroit y vendre encore de l'opium, de l'eau-» rose; des couteaux flamands, des canons du calibre de » trois et de quatre livres de balle, des pierriers, des » pistolets, de la poudre de guerre, des mouchoirs fins » de Madras, et des toiles noires, fines et légères, de la » côte de Coromandel. » (*N. d. R.*)

dit. Nous ne mîmes guère plus de deux jours pour aller de *Pulo-Ubi* à la rivière de *Camboge*. La pointe de ce nom, et toute la côte jusqu'à l'embouchure du bras occidental de la rivière, sont excessivement basses et couvertes de taillis. La mer est si peu profonde qu'à cinq ou six milles du rivage nous avions rarement plus de quatre brasses : aussi notre conserve (la Jeany), malgré la petitesse de son gabaris et les tentatives répétées de son capitaine, ne put (à marée basse il est vrai) approcher la terre de plus près que deux ou trois milles.

Nous aperçûmes fort peu d'habitans, et seulement deux barques à l'entrée de la rivière. Nous envoyâmes notre canot pour leur parler; mais les pauvres pêcheurs chinois qui les montoient ne purent entendre notre interprète cochinchinois.

Le 24, entre trois et quatre heures de l'après-midi, nous mouillâmes à trois brasses de fond, à vue de l'embouchure du bras occidental de la rivière de *Camboge*. La marée descendoit; et comme nous avions observé la veille que le jussant s'élevoit à deux brasses et demie, nous devions craindre un reflux proportionné.

(Ici l'auteur raconte les dangers que courut le bâtiment, emporté par la marée et poussé sur des bas-fonds. L'*Amazone* tiroit 14 pieds; la

profondeur de l'eau n'étoit généralement que de 12 pieds et quelques pouces.)

Le 26, on eut communication avec un senaut portugais de Macao. M. Moniz. Portugais de la suite du mandarin, notre passager, se rendit à bord du senaut, et revint bientôt me dire ce qu'il avoit appris du capitaine.

Le rebelle Ignaak avoit eu dans la Cochinchine une suite de succès décisifs. Le roi, réfugié à *Pulo-Condore*, y avoit été pris et mis à mort; son frère étoit tombé entre les mains de l'usurpateur qui l'avoit contraint d'épouser sa fille. J'ai su depuis que ce prince étoit l'aîné des deux fils de l'avant-dernier roi de la Cochinchine; mais que Quick-Foe, premier ministre qui, sous ce règne, avoit joui d'une influence sans bornes, ayant marié sa fille au second fils du monarque, avoit imaginé, à la mort de celui-ci, d'asseoir son gendre sur le trône au préjudice de son frère. Cette tentative du ministre, et plus encore l'établissement impolitique d'une capitation qui frappoit tous les Cochinchinois, sans exception de rang, d'âge ni de sexe, avoient occasionné des troubles dans l'intérieur du royaume, et fourni aux Tonquinois un prétexte pour y faire une invasion : car au moment où leur armée entra dans les provinces du nord, ils déclarèrent n'en vouloir qu'à celui dont la mauvaise administration avoit plongé son pays

dans les horreurs de la guerre civile; et promirent, si on le leur livroit, d'aider le roi à réduire tous ses autres ennemis. Le jeune monarque se laissant diriger par ceux de son ministre, donna dans le piége, et ne mit dans sa conduite ni plus de politique ni plus d'adresse que ces brebis de la fable, qui livrent leur chien aux loups. Quik-Foc étoit un méchant homme, mais d'une rare habileté. Tous les gens éclairés ne voyoient que lui qui fût capable de faire tête aux dangers dont le roi étoit environné. Les Tonquinois surent tirer parti de ses talens et de la renommée qu'ils lui avoient acquise. Dès qu'il fut entre leurs mains, ils le traitèrent avec la plus grande déférence; et par son moyen, se rendirent maîtres de tout le nord du royaume; ils assiégèrent et eurent bientôt pris *Hué*, qui en est la capitale. Le roi se réfugia dans le *Donai*, puis à *Pulo-Condore*, où il fut pris et massacré comme je l'ai déjà dit. Le ministre prisonnier fut conduit à Tonquin où il jouit d'une existence honorable, et de cette considération qu'on ne refuse point à de grands talens, lors même que le vice et le crime en ont dirigé l'emploi.

Dans la soirée du 24, je retournai à bord de l'*Amazone* pour prendre quelques effets qui m'étoient nécessaires. Je me proposois de remonter le lendemain la rivière sur la *Jenny*

jusqu'au village de *Bathay*, et j'avois recommandé au capitaine Hutton de m'attendre à son mouillage. Je partis de grand matin avec MM. Totty et Bayard. Mais, en approchant de l'embouchure, j'aperçus le senaut portugais et la *Jenny* qui descendoient la rivière. Le capitaine Hutton, à qui j'en témoignai ma surprise dès que je l'eus rejoint, me dit qu'il venoit d'apprendre que quelques personnes laissées par le *Rumbold* à *Turon*, avoient été massacrées par Ignaak, qui faisoit croiser actuellement 20 ou 30 galères sur un bras du fleuve, à deux journées de *Bathay*. Ignorant la force de ces galères, et n'ayant que trop de raisons, d'après cette nouvelle, de leur supposer des intentions hostiles à notre égard, surtout si elles venoient à savoir que nous avions à bord un parent du dernier roi, informé d'ailleurs que la construction de l'*Amazone* et la quantité d'eau qu'elle tiroit ne lui permettroient pas de remonter la rivière, je jugeai prudent de renoncer au projet d'aller à *Bathay* (1).

(1) Il résulte de ces détails et de plusieurs autres, semés dans la suite de cette relation, que le *Donai*, formé par le fleuve de Cambodja (Camboge), doit être plus étendu qu'il ne le paroît sur les cartes. Il doit y avoir un bras considérable à l'est, qui, en faisant dans l'intérieur des terres quelque grande courbure, doit toucher à la province cochinchinoise de *Donai*, également inconnue à nos géographes. (*N. d. R.*)

Cependant, comme on nous assuroit qu'un corps de troupes royales tenoit encore tête à Ignaak dans le *Donai*, nous résolûmes d'y aller pour réunir notre mandarin et sa suite à des gens de leur parti. Il n'y avoit pas moyen de se procurer un pilote; mais le capitaine Hutton ayant reçu, relativement au trajet, toutes les instructions que le capitaine portugais put lui fournir, se chargea de nous montrer le chemin. Je retournai à bord de l'*Amazone*, et les deux bâtimens appareillèrent le lendemain matin.

Le 1er juillet, nous mouillâmes sous un promontoire que nous supposions être le cap Saint-Jacques, à environ un degré et demi de distance du bras occidental de la rivière de *Cambodge*; c'étoit la première terre élevée que nous offrit le continent. Nous étions fort embarrassés pour aller plus loin, faute de quelqu'un qui pût nous indiquer la route de *Donai*. Le mandarin et ses gens n'y ayant jamais été, n'avoient aucuns renseignemens à nous donner. Tourmenté de l'indécision que je partageois avec nos deux capitaines et leurs équipages, je résolus d'aller chercher des instructions à terre. M. Bayard et le second de l'*Amazone* m'accompagnèrent : je pris pour interprète deux domestiques du mandarin. Je les fis d'abord débarquer seuls, et retins tout mon monde dans le canot, croyant devoir user d'une grande cir-

conspection. Ils revinrent bientôt, accompagnés de deux ou trois malheureux qui sembloient près de mourir de maladie ou d'inanition, et offroient le plus déplorable aspect qu'on puisse imaginer. Nous débarquâmes sur l'assurance que nous donnèrent les interprètes qu'il n'y avoit aucun danger. Les pauvres gens qu'ils nous amenoient étoient des habitans d'un village voisin, qui en contenoit environ cinquante autres dans le même état. Une flotte d'Ignaak, en allant à *Donai* dont elle bloquoit actuellement le port, leur avoit fait une visite deux mois auparavant, et les avoit dépouillés du peu de provisions qui leur restoient après l'horrible famine qui, l'année précédente, avoit enlevé plus de la moitié des habitans de la Cochinchine. Leur seul aliment étoit une racine que la mer, en se retirant, déposoit sur le rivage, de même forme que la patate, mais un peu plus longue, et dont l'effet étoit d'infecter d'une espèce de gale les personnes qui s'en nourrissoient.

Voyant les embouchures de deux ou trois rivières, au nord-ouest, j'en demandai les noms, et l'on me dit qu'une d'elles conduisoit à *Donai*. Presque toute la population du village s'étoit rassemblée autour de nous. Affligé de voir tant de malheureux, et d'être dans l'impuissance de les secourir, je me hâtai de rejoindre le canot, n'emmenant avec moi qu'un vieillard qui

me paroissoit assez intelligent pour détailler au mandarin tout ce qu'il lui importoit de savoir, et pour nous diriger nous-mêmes dans nos futures déterminations.

Revenu à bord de l'*Amazone*, je fis d'abord servir à ce vieillard un repas dont il prit une part proportionnée à la longue abstinence qu'il avoit soufferte. Après s'être bien restauré, il eut avec le mandarin une longue conversation dont le résultat fut, qu'un village appelé *Hutien*, où pouvoit nous conduire un trajet de quelques heures, ayant résisté à une attaque de la flotte d'Ignaak, le mandarin désira y être conduit, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles satisfaisantes de ses amis. Nous consentîmes à l'y mener, et le vieillard nous servit de pilote. A peine mouillés, le lendemain matin, devant ce village, nous nous vîmes environnés d'une multitude de canots de pêche; mais nous ne les laissâmes approcher qu'après leur avoir envoyé deux des gens du mandarin, chargés par lui d'une dépêche pour le chef du village. Les hommes de ces canots étoient de bonne mine et paroissoient fort bien nourris. Chaque canot étoit muni d'arcs, de flèches, de lances et d'épées. Dans l'après-midi, le mandarin du village envoya au nôtre un présent de bétel, et s'excusa de ne point venir lui rendre ses devoirs sur ce qu'il étoit fort indisposé. Notre mandarin

enchanté, résolut de débarquer le lendemain, et nous promîmes, mes amis et moi, de l'accompagner à terre.

(Ici l'auteur raconte longuement le voyage inutile qu'on fit pour aller à terre. Le mandarin du parti royal, tout-à-coup saisi d'une terreur panique, crut voir dans les gens du village des *Tysons*, c'est-à-dire des partisans de l'usurpateur; il se fit ramener à bord du vaisseau.)

Nous quittâmes alors le village de *Hutien*, et continuâmes de raser la côte pendant six ou sept jours, au bout desquels nous mouillâmes devant un hameau de pêcheurs, auprès de *Pulo-Cambir de terre*, pour nous procurer des rafraîchissemens et surtout de l'eau, qui alloit nous manquer. Mais celle de cet endroit étant fort saumâtre, un des pêcheurs offrit de nous piloter à *Quinion*, autrement *Chinchen*, où nous trouverions, disoit-il, d'excellente eau et des provisions fraîches en quantité. J'y consentis; mais à peine le mandarin sut-il que mon intention étoit de toucher à *Quinion*, qu'il s'élança comme un désespéré hors de la chambre sur le pont; et se jetant à mes genoux, me conjura d'observer que *Quinion* étoit la résidence d'Ignaak et le rendez-vous de sa flotte. Cela ne m'empêcha point de persister dans ma résolution, parce que j'étois informé que la plus grande partie des forces d'Ignaak étoient actuellement dans le sud.

Nous continuâmes notre route, et le 8 juillet nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Quinion*. Elle offre aux vaisseaux un sûr abri contre tous les vents. L'entrée en est fort étroite, et le manque d'eau oblige les gros vaisseaux d'attendre la marée montante pour y pénétrer. La côte nous présentoit un coup d'œil délicieux. Les plaines étoient plantées de riz, et les collines de poivre jusqu'à leurs sommets. Nous trouvâmes à *Quinion* deux senaus portugais. Le subrécargue de l'un d'eux vint à bord un peu avant que nous eussions mouillé, et m'assura que nous n'avions rien à craindre; qu'Ignaak étoit au contraire fort inquiet de notre arrivée, et seroit fort aise d'apprendre que nous n'avions point des intentions hostiles.

A peine eûmes-nous jeté l'ancre, que j'envoyai un jeune homme qui me servoit de secrétaire, complimenter le mandarin commandant du fort, et l'informer que le vaisseau appartenoit au gouvernement anglais du Bengale, et que l'unique objet de sa mission étoit d'établir des relations amicales et de commerce entre les deux pays. Mon exprès revint le soir avec une réponse très-honnête du mandarin, portant qu'il alloit avertir aussitôt le roi (Ignaak) de notre arrivée; que nous étions les bienvenus, et pouvions nous fournir d'eau et de tous les rafraîchissemens que

le lieu nous offroit. Le lendemain, le mandarin vint lui-même à bord avec un cochon dont il me fit présent. Depuis, il ne manqua pas de nous visiter tous les jours, tant que nous demeurâmes à *Quiñion*. C'étoit un homme de fort bonne mine, et d'une cinquantaine d'années. Il désira, et je lui permis d'emmener avec lui mon secrétaire pour le présenter au frère du roi, qui résidoit dans le voisinage, et à qui j'envoyai une pièce de mousseline, deux pièces de coton des Indes et quelques bouteilles de liqueur.

A son retour, mon secrétaire me dit qu'il avoit reçu un accueil très-gracieux du frère d'Ignaak; que celui-ci étoit extrêmement bien disposé à l'égard des Anglais, et ne manqueroit pas de me traiter avec la plus honorable distinction (1); qu'enfin, son gendre, qui étoit en même temps son premier ministre, viendroit sous peu à *Quinion*, exprès pour me voir. J'appris en effet son arrivée le 17, par une invitation qu'il m'envoya de me rendre auprès de lui. Le mandarin

(1) Nous pensons que les Anglais s'attendoient bien à un accueil amical de la part de l'usurpateur; ils n'ignoroient pas que les missionnaires français travailloient déjà à former des liaisons entre le roi légitime et la France; ils avoient probablement insinué d'avance à l'usurpateur qu'ils le soutiendroient contre les Français.

Tous ces détails confirment ceux que donne Barrow dans son *Voyage à la Cochinchine*. (*N. d. R.*)

du fort qui m'attendoit sur la plage, me conduisit à une espèce de hangar fort vaste et couvert en paille, qu'il me dit être sa maison, et où Son Altesse devoit recevoir ma visite. De chaque côté de l'entrée, étoient rangés douze de ses gardes, habillés de toile bleue, coiffés d'un casque de cuir ou de papier verni et orné de fleurs et d'emblèmes sur des plaques d'étain, ainsi que les poignées et les fourreaux de leurs sabres. Cette petite troupe avoit, sinon l'air martial, au moins une certaine apparence de discipline et de régularité. Je trouvai le ministre assis, les jambes croisées sur une estrade : c'étoit un jeune homme d'une figure fort agréable. Il se leva dès qu'il m'aperçut, et me fit asseoir, ainsi que les personnes de ma suite, sur des sièges disposés autour de lui à cet effet. Après les questions accoutumées, *d'où venez-vous? qui vous amène en Cochinchine? combien avez-vous mis de temps pour y venir?* je l'informai que j'étois au service du gouvernement anglais du Bengale ; que ma mission avoit pour but d'établir des relations de commerce et d'amitié entre ce pays et la Cochinchine, lesquelles seroient indubitablement avantageuses aux deux contrées. Je demandai au ministre s'il étoit autorisé à me dire à quelles conditions ce commerce pourroit avoir lieu : mais sans me répondre, il désira savoir quels présens j'apportois

pour le roi, et si je me proposois d'aller à la cour. Je lui dis que j'attendrois pour y paroître qu'il plût au roi de m'en accorder la permission, et que dans ce cas, je lui offrirois les présens que je croirois lui devoir être le plus agréables. Je présentai au ministre une paire de pistolets, quelques pièces d'étoffes, etc. Dès-lors il me fut impossible de le déterminer à me parler d'autre chose que de présens. Avant de nous séparer, je le priai de permettre que je fisse usage d'une hutte en paille, voisine de la prise d'eau; il me dit qu'il n'y étoit pas autorisé, et ajoutant qu'il devoit retourner le lendemain à la cour, il m'invita à l'y accompagner. Je m'en excusai sur ce que je désirois être mandé par le roi lui-même. Le ministre parut choqué de cette réponse, craignant que je ne lui supposasse pas le droit de m'introduire auprès du roi. Je lui fis observer que le refus d'une bagatelle comme la permission d'occuper une hutte dont j'offrois de payer l'usage, étoit suffisant pour me faire douter que ses pouvoirs fussent très-étendus. Il m'assura qu'il demanderoit à son beau-père de m'envoyer sans délai une invitation; et que pour une maison, j'étois libre de choisir dans la ville celle qui seroit le plus à ma bienséance.

Trois jours après je reçus une invitation dans les formes, et un sauf-conduit d'Ignaak : plu-

sieurs mandarins vinrent me l'apporter en grande cérémonie. Ils désirèrent que le vaisseau fût paroisé à cette occasion, qu'un parasol fût tendu au-dessus de l'écrit royal tandis qu'on en feroit la lecture, et que je me levasse pour le recevoir. Toutes ces formalités étant remplies, la dépêche fut ouverte, lue et remise entre mes mains. Les mandarins ne manquèrent pas de me faire entendre que les porteurs d'une marque si distinguée de la faveur royale, seroient excessivement flattés de recevoir quelque récompense pour la peine qu'ils s'étoient donnée. Je leur fis servir du vin et des confitures, et les renvoyai satisfaits après être convenu avec le mandarin du port, que j'irois à terre dans la soirée, que je coucherois chez lui et que je m'acheminerois le lendemain matin vers la résidence royale. Il me promit de tenir un palanquin prêt pour mon usage, des chevaux pour mon secrétaire et deux autres personnes qui devoient m'accompagner, et des *coolies* ou porteurs pour conduire nos effets et les présens destinés au monarque.

J'étois fort étonné qu'Ignaak eût jugé convenable de m'informer comment il étoit parvenu au trône. Sa lettre contenoit de longs détails à ce sujet. Il y établissoit d'abord que les ministres du dernier roi de la Cochinchine ayant opprimé et affamé ses peuples, il avoit plu au Ciel de le rendre l'instrument de leur délivrance, et

de l'appeler à lui succéder. Notre pauvre mandarin qui étoit alors à bord *incognito*, et qui, pour mieux se déguiser, avoit pris le costume anglais, s'étoit fait faire la barbe, nettoyer les dents et (ce qui l'affligeoit le plus) couper les ongles de trois ou quatre pouces (1), désira voir la lettre d'Ignaak, et me dit, les larmes aux yeux, que le sceau dont elle portoit l'empreinte étoit bien celui des anciens rois de la Cochinchine, dont l'usurpateur s'étoit emparé; que les raisons qu'il prétendoit l'avoir déterminé à se saisir de l'autorité suprême étoient fausses; que lui seul étoit l'auteur des calamités passées et présentes du royaume. Il finit par me conjurer de ne pas me mettre au pouvoir du traître Ignaak, m'assurant que je ne reviendrois jamais.

Je me rendis à terre le 22 au soir, ainsi que j'en étois convenu avec le mandarin du port. Luf et plusieurs autres me reçurent au débarquement. Il me donna, au jour tombant, le spectacle d'une danse cochinchinoise, exécutée par des femmes, et que je trouvai peu différente de celles de l'Indoustan. La musique consistoit en une flûte, un tambour, des castagnettes et un instrument qui imitoit assez mal le violon. Nous

(1) La longueur des ongles est, dans cette contrée, un signe du haut rang qu'occupe un individu, et des richesses qu'il possède. (*N. d. R.*)

Bergeret aqua-fortè - Dekignon sculp.t

hinois.

couchâmes sur des nattes, après avoir soupé de nos provisions. Le lendemain, nous nous mîmes en marche à huit heures du matin, mes compagnons à cheval et moi dans un hamac ou filet de soie, à chaque extrémité duquel étoit un bâton d'ivoire, d'environ vingt pouces de long, et percé de petits trous où passoient les fils du hamac avant de se réunir pour former une forte ganse qui le tenoit suspendu à une longue perche horizontale. De belles nattes recouvertes de papier peint, et jetées sur la perche, ombrageoient le hamac. Deux hommes suffisoient pour le porter, et ils ne furent point relevés dans l'espace de 15 milles. La route suivoit d'abord le cours d'une rivière assez considérable; mais nous nous en éloignâmes bientôt pour entrer dans une plaine bien cultivée et entourée de hautes montagnes. Nous traversâmes trois ou quatre petits villages agréablement situés; dans ces villages, et même sur tous les points de la route, étoient des maisons publiques où se vendoient aux voyageurs du thé, des fruits et d'autres rafraîchissemens. A midi, nous fîmes halte et dînâmes à l'une de ces auberges, avec du poisson et de la volaille coupée par petits morceaux, et accommodée avec du sel et des légumes (1). A quatre heures nous nous remîmes

(1) L'usage où sont les voyageurs anglais de donner le

en route, et au soleil couchant nous atteignîmes un village qui n'étoit qu'à une heure de chemin de la résidence du roi. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, de grand matin, nous continuâmes notre route à travers des champs de riz, et à huit heures nous étions en vue du fort où résidoit le roi. Il étoit fermé du côté de l'est par où nous arrivions, d'une muraille longue d'un demi-mille, dégradée en deux endroits, sans canons, ni embrasures, ni tours, ni bastions, n'ayant enfin rien de ce qui annonce une place forte. J'ai su depuis que ce prétendu fort étoit un carré parfait, et que les trois autres côtés n'offroient qu'une répétition de celui que je viens de décrire. Arrivés à l'entrée, nous attendîmes un gros quart-d'heure dans une baraque. La porte et la muraille étoient sans gardes. Après les avoir passées, nous fîmes encore un demi-mille dans des champs de riz avant d'arriver à la maison du ministre, gendre du roi, qui nous offrit le bétel et nous retint environ une demi-heure. Il désira voir les présens que nous apportions, et nous quitta en

menu de leurs dîners, peut cependant quelquefois jeter du jour sur la nature des productions d'un pays.

(N. du R.)

nous assurant que Sa Majesté nous donneroit audience le lendemain.

En effet, nous fûmes avertis le lendemain dès les six heures du matin, que le roi étoit prêt à nous recevoir. Nous suivîmes aussitôt notre conducteur, et après avoir marché l'espace d'un mille, nous nous trouvâmes en vue du palais, sur une éminence où l'on nous fit congédier tous nos gens et quitter nos épées, personne ne pouvant paroître armé devant le monarque. Ces préalables remplis, nous avançâmes vers le palais. Devant la façade étoit en bataille, sur deux rangs de cent hommes chaque, une troupe armée de lances, de piques, de hallebardes, ayant ses drapeaux déployés. Deux canons de cuivre, fort longs, présentoient leur bouche hors de l'enceinte. Sur une terrasse sablée, en face du palais, furent déposés les présens que j'apportois au roi. Lorsque nous eûmes monté cette terrasse, un mandarin vint nous avertir de saluer Sa Majesté comme il le feroit lui-même, c'est-à-dire en nous prosternant trois fois, en touchant la terre de notre front. Mais cette attitude nous parut trop humiliante, et nous nous contentâmes de nous incliner trois fois à la manière anglaise. Nous arrivâmes par une demi-douzaine de degrés, à l'endroit où étoient rassemblés le monarque et toute sa cour; c'étoit une salle ouverte par devant et sur les côtés,

et lambrissée dans le fond où le trône du roi s'élevoit de deux ou trois marches au-dessus du plancher. Cette salle, couverte en tuiles et construite à la manière des Cochinchinois, étoit soutenue par de belles colonnes d'un bois précieux. Le roi étoit assis dans un fauteuil à bras, peint en rouge et orné de têtes de dragons. Il avoit devant lui une petite table couverte d'un coussin de soie rouge, brodé en or, sur lequel il s'appuyoit. A droite du trône, et sur un tabouret, étoit assis le frère du roi. Je remarquai à gauche un siége semblable, mais qui restoit vide, et l'on me dit que c'étoit celui d'un autre frère d'Ignaak, qui se trouvoit alors à *Donai*. Derrière ces deux princes, les mandarins occupoient plusieurs rangées de bancs, selon le rang qu'ils avoient à la cour.

Le roi étoit vêtu d'une robe de soie d'un jaune foncé, sur laquelle étoient brodées en or des figures de dragons. Il avoit un bonnet qui lui serroit la tête, relevé par derrière, et orné pardevant de quelques pierreries. Au sommet de ce bonnet, étoit une grosse pierre rouge, à travers laquelle passoit un fil de laiton qui l'élevoit de quelques pouces. Cette pierre s'agitoit à chaque mouvement du roi, et jetoit alors un grand éclat. La plupart des mandarins avoient des robes de soie de différentes couleurs, semées de dragons, et leurs bonnets l'étoient de

fleurs en or et en argent. Ils portoient de larges ceintures d'un drap écarlate, avec des agraffes en or, et des cornalines montées sur le même métal. En somme, l'appareil de cette cour étoit noble et pompeux, quoiqu'il y manquât beaucoup des objets qui constituent la grandeur et la magnificence parmi les princes orientaux, comme une profusion de diamans, de tapis, de domestiques, etc. La régularité et le décorum qui s'y observoient donnoient à un certain point l'idée d'un monarque puissant et respecté. En face du trône étoit un banc sur lequel nous prîmes place, mes compagnons et moi, auprès du ministre.

Je dis à Sa Majesté, par l'organe d'un interprète, que j'étois un serviteur du gouvernement anglais du Bengale, qui m'avoit député vers elle pour lui proposer de lier les deux États par des relations de commerce et d'amitié. Le roi me répondit que le bruit des exploits des Anglais étoit parvenu jusqu'à lui; qu'il avoit entendu dire que cette nation surpassoit toutes les autres par le nombre de ses vaisseaux et l'habileté de ses marins; mais aussi qu'elle abusoit de cet avantage pour attaquer indistinctement, saisir ou piller tous les vaisseaux qu'elle rencontroit; qu'il permettroit volontiers l'entrée et le commerce des ports de son royaume aux

Anglais, pourvu que ceux-ci respectassent son pavillon.

Je répliquai que la première partie des informations données à Sa Majesté relativement au pouvoir maritime des Anglais, étoit exacte; mais que la dernière, tout à fait dénuée de vérité, ne pouvoit lui avoir été fournie que par ceux qui, jaloux de notre prospérité, désiroient lui donner de nous une idée injuste et défavorable; que nous étions actuellement en paix avec toutes les nations étrangères, et que nos vaisseaux parcouroient toutes les parties du monde connu, où les agens de notre commerce étoient renommés par la probité et la bonne foi qui dirigeoient leurs opérations. Le roi me dit alors que les Anglais pourroient trafiquer dans ses ports; et après quelques explications, il fut réglé que les vaisseaux à trois mâts payeroient 7,000 *guans* (à raison de cinq *guans* pour une gourde d'Espagne), ceux à deux mâts 4,000, et les plus petits 2,000.

Sa Majesté se retira ensuite dans ses appartemens, où nous ne tardâmes pas d'être mandés. Elle avoit quitté ses habits royaux pour une soubreveste de soie unie, boutonnée avec de petits diamans. Sa tête étoit enveloppée d'une pièce de soie rouge en forme de turban. Toute cérémonie fut alors écartée, et la conversation

devint générale. Le roi nous répéta qu'il étoit bien intentionné pour les Anglais, et désiroit sincèrement se lier avec eux. Il ajouta que si devant son conseil il avoit proposé de faire payer à nos vaisseaux la liberté de commercer dans ses ports, c'étoit seulement pour la forme; qu'afin de mieux s'assurer l'amitié de l'Angleterre, il n'exigeroit jamais les sommes susdites, et nous accorderoit toutes les faveurs qui seroient en son pouvoir. Il fit l'énumération des produits de son royaume, comme poivre, cannelle, bois d'aigle, dents d'éléphant, étain, et quantité d'autres articles dont l'ignorance de son peuple l'empêchoit, disoit-il, de tirer parti. Il exprima le désir que le gouverneur du Bengale lui envoyât quelque personne capable d'instruire ses sujets, surtout dans l'art de la guerre; et sur cela il me découvrit ses projets, qui ne tendoient pas à moins qu'à subjuguer le royaume de *Cambodge*, avec toute la péninsule, jusqu'à *Siam*, et les provinces septentrionales de la Cochinchine, actuellement au pouvoir des Tonquinois. Il demandoit pour l'exécution de ses vastes plans l'assistance de quelques vaisseaux anglais, et offroit de la payer par la concession de tels territoires que nous jugerions propres à former des établissemens (1).

(1) Avis, non pas au gouvernement français qui n'a

Je promis au roi de rendre fidèlement ce qu'il venoit de me dire, au gouverneur général du Bengale. Il me recommanda particulièrement de lui procurer un cheval bai à quelque prix que ce fût, et de le lui envoyer par le premier navire qui viendroit en Cochinchine. Nous prîmes congé après avoir été régalés de thé et de bétel. Je reçus dans la soirée trois dépêches royales : l'une, scellée du grand sceau, exposoit les conditions auxquelles nos vaisseaux seroient reçus à trafiquer dans les ports de la Cochinchine; les deux autres, scellées d'un petit sceau, contenoient, l'une la description détaillée du cheval que désiroit Sa Majesté, et l'autre son autorisation pour visiter tous les ports du royaume.

Le lendemain matin, 26 juillet, nous partîmes

peut-être pas besoin de colonies, mais à d'autres puissances qui n'ont que ce moyen pour sortir de leur nullité.

Si les ministres danois qui, précisément à l'époque de ce voyage, discouroient sur l'*économie*, *les fabriques et le commerce*, au lieu de dépenser 12 ou 15 millions de France à des projets insensés de manufactures en soie et autres, qu'ils vouloient établir dans un pays situé à 55 degrés de latitude, eussent envoyé en Cochinchine, au Japon, à Formose, à Bornio, etc., une frégate et deux bricks avec 500 soldats, ils auroient pu acquérir une belle colonie et fonder un commerce solide. (*N. d. R.*)

pour retourner à *Quinion;* nous y arrivâmes le soir même, et fîmes voile pour *Turon* deux jours après. En revenant de la cour, nous eûmes encore l'occasion de voir le roi, qui passa fort près de nous dans un beau palanquin rouge, couleur dont le souverain seul a droit de faire usage en Cochinchine. Sur quelque nouvelle fâcheuse qu'il avoit reçue de *Donai,* où étoit sa flotte, comme je l'ai déjà dit, ce monarque alloit sacrifier dans un temple situé au milieu de la baie de *Quinion.* La cérémonie devoit consister à immoler un buffle, tandis que le roi seroit prosterné la face contre terre.

Ignaak est reconnu pour avoir de grands talens, mais il est mal secondé par les mandarins qui gouvernent sous lui, et qui sont tous fort ignorans. La famine et la peste ont fait périr la moitié des habitans du royaume, et les survivans ont employé pour conserver une misérable existence, des moyens qui font horreur. A *Hué,* capitale du royaume, mieux approvisionnée qu'aucune autre ville par les Tonquinois qui s'en sont emparés, la chair humaine s'est vendue publiquement dans les marchés.

L'armée de terre d'Ignaak est peu considérable, et si novice dans l'art militaire, que je crois pouvoir affirmer qu'il suffiroit de 300 hommes bien disciplinés pour la mettre en déroute. Sa marine n'est guère moins méprisable;

elle consiste en quelques galères et jonques saisies sur les Chinois (1). Le gouvernement de cet usurpateur est abhorré au dernier point; cependant ses sujets n'ont pas le courage de lui

(1) L'état des choses est changé à cet égard. A l'arrivée à Saigon du vice-amiral Rosily, en 1789, l'armée de terre étoit composée de soixante mille hommes, dont huit mille étoient armés de fusils à baïonnettes, manœuvrant à l'européenne; le restant avoit des lances et des sabres.

Le roi commandoit l'armée en personne; il avoit dix grands mandarins qui commandoient les divisions sous lui.

L'armée navale, à l'ancre devant la ville de Saigon, étoit composée de:

100 grandes galères, portant depuis 16 jusqu'à 24 pièces de canon, et bordant depuis 48 jusqu'à 45 avirons: la galère commandante étoit gréée à l'européenne;

40 autres galères de même grandeur étoient sur le chantier et prêtes à lancer à l'eau;

300 galères plus petites;

1 *somme*, montant 30 pièces de canon en fonte, du calibre de 8;

6 *sommes* plus petites, montant 20 pièces de canon de 6;

Un très-grand nombre de bateaux, chalans et pontons pour le service de l'armée et celui du port.

Il y avoit en réserve, dans le parc d'artillerie:

350 pièces de canon en fonte, des calibres de 4, 6, 8, 12 et 18;

280 pièces en fer, des mêmes calibres;

résister, tant ils sont abattus par les calamités de tout genre qui les ont assaillis. Presque tous les hommes marquans, et même des soldats, m'ont déclaré ouvertement leur impatience de

150 pierriers en fonte, sur pitons;

1 mortier de 10 pouces, du même métal;

40 pièces de canon de campagne, de fonte, montées sur leurs affûts;

40 obusiers, du calibre de 18;

Une très-grande quantité de boulets en fer et en pierre, quelques bombes et beaucoup de poudre de guerre.

Il y avoit dans l'arsenal deux grands hangars, sous lesquels *étoient* établies 80 forges; on y faisoit des clous de toutes les grandeurs, des casques, des lances; on y faisoit des affûts de canon.

On y voyoit aussi un grand atelier d'armurier et une fonderie pour les canons de fer et de fonte que l'on y forait.

On trouvoit dans l'arsenal les plus beaux bois de construction, tant droits que courbes, propres à faire des vaisseaux de guerre de toutes les grandeurs.

Il fut mesuré des bordages de cent pieds de long sur trois pieds de large, et de quatre à six pouces d'épaisseur; un mât de 79 pieds de long sur 32 pouces de diamètre.

Le bois sec y étoit abondant, ainsi que l'huile de bois dont on se sert pour la carène des bâtimens.

On y faisoit des câbles avec le *pite*.

En considérant cet état militaire et maritime, de même que les approvisionnemens de l'arsenal, on prendra sans doute une idée avantageuse d'un roi qui avoit su rassembler autant de forces en même temps qu'il travailloit à conquérir son royaume sur celui qui l'avoit usurpé. Mais

secouer le joug, et exprimé le désir que les Anglais voulussent les prendre sous leur protection. Tous m'ont assuré qu'à l'apparition de la moindre force étrangère, ils s'y réuniroient avec le plus vif empressement.

A deux degrés au nord de *Quinion*, est une île appelée *Pulo-Canton;* et 30 ou 40 minutes au nord de celle-ci, une autre nommée *Pulo-*

si ces divers moyens font honneur à son activité et à son intelligence, on ne doit pas dissimuler qu'il a tiré de grands secours de plusieurs Français qui se sont rendus à Saigon en 1787. Ce sont eux qui ont fait faire aux Cochinchinois des progrès dans les arts; ils leur ont appris à faire, avec le coton, des toiles à voile qui sont assez bonnes pour assurer la navigation. (Le chanvre vient bien à la Cochinchine, et l'on pourroit en tirer un parti avantageux si on en étendoit la culture.)

MM. Dago et Olivier leur ont fourni des modèles d'après lesquels ils font des poulies de toutes les grandeurs, à rouets et à essieux de fonte. C'est le dernier de ces artistes qui a fondu le mortier que l'on voit dans l'arsenal.

L'abbé Boisserau, missionnaire, leur a donné les moyens de faire des vis, jusqu'alors inconnus.

C'est M. Olivier qui a fait exécuter le cric en fer.

De tels secours ont augmenté l'industrie des Cochinchinois, dont l'adresse, dans l'exécution des modèles qu'on leur offre, prouve qu'ils n'ont besoin que de maîtres pour découvrir bientôt de bons ouvriers. (Extrait du *Manuel du commerce des Indes*, par M. *Blancard*.)

Çampella. Cette dernière a un bon mouillage. Le continent opposé présente l'embouchure d'une rivière que les jonques remontent jusqu'à *Faïfo*, et dont un bras se jette dans la baie de *Turon*.

Le 2 août nous mouillâmes à cette embouchure, devant un village autrefois bien bâti, mais dont les plus grandes et les plus belles maisons ont été détruites dans les troubles. Les campagnes voisines étoient cultivées en riz, *brinjall* et patates; mais à quelque distance du village, elles sembloient tout à fait abandonnées et n'offroient que des ruines parmi des bosquets d'orangers, de citronniers, de bananiers et de bambous. Trois ou quatre jours après mon arrivée, le mandarin qui gouverne la province de *Cham* au nom d'Ignaak, descendit la rivière avec quatre galères de 40 ou 50 rames chacune, et débarqua sur le rivage opposé, en face de la maison que j'occupois. Le même jour il me fit demander quand je pourrois recevoir sa visite. Je crus qu'il convenoit que j'allasse le premier lui rendre mes devoirs, et passai la rivière à cet effet dans l'une de ses galères. Il me reçut en grande cérémonie, assis sur une estrade. Les mandarins inférieurs et un grand nombre de soldats étoient rangés à ses côtés. Ce mandarin étoit le même avec qui s'étoit élevée à *Turon*, l'année précédente, la dispute qui avoit coûté

au *Rumbold* son canot et quelques-uns de ses matelots; après lui avoir présenté le passe-port du roi, je le priai de me dire ce qui avoit donné lieu à cette querelle, et quels avoient été les motifs de sa sévérité envers les Anglais tombés entre ses mains. Il me répondit que des mandarins de l'ancien gouvernement, alors en armes à *Turon*, s'étoient adressés au capitaine d'un vaisseau anglais pour avoir des hommes et des armes; que la chaloupe de ce vaisseau, remontant la rivière avec ces secours, avoit été attaquée et prise par ses galères; que ceux des hommes de la chaloupe qui n'avoient pas été tués dans l'action, s'étoient noyés ou réfugiés dans les bois où ils étoient morts de faim.

Ce mandarin partit le même soir pour sa résidence voisine de *Faifo*, où il m'engagea beaucoup à l'aller voir. Il me laissa une permission écrite de trafiquer dans le village, ordonnant à tout Cochinchinois de payer comptant ce qu'ils nous achèteroient. Le 13, nous commençâmes à remonter la rivière jusqu'à *Faifo*. Nous étions arrêtés de temps en temps, et tenus de faire certaines déclarations. A l'une de ces haltes forcées, nous nous trouvâmes sous un rocher dont une partie penchoit sur la rivière et sembloit prête à nous écraser. C'étoit une petite montagne de marbre blanc, parfaitement isolée et tout à fait au bord de la rivière. Nous vîmes,

Maillet sculp.

rivière de Faifo.

dans le corps du rocher, des trous et des crevasses, et tout autour, des blocs énormes qui en avoient été tirés. Auprès étoient quelques huttes habitées par des tailleurs de pierre. Je n'aperçus, pour échantillons de leur industrie, que des pilons et des mortiers de différentes grandeurs.

En arrivant à *Faïfo*, nous fûmes surpris de n'y trouver que les ruines (1) récentes d'une grande ville dont les rues, bien percées et pavées en dalles, avoient été bordées de maisons bâties en brique sur un plan régulier. Il ne restoit, hélas! de ces maisons que les murs extérieurs; et derrière ces murs, tel qui jadis avoit été propriétaire d'un palais, étoit réduit à se garantir des injures de l'air sous une misérable hutte de paille et de bambous. Les temples seuls n'avoient point souffert; les idoles y étoient encore, et l'on n'en avoit enlevé que les clochés pour les convertir en monnaie.

Après avoir pris quelques rafraîchissemens à *Faïfo*, je partis pour la résidence du mandarin. Elle étoit dans une enceinte de gros pieux mêlés de jeunes bambous. Tout autour et à une cer-

(1) *Faïfo*, avant sa destruction par les troupes d'Ignaak, étoit une ville très-commerçante, où plusieurs centaines de jonques venoient annuellement de la Chine et du Japon charger du poivre, du sucre, de la cannelle, etc.

(*N. de l'auteur.*)

taine distance, étoient enfoncés obliquement dans la terre des troncs du même arbre, courts et taillés en pointe pour arrêter la cavalerie. La maison étoit spacieuse et bâtie de brique, de paille et de bambous. Ce mandarin avoit une suite presque aussi nombreuse que celle de son maître Ignaak. Ses gens étoient, pour la plupart, bien vêtus et armés de sabres dont les fourreaux et les poignées étoient garnis de plaques d'or battu. Notre conversation fut courte; je sus que j'avois affaire à un homme sans instruction, d'un caractère oppressif et cruel.

Le 15, je reçus à bord de l'*Amazone*, où je ne faisois que d'arriver, la visite d'un négociant portugais, venant de *Huć*, capitale de la Cochinchine. Il me dit que le vice-roi tonquinois l'avoit chargé verbalement de m'inviter à m'y rendre, avec ce qui pourroit me rester de marchandises. Je dépêchai aussitôt vers ce mandarin M. Moniz et mon secrétaire, avec une lettre par laquelle je sollicitois sa protection. Instruit qu'il n'y avoit que peu d'eau à l'embouchure de la rivière de *Huć*, je proposai au capitaine de la *Jenny* de m'y transporter, ce qui seroit une fort bonne occasion d'échanger sa pacotille. Il y consentit. Laissant l'*Amazone* dans la baie du *Turon*, je m'embarquai sur sa conserve avec M. Bayard, le 18 août. Nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Chimai*, limitrophe des possessions

tonquinoises, sur les bords de la rivière de *Hué*.

Les terres les plus voisines de la mer sont sablonneuses et stériles; mais à mesure que nous avancions en remontant la rivière, nous observions toutes les apparences d'une grande fertilité. De nombreux cultivateurs étoient occupés sur les deux rives. Nous arrivâmes le troisième jour à *Hué*, et le premier aspect de cette capitale nous donna l'idée de l'industrie, du mouvement et de l'activité. Une multitude de canots passoient et repassoient autour de nous. Vingt-cinq jonques chinoises étoient mouillées près du rivage où une foule immense étoit rassemblée pour nous voir débarquer. Nous descendîmes à la maison du mandarin Ongtahia, qui m'avoit apporté la permission d'aller à *Hué*; il étoit chargé de l'enregistrement et de l'expédition des jonques. Le lendemain nous allâmes visiter le vice-roi. Il habitoit le palais des rois de la Cochinchine, situé à six milles de la ville, en remontant la rivière. L'abbé Raynal a exagéré en disant que ce palais avoit une lieue de circuit, et que des milliers de canons en garnissoient les murailles. Nous avons eu, M. Bayard et moi, maintes occasions de l'examiner dans le plus grand détail; et voici ce que nous avons remarqué: les fortifications présentent la figure d'un carré long dont les grands côtés ont un demi-mille d'étendue; elles consistent en un

mur dernière lequel est un rempart en terre, haut de 10 à 12 pieds, avec des banquettes dont l'élévation est calculée pour la plus longue et la plus sûre portée des lances et des dards. Il n'y a pas d'embrasure; les canons se pointent par une espèce de sabord pratiqué dans la muraille. J'en ai compté soixante en batterie; les plus forts de 9 livres de balle. Entre deux rangées de bambous taillés en pointe, longs de 10 à 12 pouces, et enfoncés obliquement dans la terre, est un fossé large de 8 pieds et d'une égale profondeur, bordé de bambous en végétation. Le tout est enfermé dans une enceinte de bambous très-serrés et croisés les uns sur les autres. Des murs de brique divisent l'intérieur du fort en plusieurs compartimens ou quartiers, dont chacun a sa destination particulière. L'un sert de marché, l'autre de grenier, un troisième de caserne pour les soldats et d'écurie pour les chevaux, les éléphans, etc. Le tout m'a paru en fort mauvais état; même les murs, qui seroient pourtant bien faciles à réparer, et qui se coupent tous à angle droit.

Le palais n'a pas plus d'apparence qu'une maison de particulier, propre et bien entretenue. Il n'a qu'un rez-de-chaussée: l'intérieur consiste en chambres et en galeries (*verandahs*) très-spacieuses. C'est dans l'une de ces dernières que je fus présenté au vice-roi. Je le trouvai se

balançant dans un hamac tendu à l'un des piliers de la galerie et au lambris de la chambre la plus voisine. C'étoit un vieillard vénérable d'environ 66 ans, ayant une longue barbe blanche et les manières fort engageantes. Son habillement simple et uni consistoit en une robe flottante, d'une étoffe noire, lustrée, à manches très-larges. Il avoit un bonnet de soie noire et des sandales. Je l'instruisis dans les mêmes termes qu'Ignaak, du dessein qui m'amenoit en Cochinchine, et je le priai de recevoir le présent que je lui offrois comme un gage de mon respect. Il descendit alors de son hamac et s'assit par terre. Il approuva la proposition que je lui faisois d'établir des relations de commerce entre l'Inde et sa nation, et me promit qu'il s'y prêteroit de tout son pouvoir. Ensuite il s'informa de plusieurs particularités relatives à la nation anglaise; comme de ses forces de terre et de mer, de son commerce, de ses usages, de sa religion. Il examina très-attentivement nos chapeaux, nos épées et toutes les parties de notre habillement. Puis il nous invita à prendre notre part d'un repas qui consistoit en hachis de volaille, légumes, porc, buffle, poisson, riz, confitures, thé, liqueurs, etc. Pendant que nous étions à table, on amena des éléphans de guerre dans une enceinte en face de la galerie, où étoient rangées des figures représentant des

soldats. Les éléphans les attaquèrent avec furie, les enlevèrent avec leur trompe et les foulèrent aux pieds. De véritables soldats tirèrent à la cible avec des arquebuses qu'ils appuyoient sur des pivots tournans. A notre départ, le vice-roi nous renouvela les assurances de son amitié et de ses dispositions. Il ordonna à tous les mandarins qui étoient auprès de lui de nous accompagner chez le général, à qui je ne pourrois, disoit-il, m'empêcher de faire une visite (1) toutes les fois que je viendrois les voir. Il me força d'accepter deux lingots d'argent, comme l'équivalent du présent que je lui avois fait (d'une montre d'or à répétition, enrichie de quelques petits diamans), et nous nous retirâmes.

Accompagnés d'une foule de mandarins qui nous précédoient et suivoient en ordre, nous nous nous présentâmes à la porte de Quan-Jan-Quen, eunuque, commandant en chef de la flotte et de l'armée. Au bout d'une demi-heure, nous fûmes introduits dans une salle fort vaste où nous nous assîmes sur des sièges disposés à cet effet devant une espèce d'écran (Rattan); une voix perçante, qui venait de derrière cet

(1) Depuis le quinzième siècle, les rois de Tonquin n'ont que l'ombre du pouvoir; le général en a la plénitude.

écran, appela notre attention sur le personnage que nous venions visiter. Le général ne se montra qu'après nous avoir fait les questions accoutumées, auxquelles je répondis par l'exposé des motifs qui m'amenoient en Cochinchine. L'écran fut alors levé, et, à la lueur d'un petit cierge, nous découvrîmes, non les formes délicates et féminines dont la voix que nous venions d'entendre nous avoit donné l'idée, mais celles d'un monstre dégoûtant et horrible à contempler. L'eunuque étoit assis dans une niche en forme d'armoire. Il étoit d'une taille fort petite et d'un embonpoint démesuré; je ne crains pas d'affirmer qu'il avoit une aune de carrure. De longues chairs pendoient de ses joues, et ses petits yeux vifs et brillans paroissoient à peine, tant les rides avoient formé de trous et plissé de peaux tout autour. Cet eunuque ne se montra point honnête, et reçut mon présent avec indifférence. J'ai vu, dans mes visites subséquentes, que c'étoit un pédant très-vain du renom d'homme instruit qu'il avoit dans son pays.

Après avoir demeuré un mois à Hué, chez Ongtahia, je désirai, pour ma commodité, avoir une maison particulière, et je le priai plusieurs fois de m'en procurer une. Mais, loin de paroître empressé de satisfaire à cette demande, je crus voir qu'il l'éludoit toutes les fois que je la renouvelois, et je sus bientôt qu'il travailloit sous

main à en prévenir l'effet. Il craignoit de perdre, dès que je m'éloignerois de lui, les profits illégitimes qu'il se permettait de sa liaison et de ses rapports avec nous; et sa mauvaise foi, sa répugnance à payer les achats qu'il nous avait faits, peut être regardée comme la première cause des désagrémens que nous ne tardâmes pas d'éprouver et des dangers où nous fûmes enveloppés. Ayant découvert que cet homme étoit l'agent particulier de l'eunuque, je lui fis des présens considérables, et ne parvins qu'à irriter son insatiable cupidité (1).

A la fin de septembre, les pluies furent si abondantes et les torrens se précipitèrent des montagnes avec tant de violence, que la ville fut, dans une nuit, presque entièrement submergée. Le bruit des eaux qui remplissoient toutes les rues, les cris des habitans réveillés par cette inondation subite, et cherchant à sauver leurs effets, formoient une scène d'horreur et d'effroi difficile à décrire. Le lendemain, d'innombrables canots circulaient dans les rues. Quoique ces accidens arrivent plusieurs fois dans la saison pluvieuse, l'on se précautionne peu contre les suites qui souvent en sont fu-

(1) Ces détails rappellent la manière dont les ambassadeurs anglais et hollandais ont été traités à Péking. (*N. d. R.*)

nestes, et le gouvernement a l'absurde barbarie d'interdire un étage supérieur à toute autre habitation que celle du souverain. La maison d'Ongtahia étoit l'une des plus submergées. Le soin de ma santé me fit songer sérieusement à la quitter : je le priai donc de consentir que j'allasse avec mes compagnons en occuper une plus saine, et il parut ne plus s'y opposer; il mit même quelque obligeance dans sa réponse, mais ces dehors étoient trompeurs. Trois jours après mon déménagement, un jeune homme qui me servoit d'interprète avec son père, vint se plaindre à moi de ce qu'Ongtahia l'avoit battu pour avoir contribué à me faire quitter sa maison. Le lendemain il accourut m'avertir que deux de mes gens alloient être mis à mort par ce méchant homme. Je me rendis aussitôt chez lui, accompagné du docteur Totty, et le trouvai faisant attacher aux poteaux de sa maison un pauvre Français malade et le cuisinier du capitaine Hutton. Ongtahia, le sabre à la main, sembloit écumer de colère. Je lui demandai la cause d'une telle conduite, mais il se retira sans mot dire. J'ai su depuis, que le Français avoit eu au marché une légère altercation avec une femme qui vendoit des œufs. Nous délivrâmes les deux prisonniers sans opposition, mais en promettant qu'ils seroient remis au vice-roi pour l'examen de leur conduite.

Cet examen eut lieu, et le jugement qui s'ensuivit fut tel que nous pouvions le désirer. Cependant nous n'obtînmes aucune réparation pour la conduite violente du mandarin à l'égard de nos gens.

Dans le même temps je reçus une lettre du capitaine Maclennan (de l'*Amazone,* que j'avois laissée à Turon), qui m'informoit que le mauvais état de sa santé l'avoit déterminé à amener son vaisseau à l'embouchure de la rivière de *Hué,* afin d'être à même de débarquer et d'essayer d'un air nouveau, dont il se promettoit quelque soulagement. Je fus très-fâché que la santé de ce capitaine eût rendu nécessaire une démarche aussi imprudente, et dont j'étois convaincu que le gouvernement prendroit ombrage. Je me rendis en hâte auprès du vice-roi et de l'eunuque, et leur annonçai l'arrivée de l'*Amazone,* en les instruisant de son motif. Néanmoins je remarquai un appareil militaire et un grand nombre de précautions qui paroissoient dirigées contre nous.

L'*Amazone* resta mouillée à l'entrée de la rivière. Le capitaine vint à terre, mais dans un état de santé qui ne laissa bientôt plus aucun espoir. Abandonné de notre chirurgien, il appela les médecins du pays. Tout fut inutile, et il expira le 2 octobre. Le 7 du même mois fut fixé pour son enterrement qui eut lieu de grand

matin, au cimetière portugais, à 7 ou 8 heures de marche de la ville, où j'achetai la permission de déposer ses restes. La campagne est autour de cette enceinte, la plus belle que j'aie vue dans l'orient.

La conduite des Cochinchinois avoit été en dernier lieu très-suspecte. Ils s'étoient montrés disposés à seconder les desseins que je pourrois avoir contre les Tonquinois ou les *Tysons* (partisans d'Ignaak). Ils avoient cru se dédommager par le pillage auquel je les ferois participer, des pertes qu'ils avoient essuyées précédemment. Déçus par les assurances réitérées de mes intentions pacifiques, ils changèrent bientôt de conduite; ils représentèrent aux mandarins que les Anglais venoient envahir leur pays. Je fus souvent averti qu'ils avoient l'intention de nous piller. Nos propriétés et nos personnes étoient à leur merci. Ma maison ne désemplissoit pas de mandarins envoyés pour entendre et ajuster nos débats avec les gens du pays, et nous ne pouvions les en déloger qu'à force de présens. Le vice-roi à qui je m'adressai d'abord pour avoir ma tranquillité, me renvoya à l'eunuque, en m'exprimant le regret de ne pouvoir lui-même me faire justice. Je ne reçus que des insultes et des affronts de l'eunuque.

Ce fâcheux état de choses dura jusqu'au commencement de novembre. La mousson battoit

la côte avec violence, et nous n'envisagions la possibilité de partir que dans un éloignement qui nous inquiétoit. Peu de jours après l'arrivée de l'*Amazone* dans la rivière de *Hué*, le mandarin que ce navire avoit ramené du Bengale, débarqua pour aller joindre quelques-uns de ses parens qui se tenoient cachés et déguisés dans les environs de la ville. Ce pauvre homme ne cessa de me donner les plus fortes preuves d'attachement et de reconnoissance. On verra même bientôt que nous lui dûmes notre conservation.

Dès le commencement d'octobre, j'avois été fréquemment averti qu'une insigne trahison nous menaçoit de la part du gouvernement, et que l'eunuque, notre ennemi ouvert, avoit fait déclarer contre nous la majorité du conseil. Le 7 novembre, comme je déjeûnois avec M. Totty, un exprès du mandarin notre passager, vint me dire que son maître, alarmé des dangers qui nous environnoient, et déterminé par l'intérêt qu'il nous portoit, l'envoyoit nous avertir de chercher sans délai notre sûreté à bord de nos vaisseaux : il ajoutoit que le roi de Tonquin avoit, à l'instigation de l'eunuque, envoyé l'ordre de les saisir; que les mandarins armoient leurs galères et tenoient leurs troupes prêtes à marcher; qu'enfin, nous n'avions plus un moment à perdre pour conjurer l'orage qui alloit

fondre sur nous. Ces nouvelles désastreuses me furent à l'instant même confirmées par mon hôte.

En conséquence de cet avis, nous embarquâmes nos effets les plus précieux dans un canot du pays, et quittâmes la ville le 7 novembre..... Notre force étoit d'environ trente hommes, savoir : le capitaine, son second et moi, deux Français, deux Portugais, treize Lascares, le docteur, mon secrétaire et nos domestiques. La *Jenny* étoit armée de sept ou huit vieux et mauvais canons de deux livres de balle, pour lesquels nous avions fort peu de munitions; deux pierriers, autant de caronades et douze mousquets.

Le 10, je fis prier le commandant d'une vigie voisine, de m'envoyer un écrivain pour préparer une dépêche aux mandarins principaux. Il y consentit; je leur exposai les raisons qui m'avoient éloigné si subitement de la ville, ajoutant que je ne croyois pas qu'ils eussent participé aux trames perfides que la prudence m'avertissoit de conjurer par tous les moyens en mon pouvoir.

Le 13, nous aperçûmes quelques galères et de grandes barques qui venoient de la ville, et qui s'arrêtèrent à peu de distance de notre mouillage. Nous sûmes qu'elles étoient chargées de

canons et de munitions destinés aux batteries qu'on se proposoit de dresser contre nous.

Le 14, au point du jour, nous vîmes deux grandes galères armées et pleines de soldats, qui descendoient, avec la marée, vers le vaisseau, comme si elles eussent eu l'intention de l'aborder. Nous les hélâmes et leur criâmes de ne point s'approcher; elles n'en continuèrent pas moins leur manœuvre. Le capitaine me demanda la permission de faire feu dessus, et les gens du gaillard d'avant leur tirèrent deux coups de canon et quelques coups de pierriers. Nous vîmes alors les galères jeter l'ancre, et nombre de ceux qui les montoient sauter dans la rivière. Résolu de suivre ce que j'avois commencé, je fis armer et équiper deux canots et les envoyai vers ces galères, en leur recommandant d'y jeter quelques grenades avant d'en tenter l'abordage. Ces précautions eurent tout le succès qu'on pouvoit en attendre. A l'explosion des grenades, trente ou quarante hommes sautèrent de chaque galère dans le fleuve et se mirent à nager vers le rivage. Nos gens alors remorquèrent ces galères avec cinq autres qui étoient tout près, et y mirent le feu. Toutes furent ainsi détruites, à l'exception d'une seule qui portoit un canon de cuivre de douze livres de balle, et qui sombra trois jours après, un

coup de vent l'ayant démarrée de notre poupe. La plus grande de ces galères avoit environ 50 pieds de long sur 12 de large. Elle étoit pleine de lances longues de 20 pieds, de mousquets et de munitions.

Présumant que l'ennemi alloit réunir contre nous toutes ses forces, et que les messages qu'il nous envoyoit sous prétexte d'ajuster nos différends à l'amiable, n'avoient d'autre but que de retarder notre départ, toutes mes idées tendoient à l'effectuer immédiatement; mais je craignois quelque avarie pour le vaisseau en essayant de passer la barre dans une saison si rigoureuse. D'après cette considération, j'écrivis au commandant de l'*Amazone*, qui étoit retourné à *Turon*, de l'amener s'il le pouvoit à l'embouchure du fleuve pour protéger notre évasion, ou de nous envoyer son canot pour nous aider à passer la barre.

Ma lettre étoit partie le 16. Le temps fut si mauvais jusqu'au 24, que nous doutions qu'il fût possible au canot qui la portoit d'arriver à *Turon*. Dans cet intervalle, nous nous envoyâmes, le vice-roi et moi, plusieurs messages. Il me répétoit les assurances de son amitié et me demandoit une entrevue. Mais les personnes même chargées de ses dépêches m'avertissoient qu'il n'y avoit point de sincérité dans son fait; qu'il se faisoit contre nous de grands préparatifs; que

le mauvais temps avoit détruit quatre brulots destinés à incendier notre vaisseau; que cet accident avoit retardé l'attaque projetée; que l'on dressoit des batteries et transportoit quantité de canons à l'embouchure du fleuve, pour nous empêcher de passer la barre.

Le 24, nous profitâmes d'un embelli pour faire descendre le bâtiment plus près de l'embouchure. Le rivage étoit couvert d'ouvriers occupés à dresser des batteries. Nous leur lâchâmes quelques bordées, mais sans effet, vu le mince calibre de nos canons. A six heures du soir, trois ou quatre des leurs commencèrent à tirer sur nous et continuèrent jusqu'à la nuit, mais ne nous firent aucun mal. Le canot que j'avois dépêché à *Turon* arriva sur ces entrefaites. Il m'apportoit les canons et les munitions que j'avois demandés, avec une lettre du capitaine de l'*Amazone*, qui m'informoit que, ne pouvant, à cause du gros temps, m'amener son vaisseau, il m'envoyoit son canot avec un renfort de trois Européens et de cinq Lascares.....

Le 26, les coups de l'ennemi furent mieux dirigés. Plusieurs de leurs boulets frappèrent le corps du bâtiment et tuèrent le seul matelot anglais que nous eussions à bord. A midi, un cri de joie retentit de toutes les parties du vaisseau. Le canot de l'*Amazone* y donnoit lieu. Il étoit en vue; mais la houle et la hauteur de la mer nous laissoient peu d'espoir qu'il pût nous atteindre. Malheureu-

sement il choisit la partie du canal où les flots se choquoient avec le plus de violence, et il n'y fut pas plutôt entré qu'il disparut. Etant hors d'état de lui porter du secours, nous déplorions la perte de son équipage entier, que nous regardions comme certaine. Les Tonquinois s'aperçurent de cet accident, et, transportés de joie, ils firent sur nous un feu plus vif et plus soutenu. Au bout d'une heure nous découvrîmes les têtes de deux hommes qui nageoient vers le vaisseau. Notre canot alla à leur rencontre et nous ramena deux Anglais.

Le 27, toutes les manœuvres de notre grand hunier furent emportées par les boulets de l'ennemi, dont l'un ayant frappé le navire à fleur d'eau, y causa un dommage que nous eûmes bien de la peine à réparer.

Le 28, des boulets de neuf livres de balle, lancés à notre bord, nous avertirent que l'ennemi avoit mis de nouveaux canons en batterie. Le grand hunier fut emporté; le câble de la seconde ancre fut coupé au ras des écubiers. Notre situation étoit alors vraiment alarmante, et l'ennemi nous avoit fait beaucoup de mal. Passer la barre tant que le vent seroit dans sa direction actuelle, étoit chose impossible. Revenir à notre premier mouillage, où les batteries seroient encore plus près de nous, étoit courir à une ruine certaine; et rester où nous

étions, exposés au feu de neuf ou dix pièces de canon, rendoit notre destruction plus prochaine et plus infaillible.

(Ici M. Chapman raconte comment il essaya des voies de conciliations qui devinrent superflues par une circonstance qui favorisa sa retraite.)

Le vent changea, dit-il, dans la soirée du 29, et à neuf heures et demie il étoit O. S. O. Nous levâmes l'ancre aussitôt, appareillâmes dans le plus grand silence, et gouvernâmes au sud-est dans un canal qui n'avoit pas plus de trente toises de large. Malgré l'obscurité de la nuit et la violence des brisans, nous passâmes la barre à dix heures et demie. Les Tonquinois firent feu, mais pas un boulet ne nous atteignit. Le lendemain, à onze heures, nous étions mouillés dans la baie de *Turon*, où nous réparâmes notre bâtiment.

(Partis de cette baie le 18 décembre, ils arrivèrent le 16 février 1779 à Calcutta.)

Voici les observations que nous avons recueillies sur la géographie de la Cochinchine, sur les mœurs, les coutumes et l'histoire de ses habitans; nous y joignons quelques considérations sur l'importance dont pourroit devenir un établissement dans ce pays.

La Cochinchine, appelée *Anam* par les naturels du pays, s'étend depuis le vingtième degré de latitude nord, jusqu'au huitième degré

quarante minutes, qui est celle de *Pulo-Condore*. Elle est bornée au nord par le royaume de Tonquin, dont le fleuve *Sungen* la sépare; à l'ouest, par le royaume de *Laos* et par une chaîne de montagnes qui la sépare du *Camboge;* à l'est et au midi, par cette partie de l'océan oriental, appelée *Mer de la Chine.*

Le royaume est divisé en douze provinces toutes maritimes, et se succèdant du nord au sud, dans l'ordre que voici.

Ding-Noi, *Cong-Bing*, *Ding-Cat* et *Hué* ou la Cour, au pouvoir des Tonquinois; *Cham*, *Cong-Noi* et *Quinion* au pouvoir d'Ignaak; *Bing-Khang*, *Phu-Yen*, *Hah-Tong*, *Bing-Thoan* ou *Champa :* on ne sait si ces quatre provinces sont encore au pouvoir du roi, ou si elles ont été soumises par Ignaak; et enfin *Donai*, au pouvoir du roi.

La largeur de ce pays n'est point proportionnée à sa longueur. Peu de provinces ont plus d'un degré de l'est à l'ouest, et quelques-unes ont moins de vingt milles. Celle de *Donai*, qui confine au Camboge, est la plus large de toutes.

Tout le pays est coupé de rivières très-propres à favoriser le commerce intérieur, quoiqu'elles ne soient pas assez considérables pour recevoir de gros bâtimens.

Le climat est sain; les brises qui soufflent ré-

gulièrement de la mer, y tempèrent l'extrême chaleur des mois d'été. Ceux de septembre, octobre et novembre composent la saison des pluies. Les terres basses sont alors submergées tout-à-coup par les immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Ces inondations arrivent d'ordinaire deux fois par mois, et durent trois ou quatre jours. En décembre, janvier et février, des pluies fréquentes, amenées par un vent de nord très-froid, distinguent l'hiver de la Cochinchine de celui des autres contrées de l'orient. Les inondations y ont le même effet que les débordemens du Nil en Egypte, et rendent ce pays l'un des plus fertiles de l'univers (1).

(1) La plaine (dit M. Blancard, page 345, d'après MM. Rosilly et Charpentier-Cossigny) produit une immense quantité de riz dont on fait tous les ans une double récolte, et qui se vend à peine trois ou quatre centimes la livre; du maïs, du millet (les Cochinchinois ne cultivent ni le blé ni le seigle), plusieurs espèces de fèves; tous les fruits de l'Inde et de la Chine; une très-grande quantité de sucre; des noix d'arec, qui font la richesse de plusieurs provinces; du bétel; de la cannelle, d'une espèce particulière au pays, fort supérieure à celle de Ceylan; du poivre, du thé, de la soie de bonne qualité, du coton, de l'aloès, de l'indigo, de la laque, du salpêtre, du miel, de la cire, du musc; enfin, une plante précieuse inconnue en Europe, qui feroit à elle seule la fortune d'une colonie, et que l'on nomme dans le pays *Dinasang:* elle donne, par la fermentation, une

Dans plusieurs parties on récolte trois fois par an. Tous les fruits de l'Inde, et plusieurs de ceux de la Chine s'y trouvent, et sont excellens.

Aucune contrée de l'Asie ne produit une plus grande et plus riche variété d'objets propres à un commerce avantageux : la cannelle, le poivre, la soie, le coton, le sucre, le bois d'ébène, le bois du Japon, l'ivoire, etc. L'or y est tiré presque pur de la mine ; et, avant les troubles, les habitans des montagnes en apportoient une grande quantité en poudre qu'ils échangeoient *pour du riz*, du fer et des draps. C'étoient eux aussi qui procuroient les bois d'aigle et de calambec (1), avec beaucoup de cire, de miel et d'ivoire.

fécule verte qui sert à teindre les étoffes dans toutes les nuances de cette couleur ; les Européens l'ont nommée *indigo vert*.

On trouve à la Cochinchine des nids d'alcions, des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphant et de l'écaille ; on y sale et on y sèche une grande quantité de poissons, des peaux de chien de mer, des holothuries ou bitchos de marée et des ailerons de requins. (*N. d. R.*)

(1) Les montagnes, dit M. Blancard, page 344, sont couvertes de forêts antiques, et fournissent des bois de rose, d'ébène, de fer, de sapan, de sandal, et surtout les bois d'aigle et de calambec ; ce dernier se vend à la Chine au poids de l'or. On y trouve généralement tous les beaux

Les animaux de la Cochinchine sont le taureau, la chèvre, le cochon, le buffle, l'éléphant, le cheval et le chameau (1). On trouve dans les bois des sangliers, des tigres, des rhinocéros et une grande abondance de gibier (2). La volaille y est excellente, et le poisson pris sur les

bois particuliers à l'Asie, que l'on emploie, soit comme parfums, soit pour teintures, soit pour des meubles d'un grand prix, soit enfin pour la construction des maisons et celle des plus grands vaisseaux. C'est dans ces forêts que l'on retire en abondance diverses sortes de gommes, et particulièrement de la gomme-goutte, des résines, des baumes et des vernis. On y fait aussi une huile que l'on nomme *huile de bois*, qui sert à divers usages dans l'Inde et à la Chine. (*N. d. R.*)

(1) Les animaux domestiques que les Cochinchinois élèvent sont, selon M. Blancard, des chevaux d'une jolie espèce, que l'on exporte avec avantage dans le royaume de Siam; le buffle, qu'ils emploient au labourage; le bœuf, le cochon, la chèvre, les poules, les oies, les canards, etc. (*N. d. R.*)

(2) Les forêts, dit M. Blancard, sont remplies de gibier, comme cerfs, gazelles, paons, faisans, etc. On y trouve des éléphans, des rhinocéros, des tigres, des lions et d'autres animaux féroces, qui rendent la chasse dangereuse; elle ne peut s'y faire qu'avec des précautions, une expérience et une adresse qui ne peuvent être acquises que par les Nègres qui habitent ces montagnes. (*N. d. R.*)

côtes délicieux (1). Les Cochinchinois font grand cas de la chair d'éléphant. Celle du taureau n'est point estimée; et comme cet animal n'est pas employé pour la culture qui se fait avec des buffles, on ne s'occupe point d'en multiplier l'espèce. L'art de traire les troupeaux est tout à fait ignoré à la Cochinchine (2).

Les anciens habitans, appelés *Moys*, retirés depuis l'invasion des possesseurs actuels, dans les montagnes qui avoisinent le *Camboge*, sont de vrais sauvages, fort noirs, et qui ont tous les traits des Caffres.

Ce fut vers l'an 1280 de l'ère chrétienne que le premier prince tartare occupa le trône de la Chine. Cette révolution fournit aux provinces de l'ouest l'occasion de secouer le joug, et elles formèrent un royaume sous un prince dont le descendant règne aujourd'hui dans le *Tonquin*, et s'appelle *Khaw-Whang*. Vers le commencement du quinzième siècle, les habitans de ces provinces, mécontens de leur gouvernement,

(1) La mer qui baigne leurs côtes, dit M. Blancard, abonde en poissons excellens, ainsi que leurs rivières; la pêche est libre, et ils s'y adonnent beaucoup; le riz et le poisson forment la base de la nourriture du peuple. (*N. d. R.*)

(2) Cette assertion de l'auteur paroît peu probable. (*N. d. R.*)

se réunirent en grand nombre sous un chef entreprenant, et se rendirent maîtres des côtes de la Cochinchine jusqu'au cap *Aurilla*, qui est à la latitude de douze degrés trente minutes nord. Ce fut alors que les *Moys* se retirèrent dans les montagnes qu'ils ont toujours habitées depuis, et que commença la dynastie aujourd'hui régnante. Les agressions continuelles des Tonquinois déterminèrent les premiers rois de Cochinchine à construire une muraille à l'extrémité méridionale de la province de *Ding-Noi*, et toute communication par mer avec ces dangereux voisins fut sévèrement interdite. En 1764, la Cochinchine étoit dans un état florissant et gouvernée par un prince fort habile; mais l'anarchie et le désordre ont éclaté sous son successeur, dont j'ai raconté succinctement les malheurs et la catastrophe (1).

Les Cochinchinois sont évidemment issus de

(1) Après que l'usurpateur Ignaak eut régné une vingtaine d'années, la dynastie légitime est remontée sur le trône, aidée en partie des conseils de l'évêque d'Adran et de quelques foibles secours que ce zélé missionnaire avoit procurés. L'évêque d'Adran avoit conclu, au nom du roi de Cochinchine, un traité d'alliance avec le gouvernement français; il avoit obtenu une escadre avec des forces considérables; mais arrivée dans les mers de l'Inde, cette escadre fut retenue par les ordres de M. Conway, gouverneur de Pondichéry. On a cru que

la même race que les Chinois dont ils ont tous les traits, les manières et les coutumes. Leur religion est la même ; leur langue, quoique différente, semble formée sur les mêmes principes, et ils ont les mêmes caractères d'écriture. Ce peuple est doux, affable, hospitalier. Les femmes déploient une activité qui contraste avec l'indolence des hommes. Elles ne sont point renfermées comme à la Chine. Celles qui ne sont pas mariées peuvent, sans déshonneur, se lier temporairement avec des étrangers. Elles font toutes les affaires, tandis que leurs nonchalans maris fument, boivent du thé ou mâchent du bétel. Les femmes servent de courtiers, de facteurs, d'agens de commerce ; et l'on m'a assuré que leur probité étoit rarement en défaut.

Les deux sexes ont le même habillement : c'est une robe flottante qui se boutonne autour du cou, par-dessus une autre plus courte et plus

ce général, Irlandais de naissance, avoit trahi les intérêts de la France : il paroît plus certain que sa conduite étoit dictée par la misérable vanité d'une femme galante, blessée par l'austère et imprudent évêque. Un petit nombre de Français, parmi lesquels on distingue le nom de M. Rosily, se rendit pourtant en Cochinchine, malgré les ordres de Conway. Voyez, pour de plus grands détails, le *Voyage à la Cochinchine*, par *J. Barrow*, deuxième volume, chap. XI et suiv.

(*N. d. R.*)

étroite, et forme des plis sur la poitrine comme une robe de *Banian*. Les manches en sont fort larges et couvrent le bout des doigts. Les personnes d'un rang élevé, et surtout les dames, portent plusieurs de ces robes l'une sur l'autre. Celle de dessous traîne à terre, et les autres vont en diminuant de longueur ; de sorte que l'étalage des différentes couleurs forme un effet choquant pour des yeux européens, mais dont la vanité cochinchinoise est singulièrement flattée.

Après avoir donné sur la Cochinchine le peu de détails qu'on vient de lire, il me reste à montrer combien nous seroit avantageuse une liaison étroite avec ce pays. La rareté d'espèces, toujours croissante dans nos comptoirs de l'Inde, est d'une telle importance, que tout projet tendant à pallier un si grand mal, sera sans doute jugé digne d'examen. Or, je suis fortement convaincu qu'un établissement à la Cochinchine rempliroit ce but désirable, et produiroit beaucoup d'autres avantages.

Nos deux petits navires sont revenus de la Cochinchine avec des lingots d'or et d'argent pour la valeur de 60,000 roupies. Le *Rumbold* en avoit apporté l'année précédente une quantité considérable, en échange de sa cargaison, qui consistoit en verrerie, poterie, fer, cuivre,

plomb, opium, étoffes de Madras et du Bengale.

La situation de la Cochinchine est admirable pour le commerce. Le voisinage du Tonquin, du Japon, de la Chine, de Camboge, de Siam, des côtes malaises, de Bornéo, des Philippines et des Moluques, rend ses communications faciles avec toutes ces contrées. Plusieurs de ses rades, et surtout celle de *Turon*, offrent une retraite sûre et commode aux vaisseaux de toute grandeur, dans les saisons les plus orageuses de l'année.

Les nations de l'Europe étant dans l'impossibilité d'envoyer à la Chine des cargaisons d'assez grand prix pour payer les productions de ce vaste empire, sont obligées d'y suppléer par une immense quantité de numéraire, ce qui doit, à la longue, épuiser celui, déjà bien diminué, de l'Orient et l'Occident. Le grand nombre des jonques chinoises qui vont annuellement à la Cochinchine, prouve combien les denrées de ce pays sont recherchées à la Chine. Or, si nous avions des établissemens et une influence puissante en Chochinchine, nous pourrions aisément faire avec les produits de l'Europe et de l'Inde, des achats considérables de ces denrées. *Turon* en seroit le marché. Nos vaisseaux les recevroient en allant à *Canton*, qui n'en est qu'à cinq jours

de trajet. Ce seroit épargner à l'Inde ou à la Grande-Bretagne une quantité de numéraire égale à la valeur qu'ont, à la Chine, les produits cochinchinois. Il y a tout lieu de croire qu'en peu d'années ce commerce produiroit des bénéfices considérables.

Notre commerce avec la Chine a toujours été chargé d'impôts et d'exactions énormes qui augmentent continuellement sous divers prétextes, et qui finiront par devenir insupportables. L'opinion s'accrédite de plus en plus que les Chinois désirent exclure tout à fait les Européens de leur pays. On peut même conjecturer que les vexations qu'ils nous font éprouver entrent dans ce projet d'expulsion, comme un moyen préparatoire qui les achemine à cette mesure désastreuse. Si elle étoit prise un jour, nous nous repentirions trop tard de n'avoir point formé d'établissement sur l'Océan oriental. Java, les Philippines, étant les ports les plus voisins, deviendroient des marchés où les Chinois exporteroient leurs marchandises ; et comme il n'est pas vraisemblable que l'impossibilité de les avoir de la première main nous déterminât à y renoncer, nous serions contraints de les acheter des Hollandais ou des Espagnols. Un établissement à la Cochinchine nous donneroit sur ces deux peuples un grand avantage, parce que ce pays est plus voisin de la Chine, et parce

que les Chinois y ont plus d'habitudes. Dans tous les cas, il y a lieu de supposer que cet établissement nous procureroit les produits de la Chine à un prix beaucoup plus raisonnable que celui qu'en donnent nos facteurs à *Canton*, et à des conditions moins humiliantes pour la nation en général. Des Chinois qui, à différentes époques, ont quitté leur pays pour se fixer en Cochinchine, continuent de correspondre avec les ports de la Chine. Par leur moyen, le thé, la porcelaine et les autres objets de notre commerce avec cet empire, pourroient être importés sur des jonques dans nos propres établissemens, à meilleur marché, quoique d'une aussi bonne qualité, parce que les Chinois sont exempts des droits énormes levés sur les étrangers. Quelques-uns des meilleurs fabricans de la Chine pourroient être encouragés à s'établir en Cochinchine, et sous leur direction les manufactures y atteindroient le même degré de perfection qu'à la Chine.

La communication pourroit être rétablie entre le Japon et la Cochinchine, et nous pourrions participer à un commerce dont les Hollandais font le monopole depuis plusieurs années. Un trafic avantageux pourroit s'ouvrir avec les îles Philippines, et y introduire, au moyen des jonques, les marchandises de Madras et du Bengale, pour la consommation de l'Amérique

espagnole. Les Cambogiens et les Siamois apporteroient les denrées de leurs pays respectifs, et les échangeroient contre celles de la Cochinchine, qui seroient à leur convenance. Par exemple, il est probable qu'on trouveroit un grand débouché pour les draps du Bengale. Le bas peuple, en Cochinchine, n'est guère vêtu que de *canga*, grosse étoffe de coton qui lui vient de la Chine. Mais la préférence qu'il donne, comme j'ai eu occasion de l'observer, aux draps du Bengale, à raison de leur plus grande largeur et meilleur marché, lui en feroit bientôt adopter généralement l'usage. Les demandes d'opium, déjà devenu en quelque sorte un objet de première nécessité pour les Chinois, augmenteroient à proportion de la facilité qu'ils auroient à se le procurer. L'importation de cet article qui ne seroit plus bornée au seul port de *Canton*, mais qui se feroit par les jonques dans tous les ports de la Chine, en étendroit la consommation jusque dans les parties les plus reculées de ce vaste empire.

Mais les plus flatteuses espérances qu'éveille l'idée d'un établissement en Cochinchine, se fondent sur les riches mines de ce pays, renommées depuis des siècles, pour produire un or si pur, que la simple action du feu suffit, dit-on, pour le raffiner. Je n'ai négligé aucune occasion de faire des recherches relativement à cet

objet important, et j'ai appris qu'il y avoit des mines dans différentes parties des provinces septentrionales, et principalement à *Hué*, dont le minérai se trouve si près de la surface de la terre, qu'on l'en retire sans beaucoup de peine et à très-peu de frais. Quels fruits ne recueilleroit-on pas de cette source de richesses, si elle étoit confiée à un habile métallurgiste?

Quelques grands que soient les avantages commerciaux d'un établissement à la Cochinchine, les avantages politiques qui en résulteroient ne seroient guère moins considérables. La rade de *Turon* offriroit non seulement une retraite sûre à nos vaisseaux de l'Inde, contrariés dans leur passage à la Chine; mais de ce port nous pourrions intercepter les flottes de toute puissance ennemie qui viendroit de ce pays ou qui s'y dirigeroit. Nous deviendrions des voisins redoutables aux Hollandais et aux Espagnols, et dans le cas d'une guerre avec l'une de ces deux puissances, nous pourrions attaquer avec avantage ses plus importans établissemens.

Si la compagnie désiroit en former un à la Cochinchine, elle pourroit le faire à peu de frais, et le fonder sur les bases de la plus stricte justice. Plusieurs membres de la famille royale, outre le mandarin que j'ai ramené du Bengale, et un grand nombre d'officiers de l'ancien gou-

vernement, me pressèrent, pendant mon séjour dans leur pays, d'employer mes efforts auprès du gouvernement du Bengale, pour l'engager à les protéger et à les secourir, promettant une puissante coopération dès que nous nous joindrions sincèrement à leur parti. Rétablir un légitime souverain sur son trône, semble une entreprise si populaire, que la sincérité de leurs offres ne peut pas être mise en doute. Délivrer un peuple malheureux et gémissant sous le joug d'une barbare oppression, seroit un acte digne de la nation anglaise. Cinquante fantassins européens, la moitié moins d'artilleurs et deux cents cipayes suffiroient pour l'accomplissement de ce projet. Les habitans de la Cochinchine sont bien inférieurs à ceux de l'Idostan dans tout ce qui est relatif à l'art militaire. Cependant je suis persuadé qu'un corps de leurs troupes bien discipliné et régulièrement payé se montreroit aussi fidèle envers nous et contribueroit autant à la conservation des possessions que nous pourrions acquérir sur leur territoire, que les cipayes le font dans l'Inde. En cas de quelque expédition lointaine, ils leur seroient supérieurs parce qu'ils sont dégagés de tout préjugé religieux, et qu'ils n'ont aucune répugnance à aller à la mer.

Tant que la Cochinchine restera dans l'état de trouble où elle est maintenant; l'occasion

sera favorable à la première nation européenne qui voudra y former un établissement. C'est pourquoi, si tel est le dessein de la compagnie, elle ne doit pas perdre un moment pour le mettre à exécution (1).

(1) M. *Blancard*, page 343, insiste vivement sur les avantages qu'un établissement en Cochinchine offriroit au commerce français; il donne un excellent plan d'une expédition commerciale pour ce pays, plan tracé par un patriote éclairé et un voyageur infatigable, M. Charpentier-Cossigny.

Peut-être ce seroit une meilleure politique pour la France d'appuyer indirectement l'établissement d'une autre nation, plus propre à *coloniser* un pays que ne le sont les Français; car un semblable établissement ne sera solide qu'autant qu'il pourra se suffire à lui-même et se maintenir pendant une longue interruption des communications maritimes. (*N. d. R.*)

DESCRIPTION
DU LAC DE CIRKNIZ,
DANS LA CARNIOLE.

Par M. Depping.

Parmi les nombreuses curiosités naturelles de la Carniole, le lac de Cirkniz mérite sans contredit une des premières places, surtout à cause du phénomène singulier qu'il présente. Voici d'abord sa position : éloigné de six milles de la ville de Laybach, ce lac est bordé vers le nord par des rochers d'un aspect sauvage et effrayant, dominés par l'*Yavornig*, haute montagne couverte de forêts épaisses de sapins et d'autres arbres. Ces rochers et ces bois donnent à toute la contrée l'air d'un désert affreux, et inspirent d'abord au voyageur un sentiment de frayeur; cependant en tournant ses regards du côté du nord, il aperçoit un changement dans la nature de la contrée : le sol y est mieux cultivé; des villages épars ça et là, au milieu des campagnes fertiles, offrent un coup d'œil agréable; ce tableau riant, la vaste nappe des eaux du lac et

le rideau des montagnes qui le bordent du côté opposé, forment un ensemble très-pittoresque.

Le lac a deux bonnes lieues de longueur dans la direction de l'est à l'ouest, et une lieue de largeur depuis l'extrémité septentrionale jusqu'à celle du sud. La profondeur n'en est pas la même dans tous les endroits, et varie de la mesure d'une à quatre toises. Trois îles s'élèvent du sein de ses eaux. La première, appelée *Vornek*, est assez considérable pour porter un village entier avec une église, assise sur une butte. De belles terres labourées, des prairies et des vergers font de cette île un séjour délicieux. Les deux autres sont moins considérables, et portent toutes deux le nom de *Goritza;* l'une avec le surnom de *Velka*, l'autre avec celui de *Mala;* deux mots qui, dans le dialecte du pays, signifient *la grande* et *la petite*. On voit en outre une langue de terre, du nom de *Dornoschek*, s'avancer fort loin dans le lac, et former une grande presqu'île, qui n'est séparée de l'île de Vornek que par un détroit de peu de largeur. Huit ruisseaux viennent apporter au lac le tribut de leurs eaux, sans cependant l'agrandir, comme on le verra tout à l'heure; ceux de *Cirknitz* et d'*Oberg* en sont les plus considérables: le premier passe par le village du même nom (1),

(1) *Zirknitza* signifie dans le langage de Carniole une église ou chapelle isolée dans la campagne.

situé à une demi-lieue de l'embouchure du ruisseau. C'est d'après ce village que le lac a été appelé. Les anciens le connoissoient sous le nom de *Lugeus* (1). Sans compter Cirkniz et Ottok, dans l'île de Vornek, il y a encore sept villages dans cette contrée, tous à très-peu de distance et presque sur les bords du lac.

Comme, dans ce vaste bassin, les eaux n'ont point d'écoulement, elles se retirent par deux ouvertures qui, creusées par la main de la nature dans toute l'épaisseur du roc, et formant une espèce de canaux ou aqueducs, les conduisent par le milieu de la montagne, et les font sortir de l'autre côté, à la grotte de Saint-Cautien. Ces deux ouvertures sont au niveau du lac, et on les connoît dans le pays sous le nom de *Mala* et *Velka Karlouza.*

Mais outre ces deux cavités, il y en a au fond du lac dix-huit autres qui, quelquefois, donnent une retraite aux eaux, et font disparoître le lac entier. C'est là ce qui constitue le phénomène remarquable dont il est question ici.

Lorsque le lac commence à disparoître, les eaux s'engouffrent d'abord dans l'ouverture appelée *Kamine*, et disparoissent peu à peu de manière à ce qu'au bout de cinq jours le fond du lac se montre autour de ce gouffre. Au bout

(1) Lacus Lugeus, *Voyez* Strabon, liv. VII.

de cinq autres jours on en voit autant autour de l'ouverture nommée *Vodonos*. Il en faut cinq autres pour faire disparoître l'eau autour du trou de *Keschètto;* deux autres trous, ceux de *Koten* et de *Levische* se vident pareillement et nécessairement au bout de cinq jours. Ainsi la retraite totale du lac se fait en vingt-cinq jours, à la fin desquels le fond en est à sec, et offre, au lieu d'une nappe d'eau, un terrain fertile très-propre à la culture. Dès-lors on commence à le labourer et à le semer. Une abondante végétation couvre bientôt ce lieu; trois mois après, les paysans y récoltent du foin et du millet; et chassent du gibier, là où peu auparavant il n'y avoit d'êtres vivans que des poissons.

C'est ordinairement au bout de quatre mois que le lac se remplit de nouveau. On voit d'abord l'eau s'élever avec vigueur de différentes ouvertures, à une hauteur de deux à six toises; puis, dans un espace très-court, remplir tout le bassin; et quoiqu'il lui faille vingt-cinq jours pour disparaître, elle n'emploie que vingt-quatre heures pour reparoître entièrement.

L'époque de la retraite de ce lac n'est point réglée. On a des exemples qu'il a disparu et reparu trois fois dans l'espace d'un an. Il s'est passé des années où il ne s'est point retiré; mais on n'a jamais observé que son absence

ait été de plus de quatre mois. Le plus souvent il se retire à la fin de juin ou au milieu de juillet.

Le moment de son départ est une véritable fête pour les habitans des environs, à cause de la belle pêche qu'il promet. Aussitôt que l'on remarque à certaines pierres que les eaux commencent à baisser, on donne dans les hameaux adjacens le signal par le son de la cloche. A l'instant on voit accourir jeunes et vieux, hommes et femmes, tous munis d'un filet attaché à une longue perche. On se presse d'autant plus que la pêche, dans ce lac, étant défendue pendant le reste de l'année, on n'a que le moment de son départ pour en profiter, et les pêcheurs de ce pays savent par expérience qu'un retard de quelques heures peut faire manquer entièrement la pêche autour des ouvertures du lac; parce que les poissons, en suivant le courant rapide de l'eau qui s'engouffre avec une grande impétuosité et avec beaucoup de fracas, sont déjà partis quand l'eau n'a plus que deux toises de profondeur. Il n'est pas permis indistinctement à tout le monde d'y pêcher; chacune des dix-huit ouvertures du lac appartient à un maître privilégié ; souvent il y en a pour une seule ouverture plusieurs qui ont le droit de jeter le filet chacun à son tour. Quelques propriétaires permettent, pour

une légère rétribution, de le jeter un certain nombre de fois. Ce n'est que quand tous les privilégiés ont remporté leur part du poisson, qu'il est permis aux pauvres et à tous ceux qui se présentent, de fouiller dans le limon, qui souvent récèle encore d'assez gros poissons. Quelques pêcheurs descendent dans l'intérieur des cavités, et y continuent leur pêche; mais souvent ils sont forcés d'y renoncer à cause des écrevisses et des sang-sues qui viennent en foule attaquer les jambes nues de ces ravisseurs de leur paisible retraite. Parmi les poissons du lac de Cirkniz, les brochets sont les plus nombreux; il y en a de 10, 20, 30 et 40 livres, et quelquefois même d'un plus grand poids. Vers le milieu du dix-septième siècle, le lac renfermoit un brochet d'un aspect si imposant et d'une telle grosseur, que toutes les fois qu'on le pêchoit on le relâchoit sans lui faire du mal. Mais quand les chartreux, dit M. Valvasor, auteur d'une Description de la Carniole (1), eurent acheté le droit de pêche dans le lac, ce doyen des poissons ne trouva plus grâce pour sa belle taille, et ce ne fut plus que servi sur leur table qu'il reçut les hommages de ces ichtyophages. Ce qui nous fait voir que ces reli-

(1) *Die Ehre des Herzogthums Crain*, etc., *durch W. Valvasor.* 1689. 4 vol. in-folio.

gieux étoient un peu plus gourmands et un peu moins généreux que l'empereur Frédéric II qui, possédant un beau brochet, le mit dans un étang du palais de Kaiserslautern, après l'avoir orné d'un anneau d'or, dont les articulations étoient élastiques, et qui portoit cette inscription grecque (1):

ΣΙΜΙ. ΕΚΕΙΝΟΣ. ΙΧΘΥΣ. Ο. ΤΗΝ. ΑΙΜΝΗΝ. ΠΑΝΤΩΠΡΩΤΟΣ. ΕΙΛΥΘΑ. ΔΙΑ. ΤΟΥ. ΚΟΣΜΗΤΟΡΟΣ. ΦΕΔΕΡΙΚΟΥ. $\overline{Β}$. ΤΑΣ. ΧΕΙΡΑΣ. ΕΝ. ΤΗ. $\overline{\ }$. ΗΜΕΡΑ. ΤΟΥ· ΟΚΤΟΒΡΙΟΥ. $\overline{Α}$. $\overline{Σ}$. $\overline{Α}$.

(C'est-à-dire : Je suis le poisson qui le premier ait été mis dans ce lac par les mains de l'empereur Frédéric II, le 5 octobre 1230.)

Ce brochet, après avoir passé 267 ans dans cet étang, fut pris enfin avec son anneau, en 1497, et transporté à Heidelberg, pour être servi sur la table de l'électeur Philippe. On dit qu'il avoit alors 19 pieds de long, et pesoit 350 livres. On commença par le manger, après cela on songea à lui élever un monument consistant en un tableau où il étoit représenté dans sa grandeur naturelle, avec une inscription qui racontoit en style lapidaire l'histoire de ce Nestor des brochets.

(1) *Marquard. Freher.*, part. 2, origin. palatin., chap. 12, p. 54, édit. 1686.

Le lac de Cirkniz ne renferme pas à beaucoup près des poissons aussi énormes que celui-là; néanmoins il y en a de fort gros, et en grand nombre, surtout lorsque les eaux sont restées *long*-temps sans se retirer. En 1655, lorsque le lac disparut pour la première fois, après cinq ans de repos, l'ouverture de Keschetto seule fournit au premier pêcheur vingt-un chariots de poissons; au second dix-sept, et au troisième neuf. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le tonnerre tombe quelquefois dans le lac, et tue un grand nombre de ses habitans, dont on ressuscite cependant une partie, en les mettant sur-le-champ dans de l'eau fraîche. On a plusieurs fois trouvé dans le ventre des brochets de ce lac des canards sauvages, qui sont très-fréquens dans les environs. Ils sortent même en foule des cavités du roc à l'approche d'un orage, et se répandent dans la campagne, où ils ne tardent pas à devenir la proie des paysans. Ceux-ci les guettent à l'entrée de ces cavités, et les tuent souvent à coups de baguette; ce qui est d'autant plus facile, que les canards, en paroissant pour la première fois au jour, en sont tellement éblouis, qu'ils ne voient d'abord rien. Ils sont ordinairement très-gras et d'une couleur noire. Il est évident que ces animaux viennent de quelques lacs renfermés dans l'intérieur de

ces rochers, puisqu'on a même trouvé des herbes et de petits poissons dans leur estomac ; et c'est là ce qui explique naturellement le phénomène du lac de Cirkniz. En effet, la vaste chaîne de montagnes qui, sous le nom des *Alpes de Carniole*, traversent ce pays depuis la Dalmatie jusqu'en Carinthie, n'est qu'un énorme banc calcaire percé d'outre en outre, d'un nombre immense de grottes : dans plusieurs de ces cavités, l'eau des pluies et des neiges trouve de vastes réservoirs où elle s'accumule souvent pour se répandre dans d'autres cavités par des canaux de communication qui ne sont pas rares dans ces rochers calcaires. Il y a donc toute apparence que les cinq grandes cavités qu'on remarque au fond du lac de Cirkniz communiquent avec cinq lacs ou réservoirs d'eau qui se trouvent dans l'intérieur de la montagne. Or, du moment que l'eau baisse considérablement dans ces lacs souterrains, les canaux qui les joignent au lac de Cirkniz, font la fonction de siphons, et soutirent, l'un après l'autre, toutes les eaux pour les faire passer dans les cavernes des rochers ; mais lorsque par d'autres voies l'eau des pluies ou des neiges y arrive en abondance, les mêmes siphons forcent la masse d'eau de retourner avec impétuosité, et de se jeter dans le lac. Ce phénomène est donc au fond le même que celui

que présentent toutes les sources qu'on appelle intermittentes ; phénomène dont les causes ont été assez bien développées dans d'autres ouvrages (1), pour qu'on puisse se dispenser d'entrer ici dans de longs détails à cet égard.

La superstition, fruit de l'ignorance, ne voit dans ce phénomène naturel qu'un objet de frayeur, et les gens des environs font aux voyageurs, au sujet de ce lac, mille contes, plus extravagans les uns que les autres. On a même donné à une cavité du rocher sur le bord de l'eau, le nom de *Trou des Sorcières ;* parce que, dans les siècles précédens, on s'imaginoit tout de bon que les sorcières s'y assembloient de temps à autre pour faire leur sabbat. « Aussi, » dit plaisamment l'auteur qu'on vient de citer » plus haut, M. Valvasor, ce pays est-il riche- » ment pourvu de sorcières ». Ce qu'il ajoute n'est pas tout à fait si plaisant. « Mais, dit-il, » quelquefois on les prend sur le fait, et l'on » en brûle par an, dans les environs, plus qu'on » n'en fait périr dans tout le reste de la contrée » pendant une génération entière ». Aujourd'hui, heureusement, ce ne sont plus des sorcières qu'on poursuit dans les cavités de la montagne ;

(1) Tels que l'Encyclopédie, le Dictionnaire de Valmont de Bomare, etc.

les chasseurs y recherchent, avec une ardeur peut-être égale à celle des ennemis de la magie, d'excellens pigeons sauvages qui s'y réfugient en grand nombre, surtout pendant la froide saison. Cette chasse est, en général, très-heureuse dans toute la partie montagneuse de la Carniole, où l'on connoît ces cavités sous le nom de *Taubenlöcher* (trous de pigeons).

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XIX.

Œuvres militaires et mêlées de S. A. Monseigneur le Prince CHARLES DE LIGNE, *31 vol. Vienne et Dresde,* 1806—1808.

Quoique écrits en français, les opuscules du maréchal prince de Ligne étoient peu connus, ou du moins peu lus en France avant la publication du charmant volume dans lequel l'ingénieux auteur de *Delphine* et de *Corinne* a donné un choix de lettres et de pensées de cet auteur trop fécond. En effet, il y a peu de Français et même peu d'Allemands qui aient pris la peine de parcourir le recueil de *trente-un* volumes, en partie mal imprimés et dépourvus d'une table des matières, dans lequel le prince de Ligne a enseveli tant de vues neuves et profondes, tant de réflexions spirituelles, tant d'anecdotes piquantes, à côté des comédies peu comiques, des chansons sans sel et des poèmes très-prosaïques, souvent même pleins du plus mauvais goût. Il n'est donc pas étonnant que madame la baronne de Stael-Holstein nous

ait laissé une immense moisson à faire dans ce volumineux recueil.

Nous ne pouvons ici qu'indiquer aux amateurs des lectures historiques, les *mémoires* sur les armées de France et de Russie, sur le rétablissement de la Pologne, sur l'amélioration du sort des Juifs, et sur les *Bohémiens* ou *Zigeuner*, dans le neuvième tome des Œuvres mêlées; deux mémoires *sur les grands généraux* du dix-septième siècle, et du commencement du dix-huitième siècle, dans le douzième volume des Œuvres militaires; les deux volumes sur le prince Louis de Bade, le mémoire ou plutôt le recueil des pièces inédites sur le comte de *Bonneval*, dans le treizième volume des Œuvres mêlées; le portrait de Catherine II, ceux du chevalier de Saxe et du prince Charles de Lorraine, sans compter ni les morceaux sur Frédéric II, sur Rousseau et Voltaire; ni les lettres sur le voyage de Crimée, donnés dans le recueil de madame de Stael. Nous devons encore payer un tribut au style gracieux et souvent très-élégant qui règne dans les deux petits volumes sur *les jardins*. Les autres volumes contiennent un chaos de pensées détachées, de contes, de vers de société et d'anecdotes.

Pour donner une idée de l'esprit du prince de Ligne, et pour reposer agréablement celui de nos lecteurs, nous extrairons des *Œuvres mêlées* quelques passages qui ne sont pas entièrement étrangers au plan de notre recueil. Nous laissons au prince de Ligne son style quelquefois incorrect, mais piquant et original.

Sur l'utilité des Voyages.

« Voici ce qui arrive au jeune Suisse qui mène un sauvageon d'Angleterre, au baron allemand qui mène le fils du petit souverain dont il est chambellan; à l'a-

venturier avec l'uniforme de major au service de la république de Pologne, qui mène un grand seigneur; petit ours du nord; à la vieille croix de Saint-Louis qui mène le fils d'un duc et pair; et à l'abbé qui mène le fils d'un prince de Naples ou de Rome.

» Le jeune *Suisse*; plus aimable que son élève, est reçu partout à merveille; et laisse aller son lord partout où il veut avec son laquais de louage, tandis qu'il passe la soirée dans une société fort agréable, où la taciturnité du lord seroit déplaisante. Le lord s'en retourne du continent un peu incommodé, parce qu'il n'a pas été *continent* lui-même (1); et le jeune Suisse a eu 2,000 guinées pour son voyage.

» Le *baron* passe sa matinée à examiner les cartes de visite que Son Altesse a reçues; et à savoir si on a porté exactement les siennes chez tous ceux qui leur en ont faites, et surtout aux grandes maisons où il y a à dîner. Ils y arrivent de trop bonne heure, y disputent tout haut ensemble sur leur montre, ou la pièce que l'on joue au théâtre, ou sur l'heure qu'ils ont demandé leur carrosse de remise. Le jeune prince écoute un bon gros compliment que fait le baron à droite, pour faire le même à gauche; et comme celui-ci voudroit bien être grand-écuyer à la mort du père de monseigneur, il lui écrit que son cher fils réussit à merveille dans ses voyages.

» Le *major*, en uniforme rouge, parement bleu-céleste, mène son grand seigneur chez une fille de Londres; pour connoître les mœurs de l'Angleterre, dit-il, va jouer au café, et puis le reprend pour aller apprendre

(1) Nous ne supprimons point ce mauvais jeu de mots; mais nous croyons que l'auteur auroit pu se dispenser de le faire.

à boire à la taverne; car c'est en buvant, dit-il, qu'on fait souvent les affaires de la république.

» Le vieux *lieutenant-colonel* français raconte à toute l'Europe la bataille de Plaisance, fait mille questions, et dit, avant d'avoir eu la réponse : Cela ne se fait pas comme cela en France. Son élève le fait remarquer aux jeunes gens du pays; on rit à ses dépens. Il le contrefait; et avant que le gouverneur ait fini sa conversation, il est revenu de chez la danseuse qui lui a donné rendez-vous à l'opéra.

» M. l'*abbé* dîne tous les jours chez le nonce, qui donne son auditeur au jeune *Principe*, pour aller crier partout, questionner tout le monde, rire bien haut, gesticuler et faire trembler chaque maison par l'arrivée de ces trois turbulens *seccatori*.

» Tous disent à leur retour qu'on a eu mille bontés pour eux; il n'y a que le jeune Suisse qui ait raison, et son sauvageon, qui dit qu'il s'est ennuyé comme un mort.

» Qu'est-ce que les jeunes gens ont rapporté de leurs voyages? des souliers qui ne tiennent pas à leurs pieds, et autant de rubans ou cordons à leurs culottes que ce qu'on appeloit les canons des haut-de-chausses des marquis de Molière.

» Qu'est-ce qu'ils ont appris? qu'on s'ennuie chez eux s'ils se sont amusés ailleurs; et s'ils ont été de petits pédans, qui s'informoient de choses sérieuses, à être insupportables, parce qu'ils censurent tout ce qu'ils trouvent dans leur pays. »

Manières des Orientaux.

« Quelle différence de noblesse dans les gestes et les

complimens des Orientaux! Les révérences donnent à tous les Européens l'air de mauvais maîtres à danser. Les Orientaux ont, dans leur salut, un jeu de physionomie, une manière de regarder, et une nuance de cordialité ou de respect qui n'est pas faite pour faire des dupes ou confondre tous les états; comme ce sot compliment de mauvaise grâce qu'on fait avec les jambes, à tout le monde également. Il y entre presque toujours de la bassesse ou de la hauteur, et souvent de la gaucherie. Les révérences des femmes russes, qui ne saluent que de la tête, valent mieux que les révérences françaises, avec les jambes écartées et les genoux pliés indécemment, avec trop ou trop peu de grâce, trop d'effronterie ou de pudeur enfantine, déjà ridicule à trente ans. »

Sur la Danse chez diverses nations.

« On dit quelquefois *bête comme un danseur;* c'est parce qu'il n'y a rien de plus bête que la danse en France. La grâce stupide et importante d'un menuet, accompagnée d'un sourire en donnant la main, avec un sot balancé ou un ridicule pas grave; la monotonie des rigodons et le déploiement collé des bras, afin qu'ils ne soient jamais naturels, sont le cachet de la sottise et de l'importance. Quelle différence des pays sauvages ou presque sauvages, où l'on voit la vraie danse de la nature! En Allemagne, où le *walzen* montre au moins l'envie de sauter, de s'amuser, et peut-être de s'aimer. Le quadrille français renferme une sottise un peu moins importante que celle du menuet; mais jamais un peintre s'occupera à peindre une danseuse française.

» Celle des Anglais annonce plus de mouvement, et

de l'envie de faire de l'exercice pour la santé, et n'exige pas la grâce de convention. Mais les *Cosaques*, les *Masours* même, les *Russes*, par leurs mignardises, leurs espèces de pantomimes voluptueuses, leurs bras arrondis et un certain remuement des épaules, nous mènent insensiblement à la danse lascive des Orientaux. J'ai vu aux extrémités de l'Europe des troupes de chanteurs et de danseuses *Egyptiennes*, au service des grands seigneurs. Le désir leur sort par les yeux, et les yeux leur sortent presque de la tête. Leurs bras sont contournés. Elles déchirent leurs vêtemens. Il n'y a pas de bacchanale qui ait jamais pu ressembler à ces trépignemens impudiques, accompagnés de hurlemens. Ces cris, et les chansons les plus sales, animent tellement les femmes, qu'avec le rouge qu'elles ont sur les joues, elles ont l'air d'enragées de tempérament, si l'on peut s'expliquer ainsi.

» Les danses des jeunes Grecques au service des sultans et des bachas, ont des manières plus douces; il y a plus de rondeur et plus d'art dans la manière d'exprimer les besoins de la nature, et de les faire naître dans les cœurs des possesseurs presque impuissans des beautés de la Géorgie et de la Circassie.

» Tout cela rappelle les deux origines de la danse et de la musique. L'une est l'amour plus ou moins délicat; l'autre est la guerre, soit pour s'exciter au combat, soit pour se réjouir de la prise et de la brûlure, peut-être, des ennemis (1). »

(1) Cette réflexion du prince de Ligne est confirmée par beaucoup de relations de Voyages, entre autres par celle de M. Lichtenstein, sur les Bétjouanas. *Annales*, tome V, pag. 353 et suiv.

Paul I, empereur de Russie.

Paul I, sans avoir le goût que M. de La Harpe lui supposoit pour l'histoire naturelle, en avoit de doux, et surtout celui de la campagne. Dès que celui de faire la guerre en temps de paix lui prit, il fit chaque jour un pas vers la folie, mais n'avoit pas encore la dureté de son père. Il étoit gai dans la société, sûr avec ses amis, et avoit beaucoup de légèreté dans l'esprit. Ce fut peu avant ses voyages qu'il prit celui de la méfiance, surtout sur le compte de sa mère. Il crut qu'elle vouloit qu'il ne rentrât plus en Russie; et au lieu de monter en voiture avec la grande-duchesse, il prit ses enfans entre ses bras et ne voulut plus les quitter. On sait ses soupçons d'empoisonnement en Italie, et même de ma part, sur la barque d'Ostende à Bruges, lorsque la bière de ce pays-là lui donna la colique. Je le retrouvai encore aimable, mais plus méfiant, moins juste, un peu plus dur à l'exercice et même dans la société, six ans après. Lorsque l'impératrice lui parloit, il faisoit une révérence froide et respectueuse, et se retiroit. « Pourquoi, monseigneur, lui disois-je, voulez-vous avoir l'air d'un courtisan disgracié? Voyez le plaisir que lui fait la grande-duchesse, qui est un ange, lorsqu'elle lui répond avec cet air caressant qui l'enchante; elle est à son aise avec elle, et V. A. I. ne veut ni y être, ni qu'elle y soit. »

A mon retour de la Crimée, il me dit fort gaîment: « Vous avez tous bien flatté ma mère, Messieurs, en faisant semblant de voir ce qui n'existe pas : des armées, des ports, des flottes, des villes point bâties,

et des colonies de cent lieues en poste, qui couroient après vous autres. » Lisez, lui dis-je, Monseigneur, ma lettre à Grimm, que j'ai trouvée dans une gazette ; je n'y ments pas d'un mot. Les prétendus villages transportés étoient des habitans qui venoient peut-être de vingt lieues, à la vérité, pour voir l'impératrice, ce qui est naturel. On la vole, mais on ne l'attrape pas. D'ailleurs une femme ne peut pas courir partout, entrer dans tous les détails pour savoir si tous ses ordres sont exécutés parfaitement. « Oh ! je le sais bien, me répondit le grand-duc, c'est pour cela que ma chienne de nation ne veut être gouvernée que par des femmes. »

Je tremblai à cette expression à la Holstein, et j'y vis Pierre III, autant que par les uniformes prussiens que S. A. I. avoit la bonté de laisser à son régiment de cuirassiers et à son bataillon de gardes. Il avoit autour de lui, à Gatschina, tout cet appareil militaire, et l'impératrice n'en avoit point à Czarsko-Zelo. Les courtisans, les spectacles, les plaisirs couroient chez le grand-duc, de la connoissance et de l'approbation de sa mère, dont il n'eut jamais lieu de se plaindre, pas plus que des favoris qui lui faisoient leur cour ; et souvent elle payoit ses dettes.

Le duc d'Orléans (*Egalité.*)

J'aime cet éloge de la vertu. Il est court, bien fait, et le juste portrait de M. le duc de Penthièvre, brave à la bataille de Dettingen, à l'âge de 15 ans, poli dans le monde, facile dans la société, un peu trop révérencieux, quoique ayant l'air grand seigneur. Sa dévotion étoit douce ; il aimoit M. *le duc d'Orléans* à cause des égards qu'il a eus pour sa femme pendant

plus de dix ans, qu'il étoit excellent mari. Il ne l'a jamais accusé d'avoir entraîné M. de Lamballe, son fils, dans la débauche, car le duc d'Orléans ne l'a jamais voulu avoir dans sa société qui, jusqu'un an avant la révolution, étoit composée de tout ce qu'il y avoit de mieux en hommes. *Quantum mutatus ab illo!* maudit esprit de vengeance, incalculable quand on s'y livre! Qu'y avoit-il de plus pur dans le monde que le chevalier de Durfort? Lui, MM. de Pons, de Thiars, de Coigny, de Ségur père et fils, de Lauzun, de Chabot, Fitz-James, quelques autres encore et moi; l'aurions-nous jamais vu, s'il y avoit eu apparence qu'il devînt un monstre?

Nous lui avions vu exposer sa vie pour sauver celle d'un de ses gens: nous l'avons vu renoncer à tirer, et pleurer, parce que son coureur, par étourderie, se levant d'un fossé, reçut de lui quelques grains de plomb dans le cou. Je lui ai vu proposer de se battre en bon gentilhomme; très-difficile en délicatesse sur le compte de bien des gens; hasardeux et de sang-froid dans un ballon, et de bon exemple à Ouessant, quoiqu'on en dise; par amour-propre trop circonspect, et peut-être avide en pari; avare en petites choses, mais généreux dans les grandes. Fatal effet de la légèreté, du peu de prix attaché à l'opinion, qui conduit au crime sans qu'on s'en doute! Fatal effet de l'ambition peu soutenue par le mérite, à la vérité! Il étoit superstitieux; je le conduisis un jour chez un sorcier, à un cinquième, rue Fromenteau, le grand Etrella. Il lui prédit des choses étonnantes, auxquelles mon peu de confiance m'empêcha de mettre du prix, et par conséquent de les retenir; je sais en gros qu'il y avoit du Versailles et du royaume, et je suis

persuadé que cela lui a tourné la tête. Fatal effet de mon imprudence, si cela est !

Les orgies de M. le duc d'Orléans étoient des fables. Il étoit de bonne compagnie, même au milieu de la mauvaise; poli, avec un peu de hauteur pourtant, avec les hommes; presque respectueux et attentif pour les femmes; gai pour lui-même; de bon goût dans ses plaisanteries : il avoit plus de trait que de conversation. Dans d'autres circonstances il auroit tenu du régent; il avoit de son genre d'esprit : il étoit bien tourné, bien fait, avec de jolis yeux. Ses infâmes intrigues révolutionnaires auront sûrement rendu son visage rouge, boutonné et affreux, car ce qui se passe dans l'ame s'y peint ordinairement. Quand on a été son ami (mot dont il connoissoit la valeur), il faut le pleurer avant de le détester, oublier l'homme aimable et abhorrer le scélérat qui a voté la mort du roi.

M. Caraccioli.

Il y a vingt mots à citer de ce Caraccioli que j'aimois beaucoup, entre autres deux au roi. Un jour à son lever, il lui dit, en parlant du poste de vice-roi, où il fut nommé : On dit que c'est une belle place? — Oui, sire; mais j'aime mieux celle de Louis XV. — M. l'ambassadeur, faites-vous l'amour à Paris? — Non, sire, je l'achète tout fait. C'est lui qui disoit si plaisamment en Angleterre, où je l'avois connu auparavant, qu'on ne pouvoit pas vivre dans un pays où l'on parioit tout, comme sur ma vie, par exemple : mon cheval m'emporte; il se tuera ou ne se tuera pas, disent deux Anglais : cinquante guinées; tope. Il y avoit une

barrière. J'espère que les commis m'arrêteront; point; ils leur crient : Il y a gageure. Mon chapeau tombe d'un côté, ma perruque de l'autre, et moi aussi, par terre, ne sachant qui avoit gagné.

Mot de Voltaire.

M. de La Harpe a tant parlé de M. Turgot, qu'il auroit dû raconter que Voltaire, l'aimant beaucoup aussi, avoit dit : « Voilà l'homme qu'il faut; voilà le bien qui » va se faire dans le royaume. S'il ne reste pas en » place je me fais moine. » Il la perd; on y met M. de Clugny : on rappelle à Voltaire ce qu'il a dit. Vous avez raison, répondit-il, je ne m'en dédis pas; je me fais moine de Clugny.

Le savoir de M. de Paulmy.

C'est à un M. Contant d'Orville, jadis mauvais comédien, que M. de Paulmy doit d'avoir été nommé dans la littérature. Le choix de ce mélange n'est pas trop bien fait. Lorsque j'avois la bibliomanie militaire, j'ai visité cette grande bibliothèque. M. Paulmy avoit mis de son écriture, à la vérité, sur quarante mille volumes. Mais il y avoit, par exemple, sur un ouvrage de fortifications : *Ouvrage d'un ingénieur autrichien, appelé* Cugnot. *Je ne le crois pas bon; du reste, je ne l'ai pas lu.*

Les illustres Fuyards.

Frédéric-le-Grand convenoit lui-même que se croyant battu à Molwitz, il s'étoit retiré à Neifs; il apprit par là que les batailles tenoient à si peu de chose qu'il ne

se donna que trop, depuis ce temps-là, la peine d'y rester jusqu'à la fin. Cette retraite et le nom de la ville ont une grande conformité avec ce qui arriva à M. le comte de Clermont. C'est à Nuyss que celui-ci se sauva à toutes jambes, après avoir perdu la bataille de Creveld : en entrant dans la ville il demanda à l'officier de garde s'il étoit déjà arrivé beaucoup de fuyards. *Non, monseigneur*, lui dit-il, *vous êtes le premier.*

Beaumarchais à Vienne.

..... Cet assassinat de Beaumarchais étoit une singulière mystification. Je le vis arriver à Vienne, avec l'air défait d'un assassiné ; car cet excellent mime se faisoit le visage qu'il vouloit. *Voyez ma mine*, me dit-il ; *adieu, La Harpe, adieu tous mes plaisirs. C'est un coup de couteau ; mais ici, sur cette boîte d'or fausse, c'est un coup de poignard : je le dois au roi, mon maître ; mais je lui dois la vie. Si par discrétion, sûreté et respect, je n'avois pas porté au cou cet ordre écrit de sa main, que vous pouvez lire, j'étois tué.* Il y avoit effectivement : *Le sieur de Beaumarchais exécutera les ordres que je lui ai donnés ; et son exactitude sera la mesure de ma reconnoissance. Louis.* C'étoit toujours pour courir après des prétendus libelles contre la reine, dont il faisoit, je crois, les titres, pour en avoir un à des commissions royales. *Un Juif*, me dit-il, *car c'étoit un Juif auteur ou colporteur de ce livre infâme, me suivoit. Je descends de ma voiture, parce que je devois descendre. Je m'éloigne un peu, j'entre dans un bois ; huit ou dix hommes habillés de bleu* (*étoient-ce des déserteurs?*) *m'entourent. Sans armes, et dans une position..... Je veux me couler derrière un arbre :*

dans l'instant les poignards se lèvent, et voilà le coup!

Je lui dis : *Mon cher Beaumarchais, les soldats n'en ont guère : n'étoient-ce point des baïonnettes?*..... Poignard sonnoit mieux. Mais voici ce qu'a raconté le postillon de la poste avant Nuremberg : *Beaumarchais me fit arrêter, entra dans le bois ; et comme il y resta assez long-temps pour que je m'impatientasse de l'attendre, j'allai voir ce qu'il faisoit : il remettoit dans sa poche un canif avec lequel il venoit de se couper dans la main.* Beaumarchais prit le temps qu'il falloit pour jouer le blessé; et puis il alla à l'audience de Marie Thérèse. Il trouva plaisant apparamment de s'asseoir devant elle, et de se faire donner une chaise par S. M. *L'effroi de l'admiration*, dit-il, *la surprise, le saisissement, ma convalescence..... Ah! madame, je n'en puis plus!* La farce fut reconnue quelques jours après. La police arriva. *Prenez garde à moi*, dit Beaumarchais, *voilà des pistolets sur ma table; je suis capable de tout.* L'officier rit, l'arrêta et le conduisit le lendemain à la première poste.

Sur la vieille Europe.

Que de changemens dans les mœurs et dans les États, pour un changement de costume et d'usage! J'ai vu des coins brodés, des ceintures d'or, des bas roulés, et d'autres avec des jarretières aux hommes; des vertugadins et des coiffures, comme celles des précieuses ridicules, aux femmes; des épaules découvertes à celles-ci, des perruques à ceux-là, avec un ou deux nœuds ou une *régence* à 40 ans, aux colonels, très-souvent. Ceux-ci rarement en uniforme; les généraux jamais, les officiers à peine, lorsqu'ils étoient de service. Les pères de

famille, à trois marteaux, brodés sur toutes les coutures, même à la campagne, ayant l'air de petits rois. Les jeunes gens de qualité, habillés tout à fait, l'épée au côté à sept heures du matin : pas un qui allât à pied dans la rue; tous à cheval, en habit galonné, avec une grande suite, et jamais au trot. Les grandes dames, avec deux heyducks à la portière et un écuyer de main avec des gants blancs, des pages et un peuple de valets sur la voiture; des espèces d'entrées d'ambassadeurs pour aller dîner au faubourg. Des chambellans mettant les souliers à leur souverain, et donnant leur main à baiser à leurs intendans. Des capitaines de cuirassiers plus respectés qu'un feld-maréchal à présent. Trente maisons ouvertes, où l'on recevoit avec hauteur et bonhomie à la fois, mais sans grossièreté. Les amans respectueux, excepté un petit moment dans la journée. Les fils tremblans devant leurs mères, les filles n'osant presque point parler aux femmes mariées et dans une chambre séparée. Des ministres écoutant sans répondre, mais qui faisoient accorder. Les grandes actions connues, et des pluies de bienfaits et de distinctions.

Voyage à Spa.

J'avois aimé deux fois, j'avois cru en aimer quatre, j'avois été aimé cinq ou six; ne voulant plus cultiver que des goûts légers et frivoles de société, de jardinage et de littérature, je laissois promener mes yeux, mes désirs et mes actions plutôt que mon cœur.

Dans cette indifférence totale sur les événemens de ma vie, j'allai pour une blessure aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa, où il vient du monde de tous les pays de l'Europe, et que l'ignorance des méde-

cins accrédite, parce qu'il est plus aisé de dire : guérissez-vous, que de dire : je vous guérirai.

J'arrive dans une grande salle où je vois des manchots faire les beaux bras; des boiteux faire la belle jambe; des noms, des titres et des visages ridicules; des animaux amphibies de l'église et du monde, sauter ou courir une colonne anglaise; des milords hypocondres se promener tristement; des filles de Paris entrer avec de grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, mais espérant par-là d'y être; de jeunes gens de tous les pays, se croyant et faisant les Anglais, parlant les dents serrées et mis en palefreniers, cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de Juif, qui enferment de sales oreilles; des évêques français avec leurs nièces; un accoucheur avec l'ordre de Saint-Michel; un dentiste avec celui de l'Éperon; des maîtres à danser ou à chanter avec l'uniforme de major russe; des Italiens avec celui de colonel au service de Pologne, promener des jeunes ours de ces pays-là; des Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change; trente soi-disant chevaliers de Malte; des cordons de toutes les couleurs, de droite et de gauche, et à la boutonnière, des plaques de toutes les formes, grandeurs, et des deux côtés; cinquante chevaliers de Saint-Louis; de vieilles duchesses revenant de la promenade avec un grand bâton à la Vendôme, et trois doigts de blanc et de rouge; quelques marquises faisant des parolis de campagne; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on mettoit en tremblant sur un grand tapis vert; un ou deux Electeurs habillés en chasseurs, petit galon d'or et couteau de chasse; quelques princes incognito qui ne

feroient pas plus d'effet sous leur vrai nom; quelques vieux généraux et officiers retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues; quelques princesses russes avec leurs médecins; quelques Palatines ou Castellanes avec leur jeune aumônier; des Américains, des bourguemestres de tous les environs; des échappés de toutes les prisons de l'Europe; des charlatans de tous les genres; des aventuriers de toutes les espèces; des abbés de tous les pays; quelques pauvres prêtres hybernois, précepteurs de jeunes Liégeois; quelques archevêques anglais avec leurs femmes; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé; quarante amans, ou qui font semblant de l'être, suant et s'agitant; et soixante walseuses avec plus ou moins de beauté et d'innocence, d'adresse et de coquetterie, de modestie et de volupté.

Tout cela s'appeloit un déjeûner dansant. Le bruit, le bourdonnement des conversations, le tapage de la musique, la monotonie enivrante de la walse, le passage et repassage des oisifs, les blasphêmes des joueurs, les sanglots des joueuses, et la lassitude de cette lanterne magique, me firent sortir de la salle. Dans l'instant je suis culbuté par une course anglaise sur un mauvais pavé; je me ramasse; j'évite de l'être par une vingtaine de polissons, grands et petits seigneurs, au galop, sur des petits chevaux qu'on appelle des *escalins*. Je m'assieds, et je vois quelques buveurs d'eau compter religieusement leurs verres et leurs pas, et s'applaudir, cependant un peu tristement, des progrès de leur estomac. Quelques femmes viennent les joindre; j'écoute. Les eaux vous passent-elles, madame, dit un vieux président? Oui, monsieur, depuis hier, répond celle-là. Votre Excellence commence-t-elle à digérer,

dit-elle au ministre d'une cour ecclésiastique? J'aurai l'honneur de répondre à Votre Excellence, dit celui-ci, que je transpire depuis huit heures du soir jusqu'à dix, et que je sue tout à fait depuis dix jusqu'à minuit; et si je n'avois pas tant d'affaires pour monseigneur, je me trouverois bien tout à fait de ma cure. Un Français fait le gentil sur le mot de cure, et lui dit: Je vous croyois au moins vicaire général. *Goddem*, vos *Geronsteres* et vos *Poulions*, dit un lord..... Comment, mes poumons, répond un demi-sourd (1)! Je ne dis pas cela, répond le très-honorable membre; j'ai quitté ici tous les bills de mon pays, qui mettoient ma bile en mouvement, pour ne plus entendre parler de notre infernale et mercantile politique; et au lieu d'eau je bois du punch comme un diable; buvez tous au moins du clairet comme moi. Nous étions hier dix ou douze Anglais bien ivres; nous nous portons tous à merveille aujourd'hui.

Si j'étois venu à Spa par curiosité, j'en aurois eu déjà assez, car dans une demi-heure je l'avois connu, et toute l'Europe et presque l'Amérique aussi. Il n'y a pas de meilleur observatoire que les bains et les eaux; mais comme les observations ne guérissent pas les coups de sabre, je me proposai de m'y arrêter; et pour reposer mes yeux et mes oreilles, je pris le chemin des montagnes, etc.

Sur Vienne en Autriche. — Fragment d'un dialogue.

Savez-vous, mon ami, que voilà cinq ans que nous ne

(1) Ces jeux de mots sont bien mauvais, mais c'est le tic de M. de Ligne que d'en faire à tout propos.

nous sommes vus? C'étoit à Vienne. Oh! la bonne ville, les bonnes gens !

B. Sans doute, car lorsque de sots critiques en ont voulu dire du mal, le seul qu'ils aient pu trouver, c'étoit leur grand appétit, ces beaux jours de poulets frits au Prater; mais jamais de querelle, de colère, ni d'ivrognerie. Amour pour leur Souverain, fidélité dans le commun, sûreté dans la société, exactitude dans les procédés, bonne police; on ne court point de risque d'être attaqué dans les rues: car on entend les voleurs de loin, ils vont en carrosse. Il n'y en a pas d'autres que ceux qui ruinent les grands seigneurs en leur prêtant de l'argent.

R. Et puis, on y fait ce qu'on veut. Liberté parfaite. Par exemple, on a celle de se retirer chez soi d'abord après le spectacle; on n'est retenu par personne; les ballets sont superbes, ainsi que les promenades. Casperle et Schicaneder m'amusoient beaucoup. Les filles à bonnets d'or sont charmantes; quelle imagination que Löschenkohl! J'aime tout, jusqu'aux figures de cire. Que fait-on ici? s'amuse-t-on?

B. C'est une arche de Noé assez divertissante: rendez-vous des ci-devant de tous les pays; et des ex-grands hommes, ex-généraux, ex-favoris, ex-gens d'esprit.

R. Comment vont les opinions?

B. Vous connoissez les hommes, poussant tout à l'extrême, variant comme les saisons. A force d'aristocratie on étoit devenu démocrate. A force d'être démocrates, ceux-ci sont redevenus aristocrates. Pour moi qui ne sais pas le grec, je ne connois que le royalisme. Tout ce qui n'est pas prêt à donner son sang et son or au souverain, sans raisonnement et sans réserve, me paroît jacobin. Obéissance aveugle, respect pour les autorités, fidélité

à son maître, voilà ce que je veux. Mais je ne sais si c'est la classe la plus étendue, et la mieux récompensée.

R. Et les femmes, les amans, les maris, les jeunes gens?

B. Comme ailleurs! Les premières changent de passions; les seconds de fortune, lorsqu'ils tombent en de mauvaises mains; les troisièmes de physionomie, prenant celle de la circonstance; les quatrièmes de bottes et de frac trois fois par jour, afin d'avoir la soi-disante malpropreté d'un palefrenier anglais le matin, et le soir la bien-tenue d'un lord.

R. Et la littérature et les spectacles?

B. L'une bien noire, les autres bien froids. Petites maximes dangereuses qu'on y glisse sans faire semblant de rien; quelque gentilhomme ou humilié, ou à qui on prête une vilainie; un ministre avec trop de puissance; un officier avec trop d'insolence; scènes qui ne finissents pas; dialogue lorsqu'il faut agir. C'est, par exemple, comme si à présent que j'ai affaire, je m'entretenois davantage avec vous. Adieu.

La Cour de Moldavie.

Mauro Cordato, hospodar de Moldavie, avoit laissé à son espèce de cour sauvage assez d'oriental, pour avoir le piquant de l'Asie, et donné assez de civilisation, pour y joindre quelques grâces de l'Europe. Moitié Chrétien, moitié Mahométan, car même les Grecs de ce pays-là en tiennent plus que des Catholiques; marié, à peu près, comme chez nous, il s'étoit donné une espèce de sérail à la turque, mais bien plus raisonnable; pour éviter d'être la dupe des infidélités avec des risques, ou d'être tyran avec des eunuques, il avoit permis l'entrée de son harem à tous ceux qui plaisoient à ses sultanes. Il falloit seu-

lement qu'ils se soumissent à une petite cérémonie. Un grave docteur juif étoit sans cesse en faction avec le détachement qui gardoit les portes du harem. Il falloit se résoudre à être examiné par lui; et dès que les indices de santé, et une assez bonne réputation de mœurs point débordées, procuroient un billet *d'entrée*, cette carte étoit une carte blanche de plaisirs.

Mauro Cordato ne voyoit que des heureux et des heureuses; on se prenoit, on se quittoit, il n'y avoit ni jalousie, ni humeur. On est bon quand on s'amuse; l'ame sensible au divertissement est ouverte à l'amitié et à toutes les vertus. Ce n'étoit que danses à la grecque, voluptueuses à l'excès; que fêtes, que spectacles, surprises et histoires arabes galantes qu'on se contoit pour s'endormir quelquefois. L'hospodar attiroit par-là beaucoup d'étrangers curieux de voir le plaisir en circulation: car il est presqu'intercepté partout, par les préjugés. L'hospodar, sans abuser de son pouvoir, n'étoit que galant pour les étrangères, qui comme ailleurs restoient sous la discipline de leurs maris. Il n'annonçoit son choix qu'un quart-d'heure avant d'aller se coucher; et passoit toute la journée dans la société de gens qui ne cherchoient qu'à se plaire. Il étoit l'idole de ces jeunes gens, et apprenant ainsi à les connoître, il choisissoit parmi eux, ceux qui lui paroissoient les plus propres à être employés. La Porte avoit eu quelques mécontentemens de sa conduite politique. Je marche avec douze bataillons et douze escadrons à son secours. Les apparences de la guerre n'empêchoient point tout Jassy de se divertir, et d'aller, le jour de mon arrivée, à un feu d'artifice dans un bois charmant, etc., etc.

Anecdotes sur Catherine II.

« N'est-ce pas, me dit-elle un jour, que je n'aurois » pas eu assez d'esprit pour Paris? Je suis persuadée que » si j'avois été comme les femmes de mon pays qui y » vont, en voyageant, on ne m'y auroit jamais donné » à souper. Que voulez-vous, ajoutoit-elle, mademoiselle » Gardel ne m'en a pas appris davantage; c'étoit une de ces » vieilles gouvernantes françaises réfugiées. Elle m'en avoit » assez appris pour me marier dans mon voisinage. Ma- » demoiselle Gardel et moi, nous ne nous attendions » pas à tout ceci. »

Elle me disoit quelquefois : *Votre imperturbable*, en parlant d'elle, parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'ame, je lui disois que c'étoit la sienne. Ce mot, qu'elle étoit un quart-d'heure à prononcer exprès, en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusoit; et surtout quand, pour l'alonger encore, elle disoit : *J'ai donc de l'imperturbabilité ?*

C'est ainsi qu'il y avoit dans une de ses lettres à moi, pendant un combat naval de la dernière guerre de Suède : *C'est au bruit du canon qui fait trembler les vitres de ma résidence, que votre imperturbable vous écrit.* Je n'ai rien vu de plus prompt et de mieux fait que ses dispositions pour cette guerre imprévue, écrites de sa main, qu'elle envoya au prince Potemkin, pendant notre siége d'*Oczakow*. Il y avoit au bas : *Ai-je bien fait, mon maître?*

Ses traits d'humanité étoient journaliers Un jour elle me dit: « Pour n'avoir pas voulu faire lever trop ma- » tin mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai allumé » mon feu moi-même. Un petit ramoneur qui croyoit

» que je ne me leverois qu'à cinq heures et demie, étoit » dans ma cheminée; il a crié comme un démon : j'ai » éteint bien vite mon feu, et lui ai bien demandé » pardon. »

Elle étoit difficile pour ses lectures. Elle ne vouloit rien de triste ni de trop délicat en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimoit Molière, Corneille et les romans de Le Sage. *Racine n'est pas mon homme*, disoit-elle, *excepté dans Mithridate.* Rabelais et Scarron l'avoient fait rire autrefois; mais elle ne s'en souvenoit plus. Elle n'avoit que peu de mémoire pour tout ce qui étoit frivole ou de peu d'intérêt, et n'avoit jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimoit le Plutarque d'Amyot, le Tacite d'Amelot de la Houssaie et Montaigne. « Je suis une Gauloise du nord, me disoit-elle, je » n'entends que le vieux français; je n'entends pas le » nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos messieurs les gens » d'esprit en *istes*, je les ai essayés; j'en ai fait venir; » je leur ai quelquefois écrit; ils m'ont ennuyée et ne » m'ont pas entendue; il n'y avoit que mon bon protecteur » Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la » mode? Il m'a bien payée du goût que j'ai pris toute » ma vie à le lire, et il m'a appris bien des choses » en m'amusant. » L'impératrice n'aimoit ni ne connoissoit la littérature moderne, et avoit plus de logique que de rhétorique. Ses ouvrages frivoles, comme ses comédies, par exemple, avoient un but moral, comme la critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des sectes, et surtout des martinistes qu'elle croyoit dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques quelquefois avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignoit; et puis

de la gaîté et de la bonhomie. Il y a dans son style plus de clarté que de légèreté. Ses ouvrages sérieux sont profonds : son histoire de la Russie vaut, à mon avis, les tablettes chronologiques du président Hénault.

Les Harum-Bacha ou Brigands de Turquie.

Les Harum-Bacha se trouvent quelquefois chez nous (1), au commencement d'une guerre où l'on fait de nouvelles levées. Quel nom, bon Dieu ! dira-t-on ; leur figure est encore plus terrible. Ce sont des voleurs. Cela est vrai : mais il y a voleurs et voleurs. Ce ne sont point des larrons à petit bruit, des fripons domestiques : ce sont des gens toujours en guerre, et qui, par trop de logique, se croient les mêmes droits sur terre que les corsaires sur mer, où ils sont en partage avec les plus honnêtes gens du monde. Ces *Harum-Bacha* se battent toute l'année avec les voyageurs, dans le Bannat, et nos troupes qui, de temps en temps, veulent en vain les déloger de leurs cavernes dans les montagnes.

Nous y ajoutons ordinairement des Arnautes ou Turcs grecs, ou Albanais, ou Monténégrins, ou Bulgares, ou émigrés de la Servie qui, avec leur mine aussi noire que leurs moustaches et leurs habits, et leur armement de pistolets et de poignards à la ceinture, inspirent une sorte de terreur. Ils font plus d'effet que n'en faisoient jadis les Pandours sur les Français : et ceux-ci qui, habillés à peu près comme notre infanterie, sont un peu trop civilisés, sont des petits-maîtres en comparaison de ceux-là. Sans être aussi diables qu'ils sont noirs, excepté vis-à-vis de l'ennemi, ils n'ont de dureté que ce qu'il en faut pour

(1) C'est-à-dire chez les Autrichiens.

être distingués des chrétiens un peu trop polis à la guerre depuis quelque temps. Leurs armes turques ou italiennes de *Lazarino Cominazzo* sont excellentes : et leurs usages orientaux sont excellens à plusieurs égards : on a de la peine à s'y fier, parce que leur air et leur réputation inspirent peu de confiance. Mais il y a des vertus aux extrémités de l'Europe, même parmi les scélérats. Ils exercent l'hospitalité et ont une sorte de fidélité, de manière qu'en se recommandant à l'une et à l'autre, les mêmes gens qu'ils assassineroient en chemin, trouveroient asile chez eux, si, par hasard, le sort les y jetoit.

Anglomanie des Parisiens en 1788.

Les chevaux et les cabriolets du matin perdent les jeunes gens à Paris. Les Anglais feront plus de tort aux Français, par leurs mœurs qu'ils adoptent, que par leur marine. On a perdu sa matinée à se promener. On dîne avec des hommes, et on soupe avec des filles, parce qu'on est en frac, et qu'il est trop tard pour s'habiller et aller dans la bonne compagnie. Tous ces *clubs* vont les achever. Adieu la politesse, les égards, la galanterie, l'envie de plaire. On parle du parlement, de la chambre des communes. On lit le Courrier de l'Europe. On parle chevaux. On parie, on joue au *crebs*. On boit du triste vin clairet, au lieu du vin de Champagne qui égayoit leurs aïeux charmans, et leur inspiroit des chansons. Aimables Welches ! donnez le ton et ne le recevez jamais.

Ces extraits, que nous pourrions sans doute étendre davantage, sans craindre d'ennuyer nos lecteurs, donnent une idée du plaisir qu'offriroit un *Choix de Mémoires, d'Anecdotes et de pensées*, tiré de trente-un vo-

lumes, dont se compose aujourd'hui la collection des œuvres du prince de Ligne. C'est partout un style piquant, ingénieux et original; ce sont partout des aperçus fins ou profonds et en général justes. Est-il question des femmes, des intrigues de société, des usages du grand monde? On croit entendre un La Rochefoucault, mais plus gai, plus aimable; un lord Chesterfield, mais moins égoïste et moins systématique. Dans les discussions politiques et militaires, le prince de Ligne montre un esprit très-indépendant de toute sorte de préjugés: après avoir lu ses mémoires sur la Pologne et sur les armées françaises, russes et autrichiennes, il nous a paru plus grand homme d'Etat que les *Lettres et Pensées* publiées par madame de Stael ne nous l'avoient fait présumer.

Nous apprenons qu'un homme de lettres, de Genève, se propose de publier un choix semblable sous le titre suivant:

Œuvres choisies du Maréchal Prince de Ligne, contenant des Mémoires Historiques, Militaires et Politiques, sur la Pologne, les Juifs, les Bohémiens, etc.; — les Armées Françaises, Russes et Autrichiennes; — des fantaisies Militaires; le Portrait de Catherine II; les Portraits et Caractères des grands Généraux de la Guerre de trente ans; — des Pièces inédites sur le Comte et Bacha de Bonneval; un Choix de Pensées et Maximes; des Mélanges de Morale, de Littérature; — des Portraits, Lettres et Bons mots; — des anecdotes sur la Cour de France, la Reine Marie-Antoinette, le Duc d'Orléans et beaucoup d'autres Personnages célèbres dans le monde Politique et Littéraire des dix-huitième et dix-neuvième Siècles: précédées de quelques détails Biographiques sur le Prince de Ligne, publiés par un de ses amis. Deux volumes in-8°. Prix 9 fr. broché, pris à Paris; et 11 fr. 50 cent. *franc de port* par la poste. A Genève, chez J. J. Paschoud; et à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. (Cet ouvrage sera en vente le 5 avril prochain.)

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ÉCRITS
DE FEU
GEORGES ZOËGA;

Par M. Arsenne-Thiébaut de Berneaud.

Le nom de *Georges Zoëga* n'appartient pas uniquement à la littérature danoise : il s'associe à l'étude des siècles passés, à l'histoire du plus ancien peuple connu. Quelque foible que soit ma plume, je vais la consacrer à l'homme vertueux, au savant modeste qui m'honora de son estime, et dont la mort me laisse des regrets amers. Je ne le louerai point, *on songe à ce que l'on perd et on le pleure;* je redirai ses travaux littéraires, je publierai les nobles qualités de sa belle ame. Une main plus exercée achevera le tableau que je vais esquisser.

Georges Zoëga naquit en 1751 à Kiel, dans le Holstein danois. Il sentit de bonne heure le besoin de l'étude, et jeune encore il goûta les jouissances exquises, j'allais dire augustes, que procure l'exercice des facultés intellectuelles. Il accumula sans relâche ces trésors précieux dont on peut user à chaque instant sans jamais les épuiser, ces trésors que n'envie point la cupidité, que l'on conserve sans aucun des soucis de l'avarice, qui constituent

le véritable homme de lettres, et assurent à la vieillesse une existence active dans les bras même de la décrépitude. Mais l'érudition ne seroit qu'un frivole avantage, si le flambeau de la plus saine critique ne la dirigeoit point; si, par une application plus ou moins heureuse, elle ne se rattachoit pas à quelque point de l'histoire, ou bien à toute autre partie de l'immense et imposant édifice des connoissances humaines. Cette vérité frappa *Zoëga*. Son jugement sûr repoussoit la confusion, en même temps qu'il embrassoit d'abord dans toutes ses parties le sujet qui l'occupoit. La philologie fixa sa pensée. Cette science, grande et sublime, est la base de toute bonne littérature; elle fut le sujet de ses méditations, de ses constantes recherches, de ses efforts de tous les instans.

La fortune, sans cesse conjurée contre les grands talens, sembloit condamner *Zoëga* à devoir combattre ses goûts et à se détourner de ses études, lorsqu'une circonstance imprévue le fit partir en 1777 pour l'Italie. Ce voyage échauffe son imagination, et aiguise son esprit naturellement observateur. Il touche les Alpes et répète les vers sublimes de *Haller;* il voit Venise, cette ville superbe bâtie sur un amas d'écueils, à l'extrémité d'un golfe orageux, dont les habitans passèrent de la pêche à cette puissance extraordinaire qui, dans le XVe siècle, alarma tous les souverains de l'Europe; il traverse la Lombardie que le Pô fertilise; il s'arrête à Florence où *Dante* créa l'enfer, où les *Medici* présidèrent à l'époque brillante de la naissance des sciences et des arts; il court sur les ruines de Pompeja consulter ce dépôt encore unique pour l'étude de l'antiquité; et tandis que ses yeux contemplent le Vésuve, où l'on voit les opérations de la nature qui crée en détruisant, ses sens se pénètrent de la bienfaisante atmosphère des environs de Baja, où l'on rencontre

des tombeaux, un jour inutilement somptueux, convertis en cabanes assez commodes, et servant d'abris à la pauvreté laborieuse. Après ce voyage aussi utile qu'agréable, il revint en 1779 à Rome, qu'il n'avoit qu'entrevue, pour se fixer et mourir dans cette ville éternelle. Il y fit un séjour de 29 ans.

Là, il connut bientôt et se lia d'une étroite amitié avec les savans et les artistes les plus distingués. Il acquit à bien des titres la haute considération et le sincère attachement de ce cardinal *Borgia*, qui savoit priser les hommes à leur juste valeur, et dont le nom se rattache à toutes les branches de l'archœologie.

L'enthousiasme qu'inspire le beau ciel de l'Italie, les grands souvenirs qui sont imprimés sur les ruines de ces villes autrefois si fameuses, et sur le sommet de ce Capitole, d'où partoient les aigles qui gouvernoient le monde entier; les sites enchanteurs qui se déroulent sans cesse devant l'homme qui sait sentir et raisonner les impressions qu'il reçoit, le plaisir même du *dolce far niente*, si séduisant pour les étrangers qui ne font que séjourner quelque temps dans ce climat heureux; en un mot tout pouvoit détourner la pensée de *Zoëga* du but qu'il s'étoit d'abord proposé; mais rien ne peut le détourner de l'étude: sa résolution fut aussi ferme que sa patience étoit éprouvée.

Ce ne sont pas les productions modernes qui contribuent le plus à rendre Rome intéressante, ce sont celles des temps passés. Pour un archœologue de la trempe de *Zoëga*, les débris des siècles reculés, les ombres des grands objets qui décorèrent un jour cette ancienne capitale du monde, ces restes majestueux rappellent à la mémoire tout ce qui s'est passé sur le grand théâtre de l'histoire des hommes. Le sort de Rome, malgré ses nom-

breuses vicissitudes, a été beaucoup plus doux que celui des autres grandes villes qui figurèrent dans les fastes de l'antiquité. L'on connoît à peine la situation topographique des unes, et les vastes débris des autres sont isolés dans des déserts que le voyageur ne traverse pas sans danger. Thèbes, qu'une tradition poétique appelle la ville *aux cent portes*, Athènes et Rome, sont les seules où l'on peut encore tracer, avec un certain degré de certitude, l'ancien plan, indiquer la direction des rues, fixer l'emplacement et même en partie le dessin des édifices dont l'histoire vante la magnificence, et montrer les lieux que des événemens mémorables ont rendus célèbres. En visitant Rome, en relisant à chaque pas son histoire, *Zoëga* conçut le projet de donner une topographie détaillée et suivie de cette ville fameuse. Beaucoup d'antiquaires ont tenté ce travail; tous ont échoué. *Nardini*, le plus exact d'entr'eux, a commis bien des erreurs : on a fait bien des découvertes depuis sa mort, et sa méthode est diffuse et désagréable. L'ouvrage important de mon ami est encore inédit (1); c'est le fruit de longues observations, de recherches continuelles, d'une étude approfondie et de courses pour ainsi dire journalières. Je me souviens toujours avec reconnoissance de mes promenades avec celui que j'aimois à entendre m'appeler son élève; partout il animoit à mes yeux jusqu'aux moindres débris de l'antiquité; partout il me montroit la fausseté des opinions courantes, par rapport aux sites de Rome. Je n'ai vrai-

(1) Cet ouvrage, entièrement terminé en 1800, fut revu avec soin et considérablement augmenté en 1803, par l'auteur, qui venoit, en société du prince de *Meklenbourg*, d'examiner de nouveau, dans le plus grand détail, tout ce qui reste de l'ancienne Rome.

ment connu la ville éternelle qu'après l'avoir vue avec *Zoëga*.

Formé par l'amour des sciences, échappé comme par miracle au sac de Velletri, dans la guerre de 1744 (1), le célèbre musée Borgia devoit être le rendez-vous des savans: il le fut en effet, et de son sein il sortit dans l'espace de dix ans une foule d'ouvrages faits pour étonner le monde savant et contribuer aux progrès des sciences morales qui avancent ou conservent la civilisation, et apprennent à l'homme à se connoître lui-même. *Gregori* en tira le premier monument du troisième dialecte copte, jusqu'alors inconnu; *Adler*, danois, y puisa les caractères que nous appelons *cuphiques; Becchetti* plusieurs bas-reliefs volsques très-intéressans; *Wad*, danois, les matériaux de sa savante dissertation sur la lithologie glyptique des Egyptiens (2); le *P. Paulino*, les manuscrits des peuples de l'Indostan, etc., etc. *Zoëga* y trouva des médailles et de nombreux manuscrits égyptiens; il se chargea de les expliquer.

En 1787, il publia son catalogue raisonné des médailles impériales frappées à Alexandrie (3). Cet ouvrage lui fit beaucoup d'honneur, et posa les premières assises de sa gloire littéraire.

Vers la même époque, le pape *Pie VI*, qui venoit d'embellir Rome de plusieurs monumens égyptiens, ar-

(1) *Bonamici*, dans son livre *de rebus ad Velitras gestis*, donne des détails sur cette guerre des Autrichiens contre les Napolitains.

(2) *Fossilia ægyptiaca musei Borgiani veliteis*, in-4°. Velitris, 1794. Je donne ici le titre de cet ouvrage parce que *Zoëga* l'a enrichi de ses observations.

(3) *Numi egyptii imperatorii prostantes in museo Borgiano velitris*, in-4°. *Romæ*, 1787.

rachés à la terre qui les recouvroit depuis plus de douze siècles, chargea *Zoëga* d'écrire sur les obélisques. Comme un trait de lumière, cette idée pénétra son ame; sa mémoire, déjà si riche, se fortifia, se meubla davantage; toutes ses études se dirigèrent sur ce point; et en 1797, une partie de son travail étoit imprimée (1). Son livre *de origine et usu obeliscorum* est le traité le plus complet sur cette matière. *Mercati*, *Kircher* et *Baudini* l'avoient précédemment traitée; mais les deux premiers ne virent que du merveilleux et des mystères dans tout ce qui peut avoir rapport aux obélisques; et *Baudini*, dont on doit louer la sage retenue, a laissé bien des choses à dire. Le plan de *Zoëga* est vaste, sans cependant s'éloigner de cet esprit de méthode qui décide de la bonté d'un ouvrage. Il ne se contente pas de décrire tous les obélisques, de les considérer dans leur figure, grandeur et destination, d'examiner la matière dont ils sont formés, de retracer leur histoire depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'*Auguste*, et depuis cette époque jusqu'à l'aurore du dix-neuvième siècle; il s'occupe aussi des hiéroglyphes qui les ornent, et propose les motifs qu'il a de croire que l'ensemble de ces figures sculptées forme des espèces d'hymnes en l'honneur des divinités auxquelles ces monumens ont été primitivement consacrés. Il traite ensuite de l'origine de tout ce qu'on appelle monumens et souvenirs, de leurs diverses formes chez toutes les nations barbares et policées; il jette un coup d'œil général sur les plus anciennes divinités de la Grèce et de Rome, et s'appesantit sur la religion des Égyptiens, sur leurs livres sacrés, leurs prêtres et les sciences que ces der-

(1) Ce volume in-folio fut terminé d'imprimer et mis en vente pendant mon séjour à Rome, en 1801.

niers cultiveient avec tant de succès. S'arrêtant enfin sur les diverses écritures dont usoient les Égyptiens, il revient sur les hiéroglyphes qu'il regarde comme essentiellement différens des peintures mexicaines, des caractères chinois et même des figures symboliques des Égyptiens. Il développe ses vues en faisant connoître le nombre, la classification, les divers modes de signification, l'usage; la durée de ces caractères sacrés, ainsi que les vicissitudes et les changemens qu'ils ont éprouvés.

Si cet ouvrage, qui prouve la plus vaste érudition, ne résout point le grand problème de l'histoire de la religion et de l'écriture sacrée du peuple étonnant qui vécut sur les rives fertiles du Nil; s'il ne satisfait pas entièrement la noble impatience de celui qui voudroit voir l'Égypte redevenue classique, son auteur n'en a pas moins des droits à la reconnoissance générale pour avoir fertilisé un domaine trop souvent dévasté par des mains sacrilèges et pour avoir eu le mérite bien rare de ne point chercher à briller par des idées systématiques nouvelles et tout ramener à des hypothèses. Circonspect jusqu'à la timidité pour former son opinion, il l'émet avec cette bonhomie, cette franchise qui est le cachet du vrai savant. Passionné pour la vérité, sur laquelle reposent la certitude de l'histoire et la connoissance du passé, *Zoëga* craignoit d'en diminuer sensiblement la majesté et la grandeur, en resserrant le volume de ses idées dans le cadre toujours étroit d'un système. Il cite tous les monumens de l'art où se trouvent représentés des obélisques, il s'appuie de tous les passages grecs et latins, de toutes les observations recueillies par les voyageurs qui visitèrent et l'Égypte et l'Éthiopie; il établit des corollaires et laisse la conclusion au lecteur qui aura beaucoup vu de monumens, comparé entreux les différens âges des sciences et des arts dans cette contrée qui rappelle tou-

jours les plus étonnans souvenirs, reconnu les limites de cette grande division qui sépare l'époque des superstitions de celle où les Egyptiens, vivant sous leurs propres rois, possédoient une religion aussi pure que leurs lois étoient sages.

L'impression de ce livre n'étoit point encore parachevée que l'Italie toute entière vit signaler l'année 1799 par de grands événemens. Le pontife est précipité de sa chaire et Rome est gouvernée par des consuls comme aux jours qui précédèrent le règne des Césars. Ces circonstances changèrent le sort de *Zoëga*; et quoique la nouvelle république ne brillât qu'un moment, il fut dès-lors obligé à de continuelles privations. Chargé d'une nombreuse famille, le poste d'agent du Danemarck à Rome et le titre de son consul dans les états du pape qu'il obtint en 1798, avec les modiques émolumens de 300 rixdales par an (1), ne pouvoient soulager ses besoins, dans un moment surtout où les relations commerciales étoient interrompues par les suites d'une guerre longue et désastreuse.

Le malheur ne put l'abattre; et malgré les troubles qui agitoient Rome, malgré les fréquens accès d'un mal de poitrine qui le tourmentoit depuis long-temps, il continua ses travaux sur l'antiquité. Ce fut alors qu'il prépara sa belle dissertation sur *Lycurgue et les Ménades* (2), dont il donna lecture à l'institut romain auquel il appartenoit.

En 1797, à la suite d'une fouille faite à Ostia, l'on

(1) Environ 1,200 francs.

(2) Je me propose de publier la traduction que j'ai faite à Rome sous les yeux de l'auteur de ce savant morceau resté dans son porte-feuille.

découvrit une statue du dieu *Æon* (1). Ce nouveau monument mithraïque attira l'attention de notre illustre philologue. On sait que le culte de cette divinité invincible et incompréhensible fut apporté de la Cilicie en Grèce et en Italie du temps de la guerre des Pyrates, l'an de Rome 687; on sait qu'il se répandit universellement, qu'il fut embrassé par l'Empereur *Commode* et se maintint dans une vénération très-distinguée jusques au règne de *Théodose* qu'il partagea le sort de tout le culte ancien qui fut entièrement aboli. Mais on n'est point d'accord sur la nature et le rang de ce dieu que les Perses n'empruntèrent point, comme on l'a dit des Assyriens et des Arabes. Le Père de l'histoire grecque en fait une divinité féminine qu'il compare à Vénus. *Xénophon* qui vécut à peine un demi-siècle après lui, en parle comme d'un dieu. Son opinion fut adoptée par tous les écrivains suivans, grecs, latins et persans; le seul *Ambrosius* a suivi *Hérodote*. Le célèbre géographe d'Amaséo assure, de son côté, que Mithra n'est que le symbole du soleil. Cette idée semble confirmée par une foule d'inscriptions; mais lorsqu'on examine les monumens mitrhaïques qui portent quelquefois ces mêmes inscriptions, lorsqu'on s'arrête sur l'intention et le terme de l'action, sur les accessoires qui entourent cette divinité, dont quelques-uns sont invariables et d'autres tantôt supprimés, tantôt en plus grand nombre et dans une situation diamétralement opposée, on reconnoît aisément que cet emblême n'est point le soleil. Cependant les modernes et surtout les enthousiastes du système absurde de l'astro-théologie ont copié *Strabon*. Deux savans de nos jours, *Hide* et *Anquetil Duperron*, ont voulu répandre quelques lumières sur l'état de la question. Le premier qui cher-

(1) Elle est à la bibliothèque du Vatican.

cha toujours à éloigner des disciples de *Zérésthoschtró* (1) toute idée de superstition, voit dans le *Mithre* le nom saint du soleil qu'ils honorent sans l'adorer comme un dieu. Le second présume que ce mot dans la langue zend signifie un ange ou génie qui suit le soleil dans sa course; mais ni l'un ni l'autre ne s'appuient d'autorités. *Moshemius* est peut-être le plus raisonnable lorsqu'il croit que Mithra représente un héros chasseur dans l'acte de dompter un taureau sauvage; cette opinion du moins paroît étayée sur les monumens persépolitains qui représentent souvent des combats entre des hommes et des animaux. Dans cet état de cause il importoit de discuter ce point intéressant de l'archœologie et de résoudre le problême. *Zoëga* en conçut le projet, et il écrivit en italien une dissertation (2) où sa profonde érudition se montre plus riche, plus profonde encore. Il résulte de ses recherches: 1° que les Madejesnans, habitans de l'Inde et descendus des anciens Perses, parlent de deux Mithras, l'un bon (Mihir-Jezd), l'autre mauvais (Mihir-Daroudji), auxquels on donne un grand nombre d'êtres subordonnés, tous également appelés Mithres; 2° que Mithras n'est point le soleil; 3° et que dans l'origine les monumens mithraïques ne représentoient qu'un sacrifice, mais qu'ensuite traduits par les artistes

(1) Aucun des livres attribués à ce réformateur de la religion persane sous le roi *Gouschtasp* (*Darius Hystaspes*) ne font mention du culte des astres; ils rappellent tout au contraire un Dieu maître de toutes choses, dont *Héomo* ou le premier *Zérétoschtró*, long-temps avant, avoit parlé avec beaucoup d'onction.

(2) Elle a été traduite en danois par le docteur *Degen*, et publiée à Copenhague en 1806. Elle se trouve aussi dans le volume des Mémoires de l'Académie Royale des sciences de cette ville, pour la même année.

grecs et romains, ils ont été chargés de différens attributs relatifs à la fable reçue que Mithra étoit le soleil ou du moins son génie.

Ce fut en 1801 que les mêmes goûts pour l'étude me lièrent avec *Zoëga*. Je m'occupois alors de quelques recherches sur l'Égypte et ses monumens; mon ami voulut bien m'aider de ses conseils, m'éclairer de ses lumières et me mettre en état d'atteindre à mon but. Il m'écrivit en français une longue lettre dans laquelle il me trace un plan à suivre pour rétablir l'histoire du peuple le plus sage, le plus merveilleux de l'antiquité, et arriver à une plus grande connoissance de ses usages et de ses hiéroglyphes (1).

A cette époque, la situation de l'illustre professeur étoit si pénible, qu'il conçut l'idée de quitter Rome et de regagner ses pénates. Ce projet étoit le fruit d'un désespoir concentré. Je le combattis, il eût abrégé ses jours de dix années; mais les larmes de l'amitié sont un bien foible rempart contre les vicissitudes de la vie. L'honneur d'y avoir mis un terme appartient à un Danois (2), homme plein d'amour pour les sciences et tout dévoué à ceux qui les cultivent avec succès. Ce zélé philanthrope reconnut aisément que l'existence physique et morale de *Georges. Zoëga* dépendoit de son séjour en Italie; il se chargea d'apprendre au souverain du Danemarck, le mérite de l'homme que l'Europe entière admiroit; il lui fit sentir l'utilité de sa présence à Rome, l'importance de ses tra-

(1) Je la publierai dans mon opuscule sur l'Égypte.

(2) Son Excellence le baron *Herman de Schubart*, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du Danemarck en Italie. Son amitié pour moi me pardonnera cet aveu que sa modestie vouloit laisser ignorer.

vaux et la gloire qui devoit en résulter pour la patrie. Sa voix fut écoutée, elle étoit l'organe d'un si bon cœur, elle s'adressoit à un prince juste; et *Zoëga* reçut avec les titres de bibliothécaire et de professeur à l'université de Kiel, les moyens de vivre désormais indépendant.

J'ai dit que mon ami s'étoit chargé d'expliquer les manuscrits égyptiens existant au musée *Borgia*. Ce travail immense terminé en 1803, fut livré de suite à l'impression : il forme un volume de plus de 160 feuilles *in-folio*; il n'est point encore en vente, à cause de la querelle qui s'est élevée entre la Propagande et la famille du cardinal *Borgia*, relativement à sa succession. L'Europe savante attend cet ouvrage avec tant d'impatience, qu'on me pardonnera d'en donner ici une notice détaillée.

Dans un article publié dernièrement (1), j'ai dit que l'ancien langage de l'Égypte s'est conservé chez les naturels du pays, malgré la domination des Perses, des Grecs, des Romains et des Arabes; mais qu'après la conquête des Turcs, se trouvant réduits au dernier degré d'esclavage et de misère, les habitans aisés et les prêtres s'exilèrent, tandis que le peuple, tombé dans la plus affreuse superstition, perdit les derniers élémens du Saïsin-Khâmi, de cette langue que vulgairement on nomme copte. On ne la parle plus, mais elle se trouve conservée dans les livres sacrés des Chrétiens (2). « Il ne faut pas pour» tant croire, nous écrivoit *Zoëga* (3), que ces débris

(1) Journal de Paris, du 31 janvier 1809.

(2) On ne connoît encore qu'un fragment sâïdique appartenant à un traité de médecine. C'est le seul que *Zoëga* ait trouvé parmi les manuscrits du card. Borgia; c'est à tort qu'on attribue cette découverte au savant *Akerblad*.

(3) Lettre datée de Rome, le 12 décembre 1803.

» soient ceux de la langue des Pharaons dans sa pureté
» primitive; cette langue a singulièrement été défigurée
» par l'abandon que l'on fit des anciens caractères égyp-
» tiens (1), et par l'admission de nouveaux empruntés
» des Grecs, qui, quoique augmentés par huit lettres d'in-
» vention égyptienne, ne rendent pas exactement les
» anciennes valeurs, les anciens sons. En effet, on ren-
» contre dans le copte une foule de mots adoptés de
» langues étrangères, du grec en particulier, plus rare-
» ment du latin ». Tout ce qu'on raconte d'un peuple, est mieux compris quand on possède la langue qu'il a parlée. L'avantage d'une semblable connoissance, par laquelle tant d'opinions et de coutumes peuvent s'expliquer d'elles-mêmes, et éclaircir tant d'autres choses, décida *Zoëga* à entreprendre cette tâche difficile. En tout, mais principalement dans ce qui regardoit les Égyptiens, son ardeur pour acquérir de nouvelles connoissances égaloit sa patience pour les approfondir. Mais écoutons-le lui-même: « En donnant ce catalogue raisonné et rempli d'extraits
» des manuscrits coptes, je tâche de tirer parti de tout ce
» qu'ils contiennent sous les rapports de la géographie,
» des productions et des usages de l'Égypte ; et pour
» connoître les différentes opinions et les usages des siècles
» auxquels ils appartiennent, je tâche de rassembler ce
» qu'il y a de plus intéressant dans ce vaste chaos de
» choses, qui pour la plupart n'intéressent personne, et
» d'offrir aux gens de lettres les fruits d'une lecture très-
» ennuyeuse, sans les obliger à en partager les dégoûts.
» Voilà l'idée principale de mon travail, voilà la marche

(1) Il ne nous reste que quelques morceaux d'écriture égyptienne sur des bandelettes de momies, sur des fragmens de papyrus et dans la célèbre inscription de Rosette.

» et le plan de mon livre. Je peux dire avoir créé moi-
» même la collection que je consulte, car la plus grande
» partie en arrivant de l'Égypte n'étoient que des feuilles
» de parchemin détachées des livres auxquels elles ap-
» partenoient, et jetées ensemble dans une telle confu-
» sion, qu'il m'a fallu beaucoup de temps et de fatigues
» pour les développer, et découvrir leurs points de contact
» ou d'éloignement. C'est en consultant parfois l'écriture,
» le goût des ornemens, la grandeur et la qualité du
» parchemin et d'autres circonstances plus minutieuses
» encore, que je parvins à former de ces feuilles éparses
» des livres, ou du moins des fragmens suivis, à les coor-
» donner et distribuer par classes » (1).

Athanase (2) nous apprend que la langue copte étoit divisée en trois dialectes, savoir : le dialecte de Misr ou le saïdique, le bahirique ou de Memphis, et le baschmourique que *Zoëga* pense être celui de l'ancien Delta. C'est donc à tort que M. *Ét. Quatremer* violente un passage d'*Eutychius* pour créer un quatrième dialecte. Cette opinion qu'il cherche à établir, est positivement démentie par l'autorité de l'évêque de Kous, par celle du *P. Giorgi*, de *Munster*, et de tous ceux qui redoutent autant les systèmes que l'ignorance.

L'ouvrage de *Zoëga* est divisé en trois parties. « Les ma-
» nuscrits en *dialecte memphitique* occupent la première
» partie. Ils sont distribués en trois classes : versions de
» la bible, livres de lithurgie, livres de patristique conte-
» nant des homélies, des vies de Saints et d'autres choses
» relatives à l'histoire ecclésiastique. Pour les deux pre-
» mières classes, je ne donne que les titres des livres et

(1) Lettre précitée.

(2) *Gram. Coptico-arabica*, MS. 44, fol. 154. Biblioth. Impér.

» quelques notices sur leur âge et condition, car on a » déjà publié plusieurs livres de la Bible et diverses lithur- » gies en ce dialecte. Des livres de la troisième classe, » je donne de longs extraits avec la traduction en latin, » où l'on trouve tout ce qu'ils contiennent de remarquable. » — La seconde partie comprend les manuscrits en *dialecte* » *baschmourique*, dont jusqu'à présent on ne connoît » que les morceaux existant dans la collection *Borgia* (1), » et que par cette raison j'ai fait imprimer en entier avec » la plus grande exactitude. J'y joins une dissertation » sur l'origine et la patrie précise de ce dialecte pres- » qu'inconnu, que je pense être celui de l'ancien Delta, » et dans lequel, à ce qu'on voit par ces fragmens, » toute la Bible a été traduite.—La troisième partie, la plus » riche et la plus intéressante, contient les manuscrits en » *dialecte saïdique* ou de l'Egypte supérieure, dans lequel » jusqu'à présent on n'a publié que quelques morceaux » du Nouveau Testament, un petit fragment du Vieux » Testament, et deux fragmens de Vies de Saints, noyés » dans des notes et des dissertations très-prolixes et très- » inutiles. Le cardinal *Borgia* possède plus de 300 manus- » crits en ce dialecte, que j'ai divisés en neuf classes, et » parmi lesquels j'ai trouvé un nombre considérable de frag- » mens assez intéressans pour être donnés en entier ou bien » en extraits, avec la traduction pour ceux qui, sans » apprendre la langue, voudront profiter des notices » historiques et géographiques qu'ils renferment ».

Le goût de *Georges Zoëga* ne fut point exclusif; il pensoit, comme tous les grands hommes, que l'étude de

(1) On trouvera dans le savant ouvrage de M. *Et. Quatremer*, intitulé *Recherches hist. et crit. sur la langue et la littér. de l'Egypte*, plusieurs fragmens traduits ou indiqués dans ce dialecte, existant à la bibl. impér.

l'archœologie se lie essentiellement à la culture des belles-lettres. Toutes deux sont sœurs, et leur union avec la théorie des beaux arts est indispensable pour donner aux idées de l'antiquaire habile cette clarté vivifiante, à ses expressions cette justesse et à ses raisonnemens cet ensemble intéressant, sans lequel les plus belles pensées deviennent stériles.

C'est surtout en lisant son dernier ouvrage sur les bas-reliefs antiques (1), qu'on est à même de faire cette remarque. On sentoit depuis long-temps la nécessité d'une collection générale et méthodique des monumens qu'improprement nous appelons bas-reliefs, dépouillée de ces chimères qui voilent, plus que les ténèbres des siècles écoulés, les mœurs, les coutumes, les rites, les arts, les événemens historiques; je dirai même les pensées des peuples qui ne sont plus. Les recueils publiés par *Boissard*, *Belloni*, *Gori*, *Lamberti*, *Montfaucon*, et même par l'immortel *Winkelmann*, ne peuvent suffire à la docte curiosité de l'archœographe, à cause des erreurs graves des dessinateurs commises non seulement dans la partie imitative de l'antique, mais encore par l'addition des sujets qui n'existent réellement pas. L'ouvrage de *Zoëga* auroit été d'autant plus utile, s'il eût pu l'achever, que les dessins et les gravures, exécutés par un artiste justement célèbre (2), se faisoient sous ses yeux, qu'il y indiquoit les restaurations par des contours plus légers, et que son texte n'étoit qu'une véritable application des différens passages des auteurs clas-

(1) *Li bassi rilievi antichi di Roma colle illustrazioni di Giorgio Zoëga*, grand in-4°. Rome, 1807. Il n'en a paru qu'un seul volume complet; au 1er avril 1808 parut la première livraison du second volume.

(2) *Tommaso Piroli*, de Rome.

niques de tous les temps et de tous les lieux. Le seul désir que cet ouvrage laisse, du moins à mon sens, c'est de le voir divisé par peuples ou plutôt par sujets. D'ailleurs, il fournit une ample moisson d'observations neuves ou fines sur le style et les diverses époques de l'art.

Georges Zoëga s'étoit rendu familières les langues anciennes, et parmi les idiomes modernes il en étoit peu qu'il n'entendît. Il écrivoit le latin avec clarté, l'italien avec toute la grâce d'un Toscan, le français avec pureté, l'anglais avec franchise, et l'allemand comme sa propre langue.

Après avoir payé le tribut d'admiration et de reconnoissance que je dois au savant, il me reste maintenant à parler de l'homme dont la vie toute entière fut une longue journée de vertus.

Zoëga n'avoit point ce pédantisme et cette rudesse qui, trop souvent, accompagnent le goût des études austères et des recherches pénibles; son noble caractère répondit à ses vastes connoissances et au besoin qu'il avoit de les répandre. Chez lui l'homme de bien et le savant n'étoient qu'une seule et même personne. Il étoit très-communicatif; et la candeur, l'excellence de son ame donnoit à sa conversation, à son maintien, à ses traits, à son silence même, une disposition de bonté et de bienveillance universelle qui le faisoit aimer de tous ceux qui le connurent. C'est, comme on l'a dit, dans l'intérieur de sa maison que le caractère de l'homme se montre endéshabillé, et que les défauts posent le masque qui les couvre dans le monde : c'est là que j'étudiai l'ami que je pleure; c'est là que je le vis tout entier, bon père, bon époux et véritable ami. Lui-même il étoit l'instituteur de ses enfans; il s'attachoit à les conduire par l'exemple de ses vertus dans la carrière délicate de la vie, et à transmettre à son fils les acquisitions qu'il

avoit faites dans le domaine des sciences. Sa franchise, l'habitude de penser hautement, le bonheur qu'il trouvoit auprès des siens, le genre de ses travaux ne lui permettoient que rarement de se produire dans le monde. Sans intrigues, le sordide intérêt ne pouvoit l'émouvoir; sans ambition, la gloire, comme *Tacite* le dit du sage, étoit sa dernière pensée. Il doutoit sans cesse de ses propres forces; aussi, pour vivre plus à la vertu, plus aux lettres, *retiroit-il*, selon l'expression de *Montaigne*, *son ame de la presse*. Sa lecture favorite étoit l'Odyssée; et sa mémoire si riche, si bien exercée, qu'il récitoit presque, sans y penser, des tirades d'*Homère*, de *Virgile*, de *Dante*, et de *Klopstock*. La perte de son épouse qu'il aimoit tendrement, le livra à cette mélancolie qui brise l'ame, corrompt les sources de la vie, et est un des symptômes les plus inquiétans des maladies chroniques. Depuis de longues années une affection de poitrine le dévoroit, l'assiduité de ses études en aggrava les nombreux accès; enfin la mort, qui n'épargne personne, le surprit au milieu de sa brillante carrière; il succomba le 10 février dernier, aux suites d'une fièvre bilieuse nervale, âgé de 58 ans, emportant avec lui les regrets de tous les hommes de bien.

Il appartenoit à l'Académie Italienne, à celle de Copenhague, Gœttingue, Berlin, Florence, Sienne, Rome, etc., etc., etc. Il venoit d'être nommé chevalier de l'ordre de Danebrog.

Revue des Nouveaux Ouvrages historiques qui paroissent en Allemagne.

—On vient de publier le seizième volume des *Mémoires de la Société royale des Sciences de Gœttingue*, 1 vol.

grand *in*-4°, *fig.* Nous ne parlerons pas des mémoires des classes de physique, mathématiques et philologie, suivis de plusieurs discours académiques de M. Heyne, et de l'éloge de J. F. Gmelin, par le même. La partie historique et géographique contient les articles suivans :

1° *A. S. Sylvestre de Sacy*, sur la signification des mots *Tenzil* et *Tawil*, dans les livres qui traitent de la religion des Druses ;

2° *C. G. Heyne*, sur l'usage religieux des Babyloniens, d'après lequel les femmes se prostituoient au Temple de Vénus, Hérodote I, 199;

3° *T. C. Tychsen*, sur l'origine et l'histoire des Afganiens ;

4° *C. Meiners*, histoire de la charge de chancelier académique dans les universités françaises et italiennes, premier et second mémoires ;

5° *C. Heyne*, sur le *sacerdoce comanien*, ainsi que sur la concordance des religions en-deça et au-delà du Mont Taurus en général ;

6° *C. Tychsen*, sur le commerce et la navigation des Juifs avant l'exil babylonien ;

7° *A. L. Heeren*, explication du planiglobe au Musée-Borgia à Velitri, donnant la surface de la terre, telle qu'on se la figuroit avant le milieu du quinzième siècle, avec des idées sur la confection d'une bonne histoire des cartes géographiques ;

8° *C. Heyne*, l'interprétation du langage mystique réduite aux premières causes et bases des mythes, et aux principes réglés qui en dérivent. — Nous donnerons des extraits de ces Mémoires.

— Il paroît une *Histoire du commerce Byzantin, jusqu'à la fin des croisades ;* par M. *Hullmann.*

L'introduction de cet intéressant ouvrage, offre un

aperçu général du commerce de l'ancienne Byzance et du commerce aux Indes. Justinien fut le premier qui entrava ce commerce, en établissant le monopole des grains qui dura jusqu'au temps des croisades. Il exista cependant toujours une espèce de commerce libre, dont l'histoire peut être divisée en trois sections. La première est celle de *commerce oriental*, divisée en deux périodes selon les routes. La première de ces périodes est celle des temps les plus reculés, jusque vers la fin du XIIe siècle, où le commerce se faisoit par la route d'Egypte et de Syrie. Les Italiens, et particulièrement les Vénitiens, s'emparèrent successivement de ce commerce, pendant que les Grecs de Constantinople étoient habituellement en guerre avec les princes orientaux. La seconde période commence vers la fin du XIIe siècle, et termine au XIVe. Pendant cette période, le commerce se faisoit par Azof et par la Bucharie; on trouva cependant un chemin plus court, pour faire passer les marchandises des Indes en Europe, par l'Asie antérieure et par la Tauride; un commerce d'interlope eut toujours lieu directement par l'Egypte, et indirectement par Tunis et Barca : car les villes commerçantes de l'Italie, bravoient même les interdictions ecclésiastiques.

Le *commerce de l'occident* se divise encore en deux périodes, d'après les Nations qui s'en sont occupées. Dès les premiers temps jusqu'au XIIe siècle, le commerce étoit entre les mains des Avares, des Bulgares et des Hongrois. De la fin du XIIe siècle jusqu'à la fin du XIIIe siècle, ce commerce échut aux Autrichiens et à la ville de Ratisbonne. L'auteur observe que, jusque vers la fin des croisades, il n'existoit point de commerce en gros entre l'Italie et l'Allemagne, ni par terre, ni par mer; mais qu'il y eut des relations commerciales continuelles entre

Constantinople et les pays situés au nord-ouest. Les objets d'importation et d'exportation de chaque commerce, sont indiqués avec exactitude.

Le *commerce du Nord* est classé d'après ses propriétaires, ses changemens et ses objets.

Dans le troisième chapitre de l'ouvrage, l'auteur traite du commerce libre de Constantinople, qu'on peut diviser : 1° En commerce passif des maisons grecques de cette ville ; 2° En commerce de transit ; 3° En commerce indigène ; 4° En commerce des étrangers à Constantinople ; 5° En paiemens ou commerce d'argent.

— On dit beaucoup de bien de l'*Histoire de la Pologne* par M. *Bornschein*. Si cet ouvrage est aussi exact et aussi profond qu'on le dit, il seroit à désirer qu'il fût traduit en français, car quelques belles pages de M. de Rhulières ne peuvent pas tenir lieu des notions solides, authentiques et complètes qui lui manquent.

— *L'Histoire du commerce de la Pologne*, par M. *Jeckel*, renferme des détails précieux pour la Statistique. Cet ouvrage paroît à Vienne.

— C'est aussi à Vienne qu'a paru l'*Histoire de Raguse*, par M. *Engel*. Raguse présentoit jusqu'à présent une lacune dans l'histoire spéciale de l'Europe ; car l'ouvrage italien d'*Appendini* offroit plutôt un choix des matériaux, qu'un récit historique complet. Nous donnerons incessamment un précis historique tiré de ces deux sources.

— M. *Théophile-Murr* a fait paroître à Munich une *dissertation sur la couronne des rois d'Italie*, vulgairement nommée *la Couronne de fer*. « Cette couronne a » six pouces de diamètre et deux pouces et demi de lar» geur ; elle est d'or, mais dans la circonférence intérieure, » on voit *un cercle de fer* qu'on prétend avoir été forgé » d'un des clous de la Sainte-Croix..... Quoique le nom

» de la couronne de fer ne soit pas mentionné entièrement » au XIIIe siècle, quelques savans en font remonter » l'origine à Constantin-le-Grand. Il seroit plus raison- » nable de croire avec *Bayer*, qu'elle a été envoyée aux » Lombards par Constantin Porphyrogénète; du moins, » on en trouve de semblables couronnes sur plusieurs » monumens grecs, et entre autres sur une monnoie de » *Léon l'Isaurique*. A. 741. ... En ayant égard aux petites » dimensions de cette couronne, on est tenté de croire » qu'elle a été faite pour le couronnement d'un prince » en bas âge, et probablement pour celui d'*Adelwald*, » fils d'*Agilulf*, en l'an 605. »

M. Murr décrit encore la couronne de Théodelinde et celle d'Agilulf. Des deux gravures dont cette dissertation est accompagnée, l'une représente la couronne de fer dans ses vraies dimensions, par conséquent mieux qu'elle ne l'est dans Fontanini et Muratori; l'autre offre la couronne de Théodelinde d'après Muratori.

— Sous le titre un peu bizarre : *Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs*, il va paroître à Vienne un recueil périodique consacré à l'Histoire, la Géographie, la Littérature, la Philosophie et les antiquités de l'Orient. Il en sera publié par an quatre cahiers qui formeront un volume de 300 pages *in-folio*. Les rédacteurs, qui pour la plupart demeurent à Vienne et à Constantinople, se proposent de publier la traduction de beaucoup de morceaux inédits qu'ils tireront de la Bibliothèque Impériale de Vienne, de celle de M. le Comte Wenceslas Rzewusky également à Vienne, et de celles d'*Abdul-Hamid* et de *Ragib-Pacha*, à Constantinople. Les articles de ce recueil seront écrits en *allemand, latin, français, espagnol, italien*, etc. M. le Comte de Rzewusky s'est généreusement chargé des frais de l'impression.

MÉMOIRES de la comtesse de LICHTENAU, écrits par elle-même en 1808; *suivis d'une Correspondance relative à ses Mémoires, et tirée de son porte-feuille; traduits de l'allemand, par J. F. G. PROPIAC* (1).

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler de madame Rietz, comtesse de Lichtenau, maîtresse de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. L'amicale persévérance (2) de ce prince pour elle, lui attira mille envieux. Mais tant que Frédéric-Guillaume II vécut, les courtisans, habiles dans l'art de feindre, vantèrent à l'envi la beauté, les grâces, l'esprit, la bienfaisance de cette favorite, et leur encens fuma partout pour elle. Le roi mourut, l'idole fut brisée le jour même.

La comtesse fut arrêtée, ses papiers furent saisis, ses biens confisqués, et trois ans de captivité dans la citadelle de Glogau parurent une punition trop douce aux yeux de ceux qui avoient juré sa perte. Ce fut alors que la calomnie la peignit sous les couleurs les plus affreuses. On lui imputa toutes les fautes du règne précédent, tous les malheurs du règne actuel, et son nom fut voué à l'infamie dans des journaux, dans des libelles, et dans quelques Ouvrages politiques.

Cependant, après un scrupuleux examen, son innocence fut reconnue dans tout son jour, et la liberté lui fut rendue. Jusque-là, la comtesse avoit gardé le silence; mais l'injustice continuant de la poursuivre, elle composa ses Mémoires, et se décida à les rendre publics. « Attaquée, » dit-elle, mais non vaincue, avec toute la force et la » dignité que donne à l'innocence un malheur non mé-

(1) Un volume in-8°. Prix 5 fr. broché, pris à Paris, et 6 fr. 25 cent., *franc de port*, par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(2) C'est le nom que madame de Lichtenau donne elle-même à l'attachement que le roi conserva pour elle jusqu'au dernier soupir.

» rité, armée enfin de preuves dont je puis garantir l'au-
» thenticité, je vais mettre au grand jour tous les rap-
» ports directs ou indirects que j'ai eus à la cour de Prusse. »

Ce sont ces Mémoires, suivis d'une correspondance qui y est relative, dont nous annonçons aujourd'hui une traduction faite avec beaucoup de soin. On trouve dans la première partie de cet intéressant ouvrage un mélange aussi neuf qu'extraordinaire de simplicité et de force, de naïveté et de grandeur d'ame. Madame de Lichtenau, comme femme, est bien loin de se croire à l'abri de tout reproche; mais l'aveu sincère de ses foiblesses est fait pour désarmer le moraliste le plus sévère. Maîtresse de Frédéric-Guillaume II quand il n'était que prince royal, elle partagea sa pauvreté, et lui prouva qu'il jouissoit d'un plaisir rare pour un prince, celui d'être aimé pour lui-même. L'amour, ce sentiment passager, céda la place à un autre plus durable. D'amante tendre et passionnée, la comtesse devint amie sincère et fidèle. Le prince royal abandonna son ame aux mêmes sentimens; et quand il fut monté sur le trône, ni l'éclat de sa couronne, ni les intrigues de sa cour, ni l'empire de ses nouvelles maîtresses, ne purent porter la moindre altération à son attachement pour la comtesse.

La seconde partie de cet ouvrage, c'est-à-dire la correspondance tirée du porte-feuille de la comtesse de Lichtenau, contient plusieurs Lettres remarquables par leur originalité. De ce nombre sont celles de lord Bristol, d'Arthur Paget, du chevalier de Saxe, de M. Micali, et du célèbre Lavater.

C'est surtout le *lord Bristol* qui dans ces lettres développe un caractère très-original. Cet évêque anglais blasphème le nom de Dieu et nie l'existence de l'ame, en même temps qu'il s'écrie: Qu'on me cherche des malheureux pour que je les rende heureux. Passionné pour le beau sexe, quoiqu'âgé de soixante et quinze ans, il mêle dans ses lettres à madame de Lichtenau la galanterie à la politique, et médite tour à tour le projet de faire avec cette dame un voyage romanesque en Egypte et celui de *partager la France, coûte que coûte*. Ses idées sur le partage de la France en un *royaume* au sud de la Loire et une *république* au nord, nous paroissent très-remarquables, attendu que ce drôle d'Evêque étoit un des amis et des agens du ministre Pitt.

Ce qui nous a le plus agréablement frappés et ce qui produira sans doute le même effet sur le lecteur, c'est la tendresse et la vénération avec lesquelles la comtesse de Lichtenau parle de Frédéric-Guillaume II dans ses mémoires. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, elle fait remarquer ses belles qualités, jette un voile sur ses défauts, le défend avec chaleur, et s'oublie toujours elle-même pour lui payer le tribut de son amour et de sa reconnoissance. En lisant les mémoires de la comtesse de Lichtenau, il est impossible de ne pas la plaindre des persécutions auxquelles elle a été en butte. On l'aime; on oublie ses foiblesses, ses torts, et on ne peut s'empêcher de désirer vivement que des historiens estimables, tels que M. *de Ségur*, cessent de répéter dans leurs ouvrages les vagues calomnies que la haine a répandues contre cette femme intéressante.

N. B. Le *Bulletin* prochain contiendra l'analyse du *Voyage* de M. *de Guigne*, de l'*Histoire romaine* de M. *Royon*, du *Tableau historique des Nations*, par M. *Joudot;* et beaucoup de nouvelles géographiques, que l'espace ne permet pas d'insérer dans ce cahier.

VOYAGE
SUR LES CONFINS DE L'ARABIE
ET DE LA PALESTINE;

Par M. Seetzen, conseiller d'ambassade de S. M. l'Empereur de Russie (1).

(Extrait d'une lettre de M. Seetzen à M. de Zach, grand-maréchal de la cour de Saxe-Gotha, et éditeur de la Correspondance géographique et astronomique.)

Saint-Jean-d'Acre, 16 juin 1806.

Il y a six mois que, par ma lettre datée de Damas, je vous ai fait parvenir quelques notices sur la continuation de mon voyage, accompagnées d'observations sur les pays de Hauran (ou l'Auranitis des anciens), celui de Dschaulan (Gaulonitis) et la fameuse chaîne double des montagnes du Libanon et l'Anti-Libanon.

J'avois joint à la même lettre mes observations astronomiques, faites à Damas, et la suite de la liste des ouvrages géographiques et astronomiques, orientaux, qui se trouvent dans la bibliothèque de Gotha. J'espère que le tout vous sera

(1) Cette lettre n'est parvenue à M. *de Zach* qu'au mois d'août 1808.

parvenu, par les soins de M. *Hammer*, à Constantinople.

J'ai fait depuis un voyage assez pénible, dangereux, et accompagné de plusieurs aventures singulières dont je veux vous donner ici quelques détails.

Je savois, par les plus anciens ouvrages historiques des Hébreux, que, dès la plus haute antiquité, il existoit plusieurs villes florissantes sur la partie orientale du Hermon, du Jourdain et de la mer Morte. Ces villes et leurs territoires ont été, peut-être mal à propos, qualifiés de *royaumes;* néanmoins ils furent justement célèbres, par l'excellente culture de leur sol et par un grand nombre de villes et d'endroits fortifiés.

Les Romains qui, successivement, étendirent leurs conquêtes dans ces mêmes régions, y trouvèrent un pays très-peuplé, connu sous les noms de *Moabitis, Ammonitis, Amoritis, Galaditis, Batanea, Auranitis*, etc. Les endroits de la partie méridionale de ce pays étoient alors désignés sous la dénomination générale de *Peræa*, et on y comptoit la célèbre *Decapolis* ou les dix villes alliées. Les Romains y laissèrent, comme dans tous les pays conquis par eux, des restes imposans de leur architecture, et l'empreinte de leur génie et de leur désir de s'immortaliser. Ces traces de leur grandeur n'ont pu être entièrement effacées par une suite de quinze siècles.

Du temps de l'empire romain d'occident, et sous les empereurs chrétiens de Constantinople, ce pays paroît avoir encore subsisté dans toute sa vigueur, à en juger par le grand nombre d'évêchés, archevêchés, couvens et églises qui s'y trouvoient, et dont les noms sont cités dans l'histoire de Byzance (acta Byzantina). Mais, du temps du déclin de l'empire grec, le peuple de ce pays paroît avoir été dispersé ou détruit lorsque les califes étendirent leurs conquêtes dans ces contrées.

J'ai consulté inutilement les ouvrages géographiques des Arabes pour trouver quelques renseignemens sur l'état moderne de ce pays. *Busching* même, dans sa géographie de la Syrie et de la Palestine, n'en donne que des notices vagues : il faut donc en conclure que les voyageurs modernes n'ont pas jugé ces pays assez dignes de leur attention pour y faire des recherches.

Le désir de remplir cette lacune m'engagea d'entreprendre ce voyage, malgré l'opposition de mes amis à Damas, qui m'en représentèrent l'exécution à la fois comme dangereuse et même comme impossible.

On me dit, entr'autres, que je rencontrerois des déserts impossibles à traverser, faute de communication avec les habitans des frontières; que les Arabes ne me laisseroient pas continuer

ma route, que ma vie même seroit en danger parmi ces hordes sauvages, etc., etc. Cependant personne n'avoit vu ce pays par lui-même, et la plupart des notices qu'on m'en donnoit n'étoient fondées que sur des rapports peut-être faux ou exagérés. J'avois d'ailleurs trop bonne opinion des Arabes nomades pour me laisser arrêter par de pareils rapports, et je croyois rendre service aux sciences en me mettant en état de donner au public des nouvelles certaines sur l'état actuel de la Decapolis et sur ses antiquités, plantes, minéraux, etc., etc.

Mais avant de commencer ce voyage, je résolus de visiter un autre petit pays, au nord-est de Hauran, et qui, d'après le bruit public, devoit renfermer des antiquités remarquables. Ce pays étoit celui d'*al Ladscha,* district très-malfamé à Damas à cause des Arabes bédouins qui l'occupent. J'avois déjà trois fois engagé des conducteurs pour m'accompagner, mais chaque fois, au moment de nous mettre en route, la peur les fit reculer.

Je trouvai enfin un Arménien, autrefois au service de Djezar, bacha d'Acre, où il avoit eu occasion de se familiariser avec les dangers. Après nous être bien armés, nous partîmes à cheval de Damas, le 12 décembre 1805, pour Ladscha.

Nous nous égarâmes le premier jour, et passâmes la nuit dans un village mahométan où

nous nous annonçâmes comme soldats du bacha. Sous ce titre, mon conducteur y prit un ton d'autorité qui en imposa aux habitans qui craignent beaucoup le militaire. Le lendemain nous suivîmes la grande route de Hauran; et le troisième jour, en arrivant au premier village de Hauran, nous nous en détournâmes pour prendre la route de Ladscha ou Ledschà.

Je m'étois muni d'un passe-port d'*Abdallah*, bacha de Damas, au moyen duquel mon conducteur, *Ibrahim*, obligea le scheik de chaque village de nous donner un homme armé et à cheval pour nous accompagner au village suivant. Nous fûmes défrayés, selon l'usage du pays, sur toute cette route, par les habitans; ce qui n'empêcha pas *Ibrahim* de s'emporter chaque fois qu'il ne croyoit pas être régalé comme il le prétendoit. Je vis bien que j'avois affaire à un homme audacieux, dont la conduite auroit pu compromettre ma sûreté si on ne l'avoit cru soldat et Mahométan.

La partie de Ladscha que j'ai vue, n'offre, comme Hauran, que du basalte, souvent très-poreux, et qui forme en plusieurs endroits des déserts pierreux. Les villages, pour la plupart détruits, sont situés sur les flancs des rochers. Leur couleur noire de basalte, les maisons, églises et tours écroulées, jointes au défaut total d'arbres et de verdure, leur donne un aspect

sombre et mélancolique, qui remplit l'ame d'une certaine terreur.

Presque chaque village offre ou des inscriptions grecques, ou des colonnes, ou quelques autres restes de l'antiquité. (J'ai copié, entre autres, une inscription de l'empereur *Marc-Aurèle-Antonin.*) Les battans des portes sont ici, comme dans le Hauran, de basalte. On trouve encore dans le Ladscha, comme partout l'orient, des Chrétiens grecs.

Le 16 décembre 1805, nous nous mîmes en route pour *Gerata*, grand village à peu près détruit, où l'on trouve encore des ruines du temps des Romains et de celui des empereurs grecs de Constantinople. Le chemin qui y conduit traverse un sol rocailleux, aride et tout à fait sauvage, au milieu duquel il y a un enfoncement rond et profond, qui ressemble assez au crater d'un volcan, parce qu'il est tout entouré de basalte noir et poreux. C'est dans ce fond, où il y a quelques sources, que nous aperçûmes une troupe d'hommes à cheval. Nous les crûmes Arabes, et le paysan qui nous conduisoit, étant du même avis, nous conseilla de nous tenir en garde.

En arrivant à *Gerata*, nous y trouvâmes un scheik arabe avec une petite troupe qui s'y étoit établie pour quelque temps. Sur la présentation de notre passe-port (Bùjardih) il nous re-

çut fort bien, et nous fit préparer un repas simple et champêtre, quoique alors nous fussions dans le mois de ramadan où les Mahométans ne prennent rien qu'après le coucher du soleil.

Je m'étois à peine remis des fatigues du voyage que je vis arriver une troupe de dix cavaliers du vice-gouverneur de Hauran, Dschaular, Ladscha, etc. Ils étoient armés de sabres, de pistolets, de lances et de masses d'armes, et m'annoncèrent, d'une manière assez honnête, qu'ils venoient pour m'arrêter, par ordre d'*Omar Aga*, leur maître qui, ayant appris que j'avois déjà visité ce pays au printemps passé, et supposant que mes passe-ports étoient faux et que je n'étois qu'un espion, leur avoit commandé de m'arrêter et de me conduire chez lui.

Un peu fâché de ce contre-temps, je cédai à la nécessité, sans aucune crainte, persuadé que le passe-port du bacha, son supérieur, suffiroit pour me garantir de toute violence.

Entourés de cinq cavaliers, nous nous mîmes en route, et avançâmes ainsi d'une journée et demie dans le Hauran, où nous rencontrâmes *Omar Aga* dans le village de Tostas, près de Msérib, sur la route de la Caravanne de la Mecque.

Il nous reçut d'abord d'une manière assez brusque; mais aussitôt qu'il eut lu mon passe-

port, il changea de conduite : je devins dès ce moment son hôte, et il me conduisit lui-même vers une inscription grecque qui se trouvoit dans le village.

Le lendemain je voulus quitter Tostas pour retourner à Ladscha, mais *Ibrahim* refusa de m'accompagner, parce qu'ayant eu un entretien la veille avec *Omar Aga*, les intentions de ce chef lui avoient paru suspectes. Cette aventure m'ayant fait perdre le temps que j'avois destiné pour le voyage de Ladscha, je cédai, et commençois à renoncer à mon projet.

Omar Aga avoit promis de me faire accompagner par le scheik du village : ce scheik ne parut point, et à peine nous fûmes-nous un peu éloignés du village, que deux hommes à cheval passèrent rapidement près de nous. Cela nous parut suspect, et nos soupçons furent confirmés lorsque vers l'heure de midi nous aperçûmes devant nous, dans une contrée fort solitaire, huit Arabes armés et à cheval, dont un courut vers nous au grand galop et en brandissant sa lance. *Ibrahim* venoit de mettre pied à terre pour arranger sa selle ; il m'assura qu'en voyant l'Arabe si près, il m'avoit crié de me tenir sur mes gardes, et qu'il l'avoit couché en joue en lui commandant de s'arrêter.

J'avois été trop éloigné pour l'entendre, et j'étois occupé à observer les sept autres Arabes

que je n'avois pas encore remarqués. Le premier s'arrêta tout court, planta sa lance en terre, et s'informa d'où nous venions et où nous comptions aller ? A peine *Ibrahim* lui avoit-il dit que nous venions d'*Omar Aga*, et que nous allions à Damas, qu'ils poursuivirent leur chemin sans nous faire d'autre mal. Il est probable qu'*Omar Aga* vouloit nous faire dépouiller, et que la fermeté de mon conducteur avoit imposé à ces brigands. Enfin le 20 décembre nous revînmes à Damas.

Je m'étois bien proposé de commencer mon voyage le long de la rive orientale du Jourdain, et autour de la mer Morte à Jérusalem, aussitôt après mon retour ; mais je fus arrêté par la difficulté de trouver un bon conducteur. Il s'en présenta plusieurs, que j'étois obligé de refuser pour de bonnes raisons. Mon hôte, l'estimable M. *Chaboceau*, médecin français, m'avoit proposé auparavant un homme pour mon voyage à Ladscha, et après l'avoir examiné, je le trouvois très-propre à mes desseins ; cependant, et au moment de nous mettre en route, il hésita et voulut retirer sa parole. Les offres avantageuses que je lui fis, vainquirent sa répugnance, et il se détermina à m'accompagner. Comme il sera souvent question de lui dans la suite de ce récit, je crois devoir le faire connoître en peu de mots.

Jussuf al Milky naquit, il y a à peu près

cinquante ans, à Damas où il est encore établi dans le quartier des Chrétiens. Il professe la religion grecque. Dans sa quinzième année il passa, avec un marchand de Damas, chez les Arabes de la tribu de Anaséh, et fit depuis le commerce pour son propre compte avec plusieurs autres tribus arabes, parmi lesquels il passa de cette manière près de trente ans; et comme, pendant ce temps, il avait eu occasion de visiter la plupart du pays que je me proposois de parcourir, il étoit dans le cas de me rendre les services les plus essentiels.

Nous quittâmes Damas le 19 janvier 1806. Tout mon équipage consistoit en quelques hardes, quelques livres indispensables, une petite provision de médicamens pour faire honneur à mon caractère supposé de médecin; un paquet de papier non collé pour conserver les plantes, quelques vivres, etc. Je pris le costume d'un scheik arabe, de la seconde classe, et je me munis d'un fusil et de deux pistolets.

Les deux districts que je visitois les premiers, furent ceux de *Raschéia* et d'*Hasbéia*, parce que ce sont les moins connus de toute la Syrie. Ils sont situés au pied du Hermon dont le sommet, alors couvert de neige, domine sur toutes les autres montagnes de cette contrée, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de la *Montagne du Scheik.* (Dschibbal el Schech.)

La saison ne me permit point de monter sur son sommet pour examiner la nature de la pierre dont il est composé ; j'ai cependant lieu de croire qu'il est formé de pierre calcaire comme les montagnes couvertes de neige du Libanon et la crête de l'Anti-Libanon, que nous fûmes obligés de passer en allant à *Raschajad*. Sur les points les plus élevés de cette crête, nous aperçûmes la mer Méditerranée ; et après être descendus de l'autre côté de la montagne, nous arrivâmes à Achha, village habité par des Druses et des Grecs. J'y trouvois les ruines d'un temple romain, consistant en une seule colonne du péristyle, d'ordre ionique, et de la plus belle exécution.

Le soir du second jour de notre voyage nous arrivâmes à *Raschéia*, bourg situé sur la pente rapide d'une montagne. C'est la résidence de l'émir dont l'autorité s'étend sur vingt autres villages, et que j'allois voir le lendemain. La pluie continuelle nous y arrêta pendant deux jours.

Le 23 janvier nous continuâmes notre route à *Hasbéia*, situé à cinq lieues au sud de *Raschéia*. Tout le territoire de ces deux districts est très-montueux, et on y voit peu de traces de culture.

En arrivant à *Hasbéia* je descendis chez le savant évêque grec de Szur ou Szeida, pour lequel j'avois une lettre de recommandation. Ce

bourg est un peu plus grand que celui de *Raschéia*, et également situé sur la pente rapide d'une montagne. J'étois recommandé à l'émir qui y commande, et qui habite un château d'assez belle apparence; j'allois le voir le lendemain de mon arrivée.

Les montagnes des environs sont en général de pierre calcaire, et dans les bas-fonds on trouve des couches de trapp.. L'objet le plus remarquable pour la minéralogie, est une mine d'asphalte, située à une lieue à l'ouest-sud-ouest de *Hasbéia*, sur la pente d'une montagne calcaire, et exploitée depuis à peu près deux siècles. L'asphalte qu'on en retire est nommé *al hòmmar*, et on l'emploie ici pour garantir les vignes des insectes; la plus grande partie passe en Europe.

Deux jours après notre arrivée nous quittâmes *Hasbéia*, pour nous diriger sur *Baniàss* ou *Panaas*, l'ancienne *Cæsarea Philippi*. Cette ville, autrefois si florissante, est maintenant détruite, et sur ses ruines s'élève un petit hameau d'à peu près vingt misérables cabanes habitées par des Mahométans. On reconnoît bien encore l'enceinte des murs de l'ancienne ville, mais il ne reste plus de traces du temple magnifique qu'*Hérode-le-Grand* y fit élever en l'honneur d'*Auguste*.

La source abondante de la rivière de *Baniàss*

prend son origine près de la grotte remarquable d'un rocher, sur la pente duquel je copiois quelques anciennes inscriptions grecques, dédiées à Pan et aux Nymphes de la source.

Les environs de *Baniàss* sont très-agréables, surtout pour l'amateur de la chasse, puisqu'on y trouve des panthères, des ours, une quantité prodigieuse de sangliers, des renards, des jakals, gazelles, chevreuils, loups, hyènes, lièvres, etc.

Le petit lac de *Phiala* est à deux lieues à l'est de *Baniàss*, et porte aujourd'hui le nom de *Birkel-el-Ram.*

Le fort de *Baniàss*, situé sur le sommet d'une haute montagne, a été construit du temps des califes.

Les anciens avoient donné le nom de *Source du Jourdain* à la source de la rivière de *Baniàss*, et elle paroît mériter ce nom sous le rapport de sa beauté; mais dans le fait, il paroît que cette préférence est due à la source de la rivière d'*Hasbény* qui prend son origine à une demi-lieue à l'ouest de *Hasbéia*, et qui forme la branche la plus longue du Jourdain. La source de *Tell-Kady*, que les habitans du pays prennent pour celle du Jourdain, est celle qui mérite le moins de porter ce nom.

Nous quittâmes *Baniàss* le 29 janvier, et passâmes plusieurs petits bras du Jourdain, pour gagner sa rive occidentale, parce que des cir-

constances particulières, que je rapporterai plus bas, m'avoient empêché d'examiner sa rive orientale jusqu'au pont *Dschisr behât Jakub*.

Les montagnes environnantes forment dans cet endroit une vallée assez étendue, mais peu cultivée, nommée *el Hhule*, au milieu de laquelle est situé un lac marécageux qui porte le nom de *Bàhhar-ât-Hhule*. C'est le lac *Méron* ou *Samachonitis* des anciens. Ses bords sont fréquentés par une quantité de sangliers, et les chasseurs venoient de mettre le feu aux joncs et aux roseaux qui le bordent, et dont nous aperçûmes le soir la flamme.

Nous passâmes ce soir et le lendemain sous les tentes d'un village de Mahométans nomades, qui parcourent le pays comme les Arabes bédouins, en s'occupant cependant d'agriculture.

Je renvoyai ici mes muletiers qui refusèrent absolument de m'accompagner jusqu'au pont *Dschisr behât Jakub*, dans la crainte de perdre leurs mulets. Mais ce qui me surprit davantage, ce fut la conduite de mon conducteur *Jussuf*, qui me déclara qu'il ne pouvoit, en aucune manière, me suivre sur la rive orientale du Jourdain et du lac de Tibériade; qu'il avoit une femme et des enfans auxquels il devoit ses soins et son assistance, et que si je persistois dans mon dessein, il étoit résolu de me quitter et de retourner à Damas.

Ne voulant donc ni renoncer à mon plan, ni perdre mon guide, il ne me restoit d'autre parti à prendre que de l'envoyer m'attendre à Tibériade, en prenant la grande route, pendant que je m'acheminerois seul vers le pont *Dschisr behât Jakub*, pour y chercher une occasion de passer sur la rive orientale du Jourdain.

Je remis mon argent, ma montre, mes pistolets, etc., à *Jussuf*, ne gardant avec moi qu'un paquet de papier pour envelopper des plantes, et mon fusil : et c'est ainsi que je commençai mon voyage pédestre le 31 janvier, accompagné d'un guide arabe que le scheik de village nomade m'avoit recommandé. Le chemin côtoyoit toujours la rive occidentale du lac *Bâhhar-el-Hhule*, et le pied de montagnes calcaires assez hautes.

A quelque distance du pont nous rencontrâmes une troupe d'Arabes qui, sans la présence de mon guide, m'auroient probablement pillé. Le pont du Jourdain est construit en pierres de basalte et bien conservé. La rivière avoit, dans cet endroit, une largeur de trente-cinq pas. Sur la partie orientale on trouve un khan qui, lors de l'invasion des Français en Syrie, a été presque entièrement détruit. Cependant j'y trouvai encore une petite garnison, avec le percepteur du droit de passage. C'est là que je passai la nuit.

J'avois peu d'espoir de trouver ici quelqu'un qui voulût me servir de guide, parce que tout le monde craignoit les Arabes, et que personne ne vouloit risquer sa mule ou son cheval. Un hasard heureux amena le lendemain un Arabe au poste où j'étois, qui, ayant appris que j'étois médecin, me pria de venir avec lui voir son scheik, attaqué d'ophtalmie, et qui demeuroit sur la rive orientale du lac de Tibériade.

Je saisis avec empressement l'occasion qui se présentoit, résolu de tenter tout plutôt que de renoncer à mon projet. Je m'abandonnai donc à cet homme sans le connoître. Le pays que nous traversâmes étoit sauvage, montueux et tout composé de basalte; c'étoit la limite occidentale du district de Dschaulan. Après une marche d'à peu près deux heures, nous arrivâmes dans le petit village nomade qu'habitoit mon guide, *Hosséin*, et où nous passâmes la nuit. Le lendemain il me procura un cheval pour le peu d'argent qui me restoit, et nous continuâmes notre route.

Sur les hauteurs que nous traversâmes, je jouis d'une très-belle vue du lac de Tibériade. Nous passâmes ensuite le petit village de *Tallanihié*, probablement l'ancienne *Julias*, et situé sur la lisière d'une petite plaine fertile qui s'étend jusqu'au lac, et paroît devoir son origine au Jourdain. Dans le village même je vis

une grande quantité d'abbés qui y venoient en pleine terre, ce que je n'avois pas remarqué jusqu'ici.

Nous suivîmes de là un chemin vers l'est, qui nous conduisit sur la rive méridionale du *Wady Szemmak*, rivière assez profonde, mais qui est à sec pendant l'été. J'y vis quelques tentes, dans l'une desquelles se trouvoit le scheik malade.

On m'y reçut bien selon la manière arabe, et je commençai tout de suite à examiner les yeux du scheik; mais je reconnus qu'il avoit une cataracte complète, difficile à guérir sans opération. La situation dans laquelle je me trouvois m'obligea cependant de dissimuler, et de lui faire espérer quelque soulagement. Il me dit alors: « Si tu me rends la vue, le cheval que » tu montes sera à toi. » Ce n'étoit certainement pas un don bien précieux, car ce cheval étoit si mauvais que j'eus de la peine à le mettre au trot; cependant je le remerciai, en disant que je ne lui demandois d'autre récompense que de me faire conduire le long de la partie orientale du lac à Tibériade, parce que je devois chercher des plantes de ce côté. « Donne-» moi, lui dis-je, *Hosséin* pour guide, et sois » sûr qu'à mon arrivée à Tibériade je lui don-» nerai des remèdes qui, avec le secours d'Al-» lah, te rendront la vue. » La première de ces

conditions parut déplaire, mais enfin on me permit ce que je demandois.

Je montai à cheval le lendemain, et nous partîmes. Après une demi-heure de marche je remarquai que nous reprenions la route de *Tol-lukinje*, et j'en fis des reproches à *Hosséin*; c'étoit tout ce que je pouvois faire; car, sous prétexte de veiller à ma sûreté, il s'étoit emparé le matin de mon fusil, et nous étions d'ailleurs accompagnés d'un autre Arabe très-robuste. Toute résistance étoit donc inutile.

Nous passâmes le Jourdain près d'un village et longeâmes ensuite les bords du lac de Tibériade. A une petite distance du khan, *Bât Sadida*, nous passâmes un ruisseau dont l'eau étoit salée. Nous nous arrêtâmes près du khan, inhabité et à demi-ruiné. *Hosséin* avoit perdu son abbâje, et sous prétexte de le chercher et de revenir sur-le-champ, il prit mon cheval et mon fusil, et me laissa absolument seul; car l'autre Arabe et la femme du scheik malade, qui nous accompagnoient, s'étoient également éloignés.

J'attendis long-temps et inutilement; j'étois encore à trois lieues de Tibériade. La contrée étoit solitaire et inhabitée: la petite plaine qui s'étend d'ici jusqu'à *Madschdil*, étoit couverte de broussailles. La nuit approchoit; et persuadé qu'*Hosséin* m'avoit trahi, je songeai à quitter

un endroit aussi peu sûr. En m'éloignant je manquai de tomber entre les mains de deux Arabes qui s'étoient cachés dans les broussailles; je leur échappai pourtant heureusement, et j'arrivai une heure après le coucher du soleil dans le petit village mahométan de *Medrahdil*, situé sur les bords du lac, et où je passai la nuit. Le lendemain matin j'arrivai heureusement à Tibériade ou *Tabaria* des Arabes, où je trouvai mon conducteur, *Jussuf*, qui m'y attendoit depuis quelques jours, non sans inquiétude.

La ville de Tibériade est située immédiatement sur des bords du lac de ce nom, et du côté de la terre, elle est entourée d'un bon mur de pierres de taille de basalte, malgré cela elle mérite à peine le nom d'un bourg. On n'y retrouve aucune trace de son ancienne splendeur, mais on reconnoît les ruines de l'ancienne ville, qui s'étendent jusqu'aux bains chauds, situés à une lieue vers l'est. Le fameux *Dgezar Pacha* a fait construire une salle de bain au-dessus de la source principale. Si ces bains étoient situés en Europe, ils obtiendroient probablement la préférence sur tous les bains connus. La vallée dans laquelle se trouve le lac favorisé, par la concentration de la chaleur, la végétation des dattiers, citronniers, orangers, de l'indigo, etc., pendant que le terrain plus élevé produit toutes les productions des climats

empêrés; mais dans l'état actuel des choses, à peine trouve-t-on quelques traces de fruits méridionaux sur les bords du lac. Ce lac même est très-poissonneux, mais nous ne trouvâmes qu'une seule barque de pêcheur, à demi-ruinée, à Tibériade. Le fermier de toute la pêcherie du lac ne pêche que le long des bords avec la seine.

Le 6 février nous nous remîmes en route et suivîmes les bords du lac jusqu'à sa pointe méridionale, à l'ouest de laquelle étoit située l'ancienne ville de *Tarichaea*, célèbre par ses poissons salés, et dont la situation est très-exactement indiquée sur la carte du professeur *Plantin*. On y voit encore des décombres et des murs, et l'endroit même porte encore le nom de *el Mallâhha* ou *Ard el Mallâhha*, qui est synonyme du nom grec de *Tarichaea*. Nous aperçûmes sur les bords du lac un grand espace de terrain sans aucune végétation, et qui se couvre d'une croûte de sel en été. C'est de ce sel probablement que se servoient les habitans de *Tarichaea* pour saler la grande quantité de poissons que leur fournissoit le lac et le Jourdain.

C'est ici que commence la belle plaine de *el Gôr*; elle ressemble beaucoup à la plaine *el Bkaa*, qu'on trouve entre l'Anti-Liban et le Liban, à l'exception que les deux chaînes

de montagnes qui la bordent ne sont pas aussi imposantes que celles de *el Bkaa*. Cette plaine est peu cultivée; on n'y trouve que des villages d'Arabes nomades, qui transportent leurs tentes d'un endroit à l'autre.

A une certaine distance au sud de *el Malàhha*, on trouve un pont ruiné sur la rive orientale du Jourdain; et après quelques lieues de marche nous passâmes sur un pont de cinq arches, le *Schériat-Manàdra* ou *Schériat-Mandar*, qui se jette ici dans le Jourdain, et qui coule dans un lit de basalte. A une demi-lieue de là nous arrivâmes au pont de *Dschissr el Medschàmea*, bâti sur le Jourdain, à l'ouest duquel se trouve un khan très-vaste, avec quelques hommes de garnison.

Il faut observer à cette occasion que la rivière de *Schériat-Manàdra* est la même que celle appelée autrefois *Hieramack* et *Jarmuch*, et que son cours est mal indiqué sur la carte de M. *Paulus*, puisqu'il ne se jette pas dans le lac de Tibériade, mais à quelques lieues de sa pointe méridionale, dans le Jourdain. On trouvera d'autres rectifications géographiques dans le journal de mon voyage.

Nous retournâmes vers la pointe méridionale du lac, sans passer le pont de *Dschissr el Medschàmea*, et nous passâmes la nuit dans un village mahométan. Le lendemain nous di-

rigeâmes notre route vers le village de *Phik*, situé sur la partie orientale du lac de Tibériade, dans le district de Dschaulan. Ce village étant situé sur une hauteur assez considérable, nous fûmes obligés de gravir une montagne escarpée, au sommet de laquelle on trouve un khan ruiné, appelé *Khan el Akabeh Phik*.

En comparant ces localités avec la description pittoresque qu'en a fait Joseph dans son *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, il me paroît très-probable que c'est ici qu'étoit située la ville de *Gamala*, qui se défendit avec tant d'opiniâtreté contre les Romains. Sur la carte de M. *Paulus* la ville de *Gamala* est située sur la partie méridionale du *Scheriat-Manàdra*, ce qui seroit une erreur.

Le village de *Phik* est situé à peu près vers le milieu du lac; et comme, lors de mon séjour chez le scheik aveugle, je n'en avois été éloigné que de quelques lieues, j'avois parfaitement rempli mon but d'en visiter la rive orientale. Je ne pus obtenir aucune notice sur *Hippos*, une des dix villes qui, selon la carte de M. *Paulus*, devoit être située dans le voisinage de *Phik*. Il en fut de même de *Capitolias* et de *Pella*.

Etant à *Phik*, j'eus envie de visiter les ruines de *Mkés*, situées sur une montagne assez haute, du côté méridional du *Scheriat-Manàdra*,

mais il me fut impossible d'engager quelqu'un à m'accompagner, tant les habitans de ce pays avoient peur des Arabes. On connoissoit *Amatha :* c'est un endroit ruiné, situé dans la vallée du *Schériât-Manàdra,* à trois lieues de Phik.

Nous avions résolu d'aller visiter le district de *el Bouthin,* que le Schériat-Manàdra sépare du district de *Dsohaulan ;* mais la rivière étoit tellement grossie par les pluies, qu'il fut impossible de la passer, et il n'y avoit pas de pont.

Nous ne pouvions donc continuer notre voyage que le 12 février, et nous dirigeâmes notre route vers l'endroit où la petite rivière de Rochat, qui vient du nord, se réunit au Schériat-Manàdra. Nous passâmes ces deux rivières à gué, et *Jussuf* qui craignoit la rapidité du courant, se recommanda de tout son cœur à la sainte Vierge. Arrivés de l'autre côté, nous fûmes régalés par une troupe d'Arabes; nous traversâmes ensuite un grand bois de chênes, et arrivâmes le 15 février dans le village de *el Hoosan,* où nous nous logeâmes chez un Chrétien grec.

Je me proposois de visiter d'ici l'ancienne ville d'*Edrei* (aujourd'hui *Dera*) et les deux villes décapolitaines, *Abila* (aujourd'hui *Abil*) et *Gadara.* La première de ces villes ou *Edrei* se trouve souvent citée dans les écrits hébraux

comme une des plus importantes du territoire du roi de *Basan* qui, du temps de *Moïse*, résidoit à *Astaroth*, ou le *Busra* d'aujourd'hui. Le pays étoit cependant tellement infesté par les Arabes nomades, que je ne pus obtenir ni cheval, ni mule, ni âne. *Jussuf* même me déclara une seconde fois qu'il ne pouvoit m'accompagner. Ce ne fut pas sans peine que je trouvai à la fin un guide. Mais pour sauver le seul habit que j'avois sur le corps, et que les Arabes n'auroient pas manqué de prendre, il me falloit user d'une précaution assez singulière, qui étoit de me couvrir de guenilles, en un mot de me déguiser en *mesloch* ou mendiant. Pour que rien sur moi ne tentât la cupidité des Arabes, je mis sur ma chemise un vieux *kaübas* ou robe de chambre, et par-dessus une vieille chemise bleue et déchirée de femme; je me couvris la tête de quelques lambeaux, et les pieds de savattes. Un vieux abbaje en loques jeté sur les épaules me garantissoit contre le froid et la pluie, et une branche d'arbre me servoit de bâton.

Mon guide, Chrétien grec, prit à peu près le même costume, et c'est dans cet état que nous parcourûmes le pays pendant dix jours, souvent arrêtés par des pluies froides qui nous mouillèrent jusqu'à la peau; j'étois même obligé de marcher toute une journée, pieds nus, dans

la boue, parce qu'il m'étoit impossible de me servir de mes savattes sur cette terre grasse et toute détrempée par l'eau.

La ville de *Draa*, située à l'est de la route des Pélerins de la Mecque, est actuellement ruinée et déserte; on n'y trouve aucuns restes de la belle architecture ancienne, à l'exception d'un sarcophage très-bien exécuté, que je vis, près d'une fontaine à laquelle il sert d'auge. La plupart des maisons sont bâties en basalte.

Le district d'*el Botthin* renferme plusieurs milliers de cavernes construites dans le roc par les anciens habitans de ce pays. La plupart des maisons, même dans les villages encore habités, sont des espèces de grottes, composées de quelques murs élevés à côté des petites saillies des rochers, de manière que dans les chambres pratiquées dans l'intérieur, les murs sont tantôt de roc vif, tantôt en maçonnerie. Indépendamment de ces réduits, on trouve ici une quantité de cavernes très-vastes, dont la construction a dû coûter des peines infinies, vu qu'elles sont taillées dans le roc vif. On n'y entre que par une seule porte, qui est si régulièrement taillée dans le roc, qu'elle ferme comme la porte d'une maison.

Il paroît donc que ce pays étoit autrefois habité par des Troglodytes, sans compter les villages dont les habitans peuvent être regardés

comme tels; on y trouve encore beaucoup de familles habitant des cavernes assez vastes pour les contenir avec tout leur bétail. Ces vastes cavernes se trouvent surtout en assez grand nombre dans le district de *al Dschedur*, à quelques lieues au sud de *Mhês*, où l'on rencontre plusieurs familles de Troglodytes.

Outre mon guide, je m'étois fait accompagner par un paysan armé; et après une marche assez pénible, nous arrivâmes le soir à une grande caverne naturelle, habitée par une famille mahométane. Après avoir traversé une ouverture large, et assez longue, nous aperçûmes à l'autre bout une partie de la famille rassemblée autour du feu, et occupée à préparer le souper, consistant principalement en une espèce de bouillie, composée d'herbes sauvages et d'un peu de gruau de froment. J'étois trempé par la pluie et j'avois marché pieds nus toute la journée; ce feu ne suffisoit donc pas pour me réchauffer, quoique, avec la nuit, les hommes et le bétail rentrés, remplissoient à peu près toute la caverne. J'y aurois donc passé une assez mauvaise nuit, si le vieux père de famille n'eût eu la bonne idée de nous conduire après souper à une autre caverne peu éloignée. Après avoir passé une porte de grandeur ordinaire, nous y trouvâmes tout le troupeau de chèvres du Troglodyte, et au bout un grand

espace vide, où l'on avoit allumé pour nous un gros tronc d'arbre dont la flamme bienfaisante nous invitoit à nous coucher tout autour. Ce feu fut entretenu toute la nuit, et le chef de cette famille hospitalière nous apporta encore un bon pillau au riz. Le premier abord de ces fiers habitans des rochers m'avoit un peu inquiété; mais je trouvai ensuite qu'ils n'étoient pas plus sauvages que les autres paysans de ces contrées : le vieux père de famille paroissoit au contraire un homme de bon sens et plein d'humanité.

Nous partîmes le lendemain, 23 février, pour *Mkês*. Cette ville est située dans l'angle d'une haute montagne, formé par le *Scheriàt-Manàdra* et le *Wady al Arab;* c'étoit autrefois une ville considérable et riche, et on en trouve encore la preuve dans les restes de colonnes de marbre, d'édifices, et dans un grand nombre de sarcophages, ornés de bas-reliefs, de génies, de guirlandes, etc., qui sont encore assez bien conservés. Tous ces sarcophages sont de basalte, qu'on alloit probablement chercher dans le Dschaulan. On y trouve encore plusieurs belles cavernes vastes et très-remarquables, qui servent de retraite à cinq ou six familles troglodytes. Nous entrâmes dans une de ces cavernes où l'on nous présenta, selon l'usage, du lait, du beurre, etc.

J'ai lieu de croire que *Mkês* est l'ancienne *Gadara*, une des villes du second rang parmi les villes décapolitaines. Sur la carte de M. *Paulus*, *Gadara* est marqué sur la rive septentrionale du Schériàt-Manàdra ; mais de ce côté-là on ne pouvoit m'indiquer aucun endroit de ce nom, et on n'y aperçoit même aucunes ruines qui prouveroient l'existence d'une ville autrefois grande et puissante. Si les anciens géographes placent la situation de *Gadara* sur la rive septentrionale du Schériàt-Manàdra, mes conjectures sont fausses. N'ayant point de géographie ancienne parmi mes livres, je ne puis vérifier ce fait; cependant comme les objets remarquables de la nature qui se trouvoient dans le voisinage des anciennes villes, indiquent plus sûrement leur situation que les ouvrages passagers des hommes, je me mis à chercher dans les environs de Mkês les sources chaudes qui se trouvoient autrefois près de Gadara, et je les découvris sur la partie septentrionale, à une lieue de là, au pied de la montagne sur laquelle est situé Mkês, et sur la rive septentrionale de Schériàt-Manàdra. Ce sont trois sources chaudes, éloignées d'une lieue l'une de l'autre, et dont la première est la plus considérable, et porte le nom de *Hammet es-Schach*.

Je ne pus examiner ces sources qu'à une distance de deux à trois cents pas, parce que la

rivière étoit tellement grossie par les eaux, qu'aucun des Bédouins qui habitoient là sous des tentes, ne voulut risquer de me conduire de l'autre côté, quoique je m'offrisse de les payer. On m'assura que la première source chaude, à une lieue de là, contient beaucoup de soufre, dont les Arabes se servent contre la gale de leurs chameaux.

Une autre circonstance qui paroît confirmer l'opinion que Mkès est l'ancienne ville de Gadara, c'est que la partie méridionale de cette contrée, qui est remplie de cavernes, et où nous passâmes la nuit, porte le nom d'*al Dschédûr*, ce qui probablement n'est autre chose que *Dschadâr* ou *Gadara*. Une grande partie du Dschaulan, nommé *Dschedûr*, est située sur la rive septentrionale du Schériat-Manâdra; cette partie comprend tout le pays situé sur la rive orientale de la rivière de Rochad, et s'étend à peu près jusqu'à la route des Pélerins de la Mecque, c'est-à-dire jusqu'à Hauran. Il paroît, d'après cela, que Mkès ou Gadara est situé à peu près au milieu de ce territoire.

Les ruines d'*Abil* ou *Abila* des anciens, une des principales villes décapolitaines, étoient situées à quelques lieues d'ici, à l'est, sur la partie méridionale du Schériat-Manâdra; mais toute cette contrée étoit dans ce moment occupée

par les Arabes de la tribu de Beni-Szâhhar, qui y avoient conduit leurs troupeaux.

A notre départ de Mkés, un de ces Arabes nous joignit; il étoit à cheval et armé d'une lance: mon guide lui présenta ma pipe pour fumer, qu'il accepta sans façon et l'emporta, comme il auroit peut-être emporté tout ce que nous avions sur nous, si cela lui en eût paru valoir la peine. Nous rencontrâmes plusieurs autres Arabes de la même tribu, occupés à faire paître dans ces déserts leurs chameaux et leurs moutons, et qui nous laissèrent passer sans difficulté. Après une marche assez longue nous arrivâmes, après le coucher du soleil, dans un village mahométan, où nous passâmes la nuit.

Mon guide, *Aoser*, avoit une telle frayeur des Arabes *Beni-Szâhhar*, qu'il refusa le lendemain de m'accompagner jusqu'à Abil: et pour me consoler il promit de me conduire à *Bét er Râs*, où je trouvai également des ruines. Il fallut me contenter de cette offre, dans l'espérance qu'il s'y présenteroit quelqu'un pour le remplacer; mais au lieu de tenir sa parole, il me conduisit au petit village d'*Irbid*, autrefois ville considérable, et résidence d'un chef de district. Cet endroit n'étant éloigné que de deux lieues de son domicile, *al Hoessn*, il s'y rendit encore le même jour.

Quant à moi, persistant dans ma résolution d'aller à Abil, je fis un accord avec trois Mahométans pour m'y conduire. Ils paroissoient de bonne volonté, tant qu'ils crurent que j'y allois pour découvrir des trésors cachés; mais leur ayant franchement déclaré que je n'entendois rien à cette science, et que mon intention n'étoit que de chercher des plantes, ils me quittèrent.

Je me mis donc seul en route pour *Bét er Rás*, village situé sur une montagne peu élevée, habité par des Mahométans, et qui, d'après quelques restes d'ancienne architecture, paroît avoir été une ville considérable. Il y a là une quantité de cavernes, dont quelques-unes sont habitées, et les autres servent de granges ou d'écuries. Le scheik du village eut la complaisance de me procurer un guide qui me conduisit à Abil, situé à quelques lieues d'ici, au nord. Le chemin qui y mène, est très-peu fréquenté; nous fûmes arrêtés par deux Arabes qui nous laissèrent ensuite passer: quelque temps après, un autre Arabe armé accourut vers nous au grand galop; mais étant ami du scheik de *Bét er Rás*, il nous laissa passer en nous souhaitant un bon voyage. Enfin, après nous être égarés, nous arrivâmes à Abil.

Cette ville est située dans l'angle d'une montagne, formé par deux bas-fonds, dont les

pentes élevées contiennent plusieurs cavernes. Elle est totalement ruinée et abandonnée; il n'y a plus un seul édifice sur pied, mais les ruines et les débris attestent sa splendeur passée. On y trouve des beaux restes de l'ancienne enceinte, et une quantité de voûtes et de colonnes de marbre, de basalte et de granit gris. Au-delà de cette enceinte je trouvai un grand nombre de colonnes, dont deux d'une grandeur extraordinaire. J'en conclus qu'il y avoit autrefois ici un temple considérable.

Nous retournâmes à *Bél-él-Rás*, entièrement trempés par la pluie, et le lendemain nous arrivâmes, accompagnés de pluie et de vent, à *el Hoessn*. Cette excursion avoit duré dix jours.

Il me restoit encore un long voyage à faire, et mon argent commençant à baisser, je vendis mes pistolets, croyant pouvoir m'en passer aisément. La route que je voulois prendre pour arriver aux montagnes d'*Edschlun*, étoit réputée très-peu sûre à passer, et il fallut attendre un moment plus favorable pour commencer ce voyage.

L'occasion s'en présenta enfin le 6 mars, où une troupe assez nombreuse de paysans armés allèrent porter leur grain à un moulin à trois lieues de là. Je me fis suivre encore par deux hommes armés; nous passâmes par une forêt remplie de gibier, et après trois heures de mar-

elle, nous arrivâmes à une vallée étroite et profonde, traversée par un ruisseau qui, réuni à plusieurs autres, se jette dans le Wady Jabis, ou Wady Mosch qui à son tour, et vis-à-vis Beisran (Scythopolis), se jette dans le Jourdain.

Cette vallée forme la limite entre el Bothin et Edschlun. La rivière de Wady, ci-dessus citée, a été confondue, sur la carte de M. *Paulus*, avec le Jabok. La chaîne des montagnes d'Edschlun est l'ancienne *Galaeditis;* elle est couverte d'arbres et de broussailles, et on y recueille beaucoup de noix de galle.

Le lendemain nous nous rendîmes à *Kallat en Rûbbat*, fort situé sur le sommet d'une montagne assez haute : c'est la résidence du scheik commandant dans ces montagnes. Le village d'Edschlun est tout près de là, sur une petite rivière; et dans les rochers des environs on trouve une quantité de cavernes. Nous passâmes la nuit dans le village *Ain Dschenneh*, où nous trouvâmes quelques Chrétiens grecs.

Le 8 mars nous traversâmes des montagnes couvertes de neige qui y tombe quelquefois de trois à quatre pieds de profondeur; et nous passâmes la nuit dans le village de Szuf, à côté duquel plusieurs sources forment une petite rivière qui se dirige sur *Dscherrâsch*, pour se jeter ensuite dans la Serka.

Le lendemain j'eus la satisfaction de voir les ruines importantes de *Dscherrasch*, éloignées à deux lieues à l'est de Szuf, et qui peuvent être comparées à celles de Palmyre et de Baalbek. On ne sauroit s'expliquer comment cette ville, autrefois si célèbre, a pu échapper jusqu'ici à l'attention des amateurs de l'antiquité.

Elle est située dans une plaine ouverte, assez fertile, et traversée par une rivière. Avant d'y entrer je trouvai plusieurs sarcophages avec de très-beaux bas-reliefs, parmi lesquels j'en remarquai un sur le bord du chemin, avec une inscription grecque. Les murs de la ville sont absolument écroulés; mais on reconnoît encore toute leur étendue qui peut avoir été de trois quarts et même d'une lieue. Ces murs étoient entièrement construits en pierres de taille de marbre. L'espace intérieur est inégal et s'abaisse vers la rivière. Aucune maison particulière n'a été conservée; en revanche je remarquai plusieurs édifices publics qui se distinguoient par une très-belle architecture. J'y trouvai deux superbes amphithéâtres, construits solidement en marbre, avec des colonnes, des niches, etc., le tout bien conservé; quelques palais et trois temples, dont l'un avoit un péristyle de douze grandes colonnes d'ordre corinthien dont onze sont encore sur pied. Dans un autre de ces temples, je vis une colonne renversée, du plus

beau granit d'Egypte, poli. J'ai encore trouvé une belle porte de la ville, bien conservée, formée de trois arcades, et ornée de pilastres.

Le plus beau monument que j'y trouvai étoit une rue longue, croisée par une autre, et garnie des deux côtés d'une file de colonnes de marbre, d'ordre corinthien, et dont une des extrémités se terminoit en une place semi-circulaire, entourée de soixante colonnes d'ordre ionique. Au point où les deux rues se croisent, on voit dans chacun des quatre angles un grand piédestal de pierres de taille, qui portoient apparemment autrefois des statues. On reconnoît encore une partie du pavé construit en grandes pierres de taille. En général, je comptois près de deux cents colonnes qui supportent en partie encore leur entablement; mais le nombre de celles qui sont renversées est infiniment plus considérable: car je ne vis que la moitié de l'étendue de la ville, et on trouvera probablement dans l'autre moitié, au-delà de la rivière, encore une quantité de curiosités remarquables.

Il y avoit là quelques Arabes; *Jussuf* commençoit à s'inquiéter, et je fus obligé de promettre une gratification à mon guide pour y rester une demi-heure de plus. Je maudissois la poltronnerie de l'un et le peu de complaisance

de l'autre, qui m'empêchoient de continuer mes recherches.

Dscherrasch ne peut être que l'ancienne *Gerasa,* ville décapolitaine. Il est difficile de concevoir comment on pouvoit ignorer sa situation au point de la placer, sur la carte de M. *Paulus,* au nord-est de la pointe septentrionale du lac de Tibériade. J'ignore si quelque ancien géographe y peut avoir donné lieu : d'après le fragment d'une inscription grecque que je copiai, je dois présumer que plusieurs édifices de cette ville ont été construits sous l'empereur *Marc-Aurèle-Antonin.* Peut-être que l'histoire romaine fourniroit quelques dates à l'appui de cette conjecture; toujours est-il certain que les édifices de cette ville sont de la plus belle époque de l'architecture romaine.

Après avoir passé la nuit dans le village de *Kitte,* situé à une lieue et demie de Dscherrasch, nous nous remîmes en route le 10 mars, et nous nous arrêtâmes, après trois heures de marche, dans un village mahométan, où pour toute nourriture nous trouvâmes des gousses sèches de caroubier (ceratonia siliqua). Le grand jeûne des Chrétiens grecs avoit déjà commencé; et comme nous nous étions annoncés comme Grecs, il fallut nous y conformer.

Le lendemain nous passâmes la *Serka* qui

traverse une vallée profonde; elle est aussi peu considérable que le *Rockâd,* et ses bords sont couverts de roseaux (arundo donax Linn.): c'est le *Jabok* des historiens hébreux, qui formoit la limite septentrionale du pays des Amorites.

La *Serka* prend sa source sur la route des Pélerins de la Mecque; de l'autre côté commence le district de *el Belka.* Tout ce pays, autrefois si peuplé et si florissant, est actuellement changé en un vaste désert où l'on ne trouve qu'un seul bourg habité, nommé *Szalt,* où nous arrivâmes dans l'après-midi.

Le bourg de *Szalt* est bâti sur les pentes d'une petite montagne ronde et couronnée par un fort. Les côtes escarpées de cette montagne sont formées en terrasse, et plantées de vignes, d'oliviers, etc., qui rappellent la belle culture du Libanon. Le bourg même est habité par quelques Mahométans et par un grand nombre de Chrétiens grecs, qui sont libres de toute espèce d'impositions et ne reconnoissent aucun maître. Il paroît que *Szalt* est l'ancienne *Amathuse.*

J'avois grande envie de visiter *Ammàn,* ancienne résidence de plusieurs rois, et qui, par la suite, devint célèbre sous le nom de *Philadelphia,* parmi les villes décapolitaines. Elle est située à six lieues de distance à l'est de

Szalt, sur un bras de la *Serka*, qui porte le nom de *Nahhr-Ammàn*. Comme la contrée étoit peu sûre, *Jussuf* resta en arrière, et je le remplaçai par deux hommes armés, avec lesquels je me mis en route le 13 mars. . . . . .

Tout le long de la route nous vîmes des villages ruinés, et nous rencontrâmes une quantité d'Arabes avec leurs chameaux, etc., avant d'arriver à la source du *Nahhr-Ammàn* qui est divisé en deux branches, dont la première et la plus belle, est située dans la vallée (civitas aquarum), des deux côtés de la rivière; et l'autre, qui est la plus considérable, sur la montagne.

Quoique la ville d'*Ammàn* soit détruite et abandonnée depuis plusieurs siècles, j'y trouvai pourtant des ruines remarquables qui attestent son ancienne splendeur, telles 1° qu'un édifice carré et très-bien orné : c'étoit peut-être un mausolée; 2° les ruines d'un palais considérable; 3° un amphithéâtre magnifique, très-vaste et bien conservé, accompagné d'un péristyle de colonnes corinthiennes, sans piédestaux; 4° un temple avec un grand nombre de colonnes; 5° les ruines d'une grande église, peut-être le siége d'un évêque du temps des empereurs grecs; 6° sur le sommet de la montagne, les restes d'un temple avec des colonnes qui formoient une rotonde, et qui sont d'une grandeur

extraordinaire; 7° des restes de l'ancienne enceinte et plusieurs autres édifices.

Je ne pouvois donner que peu d'heures à l'examen de ces objets, et je souhaite qu'un autre voyageur, en visitant les ruines de *Dscherasch*, n'oublie pas celles d'*Ammàn*, ancienne ville qui florissoit long-temps avant les Grecs et les Romains, et même avant les Hébreux.

Il y avoit autrefois dans le pays des Ammonites, du temps des Juges, une vingtaine de villes conquises par *Jephté* (liv. des juges xi, 33), et dont il n'existe plus de traces.

En continuant ma route, j'aperçus pour la première fois la mer Morte, du haut d'une montagne. On me montra aussi, dans l'éloignement de quelques lieues, au sud, les ruines de *Szas*, qui étoit peut-être l'ancienne ville de *Jazer*, si ce n'est une autre ville de cette contrée nommée *Szir*.

Nous passâmes la nuit avec une horde arabe, et retournâmes le lendemain à *Szalt*.

Il me restoit encore la partie la plus difficile du voyage à faire. Nous devions traverser des déserts considérables, et je m'aperçus bien que mon conducteur, *Jussuf*, n'avoit jamais pensé sérieusement à m'accompagner autour de la mer Morte. Il fit l'impossible pour me détourner de mon dessein; mais lorsqu'il me voyoit décidé à

faire ce voyage sans lui, et que je ne me laissois pas effrayer par les difficultés que m'opposoient les habitans de *Szalt*, il se rendit. Pour me procurer de l'argent je vendis encore un de mes habits; et le 21 mars nous nous mîmes en route pour *Karrak*, accompagnés de deux hommes et d'un muletier.

Nous fîmes provision de pain, parce que de *Szalt* à *Karrak* le pays est absolument inhabité, et parce que, pendant le jeûne, nous étions réduits au pain et à l'eau. Pendant cette route nous vîmes plusieurs villes et villages entièrement ruinés; les habitans de cette contrée étant des Arabes errans. Nous passâmes près des sources de *Nahhr-Szir*, que je crois l'ancienne *Jazer*. J'y vis quelques étangs, mais point de lac. Nous passâmes toute la nuit avec une horde de la tribu de *Beni-Szahhar*.

Le 22 mars nous arrivâmes près des ruines d'*Eleale*, ancienne ville des Amorites, qui conserve encore son nom. Sur la carte de M. *Paulus* elle porte le nom d'*Elcole*, et sa situation est indiquée sur la partie méridionale de *Husban*, deux erreurs qu'il faudroit corriger. *Husban* est situé à une demi-lieue plus loin; c'étoit l'ancienne résidence royale des Amorites, *Hesbon*, citée dans le *Cantique des Cantiques*, VII, 4.

Nous trouvâmes plus loin *Mâdabâ*, ville qui,

du temps de *Moïse*, portoit le nom de *Madba*; j'y trouvai deux colonnes à côté des ruines d'un temple, et un étang bien construit en pierres de taille. Nous vîmes ensuite les ruines de *Maëin*, l'ancien *Bêt Méon*, à l'ouest duquel on voit le mont *Nebo*, qui porte aujourd'hui le nom d'*Attarus*. A quelques lieues de là je trouvai des sources chaudes, que je crois être *Callirhoé*, et que je me propose d'examiner par la suite. A l'ouest de *Maëin*, se trouve la source de la petite rivière de *Serka-Maëin*, qui se jette dans la mer Morte. Je serois tenté de prendre la vallée qu'elle parcourt pour le *Baaras-Vallis* de l'historien juif, *Joseph*. Nous passâmes encore la nuit avec une horde d'Arabes de la tribu de *al Hattabige*.

Nous passâmes le lendemain la petite rivière *al Wale*, qui se jette dans la mer Morte. A deux lieues et demie de là, nous arrivâmes près des ruines de *Dibân*, ou *Dibon* selon les historiens hébreux : cette ville est située au milieu d'une belle plaine; mais elle est mal indiquée sur la carte de M. *Paulus*.

Enfin nous arrivâmes à une vallée agreste et profonde, traversée par le *Mudscheb* (*Arnon* des anciens); cette vallée forme la limite méridionale de *al Belka*, l'ancien pays des Amorites, et la limite septentrionale du pays de *Karrak*, l'ancien pays de Moabite. Etant descendus dans

la vallée, accompagnés d'un paysan de *Szalt* et de quelques Arabes de la tribu de *Beni-Ammr*, qui s'étoient joints à nous; ces derniers nous attaquèrent après avoir traversé la rivière, et nous pillèrent sous prétexte du droit de passage. Nous continuâmes notre route pour passer la nuit avec une horde de la tribu de *Hammidé*.

Le lendemain, nous traversâmes plusieurs grandes plaines couvertes d'absynthe et d'autres plantes et arbustes. Nous vîmes aussi plusieurs villes ruinées, entre autres *Schihkân* et *Chmeimat*. Près de cette dernière nous trouvâmes un village de douze tentes, habitées par des Bédouins Chrétiens grecs de *Karrak*, qui mènent une vie tantôt nomade, tantôt sédentaire, en partageant alternativement avec leurs parens le soin des troupeaux. Cette tribu de Bédouins chrétiens se distinguoit par le nom de *al Haddadyn*, de quelques autres tribus chrétiennes de *Karrak*, qui sont également nomades. Ils nous reçurent très-bien, et nous régalèrent avec du café et du pain pétri avec de l'huile.

Après quelques heures de repos nous quittâmes ces bonnes gens, pour atteindre *Karrak* avant le coucher du soleil. Nous traversâmes les ruines de *Robba* (Rabbath Moob), l'ancienne résidence des rois des Moabites, et dont

l'étendue annonce encore son ancienne importance. Les seuls objets que j'y remarquai sont les ruines d'un palais ou temple, dont quelques murs sont encore sur pied; il ne reste du péristyle que deux colonnes de marbre, d'ordre corinthien, mais sans piédestaux.

En arrivant vers *Karrak*, le pays devint plus montueux: la ville même, autrefois siége d'un évêque, est située sur le sommet d'une montagne à l'entrée d'une vallée profonde. Des montagnes plus hautes la dominent presque de tous côtés; elle est presque entièrement détruite, et peut passer aujourd'hui tout au plus pour un bourg. Le fort, à peu près ruiné et abandonné, étoit autrefois un des points les plus importans du pays. Les habitans de la ville sont pour la plupart Mahométans, ou Chrétiens grecs, dont l'évêque réside à Jérusalem. On y jouit d'une très-belle vue d'une partie de la mer Morte et de Jérusalem, qu'on distingue parfaitement par un temps clair.

La limite méridionale du pays de *Karrak* est formée par le Wady et Hoessn qui le sépare du district de *Dschebâl*, et qui, sous le nom de *el Karahhy*, se jette dans l'extrémité méridionale de la mer Morte. Il y a, dans le pays de *Karrak*, encore trois villages habités par des Mahométans. L'étendue du pays de *Dschebâl*

est d'à peu près deux à trois journées; mais on n'y compte plus que sept villages habités.

Je m'informai de *Petra,* ou *Bedra* (car les Arabes ne peuvent prononcer le *P*), et l'on me dit que cet endroit étoit situé à une journée d'ici; mais par la suite je sus, de l'évêque de Karrak à Jérusalem, que *Petra* est situé à deux lieues de la mer Morte. Plus loin, au sud de *Dschebâl,* se trouve la montagne de *Scharàh,* qui doit avoir également deux journées d'étendue, mais où il n'y a plus qu'un seul village habité, du même nom. On a pratiqué, dans les rochers qui entourent *Karrak,* plusieurs grottes artificielles, où l'on conserve le froment quelquefois pendant dix ans.

Jussif s'opposa de nouveau à faire le voyage autour de la mer Morte, et voulut se joindre aux habitans de *Karrak* qui se rendent à Jérusalem pour la fête de Pâques, et passent le Jourdain à l'extrémité septentrionale de la mer Morte, à la nage, sur des outres. Je persistai à prendre l'autre route, autour de l'extrémité méridionale de cette mer, et je fus assez heureux de réussir. Plusieurs habitans d'Hebron et de Bethlehem avoient acheté des Arabes quelques centaines de moutons, et ils choisirent la même route pour les conduire à Jérusalem. A cet effet ils étoient

obligés de prendre des conducteurs arabes, avec lesquels je m'arrangeai également.

Nous nous mîmes en route le 2 avril, à travers un pays très-montueux où j'étois souvent obligé de descendre de cheval pour me réchauffer. Dans l'après-midi il falloit descendre un sentier pour arriver dans la plaine située à l'extrémité méridionale de la mer Morte, et nommée *Gôr es Szòphià*. Ce sentier étoit extrêmement roide et dangereux, et nous mîmes trois heures pour arriver dans la plaine, après le coucher du soleil.

Le lendemain nous passâmes la petite rivière d'*al Karahhy*, qui se prolonge du *Wady al Hoessn* jusqu'ici. Nous étions donc sur la limite du pays de Dschebâl (Gabalene) et de l'Arabie pétrée. Le climat étoit totalement changé, et la chaleur doit être, en été, pareille à celle des tropiques. Peu après nous traversâmes pendant quelques heures, une plaine de sel, sans aucune trace de végétation.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers l'ouest, ayant la mer Morte sur notre droite ou au nord. On ne connoissoit ici ni *Zoara* ni *Segor* marqués sur la carte de M. *Paulus*. Nous avions devant nous une montagne assez considérable, composée d'un grand nombre de couches de sel gemme. Cette montagne, qui peut avoir trois

lieues de long, est cause du goût saumâtre des eaux de la mer Morte.

Arrivés à la montagne de sel, nous nous dirigeâmes au nord et arrivâmes peu après sur les bords de la mer Noire. Je descendis de cheval pour chercher, le long des bords, des coquillages et des plantes marines, sans en trouver. A deux lieues de l'extrémité méridionale de la mer, on trouve la rivière de *Futlat*, qui n'est guéable qu'en été, et alors même il faut marcher pendant cinq heures dans une eau tellement salée qu'elle attaque les jambes, et c'est pour cela qu'on se sert rarement de ce passage.

La partie occidentale de la mer Morte est hérissée de rochers fort hauts et stériles. Je n'y vis point de *colonne de sel*, mais bien un grand amas de pierres, que nos Arabes s'empressèrent d'augmenter. Si l'histoire de la femme de *Loth* est vraie, il est probable qu'au lieu de pierres on jetoit dans ce temps-là des morceaux de sel gemme.

La carte indique un ruisseau à l'endroit où est *Thamara*, et je regrettai beaucoup de ne pas le trouver, parce que nous souffrions beaucoup de la soif.

Vers le soir nous suivîmes le sentier d'un rocher assez haut, d'où je pouvois embrasser la

majeure partie de la mer Morte, dans laquelle je découvris une île assez considérable. Nous passâmes la nuit sur le haut du rocher, cruellement tourmentés par la soif.

Le 4 avril nous continuâmes notre route sur des montagnes calcaires, et nous arrivâmes le soir à un village de tentes, habité par des Arabes de la tribu de *Schèhalin*.

Le 5 avril nous manquions de pain et d'eau, et nous étions obligés de nous nourrir de quelques herbes sauvages. Nous ne nous arrêtâmes que quelques heures, pour continuer ensuite notre route au clair de la lune, afin d'arriver le 6 avril à Jérusalem, dont nous n'étions plus éloignés que de six à sept lieues. Vers le matin nous souffrions beaucoup de la soif, et pour surcroît de malheur, nous aperçumes une horde d'Arabes, à laquelle nous n'échappions qu'avec peine.

Nous arrivâmes dans la matinée du 6 avril à Bethlehem, et peu après à Jérusalem.

J'étois le seul pélerin chrétien de la troupe, et en cette qualité je fus reçu avec beaucoup d'hospitalité dans le couvent de la *Terra-Santa*.

Je trouvai cette ancienne ville plus belle que je ne me l'étois imaginé; mais le séjour m'en parut ennuyeux pour tous ceux qui n'y viennent pas pour cause de dévotion.

Conformément à mon rôle de pélerin, je payai trente-trois un quart de piastres pour obtenir la permission d'entrer, la veille de la fête de Pâques des Grecs et des autres Chrétiens orientaux, dans l'*église du Saint-Sépulcre* (1). On sait que ce jour-là le feu sacré est censé descendre du ciel; et l'évêque grec qui le reçoit, après une prière très-fervente, porte le nom d'*Évêque de la lumière* (Motthrân el mûr). C'étoit précisément l'évêque de *Karrak*.

Les deux villes de Jérusalem et de Bethlehem sont trop connues pour que j'en donne ici la description; je la remplacerai ici par quelques *Notices sur la mer Morte*, qu'on trouvera peut-être d'un intérêt plus général.

(1) Cette église est remarquable par deux tombeaux avec des incriptions concernant les deux premiers rois chrétiens, de Jérusalem, *Godefroi de Bouillon* et son frère *Baudouin*.

On lit sur le tombeau de *Godefroi*:

Hic jacet GODOFRIDUS DE BUGLION, *qui totam istam terram acquisivit cultui christiano. Cujus anima requiescat in pace. Amen.*

Et sur le tombeau de *Baudouin*:

Rex BALDEWINUS, *Judas alter Macchabaeus,*
Spes patriae, virgo ecclesiae, virtus utriusque,
Quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cedar et Aegypti, Dan, ac homicida Damascus.

La mer Morte est connue chez les Arabes sous le nom de *Bahhéïret-Lûth*, ou *Bahharét-Lûth*, ou *Birket-Lûth*. On prétend qu'on y trouve encore des restes d'anciens édifices, ce qui ne me paroît pas probable. Je m'en informai; personne n'en savoit rien de positif, et plusieurs qui l'affirmèrent ne s'accordoient point dans leurs assertions. Je ne vis cependant ses bords que l'espace d'une journée; et son étendue est de six journées. Plusieurs voyageurs prétendent y avoir vu des restes d'anciens édifices; mais leurs rapports ne méritent aucune foi. M. de *Neitzschütz* assure même avoir vu la forme de cette mer de la montagne des Olives, près Jérusalem (Dschibbal-el-Tur), ce qui est absolument faux et impossible.

L'eau de la mer Morte est claire et limpide, mais aussi salée qu'une eau mère des salines. Le sel qu'on en retire est d'excellente qualité, et se produit surtout sur la rive orientale, en gros morceaux, souvent d'un pied d'épaisseur. Cette production a lieu dans les endroits inondés par la mer du temps des pluies; car les Arabes ne se donnent pas la peine de creuser des fossés pour y faire évaporer l'eau. Les pierres même des bords se couvrent, comme dans nos salines, d'une incrustation calcaire et gypseuse. Ce sel n'est employé que dans une partie de la Palestine.

J'ai indiqué plus haut la cause de la salûre de cette eau, d'après laquelle elle doit toujours aller en augmentant. Du reste, je n'ai pas besoin d'observer qu'il faut regarder comme fabuleuses les assertions que le feu surnage sur cette eau, et que des objets légers y vont à fond, que les oiseaux qui traversent cette mer tombent morts, etc., etc.

L'asphalte qu'on recueille ici diffère de celui des mines de *Hasbeïa*, en ce qu'il est plus poreux et paroît avoir été fluide. On m'a assuré à *Karrak* que ce bitume sourde de quelques rochers sur les bords orientaux, et qu'il y forme peu à peu une croûte épaisse qui, détachée par les gros vents, est entraînée par les vagues, et ramassée par les Arabes qui en transportent les morceaux à Jérusalem. Ces morceaux sont si gros qu'ils forment la charge de plusieurs chameaux. Cependant, il se passe plusieurs années avant qu'on puisse recueillir une quantité d'asphalte sur ses bords. On le nomme ici *Hadschar-Musza*, ou *la pierre de Moïse*: il est aussi froid au toucher que toute autre pierre, et ressemble à l'extérieur à l'ardoise.

Il est très-naturel que des vapeurs doivent s'élever continuellement de la surface d'une mer située dans une vallée profonde, entourée de hautes montagnes, et dans laquelle, pendant les mois de juin, juillet et août, la chaleur

est aussi forte que sous les tropiques. En allant un jour de Jérusalem à Bethlehem, j'y remarquai une fumée très-épaisse, produite par les fours à chaux, à charbon et à soude, que les Arabes y ont établis sur ses bords. Ces mêmes Arabes ne trouvent pas les vapeurs de la mer plus malfaisantes que celles de tous les autres lacs.

Je n'ai trouvé dans cette mer ni hélices ni moules, à l'exception de quelques escargots que je ramassai sur les bords; cependant je dois observer que je n'ai pu examiner qu'une partie de cette mer. On ne trouve pas de roseaux de ce côté, mais bien sur sa rive orientale, à quelques lieues de là.

Les renseignemens que j'ai pu recueillir sur les *pommes de Sodome* (solanum Sodomeum) sont très contradictoires et insuffisans; je crois pourtant que la chose pourroit s'expliquer très-naturellement, et que la remarque suivante y contribuera.

Je vis pendant mon séjour à *Karrak*, chez le curé grec de cette ville, une espèce de coton ressemblant à la soie, dont il fit de l'amadou pour son fusil, ne pouvant l'employer à faire des étoffes.

« Ce coton, me dit-il, vient dans la plaine *el* » *Gôr*, à la partie orientale de la mer Morte, sur » un arbre pareil au figuier, et qui porte le nom

» d'*Aoëschaér*. On le trouve dans un fruit » ressemblant à la grenade; et par des incisions » faites à la racine de l'arbre, on obtient une » espèce de lait qu'on ordonne aux femmes » stériles, et qui porte le nom de *Lébbin-* » *Aoëschaér*. »

J'ai pensé que ces fruits qui n'ont point de chair intérieurement, et qui sont inconnus dans tout le reste de la Palestine, pourroient bien être les fameuses *pommes de Sodome*. Je présume en outre que l'arbre qui le produit est une espèce de *fromager* (Bombax Linn.) qui ne peut prospérer que dans la chaleur excessive de la mer Morte, et dans aucune autre contrée de la Palestine. Pour ce qui regarde les grenadiers, je doute fort que l'on en trouve sur les bords de cette mer; mais on trouve dans sa proximité, dans la plaine *el Gôr*, et à peu de profondeur, une grande quantité de soufre natif, en morceaux ronds, de la grosseur d'un œuf d'oie.

Mon dessein étoit de me rendre de Jérusalem directement par le désert au mont Sinaï, et de là au Caire. Je ne savois cependant pas si la première route étoit praticable ou non, parce que tous les voyageurs s'étoient rendus jusqu'ici au Sinaï, ou d'Égypte ou de Suéz, à l'exception de deux anciens qui s'y étoient rendus de Gaza. Ne pouvant obtenir aucuns renseignemens

sur cette route, ni à Jérusalem ni à Bethlehem, je me rendis à Hébron (aujourd'hui *Chalil*), où l'on me fit espérer de pouvoir prendre ce chemin. Il falloit, me dit-on, à cet effet me procurer quelques chameaux, de l'eau, des vivres, et surtout un bon guide; et l'on m'assura que ce voyage dureroit dix à onze jours.

On me dit encore, qu'à deux journées et demie de *Hébron*, je trouverois des ruines considérables de l'ancienne ville d'*Abdé*; mais que tout le reste de la route, par l'Arabie Pétrée, n'offroit aucun endroit habité, et que je n'y rencontrerois que quelques tribus d'Arabes errans.

Cette route étant à peu près inconnue, je comptois y faire quelques découvertes sur la minéralogie, les animaux et les plantes de ce pays, sur la manne du désert, les corneilles, l'arbrisseau qui produit le baume, la gomme arabique, les sauterelles, le mont Séir, etc., etc.

Peut-être que cette route, qui traverse le milieu de l'Arabie Pétrée, étoit l'ancienne route de commerce, qui conduisoit de Jérusalem à *Ezion-Geber*, ville située sur le bras oriental du golfe d'Arabie.

Cependant, avant d'entreprendre ce voyage, je me proposai de faire encore un tour autour de la mer Morte, pour examiner à fond sa situation, sa nature, etc., et pour pouvoir rectifier,

par ma propre expérience, les bruits absurdes et ridicules que des moines et des voyageurs crédules avoient répandus à ce sujet. Mais le destin l'avoit décidé autrement; car m'étant trop long-temps exposé au soleil pour terminer mes observations astronomiques, je tombai très-sérieusement malade, et pendant quinze jours je ne dus m'occuper que du soin de mon rétablissement. En attendant, le temps favorable pour faire le tour de la mer Morte étoit passé, et je résolus de remettre ce voyage jusqu'après les grandes chaleurs.

Je quittai Jérusalem le 25 mai 1806 pour me rendre à *Jaffa*, où je m'embarquai quelques jours après pour retourner ici, à Saint-Jean-d'Acre.

Je me propose de visiter d'ici le mont *Carmel*, *Nazareth*, *Naplouse*, *Beissan* ou l'ancienne *Scythopolis*, qui occupoit le premier rang parmi les villes décapolitaines; et peut-être que je me rendrai au mont *Hermon*, pour examiner la nature de son sommet couvert de neige.

COUP D'OEIL
SUR L'EMPIRE CHINOIS,

SON ANTIQUITÉ, SES FORCES ET SA CIVILISATION;

D'après le Voyage à Péking *par M.* DE GUIGNES *fils, comparé aux Relations des Missionnaires* (1).

Le vaste empire de la Chine, inaccessible aux voyageurs ordinaires, a été le sujet de tant de fables amusantes, de tant de déclamations pompeuses, de tant de discussions savamment oiseuses, qu'une relation écrite avec de la simplicité, avec du sang-froid, devient en quelque sorte un phénomène dans le monde savant, dès que cette relation a la Chine pour objet. Qu'un voyageur nous dise des choses vulgaires et croyables sur la Russie, sur la Turquie, rien ne nous paroît plus naturel ; nous poussons

(1) Cet article devoit entrer dans le *Bulletin;* mais il s'est tellement étendu sous notre plume, nous y avons tellement dépassé les bornes d'un simple *Extrait*, que nous n'avons pas cru devoir hésiter de le placer ici. Le même sujet a fourni matière à diverses discussions dans les feuilles périodiques.

même quelquefois le doute un peu trop loin dans ce qui regarde les pays voisins de l'Europe, et nous dédaignons des choses extraordinaires qui sont près de nous; mais qu'un homme revienne de la Chine sans nous raconter des merveilles, c'est ce qui surpasse l'intelligence de beaucoup de lecteurs de voyages. Ils s'en fâchent même; et tandis qu'on admire les Anglais Macartney, Staunton et Barrow, lorsqu'ils donnent à la Chine trois cent trente-trois millions trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois habitans, un million huit cent mille soldats et deux milliards de revenus, on ne fera peut-être pas grande attention au véridique et impartial Français qui, après un séjour de dix-sept ans, vient nous assurer que l'empire colossal de la Chine ne possède ni une population ni des richesses proportionnées à sa vaste étendue; qu'il n'est pas d'une très-haute antiquité; que ce *peuple de sages* dont il devoit être peuplé, n'est qu'une tourbe d'esclaves et de fripons; enfin, que ce gouvernement paternel, proposé comme un modèle par les philanthropes d'Europe, ressemble singulièrement au système des Turcs et des autres peuples orientaux.

Toutefois, l'opinion qui réduit à leur juste valeur les prétendues merveilles de la Chine, n'est rien moins que neuve. Les plus anciens voyageurs dont nous ayions les témoignages sur la

Chine, sont les deux Mahométans dont la relation a été publiée par *Renaudot*, et qui visitèrent ce pays dans le neuvième siècle. Le tableau qu'ils en tracent n'est pas trop brillant; ils traitent les Chinois d'anthropophages. Cette expression, même en n'y voyant qu'une de ces exagérations ordinaires chez les orientaux, dénote au moins des mœurs sauvages. *Marc-Paul*, qui fit un long séjour en Chine dans le treizième siècle, laisse apercevoir malgré lui combien le gouvernement étoit despotique, le peuple malheureux et la civilisation imparfaite, pour ne pas dire nulle. S'il parle de la magnificence qui régnoit dans les palais de Koublaï-Khan, il a soin de faire entendre que ce prince avoit fait venir des artistes et des ouvriers de l'Asie occidentale. Ce voyageur ne dit encore rien de la *grande muraille* qui cependant, selon les Chinois, devoit être construite bien des siècles auparavant. Les relations des ambassadeurs des sultans de Khorasan, dans le quinzième siècle, publiées par M. Langlès, nous donnent une idée de l'orgueil et de la vanité des monarques chinois, mais ne contiennent rien qui pût nous conduire à placer les Chinois au-dessus des autres peuples d'Asie. Ce sont les missionnaires portugais qui, les premiers, ont commencé à exalter la puissance et la civilisation de la Chine. Le P. *Mendoza*, augustin, a ouvert cette carrière, parcourue dans

la suite par tant d'autres moines, plus zélés pour les intérêts de la religion que pour ceux de la science. Ces bons pères aimoient à exagérer l'importance d'un pays où ils se flattoient d'établir le christianisme. *L'histoire de l'expédition des pères jésuites*, tirée des Mémoires du P. *Ricci* par le P. *Trigault*, est en grande partie conçue dans cet esprit; on peut juger de la critique de l'auteur par ce seul trait: il croit que les Chinois, les Tonquinois et les Cochinchinois, naissent tous avec *six* doigts à chaque pied (1). Cependant il y eut des hommes d'esprit qui s'expliquèrent avec franchise sur ces merveilles chinoises: le dominicain *Navarète* publia, en 1676, le commencement d'un Traité historique de la Chine, où il releva plusieurs fausses assertions de ses confrères; mais l'inquisition eut soin de supprimer cet ouvrage.

Vingt ans après, le P. *Lecomte* éprouva un désagrément semblable, mais dans le sens inverse. Ce missionnaire, enthousiaste des Chinois, les avoit représentés comme les plus anciens adorateurs du vrai Dieu, proposition que la Sorbonne condamna comme offensante pour la religion chrétienne. Ainsi l'esprit de parti s'empara de bonne heure d'une discussion qui n'auroit dû être jugée qu'au tribunal de la science.

(1) *Expeditio ap. Sin. I*, cap. 8. (1617).

Le manque de notions positives engagea beaucoup d'érudits à composer des systèmes dans lesquels les suppositions et les interprétations suppléoient à la disette de faits. C'est ainsi que le P. *Kircher* et *Vossius* révérent des éloges de la Chine, que les missionnaires même n'ont pas osé confirmer. Les relations plus simples et plus véridiques d'un *Isbrand Ides* et d'un *Nieuhoff* furent dédaignées comme peu intéressantes ou peu authentiques. On adopta de ce dernier les phrases que le premier étonnement lui avoit arrachées dans le récit de son voyage; mais lorsque dans la *seconde partie*, ou la *description*, il parle des ridicules superstitions des Chinois, de l'ignorance de leurs médecins, du peu d'habileté de leurs horlogers, du grand nombre de mendians dans les villes, et de bêtes féroces dans les campagnes, on n'y fit que très-peu d'attention.

C'est dans le dix-huitième siècle et en France que la *chinomanie* prit un caractère, pour ainsi dire, contagieux et épidémique. Par un hasard singulier, deux partis très-puissans, et d'ailleurs très-mal ensemble, se trouvèrent d'accord sur les affaires de la Chine. Les jésuites dépeignirent, dans les termes les plus pompeux, la sagesse d'un gouvernement qui leur accordoit une sorte de tolérance; ils admiroient sortout le caractère humble et docile d'un peuple né pour vivre

sous le despotisme. D'un autre côté, les philosophes français furent bien contens de pouvoir citer dans leurs déclamations philanthropiques, l'exemple de ce *peuple de sages* qui, selon eux, se passoit de toute espèce de religion : le pouvoir absolu même n'effrayoit pas la pensée de ces grands prôneurs de la liberté, et le despote tartare de Péking étoit traité de *philosophe couronné*, parce qu'une fois par an il guidoit de sa main impériale une charrue et une herse.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la haute estime qu'on doit aux *Mémoires sur les Chinois*, par les missionnaires et principalement par le P. *Amyot*, ainsi qu'à la *Description de la Chine*, par le P. *Duhalde* : ce sont des magasins riches, immenses, mais il faut y trier le bon d'avec le mauvais ; il faut se pénétrer de l'esprit d'un P. de *Prémare*, d'un P. *Parennin*, qui ne croyoient pas aveuglément tout ce qu'ils avoient entendu de la bouche d'un Chinois ou déchiffré dans quelque livre de cette nation. Il est malheureusement plus commode d'admettre les témoignages, sans une discussion sévère, comme l'ont fait le P. *Mailla*, traducteur d'une *Histoire générale de la Chine*, et l'abbé *Grosier*, qui a composé une *Description* de ce pays où il n'a jamais été, mais qu'il admire et défend envers et contre tout voyageur malin.

Deux savans attaquèrent l'opinion générale

ment reçue sur la Chine. M. *de Guignes* démontra, d'une manière victorieuse, la nullité de la chronologie chinoise et le peu d'authenticité qu'ont les livres attribués à Confucius; malheureusement, il joignit à ses justes observations une hypothèse mal imaginée, d'après laquelle il prétendit faire descendre les Chinois des Égyptiens; la défaveur dont ce système fut frappé, nuisit au succès de ses opinions les plus raisonnables. L'ingénieux *Pauw*, en réfutant l'origine égyptienne des Chinois, démontra bien plus énergiquement que de Guignes, combien la civilisation de la Chine étoit peu digne des éloges exagérés qu'on en avoit faits, et combien les prétendues antiquités de ce pays étoient plus modernes qu'on ne le pensoit; seulement cet écrivain, trop pressé d'arriver à ses conclusions, prend souvent un ton tranchant et satirique, peu convenable dans une discussion littéraire.

Les Mailla, les Grosier et tous leurs copistes, continuèrent à répéter leurs argumens foibles, mais populaires, en faveur de la Chine. « Comment croire qu'une nation aussi *savante* ne » connoissoit pas elle-même ses annales, l'origine de son empire et la date des événemens » principaux de son histoire? Et pourquoi une » nation aussi *ancienne* n'auroit-elle pas porté » très-loin les sciences et les arts? » Voilà le cercle vicieux duquel les missionnaires et leurs

nombreux copistes n'ont jamais pu, ou voulu sortir. On leur opposoit ces livres chinois même qu'ils traduisoient; la science chinoise y paroissoit dans un jour si défavorable qu'aucun homme raisonnable ne pouvoit s'empêcher de faire la réflexion suivante : Ces *lettrés*, dont toute la science consiste à savoir lire et écrire; ce *tribunal des mathématiques*, où l'on ignore les douze premières propositions d'Euclide; ces astrologues qui ne sauroient faire un calendrier sans le secours des Européens; voici sans doute de graves, d'irréfragables témoins en fait d'histoire! « Les plus habiles d'entre eux, disoit le » P. *Duhalde* lui-même, à un peu de morale » près, ignorent ordinairement les autres parties » de la philosophie (c'est-à-dire des *sciences* » comprises sous ce nom à l'université de Paris); » ils ne savent ce que c'est que raisonner, avec » quelque justesse, sur les effets de la nature » qu'ils ne se mettent pas en peine de connoître.... » Ils attribuent les révolutions physiques à de » mauvais génies, etc. (1) ».

Les témoignages de lord *Anson*, de M. de *Bougainville* (2), de *Sonnerat* et des Suédois *Osbak*, *Torén* et *Ekermann*, vinrent successivement rabaisser l'idée qu'on avoit des arts indus-

(1) Description de la Chine, III, 46.

(2) Voyage autour du monde, II, 226.

triste, des spectacles et de la magnificence des Chinois.

Ainsi, la saine critique, en s'appuyant des relations même des missionnaires éclairés et véridiques, avoit déjà commencé à décréditer un peu les fables jésuitico-philosophiques sur la Chine, lorsque, du sein d'une nation d'ailleurs peu crédule, il s'éleva tout-à-coup une voix imposante et qui, en répétant les éloges de la puissance chinoise, renchérissoit encore, à quelques égards, sur tout ce que les missionnaires avoient dit de plus extravagant. Le lord Macartney se rendit, comme ambassadeur du roi d'Angleterre, auprès de l'empereur de la Chine. Son secrétaire d'ambassade, M. Staunton, publia la Relation de son voyage à Péking; et comme le gouvernement anglais n'avoit obtenu qu'un refus humiliant de toutes ses demandes orgueilleuses, mais que cependant il se proposoit et se propose probablement encore de revenir à la charge, il fut convenu que la relation de M. Staunton présenteroit l'empire chinois comme très-formidable, afin de diminuer un peu la honte que le gouvernement britannique venoit d'essuyer, et afin de préparer l'esprit de la nation à de nouvelles entreprises. Cette prolixe et lourde relation de M. Staunton, qui n'est franche sur aucun point, et qui en grande partie est copiée dans les Mémoires des missionnaires, dut cepen-

dant à l'anglomanie française un grand succès en Europe; et lorsqu'un de ses compagnons, l'ingénieux et savant *Barrow*, tout en accordant beaucoup trop aux Chinois sur quelques points, se permit, à d'autres égards, quelques critiques sur leur compte, les enthousiastes, en relevant les moindres des erreurs qui avoient pu lui échapper, affectèrent de décrier son ouvrage, très-supérieur cependant à celui de Staunton.

Pour que nos connoissances sur la Chine ne retombassent point dans l'état d'où les de Guignes et les Pauw les avoient fait sortir, il a fallu qu'un savant, après avoir fait un long séjour dans ce pays, publiât les résultats de ses recherches du ton ce plus simple et le plus éloigné des prétentions systématiques. C'est ce qu'a fait M. de Guignes fils, dans son *Voyage à Péking*.

Il y a dans cet ouvrage quatre parties relatives à la Chine : un tableau de l'histoire ancienne de cet empire, extrait des écrivains nationaux; une relation du voyage que fit l'auteur de Quanton à Péking, dans la compagnie des ambassadeurs hollandais; des observations sur les Chinois, leurs usages, leurs lois, leur état politique et militaire : observations recueillies, soit pendant le voyage, soit pendant le séjour que M. de Guignes a fait à Quanton, comme résident de France; enfin, une magnifique collection de dessins, représentant des vues, des édifices,

des costumes, des fêtes, et jusqu'à de la musique chinoise. A l'exception de la relation proprement dite, que l'auteur ne donne lui-même que comme une pièce justificative, et qui renferme nécessairement quelques détails stériles, tout l'ouvrage de M. de Guignes n'est qu'une analyse faite avec beaucoup de précision, de clarté et d'ordre; de sorte qu'il devient souvent impossible de réduire davantage son récit, et que voulant l'analyser, nous nous voyons obligés de choisir parmi les résultats, tous également intéressans, ceux qui se laissent le mieux resserrer dans le cadre d'un simple aperçu.

L'histoire ancienne de la Chine, d'après les auteurs du pays, est presque absolument dépourvue de faits, remplie d'incertitudes, et n'offre pour ainsi dire qu'une suite de discours sur la morale et les lois du pays. Cependant elle présente à l'œil d'un critique habile assez d'indices pour réfuter les assertions des Chinois sur la haute antiquité de leur empire. C'est en rapportant les paroles même des livres sacrés des Chinois, que M. de Guignes prouve que leur empire, au lieu d'avoir été fondé 3,000 ans avant Jésus-Christ, n'a été réuni d'une manière stable et sous un seul gouvernement que depuis *cinq cent vingt-neuf ans.* Les savans chinois eux-mêmes conviennent que leur histoire n'offre aucune date positive avant le règne d'Yao,

qu'ils fixent à l'an 2357 avant Jésus-Christ. Mais comment les époques qui suivent ce règne ont-elles été déterminées?

Le *Chou-King* est le plus ancien monument historique de la Chine, qu'on connoisse. Ce livre, attribué à Confucius qui naquit 551 ans avant Jésus-Christ, présente des lacunes et des transpositions dans la série des événemens; ce qui pourroit induire à croire qu'il n'est lui-même que l'abrégé d'un ouvrage ancien plus complet: il ne fixe aucune époque, aucune date, et la durée des règnes des princes n'y est pas marquée, à l'exception de celle de quatre ou cinq; enfin, le *cycle chinois* de 60 ans n'y est employé que pour désigner les jours.

Tel est l'état du Chou-King, le seul ouvrage qui constituoit cependant l'histoire ancienne de la Chine, lorsque l'an 213 avant Jésus-Christ, l'empereur *Chy-Hoang-Ty*, de la dynastie des Tsin, le fit brûler avec tous les livres. Aussi, sous la dynastie des Han, qui succéda à celle des Tsin, l'histoire étoit-elle dans le plus grand désordre lorsqu'on retrouva le Chou-King et le *Tchun-Tsieou* (Annales du royaume de Lou, patrie de Confucius), à l'aide desquels et d'un petit nombre de Mémoires échappés au désastre, *Sematsien*, l'Hérodote chinois, composa l'histoire de la Chine, intitulée *Seky*; car les autres King ne purent lui être d'aucune utilité, puisqu'ils

ne parlent que des signes symboliques de Foby, de la musique, des lois, des rites et des poésies. Quant au *Tsou-Tchou* (Chronique abrégée des anciens empereurs), ce livre, composé l'an 297 avant Jésus-Christ, ne fut retrouvé que l'an 265 de l'ère chrétienne.

Sematsien, reconnu par les Chinois comme menteur, ainsi que le dit le P. de Prémare (1) et les autres historiens qui voulurent rétablir l'histoire chinoise, manquèrent donc des livres nécessaires pour parler, avec quelque certitude, d'événemens passés long-temps avant eux, et ne purent même s'aider du cycle pour en fixer la date. En effet, le cycle ayant servi dans le principe à désigner les jours, on ne peut en tirer aucun secours pour la chronologie chinoise, d'autant plus qu'on ignore l'époque à laquelle les Chinois l'ont employé pour compter les années; et si Sematsien s'en est servi pour remonter jusqu'à Hoang-Ty, 2698 ans avant Jésus-Christ, c'est par simple conjecture, puisqu'il est impossible de prouver, par aucun monument, l'usage du cycle dans ces temps reculés.

Rien n'est donc moins propre à établir l'authenticité de l'histoire chinoise que la manière dont elle a été restaurée; et si le Tribunal de l'Histoire a dressé une table des empereurs, en remontant

(1) Préface du *Chou-King*, p. 56.

depuis le règne de ce prince, en 1736, jusqu'à la soixante-unième année de Hoang-Ty, l'an 2637 avant Jésus-Christ, on n'a aucun moyen pour en garantir l'exactitude, puisque cette même table, faite par les Japonais, qu'on ne peut supposer avoir été guidés ni par la flatterie ni par l'orgueil national, présente de grandes différences dans la durée des règnes, dans la date des années, et même dans l'existence de plusieurs princes. Dès-lors tout l'échafaudage de la chronologie chinoise s'écroule, ou du moins paroît peu solide; c'est ce qu'affirme le P. de Prémare (1).

« Plusieurs lettrés chinois, dit ce missionnaire, pensent qu'on peut aller, pour l'histoire chinoise, jusqu'à 425, d'autres jusqu'à 770 et même à 841 ans avant Jésus-Christ; mais c'est abuser de la crédulité des Européens que de parler de la solidité de la chronologie au-delà de cette époque, puisque les Chinois ne la font pas remonter plus haut, et regardent comme incertain tout ce qui est antérieur. »

« Mais, dira quelque historien du *monde* » *antédiluvien*, les observations astronomiques » prouvent l'antiquité de l'histoire chinoise, d'une » manière indépendante de tous les monumens! »

On va voir que la prééminence qu'on veut donner aux Chinois sur les autres peuples, sous

(1) Préface du *Chou-King*, p. 55.

le rapport de l'astronomie, n'est pas mieux fondée que sous celui de l'histoire. En effet, dans l'espace de seize cents ans, c'est-à-dire depuis l'année 2322 jusqu'à l'an 722 avant Jésus-Christ, on ne cite chez eux que deux observations d'éclipses de soleil : la première, fixée par le père Gaubil à l'an 2154, l'est par M. de Cassini à l'an 207, ce qui fait une différence de 147 ans ; et la seconde ne remonte pas plus haut que 776 ans avant Jésus-Christ. Quant aux observations de solstices dont ils ont parlé sous Yao, les astronomes ne peuvent s'accorder dans leurs calculs. Il en est de même de la conjonction de cinq planètes arrivée sous Tchouen-Hio, que le P. de Mailla place à l'année 2461, les missionnaires (1) à l'an 2449, et que le P. Gaubil dit être fausse et n'avoir pour fondement qu'un calendrier du temps de Han, rejeté par les Chinois les plus instruits.

Ce n'est enfin que vers l'an 722 avant Jésus-Christ que les éclipses sont marquées avec plus de précision ; et si l'on suppose que les Chinois aient été d'habiles astronomes 2357 ans avant Jésus-Christ, comment se fait-il que, sans aucune cause apparente, ils soient devenus si ignorans environ quarante siècles plus tard, c'est-à-dire à l'arrivée des missionnaires, en 1582, que c'étoient alors des Mahométans qui présidoient le tribunal de l'astronomie ? D'ailleurs, comment

(1) *Mém.*, t. II, p. 278.

admettre que, sous Yao, 2357 ans avant Jésus-Christ, on connoissoit à la Chine l'année solaire de 365 jours et six heures, lorsqu'on voit qu'en 1669 le P. Verbiest, chargé du calendrier, fut obligé d'en retrancher une lune entière pour faire coïncider l'année solaire avec l'année lunaire, année dont les Chinois se sont toujours servis et dont ils se servent encore?

Les probabilités morales sont toutes contraires à l'authenticité de l'histoire chinoise. On y voit, à l'an 722 et à l'an 2357, les mêmes peuples barbares civilisés par les Chinois et incorporés à l'empire, sans qu'on sache nous dire pourquoi cet événement revient deux fois avec les mêmes détails. On y entend nommer vaguement, à une époque reculée, toutes les provinces actuelles de la Chine; et plusieurs siècles après, une histoire plus certaine ne dit plus le mot sur ces divisions, et ne nous fait connoître que trois ou quatre royaumes très-resserrés, et dont la situation reste incertaine.

D'autres fois, on nous représente l'état primitif du pays inondé en grande partie, couvert de forêts et rempli d'animaux sauvages; immédiatement après, et sous le même règne, on nous fait voir un empire vaste, florissant et bien peuplé : comme si les villes et les hommes croissoient avec la même rapidité que les champignons! Dès que l'histoire prend un caractère

plus positif, elle nous présente la Chine ordinairement partagée en plusieurs États, et conquise tour à tour par divers peuples sortis de la Tartarie; ce qui doit naturellement nous faire présumer que la prétendue puissance de la Chine, dans les temps fabuleux, a tout au plus eu de l'analogie avec celle des empires assyriens, babyloniens et égyptiens, empires dont une saine critique nous a depuis long-temps démontré le peu de durée et le peu de force réelle.

Le *Tchun-Tsiou*, livre attribué à Confucius, est le premier monument historique de la Chine auquel on puisse se fier; il commence à l'an 722 avant Jésus-Christ. Mais la chronologie de Confucius, bien que débarrassée de rêveries mythologiques et astrologiques, présente des contradictions que les savans n'ont pu résoudre complètement. A cette époque, sur quinze provinces de la Chine, dix étoient occupées par des Barbares qui n'avoient pas encore été soumis; des cinq autres, une très-grande partie étoit possédée par d'autres Barbares qui vivoient en nomades. De petits territoires cultivés, où il y avoit une bourgade et quelques villages, portoient le titre de royaumes.

Un ancien auteur chinois, Tsay-Tchong, en parlant de cette époque, fait la remarque suivante: « Si la ville capitale excède cent *tchy* » (mesure de 10 pieds), le royaume est en

» danger. Sous l'ancien gouvernement, la ca-
» pitale n'excédoit pas un tiers du pays, la
» seconde ville un cinquième, et la petite un
» neuvième; à présent il n'y a plus de bornes. »
On peut juger, d'après cela, de la grandeur de ces villes et de celle de ces royaumes : ces villes étoient plutôt des habitations ou des espèces de camps *à la tartare*, autour desquels les sujets étoient répandus dans la campagne qu'ils cultivoient; ce qui est assez vraisemblable, d'après la transmigration de différens princes avec tous leurs sujets dans d'autres cantons, transmigration qu'ils n'auroient pu exécuter aussi facilement s'ils eussent habité dans des villes murées et bien bâties.

L'époque dont nous parlons correspond à peu près à celle de la fondation de Rome. Les républiques d'Athènes et de Lacédémone avoient déjà posé les fondemens de leurs constitutions; Carthage s'élevoit, et se préparoit à succéder aux Tyriens dans l'empire de la mer; plusieurs grandes monarchies s'étoient déjà écroulées sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Ainsi l'histoire ancienne de la Chine, en tant qu'elle a quelque chose d'authentique, ne nous donne aucune raison pour chercher le berceau du genre humain ou la patrie des arts et des sciences sur les rives du Hoang-Ho.

Il seroit même possible que les Chinois eussent

reçu des peuples occidentaux, à une époque comparativement très-moderne, les véritables germes de leur civilisation. M. de Guignes pense qu'ils ont eu des relations avec les Indiens, les Perses et les Arabes dès l'an 206 avant Jésus-Christ. Vers l'année 164 de Jésus-Christ, ils parcouroient les pays qui s'étendent depuis la Chine jusqu'à la mer Caspienne, et ils profitèrent à cette époque d'un traité d'astronomie venu du *Ta-Tsin*, c'est-à-dire du pays des Romains, selon l'explication commune que M. de Guignes paroît adopter; peut-être n'est-il question que de la Bactriane, aujourd'hui nommée la Grande-Bucharie. En l'an 440 de Jésus-Christ, ils eurent recours à un prêtre indien pour observer et calculer les solstices, n'ayant pas eux-mêmes de méthode exacte. En 719, le roi de Samarcande envoya à l'empereur de la Chine un traité d'astronomie. En 721, les Chinois voulurent calculer une éclipse, mais le calcul se trouva faux. En 1290, le Mahométan Dgemaleddin composa pour eux un livre d'astronomie. Il y avoit 300 ans que les Arabes dirigeoient le calendrier, lorsque le P. Adam Schaal en fut chargé; mais ce missionnaire ayant été mis en prison en 1664, de nouvelles erreurs remplirent tellement le calendrier, que le P. Verbiest, auquel la cour ordonna de le corriger en 1669, se vit forcé d'en retrancher un mois entier. Depuis cette

époque, les missionnaires ont la direction du calendrier; mais actuellement même ces Pères ne s'occupent que de la partie astronomique des trois almanachs qui se publient tous les ans: les Chinois continuent de rédiger la partie astrologique.

Cet aperçu historique des progrès de la science favorite des Chinois ne conduit-il pas un esprit impartial à regarder ce peuple comme le disciple des nations anciennement civilisées de l'Asie occidentale, et peut-être même indirectement des Grecs? On sait que les germes du savoir et des études ont été semés dans la Bactriane, pendant la durée assez considérable du royaume que les Grecs y fondèrent deux siècles avant Jésus-Christ. Les rois de Bactres soumirent l'Indostan septentrional et la Sérique, qui comprenoit le petit Thibet et une partie de la Petite-Bucharie.

Des peuples sortis de la Tartarie firent de longues guerres aux rois de Bactres; peut-être ces Tartares régnoient-ils alors sur des contrées voisines de la Chine, ou même sur une partie de ce pays: d'ailleurs, si les Chinois, deux siècles plus tard, pénétrèrent dans la Bactriane, comme ils l'affirment eux-mêmes, ils ont dû y trouver encore les restes de cette civilisation grecque que, même neuf siècles après, on voit renaître dans ces mêmes lieux sous l'empire du

mahométisme. La fameuse école de Samarcande devint alors un foyer de lumières pour toute l'Asie, et probablement aussi pour la Chine.

Non seulement les sciences des Chinois paroissent leur être venues en grande partie de la Perse et de la Bactriane, par les contrées centrales de l'Asie; mais certains chapitres de leur histoire ancienne nous semblent n'être que des fragmens d'une mythologie commune à plusieurs peuples d'Asie. *Yao* est leur premier empereur : il règna, dit l'histoire, *par l'élément du feu;* il dessécha la terre couverte d'eau, fit couler les fleuves dans les lits qu'il leur assigna, et donna naissance à tous les genres de culture. Mais *Iao, Iahvo, Iehova* n'est-il pas chez tous les peuples de l'Asie occidentale une grande divinité? Son nom, en hébreu et en égyptien, vient de deux racines qui signifient *être;* c'est chez les Gnostiques le principe des êtres, l'élément créateur ou le génie du soleil (1). Ne paroît-il pas extrêmement probable que cette théologie mystique, apportée en Chine par les Nestoriens (qui pour la plupart étoient Gnostiques), y ait donné naissance à l'histoire d'Yao, histoire évidemment fabuleuse, et dont M. de Guignes a démontré l'incohérence?

(1) *Dupuis*, Orig. des cultes, I, 308; II, 198, 199; III, 88, 89.

Quoi qu'il en soit du mérite de ces conjectures, entièrement opposées à celles de M. de Guignes père, et de M. Uphagen, il est certain que les Chinois n'ont pas mis à profit ces quarante siècles d'existence qu'ils attribuent à leur monarchie. Leurs institutions et lois n'offrent que peu de différence d'avec celles de tous les autres empires despotiques de l'Asie; leurs anciens et nouveaux systèmes religieux tiennent, ceux-ci aux fables bizarres de l'Inde, ceux-là aux barbares superstitions de la Tartarie; leur philosophie ne présente guère d'original qu'un code d'astrologie et un réglement de cérémonies; enfin, si nous les considérons sous les rapports des arts, des sciences et des mœurs, nous ne trouvons dans ce *peuple de sages* qu'une des nations les moins éclairées, les moins belliqueuses, les moins loyales et les moins estimables qu'il y ait au monde.

. . . . . .

L'empereur de la Chine est réputé le père de ses sujets, et son autorité est censée paternelle; c'est ce qu'on trouve dans les livres chinois : mais le contraire existe dans la pratique. Le P. Duhalde avoue que la Chine est gouvernée à force de coups de bâton et de coups de fouet.

D'après la forme du gouvernement chinois, l'empereur est tout-puissant et sa volonté est suprême : il peut tout, il change les grands à

son gré; et pour les mieux contenir, il ne les laisse que trois ans en place, et les oblige d'envoyer leurs enfans à Péking pour y être élevés sous ses yeux. Tous les mandarins sont forcés de se rendre à la capitale à différentes époques, et surtout lorsqu'ils passent à de nouveaux emplois. Cette dépendance continuelle des mandarins, les soins qu'il faut prendre pour conserver sa place, le désir d'en obtenir d'autres; tout enfin les rend très-circonspects sur leurs actions publiques, et semble les obliger à ménager le peuple: mais cette barrière contre les abus et les vexations n'arrête que les petits officiers; les grands, les gouverneurs des villes, les vice-rois, exercent souvent impunément toutes sortes de brigandages. Les mandarins qui se surveillent tous, et cherchent à s'entre-détruire, n'osent pas toujours se compromettre vis-à-vis d'un vice-roi riche et puissant, qui peut corrompre les commissaires envoyés par la cour, et faire retomber ensuite sa vengeance sur son accusateur. D'ailleurs, les particuliers ne peuvent point faire parvenir leurs plaintes à l'empereur, mais seulement aux ministres qui n'y donnent aucune suite.

On voit facilement que l'homme en place est seul à craindre; l'homme riche qui est considéré en Europe, l'est beaucoup moins à la Chine: ses richesses, loin de le mettre à l'abri des vexa-

tions; l'y exposent davantage en tentant l'avidité des mandarins.

Après ceux-ci viennent les *gens de guerre* qui, dans un poste simple ou élevé, abusent également de la portion d'autorité qui leur est confiée. Les soldats sont heureux à la Chine; le fils succède à son père; des terres sont allouées aux militaires, et ils peuvent travailler lorsqu'ils ne sont pas de service.

Les *lettrés* sont des aspirans aux places, et font tous leurs efforts pour en obtenir; car sans emploi, un lettré à la Chine ne jouit pas d'une grande considération.

Les *bonzes* sont en grand nombre, et savent tirer parti de la superstition générale. On les consulte dans les sortiléges, partie essentielle de toute délibération publique ou particulière; on prend leur avis pour toutes les opérations de la vie; ils dirigent les funérailles et indiquent les places qui conviennent aux morts. Cette dernière fonction est la source de leurs richesses, parce qu'ils s'entendent avec le propriétaire du terrain qui partage le bénéfice. Les bonzes ont des temples, des terres et des fermes. Les pagodes sont en plus grand nombre dans la province de Kiang-Nan; elles sont situées agréablement et bien entretenues, tandis que dans le nord une grande partie tombe en ruine.

Les bonzes sont adroits, et emploient tous

les moyens possibles pour obtenir du crédit et de l'argent.

« Nous vîmes, dit M. de Guignes, à Hang-Tcheou-Fou, sur les bords du lac Sy-Hou, une pagode qui contenoit cinq cents Dieux ; l'empereur Kien-Long, alors vivant, étoit du nombre : on doit croire que cette déification étoit avantageuse à la pagode, car elle étoit dans le meilleur état.

» Les bonzes nous montrèrent un puits au fond duquel on fit descendre une lumière pour nous faire voir le tronc de l'arbre dont on a construit la pagode. Cet arbre merveilleux poussa des branches tout le temps nécessaire à la construction des bâtimens, et cessa de croître lorsqu'ils furent achevés. Nonobstant ces merveilles et l'adresse des bonzes, ils ne sont pas considérés, et le peuple les méprise. »

L'*agriculteur* est honoré à la Chine, mais le *marchand* l'est peu, encore moins celui qui quitte sa patrie pour aller commercer au loin. Nous ne devons donc pas nous étonner si les Chinois n'ont pas une haute idée des Européens, puisque, nous mettant sur la même ligne que leurs compatriotes qui vont chercher fortune au-dehors, ils nous regardent à peu près comme des vagabonds ; voilà la raison pour laquelle les Chinois placent les marchands non seulement après les agriculteurs, mais encore après les ouvriers et

les artisans, ceux-ci étant voués à des opérations sédentaires.

Les sept classes de citoyens que nous venons de nommer, savoir : celles de mandarins, de gens de guerre, de bonzes, de lettrés, d'agriculteurs, d'ouvriers et de marchands, n'ont rien de commun avec les sept *castes* des Égyptiens, quoi qu'en ait pensé M. de Guignes père. Tous les rangs dépendent de la volonté du monarque; et c'est ordinairement des trois dernières classes que sortent les mandarins, après avoir passé par l'état de lettrés, c'est à-dire après avoir appris à lire et écrire cette langue factice et artificielle, inconnue à la masse du peuple, et qui, de tous les secrets du despotisme chinois, est le seul qui offre quelque chose d'ingénieux.

La langue chinoise *parlée* est très-simple et très-pauvre; la langue *écrite* est une immense collection de signes qui expriment des *idées* que souvent on ne sauroit rendre par des *mots* ou des *sons*. Cette collection de signes, dont la presque totalité est inconnue aux gens du peuple, sert de *chiffres* aux lettrés, aux mandarins et au gouvernement. Voilà, ce nous semble, le fait principal et essentiel de tout le système politique de la Chine. Ce que nous avançons ici, résulte également des ouvrages des missionnaires et de celui de M. de Guignes; mais soit en exaltant la Chine, soit en la déprimant, on

n'a jamais donné assez d'attention à une circonstance aussi importante.

Après les caractères de la langue savante, le bâton tient le premier rang parmi les instrumens du despotisme chinois. L'empereur, dit le père *Duhalde,* fait donner la bastonnade à ses ministres, et après qu'ils ont subi cette peine, les admet comme auparavant à sa cour (1). Selon M. de Guignes, ce privilége n'appartient pas dans une égale latitude aux grands fonctionnaires; ils ne peuvent faire donner la bastonnade aux mandarins ni à aucun individu décoré d'un *bouton,* signe du rang que l'empereur lui accorde.

Il est rare qu'un Chinois appelé en justice pour quelque affaire, puisse éviter la bastonnade; mais il est deux moyens de s'y soustraire : le premier est de se faire remplacer; car, dit le P. *Lecomte,* il y a des gens tout prêts à recevoir des coups pour les autres. Cette assertion qu'on aura de la peine à croire, est cependant très-vraie. En effet, dit M. *de Guignes,* les personnes aisées, même celles de la classe ordinaire du peuple qui n'ont pas reçu de la nature des cuisses capables de supporter cette punition, trouvent des hommes qui, dans les affaires épineuses, se présentent à leur place et s'ex-

(1) *Duhalde,* Description de la Chine, II, 157.

posent à tous les inconvéniens qui peuvent en arriver. Il est vrai que ceux-ci, étant largement payés dans une pareille circonstance, usent du second moyen pour éluder la bastonnade, et que voici : lorsque le patient est étendu par terre, et que les bourreaux sont près de frapper, il lève les doigts dont chacun exprime une dixaine de deniers; les soldats qui comprennent très-bien ce signe, semblent frapper de toute leur force, mais ils font toucher à terre l'extrémité du bambou, et la cuisse n'est que légèrement effleurée; pendant ce temps le patient pousse de grands cris, et se retire ensuite sans avoir beaucoup souffert.

On peut donc dire qu'à la Chine il y a des gens qui vivent de coups de bâton; mais si dans ces occasions ils n'avoient pas les moyens de les esquiver en partie, ils ne résisteroient pas long-temps aux inconvéniens de ce métier: car on donne la bastonnade depuis cinq coups jusqu'à cinquante, et même au-delà; il est rare, dans ces derniers cas, qu'un homme survive à l'exécution. La manière dont M. de Guignes a vu appliquer la bastonnade, est très-cruelle. Les bambous ont de cinq à six pieds de long sur quatre doigts de largeur, et sont arrondis sur les côtés. Lorsque le mandarin est dans son tribunal, il a devant lui un étui rempli de petits bâtons longs de six pouces et larges d'un

pouce ; et autant qu'il en jette sur la table, autant de fois cinq coups les bourreaux doivent-ils appliquer au patient.

Un autre expédient de la justice chinoise, c'est de rendre toute une famille responsable des crimes commis par un seul de ses membres, et de punir les parens du coupable quelquefois jusque dans le neuvième degré, quelque avérée que soit leur innocence. « Au commencement » que j'étois à Péking, dit un missionnaire (1), » cette rigueur me parut extrême ; mais depuis » que j'ai vu qu'il n'y a que la crainte et l'in- » térêt qui fassent agir les Chinois, j'ai jugé » cette mesure raisonnable et nécessaire. »

M. de Guignes assure pourtant que la justice n'est pas mal administrée en Chine, et qu'on observe dans les tribunaux quelques formes conservatrices de l'innocence. C'est surtout envers les débiteurs et banqueroutiers qu'on exerce une justice aussi prompte que sûre.

Malgré tous les éloges que M. de Guignes donne à la police chinoise, il convient que ce pays est infesté de nombreuses bandes de voleurs, et que des pirates ravagent impunément les côtes de ce grand et puissant empire.

« Les voleurs, dit-il, montrent beaucoup d'adresse dans l'exercice de leur métier ; ils joignent

(1) *Amyot*, Art milit. des Chinois, p. 27.

même quelquefois la force à la ruse, mais rarement la violence, parce que tout voleur surpris les armes à la main est condamné à être étranglé. C'est surtout à Quanton que l'on trouve un grand nombre de filous; ils ont même des chefs que les Chinois savent trouver dans l'occasion, et par le moyen desquels on peut retrouver un objet perdu, en entrant en composition avec eux; c'est ce que j'ai vu moi-même. »

« Les voleurs de Quanton s'adressent de préférence aux étrangers, et parmi ceux-ci aux nouveaux arrivés; ils sont ordinairement plusieurs ensemble, soit pour se passer de main en main l'objet volé, soit pour barrer le chemin à ceux qui veulent les poursuivre : il est d'ailleurs difficile de les saisir, car du moment où l'on met la main sur leur habit, ils ouvrent les bras, abandonnent leur veste et s'échappent avec rapidité. »

« Un filou chinois a soin de ne se mettre jamais du côté où il veut voler; aussi les étrangers qui arrivent nouvellement d'Europe sont-ils toujours surpris de ne trouver personne, en regardant du côté où ils se sont senti toucher: le voleur se tient du côté opposé; il a l'air occupé de toute autre chose, et contrefait quelquefois l'étonné lorsque l'étranger se retourne pour le regarder. Dans le cas cependant où, reconnoissant le filou, on se décide à courir

après lui, et où l'on parvient à le saisir, le plus prudent est de le laisser aller tranquillement après lui avoir repris ce qu'il avoit volé ; car les suites des voies de fait sont dangereuses à la Chine, et l'on doit éviter avec soin les explications avec des juges ou des mandarins qui ne veulent pas entendre le plaignant, ou qui, persuadés de leur haute sagesse, regardent comme des barbares tous les hommes qui ne sont pas gouvernés par les mêmes lois qu'eux. »

« Ce que je viens de dire des voleurs chinois ne montre que leur adresse pour dérober légèrement un mouchoir ou quelque autre étoffe de peu d'importance; mais voici quelques exemples des moyens qu'ils emploient lorsque l'adresse ne suffit pas.

» Des voleurs voyant un Européen monter les marches d'un petit pont qui est dans le faubourg de Quanton, et s'apercevant qu'il avoit de l'argent sur lui, l'un d'eux le saisit fortement par les bras tandis que les autres fouillèrent dans ses poches. La chose fut exécutée si lestement que les voleurs étoient déjà bien loin avant que l'étranger et ceux qui l'accompagnoient fussent revenus de leur surprise, et eussent songé à se mettre en défense ; cependant le vol fut fait en plein jour, et celui qui fut volé, étoit en état, à lui seul, de terrasser cinq ou six Chinois : il

est vrai qu'il aima mieux rire de l'événement que de courir après les filous. »

« Un autre moyen que les voleurs mettent en usage pour entrer dans les maisons, c'est d'y pratiquer un trou par lequel ils s'introduisent, en prenant la précaution de mettre une petite chandelle dans l'ouverture pour retrouver leur chemin lorsqu'il faut sortir. Un gros papier qui conserve le feu, et qui s'allume en soufflant dessus, les dirige dans les chambres et leur fait apercevoir les différens objets qui sont bons à prendre. Une personne de ma connoissance, entendant du bruit chez elle pendant la nuit, présuma qu'il étoit causé par des voleurs : ayant découvert le trou par lequel les Chinois s'étoient introduits dans la maison, elle s'avisa d'en retirer la petite chandelle et de la mettre un peu plus loin en face de la muraille, puis elle se plaça en embuscade avec ses domestiques, dont l'un se mit à faire du bruit; aussitôt les voleurs coururent tête baissée pour passer par le trou; mais s'étant frappés rudement contre le mur, ils tombèrent et furent arrêtés.

» Lorsque les voleurs sont assez adroits pour pénétrer dans les appartemens, ils brûlent, dit-on, des drogues pour endormir plus profondément ceux qui y sont couchés : c'est ce que je ne puis assurer; mais je sais très-bien qu'ils en-

tourent le lit de la personne endormie avec les chaises de l'appartement, de manière que, lorsqu'elle vient à se réveiller et qu'elle veut s'élancer de son lit, elle se trouve assez embarrassée pour que les voleurs aient le temps de s'évader. »

Les voleurs les plus redoutables sont les mandarins eux-mêmes : ils choisissent dans les boutiques des marchands tout ce qui leur plaît, le payent à vil prix ou ne le payent pas du tout, sans que le particulier puisse s'en plaindre, à moins qu'il n'ait un *protecteur* particulier parmi les grands seigneurs (1); et une semblable protection est payée au poids de l'or. La seule permission de parler à un mandarin, pour lui porter plainte, s'achète quelquefois 30,000 piastres. Aussi ces fonctionnaires, sortis de familles pauvres, amassent en peu d'années des fortunes immenses. M. de Guignes cite nominalement des exemples connus de tous les Européens de Quanton.

Ces remarques suffisent provisoirement pour faire apprécier à sa juste valeur le *bel ordre* qui règne en Chine, et qu'on a osé nous proposer comme un modèle à suivre. Voyons maintenant quelles sont les forces physiques de ce gouvernement *paternel*.

La population de la Chine a de tout temps

(1) *Lange*, Voy. à Péking, publié par *Pallas*, p. 216.

été un sujet de dispute. Voici trois dénombremens qui passent également tous les trois pour officiels.

NOMS des PROVINCES.	SELON le mandarin CHOU-TA-JEN et M. BARROW, en 1797.	SELON le père ALLERSTEIN, en 1778.	SELON LE MÊME, en 1743.
	d'hab.	hab.	hab.
Petchely,.....	38 millions.	15,222,940	16,702,765
Kiangnan,.....	32 *id.*	45,922,459	26,766,365
Kiangsy,.....	19 *id.*	11,006,640	6,681,350
Tchekiang,.....	21 *id.*	15,429,690	15,623,990
Fokien,.....	15 *id.*	8,063,671	7,643,035
Houkouang,....	27 *id.*	16,909,925	4,264,850
Honan,.....	25 *id.*	16,332,507	12,637,280
Chantong,.....	24 *id.*	25,180,734	12,159,680
Chansy,.....	27 *id.*	9,768,189	8,969,475
Chensy,.....	30 *id.*	14,609,457	14,804,035
Setchuen,.....	27 *id.*	2,782,976	15,181,710
Quanton,.....	21 *id.*	6,797,597	6,006,600
Quangsy,.....	10 *id.*	3,947,414	1,143,450
Yunnan,.....	8 *id.*	2,078,802	1,189,825
Koei-Tcheou,...	9 *id.*	3,402,722	255,445
Leao-Tong,.....	.....	668,852	235,620
Total.....	333 millions.	198,214,553	133,584,125

Il est difficile d'établir avec précision la population de la Chine, parce que les Chinois varient dans leurs rapports; mais si M. Barrow eût jeté les yeux sur les états qui ont été donnés avant lui, il auroit reconnu que les siens sont contre la proportion établie. La population du Petchely, suivant l'auteur, est plus grande que celle du

Kiang-Nan, tandis que par les états de 1743 et 1778, on voit que le nombre d'habitans est plus considérable dans la dernière province. Cela doit être, puisque le Petchely est presque de la moitié plus petit et que le terrain y est mauvais, au lieu que le Kiang-Nan est fertile et très-commerçant. Il s'ensuit que la note qui assigne trente-huit millions d'habitans au Petchely, et seulement trente-deux au Kiang-Nan, est inexacte.

Mais si le P. Allerstein a suivi une proportion plus juste, il n'en est pas moins évident que son compte est impossible. Est-il permis de supposer quarante-cinq millions d'habitans dans une province aussi petite que le Kiang-Nan, et dont la partie méridionale est remplie de montagnes?

Le Kiang-Nan contient dix mille lieues de superficie, et la France trente mille. La population en France est réputée considérable; comment peut-on supposer, dans un terrain trois fois plus petit, un nombre d'habitans qui va presqu'au double? Lorsque M. Barrow et les missionnaires n'auront pas d'autres états à donner, il sera permis de les révoquer en doute.

Ce qui a jeté souvent les missionnaires dans l'erreur, c'est de vouloir toujours multiplier par cinq le nombre des familles. Un état de l'an 1122 donne 28,882,558 familles, comprenant 46,734,784 bouches, ce qui ne fait pas *deux*

personnes par famille. On l'un ou l'autre de ces nombres est nécessairement faux. Un autre de 1790 donne 13,196,206 familles, comprenant 58,854,711 bouches, ce qui met un peu plus de *quatre* personnes. On voit que les dénombremens chinois se contredisent, et qu'il ne faut pas toujours multiplier par cinq (1).

Niewhoff met, après la conquête, 105,871,434 personnes. La population, sous Kang-Hy, étoit de 115,052,724 personnes. En prenant un milieu entre sept dénombremens, on trouve 118 millions; et si l'on y ajoute 5 millions pour les mandarins, les lettrés et les soldats, on aura 123 millions. Enfin, si l'on compare la Chine avec la France, sous le rapport de l'agriculture et de la population, on trouvera que 136 millions 250 mille est le nombre proportionnel d'habitans : pour peu qu'on ajoute à la population de la Chine, en la supposant un peu plus peuplée que la France, on aura de 140 à 150 millions d'habitans, ce qui est le terme le plus élevé qu'on puisse admettre. Il ne faut pas juger de la population totale par celle de certaines provinces; on trouve, dans plusieurs, des espaces d'une vingtaine de lieues incultes et presque abandon-

(1) Observations sur les dénombremens de la Chine, par M. *de Guignes* père; *Journal des Savans*, mars 1780, p. 155 et suiv.

nés. Le Honan a, du côté de l'ouest, des contrées dépeuplées et stériles. Le Hou-Kouang a de vastes déserts; nous avons vu, dit M. de Guignes, des cantons entièrement incultes. En traversant le Kiang-Nan dans sa partie occidentale, ce voyageur n'a pas rencontré plus de monde que dans les autres provinces, et souvent, après avoir couru à cheval une demi-journée, il n'a vu que quelques personnes.

Il est vrai que pour appuyer leur système, les missionnaires, les mandarins et leurs copistes, prétendent que les villes sont très-peuplées; ils citent pour exemple Péking, dont ils portent la population à trois millions d'ames; mais à Péking, comme dans toutes les villes de la Chine, les trois-quarts du terrain sont vides; les maisons ne sont bâties que le long des rues, et l'intérieur est abandonné. « J'ai traversé, dit M. de *Guignes*, » la ville de Péking dans la diagonale; on ne » voyoit aucune maison à une grande dis- » tance; le terrain étoit sablonneux et plein de » fondrières; je me croyois enfin en pleine » campagne, lorsque la voiture est rentrée dans » la grande rue, auprès de la porte.... J'ai monté » sur les remparts, j'ai regardé par-dessus les » murailles, en traversant les villes, et j'ai vu » de grands espaces abandonnés. Je pense que » l'intention de ceux qui ont entouré les villes » avec des remparts, a été de mettre les ci-

» toyens à l'abri, et d'enclorre assez de terre » pour pouvoir les nourrir; voilà pourquoi les » enceintes sont si vastes, et que long-temps » après avoir quitté une ville on en revoit en- » core les murs. Nous avons eu d'ailleurs la » preuve que les terres, ainsi entourées, sont » cultivées, même dans les capitales; je citerai » Sou-Tcheou-Fou. » Ce témoignage est confirmé par un voyageur russe, à qui Péking paroît avoir deux fois l'étendue de Moscou; mais les maisons n'y sont pas plus serrées ni plus grandes : il y a de vastes espaces vides (1). Ainsi, comme Moscou a tout au plus 320,000 habitans (pendant l'hiver), on ne sauroit donner à Péking que 7 à 800,000 habitans. Cette estimation coïncide avec les calculs de M. de Guignes, quoique ceux-ci soient fondés sur une base différente.

Les autres villes ne sont pas mieux peuplées. Les missionnaires les plus véridiques assurent que la vaste étendue de *Nanking* ressemble à un désert, et que l'espace couvert de maisons n'égale pas le tiers de Paris (2). Quant à la population de Quanton, le P. Lecomte l'avoit évaluée à un million 500,000 individus; le père Duhalde se contente d'un million : les facteurs

(1) *Lange*, Voyage, etc.

(2) Journ. des Sav., juillet 1782, p. 470. *Duhalde*, t. I, p. 128.

anglais, selon les compagnons du capitaine Cook (1), ne l'estimèrent, il y a trente ans, qu'à 250,000, et M. Sonnerat prétend la réduire à 75,000, en s'appuyant du témoignage des Chinois.

Ce qui a fait tomber les voyageurs dans l'erreur, c'est le nombre considérable d'habitans qu'ils ont vu réunis dans beaucoup d'endroits, sans pouvoir vérifier si ces habitans appartenoient aux lieux où ils se trouvoient, ou s'ils étoient d'ailleurs. « J'ai vu, dit M. de Guignes, la même » chose, et je puis dire que souvent la foule » étoit considérable; mais comme nous partions » presque toujours long-temps après l'ambas- » sadeur, nous trouvions alors la place vide, et » nous apercevions dans la campagne les mêmes » personnes que nous avions vues dans les bourgs » ou les villes, s'en allant par bandes considé- » rables: il s'ensuit que la plus grande partie » du peuple qui remplissoit les lieux où nous » nous arrêtions, n'en formoit pas la population, » mais provenoit des campagnes voisines. On » doit se persuader que les Chinois de ces con- » trées, qui n'avoient jamais vu des étrangers, et » ne devoient plus les voir, accouroient d'une » grande distance pour les considérer: il n'y

(1) *Cook*, troisième Voyage, trad. franç., IV, p. 503.

» a rien d'extraordinaire, puisque cela arrive » tous les jours en Europe. »

On doit aussi penser que les mandarins qui ont vu les Anglais avec jalousie et méfiance, et dont ils connoissoient les établissemens dans l'Inde, ont dû leur fournir des états exagérés dans l'intention de représenter la Chine comme un pays très-peuplé et capable de se défendre.

Suivant la note donnée aux Anglais, les revenus de l'empire se montent à 66 millions sterling, ou un milliard 485 millions; le surplus, toutes dépenses payées, s'envoie à Péking, et monte à 12 millions sterling, ou 270 millions.

Nous allons faire voir que M. *Barrow* s'est trompé dans son propre calcul.

Paye de 1862 mandarins civils, 2,960,000 taels	22,200,000 f.	44,400,000 fr.
Id. des sous-officiers, ... *id*.	22,200,000	
Paye de 7965 mandarins de guerre, ...	14,808,375.	562,308,375
Id. d'un million de soldats à pied, à 2 taels, ...	547,500,000	
Id. de 800 cavaliers, à 4 taels, ...		
Fournitures, armes, etc.		
Artillerie, forts, marine		562,308,375

Revenus, 66,000,000 st.	1,485,000,000 f.	Dépenses,	1,169,016,750
Dépenses, 51,956,266	1,169,015,985	Revenus,	1,485,000,000
Surplus, 14,043,734	315,984,015, au lieu de		315,983,250

Le surplus seroit toujours de 316 millions, et non de 270, somme qui paroît cependant être plus exacte, puisque le même auteur, en parlant de ce surplus à la page 575, le porte à 274,210,000 fr. Voilà trois résultats donnant une erreur de 40 millions. L'état des revenus est donc exagéré; les propres paroles de M. Barrow vont le confirmer :

« L'empereur actuel, Kia-King, quoiqu'il eût » profité des immenses richesses du premier » ministre de son père, fut obligé, sans parler » d'autres sommes, de recevoir 3,750,000 fr. » des marchands de sel de Quanton, et fut » forcé d'envoyer vendre dans cette ville des » perles, des agates et divers effets précieux, » afin de pouvoir subvenir aux frais nécessaires » pour soumettre les rebelles d'une province de » l'ouest. »

Comment croire, d'après ce passage, aux richesses immenses attribuées à l'empereur, puisqu'il se trouve embarrassé même avec l'addition des biens du Ho-Tchong-Tang, le premier ministre de Kien-Long?

Il faut croire que l'état qui porte les revenus à un milliard 485 millions, n'est pas plus exact que celui qui met sur pied dix-huit cent mille soldats, dont la dépense s'élève à onze cent millions. En cela on voit que les mandarins ont été bons calculateurs en établissant une juste

proportion entre les dépenses et les revenus. M. de Guignes propose un compte tout à fait différent, mais qui paroît bien plus s'approcher de la vérité.

Un édit de l'empereur, de l'année 1777, reconnoît que le tribut levé en argent sur tout l'empire s'élève à 206,955,000 francs. Comme il est d'usage à la Chine de payer les impôts moitié en argent et moitié en nature, nous poserons une somme pareille, et nous aurons pour l'impôt en général, 413,910,000 francs. La Chine est presque six fois aussi grande que la France; celle-ci contient 29,536 lieues carrées, et la Chine 175,980.

On compte en France 150 millions d'arpens, dont cent en culture. On aura donc pour la Chine 900 millions d'arpens et six cents en culture. La preuve du calcul, c'est que l'énumération chinoise des terres, tant des tatares, des soldats, des mandarins, des lettrés, des bonzes, que du peuple, fixe à 545 millions d'arpens la quantité des terres cultivables, somme peu éloignée de 600 millions. L'arpent de bonne terre rend en France quatre setiers, et l'arpent ordinaire en rend deux, ce qui donne trois setiers pour terme moyen. En mettant le setier à 20 francs, on aura 60 francs pour l'arpent, et par conséquent 70 millions d'arpens en grains donneront plus de quatre

milliards; cette somme est trop forte, puisque l'évaluation des terres, le produit des arts et des manufactures, celui du commerce et la valeur des maisons ne donnent que trois milliards (1); c'est donc sur un taux moyen qu'il faut calculer, et non sur ce que rend réellement l'arpent.

Nous allons faire voir qu'il faut suivre le même calcul pour la Chine. Cet empire possède 545 millions d'arpens de France cultivables, dont il faut retirer les terres des exempts, ce qui réduit la quantité à 521 millions. L'arpent chinois ou meou, rend trois *pics*; mais comme il est d'un quart plus petit que celui de France, il faut en compter quatre, en réduisant les arpens chinois en arpens de France. 521 millions d'arpens à quatre pics par arpent, et à dix livres le pic, donnent vingt milliards, dont le dixième pour l'impôt donne deux milliards. Si l'on ajoute le second dixième perçu dans les provinces du sud, les douanes et autres produits, le revenu général s'éleveroit à près de trois milliards, somme qui surpasse de beaucoup les revenus alloués à l'empereur par les différens auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

L'édit de l'empereur, de 1777, fixe l'impôt général à la somme de 413,910,000 livres, qui est le dixième de l'estimation totale des terres,

(1) *Arnould*, Balance du commerce, 1791.

s'élevant à quatre milliards cent trente-neuf millions cent mille livres. En divisant donc cette somme par 700 millions d'arpens chinois, faisant 521 millions d'arpens de France, on aura pour l'estimation de chaque arpent 5 liv. 17 sous, dont le dixième est de 11 sous 8 deniers et $\frac{2}{3}$. payables pour chaque arpent de terre cultivable.

On trouvera peut-être que cette estimation de l'arpent est peu considérable ; mais l'édit de 1777 en fixe lui-même la moitié. Il faut observer de plus, qu'autrefois on ne payoit pas de taille, mais une capitation qui étoit de deux mas, ou 30 sous par personne, depuis l'âge de 20 ans jusqu'à 60. Sous Cang-Hy, on comptoit soixante millions de contribuables. On voit au premier coup d'œil que les revenus provenant de la capitation étoient beaucoup moindres qu'à présent. Aussi les missionnaires, le P. Lecomte, le P. Magalhaens et autres, ne portoient les revenus, dans le 17e siècle, qu'à 280 millions.

Sous Yong-Tching, on changea la capitation en taille, et l'on donna pour raison les variations et le peu de solidité de l'impôt personnel. Ce prétexte étoit juste, mais il cachoit le vrai but, celui d'augmenter les revenus. On a donc pu porter trop haut l'estimation de l'arpent, parce qu'alors le Chinois se seroit trouvé chargé comme auparavant, au lieu qu'on a voulu lui persuader qu'il payoit moins, tandis qu'il paye

davantage. D'ailleurs l'impôt ne tombe que sur le propriétaire, et non sur le simple cultivateur ou fermier. A la Chine, celui qui loue une ferme donne la moitié du produit, et s'entretient d'outils et d'autres choses nécessaires à la culture.

Il faut ajouter à la somme de 413,910,000 liv. le second dixième qui se perçoit dans les provinces du sud, où l'on fait deux récoltes. Il est difficile de dire précisément de quelle manière ce second impôt est prélevé; est-ce sur l'estimation des terres, ou est-il pris en nature sur la récolte? Il est dit dans tous les auteurs, qu'on perçoit dans les provinces du sud un second dixième sur le riz pour être envoyé à Péking; comme il n'est pas fait mention d'argent, on doit conclure que c'est un dixième en nature.

Les divers auteurs qui ont pareillement écrit sur cette seconde récolte, ne parlent que de la province de Quanton, mais cela doit s'étendre plus loin. Supposant donc un degré et demi de latitude sur neuf degrés et demi de longitude, on aura 8066 lieues de superficie, ou 40 millions d'arpens, dont la valeur en riz, pour la seconde récolte, sera d'un milliard 161 millions, dont le dixième s'élevera à 161 millions 320 mille livres, partie portée en riz à Péking, partie mise dans les magasins de l'État.

Nous avons donc moitié de l'impôt perçu en argent, s'élevant, par l'édit de 1777, à.....	206,955,000 fr.
Seconde moitié perçue en nature.....	206,955,000
Second dixième en nature, pour la seconde récolte.....	161,320,000
Douanes, droits sur le sel, charbon, etc.	48,047,670
Commerce des étrangers à Wampou..	6,000,000
Soieries, toiles, porcelaines, etc., envoyées à Péking.....	20,722,330
TOTAL.....	650,000,000 fr.

Nous avons dit plus haut qu'on payoit autrefois une capitation qui fut changée en taille sous Yong-Tching. Cependant, divers ouvrages parlent d'une capitation, et M. de Guignes l'a vu payer par des marchands, artisans et domestiques. Il n'est pas croyable que cette classe d'hommes ne paye rien ; car il en résulteroit que tout le monde quitteroit l'état d'agriculteur pour se mettre marchand ou ouvrier. En portant cet impôt personnel de 30 à 40 millions, les revenus s'éleveront à 690 millions, sans parler des domaines de l'empereur, dont on ignore la valeur. On peut enfin conclure que les revenus impériaux peuvent être de 750 à 800 millions, en y ajoutant les rentrées qui proviennent des confiscations et saisies diverses.

Nous allons faire voir par un exemple, combien il faut se méfier des tableaux statistiques

chinois. Le P. Duhalde dit que l'empereur a dix mille barques qui portent tous les ans 40 millions 155,490 sacs de riz, pesant chacun cent vingt livres; ce qui fait quatre milliards 819 millions de livres de riz, ou deux millions 409 tonneaux.

Les barques de l'empereur sont, selon l'état officiel, au nombre de 9,999; mais les mandarins ont avoué à M. de Guignes qu'ils n'en ont jamais vu ou compté plus de quatre à cinq mille. Ces barques portent huit cents pics ou 50 tonneaux, et ne font qu'un seul voyage dans l'année: or, pour conduire à Péking la quantité de riz énoncée par le P. Duhalde, il faudroit 48 mille cent quatre-vingt-six barques. Si l'on suppose de plus que l'empereur nourrisse, par jour, trente mille personnes à deux livres de riz chacune, il n'en faudra pour l'année que vingt-deux millions de livres, et l'on en met de quatre à cinq milliards. Le sel exigeroit près de six mille barques, et la quantité qu'elles porteroient fourniroit trois livres de sel par jour à trente mille personnes.

L'erreur provient d'avoir compté le sac pour cent vingt livres, tandis qu'à la Chine il n'est que de quarante livres.

Quarante millions 155,490 sacs de riz, à quarante livres, font seize millions, 62,196 pics, et en estimant chaque pic à dix francs, on aura une

valeur de cent soixante millions, qui répond à celle que j'ai indiquée dans les revenus provenant du second dixième de la seconde récolte.

Le tribut payé par chaque province est rapporté différemment par les écrivains. Celui du Kiang-Nan, suivant le P. Duhalde, monte à trente-deux millions de taels, ou 240 millions; tandis que ce même tribut, détaillé dans d'autres auteurs, ne s'élève qu'à cinquante et un millions, comprenant l'argent, le riz, la soie, etc.

On voit qu'il faut être en garde contre les rapports des Chinois, qui en général exagèrent toujours. Qu'on fasse attention au produit des douanes de cet empire; les droits, détaillés province par province, ne rendent que quarante-huit millions. Si dans un pays aussi vaste, où le commerce intérieur est considérable, le rapport des douanes ne monte qu'à quarante-huit millions, on doit juger par-là du reste, et se persuader que les revenus ne sont pas si grands, puisqu'une partie essentielle ne rend que quarante-huit millions, tandis que les douanes réunies d'Écosse et d'Angleterre rapportent 143,695,000, c'est-à-dire trois fois autant.

M. de Guignes a fait beaucoup de recherches pour se procurer des notions exactes sur les dépenses du gouvernement chinois. En voici les résultats :

Le dixième du revenu suffit pour payer tous les officiers. Le compte de M. Barrow donne le même résultat; ainsi, nous poserons, pour la paye des mandarins civils et de guerre, et pour les sous-officiers,

La somme de.....	57,500,000 fr.
600,000 soldats de pied, à 3 taels.....	162,000,000
200,000 cavaliers, à 4 taels..... ...	72,000,000
800,000 chevaux, à 20 *id.* 4,000,000, dont le dixième pour les frais.....	3,000,000
Armes, fusils.....	6,000,000
Uniformes.....	24,000,000
Marines, bateaux, barques.....	100,000,000
Canaux, entretiens.....	30,000,000
Forts, artillerie.....	25,500,000
Revenus, 650 millions, à ôter les dépenses,	480,000,000

Le surplus de 176 millions rentre dans les coffres de l'empereur, et sert à payer sa dépense.

On ne parle pas ici des 40 millions de capitation, du produit des domaines et des confiscations, pouvant s'élever à cent millions et plus à ajouter aux 170 millions; ce qui porte à 270 millions la rentrée totale des revenus entrant tous les ans dans le trésor de l'empereur, soit en argent, soit en riz, en étoffes ou autres effets.

M. Barrow porte l'armée à dix-huit cent mille hommes; M. de Guignes en compte beaucoup

moins; mais en cela il a suivi de bons auteurs, et surtout les missionnaires qu'on ne peut pas supposer être portés à diminuer.

« Nous avons traversé, dit-il, la Chine dans sa longueur, et de deux côtés différens, jamais nous n'avons rencontré aucuns corps de troupes; nous avons trouvé une quarantaine de soldats à l'entrée des villes du troisième ordre, deux cents et plus à celles du second, et mille ou deux mille dans les villes du premier rang. Nous n'avons vu qu'un très-petit nombre de soldats à Péking, et il n'y avoit que deux misérables corps-de-garde à l'entrée du palais. L'empereur, il est vrai, étoit entouré, dans ses jardins, de beaucoup de monde; mais cette foule, dont un quart pouvoit être des mandarins, des officiers du palais et quelques soldats, étoit composée de coulis, de valets et de cuisiniers.

» Si la Chine avoit autant de troupes que le dit M. Barrow, on en rencontreroit quelquefois. Il est vrai que, pour tromper les Anglais, les Chinois ont placé sur leur passage un plus grand nombre de soldats; mais nous qui avons passé, et même séjourné dans les mêmes lieux, pourquoi n'y en avons-nous pas vu autant?

» Lorsque j'étois à la Chine, en 1784, les Chinois eurent bien de la peine à rassembler un corps régulier de six à sept mille hommes, et il leur y fallut du temps. »

Quant à la cavalerie, on n'en voit presque point; M. de Guignes n'en a jamais rencontré, pas même à Péking. Les chevaux sont rares, et ce n'est qu'avec peine qu'on nous en a donné; d'ailleurs les mandarins ne sont jamais embarrassés, car ils prennent ceux des particuliers. La ville de Te-Tcheou, dans le Chan-Tong, possède une plus grande quantité de chevaux, et ils sont meilleurs dans son district.

« Dans notre retour, dit M. de Guignes, en passant la montagne de Mey-Lin, qui sépare les deux provinces du Kiang-Sy et du Quang-Tong, les chevaux qu'on nous procura appartenoient à des soldats: ceux-ci nous suivirent à pied, et paroissoient en prendre grand soin. C'est la ville qui leur donne ces chevaux. »

De toutes les observations que M. de Guignes a faites pendant son long séjour à la Chine, il résulte l'aperçu suivant sur le nombre des soldats.

Infanterie.

1,299	villes du 3e ordre,	à	50 soldats,..	64,950
211	*id.* du 2e *id.*	à	400 *id.*.....	84,400
179	*id.* du 1er *id.*	à	1,000 *id.*.....	179,000
16	Fouyen,.....	à	3,000 *id.*.....	45,000
15	Tsiang-Kiun,.....	à	3,000 *id.*.....	45,000
11	Tsongtou,.....	à	1,000 *id.*.....	11,000
1,000	corps de-garde par province,	à	7 hommes	105,000
	Péking.....			15,000
	Dans le nord.....			50,600
	TOTAL.....			600,000

Cavalerie.

A	20 hommes de cavalerie.....	25,980
A	100 *id*.....	21,100
A	500 *id*.....	89,500
A	1,000 *id*.....	15,000
11	Tsongtou, à 1,000 *id*.....	11,000
500	corps-de-garde par province, à 5 hommes..	37,500
	Péking.....	5,000
	Dans le nord.....	4,920
	TOTAL.....	210,000

On ne donne pas ces calculs pour certains, et ils peuvent être susceptibles de quelque augmentation. « Ce que j'ai vu par mes yeux, dit » notre voyageur, ce que les missionnaires rap» portent, ne donne pas plus de huit cent » mille soldats; et si je mettois en avant ce que » plusieurs Chinois m'ont dit, le nombre en » seroit moindre; car ils ne donnoient à chaque » province que quinze à vingt mille hommes. » Il faut observer qu'il y a trois provinces qui sont divisées en deux parties; en additionnant vingt mille hommes par province, autant pour Péking, et ce qui reste dans le nord, on ne trouveroit que quatre cent mille hommes, auxquels il faut ajouter la cavalerie, ce qui ne donneroit que six cent mille hommes (1).

(1) *Vanbraam*, Voyage, etc., t. I, p. 237.

Le voyageur hollandais, M. *Vanbraam*, confirme l'opinion de M. de Guignes.

« Je n'ai jamais vu, dit-il, de garde militaire auprès de l'empereur, il n'y a pas même » de corps-de-garde de troupes à la porte du » palais, et il s'en faut bien qu'on voie une » petite armée de soldats dans la capitale; car » je n'ai rencontré dans toutes mes courses » qu'un corps-de-garde de dix soldats. Je n'ai » pas été peu surpris de voir aussi peu de » troupes, tandis que les Anglais en portoient » le nombre à dix-huit cent mille hommes. J'ai » vainement cherché dans tout le voyage à en » apercevoir, pour pouvoir admettre cette éva- » luation.

» Dans les villes du premier et du second » ordre, nous avons trouvé jusqu'à 250 mili- » taires, et dans les villes du troisième, rare- » ment plus de la moitié de ce nombre. Ce » calcul est appuyé sur ce qu'on nous a mon- » tré toute la garnison. D'après cette base, » prise dans une circonstance où l'on a dû » grossir plutôt que diminuer, on ne peut » supposer tout au plus que huit cent mille » hommes. » On voit que M. *Vanbraam* part du même principe que M. de Guignes; seulement celui-ci a cru devoir admettre un plus grand nombre de soldats dans les capitales,

parce qu'il est de fait qu'on en donne trois mille au Fou-Yuen et au Tsiang-Kiun, et il pense que dans les villes du premier rang on doit supposer un nombre de troupes plus grand que celui de 250 soldats.

Cette force seroit encore respectable, si les Chinois n'étoient pas les plus mauvais soldats du monde. Ici nous pouvons citer le témoignage d'un missionnaire qu'on ne peut pas accuser d'avoir voulu dénigrer la Chine. « Il n'y » a pas de soldats plus vils et plus lâches que » ceux de la Chine; ce sont pour la plupart » des esclaves, condamnés à la servitude à » cause des crimes commis par eux ou par » leurs parens : dans les loisirs que leur lais- » sent leurs exercices militaires, ils font les » métiers les plus vils, tels que ceux de mu- » letiers, de portefaix et d'autres encore moins » honnêtes (1). »

Aussi tous les militaires russes, anglais et autres qui ont vu l'armée chinoise de près, pensent-ils qu'un très-mince corps d'Européens suffiroit pour subjuguer cet immense empire. Le lord *Anson* croit qu'un seul vaisseau de guerre disperseroit toute la flotte chinoise; *Pallas* et *Müller* assurent que les officiers

(1) *Trigault*, Expéd. ap. Sinas, p. 100.

russes regardent une invasion de la Chine par terre comme une entreprise qui ne trouveroit d'autres obstacles que ceux qui naîtroient de la distance et de la nature des contrées intermédiaires.

(La fin au cahier suivant.)

LETTRE

DE M. C. A. WALCKENAER,

SUR UN MANUSCRIT GÉOGRAPHIQUE CONSERVÉ A GÊNES.

MONSIEUR,

J'AI lu avec attention la notice relative au prétendu manuscrit d'*Antoniotto Usodimare*, inséré dans l'estimable ouvrage de M. *Giacomo Graberg*, intitulé *Annali di Géografia e di Statistica*, que vous m'avez remis (1).

L'opinion du savant *Akerblad*, qui a tenu ce

(1) Tome II, pag. 280. — (Il a paru, en l'an 1802, deux volumes ou *huit* cahiers de ce recueil, destiné à répandre en Italie le goût des études géographiques. Le succès ne répondit point aux vœux et au mérite de l'auteur qui, né en Suède, s'est établi à Gênes où il partage sa vie entre le commerce, les voyages et l'étude, jouissant d'une égale considération dans le monde littéraire et dans le monde commercial.)

(*N. d. Rédacteur.*)

manuscrit et en a tiré copie, est ici du plus grand poids; c'est suivant lui un recueil géographique qui contient quelques fragmens épistolaires des voyages d'Usodimare, un traité élémentaire de géographie, et des notes géographiques détachées qui paroissent avoir été sur un globe tel que celui de Martin Beheim, ou sur une carte semblable à celle de Fra Mauro.

Ce manuscrit paroît à M. Akerblad avoir été écrit du temps d'Usodimare, c'est-à-dire vers le milieu du quinzième siècle.

Votre attention, Monsieur, s'est portée sur le fragment n° 5, page 290 de l'ouvrage de M. *Giacomo Graberg.*

[« *Recessit de civitate Majorisarum Galeatia una Joannis Ferne, Catalani, in festo Sancti Laurentii, quod est in decima die mensis Augusti, anno Domini* 1346, *causa eundi ad* RUJAURA *et de ipsâ galeatiâ numquam posteà aliquid novi habuerunt.*

» *Istud flumen de longitudine vocatur* VEDAMEL, *et similiter vocatur Rujaura quia in eo recolligitur aurum de pajola. Et scire debeatis quod major pars gentium in partibus istis sunt electi ad colligendum aurum in ipso flumine qui habet latitudinem*

» *unius legue et fundum pro majore nave* » *mundi.*

» *Istud est caput finis terrarum Africæ* » *occidentalis,* etc. »

Traduction. « L'an du seigneur 1346, le » jour de la fête de Saint-Laurent, le 10 août, » il partit de la cité de Majorque une galéace » appartenant à Jean Ferne, Catalan, afin d'al- » ler à *Rujauri,* et jamais depuis on n'a eu » des nouvelles de cette galéace.

» Ce fleuve depuis long-temps (ou dans une » partie de sa longueur) est appelé *Vedamel;* » on le nomme aussi *Rujaura* (Rio do Ouro), » parce qu'on y recueille des paillettes d'or. » Et sachez qu'une grande partie des habitans » de ces contrées est employée à recueillir l'or » sur le fleuve même qui a une lieue de largeur » et assez de fonds pour le plus grand navire » du monde.

» C'est ici l'extrémité des terres occidentales » d'Afrique. »]

Vous m'avez demandé si je ne croyois pas qu'il y eût erreur de copiste dans la date de 1346?

Si, en supposant cette date exacte, il ne résultoit pas de ce passage une preuve évidente que le cap Bojador avoit été doublé dès 1346?

Je réponds à la première question que je ne crois pas qu'il y ait erreur dans la date.

Je réponds à la seconde que ce fragment ne prouve absolument rien pour l'extension des connoissances géographiques en 1346 au-delà du cap Bojador, ni même au-delà du cap de Nun.

Les preuves de ces deux assertions seront, je l'espère, courtes et évidentes.

Dans les notes de la traduction française de la géographie de Pinkerton, tome I, pag. 398, tome VI, pag. 361 et 434, j'ai parlé de trois cartes très-anciennes : l'une est celle des frères Pizigani, dont la date mentionnée dans l'intitulé, en écriture du temps, ne sauroit être douteuse : elle est de 1367 ; la seconde, dont je suis possesseur, peut, d'après un calendrier qui se trouve en tête, remonter jusqu'en 1384 ou descendre jusqu'en 1432 ; la troisième, qui est à la bibliothèque impériale, me paroît plus ancienne que les deux que je viens de mentionner ; mais c'est avec trop de précipitation que j'en ai fixé la date à 1346. Cette date se trouve en effet à la dernière feuille de la carte, qui se termine au cap *Buyeter*, ou cap Boyador ; mais c'est la date d'un voyage qui s'y trouve cité, et non celle de la carte. J'avois donné il y a long-temps la note de cette erreur à mon ami, M. Macedo qui, à mon invitation, s'est beau-

coup occupé de ces monumens géographiques. D'après la coïncidence dans la date du voyage de la carte et dans celle du fragment, je présume qu'il est question du même voyage : vous pouvez, au reste, vous en assurer en consultant ce manuscrit qui se trouve à la bibliothèque impériale, sous le n° 6816.

J'ajoute ensuite qu'en supposant, comme je le crois, que cette date de 1346 est certaine, cela ne prouve pas qu'en 1346 les connoissances géographiques s'étendissent jusqu'au Rio d'Ouro: que dis-je? ce fragment prouve précisément le contraire. Il nous apprend qu'un certain Jean de Ferne, Catalan, partit de la ville de Majorque sur un bâtiment, le 10 d'août 1346, pour se rendre *(causa eundi)* au *Rujaura*, et que depuis on n'en a plus entendu parler. Il n'y a pas de doute que le *Rujaura* ne soit l'*Auris-Fluvius* des cartes de Samito, le *Rio d'Ouro* de nos cartes modernes.

Cela prouve qu'en 1346, on avoit entendu parler d'un fleuve sur les bords duquel on recueilloit de l'or, et qu'on faisoit alors des efforts pour le découvrir, que Ferne fit une de ces tentatives et qu'il y succomba.—Rien ne prouve qu'il soit seulement sorti de la Méditerranée.

On m'objectera qu'à la suite est un détail circonstancié de Rujaura. Mais ce détail ne peut être de Ferne, puisqu'il périt dans son expédi-

tion. Le nom de Rujaura a pu être connu du temps de Ferne, sans qu'aucun vaisseau y fût parvenu, sans qu'on eût même passé le cap Nun.—Le cap de Bonne-Espérance étoit nommé avant d'être découvert. Nous ne doutons pas de l'existence de Tombouctou, quoique tous nos efforts pour y arriver aient été jusqu'ici sans succès; combien de pays, de villes, de rivières dans l'intérieur de l'Afrique, dont nous parlons, que nous inscrivons sur nos cartes et que nous ne connoissons pas!

La notice sur le Rujaura, qui est la suite du voyage de Ferne, se trouve dans un manuscrit du milieu du quinzième siècle, c'est-à-dire lorsqu'on avoit découvert le cap Vert et les Açores; elle ne prouve donc rien sur l'état des connoissances en Afrique en 1346, ou même avant les monumens historiques universellement connus. Il n'y a donc rien jusqu'ici de plus authentique que l'accord des trois cartes géographiques dont j'ai parlé, qui toutes se terminent au *cap Buyeter* ou *Embueder* qui est le cap Bojador; et à cet égard il ne sauroit y avoir d'erreur et de confusion, car toute cette côte est dessinée dans les trois cartes dont je parle, avec autant d'exactitude et avec plus de détail que dans l'Afrique de d'Anville.

Après avoir répondu d'une manière qui me paroît satisfaisante, aux deux questions que vous

m'aviez proposées, permettez-moi de me livrer à l'examen de la notice curieuse sur le Rujaura, qui termine le fragment. Elle nous apprend le nom donné par les Maures-Arabes au Rio d'Ouro, et l'étymologie du nom des peuples qui l'habitent; ce que je n'ai pu trouver, ni dans l'Edrisi, ni dans Sanuto, ni dans Marmol, ni dans Léon l'Africain. Enfin, elle nous prouve que la carte dont on a extrait ce fragment est postérieure à celles dont nous avons parlé, mais antérieure au voyage de Usidomare ou de Cadamusto, qui eut lieu en 1445, et qu'elle est probablement le relevé des notes ou légendes de la carte dont Usidomare se servit pour naviguer. Si je parviens à établir ces deux points, j'espère que je persuaderai à M. Giacomo-Graberg qu'il y a quelque instruction à tirer de ce qu'il appelle trop sévèrement « des no-» tions ineptes, fabuleuses, disposées en forme » d'itinéraire. » Et peut-être y gagnerons-nous la publication entière de ce manuscrit.

Continuons la traduction de la notice :

« Ce fleuve, dans une partie de sa longueur, » est appelé *Vedamel*. »

Qui ne voit que ce nom de Ved-a-mel ou *Wed a Mail* est le nom arabe *Wed al Mailah* ou fleuve salé? Edrisi (1), et après lui l'Anglais Shaw, nous apprennent qu'il y a un fleuve de

(1) *Hartman*, Edrisi Africa, p. 232; et *Shaw*, p. 127 et 113.

ce nom dans le royaume d'Alger. Les habitans de l'intérieur des terres près du fleuve d'Ouro, font en effet un grand commerce de sel; et sur les bords de ce même fleuve que personne n'a remonté, et dont on ne connoît pas le cours, se trouve probablement le Tegaza que d'Anville, dans son Afrique, a inscrit non loin de là et sur le même parallèle, et d'où se tire le sel de roche que l'on porte en Nigritie.

Le nom de *Wadelims*, inconnu à d'Anville, mais que les cartes d'Arrowsmith donnent aux habitans de la côte près du Rio do Ouro, me paroît avoir la même étymologie que Vedamel. C'est aux Sacy et aux Langlès qu'il appartient de donner à cette remarque qui me paroît évidente, tous les développemens dont elle peut être susceptible. Reprenons l'examen de notre fragment.

« Ce fleuve, dans une partie de sa longueur, » est appelé *Vedamel* (Wad al Maïlah); on le » nomme aussi *Rujaura* (Rio do Ouro), parce » qu'on y recueille des paillettes d'or. Sachez » qu'une grande partie des habitans de ces con- » trées est employée à les recueillir. Ce fleuve a » une lieue de large et un fonds convenable pour » les plus grands vaisseaux du monde. C'est ici » l'extrémité des terres occidentales d'Afrique. »

Vous voyez bien, Monsieur, que la pointe qui se trouve à l'entrée du Rio do Ouro étoit le terme des connoissances de la carte d'où ceci

a été copié; c'est ainsi qu'à une des pointes sud du cap Bojador, on trouve inscrit sur la carte manuscrite de la bibliothèque impériale, dont j'ai parlé, *cap de Finisterra occidental :* et ceci nous prouve l'existence d'une expédition ou d'un voyage de découvertes, qui eut lieu entre celui qui se fit vers le milieu du quatorzième siècle, et d'après lequel on a construit nos trois anciennes cartes, et le célèbre voyage de Cadomosto et d'Usidomare, qui fit découvrir le cap Vert et les Açores. Les documens imprimés qui font connoître la dernière expédition, ne fournissent aucunes lumières sur les deux premières. M. de Macedo, Portugais qui déchiffroit avec tant de facilité les manuscrits de sa nation, et que j'avois engagé dans ces recherches, étoit sur la voie de découvertes importantes lorsque les désastres de sa patrie, l'ont enlevé (peut-être, hélas! pour jamais) aux lettres et à l'amitié.

Malgré la rapidité avec laquelle j'ai tracé ces observations, j'espère que vous trouverez dans les rapprochemens qu'elles contiennent, des motifs suffisans pour désirer la publication entière de ce manuscrit curieux dont M. Giacomo Graberg nous a fait connoître une partie.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XX.

PRÉCIS historique sur le feldmaréchal SOUWOROW; par M. DE GUILLAUMANCHES DUBOSCAGE; 1 vol. in-8°.

L'auteur de ce Mémoire a été officier dans l'état-major du feldmaréchal Souworow, pendant les années 1794, 1795 et 1796; ce qui le fait présumer bien informé: il avoit auparavant été officier supérieur des gardes du roi de France, et colonel de cavalerie; c'est une garantie de ses lumières et de la noblesse de ses sentimens. Mais on peut être un excellent militaire et un homme plein d'honneur, sans être très-versé dans l'art de faire des livres. Celui de M. de Guillaumanches n'offre pas un modèle d'ordre, et même dans les endroits où l'auteur veut faire l'érudit, son ouvrage renferme quelques graves fautes contre l'histoire; mais on y trouve en revanche des renseignemens neufs et du plus grand intérêt.

Alexandre-Basilowitch Souworow naquit l'an 1730. Son père, Basile Souworow, sénateur à Moskou, étoit issu d'une famille noble de Suède, établie en Russie depuis quatre générations, mais qui n'avoit encore acquis que peu de fortune et d'éclat.

Le nom de *Rymnikski* lui fut donné par l'impératrice Catherine II, pour éterniser le souvenir de la célèbre

victoire remportée par ce général sur les bords du Rymnik, le 22 septembre 1789. A cette époque il fut créé comte des empires de Russie et d'Allemagne. Enfin, Paul I lui donna le titre de prince *Italikski* pendant la campagne d'Italie, en 1799. Ce général joignoit à ces surnoms glorieux les décorations de tous les ordres de Russie, d'Autriche et de Prusse.

N'ayant point trouvé dans une grande fortune et une naissance très-illustre les moyens nécessaires pour obtenir les distinctions auxquelles son ambition ardente aspiroit, ni les places auxquelles son génie extraordinaire l'appeloit, le jeune Souworow prit une résolution très-singulière, sans doute, mais qui prouve son esprit pénétrant, et dont l'exécution, pendant une vie entière, a exigé une très-grande énergie. Pour se faire remarquer, il se fit passer pour une espèce de fou; il affecta les manières les plus bizarres, s'affranchit de toutes les règles de la politesse sociale, et se permit même des licences contraires à la subordination militaire. Mais cette affectation d'originalité, qui devint à la longue chez Souworow une seconde nature, fut cependant toujours dirigée par le tact extraordinaire dont il étoit doué; en sorte qu'en peu de temps ses talens commencèrent à percer à travers l'obscurité des grades inférieurs. Confirmé dans son calcul, plus il avançoit en grades et en connoissances militaires, plus il s'efforçoit à paroître singulier et bizarre. Enfin, le sentiment profond qu'il avoit de ses facultés lui rendit, dans la suite, toute obéissance tellement impossible, qu'il eût refusé à sa souveraine de commander ses armées si elle avoit voulu l'astreindre à telle ou telle opération.

On pourroit citer dans sa vie plusieurs circonstances où son génie, franchissant les limites des ordres qu'il avoit reçus, le conduisit à la victoire d'un pas ferme et certain. Deux exemples choisis, à deux époques de sa vie, très-éloignées l'une de l'autre, suffiront pour faire connoître son caractère à cet égard.

Dans la campagne de 1771, Souworow, étant depuis peu général-major, apprit que le comte *Ogins i*, grand-maréchal de Lithuanie, formoit une confédération à *Stalowiz* : aussitôt il en donne avis au maréchal Buturlin, qui commandoit en chef l'armée russe; il lui représente qu'il est instant de dissiper les confédérés avant qu'ils

se soient organisés, et lui demande en conséquence l'ordre d'aller les attaquer. Le maréchal Buturlin, homme très-circonspect, considérant que Souworow n'avoit sous ses ordres que quelques centaines de soldats, et le connoissant comme très-entreprenant, défendit formellement à ce général de se porter contre l'ennemi avant d'avoir reçu des renforts qui se trouvoient éloignés. Au même instant où Souworow reçoit cette défense positive, il apprend non seulement que le grand-maréchal Oginski venoit de remporter un avantage considérable contre le régiment de Pétersbourg, auquel il avoit pris cinq cents hommes, quinze officiers et deux pièces de canon, mais encore que ce grand-maréchal de Lithuanie se trouvoit déjà à la tête d'un corps de plus de cinq mille Polonais, avec douze pièces de forte artillerie. Enfin, il est instruit, à n'en pouvoir douter, que cette confédération, sous très-peu de jours, doit former une armée des plus considérables, qui viendra fondre aussitôt sur les différens détachemens russes dispersés en Pologne, afin de les écraser sous le nombre, sans leur donner le temps de se réunir.

Le temps presse; il ne s'agit point de délibérer, de prendre des ordres, il faut agir: un seul moment de retard, et les Russes sont perdus. La froide circonspection de Buturlin avoit préparé les revers les plus funestes: un élan du génie audacieux de Souworow va tout réparer. Cet actif guerrier rassemble son petit corps de troupes, formant mille hommes, et part de Lublin en disant: *Sauvons d'abord l'armée russe, et, s'il le faut, je payerai ensuite de ma tête ma désobéissance.* Le danger où il s'expose double ses moyens: en quatre jours de marche forcée il fait plus de cinquante lieues, surprend le grand-maréchal, l'attaque malgré les ténèbres de la nuit la plus obscure, disperse tous les corps qui se rencontrent sur son passage, et s'empare de la ville de Stalowiz. A peine le jour a-t-il paru qu'il attaque de nouveau les Polonais réunis dans la plaine. Après un combat vif et sanglant, il parvient à contraindre la victoire à se prononcer. Oginski est fait prisonnier, son armée est en partie détruite, le reste est dispersé, et Souworow en poursuit les foibles débris jusqu'à Slonym où il entre le même jour; enfin douze pièces de canon,

un butin immense, restent au vainqueur, et la confédération est dissoute.

Cet audacieux général s'empresse alors d'envoyer, par un aide-de-camp, le rapport de cette expédition au maréchal Buturlin, et lui écrit : *Comme militaire, j'ai désobéi.... Je dois être puni, et je vous envoie mon épée... Mais comme Russe, j'ai fait mon devoir, en détruisant les forces des confédérés, auxquelles nous n'aurions pu résister si elles avoient eu le temps de se réunir.* L'étonnement du maréchal Buturlin fut extrême en recevant ce rapport. Il apprenoit en un même instant cette expédition et son heureux succès, tant Souworow avoit agi avec rapidité. Incertain cependant de la conduite qu'il devoit tenir envers cet officier vainqueur, il se hâte de demander les ordres de l'impératrice, et lui fait part d'un événement aussi heureux qu'extraordinaire. Aussitôt cette souveraine, qui savoit si bien apprécier tout ce qui étoit grand et beau, écrit au général Souworow : *Comme votre chef, le maréchal Buturlin doit vous mettre aux arrêts, pour punir la faute du militaire insubordonné ; mais comme votre souveraine, je me réserve le plaisir de récompenser le zèle du sujet fidèle qui, par une action éclatante, a bien servi son pays.*

Cette expédition commença la célébrité et la fortune de Souworow. Trente ans après, blanchi sous les lauriers, élevé aux suprêmes honneurs militaires, il déploya la même énergie de caractère.

Lorsque Souworow partit pour aller prendre le commandement suprême de l'armée d'Italie, le cabinet de Vienne, accoutumé à sa vieille routine de faire des plans de campagne dont ses généraux n'étoient que les serviles exécuteurs, n'osoit cependant astreindre le maréchal à cet usage; néanmoins il désiroit que ce général lui fît part des plans qu'il avoit formés : l'embarras étoit de les demander en communication. L'empereur s'en chargea. Souworow lui répondit : — *Je ne fais jamais de plans de campagnes fixes ; les temps, les lieux, les circonstances me décident.* — « Il est impossible, reprit l'empereur, que » vous n'ayiez pas un plan de campagne ; je désire le con» noître. » — Le maréchal, alors poussé dans ses derniers retranchemens, dit avec fermeté à ce monarque : — *Si j'en avois un, je ne le dirois pas à Votre Majesté ; si vous*

le saviez, Sire, votre conseil le connoîtroit ce soir, et l'ennemi, demain, en seroit instruit.

Lorsque Macdonald arrive du fond de l'Italie pour combiner ses opérations avec Moreau, et surprendre l'armée de Souworow, occupée à faire des siéges, le cabinet de Vienne se livre à des craintes irréfléchies. Dans le premier moment, il appréhende que les troupes du général Kaïm, occupées à faire le siége de la citadelle de Turin, ne puissent point effectuer leur retraite. Aussitôt il expédie, à la hâte, un courrier au maréchal, et lui intime l'ordre positif de faire lever le siége de cette citadelle.

On annonce à Souworow l'arrivée des dépêches de Vienne. Il ne connoît point encore positivement la teneur des ordres qu'on lui envoie; mais il est cependant persuadé qu'ils doivent être contraires à ses projets. En conséquence, il fait en sorte que le courrier autrichien ne puisse, pendant trente heures, parvenir à le joindre. Dans cet intervalle, il achève de battre l'ennemi, et le général Kaïm prend la citadelle de Turin : c'est alors seulement que Souworow reçoit les missives de l'empereur François II. Après les avoir lues, il répond sur-le-champ à ce prince, « qu'il est bien fâché de ne pouvoir exécuter ses » ordres, mais que la citadelle de Turin étoit tombée » en son pouvoir, lorsqu'il avoit reçu les dépêches de » S. M. qui lui enjoignoient de lever le siége de cette » place. »

Le personnel du maréchal Souworow cadroit parfaitement avec son originalité. C'étoit un petit homme d'environ cinq pieds un pouce, d'une structure foible et délicate en apparence; mais la nature l'avoit doué d'un tempérament robuste et très-nerveux, qu'il avoit fortifié par une vie sobre, dure et active. La maladie lui étoit donc presqu'entièrement inconnue; il pouvoit même supporter toute espèce de fatigue, mieux que l'homme le plus fortement constitué. Néanmoins, sa foiblesse physique étoit telle, sur la fin de ses jours, que le poids de son sabre lui faisoit incliner le corps.

Il ne paroît pas que dans sa jeunesse il ait jamais été d'une jolie figure. Sa bouche étoit grande, et l'ensemble de ses traits peu agréable; mais son regard étoit plein de feu, vif, et surtout pénétrant : on eût dit qu'il vous scrutoit jusqu'au fond de l'ame, quand il vous fixoit attentivement.

J'ai vu, dit M. de Guillaumanches, peu d'hommes dont le front fût plus couvert de rides, et de rides plus expressives ; enfin, on peut dire que sa physionomie parloit.

Le jeu habituel de sa physionomie tenoit à la plus grande de ses qualités, c'est-à-dire, à un tact surprenant. Si quelqu'un se servoit d'un terme impropre, on voyoit son front se couvrir aussitôt de rides sourcilleuses, qui se reployoient au même moment sur le derrière de sa tête, pour revenir l'instant d'après sur son front. Il se formoit ainsi un jeu alternatif dans sa physionomie, jusqu'à ce que l'impression défavorable fût effacée par une autre idée.

En général, il évitoit tout ce qui pouvoit lui rappeler son âge. On avoit soin de faire couvrir ou ôter les glaces des appartemens dans lesquels il devoit habiter, et même ordinairement de ceux où il alloit en visite. Rien n'étoit si plaisant que de le voir passer devant une glace : lorsqu'il l'apercevoit, il prenoit sa course au petit galop, en fermant les yeux, et faisant toutes sortes de grimaces, jusqu'à ce qu'il fût hors de l'appartement. On se tromperoit fort si l'on regardoit cette bizarrerie comme le produit de quelques prétentions surannées. Le maréchal faisoit souvent lui-même des plaisanteries sur sa figure ; et quant à la singularité de son aversion pour les glaces, je l'ai plusieurs fois entendu répéter *qu'il ne se regardoit jamais, afin de ne point apercevoir les ravages du temps, et pour se croire ainsi toujours en état d'exécuter les mêmes entreprises militaires que dans sa jeunesse.* D'après ce motif, s'il rencontroit une chaise sur son chemin, il la franchissoit en posant un pied dessus, afin de prouver qu'il avoit conservé sa légèreté. C'est encore pour cette raison qu'on le voyoit rarement marcher, mais toujours courir, surtout en entrant et en sortant de son appartement. Le cercle le plus nombreux ne lui en imposoit point ; il redoubloit même ses gambades et ses originalités en tous genres, s'il se trouvoit avec des étrangers d'un rang distingué. Au contraire, dans son intérieur domestique, il lui arrivoit quelquefois d'oublier toutes ses singularités ; il étoit alors simple, sans prétentions, et sa conversation devenoit encore plus intéressante ; mais la plus légère disparate ou inconvenance de la part des personnes qui l'entouroient, le ramenoit aussitôt à son originalité habituelle.

Le maréchal Souworow se levoit souvent à minuit, et

toujours avant quatre heures du matin. Il dînoit ordinairement à huit heures en hiver et à sept en été. On l'a vu, après des manœuvres de nuit, dîner à la clarté des premiers rayons de l'aurore. Le dîné étoit son principal repas. Ce temps étoit celui de sa récréation ; aussi se plaisoit il à rester à table, où souvent il s'oublioit plus long-temps qu'il ne vouloit.

Sa cuisine étoit ordinairement très-mauvaise; il mangeoit des ragoûts kosaks détestables; mais on n'auroit point osé avoir l'air de les trouver tels, une pareille délicatesse lui auroit déplu.

Pour s'endurcir à toutes les intempéries des saisons et fortifier son tempérament, il avoit contracté l'habitude, en se levant le matin, d'aller tout nu à la porte de sa tente, et de se faire jeter plusieurs seaux d'eau froide sur le corps. Son âge avancé n'avoit point apporté de changement à cet usage.

Son habillement consistoit dans des bottes à retroussis, mal cirées, mal faites et tombantes; de grandes manchettes de bottes montant fort haut; une culotte de basin blanc; une veste de même étoffe, ayant des revers et un collet de toile verte; par-dessous un gilet blanc; il portoit sur la tête un petit casque ou casquet de feutre, garni de franges vertes : ce qui formoit un costume d'autant plus bizarre, que deux anciennes blessures au genou et à la jambe, dont il souffroit souvent, le forçoient de temps à autre à n'avoir qu'une seule jambe bottée, ayant du côté malade la jarretière de la culotte déboutonnée et le bas mal tendu. Ajoutez à ce costume un sabre traînant jusqu'à terre, et dont le poids lui faisoit pencher le corps; observez enfin que ses habits avoient l'air de tenir à peine sur lui tant il étoit maigre et fluet.

Lorsque le froid devenoit excessif en hiver, il prenoit un vêtement de drap blanc, pareil à celui de basin blanc qu'il quittoit; mais cela étoit rare, et ne duroit que quelques jours.

Ce général, pour récompense de ses victoires, avoit obtenu les décorations en diamans d'un grand nombre d'ordres; il en étoit couvert dans les cérémonies importantes. Alors, seulement, il prenoit son habit de feldmaréchal. Ordinairement il avoit une telle simplicité, que, soit dans son intérieur, soit à la tête de ses troupes,

il ne portoit sur sa veste blanche que le cordon de la troisième classe de l'ordre de Saint-Georges.

Ce général soldat se plaisoit à conserver les manières d'un soldat. Lorsqu'il vous saluoit, il s'arrêtoit, tournoit ses pieds en dehors presque sur la même ligne, se redressoit, effaçoit ses épaules; enfin se plaçoit comme s'il avoit dû être inspecté, et portoit ensuite la main droite, ouverte et de côté, à son casquet; c'est ainsi que le soldat salue.

L'appartement le plus simple étoit toujours celui qu'il préféroit; en conséquence, on avoit soin de ne laisser aucun meuble de luxe dans les lieux où il devoit loger. Rarement il couchoit dans une maison quand son armée étoit campée; et l'armée russe l'est la plus grande partie de l'année. Au quartier-général on tendoit sa tente dans un coin de jardin; il y demeuroit la nuit et la plus grande partie du jour, et n'entroit guère dans la maison où se tenoit son état-major, qu'à l'heure du dîné. Sa tente étoit celle d'un simple officier. Il n'avoit jamais, dans toute sa vie militaire, passé une nuit entière dans son lit: quelques bottes de foin, proprement arrangées par terre, étoient pour lui la couche la plus somptueuse. Tel étoit son lit habituel, dans quelque lieu qu'il fût logé, même dans le palais de l'impératrice.

Il ne portoit sur lui ni montre ni bijoux d'aucune espèce, excepté dans les grandes cérémonies, où il se paroit avec les présens en diamans que ses victoires lui avoient acquis de la munificence de plusieurs souverains; alors s'il se trouvoit auprès d'un étranger, on le voyoit se plaire à lui dire, en montrant chacun de ces objets: *A telle action j'ai obtenu cet ordre, et celui-ci à telle autre; ces diamans m'ont été donnés pour telle victoire, etc., etc.*

Il ne possédoit ni équipage ni chevaux de selle ou de traits; en un mot, il n'avoit aucune suite. Pour son service personnel il n'employoit qu'un seul domestique; pour le service momentané de sa maison il se servoit d'autant de soldats ou de kozaks que la nécessité l'exigeoit, suivant les circonstances. Sa voiture étoit traînée par des chevaux de poste ou de réquisition; cette voiture étoit un simple *kibitk* ou charrette russe. Lorsqu'il alloit

commander ses troupes dans les manœuvres ou dans les combats, il montoit le premier cheval venu.

Souworow avoit acquis une fortune immense, ses dépenses étoient très-modiques; cependant il avoit peu d'argent, tant il étoit volé; il le savoit, il le voyoit et n'en disoit rien, parce que réellement il méprisoit la fortune et que ses besoins étoient fort restreints.

Son désintéressement étoit tel, que même, dans aucune de ses victoires, il n'a jamais retenu pour lui la plus petite portion du butin. Après l'assaut d'Ismaïl, celui que fit son armée fut évalué à vingt-cinq millions de notre monnoie environ, et néanmoins il n'en prit absolument rien. Dans la campagne de 1771, contre les confédérés de Pologne, il surprend un officier escortant une riche caisse de régiment; loin de s'approprier ce butin, il donne un passe-port à cet officier qui, grâce à son désintéressement, conduit tranquillement ce trésor au lieu de sa destination. Après la reddition de la citadelle de Turin, il renvoie au roi de Sardaigne tous les diamans de ce prince; il pouvoit les retenir comme droit de conquête, les ayant pris dans cette place, sur un Juif à qui les républicains les avoient vendus à vil prix.

Il paroît cependant qu'il avoit la réputation d'un avare, parce qu'il n'imitoit point le faste des autres seigneurs russes. Le voyageur *Reinbeck*, vivement critiqué par M. de Guillaumanches, a eu tort de répéter à cet égard des bruits populaires. « Souworow, dit M. de » Guillaumanches, donnoit peu, parce que son homme » d'affaires lui disoit toujours qu'il n'avoit pas d'argent, » et ce guerrier philosophe dédaignoit de s'occuper de » ses finances. Il donnoit peu, parce qu'il se rappeloit » que peu de chose lui suffisoit étant jeune, et il jugeoit » tout le monde d'après lui. D'ailleurs, il est certain » qu'il ne connoissoit plus la valeur extrinsèque de » l'argent, tous les prix ayant changé depuis sa jeu- » nesse. »

On est généralement accoutumé à considérer Souworow comme un homme très féroce; on sera étonné d'entendre M. de Guillaumanches parler dans les termes suivans:

« Parmi les qualités du maréchal Souworow, une de celles qui se faisoient le plus souvent remarquer, étoit une bonté réelle et soutenue: peut être même pourroit-

on lui reprocher de s'être trop laissé aller à ce sentiment, qui lui fit quelquefois conserver auprès de lui des personnes entachées de grands défauts, douées cependant de qualités qu'il avoit démêlées et savoit utiliser. »

« Ordinairement la marque d'un bon cœur est d'aimer les enfans; aussi je n'ai jamais vu ce vieux guerrier en rencontrer sans s'arrêter pour les embrasser : il les caressoit long-temps, et leur donnoit ensuite sa bénédiction. L'honnête homme malheureux, et opprimé par un sort injuste, avoit la certitude de trouver, dans son cœur bienfaisant, intérêt et appui. »

« Souworow fut toujours bon parent, ami sincère et père tendre. Il regardoit néanmoins comme un devoir du guerrier, de n'accorder aux affections de l'ame que le temps qui ne peut être employé pour la gloire. Ces principes furent toujours la règle invariable de sa conduite : qu'on en juge par un trait de sa vie. »

« Ce général se rendoit à l'armée. Ignorant le temps qu'il devoit y rester, il brûloit du désir d'embrasser ses enfans. Pour satisfaire et la gloire et son cœur, il se détourne de sa route, arrive en poste (sans s'arrêter ni jours ni nuits) à la porte de son hôtel à Moskou. Tout le monde étoit couché. Il descend de voiture avec précipitation, frappe doucement, entre et pénètre, sans faire de bruit, dans la chambre de ses enfans (1). Une bougie à la main, il entr'ouvre doucement leurs rideaux, considère avec attendrissement les objets de sa tendresse, puis il les bénit, les embrasse, referme les rideaux, descend, remonte en voiture, et part sans que leur sommeil ait été troublé. Il avoit vu, embrassé et béni tout ce qu'il aimoit; les réveiller eût été provoquer le chagrin d'un adieu pénible: son cœur seul eut à souffrir de cette séparation. C'est ainsi que l'originalité de son caractère influoit jusque sur ses

(1) L'an 1774, Souworow, étant âgé de 44 ans, avoit épousé Barbe-Ivanowna Prosorowska, fille du général en chef Prosorowski.

Le maréchal Souworow eut de ce mariage, 1° Arcadi Souworow, prince *Italiski*, aujourd'hui lieutenant-général, et marié avec Hélène-Alexandrowna Narichkine, dont il a des enfans : la mère de Pierre-le-Grand étoit de la maison de Narichkine; 2° une fille, aujourd'hui veuve du général Nicolas Zoubow, frère du prince Platon Zoubow, favori et premier ministre sous le règne de Catherine II.

plus tendres affections : passionné pour la gloire, il sembloit lui dérober ce qu'il aimoit cependant à céder à la nature. »

On conçoit que le prestige de l'amour dut être toujours inconnu à l'ame de Souworow. Il n'avoit jamais aimé les femmes, les regardant comme des entraves à la gloire d'un militaire, dont elles énervent la santé, les mœurs et le courage. Lorsque dans la société il se trouvoit placé, malgré lui, auprès de quelques femmes, il évitoit d'une manière fort originale de porter les yeux sur elles, et surtout de les toucher. Cependant on l'a vu plusieurs fois très-aimable pour celles qu'il croyoit devoir distinguer. Étant marié, il ne connut pour son épouse d'autres sentimens que ceux de l'amitié ; il dut faire son bonheur, si le bonheur d'une femme se compose d'une grande confiance en elle et d'une entière liberté. Ses idées sur la pudeur, qu'il considéroit comme une des premières vertus, portoient surtout le cachet de la bizarrerie de son caractère. Après avoir passé une partie de la nuit avec son épouse, ce qui étoit rare, il sortoit du lit avec précipitation, et se faisoit jeter plusieurs seaux d'eau sur le corps, comme pour se purifier.

Souworow avoit une grande piété ; il assistoit au service divin avec beaucoup de recueillement. Cependant, original en tout, *il chantoit l'office avec les prêtres*, faisant sans cesse des grimaces et des contorsions. Une pareille singularité eût été propre sans doute à décrier sa dévotion auprès des étrangers ; mais il suffisoit de l'approcher quelque temps, pour apprécier la sincérité de son cœur et la pureté de ses principes.

Pendant son exil au fond du gouvernement de Novogorod, ce guerrier, par une pieuse bizarrerie, exerçoit l'infatigable activité de son caractère sur les cloches de l'église de son village, dont il s'étoit fait nommer marguillier. *Lui seul, jour et nuit, sonnoit tous les offices*, qu'il alloit ensuite chanter avec le pope au milieu de tous ses paysans.

Tout ministre du culte avoit droit à ses respects ; souvent il s'arrêtoit devant un simple prêtre, un pope, et toujours devant un évêque, demandant à chacun leur bénédiction. Après avoir reçu celle du prêtre officiant à l'église, il se tournoit ordinairement vers ses officiers, *et les*

bénissoit à son tour ; cependant il distinguoit très-bien le ministère saint d'avec la personne du ministre, comme le trait suivant le prouve. En arrivant à *Altorf*, dans sa campagne de Suisse, il aperçoit le prêtre ou curé du lieu; il descend aussitôt de cheval pour aller lui demander sa bénédiction; et quelques instans après, sur des plaintes *très graves* qu'on lui porta contre cet ecclésiastique, il lui fit donner cinquante coups de bâton.

Jamais il ne se mettoit à table et n'en sortoit sans dire le *benedicite* et les *grâces*. Quelquefois il les terminoit *par une petite bénédiction qu'il donnoit à ses voisins*. Si l'on ne répondoit pas *amen*, il avoit l'habitude de dire en riant : — *Ceux qui ne disent point amen, n'ont pas d'eau-de-vie.* — Cette espèce de sentence avoit rapport à l'usage établi dans toute la Russie, de boire un verre d'eau-de-vie avant de se mettre à table; ce qui se nomme la *challe*.

Le maréchal avoit la plus haute idée de l'ame humaine. La regardant avec raison comme une émanation de la Divinité, il lui attribuoit une grande puissance. — *Sais-tu pourquoi*, me dit-il un jour, *les jacobins triomphent en France? c'est que leur volonté est ferme et profonde, et que vous autres vous ne savez pas vouloir.... Pour réussir, il faut une volonté entière.*

Souworow parloit huit langues : le russe, le polonais, l'allemand, l'italien, le grec vulgaire, le turc, le tartare; enfin il s'exprimoit en français avec autant de facilité que s'il eût été de cette nation.

Sa manière de parler étoit courte, concise, énergique, caustique, originale et entrecoupée; chacune de ses petites phrases, de trois à quatre mots, renfermoit un sens tout entier; ce sens étoit toujours profond et exact. Mais ce laconisme n'étoit point à la portée de tout le monde; pour les étrangers surtout, c'étoit autant d'énigmes. Ceux même qui l'approchoient habituellement avoient besoin, pour le comprendre, d'une grande attention.

Souworow étant général, assis sur un tambour au milieu des ruines de Tourtoukaya, écrit la lettre suivante au feldmaréchal Romanzof, pour lui annoncer qu'il vient d'emporter cette place.

Slawo Bogou, Slawo bowam ;
Gloire à Dieu, Gloire à vous.
Tourtoukaya wsiala, ia tam ;
Tourtoukaya prise, moi là.

SOUWOROW.

Partant de Turin pour aller au-devant de l'armée de Macdonald, qui venoit de Naples, il écrit le billet suivant au général Kaïm :

« Mon cher général, je pars pour Plaisance ; je vais » battre Macdonald : prenez promptement la citadelle » de Turin, afin que je ne chante pas le *Te Deum* » avant vous.

» SOUWOROW. »

Écrivant à l'empereur d'Allemagne, pour lui rendre compte de la bataille de Cassano, il terminoit ainsi son rapport : *Dans cette mémorable journée, les soldats de Votre Majesté se sont conduits comme des héros, et les Russes comme des Autrichiens.* Je le demande au lecteur, est-il un courtisan de la cour polie et élégante de Louis XIV, qui eût fait un rapport d'une manière plus aimable ?

A la bataille de Novi, le centre de l'armée russe, repoussé dans son attaque, étoit dans le plus grand désordre. Un officier court à la hâte en donner avis au maréchal ; mais oubliant qu'il parloit à Souworow, il lui dit : — Je viens vous annoncer que les Russes sont battus. — *Les Russes sont battus*, reprit froidement le vieux guerrier? *ils sont donc tous morts ?* — Non certainement, répondit l'officier. — *Eh bien ! ils ne sont donc pas battus*, continua le héros.

Nous regrettons de ne pouvoir faire connoître à nos lecteurs les détails que M. de Guillaumanches donne sur les manœuvres et la tactique de Souworow. Il montre en lui un très-savant capitaine. Voici quelques traits de sa vie militaire :

La Trébia séparoit les armées coalisées de celles de France ; le maréchal envoie l'ordre à un corps de ca-

valerie autrichienne de passer cette rivière (1) et de déloger l'ennemi d'une de ses positions. Surpris de voir, quelque temps après, que son ordre n'est pas exécuté, il pique des deux, arrive toutes à terre aux Autrichiens et leur témoigne son mécontentement de ce qu'ils ne sont point encore sur la rive opposée. — Nous attendons des pontons, lui répondit l'officier autrichien qui commandoit. — *Vous attendez des pontons!.... Qu'on aille me chercher un régiment de Kosaks*, reprit Souworow en se tournant vers un de ses aides-de-camp. — Les Kosaks arrivent en diligence; *ce vieux général*, le sabre à la main, se met à leur tête, commande: *pérod! stoupa, stoupa, stoupaye* (2)! part au galop, traverse la Trébia à la nage, attaque la position de l'ennemi et l'emporte. S'adressant alors à un de ses officiers: — *Allez*, lui dit-il, *apprendre aux Autrichiens comment on passe les rivières en Russie!*

Une faute d'insubordination eût subi le plus sévère châtiment. Cependant il étoit rarement dans le cas d'en infliger, tant il inspiroit naturellement l'obéissance et le respect! Portant l'originalité de son caractère dans toutes ses actions, il vouloit servir *de modèle de subordination* à son armée. C'est dans cette vue qu'il avoit imaginé de dire à Tichinka de lui ordonner de sortir de table, quand il s'apercevroit que, par préoccupation, il continuoit de manger au-delà de son appétit ordinaire. Alors il se retournoit d'un air en même temps grave et plaisant, et lui demandoit: — *De quelle part?* — « Par ordre du maré» chal Souworow, » — *Il faut qu'on lui obéisse*, reprenoit-il en riant, et se levoit sur le champ. — Il en étoit de même lorsque ses occupations le tenoient trop sédentaire; Tichinka lui ordonnoit de sortir. Il faisoit la *même demande*, son aide-de camp lui faisoit aussi *la même réponse*, et il alloit aussitôt se promener.

Il regardoit l'exemple du général comme le meilleur moyen de diriger et de conduire des soldats. C'est pourquoi il ne laissoit jamais échapper aucune occasion de donner des exemples de religion, de pureté de mœurs, de

(1) La Trébia, guéable dans beaucoup d'endroits, ne l'étoit pas dans le lieu dont il est ici question.

(2) En avant! marche-marche-marches!

désintéressement, de valeur, de fermeté, de constance dans les fatigues de la guerre; mais il poussoit la prévoyance, à cet égard, jusqu'à la *bizarrerie* la plus extraordinaire.

S'il étoit pressé de quelques besoins, soit à la parade, soit pendant quelques manœuvres publiques, il y satisfaisoit devant tout le monde, afin que le soldat n'eût pas honte en l'imitant, de céder publiquement aux besoins que la nature a imposés à tous les hommes; mais aussitôt après il se faisoit apporter de l'eau et une serviette, pour se laver et essuyer les mains, croyant faire en cela un acte de propreté, et rendre un hommage public à la pudeur.

On l'a vu, tout couvert de ses ordres nombreux, surchargé de diamans, vêtu d'un uniforme de feldmaréchal enrichi d'une superbe broderie sur toutes les tailles, se moucher dans ses doigts qu'il essuyoit sur sa manche, et cela uniquement parce qu'il se trouvoit alors devant quelques soldats.

De semblables moyens cessent d'être petits lorsqu'ils sont efficaces; et Souworow, qui connoissoit à fond le caractère de ses soldats, avoit l'art de s'en faire adorer, et parvenoit même, quand la circonstance l'exigeoit, à exalter leur courage jusqu'au fanatisme. Sa sévérité envers eux, étoit plus que compensée par une justice rigoureuse, et par une bonté et une familiarité habituelles: jamais il ne manquoit une occasion de leur parler, d'aller boire de l'eau-de-vie dans leurs tentes, de goûter leur soupe, de les imiter dans leurs usages, et de vouloir même leur servir de modèle. Toujours il partageoit leurs dangers, leurs travaux, leurs fatigues; et si l'armée avoit à souffrir, il savoit se multiplier, se montrer presque partout en même temps, afin de prouver qu'il n'étoit pas mieux que le dernier soldat. Aussi eût-il fait passer son armée à travers les flammes, et chacun se seroit dévoué pour lui à une mort certaine.

Autant Souworow se montroit indulgent pour des fautes légères, autant il déployoit de sévérité pour les choses importantes. — Dans une affaire de cavalerie contre les Turcs, il aperçoit un colonel *prudent*, qui suivoit son régiment à quelque distance, au lieu de charger à sa tête. Indigné, il s'adresse aux Kosaks dont il se faisoit habituellement accompagner, et leur dit: — *Un colonel derrière sa troupe! ... voyez, il est seul; .... l'ennemi peut*

l'enlever ; ... quelle honte ce seroit pour nous ! ... Tue, tue, tue! ... Les Kosaks partent aussitôt pour sabrer ce colonel ; mais celui-ci a entendu les derniers mots de Souworow, et piquant des deux, il rejoint son régiment, charge à sa tête, et enfonce les Turcs.

Aussitôt que Paul I fut parvenu à l'empire, ce prince voulut changer entièrement l'organisation militaire. Ses nouveaux réglemens s'étendoient jusque sur la tenue des troupes. Souworow reçut alors de petits bâtons pour servir de modèles aux boucles des cheveux, et de mesure pour les queues des soldats. Le vieux guerrier, qui ne voyoit dans le métier des armes *que la guerre et rien que la guerre*, ne pouvoit approuver des changemens qui remplaçoient la simplicité militaire des cheveux coupés, par une toilette recherchée, longue, dispendieuse et futile. Trop grand pour ne pas mépriser toutes ces pauvretés de discipline, il en fit l'objet de ses plaisanteries, et dit en petits vers russes :

Kaçoi né kalot.
Bouklei né palit.
Poudrei né stréliat.

Les queues ne piquent pas comme des baïonnettes.
Les boucles ne tirent point comme des canons.
La poudre ne fait point feu.

Ces sarcasmes passèrent en proverbe dans l'armée, à qui toutes les innovations de Paul I déplaisoient infiniment. Ce prince irrité fit retomber tout son ressentiment sur son vieux général, qu'il destitua. Souworow, vêtu en simple grenadier, assemble ses soldats pour leur faire ses adieux, et se dépouillant en leur présence de toutes ses décorations : — *Camarades*, leur dit-il, *un temps viendra peut-être où Souworow reparoîtra au milieu de vous ; alors il reprendra ces dépouilles qu'il vous laisse et qu'il portoit toujours dans ses victoires.*

(La suite au Bulletin XXI.)

Population du canton de Vaud.

Aucun état de population du canton de Vaud n'ayant été publié depuis la dernière révolution en Suisse,

nous croyons faire plaisir aux géographes en leur offrant le tableau ci-joint, extrait de sources officielles, et dressé par ordre alphabétique des soixante districts qui composent ce canton.

Aelen	2865 ames.
Aubonne	2509
Avanche (Wiflisburg)	1587
Ballens	2093
Beaulmes	2119
Begnins	2164
Belmont	2052
Bex	2723
Bottens	2328
Champvent	1939
Château d'Oex (Oesch)	2301
Le Chenit	2027
Colombier	2214
Concize	2346
Coppet	1805
Corsier	2211
Cossonay	2230
Cudresin	2180
Cully	2013
Challens (Tscherliz)	2442
Ecublens	2088
Gilly	1980
Gimel	2086
Gingins	2434
Grand-Cour	1529
Grandson	2148
Granges	2318
Lassoraz	1985
Lausanne (ville)	9965
Lisle	2206
Lucens	2112
Lutry (ville)	2603
Mézières	2116
Molondin	2369
Morsée et Tolochenaz	2137
Milden, etc.	2407
Nyon (Neus) et Prangins	2488
	89,089

D'autre part	89,089 ames.
Ollon, haut et bas	2148
Orbe	2633
Ormont, haut et bas	3194
Oron	2169
Peterlingen, etc.	2238
Les Planches	2820
Le Pont	1931
Pully	1894
Roll, etc.	2329
Romainmoitier	2345
Romanel	2110
Rougemont	1916
Saint-Cierges	2083
Sainte-Croix et Bullet	3233
Saint-Saphorin	2194
Sullens	1744
La Tour-de-Peils	2307
Vallorbes	2643
Vevay (ville)	3786
Villars sous Yens	2521
Villeneuve	1581
Vuorrens	2084
Yverdon (ville)	2482
Somme totale des habitans	144,474

Ouvrages Géographiques sur le royaume de Saxe et le duché de Varsovie.

— M. *Bojanus*, dans un mémoire lu à la société académique de Varsovie, a cherché à prouver que les *Lithuaniens*, dont il reconnoît la différence absolue d'avec les Polonais, sont les descendans des *Heruli*, opinion déjà soutenue par quelques savans d'Allemagne.

— Parmi les ouvrages nouveaux, relatifs à la Saxe, on distingue les suivans : *Description historique, géographique et statistique du royaume de Saxe et du duché de Varsovie*; par M. *Pœlitz*. Léipsick, 1808. On en fait

l'éloge. — Le septième volume de la *Géographie de la Saxe;* par M. *Engelhardt,* troisième édition. Dresde, 1808. Cet ouvrage, très-estimé en Allemagne, est bien minutieux et bien prolixe. — Observations et rêveries pendant un voyage en Saxe et dans le Brandebourg; par M. *Scheitlin*, deux volumes. Saint-Gall, 1808. — Observations faites pendant un voyage dans le cercle de Wittemberg, dans la haute et basse Lusace; par M. *Maas.* Wittemberg, 1808. — Observations pendant un voyage de Wittemberg à Dresde; par le même. Wittemberg, 1808.

— Les *Éphémérides géographiques* de Weymar donnent le tableau suivant des divisions de la population et de l'étendue actuelles du royaume de Saxe et du duché de Varsovie.

Royaume de Saxe.

	milles d'Allemagne carrés.	habitans.
Cercle de *Wittemberg*.....	66,50....	130,730
Thuringe.....	55.....	177,293
Restant de *Mansfeld* (1).....	2,50....	6,220
Comté de *Stolberg*.....	6.....	15,000
Cercle de *Meissen* (*Misnie*).....	89,50....	282,308
Leipsick (avec *Wurzen*).	86.....	234,021
Ertzgebirge (des Mines).	102,50....	434,021
Seigneuries de *Schœnburg*.....	18,50....	60,269
Cercle de *Voigtland*.....	33,25....	85,738
Neustadt.....	14,25....	36,812
Evêché de *Mersebourg*.....	20.....	40,837
Naumbourg Zeiz.....	15.....	31,896
Principauté de *Querfurt*.....	8,25....	22,469
Partie saxonne de l'*Henneberg*....	8,75....	23,963
Haute-Lusace.....	126,50....	313,963
Basse-Lusace.....	80.....	126,495
Cercle de *Cottbus* (2).....	17,167....	33,260
L'armée.....		50,997
Somme totale.....	748 $\frac{1}{5}$....	2,085,476

(1) La plus grande partie a été cédée au roi de Westphalie.

(2) Ci-devant au roi de Prusse.

Grand-duché de Varsovie.

		milles carrés.	Habitans.
Département de	*Varsovie*.....	218.....	255,000
	Kalisch.....	332.....	396,000
	Posen (Posnanie).	408,50....	599,000
	Bromberg.....	159,50....	214,000
	Plock.....	350.....	316,000
	Bialystok (reste du)	342.....	325,000
Nouvelle Silésie.....		41.....	72,000
Somme totale.....		1851.....	2,277,000
Tot. du royaume et du duché réunis		2599.....	4,362,476

On compte dans le royaume 264 villes, 33 bourgs et 6336 villages; dans le duché, 387 villes, 60 bourgs et 22,183 villages.

Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste; par J. C. ROYOU, quatre forts vol. in-8° (1).

L'auteur de cette nouvelle histoire romaine ne s'étoit d'abord présenté au public qu'avec les modestes prétentions d'un *abréviateur* de l'immense série de volumes publiés sur l'histoire ancienne, romaine et byzantine, par *Rollin*, *Crévier* et *Lebeau*. Les suffrages du public et des gens de lettres lui ont bientôt appris qu'il avoit, chose assez rare aujourd'hui, choisi un titre au-dessous du mérite réel de son ouvrage. En conséquence, il présente cette *Histoire romaine* comme un précis pour la composition duquel, loin de prendre aucun moderne pour son unique guide, il a consulté lui-même les sources antiques et respectables dans lesquelles il faut puiser toute notion solide sur le monde ancien.

(1) Chez l'auteur, à Paris, rue de l'Eperon, n° 9, et chez *Le Normant*.

M. Royou remarque avec beaucoup de raison que ce ne sont pas les matériaux qui manquent pour l'histoire romaine, mais que c'est très-souvent le choix qui embarrasse. Parmi les principaux auteurs qui en fournissent, Tite-Live passe pour être trop favorable à ses compatriotes; Dion-Cassius, pour flétrir et empoisonner tout ce qu'il touche; Denys d'Halicarnasse est diffus et crédule; Appien n'a presque raconté que les guerres civiles; les Commentaires de César ne sauroient pas être exempts du soupçon de partialité; Plutarque a écrit long-temps après les événemens qu'il raconte. Ces imperfections des sources de l'histoire romaine ont été très-bien discutées dans un Mémoire que M. *Beck* a mis à la tête de la traduction allemande de l'histoire de *Ferguson*, ainsi que dans la dissertation par *Rambach*, intitulée : *De historiâ romanâ magnam partem incertâ* (Quedlinbourg, 1773); dans l'*Histoire critique*, par M. *Levêque;* dans les Mémoires de MM. *Pouilly* et *Sallier*, insérés dans le huitième volume de l'Académie des Inscriptions. M. Royou nous paroît avoir été guidé par un jugement sain, partout où il s'agit de démêler la vérité d'un fait au milieu de plusieurs récits contradictoires. S'il eût voulu, à l'exemple de Gibbon et de Barthelemy, citer les autorités au bas des pages, il eût donné à ses lecteurs une aussi bonne idée de son érudition que, par son style, il leur en donne de son talent d'écrivain. Mais, puisqu'à l'exemple de M. de Voltaire, et en dépit de Bossuet et de Rollin, M. Royou a cru qu'en France on estimeroit plus son travail s'il paroissoit dénué d'une érudition solide; nous devons avertir le public que, malgré les apparences, cette histoire romaine est réellement le fruit des recherches très-bien faites, et que, dans ce Précis, on peut apprendre les événemens d'une manière aussi solide et en bien moins de temps que dans la grande histoire de Rollin.

L'esprit dans lequel M. Royou a rédigé son ouvrage est le même qui a dicté l'ouvrage de M. *Ferrand;* une prédilection exclusive pour le gouvernement monarchique, respire depuis la première jusqu'à la dernière page de cette Histoire romaine. Nous pensons que M. Royou eût dû se placer à un point de vue plus élevé; il eût pu retracer les abus de l'aristocra-

tie et ceux de la démocratie sans exprimer aucune opinion sur le mérite de ces deux formes de gouvernement, qui d'ailleurs n'ont jamais existé à Rome dans toute leur pureté. Mais cet esprit de parti qui domine M. Royou, a eu d'autres suites avantageuses pour l'instruction de ses lecteurs; décidé à rabaisser tous les grands hommes de la république (à l'exception des *usurpateurs* comme César), M. Royou a soigneusement recueilli beaucoup de traits propres à peindre les mœurs, la vie sociale, le ton et les manières des Romains; la galerie biographique qui en résulte, offre naturellement un intérêt plus vif que le récit des événemens politiques.

Dans toutes les discussions, étrangères aux systèmes politiques, M. Royou montre un esprit élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et se livre, avec raison, à ce penchant pour le doute qui, dans toutes les sciences historiques, est inséparable d'un véritable savoir. Ce scepticisme que dans son *Histoire des empereurs* il a étendu sur quelques événemens apocryphes qui touchent à l'histoire de l'église chrétienne, lui a attiré un *sermon*, prêché par M. l'abbé de *B.* dans un recueil périodique, intitulé : *Mélanges de philosophie, de littérature et de morale.* M. l'abbé regarde l'histoire du *Labarum*, apparu à Constantin comme un article de foi, et déclare atteint de *philosophie* quiconque oseroit n'y voir qu'une traduction accréditée par un pieux enthousiasme, mais au fond très-étrangère à la cause de la religion. A cette occasion, M. l'abbé fait une sortie générale contre ce qu'il appelle le *Pyrrhonisme historique*; sous ce nom odieux, il paroît désigner cette sévère critique qui, depuis cinquante ans, a conduit les savans de France, et surtout d'Allemagne, à rejeter des fables inventées par l'orgueil national, répandues par des compilateurs ou embellies par des poètes et des orateurs; critique à laquelle cependant la théologie doit les *seules bonnes* réponses qu'elle ait à opposer aux systèmes chronologiques des antiquaires Chinois, Indiens, Egyptiens et autres.

Nous engageons fortement M. Royou à mériter de plus en plus le titre de philosophe que le rédacteur des *Mélanges* vient de lui décerner.

NOUVELLES DIVERSES.

— M. *Lacretelle* le jeune vient de publier le troisième volume de son *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle* (1). L'intérêt et la réputation de cet excellent ouvrage vont en croissant, et le *neuvième livre*, qui offre le tableau littéraire du siècle des Voltaire, des Montesquieu, des Buffon et des J. J. Rousseau, épisode naturel et presque obligé dans cette Histoire, montre dans son plus grand éclat le talent de M. Lacretelle, l'harmonie suave et la sage énergie de son style. Nous rendrons un compte plus détaillé de ce volume.

— Il a paru une traduction de l'*Histoire du règne de Philippe III, roi d'Espagne*, par *Robert Watson*, continuée par *G. Tomson* (2). Cet ouvrage fait naturellement suite à l'histoire de Charles-Quint par Robertson, et à celle de Philippe II par Watson lui-même. Il est divisé en six livres, dont les quatre premiers sont de Watson, et les deux derniers de M. Tomson, éditeur de l'ouvrage original. Quoique inférieur aux ouvrages à Robertson, ceux de M. Watson jouissent de beaucoup de réputation.

Les pièces diplomatiques, jointes à l'ouvrage, sont très-curieuses. La traduction fait honneur au jugement de M. *L. J. A. Bonnet* sous le rapport du choix, et à son talent, sous celui de l'exécution. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

---

(1) Tome troisième; un volume *in*-8° de plus de 600 pages. Prix 5 francs broché, pris à Paris, et 6 francs 25 centimes, *franc de port par la poste*. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(2) Troisième volume, *in*-8°. Paris, chez *Gerioux*, quai Voltaire, n° 17, *Nicolle* et *Arthus-Bertrand*.

— Le *Tableau historique des Nations*, par M. *Jondot*, vient de paroître et à été reçu de la manière la plus flatteuse. Tous les journaux se sont accordés à l'annoncer avec éloge. Nous avons fait connoître le plan de cet ouvrage dans un *Bulletin* précédent; nous en citerons quelques morceaux dans un cahier suivant.

— L'édition in-folio des *Hindous*, de M. *Solvyns*, avance, et continue de mériter les suffrages du public. Le *Discours préliminaire*, qui seul manquoit pour compléter le premier volume, est sur le point de paroître. Nous donnerons un nouvel extrait de ce bel et intéressant ouvrage dans un bulletin suivant.

— Nous venons de recevoir le *Voyage de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de la Perouse*, rédigé par M. *Rossel*, ancien capitaine de vaisseau. Ce grand ouvrage est publié par ordre de S. M. L'EMPEREUR, et sous les auspices de S. E. le Ministre de la marine, le vice-amiral, comte Decrès; l'exécution en est digne d'un gouvernement puissant et éclairé; c'est un nouveau droit que la puissance s'est acquis aux hommages de la science. M. *Rossel*, secondé par M. *Beautemps-Beaupré*, ingénieur-hydrographe, n'a rien laissé à désirer sous les rapports littéraires et scientifiques. Le *Bulletin XXI* contiendra une analyse détaillée de cet ouvrage, que l'Europe placera avec reconnoissance à côté du *Voyage aux terres Australes*, par *Péron*.

— Le *Voyage dans l'Amérique méridionale*; par M. *Félix Azara*, impatiemment attendu par le public, vient de paroître. Nous nous sommes empressés, il y a quelques mois, d'annoncer d'avance cet ouvrage intéressant, plein de faits nouveaux en tous les genres, et auquel des hommes d'un grand mérite, MM. Cuvier, Sonnini et Walckenaer, ont fait d'importantes augmentations. Nous nous proposons d'insérer dans le *Bulletin*

XXI ou *XXII* une analyse détaillée de la partie qui regarde plus particulièrement la géographie et l'histoire.

— Les *Œuvres choisies du prince de Ligne*, en deux volumes, dont nous avons parlé dans le Bulletin XIX, ont paru. L'idée de cette édition, faite avec soin et discernement, avoit été communiquée à M. *Propiac* qui, par un abus de confiance très-mal calculé, s'est hâté de compiler un seul volume d'*Œuvres choisies*, dans lequel les meilleurs morceaux historiques et politiques sont omis; d'autres morceaux sont tronqués d'une manière peu judicieuse. Ceux qui, sans acheter la volumineuse collection originale du prince de Ligne, annoncée dans notre Bulletin précédent, veulent avoir une idée de cet écrivain plus original et plus spirituel qu'aucun prosateur français vivant, doivent se procurer les *Œuvres choisies* en *deux* volumes, et les *Lettres et Pensées* publiées par madame de *Staël* (1).

— Les circonstances politiques ont fait éclore une foule de compilations sur la géographie et l'histoire de l'Espagne. Il seroit au-dessous de la dignité des *Annales* d'en faire seulement mention. Mais nous croyons devoir distinguer avantageusement un ouvrage que son titre pourroit faire confondre avec ces productions inutiles; nous voulons parler du premier volume des *Campagnes des armées françaises en Espagne et en Portugal* (2). Ce volume contient une *statistique* ou tableau géogra-

(1) L'un et l'autre ouvrage se trouvent chez *J. J. Paschoud*, à Genève et à Paris; et chez *F. Buisson*, à Paris.

(2) *Campagnes des armées françaises en Espagne et en Portugal*, pendant les années 1808 et 1809, sous le commandement de S. M. l'empereur et roi et de ses généraux; précédées de la description statistique de l'Espagne et du Portugal, et d'un tableau historique des événemens qui y ont eu lieu avant l'abdication de Charles IV. Ouvrage destiné à recueillir les grands événemens, les actions héroïques des militaires français, etc. On y a joint des Notices biographiques sur les généraux morts dans ces campagnes, et des notices sur les siéges et batailles qui

phico-politique de l'Espagne, fait avec beaucoup de soin, de jugement et de l'exactitude; plusieurs chapitres offrent même une instruction approfondie, et l'on voit que l'auteur a compulsé, comparé et analysé tous les écrivains dignes de quelque foi.

ont eu lieu précédemment dans les mêmes royaumes; avec des cartes et portraits gravés en taille-douce. Tome premier, contenant la description statistique de l'Espagne.

Un volume *in*-8° de plus de 400 pages, avec la carte coloriée de l'Espagne, et des tableaux. Prix 6 francs 50 centimes broché, et 8 francs par la poste, *franc de port*.

A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

APPERÇU
DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE,

Au mois de Mai 1809. *Par le Rédacteur.*

DANS un ancien Cahier nous avons annoncé les *Statistiques* de l'Autriche par MM. *Bisinger*, *Hassel* et le baron de *Liechtenstern*; nous retardâmes alors l'analyse de ces ouvrages, à laquelle les circonstances n'attachoient aucun intérêt majeur : aujourd'hui que de grands événemens ont attiré tous les regards sur l'Autriche, nous nous empressons de faire jouir nos Lecteurs des matériaux que nous avions accumulés. Nous suivrons principalement M. *Hassel* et M. *de Liechtenstern*; le dernier de ces savans vient de publier la deuxième édition de ses *Tableaux statistiques*, accompagnée d'une carte, suffisante pour se former une idée de la position exacte des provinces. Une copie de cette carte est jointe à ce cahier. Nous avons encore consulté les statistiques de la Hongrie par *Demian* et *Schwartner*, les Eclaircissemens de M. *Grellmann*, les voyages de *Hacquet*, d'*Esmark*, et le tableau de l'Autriche par *Rohrer*, les archives de statistique de M. *de*

Liechtenstern, les recueils périodiques de *Schedius* et *Bredezky*, enfin une foule de mémoires particuliers qu'il seroit trop long de citer tous.

§. Ier. *Formation successive de l'empire d'Autriche. Étendue et Population.*

Les états de l'Europe moderne doivent leurs accroissemens à deux causes principales, les *mariages des souverains* et les *conquêtes*. Le premier moyen fait souvent naître les empires mal arrondis, le second fait gémir l'humanité: la politique autrichienne les a employés tous les deux. Ce n'est que depuis une centaine d'années qu'elle a quelquefois réussi par la force des armes; auparavant le lit nuptial étoit le champ de bataille où les archiducs gagnoient les victoires les plus profitables pour leur illustre maison, et l'on répétoit à leur égard ce vers si connu:

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube (1).

Ce système d'agrandissement qui, en donnant à l'Autriche beaucoup de possessions éparses, a multiplié les points de contact entre cette puissance et les autres états européens, offriroit matière à beaucoup de réflexions intéressantes; mais, circonscrits dans un espace

(1) Que les autres fassent la guerre; toi, heureuse Autriche, fais des mariages.

étroit, nous nous contenterons de présenter à la méditation les simples faits dans le tableau chronologique suivant :

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Rodolphe Ier., Empereur, depuis 1272 jusque 1291.			
	La maison *Babenberg*, qui avoit donné à l'Autriche (1) et à la Styrie leurs premiers princes, s'étoit éteinte en 1246, sans héritiers mâles. Les voisins s'en disputèrent la dépouille :			
1251.	la Bohême finit par se mettre en possession de l'Autriche ; la Hongrie s'empara de la Styrie.			
	Rodolphe Ier., de la maison d'Habsbourg, seigneur de la *Thurgovie*, de l'*Argovie* et des villes de *Lucerne*, *Glarus* et *Zug*. . . .	109		
	Auxquelles il avoit joint, par la			
1260.	force des armes, les *quatre cantons*, dits *forestiers*.	69		

(1) L'Autriche fut d'abord un margraviat qui s'étendoit depuis l'Ens jusqu'à Raab, et se composoit des conquêtes faites par Charlemagne sur les Hune-Awares. Les margraves d'Autriche étoient soumis aux ducs de Bavière : cette dignité fut rendue héréditaire dans la maison de Babenberg ou Bamberg, en 944. Le pays à l'ouest de l'Ens ayant été détaché de la Bavière, en 1156, l'Autriche agrandie de cette province, reçut le titre de *duché*.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1273.	Est appelé au trône royal de l'Allemagne, par l'élection des états.			
	Il ne tarde pas à réclamer l'Autriche, la Styrie, et une partie de la Carniole, comme fiefs de l'Empire. Après avoir vaincu Ottocar de Bohême, en 1278, il obtient le consentement des électeurs pour in-			
1282.	vestir de ces provinces ses deux fils, Albret et Rodolphe, et pose ainsi les premiers fondemens de la grandeur future de la maison de Habsbourg-Autriche.			
1291.	A sa mort, Rodolphe Ier. laisse, en biens domaniaux.	. . . .	. . . .	178
	Albert Ier., Empereur, depuis 1282 jusque 1308.			
1282.	Albert Ier, avec son frère Rodolphe, reçoit des mains de son père les *duchés d'Autriche*, de *Styrie*, de *Carniole* et la *Marche-Vénède*. Après la résignation de Rodolphe, il devient seul possesseur de. . .	1000		
1291.	Il y réunit les biens domaniaux de son père.			
1301.	Et après la mort du Margrave Henri, décédé sans enfans, le Margraviat de *Burgau*, et dépendances, comme fief dévolu à l'empire. . .	178 18		

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1308.	Mais dans la guerre de la liberté que lui font les Suisses, il perd les quatre cantons forestiers, et laisse, après sa mort, à ses fils. . . .	. . . . .	75	1121
	Albert II, duc, avec ses frères Frédéric-le-Beau, Léopold II, Henri et Otto, depuis 1308 *jusque* 1358.			
1324.	Le duc Albert II épouse Jeanne, héritière du comte Ulric de Pfirt, et acquiert par ce mariage le comté de *Pfirt* ou *Ferrette* (1). . . .	167		
1326.	L'empereur Frédéric-le-Beau séquestre les terres de *Kybourg* dans l'Alsace, pour cause de félonie commise par leur possesseur, et les donne en fief à ses frères. . . .	36,		
1330.	Le duc Léopold II obtient de l'empereur Louis-le-Bavarois, par la paix de Hagenau, les villes de *Brisac*, *Schafhouse*, *Rheinfelde* et *Neubourg*.	12½		
1335.	Après le décès de Henri, duc de *Carinthie*, mort sans héritiers; le duché de ce nom échoit à l'Autriche.	200½		
1358.	A la mort d'Albert II, les Etats autrichiens comprenneat. . . .	. . . . .		1537

(1) Dans le *Sundgau* et la *Haute-Alsace*.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Albert II, Duc, avec ses frères Rodolphe IV, Fréderic II et Léopold III, depuis 1358 *jusque* 1395.			
1363.	Le comté de *Tyrol* est légué à la maison d'Autriche par Marguerite surnommée *à la grande Bouche*. .	360		
	Le duc Léopold achète de Rodolphe de Werdenberg, pour la somme de 36,000 florins, le comté de *Feldkirch*.	7		
1367.	Léopold et son frère Albert achètent du comte de Furstenberg, pour la somme de 55,000 florins, le *Brisgau*, avec dépendances.	26 1/3		
1374.	Par suite de pactes particuliers, les *terres* de la maison de *Goerz* (Goricie) en Carniole, échoient à la maison d'Autriche	125 1/3		
1376.	Le duc Léopold achète, du comte de Werdenberg, le comté de *Bludenz*.	7		
1379.	Il achète également de l'empereur Wenceslas, pour la somme de 40,000 florins, les *bailliages en Souabe*.	12		
1380.	Du droit des armes et par soumission volontaire, le territoire de *Triest* est réuni aux possessions autrichiennes.	3		

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1381.	*Hohenberg* est acheté de Rodolphe de Hohenberg, pour la somme de 66,000 florins.	16		
1387.	Et *Laufenbourg*, de Jean de Habsbourg, pour 12,000 florins. .	3		
1395.	Possessions de la maison d'Autriche, à la mort d'Albert II. . .	. . . . .	. . . . .	2096¾
	DIVISION *des Etats Autrichiens*, depuis 1395 jusque 1496.			
	a. *Ligne autrichienne.*			
1395.	Lors du partage des états de son père, le duc Albert IV obtient le duché d'Autriche.	545½	. . . . .	545½
1404.	Son fils Albert II devient empereur d'Allemagne, roi de Hongrie et de Bohême, après la mort de Sigismond.	853/1	. . . . .	9076½
1439.	Cette ligne s'éteint, en 1457, avec le roi Ladislas le puîné. La Hongrie et la Bohême élisent une autre dynastie royale. L'Autriche seule retourne aux agnats.			
	b. *Ligne styrienne*, en deux branches.			
	aa. Branche *tyrolienne.*			
1395.	Le duc Frédéric IV obtient, de l'héritage d'Albert III, le Tyrol,			

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	les pays antérieurs en Souabe, l'Alsace et l'Helvétie.	766 $\frac{3}{4}$		
1401.	A l'extinction de la ligne habsbourg-laufenbourguienne, il hérite du comté de *Seckingen*.	4		
1415.	Mais, par la protection accordée imprudemment au pape Jean, il			
1416.	perd l'Argovie; et dans la guerre suisse il perd encore Bremgarten, Baden, Mellingen et Sursée. . .	. . . . .	28	
1439.	A sa mort, ses états comprennent.	. . . . .	. . . . .	752 $\frac{3}{4}$
1451.	Le duc Sigismond achète, d'Elisabeth de Montfort, l'une moitié de *Bregenz*.	9		
1452.	Dans la guerre suisse, il perd le comté de Kybourg.	. . . . .	12	
1453.	Il obtient avec toute sa maison, de l'empereur Frédéric II, la dignité d'*archiduc*, que Rodolphe IV s'étoit déjà attribuée en 1359.			
1465.	Il achète du comte Jean de Thengen le comté de *Nellenbourg*. .	16		
1474.	Il séquestre le *comté de Sonnenberg*, et le conserve moyennant un dédommagement.	4		
1477.	Il perd le Thurgau et les autres domaines helvétiques.	. . . . .	63	
1481.	Il acquiert, du comte Eberhard de Wirtemberg, le château de Meydberg			
1486.	Il rachète le baillage d'Altorf avec		. . . .	

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Ravensbourg, qui avoient été engagés.			
1496.	Et laisse à ses agnats.	. . . . .	. . . . .	706 $\frac{3}{4}$
	bb. Branche *styrienne.*			
1395.	Le duc Ernest obtient, de l'héritage d'Albert III, la Styrie, la Carinthie et la Carniole.	784 $\frac{1}{2}$	. . . . .	784 $\frac{1}{2}$
1456.	L'empereur Frédéric IV et l'archiduc Albert y joignent, en vertu du *nexus feodal*, le *comté de Cilly*, après le décès du comte Ulric, mort sans héritiers.	64 $\frac{3}{4}$		
1457.	L'héritage du roi Ladislas, le puîné, ou l'Autriche propre échoit à la branche styrienne.	545 $\frac{1}{2}$		
1485.	*Mathias Corvin*, roi de Hongrie, maître de la Transylvanie, la Servie, la Bosnie, la Moravie et la Silésie, s'empare de l'Autriche, fixe sa résidence à *Vienne*, et y meurt en 1490.			
1493.	Etendue des états autrichiens à la mort de Frédéric IV, non compris les pays de la branche tyrolienne. .	. . . . .	. . . . .	1394 $\frac{3}{4}$
	Maximilien Ier, Empereur, depuis 1493 *jusque* 1519.			
1477.	Maximilien Ier. obtient les états de *Bourgogne* par son mariage avec			

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Marie, fille et héritière de Charles-le-Téméraire.	1436		
1493.	Son patrimoine, Autriche, Styrie, Carinthie et Carniole.	1394 $\frac{3}{4}$		
1494.	Les possessions de la ligne tyrolienne éteinte.	706 $\frac{3}{4}$		
1500.	Il occupe *Goricie et le Frioul*, après le décès de Léonard II, en vertu d'anciens pactes de famille. .	47 $\frac{1}{4}$		
1503.	A la paix avec la Bavière, il acquiert le château de *Rattenberg*, les villes de *Kuffstein*, *Kitzbuehl*, *Neubourg*, *Rannaried*, le *comté de Kirchberg*, etc.	35 $\frac{1}{4}$		
1518.	Les *confins welches* (1) par cession de la part de Venise. . . .	2 $\frac{1}{2}$		
1519.	Etendue de la monarchie autrichienne, à la mort de Maximilien Ier.	. . . . .	. . . . .	3620 $\frac{1}{2}$
	Charles V, Empereur, depuis 1519 *jusque* 1522.			
1519	Charles-Quint, le plus puissant prince de la famille de Habsbourg, cède à son frère Ferdinand Ier., en 1521, tous les états allemands; il ne conserve pour lui que la dignité impériale de l'Allemagne, les couronnes de Castille, d'Arragon, de			

(1) Par les *confins welches*, on entend une lisière méridionale du Tyrol.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Naples, de Sicile, de Sardaigne, les Pays-Bas, le Milanais, la Haute-Bourgogne, Navarre et le Nouveau-Monde, possessions qu'il passe ensuite à son fils Philippe II. Ses états avoient une étendue de.	. . . . .	. . . . .	16688 $\frac{1}{2}$
	Ferdinand Ier., Empereur, depuis 1521 jusque 1564.			
1521.	Ferdinand Ier. reçoit de son frère les états allemands de la maison d'Autriche.	2184 $\frac{1}{6}$		
1519.	Il achète le *Wirtemberg* de la ligue souabe (1).	134		
1523.	Et du comte de Montfort l'autre *moitié de Bregenz*.			
1526.	Il prétend hériter de la couronne de *Hongrie* et de *Croatie*, en vertu de son mariage avec une princesse hongroise et des traités passés entre les princes autrichiens et les derniers rois de Hongrie. La couronne lui est contestée par Jean Zapolya, élu par la majorité des états.	4496 $\frac{3}{4}$		
	Il devient roi de *Bohême*, y compris la plus grande partie de la *Silésie*, la *Moravie* et la *Lusace*.	2321 $\frac{1}{4}$		
1534.	Il rend le Wirtemberg au duc légitime, Ulric.	. . . .	134	

(1) Confédération des villes libres de Souabe.

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Étendue du pays à la mort de chaque monarque.
1542.	Il achète du comte de *Thengen* la seigneurie de même nom. . .	$\frac{1}{8}$		
1548.	Il force la ville libre de Constance de soumettre à l'Autriche. . . .	$\frac{1}{4}$		
1561.	Il se voit obligé d'abandonner aux Turcs la plus grande partie de la Hongrie.	. . . . .	1952 $\frac{3}{4}$	
1564.	Etendue de l'Etat à la mort de Ferdinand.	. . . . .	. . . . .	7050
	MAXIMILIEN II, empereur, et ses frères, depuis 1564 jusque 1576:	. . . . .	. . . . .	7050
	RODOLPHE, empereur, et ses cousins, depuis 1576 jusque 1612.	. . . . .	. . . . .	7050
	MATHIAS, empereur, et ses cousins Tyroliens, depuis 1612 jusque 1619.	. . . . .	. . . . .	7050
	FERDINAND II, empereur, depuis 1619 *jusque* 1637.			
1623.	Le Tyrol (sous la dénomination d'*Autriche supérieure*) et l'Autriche antérieure, composée des territoires en Souabe, sont abandonnés à l'archiduc Léopold, résidant à Insbruck.	. . . . .	541	
1635.	Les deux Lusaces cédées à l'électeur de Saxe.	. . . . .	206 $\frac{1}{2}$	
1637.	Etendue de territoire à la mort de Ferdinand II.	. . . . .	. . . . .	6302 $\frac{1}{2}$

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Ferdinand III, empereur, depuis 1637 *jusque* 1657.			
1648.	Par la paix de Westphalie il cède l'Alsace et le Sundgau à la France.		203	
1653.	Thengen passe à la famille Auersberg.		$\frac{1}{2}$	
	Etendue du territoire à la mort de Ferdinand III.			6099
	Léopold Ier., empereur, depuis 1657 *jusque* 1704.			
1665.	Les pays de la ligne d'Insbruck retournent à la maison principale.	541		
1675.	*Brieg, Liegnitz* et *Wohlau* sont occupés après le décès du dernier prince.	115		
	Le cercle de Schwiebus est cédé pour satisfaire aux prétentions de la maison de Brandebourg.		10	
1687.	La Hongrie déclare sa couronne héréditaire dans la descendance mâle de la maison d'Autriche.			
1695.	Le cercle de *Schwiebus* est rendu à l'Autriche.	10		
1699.	Par la paix de Carlowitz, le restant de la *Hongrie*, la *Transylvanie* et l'*Esclavonie* retournent sous la domination de Léopold Ier.	2923		

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1704.	Etendue de la monarchie à la mort de Léopold Ier.	. . . .	. . . .	9678
	Joseph. Ier, empereur, depuis 1711 jusque 1740.			
1713.	La paix d'Utrecht et celle de Rastadt procurent à l'Autriche les *Pays-Bas*, le *Milanais*, Naples, la Sardaigne et Brisac.	2399		
1717.	*Gradiska* passe à l'Autriche. .			
1718.	A la paix de Passarowitz, la Porte cède *Temeswar*, Krajawa, la Servie et un district de Bosnie jusqu'à la Save.	1645		
	Par la Quadruple Alliance la Sicile est donnée à l'Autriche. . . .	576		
	D'un autre côté la Sardaigne est cédée à la maison de Savoie. . .		430	
1735.	D'après les préliminaires de Vienne, Charles VI se voit forcé de céder les deux Siciles à don Carlos		2023	
	Et à la Sardaigne, les districts de Tortona et Novara. . . .		16	
	Il obtient en compensation *Parme* et *Plaisance*.	90		
1739.	Par la paix de Belgrade, l'Autriche perd la Servie, Krajova et la Bosnie.		916	

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Étendue du pays à la mort de chaque monarque.
1740.	Etendue du territoire autrichien, à la mort de Charles VI. . . .	. . . . .	. . . . .	11003
	Marie-Thérèse, Impératrice-Reine, depuis 1740 jusque 1780.			
1742.	Par la paix de Breslau, l'Autriche perd la plus grande partie de la Silésie, avec le comté de Glaz. .	. . . . .	685	
1743.	Une partie du Milanais est cédée au roi de Sardaigne.	. . . . .	97	
1748.	Parme est cédé, par la paix d'Aix-la-Chapelle, à un prince espagnol.	. . . . .	90	
1759.	L'empereur François Ier investit l'impératrice-reine, son épouse, du comté de *Hohenems*.	3 $\frac{1}{2}$		
1761.	Et lui donne le comté de *Falkenstein*.	2 $\frac{1}{2}$		
1772.	La Pologne cède à l'impératrice les provinces qui forment les royaumes de *Galicie* et de *Lodomerie*. .	1389		
1777.	La Porte Ottomane lui abandonne la Bukowine.	162 $\frac{3}{4}$		
1779.	La Bavière lui cède le quartier de l'Inn, (l'*Innviertel*).	41 $\frac{1}{2}$		
1780.	*Tettnang* et *Argen* sont acquis par achat.	9		
——	Etendue de la monarchie autrichienne, à la mort de Marie-Thérèse.		. . . . .	11739 $\frac{1}{2}$

Années.	Accroissemens de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Étendue du pays à la mort de chaque monarque.
	Joseph II, empereur depuis 1780 *jusque* 1790.			
1784.	Joseph réunit à ses Etats la principauté de *Castiglione* et de *Solferino*, ainsi que la seigneurie d'*Asch*.	6		
1790.	Etendue de la monarchie, à sa mort.	. . . .	. . . .	11745 $\frac{1}{2}$
	Léopold II, empereur depuis 1790 *jusque* 1792.			
1791.	La Porte cède le district d'*Alt-Orehowa*.	4		
1792.	Etendue de la monarchie, à la mort de Léopold II, non compris la Toscane.	. . . .	. . . .	11749 $\frac{1}{2}$
	François II, empereur depuis 1792.			
1795.	La *Galicie occidentale* est acquise par le partage de la Pologne. . .	949 $\frac{3}{4}$		
1797.	Les Pays-Bas, avec Falkenstein, sont cédés à la France par la paix de Campo-Formio.	. . . .	471 $\frac{1}{2}$	
	Le Milanais, le Mantouan et Castiglione sont cédés à la république Cisalpine (royaume d'Italie).	. . . .	264	
	Le Brisgau et l'Ortenau le sont au duc de Modène.	. . . . .	51	

Années.	Accroissement de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
	En revanche, *Venise*, l'*Istrie*, la *Dalmatie* et les *Bouches-du-Cattaro*, sont acquis par la même paix.	711 $\frac{1}{2}$		
1801.	Par la paix de Lunéville, le Frikthal et le district au-delà de l'Etsch sont cédés, l'un à l'Helvétie, et celui-ci à l'Italie.	. . . . .	11 $\frac{1}{2}$	
1802.	Par l'acte des indemnités, *Trente* et *Brixen* sont acquis à l'Autriche.	92		
1803.	*Lindau* et *Rothenfels* le sont par achat.	9		
1804.	La seigneurie de *Blumeneck* et autres attenances de Weingarten le sont par un échange fait avec Nassau-Fulde.	2 $\frac{1}{2}$		
	Dans la même année, le monarque prend le titre d'*Empereur héréditaire d'Autriche*.			
1805.	Par la paix de Presbourg, François II perd le Tyrol et l'Autriche antérieure ou les provinces en Souabe, avec Venise et la Dalmatie. . . .	. . . . .	1294 $\frac{3}{4}$	
	Il acquiert en revanche *Salzbourg* et *Berchtesgaden*.	181 $\frac{1}{2}$		
1806.	Après la dissolution de l'empire d'Allemagne, il renonce au titre et aux priviléges d'empereur d'Allemagne.			
1807.	Echange de Gradisca et d'Aquileja contre Montfalcone.	12	$\frac{3}{2}$	

Années.	Accroissement de la monarchie autrichienne, règne par règne.	Acquisitions en milles carrés d'Allemagne.	Cessions en milles carrés d'Allemagne.	Etendue du pays à la mort de chaque monarque.
1807.	Etendue actuelle de l'empire autrichien, non compris Wurzbourg et Mergentheim.	. . . . .	. . . . .	11581 $\frac{3}{4}$
	RÉSUMÉ.			
	En 1522, Charles-Quint transmet à son frère Ferdinand les états de la maison de Habsbourg en Allemagne, ayant une étendue de. . .	. . . . .	. . . . .	2183 $\frac{91}{2}$
	Depuis cette époque, les acquisitions de l'Autriche se sont élevées à.	1886 $\frac{3}{4}$		
	Elle a cédé.	. . . . .	9464 $\frac{1}{2}$	
	Reste, les cessions défalquées, une augmentation de.	. . . . .	. . . . .	9398 $\frac{21}{4}$

Tel a été le lent, mais presque continuel accroissement de la monarchie autrichienne; c'est ainsi qu'elle est devenue la quatrième puissance de l'Europe en étendue de territoire, la troisième en population, revenus et forces militaires. Nous avons, dans un cahier précédent, donné des tableaux de population assez étendus sur toutes les parties des états autrichiens; pour ne pas tomber dans des redites inutiles, nous nous bornons à en répéter ici les principaux résultats.

	Habitans.
Dans l'Autriche, avec le Salzbourg, la Styrie, la Carinthie, la Carniole et Trieste.	3,553,922
Dans la Bohême, avec la Moravie et la Silésie autrichienne.	4,752,257
Dans la Hongrie, avec la Transylvanie, la Croatie et l'Esclavonie.	9,318,432
Dans la Galicie ou Pologne autrichienne, avec la Bukowine.	4,931,477
Individus dénombrés en 1801 et 1803.	22,556,088
Militaires avec leurs femmes et enfans.	600,000
Accroissement de population depuis 1801 et 1803.	300,000
Total probable de la population.	23,456,088

Sur cette masse de 20 ou 23 millions, il y a cinq à six millions d'*Allemands*, trois millions trois cent mille d'*Hongrois*, et treize à quatorze millions appartenant à la *race slavonne*, soit Bohêmes, soit Polonais, soit Esclavons d'Hongrie. Considérés d'après leur croyance religieuse, les Autrichiens sont pour la plupart catholiques; plus de 17 millions et demi suivent le culte romain. Le rite grec compte 2,600,000 sectateurs; le calvinisme 1,800,000; le luthéranisme 1,050,000; il y a 452,000 juifs, et quelques sectes moins nombreuses.

Nous allons consacrer d'autres articles au tableau moral des nations soumises au sceptre autrichien, lorsque nous aurons reçu la collection complète des ouvrages allemands qui en contiennent les matériaux; ici, notre but prin-

cipal est de faire connoître exactement *la géographie physique* de chaque province, leur situation, température, productions et ressources naturelles, base essentielle de tout l'édifice politique.

§. II. *Description de l'Autriche proprement dite, avec la Styrie, le Salzbourg, la Carinthie, la Carniole et Trieste.*

Ces provinces forment le véritable noyau de la monarchie autrichienne; elles renferment la capitale et les peuples les plus attachés à la dynastie régnante; elles offrent, même après le démembrement du Tyrol, beaucoup d'avantages naturels pour la défense militaire, avantages qui rendent doublement honteuses les défaites des généraux autrichiens: mais elles le cèdent en fertilité à la Hongrie, la Galicie et la Bohême.

Deux grandes chaînes des Alpes parcourent ces pays; celles qu'on surnomme *Alpes Noriques* s'étendent dans le Salzbourg, la Carinthie et l'Autriche au-dessus de l'Ens (1); leurs

(1) *Haute-Autriche* des cartes françaises. Mais cette province, malgré ses montagnes, est comprise politiquement dans l'*Autriche inférieure* ou proprement dite. La Styrie, la Carinthie et la Carniole forment l'*Autriche intérieure*. Le Tyrol étoit nommé, dans les chancelleries, *Autriche supérieure*.

sommets granitiques, arrondis en dômes immenses, se couvrent de neiges et de glaces éternelles. Le *Hochhorn* s'élève à 10,620 pieds; le *Watzmann* à 9,058; le *Kogel* à 9,100, et la *Stang-Alpe* à 7,764 pieds au-dessus du niveau de la mer. Une prolongation des Alpes Noriques vers Vienne forme le pittoresque *Kahlenberg*, le mont *Cetius* des anciens. Une autre branche se projette en Styrie. La chaîne méridionale des Alpes, qui traverse la Carniole et passe entre la Croatie et la Dalmatie, porte à l'ouest le nom des *Alpes Carniques*, et à l'Est celui des *Alpes Juliennes*; on regarde le pic de *Terklou*, élevé de 10,094 pieds, comme le point de partage entre ces deux parties de la même chaîne (1). Depuis le Terklou, les montagnes, beaucoup plus basses, n'offrent que des rochers calcaires, singulièrement escarpés, crevassés et percés de cavernes; c'est dans cette région que se trouve *le lac de Cirknitz*, décrit dans un cahier précédent.

Les rivières se dirigent généralement de l'ouest à l'est, comme le Danube, la Save, la Drave, la Muhr; quelques-unes vont du sud au nord, comme l'Inn, la Salza et l'Ens.

Il résulte de ce que nous venons de dire sur les montagnes et les rivières, que la pente générale de ces pays est vers le levant. Il en

(1) *Ebel*, Description des Alpes, etc.

naît deux pentes partielles; un côté de chaque vallée est exposé aux rayons du soleil ; l'autre côté est couvert des ombres des montagnes : les grandes vallées de Salzbourg et du pays au-dessus de l'Ens penchent entièrement vers le Nord, et offrent une température froide et humide. La chaleur moyenne de l'année est de 7°, 6 (Réaumur) à 7°, 8 ; les extrêmes de froid et de chaleur varient à Vienne et dans la partie basse de l'Autriche, de 40 degrés (1). Les variations nuisent peu à la santé ; mais la stagnation de l'air dans les vallées est dangereuse. Un ancien proverbe italien dit que si Vienne n'éprouvoit point de coups de vent très-forts, le climat y seroit pestilentiel :

Vienna ventosa o venenosa.

C'est sans doute à l'air renfermé qu'il faut attribuer le grand nombre de *crétins* qu'on voit en Styrie et surtout en Carinthie.

Considérons maintenant les productions naturelles, en commençant par le règne minéral.

L'or se trouve, mais en petite quantité, dans la Carinthie et dans le Salzbourg. Les mines d'or et d'argent de ce dernier pays donnent, l'un dans l'autre, 1015 marcs.

(1) *Liechtenstern*, sur le climat du pays au-dessous de l'Ens, dans ses excellentes *Archives de statistique*, 1801, tom. I.

L'argent se trouve par-tout mêlé dans les mines de plomb et de cuivre : on n'a découvert que très-peu de mines d'argent pur. Les mines de plomb de *Saint-Annaberg*, dans le pays au-dessous de l'Ens, donnent 3,300 marcs d'argent par an. Les mines de cuivre sont beaucoup plus importantes. Il y en a environ une douzaine de très-riches, situées pour la plupart dans la Styrie, la Carinthie et le Salzbourg. Le produit en est, pour le premier de ces pays, de 5,489 quintaux par an; pour le second, de 936, et pour le dernier de 835.

Le fer de la Styrie surpasse en quantité et en qualité tous les autres métaux de ce cercle. Depuis mille ans on exploite les mines d'Eisenertz et de Vorderberg, sans qu'elles aient perdu de leur valeur. Pline et d'autres anciens vantent la qualité de ce fer dont les Romains forgeoient leurs épées (1). On compte dans cette province environ six mines assez abondantes, et la production annuelle doit monter à 315,000 quintaux. La Carinthie et la Carniole possèdent aussi ce métal en grande abondance; le fer de Frisach, en Carinthie, égale parfaitement celui de Styrie. Le produit des mines de fer de la Carinthie est de 165,000 quintaux; celui de toutes les provinces s'élève à un million.

Une autre production intéressante est le

(1) *Plin.* XXXIV, 14, etc.

plomb de la Carinthie, connu dans l'Europe sous le nom de *plomb jaune de Villach* (1). Cette province seule en produit 37,000 quintaux, de la valeur de 330,000 florins : la Styrie, l'Autriche propre et le Salzbourg en ont encore un grand nombre de mines ; mais le plomb n'y égale pas celui de Villach en bonté. Le produit de celles de Styrie est de plus de 4,000 quintaux.

La mine de vif-argent à Ydria, est la plus riche de toutes celles de l'Europe ; elle produit 12,000 quintaux par an. Les Espagnols en achetoient la moitié, à 2 piastres le quintal. On y voit souvent couler le mercure vierge par les fentes, les crevasses. Le cinabre naturel y est très-commun. La Carniole fournit par an 6 à 7,000 quintaux de cinabre.

La Carinthie produit plusieurs sortes de cadmie ; le tout forme 3,400 quintaux par an. On trouve en quelques endroits de l'alun, du vitriol, du cobalt, du soufre et autres minéraux moins importans. La haute Styrie et l'Autriche sont assez pourvues de salpêtre.

Les mines de sel fossile et les sources salées comptent parmi les trésors de l'Autriche. Les mines de Durrenberg, dans le Salzbourg, donnent 300,000 quintaux de sel ; les salines de Berchtesgaden en fournissent 87,000. Un canton

(1) *Plomb* molybdaté. *Haüy*, III, 502. *Jacquin*, *Heyer*, etc.

considérable de l'Autriche, au-dessus de l'Ens, porte le nom de *Salz-Kammergut*, c'est-à-dire terres domaniales des salines; il renferme deux mines de sel très-considérables à Ischel et Hallstadt : leur produit est estimé à 660,000 quintaux. Près d'Aussée et Rainisch, dans la haute Styrie, on fait par an 15,000 quintaux. Toutes ces mines ne sont que la continuation de celles du Salzbourg, de la Bavière et du Tyrol; une immense couche de sel semble s'étendre le long de la pente septentrionale des Alpes rhétiennes et noriques (1).

En général, le sel d'Autriche n'est pas d'une cristallisation belle et pure. C'est ordinairement une pierre de sel brun ou rougeâtre, chargée de parties terreuses, et qui, en allemand, est nommée *Rernstein*. On la fait dissoudre dans de l'eau douce, et on conduit ensuite cette eau imprégnée de la matière saline dans des canaux construits en bois de pin, vers les endroits où l'on en extrait le sel. La Carniole, dépourvue de ce minéral, se sert du sel de mer; on en fabrique par an 30 à 40,000 *metzen* ou minots de Vienne de 3,100 pouces cubes.

On trouve en divers endroits du beau marbre, de l'albâtre, du jaspe, de la terre à porcelaine, du plâtre et des charbons de terre.

La culture du blé ne suffit pas, en général,

(1) *De Bray*, Voyage en Tyrol, etc.

aux besoins des habitans. Les districts fertiles, tels que le quartier d'Inn, la Basse-Styrie, l'Istrie, ne peuvent pas, par leur excédent, couvrir le déficit des autres provinces. Vienne, l'Autriche-Inférieure et la Haute-Styrie sont nourries du blé de la Hongrie.

Il y a cependant des endroits où l'agriculture est portée à un très-haut degré de perfection. En d'autres endroits, comme en Carniole, on a une double récolte : car, après le froment ou le seigle, on sème du blé-sarrazin ; et après le chanvre et le lin, du millet. Dans la Styrie, on fait la nourriture ordinaire du blé-sarrazin.

Les vignobles abondent dans la partie basse de l'Autriche propre ; ils fournissent du vin pour la consommation ordinaire des habitans. Celui connu sous le nom de *vin du Danube*, croît sur les montagnes vis-à-vis de Vienne, au nord : il ne souffre pas de transport ; mais celui qui vient au sud de Vienne, et qu'on appelle vin des montagnes (*gebirgwein*), gagne à être conservé et transporté : ses bonnes qualités lui méritent les éloges même des étrangers. Le comte Fries, négociant du premier rang, a tenté d'introduire jusqu'en Angleterre l'usage des vins d'Autriche, au lieu de ceux de Bourgogne ; mais ce projet, quoiqu'appuyé des Anglais, n'a point eu de suite. Les vins de Styrie sont aussi très-bons, et il y en a qui, pour

la force, égalent ceux du Rhin. En général, ces vins ont une couleur verdâtre, et deviennent potables en peu de temps. Ceux qui viennent sur les côtes de la mer adriatique, sur-tout à Prosecco et Antignana, pétillent de feu. D'après des calculs qui paroissent authentiques, la Basse-Autriche produit annuellement 1,800,000 *eimer* (1); la Styrie, 590,000; et la Carinthie, 100,000. La culture des pommes, poires et autres fruits d'arbres, occupe une grande partie des habitans de l'Autriche propre, de la Carinthie et de la Carniole. C'est principalement dans ces deux dernières provinces que l'on fait du cidre en abondance.

Les fruits d'Italie, les citrons, les amandes, les oranges, les olives, les marrons viennent très-bien dans l'Istrie et dans le Littoral, au midi des Alpes-Juliennes, mais la quantité en est peu considérable.

La Haute-Styrie cultive beaucoup de lin; le meilleur vient dans la Carniole. Le chanvre de la Basse-Styrie est fin et long. Le safran et la moutarde que l'Autriche propre produit en abondance, sont très-estimés. Parmi les nombreuses plantes médicinales et aromatiques dont se couvrent les flancs des Alpes-Noriques, il y en a une qui se nomme en allemand *speik*, et qu'on exporte en Turquie comme un

(1) Mesure de 2,852 pouces cubes.

parfum estimé des Orientaux. Beaucoup de cantons des montagnes offrent, au milieu des rochers arides, une brillante végétation qui, jointe à l'aspect imposant des vastes lacs et des rivières rapides, forme les vues les plus pittoresques, et rappelle les fameux sites de la Suisse.

Il n'y a que la Styrie avec l'Istrie, et la partie nord-ouest de la Carinthie, qui possèdent de belles bêtes à cornes. Les Alpes, ou plutôt les vallées entre les hautes montagnes et les sommets des collines qui les entourent, fournissent des pâturages excellens que les habitans améliorent par la culture de la luzerne et du trèfle. Les bœufs sont d'une race très-bonne et forte, quoique médiocrement grands. On ne doit point s'attendre à trouver une belle race de chevaux dans ces pays montagneux; ils sont en général d'une taille moyenne, mais forts, et d'un pied très-sûr, ce qui les rend propres à porter des fardeaux à travers les montagnes. Dans la vallée de Geil, en Carinthie, sur les montagnes de Karst, en Carniole, et sur-tout dans le Salzbourg, on soigne mieux les chevaux que dans le reste du pays. Les bêtes à laine ne sont pas nombreuses; il y a peu de districts qui possèdent des pâturages convenables pour ces animaux: cependant les moutons de la Carniole, dont les béliers n'ont point de cornes,

portent une laine aussi fine que celle de Padoue.

La Styrie et les environs de Vienne nourrissent une quantité incroyable de volaille, sur-tout de poulets et d'oies. Dans la partie orientale de la Carinthie, on a beaucoup de porcs; hors la Carniole, on n'élève que très-peu d'abeilles.

Le gibier de toute espèce, depuis le terrible sanglier jusqu'au lièvre timide et au gras loir, abonde dans ces provinces où tant de montagnes et de forêts lui offrent un asile. Le capricorne et le chamois bondissent sur les Alpes de Salzbourg, où le grand vautour les guette. La marmotte habite aussi ces montagnes. On y voit des aigles, des loups, et de petits ours. Le nombre de ces animaux diminue cependant à mesure qu'on éclaircit les forêts voisines des grandes villes ou des mines. La nature a prodigué à l'Autriche le bois de toute espèce. On voit dans les plaines les arbres de la France, et dans les hautes montagnes on retrouve la verdure éternelle des forêts du nord. La Styrie peut couper par an 1,440,840 cordes de bois; elle exporte encore de la térébenthine, du goudron, des noix de galle; mais la Basse-Autriche, à cause de la consommation de la capitale, achète par an 330,000 cordes au-delà du produit de ses propres forêts. Les lacs et les fleuves de l'Autriche, de la Ca-

rinthie et de la Carniole, offrent une profusion d'excellens poissons. Les esturgeons du Danube, qui pèsent quelquefois quinze quintaux, appartiennent plus à la Hongrie qu'à l'Autriche; mais cette dernière peut vanter les truites des lacs de Traun, d'Aber et de Cirknitz, les écrevisses de la Styrie, et les lamproies qui abondent dans les petites rivières de montagnes. On pêche des anchois et des sardines dans les golfes de Trieste et de Traun. Quelques eaux, dans l'Autriche, ont des bancs de perles.

§. III. *Description physique de la Bohême; avec la Moravie et la Silésie autrichienne.*

La Bohême est un bassin presque circulaire situé à un niveau très-élevé, entouré d'une chaîne de montagnes granitiques dont les Sudètes, vers le nord-est, renferment les sommets les plus hauts, tels que le grand *Sturmhaub* de 4,722 pieds; la *Grosse-Rade*, de 4,661 pieds; le *Schneekoppe*, de 4,800 pieds; le *Tafelfichte*, de 3,386 pieds; et autres, tous situés dans la Silésie prussienne ou dans la Lusace. La partie la plus haute et la plus nue de cette chaîne s'appelle en allemand *Riesen-geburge*, c'est-à-dire, monts des Géants. Les Sudètes ressemblent à un grand rempart sur lequel s'éleveroit une suite d'autres remparts placés presque transver-

salement : le granit en forme les masses principales ; le porphyre, le schiste micacé et argileux s'appuient à ce noyau (1). Au sud-est, le granit disparoît, les montagnes perdent de leur hauteur. Cette chaîne intermédiaire qui les lie aux Alpes Carpathiennes, s'appelle par un nom général, montagnes de Moravie, ou *Gesenker-geburge* ; c'est-à-dire, montagnes abaissées. Malgré cette dénomination, la chaîne qui parcourt la Silésie autrichienne a une élévation considérable ; à Iablunka l'élévation augmente subitement, et on regarde ce point comme le commencement des Alpes Carpathiennes. Les montagnes de Carlsberg et de Mannhart ceignent le midi de la Bohême, et touchent, à l'ouest, aux monts nommés la forêt de Bohême ou *Boehmer-Wald*, chaîne de monts granitiques moins élevés que les Sudètes, et couverts de végétaux jusqu'au sommet. A l'extrémité occidentale de la Bohême, on trouve le *Fichtel-geburge* ou mont des Pins, qui est haut de 3,630 pieds du Rhin, et d'où partent, comme d'un centre commun, les trois chaînes qui séparent la Franconie de la Saxe, ainsi que la Bohême de la Saxe et de la Bavière. Le *Fichtelberg* est un assemblage de montagnes, de précipices, de plateaux et de ravines ; le

(1) *Léopold Buch*, Observations géologiques, etc. On en trouve un extrait détaillé dans la *Géographie de toutes les Parties du Monde*, tom. XVI.

granit veiné, ou *gneiss*, y domine. Le sommet renferme un ancien lac changé en marais. Les montagnes entre la Saxe et la Bohême, nommées *Erzgeburge*, c'est-à-dire monts Métalliques, joignent dans la Lusace les Sudètes. Les plus hauts sommets de l'*Erzgeburge*, se trouvent dans la Saxe, et s'élèvent à 3,600 ou 3,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les revers de ces montagnes, du côté de la Bohême, présentent un grand nombre de pics composés de basalte, et dont l'aspect imposant anime une contrée déjà très-pittoresque en elle-même. Ces pics se montrent sur-tout dans une chaine secondaire de ces montagnes, appelée le *Mittelgeburge*, c'est-à-dire, les monts du Milieu, et qui s'étend dans le cercle de Leutmeritz; parmi ces cimes, le *Donnersberg* a 2,640 pieds (1), et le *Gelisch* 2,100 pieds de haut.

Toutes les eaux de la Bohême se versent dans l'Elbe, dont les deux principales rivières affluentes sont la *Molda* et l'*Egra*. L'Elbe s'écoule par une issue étroite, et qui semble porter les marques d'une révolution physique; ce qui fait croire à quelques naturalistes que le bassin de la Bohême, autrefois couvert d'eaux qui n'avoient pas d'écoulement, a dû présenter un ou plusieurs lacs. Il faudroit, pour examiner cette hypothèse, beaucoup plus de

(1) *Hoser*, corrigé par *Lindner*; voyez la *Description de Bilin* par *Reuss*.

renseignemens positifs que les naturalistes n'en ont recueillis jusqu'à présent. Parmi les curiosités naturelles de ce pays, aucun objet ne doit plus éveiller l'attention que le *Labyrinthe-de-Rochers* près d'Adersbach, dans le cercle de Koenigingrœtz. Des milliers de pierres de grès, posées perpendiculairement, hautes de 100 à 200 pieds, et d'une périphérie égale à la moitié de leur hauteur, formant ainsi de grandes tours carrées, occupent un espace d'une lieue et deux tiers en longueur, sur une demi-lieue en largeur. L'entrée dans ce grouppe immense ressemble à celle d'un amphithéâtre : des arbres et des arbustes épars contrastent par leur verdure avec les masses grisâtres des rochers : les formes de ceux-ci sont bizarrement variées. Un ruisseau serpente au milieu de cette scène unique ; bientôt il se précipite dans une grotte où semble siéger l'effroi. L'écho de cent rochers répète le bruit de cette superbe cascade (1).

La Moravie, considérée sur une carte ordinaire, semble, comme la Bohême, offrir un bassin fermé de tous les côtés ; les eaux se versent toutes dans une seule rivière, celle de *Morawa*, appelée *March* en allemand ; mais la contrée par laquelle cette rivière s'écoule

(1) Nous donnerons dans la suite de ces *Annales* une *Vue du labyrinthe d'Adersbach*, accompagnée d'une description détaillée d'après *Bucquoi*, *Langhans* et *Zœllner*.

dans le Danube, présente une vaste issue naturelle. Tout le terrain de la Moravie, d'ailleurs, s'incline de ce même côté, et forme une espèce de plan oblique interrompu par des hauteurs et des vallées, tandis que celui de la Bohême forme plutôt un amphithéâtre complet. D'ailleurs, les montagnes abaissées qui séparent la Moravie de la Silésie, ne présentent pas une barrière aussi marquée, aussi imposante que celle dont la Bohême est ceinte.

La Silésie autrichienne occupe le sommet de cette longue vallée qu'arrose l'Oder, et où est située la belle province prussienne du même nom.

Quoique soumis à une température plus froide que les provinces de l'Autriche, ces pays ont eu leur bonne part aux libéralités de la nature. Quant au règne minéral, tous les métaux s'y trouvent. Les mines d'or, dans les cercles de Kaurzim et de Prachin, sont épuisées; quelques rivières charient des grains de ce métal, mais en petite quantité. L'argent abondoit autrefois dans les mines de Kuttenberg, mais elles sont maintenant inondées. On en trouve quelques-unes moins importantes dans les cercles de Pilsen et de Bethin, ainsi que dans le district d'Elnbogen. Le produit de ces mines est de 2,400 marcs. Dans le district d'Elnbogen à Dreyhacken, se trouve aussi la meilleure

mine de cuivre. Le cuivre de Bohême est très-souvent, et le plomb toujours, mêlé d'un peu d'argent. Les mines de plomb donnent par an 6,000 quintaux. Les mines de fer sont disséminées sur toute la surface de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie autrichienne; ces deux dernières n'ont qu'une petite quantité d'autres minéraux.

Les mines d'étain, qui se trouvent dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Saxe, sont aussi importantes que remarquables; elles sont les plus orientales de toute l'Europe, et en continuant d'aller vers l'est; il faut même chercher jusqu'à Sumatra et au Japon, avant que d'en trouver d'autres. L'étain de Bohême, sur-tout celui de Schlakenwalde, est aussi estimé que celui d'Angleterre. La Bohême fournit suffisamment tous les Etats autrichiens de ce métal. Il y a dix mines d'étain dans le cercle de Saatz, et deux dans celui de Leutmeritz.

On évalue le produit net de toutes ces mines, sans y comprendre le fer, à un million de florins de Vienne.

Le vif-argent n'est pas en assez grande quantité pour compenser les frais de l'exploitation.

Le cobalt abonde en plusieurs endroits; et le produit annuel, qui est de 11,000 quintaux, pourroit être porté plus haut si un débit plus

grand l'exigeoit. Il y a beaucoup de zinc, de l'arsenic, de la calamine et un peu d'antimoine. On cuit annuellement trois mille quintaux d'alun, sur-tout à Commotau et à Falkenau; on trouve aussi du soufre et du vitriol. Il y a plusieurs terrains imprégnés de nitre.

Les charbons de terre se trouvent en plusieurs endroits; il y a de bonnes tourbières. La Bohême manque de sel; du moins on regarde les dépôts qui s'en trouvent comme trop peu considérables pour mériter l'attention.

On trouve en plusieurs endroits de la bonne terre sigillée, de la terre à porcelaine, de la craie, de la chaux, etc.

Il y a en Bohême, et même en Moravie, de beaux marbres, sur-tout à Tesin dans le cercle de Beraun; on trouve du jaspe et du porphyre en quantité. On y rencontre de l'asbeste, du serpentin, de l'albâtre et autres objets.

Les superbes cristaux de roche de la Bohême sont décorés du nom de *diamans*, de rubis, de chrysolithes, d'émeraudes, de saphirs; mais ces prétendues pierres-gemmes sont toutes fausses : même la plupart des topazes de Bohême ne sont que des cristaux de quartz jaune (1); cependant il se trouve à Schlackenwald de vraies topazes, de la nature de celles de Saxe. Les véritables pierres-gemmes de la Bohême

(1) *Haüy*, Minéral., IV, 419.

sont les *grénats*. On est d'accord qu'ils égalent et surpassent même ceux de l'Orient. C'est à Winitschick, dans le cercle Kaurzim, et à Dlaschovitz, dans celui de Leutmeritz, qu'on trouve les meilleurs. Les grenats rouge-de-sang passent pour les plus beaux : on les trouve depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'une grosse noisette. Il faut encore remarquer parmi les productions fossiles de la Bohême, les quartz-agathes fins, qu'on nomme en Allemagne *karneol*, l'asbeste, le talc de Moscovie, et l'ambre-jaune qu'on a trouvé près de Skalitz. Les prétendus améthistes, topazes et onyx, se trouvent aussi en Moravie : près du village de Hradisko, on trouve une substance qu'on nomme *myrrhe-fossile*, et qui semble être une variété d'ambre jaune.

Quoiqu'il y ait beaucoup de districts où l'agriculture et le jardinage sont négligés, et quoiqu'on trouve souvent des champs incultes, la Bohême et la Moravie produisent en abondance des blés, des légumes, toutes sortes de végétaux, des fruits d'une qualité supérieure ; entr'autres, de magnifiques cerises en Bohême, d'excellentes noix et châtaignes en Moravie : il y vient de très-beau chanvre et le meilleur houblon de l'Europe. Toutes ces richesses sont ici le don de la nature bienfaisante ; l'industrie humaine contribue peu, soit à les augmenter, soit à les améliorer. Ce-

pendant les *Hanáques*, habitans de la fertile plaine de la Hanna en Moravie, montrent beaucoup d'intelligence dans l'agriculture ; ils soignent bien leur chanvre, distingué par sa longueur et sa finesse. Les bords de la Moravie offrent depuis quelques années des rizières qui ont réussi.

On croit que la Bohême et la Moravie produisent par an deux millions de minots de Vienne de froment, dix millions de blé, quatre millions d'orge, huit millions d'avoine. Il y avoit en Bohême, en 1786, 7,700,000 pieds d'arbres.

Parmi les vins de Bohême, on distingue ceux de Melnik et de Podskalky. Le dernier est rouge, agréable et capiteux ; il est ordinairement trouble, et se conserve rarement au-delà d'une année. La Moravie méridionale a de même plusieurs vins très-estimés, entr'autres celui de Poleschowitz. Mais ni l'un ni l'autre de ces pays n'en a assez pour sa consommation. On estime le produit annuel des vignobles de la Moravie à 458,542 *eimer*, et de ceux de Bohême à 26,326.

On cultive en quelques endroits du safran, du gingembre, du tabac, mais en petite quantité.

Les montagnes dont la Bohême est entourée, outre une quantité infinie d'herbes médicinales, nourrissent des pins, des sapins et autres arbres ; il y a aussi de grandes forêts de chênes dans l'intérieur de ce royaume et dans les parties les

plus basses de la Moravie. On peut couper par an 2,164,174 cordes de bois, dans la Bohême, et 883,683, dans la Moravie.

La Silésie autrichienne a peu de blé, mais des fôrêts très-considérables. La culture des bêtes à cornes fait le principal soutien des habitans de cette province, ainsi que de la partie la plus élevée de la Moravie. Dans la Bohême, cette branche d'économie est négligée, excepté dans le seul cercle de Kaurzim.

La race de chevaux, au contraire, est bonne en Bohême, et il y a beaucoup de haras qui fournissent des étalons à la Moravie, où les chevaux sont d'une taille petite et difforme.

On nourrit en Bohême beaucoup de porcs, d'oies, de canards et de poules. Le district de Hanna, en Moravie, se distingue encore par l'abondance de ces animaux. Les ruches sont aussi, en plusieurs cercles, d'un produit considérable; la Bohême en comptoit 20,257 en 1791.

La laine des moutons bohémiens n'est pas fine, et l'on ne l'emploie que pour les étoffes les plus communes. Cependant le grand nombre de bêtes à laine rend cette branche de commerce très-intéressante.

On cherche à annoblir la race originaire, au moyen des béliers de Padoue. Les cercles de Budweiss, de Rakonitz et de Beraun, ainsi que les terres immenses des princes de Lichtenstein,

se distinguent dans cette partie de l'économie. La Moravie a une espèce particulière de moutons, d'une très-grande taille, avec le dos voûté, la tête effilée et la laine longue ; il y a peu de troupeaux de race pure. Mais on a introduit la race espagnole ; et déjà, en 1800, il se trouvoit dans le seul cercle de Znaym plus de 64,000 moutons d'origine espagnole ; la laine fine étoit vendue 140 florins le quintal (1). Cette amélioration est due au zèle patriotique de l'illustre maison de *Lichtenstein*.

Toutes ces provinces abondent en gibier, surtout en sangliers et en lièvres. Le poil des lièvres bohémiens est le meilleur qu'on puisse avoir pour les chapeaux ; les chapeliers du pays consomment annuellement 40,000 peaux. Les faisans de Bohême sont renommés.

On trouve dans les montagnes des ours et des loups. Busching parle d'une espèce de « petits » léopards » qui doivent se montrer quelquefois dans la Moravie, et que l'on appelle en esclavon *rissowe*. Les auteurs modernes ne disent rien sur cette espèce d'animal.

Les nombreux étangs de la Bohême fourmillent d'excellent poisson. La Moravie méridionale en fournit également. L'Elbe et la Molda nourrissent de beaux saumons.

(1) *Lasteyrie*, Histoire de l'introduction des moutons d'Espagne, I, cap. 6.

On trouve de très-belles perles dans les rivières d'Ottowa et de Wattawa.

Pour donner une idée de la proportion qui existe, en Bohême, entre les différens genres d'économie rurale, je donnerai ici le tableau officiel suivant. La Bohême avoit, en 1786,

Terres labourables . .	3,609,360 acres	776 toises carrées
Etangs de poissons. . .	67,115 ——	1373
Champs.	220,136 ——	1393
Prairies.	978,393 ——	1066
Jardins.	85,712 ——	722
Etangs employés comme prairies. . .	65,515 ——	970
Pâturages et bruyères.	613,131 ——	1209
Vignobles.	4,482 ——	672
Bois.	2,219,811 ——	575
Total.	7,783,660 acres	8738 toises cartées.

La Bohême et la Moravie seroient promptement placées au rang des pays les plus délicieux de l'Europe, si tous les grands seigneurs possédoient autant de lumières que les princes Lichtenstein qui, dans leurs terres de Felsbourg et d'Eisgrub, ont établi des plantations où, en 1804, fleurissoient deux millions d'arbres et d'arbustes de l'Amérique septentrionale.

§. IV. *Description physique de la Hongrie, y compris la Transylvanie.*

Les *monts Karpathiens* ou Karpathes, appelés *Krapack* (1) en polonais, environnent au nord et à l'est la vaste plaine où le Danube semble s'arrêter au milieu de son cours, et qui forme la principale partie de la Hongrie. A l'est de cette plaine, la *Transylvanie* occupe trois grandes vallées, entre les branches des monts Karpathiens : à l'ouest, l'Esclavonie s'étend entre la Drave et la Save ; plus loin encore, la Croatie s'appuie aux dernières branches des Alpes Juliennes. Telle est la situation générale des provinces dont nous allons tracer le tableau physique, en les distribuant en deux grouppes distincts, l'un comprenant la Croatie et l'Esclavonie, l'autre la Hongrie et la Transylvanie. C'est la classification la plus naturelle ; celle qui est employée dans la géographie politique, sépare de la Hongrie haute ou montagneuse, la *Transylvanie* qui en est pourtant une continuation.

Les monts Karpathiens s'étendent sur une ligne demi-circulaire de 200 lieues, et s'élèvent

(1) Qu'on prononce *krapatsk*. Ce nom barbare peut et doit être remplacé par le nom classique de *karpathes*, employé par Ptolémée.

à une hauteur considérable ; le pic de *Lomnitz* atteint une élévation de 1,350 pieds au-dessus du niveau de la mer ; celui de *Kesmark*, de 1,329 ; et celui de *Kriwan*, de 1,303. Ces cimes montrent le granit à nu ; mais un peu plus bas, cette roche est recouverte par une immense couche de roche calcaire compacte et primitive, à laquelle s'appuient à leur tour les roches de schiste argileux (1). Des flancs de ces hautes chaînes il en part d'autres d'une moindre élévation, qui ont une direction transversale à celle de la grande chaîne, et qui se composent ici de porphyre scénite ; là, de calcaire-grénu ; c'est dans ces montagnes que sont déposés les trésors métalliques dont la nature a si libéralement pourvu la Hongrie et la Transylvanie. Dans le calcaire-grénu, les métaux sont par *bancs ;* dans le porphyre, ils sont par *filons* (2). C'est encore entre ces montagnes, et quelquefois même aux pieds de la chaîne calcaire primitive, que se montrent les immenses dépôts de sel gemme, dépôts dont on ne connoît pas toute l'étendue, et qui se retrouvent également de l'autre côté des Karpathes en Pologne où Galitzie (3). Après la région des métaux et du sel

(1) *Esmark*, Journal des Mines, n°. XLVII, p. 819 ; *Lefebvre*, même Journal, XII, 39.

(2) *Esmark*, ibid. 815.

(3) *Fichtel*, Histoire du sel gemme, *passim.*

viennent encore des hauteurs qui s'avancent dans la plaine comme autant de promontoires, et dont la masse principale consiste en roches calcaires de seconde formation, remplies ou accompagnées de débris de corps marins, et ayant à leurs côtés des terrains meubles, déposés par couches, pleins de bois fossile et de bitume pétrifié; enfin, des terrains d'alluvion, dans le langage des géologues (1). Sur ces promontoires, il s'élève des pics ou des cônes basaltiques, et la même chose a lieu sur les hauteurs de la forêt de Bakony qui se trouvent vis-à-vis, du côté sud-ouest (2). Cette circonstance, insignifiante aux gens du vulgaire, devient un phénomène curieux pour les naturalistes, puisqu'il semble non seulement indiquer une continuité entre les branches des Karpathes et celles des Alpes, mais même une cause commune aux révolutions qui ont pu les séparer.

On est bien autrement frappé quand on descend dans la plaine. Déjà entre les collines on voit jaillir plus de trois cents sources salées, la plupart très-chargées. D'autres sources sont imprégnées de nitre; on en trouve depuis Szamos jusqu'aux environs de Vienne, et depuis les Karpathes jusqu'aux bords de la Drave et du

(1) *Schedius*, Journal de Hongrie, n°. III, art. 6.

(2) *Von-Asboth*, dans les Mémoires topographiques de *Bredetzky*.

Danube. Enfin, des lacs, ou plutôt des mares pleines de soude carbonatée ou de natron, remplissent toutes les plaines, mais principalement celles du comté de Bihor; desséchées dans l'été, elles présentent l'aspect d'un creux couvert d'une efflorescence blanchâtre (1). Ajoutez à ces phénomènes généraux l'arrangement régulier de tous ces sels, les marais de natron entourés de magnésie sulfatée, mais sans aucun mélange, les terres d'alun et de nitre séparées par couches parallèles, du sel blanc et du sel brun étendu, près Thorda, en des couches alternatives (2); enfin, dans le centre du pays, une plaine tracée au niveau et pétrie de coquillages.

Si on considère maintenant que cette plaine se termine par une gorge unique et étroite, puisqu'il est certain qu'il existe au midi de la Hongrie un rapprochement entre les montagnes de la Transylvanie et celles de la Servie, qui tiennent aussi aux Alpes par la Dalmatie, rapprochement tout-à-fait semblable à celui qui en Autriche resserre le cours du Danube, il semble assez naturel de supposer que la basse Hongrie (3) a pu être le bassin d'un lac dans le

(1) Divers Mémoires dans les *Annales de Chimie* de *Crell*.

(2) *Esmarck*, loc. cit. p 820.

(3) On prend ici l'épithète *basse* dans le sens *physique*, et non pas dans celui de la géographie politique.

fond duquel se seroient déposées toutes les cristallisations salines et alcalines dont le sol de ce pays est imprégné. Les coquillages qui y abondent auroient également habité ce lac et auroient péri lors de la révolution qui, en ouvrant ou en élargissant le détroit par où passe le Danube, a dû le laisser à sec.

Mais laissons aux géologues le soin de développer, de confirmer ou de réfuter cette hypothèse, et occupons-nous des productions, aussi abondantes que précieuses, dont la Hongrie est enrichie par les mains de la nature.

Les métaux de toute espèce se trouvent dans les montagnes Karpathiennes; les mines d'or de *Schemnitz* et de *Kremnitz* ont cependant beaucoup perdu de leurs anciennes richesses; on n'y trouve aujourd'hui que peu d'or massif; et le quintal de minérai ne contient que deux ou trois drachmes d'or. Le produit annuel monte de 2 à 3,000 marcs d'or, et 80 à 90,000 marcs d'argent (1). La mine la plus profonde de Schemnitz est de 200 toises au-dessous du sol:

(1) *Hassel* donne 160,000 marcs d'argent comme le produit de tout le *canton de mines* soumis aux deux directions qui siégent à Schemnitz et à Kremnitz. *Demian* dit que toute la Hongrie produit 87,000 marcs, I, 207. Il a été frappé à Kremnitz, depuis 1740 jusqu'en 1773, pour 100 millions de florins en monnaie d'or et d'argent. *Demian*, I, 203.

néanmoins elle est encore 162 toises au-dessus de la surface de la mer. Les mines de *Felsæ* et de *Nagy-Banya*, dans le comté de Szathmar, sont assez productives. On trouve de l'or pur sur le mont Ponor, dans le comté de Bihor (1). Mais l'or de *Botza*, dans le comté de Lipto, qui se trouve mêlé avec l'argent dans du schiste gris, est regardé comme le plus fin de la Hongrie, et en général de toute l'Europe. Toutes les rivières de la Transylvanie charient de l'or; mais l'*Aranyos* est celle qui en porte les plus grandes paillettes. Parmi les 40 mines de ce pays, les unes se trouvent dans les montagnes de grès de Véræspatak; les autres dans la roche amphibolique (*hornstein*) de Fazebay; celle de *Nagyag* offre un minérai singulièrement riche et remarquable sous plusieurs rapports minéralogiques; il contient depuis 45 à 170 onces d'argent au quintal, et 200 à 210 deniers d'or au marc; ainsi, il donne un tiers d'or et deux tiers d'argent. Malgré cela, ces mines, après avoir commencé par donner un bénéfice net de 20,000 florins par mois, sont maintenant exploitées à perte (2). Les filons de ces mines ne se trouvent point dans une roche volcanique, comme quelques auteurs l'avoient affirmé: c'est

(1) Journal de Hongrie, IV, 5.

(2) *Stutz*, Description des mines de Nagyag. Vienne, 1803, en allem.

un porphyre-scémite, singulièrement décomposé et dénaturé; les filons s'entrecroisent de la manière la plus bizarre. C'est dans le minérai de Nagyag que *Muller de Reichenstein* avoit découvert le nouveau métal nommé *tellure*, avant Klaproth à qui on attribue ordinairement cette découverte. Le lavage d'or dans la Drave, aux confins de la Croatie, de la Hongrie et de la Styrie, donne 1,800 marcs par an; dans le comté de Temesch, qui fait partie du Bannat, on retire des rivières 12,000 marcs d'or. Plusieurs traces d'anciennes exploitations semblent prouver que les Romains ont connu les trésors métalliques de la Transylvanie et du Bannat de Temeswar qui faisoient partie de la province de *Dacie* (1).

Le fer se trouve dans les palatinats de Gomor, de Sol, de Klein-Hunt, de Wesprime, de Zips, d'Abruiwar, dans le Bannat de Temeswar, dans la Transylvanie, à Wagda, Hunyad, Donsalva et autres endroits. Le produit annuel s'élève à 694,000 quintaux.

Le cuivre abonde surtout dans les mines de Neusohl, Herrengrund, Rosenau, Schmolnitz, Einsiedel, Gœllnitz, Dobsau, en Hongrie propre, à Dognatza et Oravitza, dans le Bannat de Temeswar, à Dewa, Wesel et Gura-Satul en Transylvanie. La Hongrie seule produit annuel-

(1) *Griselini*, description du Bannat, en allem.; etc.

lement 34,000 quintaux de cuivre d'une qualité supérieure ; la Sibérie est le seul pays qui ait une plus grande abondance de ce métal.

Le plomb, le vif-argent, l'antimoine, l'orpiment, le cinabre, le soufre, le vitriol, l'alun, l'arsenic, le chrysocolle, méritent encore d'être cités parmi les minéraux de la Hongrie. Le produit n'en est pas si considérable que celui des mines d'or, d'argent et de cuivre ; néanmoins elles seroient remarquées et vantées dans bien d'autres pays. La seule mine de Zlatna, en Transylvanie, donne 760 quintaux de vif-argent (1). Dans les environs de Debrezin et de Gros-Waradin, l'alcali minéral, ou le natron, se trouve comme une efflorescence légère sur des terrains sablonneux ; quelquefois le lac Kiss-Maria en est couvert. La production annuelle est estimée à 10,000 quintaux.

Une production bien plus importante, c'est le *sel*, soit fossile, soit de source. Les immenses dépôts de sel-fossile accompagnent principalement les montagnes de seconde formation, et semblent, comme celles-ci, avoir été couverts par les eaux de la mer. Dans cette région où, pour ainsi dire, chaque rocher est un bloc de sel, on voit passer à côté de ces masses salines, des ruisseaux limpides dont les eaux n'ont

(1) *Hasael*, Statist. p. 120.

aucun goût saumâtre ; mais, descendu dans la plaine, on rencontre à chaque pas des sources saumâtres et même très-salées, qui jaillissent au pied des collines (1).

Le sel de roche et de source se trouve dans une quantité étonnante, surtout en Transylvanie, à Torda, Vizaka, Kolos, Szeck, Deés, et plus encore à Para. Il y a dans cette province 6 mines de sel natif, 25 endroits où il s'en trouve des indices, et 120 puits salés. La production annuelle monte à plus d'un million de quintaux. *Rhona-Szeck*, dans le comté de Marmarosh, mérite le premier rang parmi les salines de la Hongrie propre. Les salines de Nagy-Bosca, de Szlatina et autres, en sont voisines. Cette province seule produit environ 600,000 quintaux par an (2). Le gouvernement retire un immense profit de cette propriété. Quelques-uns l'évaluent à dix millions de florins.

On trouve du marbre de différentes qualités, de l'albâtre, de l'aimant, de l'asbeste, du cristal de roche à double pyramide sexilatère, qu'on vend pour des diamans, des grenats ordinaires qui sont contenus dans la mine de cuivre à Dognatza, dans le Bannat, des opales nobles à Czerwetitza près Kaschau, seule mine

(1) *Fichtel*, Histoire du sel gemme.

(2) *Demian*, I, 187; *Fichtel*, etc.

dans l'Europe; de prétendues topazes enfumées, et autres sortes de pierres.

On trouve en quelques endroits de la houille, du pétrole, de la terre d'ombre et de la bonne tourbe. Les mines de houille près OEdenbourg ont fourni, en 1806, près de 300,000 quintaux.

Le règne végétal n'offre ni moins de richesses, ni moins de variétés. Dans une contrée, ce sont les campagnes les plus riantes où le froment, le blé-sarrazin, le millet, le riz, le maïs, récompensent un travail léger par une moisson immense; là, ce sont des vignobles qui produisent les meilleurs vins de toute l'Europe; ici, ce sont des pâturages qui nourrissent des troupeaux aussi nombreux, aussi beaux que ceux de l'Ukraine. Quoique l'économie rurale soit ici de beaucoup inférieure à celle de l'Allemagne, néanmoins l'extrême bonté du sol et l'influence bienfaisante du climat procurent aux Hongrois, presque sans travail, toutes ces richesses qui rarement ailleurs se trouvent réunies. Aussi, toutes les provinces ne participent pas également à ces bienfaits de la nature; les contrées montagneuses du nord manquent même quelquefois de grains, et on y est souvent forcé de manger, comme en Norwège et en Ecosse, du pain d'avoine. On y cultive une variété particulière de seigle, nommée *ikritza*, et qui est venue de Moravie. Il y a aussi des plaines

stériles dans le milieu, le long du Danube. Le comté de Bihar surpasse tout le reste pour les blés. Les provinces méridionales de la Hongrie abondent surtout dans une variété de maïs qu'on nomme *kukuruz*, et qui a souvent des épis d'un pied de long. Les cinq plantations de riz qui existoient, il y a six à sept ans, dans le Bannat (1), ont eu le plus grand succès, et ont probablement servi à répandre plus loin cette culture bien convenable aux parties marécageuses de la Hongrie.

C'est dans le comté de Zemplin, dans le district de Tokai près le village de Tarczal, sur le mont Mézès-Malé (c'est-à-dire, rayon de miel), que croît le fameux *vin de Tokai*, regardé avec raison comme un nectar digne de la table des dieux. Ce vin qui, même dans son canton natif, est fort rare, doit ses excellentes qualités, en partie, au sol qui n'est qu'une poussière brune, douce, friable et légère, fermentant avec les acides, et ressemblant à du basalte décomposé, et en partie au soin qu'on a de cueillir d'avance les premiers raisins mûrs, de les sécher, et d'en extraire une essence semblable au miel pour le goût, et à la thériaque pour la vue. C'est en mêlant cette essence au vin ordinaire du canton, qu'on produit le vé-

(1) *Struve*, Aventures et courses, etc. 1802, en allemcité par *Demian*.

ritable vin de Tokai dont il y a deux sortes, l'une appelée *ausbruch*, l'autre *masklass*; le premier se vend par *antals*, le second par *barils* qui contiennent deux antals: dans le Masklass, il y a deux fois autant de vin ordinaire, avec la même quantité de l'essence, que dans l'Ausbruch. Kereztur, Sator-Wihely, Tallya, Mada, Toltswa, Sator-Alya, et autres vignobles voisins, fournissent tout le vin qui, dans le commerce, porte le nom de Tokai. Ceux qui se prétendent doués au plus haut degré de la science d'un gourmand, assurent que les vins de Tokai propre, de Tarczal et de Mada, ont le plus de douceur, celui de Tallya, le plus de corps, et celui de Zombor, le plus de force; ils ajoutent que ceux de Szegi et Zsadany offrent le bouquet le plus exquis, et que le Toltschwa et le Benye pétillent d'un feu plus vif que les autres. C'est aux soins du roi *Bela* IV que la Hongrie doit ces précieux vignobles: il en fit venir, en 1241, les premiers plants qui avoient été choisis parmi les meilleurs de l'Italie et de la Grèce. Une espèce qu'on nomme encore *formint*, descend, dit-on, de ces fameuses collines de Formies qui, selon Horace, fournissoient la table de Mécène; d'autres plants ont été apportés de Malvoisie en Morée par les Vénitiens. On prétend que les prélats du concile de Trente, et le Pape lui-même, ont

reconnu la supériorité de ces vins sur ceux d'Italie et de France. Il est certain que le savant Hermann-Conring vantoit déjà ces vins en 1576, quoiqu'il paroisse que leur grande célébrité et la meilleure méthode de les faire ne datent que de l'an 1650. Aujourd'hui le produit annuel de tout le canton est de 240,000 *eimer*; mesure équivalant à 5 décalitres 689. La principale consommation se fait à Vienne et à Varsovie (1).

Outre ce vin fameux, la Hongrie en possède encore de très-bonnes sortes. Le vin de Rust, sur le lac de Neusiedel, est presque aussi fort que celui de Tokai, et doit, selon Busching, brûler comme de l'alcool. OEdenbourg, Wersitz dans le Bannat, et les montagnes autour de Bude, donnent des vins qui, selon les patriotes hongrois, égalent les meilleurs de Bourgogne. Il paroît que le vin de Schirack ressemble dans le fait au vin de Champagne mousseux.

La Hongrie renferme 851,690 arp. de vignobles qui, année commune, donnent 18,230,000 *eimer* de vin.

Le lin et le chanvre viennent surtout dans le Bannat, dans les comtés d'Arwe, d'Eisenbourg, de Zips et de Scharosch.

(1) *Notitia hist. pol. œcon. montium viniferorum comit. Zemplin*, par M. *Szermay*. A Kaschau, 1798. *Uber Tokais weinbau*, par M. *de Dercsen*, Vienne, 1795.

Le pastel et la garance sont cultivés dans le comté de Borschod, près d'Apatin, et dans le Bannat. On a du safran, du houblon et des noix de galle. Les ruches se multiplient, ainsi que les vers à soie.

Le bétail à cornes est de la plus forte race; il a le poil et les cornes d'une longueur extraordinaire; il se distingue encore par sa couleur grise. Les troupeaux les plus nombreux paissent dans les grandes plaines, entre Debrezin, Gyula, Temeswar et Pesth; mais les bœufs que nourrit la Transylvanie sur ses collines verdoyantes, ont la chair plus délicate. On trouva, en 1786, que le nombre des bœufs de la Hongrie étoit de 2,394,000; mais on croit qu'il a diminué. On en conduit tous les ans 150,000 têtes en Autriche et en Italie. La Hongrie renferme 1,486,098 arpens de prairies, qui donnent par an 17 millions de quintaux de foin (1).

Mais à côté des prairies que la nature elle-même revêt de la verdure la plus riante, l'indolent Hongrois laisse de vastes *communaux* en proie aux eaux stagnantes et aux mauvaises herbes. C'est là qu'il envoie paître ses moutons et ses chevaux.

Le mouton de Hongrie est d'une espèce particulière; c'est l'*ovis strepsicéros*, L. Ce mouton

(1) *Grellmann*, Eclaircissemens de statistique, *en allem.*

se distingue par sa grande taille et ses cornes tournées en spirale ; sa laine est courte et grossière. Du croisement de cette race indigène avec les moutons de Turquie, il est résulté une variété répandue dans le midi de la Hongrie, et dont la peau, garnie de sa laine, fournit une jolie pelisse.

Dans la Hongrie occidentale, et surtout à *Soveryhacz*, comté de Raab (1), on a introduit des moutons d'Espagne, dont la laine se vend 120 florins, tandis que la laine ordinaire n'en vaut que 40.

Les chevaux des seigneurs, quoique négligés, sont beaux et légers, mais petits. Le haras royal, près de Mezæhegyes, dans le comté de Czanad, contenoit en 1795 environ 10,000 étalons et cavales. Les Arméniens élèvent surtout de beaux chevaux. Les paysans hongrois en ont très-peu et de mauvaise espèce. L'Autriche ne sauroit remonter de ses propres moyens sa grosse cavalerie. Les grands seigneurs se servent des chevaux napolitains pour la selle, et des holstenois ou danois pour l'attelage. On a des buffles, des mulets et des ânes. Les porcs se trouvent surtout dans le centre de la Hongrie, au nombre de plusieurs millions ; mais, en grande partie, ces immenses troupeaux ont été

(1) *Mich. Nemeth*, dans la *Feuille patriotique de Hongrie*, 1804, n°. 1.

achetes maigres dans la Bosnie et la Servie.

Les poules et oies de la Hongrie occidentale égalent en qualité celles de la Styrie et de la Bohême; on en exporte beaucoup sous le nom de ces deux pays: tant un *nom* peut donner de mérite, même à des oies.

Aucune espèce de gibier ne manque ni dans la Hongrie, ni dans les pays y annexés : cerfs, daims, chamois, marmottes, ours, loups, loutres, martres, loups-cerviers, *lemmings* ou rats de montagnes, aigles et vautours, coqs de bruyère, perdrix, gélinottes, francolins, bécasses, faisans, oies et canards sauvages, outardes et pélicans; voilà les quadrupèdes et oiseaux les plus communs dans les forêts de la Hongrie.

Ces forêts sont très-considérables vers le nord et l'ouest de la Hongrie, ainsi que dans la Transylvanie. La grande plaine où les fleuves du pays se réunissent, manque de bois. La forêt de Bakony, la plus considérable parmi celles de la Hongrie, est remplie de chênes de la plus grande beauté; il y en a qui sont presque aussi droits et aussi hauts que les sapins. Les monts carpathiens sont couverts de *pinus pumilio*, appelé ici *Krumholz*, et dont on tire un suc connu sous le nom de baume de Hongrie.

Parmi les arbres qui fournissent du joli bois

de menuiserie, on distingue l'if et le *corylus coturna* L. On trouve aussi en Hongrie le tilleul blanc, *tilia alba* L. qu'on croyoit n'appartenir qu'à l'Amérique (1). Toute la Hongrie renferme 8,942,740 arpens de bois de haute futaie.

Rien n'égale la profusion du poisson, soit dans les rivières, soit dans les innombrables lacs et étangs. On doit remarquer le huson ou grand esturgeon du Danube, dont les œufs servent à faire le caviar. Les carpes étoient, en 1798, en si grande abondance, qu'on en donna la centaine pour cinq florins du Rhin : ce qui fait onze francs le cent, ou deux sols un centime la pièce : c'étoit de la meilleure espèce. La Hongrie fournit Vienne de tortues et de grenouilles. On trouve dans quelques rivières des moules à perles.

Cette variété d'excellentes productions feroit de la Hongrie le plus beau pays du monde, si la paresse des habitans et la politique jalouse du gouvernement autrichien ne s'accordoient pour y entraver les progrès de la culture.

C'est en partie à l'incurie des habitans qu'il faut attribuer les épizooties et les maladies endémiques si fréquentes dans les parties basses de la Hongrie. Des eaux stagnantes y exhalent, pendant les fortes chaleurs de l'été, les vapeurs

(1) *Demian*, I, 148.

les plus méphitiques et les plus nuisibles à la santé des hommes. Les Hongrois, proprement dits, paroissent en souffrir moins que les Allemands et les Esclavons. Il faut convenir, d'un autre côté, que les eaux salées et nitratées, dans plusieurs comtés, infectent tellement toutes les sources, qu'on ne peut obtenir qu'à force de filtrations un eau tant-soit-peu propre aux besoins domestiques. L'usage immodéré des viandes a été considéré, par quelques anciens médecins, comme la cause de plusieurs maladies fréquentes dans ce pays, particulièrement de celle connue sous le nom de *charbon de Hongrie*, ainsi que du scorbut; mais les savans modernes ont prouvé, par de nombreuses observations, que la classe d'habitans la plus exposée à ces maladies, est celle des Valaques qui, conformément aux préceptes de leur religion, passent 238 jours de l'année sans manger de la viande : les femmes surtout, qui vivent d'eau et de légumes, en meurent fréquemment (1).

§. V. *Description physique de la Croatie et de l'Esclavonie.*

Si, dans les paragraphes précédens, nous avons rectifié ou étendu les notions répandues

(1) *Gœmeri*, de Indole aeris hungarici. Viennæ, 1765. — *Schraud* (*proto-medicus* de la Hongrie), Notice sur le Scorbut. Vienne, 1803.

en France sur la géographie-physique des provinces autrichiennes, nous allons, dans celui-ci, tracer un tableau entièrement neuf, et qui manque dans les géographies françaises, ou traduites en français.

La *Croatie* comprend trois régions physiques ; le pays mêlé de montagnes, de vallées et de plaines, que parcourent la Drave, la Save et la Kulpa; le plateau formé par les diverses branches des chaînes de montagnes, connues sous le nom de *Kapella*, de *Wellebit*, et autres ; enfin, la côte maritime, qu'on a long-temps appelée *Dalmatie hongroise*, mais qui est aujourd'hui incorporée au royaume de Croatie.

De ces trois régions, le plateau offre les phénomènes les plus intéressans pour la géographie-physique. Les montagnes calcaires dont il est formé s'élèvent à des hauteurs considérables; le *Plissivitza* a 925 toises de Vienne de haut (environ 5,500 pieds). Le principal sommet du mont *Wellebit* atteint le niveau de 900 toises ; beaucoup d'autres sommets parviennent à 700 ou 800 toises : les monts *Kapella* restent à 500. Ces chaînes de montagnes qui font partie du *Mons-Ardius* de Strabon, et auxquelles plusieurs auteurs allemands donnent mal-à-propos le nom d'*Alpes-Dinariennes*, ne présentent de toutes parts que des masses singulièrement escarpées, cre-

vassées dans tous les sens, percées de cavernes immenses, et coupées par d'affreux précipices. Sur le dos de ce système de montagnes s'étendent des vallées fermées de tous côtés, et dans lesquelles coulent des rivières qui, ne trouvant aucun débouché, se perdent dans les cavernes d'où probablement leurs eaux arrivent par des conduits souterrains jusqu'au lit de la Kulpa. Souvent ces rivières, enflées par les pluies, et ne pouvant s'écouler assez rapidement dans les cavités souterraines, inondent toute la vallée et en font un lac (1).

On distingue parmi ces vallées celles qui forment les cantons de *Licavie* et de *Corbavie*, habitées par des peuplades à demi-sauvages, dont nous décrirons autre part les mœurs et les usages. Outre les rivières de *Lica* et de *Corbava*, celle de *Gyula* mérite d'être remarquée parmi celles qui n'ont aucun écoulement visible. La *Sluinchicza*, avant de s'engouffrer, forme 43 belles cascades, et fait mouvoir un nombre égal de moulins.

Cette région, quoique parsemée de petits vallons pittoresques et cultivés avec soin, peut en général être considérée comme stérile, sous les rapports de la végétation. Les marbres les

(1) Voyages dans les Alpes Dinariennes, Juliennes, Carniques, etc.; par *Balthazar Hacquet*, 2 vol. Leipsick, 1785 (en allemand).

plus beaux et les plus variés y abondent ; on en a construit tous les ponts et les parapets de la *voie Caroline*, et la plupart des maisons à Fiume, Zeng et Porto-Ré (1).

Le fléau de ces contrées est le vent du Nord, qu'on désigne ici sous le nom grec de *Borra ;* rien n'égale le froid qu'il apporte, si ce n'est la véhémence avec laquelle il souffle. Hacquet l'a vu précipiter des hommes dans la mer, et soulever de grosses pierres qui retomboient à des distances considérables. Il y a même un canton nommé *Rudaicza*, que ce vent rend inhabitable et presqu'inaccessible.

L'étroite lisière qui se trouve entre les montagnes et la mer, ou plutôt le golfe de Guarnero, jouit par-tout où le *Borra* ne pénètre pas, du climat de l'Italie, et voit mûrir les figues, les citrons et d'autres fruits du Midi.

La plus grande partie de la Croatie, celle qu'arrosent la Drave et la Save, offre beaucoup de terrains fertiles en seigle, maïs et avoine, beaucoup d'arbres fruitiers, surtout des pruniers, quelques vignobles et des forêts immenses de chênes d'une hauteur surprenante. La Croatie produit environ 3,700,000 *metzen* ou minots de Vienne de toute sorte de grains. La mine de *Szamobor* donne par an 8,000 quin-

(1) *Demian*, II, 182.

taux de cuivre. En général, ce pays ressemble à l'Esclavonie, que nous allons décrire.

Les montagnes de *Cariévitza* qui passent à travers la Croatie, entre la Drave et la Save, s'étendent aussi dans l'Esclavonie, et y présentent quelques pics assez considérables, tels que le *Papuk*, qui est de 458 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes, composées de gros quartiers de roche calcaire, et portant sur leurs sommets escarpés de magnifiques forêts, offrent des aspects très-pittoresques, et même des vues riantes, surtout vers Posega, où elles s'abaissent et forment de grandes vallées. Pendant huit mois de l'année la chaleur et l'humidité entretiennent en Esclavonie une verdure perpétuelle; on voit constamment éclore des fleurs nouvelles ou mûrir de nouveaux fruits (1). Dès que les eaux rassemblées pendant l'hiver disparoissent, les prairies se couvrent spontanément de diverses espèces de trèfle et d'autres herbes excellentes; aussi le bétail y parvient à une grosseur égale à celle des bœufs de la Hongrie. Le nombre des moutons s'élève à 2 millions et demi, s'il faut en croire *Taube*, mais peut-être cette estimation est-elle exagérée. Un établissement pour l'introduction des mou-

(1) *Taube*, Description de l'Esclavonie et de la Syrmie, 3 vol. en allemand. Léipsick, 1778.

tons à laine fine, formé à Merkopaïl, a obtenu de grands succès.

L'agriculture, quoique peu aidée des lumières de la science, produit en Esclavonie de très-abondantes récoltes. Le maïs donne le centième et quelquefois le deux-millième grain. On récolte une grande quantité de froment, mais il est mêlé de toute sorte de mauvaises graines; la paresse empêche les habitans de sarcler les champs et de trier les blés. Tout le produit de l'Esclavonie en grains s'évalue à 4 millions de *metzen* par an. Outre les blés cultivés, ce pays abonde en une espèce de grain qu'on appelle *manne*; c'est la *festuca fluitans* de Linné.

C'est dans la partie orientale de l'Esclavonie, connue sous le nom de Syrmie, qu'il faut chercher les vins les plus spiritueux et les plus séduisans après celui de Tokai. Le vin rouge de Syrmie égale le Montepulciano. Le plus ancien vignoble, est celui du mont Alma: les premiers plants furent mis en terre par l'empereur Probus, en l'an 270. Mais ni les vins d'Esclavonie ni ceux de Croatie ne supportent le transport.

Toutes sortes de fruits et de jardinage viennent ici en abondance; les pêchers, les amandiers, les figuiers, les châtaigniers, les pruniers sont surtout très-communs. Il y a des plantations de pruniers si vastes, qu'on les prendroit pour des

forêts. Les Esclavons font, des pruneaux, une boisson forte, douce et saine, qu'ils nomment *raky* ou *sliva-vitcha*. Les auteurs allemands assurent que cette liqueur est préférable au rhum.

La culture du tabac est d'une grande importance dans l'Esclavonie, surtout près de Possega, où le tabac égale celui de Turquie.

Les mûriers blancs réussissent parfaitement dans ce pays, et par conséquent la soie qu'on y récolte est de très-bonne qualité. Il croît dans les forêts diverses plantes propres à la teinture ; la garance y vient spontanément : les Autrichiens en ayant apporté des plants du jardin de Schanbrunn, furent étonnés de trouver ceux du pays meilleurs. La réglisse d'Esclavonie est excellente. Les cochons y découvrent par-tout des truffes aussi aromatiques que celles du Piémont; mais on néglige cette production. On ne tire non plus aucun parti du frêne à fleurs (*fraœinus ornus*) qui en Calabre donne une manne précieuse, et qui, de même que le peuplier d'Italie, vient aussi bien en Esclavonie qu'aux pieds des Apennins.

Telles sont les richesses naturelles de ces deux provinces, intitulées royaumes, quoique l'Esclavonie n'ait que 450,000, et la Croatie 330,000 habitans.

§. VI. *Remarques sur la Galitzie, ou Pologne autrichienne.*

Les notions les plus récentes et les plus authentiques sur la Pologne autrichienne ayant été recueillies dans un ouvrage (1) que nous supposons être entre les mains de beaucoup de lecteurs de ces *Annales*, nous n'entrerons point dans les détails de la géographie-physique de ce pays; nous nous bornerons à rappeler les principaux faits qui peuvent en faire sentir l'importance.

Les régions montagneuses de la Galitzie ont de tout temps été renommées pour leurs riches dépôts de sel-fossile. Qui n'a pas entendu parler des merveilles qu'on admire dans les salines de Wielicza et Bochnia, des églises taillées dans le sel, et des villes souterraines? Toutes ces pompeuses fables ont été réfutées par l'analyse comparée qu'on a donnée, dans le *Tableau de la Pologne*, des cinq meilleures descriptions que nous possédons sur ces lieux célèbres. L'importance économique de ces salines avoit également été exagérée : elles produisent par an

(1) *Tableau de la Pologne ancienne et moderne;* par *Malte-Brun*, 1 vol., 1807.

L'édition de cet ouvrage est épuisée, à une soixantaine d'exemplaires près, qui se trouvent entre les mains de M. *Nicolle*, libraire à Paris.

790,000 quintaux d'excellent sel, valant environ 2 millions de florins; sur cette somme, il y a 400,000 florins de bénéfice net. Outre ces mines, il y a 214 chaudières dont 14 appartenant au gouvernement; elles produisent environ 900,000 quintaux de sel. Dans la *Bukowine*, province démembrée de la Moldavie et réunie à la Galitzie, on tire de la saline de Kaschike 3,000 quintaux, et de 5 chaudières, 8,400 quintaux. Ainsi, le produit de l'exploitation du sel, au nord des monts Karpathes, n'égale point celui des salines situées au midi de cette chaîne, et dont nous avons parlé en décrivant la Hongrie et la Transylvanie.

La Pologne autrichienne offre bien d'autres productions fossiles à ses possesseurs : en 1786, un minéralogiste laborieux (1) rappela trop tard aux Polonais qu'ils possédoient, dans les montagnes entre la Pilica et la Vistule, des mines de plomb argentifère et du fer limoneux. L'Autriche s'en souvint lors du partage, et arracha ces contrées au roi de Prusse. Les mines de fer de la Russie-Rouge ou Galitzie orientale furent aussi mises en meilleur état par les soins des Autrichiens. Cette partie de la Galitzie (2)

(1) *Carosi*, dont on trouve un extrait dans le *Tableau de la Pologne*.

(2) C'est par erreur que, dans le *Tableau de la Pologne*, on a mis : *Toute la Galitzie*, etc.

produit annuellement 68,000 quintaux de fer de gueuse, et 50,500 de fer forgé.

Mais les deux principaux trésors de la Pologne autrichienne sont ses blés et ses bestiaux. Il manque sur ces deux objets, comme sur les minéraux, des tableaux statistiques *complets;* mais il paroît qu'on peut, sans exagération, évaluer l'exportation annuelle en blé-froment et autres grains, à 1 million ou 1,100,000 *metzen* ou boisseaux de Vienne ; ce qui se rapproche de la somme des blés exportés de la Hongrie. Le nombre des bêtes à cornes ne passe guères 1,600,000, autant qu'on peut le conclure des tableaux publiés ; mais le beurre de Galitzie est plus estimé à Vienne que celui de Hongrie.

Beaucoup d'autres végétaux utiles, tels que le lin, le chanvre, le tabac, la rhubarbe, sont de jour en jour mieux cultivés dans ce pays. Les vastes forêts, surtout celles de la Bukowine, renferment des bois de construction navale en abondance et de la plus grande beauté. Divers minéraux intéressans, la calamine, le soufre, le marbre, l'albâtre, d'innombrables étangs bien empoissonnés, et une grande quantité de ruches d'abeilles méritent encore d'être comptés parmi les richesses naturelles de cette partie de l'empire d'Autriche, qui sans doute sera une des premières que la main de la victoire en détachera pour toujours.

VII. *Résumés généraux sur la monarchie autrichienne.*

D'après le cadastre officiel, les terrains utiles de la monarchie étoient, en 1806, distribués de la manière suivante :

Les champs.	22,001,740 arpens de Vienne.
Les prairies.	10,375,914
Les communaux, soit en champs, soit en pâturages.	16,315,000
Les vergers et potagers. .	2,964,546
Les vignobles.	1,482,273
Les étangs.	1,638,853
Les forêts.	32,597,460
	86,874,486 arpens.
Restant pour les villes, maisons, routes, fleuves, rochers inhabitables, etc.	23,933,814
	110,808,300 arpens.

On n'a pas assez de données pour calculer le revenu net que donne cette étendue de terrain. Hassel cherche à démontrer qu'il s'élève à la somme de 627,743,820 flor. Ce qui donneroit, pour chaque individu, un revenu de 26 florins 42 kreutzers.

Le prix d'affermage d'un arpent est, en Hon-

grie, de 3 florins; en Galitzie, de 3 à 4; en Autriche et Bohême, de 8; en Styrie, de 7 à 9.

Le nombre des bestiaux est évalué de la manière suivante :

Chevaux de tout âge. . .	1,838,976	têtes.
Bœufs, vaches, etc. . .	12,800,000	
Moutons.	15,000,000	
Porcs.	6,000,000	
Chèvres.	70,000	
Buffles.	60,000	

Le peu de frugalité des Autrichiens à l'égard de la nourriture animale, rend pourtant nécessaire l'importation d'une quantité de bœufs et de cochons; on les tire principalement de la Servie et de la Podolie.

Tous les vignobles des états autrichiens produisent par an 25 millions d'*eimer*, ce qui ne suffit pas à la consommation. Cependant, faute de communications intérieures et d'un commerce libre, la Hongrie ne peut pas exporter tout son superflu; on est obligé d'en vendre de très-bonnes sortes sur les lieux à vil prix.

Les produits des mines de toute la monarchie sont évalués, par M. de Liechtenstern, à la valeur de 47 millions de florins; sur cette somme il y a 13 millions de bénéfice net. Les principales espèces de minéraux y concourent dans la proportion suivante :

Fer.	2,500,000 quintaux.....	valant	20,000,000 flor.
Sel.	5,022,000 ———		5,260,000
Argent. . .	208,000 marcs		4,160,000
Cuivre. . .	60,000 quintaux		3,375,000
Or.	3,500 marcs		1,213,334
Vif-argent.	13,000 quintaux		1,950,000
Plomb. . .	75,000 ———		750,000

Les provinces autrichiennes présentent un spectacle très-varié sous le rapport de l'industrie. La *Bohême* fabrique de belles toiles, du verre d'une très-bonne qualité; elle compte plus de 350,000 individus occupés à filer le lin, le coton et la laine; dans ses villages embellis et agrandis on voit fleurir tous les métiers et tous les arts, tandis que plusieurs d'entre ses villes redeviennent villages. Prague, cependant, fait des progrès: on vante les chapeaux et les instrumens de musique fabriqués dans cette ville. En *Moravie*, dans la *Silésie autrichienne* et dans l'*Autriche* avec toutes les autres provinces allemandes, les villes et les campagnes avancent d'un pas égal dans les routes de l'industrie. On loue beaucoup les draps et les velours de coton de la Moravie; les soieries, les velours de soie et les indiennes de l'Autriche; les glaces de Neuhaus; les faulx, les aiguilles et les limes de la Styrie; les hameçons de Waidhofen, dans lesquels la première matière, le fer, est vendue *onze mille fois* sa valeur brute (1); la porce-

(1) *Hassel*, 139.

laine, la bijouterie, l'orfévrerie, l'horlogerie et les voitures de Vienne : une manufacture impériale à Lintz fournit pour 3 millions de draps. On doit encore remarquer les jolis hochets en bois et en os, de Berchtesgaden, les soieries de Goricie, les toiles de la Carniole, les dentelles d'Ydria, les chapeaux de paille de Gottschée, le *rosoglio* de Trieste et de Fiume.

La *Hongrie*, la *Transylvanie*, la *Croatie* et l'*Esclavonie* sont presque dépourvues de fabriques : elles renferment cependant des cantons où l'esprit de l'industrie anime chaque individu. Ainsi, dans les comtés d'Arwa et de Zips, toutes les femmes slavonnes font de la très-bonne toile ; autre part, dans les Karpathes, on trouve des villages peuplés de forgerons ; en Esclavonie et en Croatie le paysan est lui-même cordonnier, tanneur, forgeron et charpentier, tandis que sa femme tisse les étoffes nommées *abba* et *darovatz*. On teint en bleu du ciel de la plus grande beauté les pelisses de mouton, qu'on vend souvent 10 ducats la pièce. Ainsi chaque maison est une fabrique, et c'est, nous le pensons, le genre d'industrie le plus avantageux dans une contrée où la population n'est pas très-accumulée. L'art de hongroyer les cuirs et d'en faire des maroquins occupe cependant utilement les habitans de *Debretzyn* ainsi que ceux de *Presbourg*, *Rayetz*, *Pesth*, *Bude*,

Ketskemet et autres villes. Le savon dont, entr'autres, les femmes des Cumaniens font une très-bonne sorte; les têtes de pipe de terre rouge, dont à Debretzyn on fabrique 1,800,000 par an; les tabacs de Presbourg, Pesth et Bude; les huiles de *pinus pumilio*, de térébenthine et de sureau, fabriquées par les Slowaques ou Slavons des monts Karpathes, méritent encore une mention.

La Transylvanie voit depuis quelques années prospérer et s'accroître sa fabrication de toiles, de fil de lin et de chanvre, et d'étoffes de laine.

Dans la Galitzie Occidentale on ne remarque presqu'aucune branche d'industrie; il y a quelques fabriques de faulx et de lames, et quelques verreries; on y fait aussi de la poterie. La *Galitzie Orientale* est bien plus avancée : de grandes manufactures de toiles grosses et fines à Ederow, à Tarnow, à Samber, dans tout le cercle de Przemysl; la grande fabrique impériale de draps à Jaroslaw, et 8211 métiers appartenans à des particuliers; de nombreuses mégisseries et hongroyeries; des fabriques de tabac très-importantes; le village de Kolbuszowa qui n'est peuplé que de menuisiers; la construction de bateaux sur la Sann et la Wisloka, voilà des faits qui prouvent les progrès de cette province dans les arts de la civilisation.

M. de Liechtenstern estime la valeur de tous les produits des fabriques et des ateliers autrichiens à 350 millions ; il essaie même de calculer le bénéfice net, mais il nous semble que les données positives lui manquent trop pour que nous puissions avoir une grande confiance en ses indications.

Si nous eussions voulu excéder les bornes d'une description physico-économique des provinces soumises au sceptre autrichien, il nous resteroit encore des choses importantes à extraire des nombreux ouvrages de statistique que nous avons cités au commencement de cet article. Mais ne seroit-il pas hors de propos de décrire le commerce de Trieste ou celui de Semlin, au moment où des rapports politiques absolument nouveaux doivent y amener une révolution totale ? de discuter le bilan des exportations et importations, ou les causes du discrédit des effets publics, lorsque l'ordre des choses, auquel tenoient ces résultats, semble s'écrouler pour toujours ? de retracer des constitutions que les lumières, d'accord avec la victoire, vont modifier ? de calculer, d'après des données obscures et confuses, si la maison d'Autriche a eu 104 ou 112, ou 120 millions de florins de revenu, aujourd'hui qu'il ne lui reste peut-être pas un asile sur le continent européen ? enfin, de dénom-

brer les corps d'infanterie et de cavalerie autrichienne (1), qui viennent de disparoître comme une fumée devant le souffle d'un conquérant irrésistible, et qui peut-être ne se réuniront plus sous les drapeaux d'un seul souverain? — Nous pensons que tous les rapports généraux de la monarchie autrichienne ont trop perdu de l'intérêt qu'ils pouvoient inspirer à un lecteur frivole, et qu'ils sont trop connus des lecteurs instruits, pour qu'il fût convenable de les développer ici. Ainsi, nous avons cru devoir nous borner à exposer ce qu'il y a de plus stable dans l'état naturel et économique des provinces autrichiennes, en nous réservant de tracer, dans d'autres articles, les mœurs et usages de quelques-uns des peuples qui les habitent.

(1) *Hassel* dit que, d'après le pied de paix de 1806, l'armée étoit de 344,000 hommes.

LETTRE

Faisant partie d'un Voyage inédit en Languedoc et en Provence.

Par M. *G.....n.*

Avignon, le....

Voulez-vous contempler la Nature dans toute sa vigueur, telle que Milton nous la dépeint dans les bosquets d'Eden (1), ou telle qu'on la verroit sur les bords vierges encore de l'Orénoque, si elle y étoit aidée par un peu de culture : montez sur la roche d'Avignon, et admirez.

Oui, Monsieur, fatigué de la verdure monotone et sombre des oliviers, et de l'aspect dépouillé des collines calcaires, c'est ici que j'ai trouvé la plus belle des oppositions. Figurez-vous le Rhône, séparant ses bras, réfléchissant dans ses eaux le beau soleil de Provence, et formant par un vaste contour une île magnifique (2); elle est sous nos yeux, avec

(1) On which the sun more glad impress'd his beams,
Than in fair evening cloud, or humid bow,
When god hath show'r'd the earth.....
Paradise Lost, Book IV.

(2) L'île de la Barthalasse.

le luxe de sa végétation, présentant un immense tapis de verdure dont les nuances sont variées à l'infini, couverte d'une multitude d'arbres de toutes les formes, de toutes les tailles, parmi lesquels s'élève avec fierté le peuplier blanc que l'on pourroit appeler l'*arbre du Rhône*, tant il est fréquent sur ses bords. Imaginez dans l'éloignement les tours de Sorgue et de Châteauneuf, se dessinant pittoresquement sur les collines qui donnent du mouvement au tableau et le diversifient; mais imaginez, si vous pouvez, l'effet magique de la chaîne des Alpes, dont les pics couverts de glaces terminent la perspective, et qui s'abaissent devant ce majestueux *Mont-Ventoux*, qui élève ses formes tranquilles jusqu'aux nues auxquelles il semble atteindre sans effort, dominant la plaine et paroissant vouloir la ceindre de ses bras. Tout se trouve dans cette belle vue, fertilité, variété, grandeur; et si vous voulez des souvenirs, Avignon est à vos pieds, et c'est derrière cette roche que nous irons bientôt surprendre la nymphe de Vaucluse.

Ce château gothique qui s'élève à notre niveau, et qui ne ressemble pas mal à une prison (1), a été le palais des Pontifes. Sa vaste enceinte ne présente plus que l'image du désordre et de l'abandon. On sait que le temps que les Papes

(1) Il sert, en effet, à cet usage.

ont habité ce château a été appelé par les auteurs italiens la *captivité de Babylone*. Les Pontifes, cependant, étoient loin d'y être prisonniers ; ils y ont exercé leur souveraineté sur les consciences avec la plus grande licence : mais Avignon méritait alors le nom de Babylone ; et si l'on en croit les auteurs contemporains, jamais ville ne fut aussi dissolue.

Le pape Clément transféra l'église romaine dans ce palais. Elu par la protection de Philippe-le-Bel, ayant peut-être pris avec ce prince des engagemens qu'il auroit tenus difficilement à Rome, il résolut de transférer son siége à Avignon. C'est d'ici qu'il lança la bulle d'excommunication contre les Templiers, ordre malheureux et presque à coup sûr innocent de la plupart des crimes qu'on lui imputa : l'ordre de Rhodes (1), le pape et le roi s'en partagèrent les dépouilles.

A la mort de ce pape, un conclave tenu à Carpentras se rompit scandaleusement après un combat de pugilat que se livrèrent les cardinaux. Assemblés de nouveau à Lyon, et leurs différends continuant toujours sans qu'il fût possible d'accorder les prélats gascons et italiens, ils convinrent tous de s'en rapporter à la voix du cardinal Jacques d'Euse, qui eut la modestie de se nommer lui-même et prit le nom de Jean XXII.

(1) Devenu depuis l'ordre de Malte.

Il se servit bientôt de son autorité pour excommunier et déposer Louis de Bavière, qui venoit d'être élu empereur. Celui-ci, pour s'en venger, l'excommunia et le déposa aussi; ensuite il fit élire à sa place Nicolas V: mais Louis ayant laissé ce nouveau pape en Italie, sans le faire soutenir par des forces suffisantes, il fut livré à Jean XXII qui l'enferma dans une prison perpétuelle, où il mourut trois ans après.

Le sévère Benoît succéda à Jean, et chercha à ramener les prélats à cette austérité de mœurs dont ils n'eussent jamais dû s'écarter. C'étoit lui qui disoit qu'un pape n'avoit point de parens. Cette conduite lui valut la haine générale et une épitaphe aussi plate que méchante (1).

Clément VI lâcha le frein que Benoît venoit d'appesantir sur sa cour, mais il montra aux princes de l'Europe un orgueil et une rigidité inflexibles. Il bouleversa l'Allemagne, y excita la guerre civile, et fit un empereur tandis que Rienzi révolutionnoit Rome. Il est assez curieux d'observer que cet homme qui venoit de soulever le peuple de Rome contre l'autorité pontificale, et qui avoit voulu rétablir la république, étant ensuite tombé entre les mains du pape, on se contenta de le détenir sept ans dans les prisons d'Avignon, et qu'il fut ensuite élargi

(1) *Hic situs est Nero, laïcis mors, vipera clero.*
Devius à vero, cuppa repleta mero.

et même employé par Innocent VI qui succéda à Clément.

Enfin Grégoire XI, qui succéda à Urbain V, ramena le saint siége à Rome, séduit par les révélations de Catherine de Sienne qui se donnoit pour l'épouse de J. C., et ébranlé d'ailleurs par l'opinion publique. Ce pape reprenant un jour un évêque de ce qu'il ne résidoit pas, cet évêque lui reprocha hautement de ne pas lui en donner l'exemple. Cette hardiesse contribua à le décider.

Les pontifes avoient habité Avignon pendant soixante-treize ans. Bientôt après, le schisme y ramena des papes, et il ne fut terminé que par le concile de *Constance*.

Tels sont les souvenirs historiques que nous offre ce château vaste et incohérent que l'on appelle ici *palais*. On distingue dans l'ancienne chapelle pontificale, au milieu des morceaux les plus insignifians, un tombeau gothique de Jean XXII, dont le travail est délicat.

La ville présente une enceinte très-vaste, mais remplie de jardins et de champs cultivés; cependant la portion habitée de cette enceinte est encore très-grande en proportion du nombre de ses habitans.

Avignon, comme toutes les villes méridionales, déplaît au voyageur qui vient de parcourir le nord de l'Europe, il s'accoutume diffici-

lement aux maisons basses, aux toîts plats et construits en tuiles. D'ailleurs, si l'on en excepte une ou deux rues, et même une ou deux maisons dans chacune de ces rues, il faut convenir que, malgré la beauté des matériaux, cette ville est bâtie sans goût et mal percée. Hâtons-nous de sortir de ces rues étroites et tortueuses qui composent la plus grande partie de la ville, et nous trouverons les belles allées qui bordent le Rhône et qui entourent la ville, qui nous dédommageront bien de l'aspect du dedans.

La promenade qui borde le fleuve, agréable par elle-même, par la fraîcheur que lui communique ce voisinage, si précieux dans ce pays pendant l'été; par la perspective dont on y jouit de l'île qui est sur l'autre rive, et de cette belle ruine du pont à travers les arches duquel on voit le lointain des Alpes que nous avons déjà admiré; cette promenade, dis-je, devient encore plus attrayante les jours de fête, par le mouvement, les figures et les costumes variés des promeneurs. Là, marchent réunis, le marinier du Rhône avec ses larges pantalons de drap brun, ses cheveux noirs crêpus, accompagné d'une Lyonnaise à la coiffe relevée, au tablier rouge, à la contenance grave; le roulier de Provence, la tête bien poudrée, avec un énorme catogan, adressant des complimens un peu rudes à une belle Avignonaise au teint frais, à la coiffe battante, à la

tournure leste, sémillante, décidée; enfin le riche Avignonais avec sa figure italienne, son nez aquilin, ses yeux noirs vifs, mais un peu enfoncés, son regard équivoque, sa taille bien faite, en un mot rappelant parfaitement tout le sang ultramontain qui coule dans ses veines, et conduisant sa compagne qui participe à ces mêmes qualités, et dont les yeux renferment ce feu concentré que l'on connoît quand on a fréquenté l'Italie. Ajoutez à cette variété de groupes le mouvement du port et celui de la navigation du fleuve, et l'on se formera l'idée d'une scène qu'on rencontre difficilement loin des ports de mer les plus fréquentés.

Cette ville renferme quelques fabriques; mais, comme nous l'avons fait entendre (1), ses forces ne suffisent pas pour animer un corps aussi vaste. On sent tout ce qui manque à Avignon au premier coup-d'œil, et un plus long séjour ne dément pas les observations que l'on a faites en arrivant. Les teintures et les fabriques de taffetas sont les principales branches de l'industrie de cette ville; mais dans cette dernière, elle a une terrible concurrence à soutenir avec Nîmes. Les taffetas d'Avignon valent mieux; mais le bon marché de ceux de Nîmes l'emporte souvent. Pour les teintures, cette ville n'a point de rivale, et ses curieux sont même forcés de con-

(1) Dans une lettre inédite.

venir que nulle part elles ne sont meilleures ni plus solides. Elles doivent ces qualités aux canaux qui amènent à Avignon une partie des eaux de la fontaine de Vaucluse.

Il se faisoit autrefois ici un immense commerce de librairie ; les livres prohibés et les contrefaçons enrichissoient les libraires. Cette branche d'industrie est presque anéantie. On n'a plus que la ressource d'un grand nombre de mauvaises éditions dont on inonde le pays à un prix excessivement bas, et qui, encore que fautives, produisent au moins le bien de répandre beaucoup l'instruction.

Une fonderie de canons, un hôtel des invalides, une fabrique de cuivre à l'usage de la marine, tels sont les établissemens nationaux qui contribuent à donner quelqu'ombre de vie à cette cité languissante. Elle doit la plupart de ces établissemens, et d'autres encore que je ne compte pas, à l'administration vigoureuse et éclairée d'un de ses concitoyens. Chacun le reconnoît sans qu'on le nomme. Mais le principal mobile manque surtout ici ; ce sont des hommes riches, doués de la volonté de faire.

La position d'Avignon est si belle, si favorable au commerce, aux manufactures, aux fabriques, que l'on ne peut s'empêcher de réfléchir amèrement sur la situation de cette ville ; et les réflexions font naître le désir de trouver

un remède à ses maux. Sont-ils incurables? « Non, sans doute, répondra l'étranger superficiel; voici un pays superbe, une ville bien située, trois grandes routes qui y aboutissent, une rivière navigable, plusieurs canaux qui amènent l'eau la plus pure et la plus abondante, un beau ciel enfin : peut-on révoquer en doute les destinées futures d'une telle ville? Avignon deviendra une place de commerce considérable. » Tout semble décidé par cet appareil imposant de causes physiques de prospérité; mais des personnes qui paroissent avoir réfléchi mûrement sur l'état des choses, font tenir cette stagnation à des causes importantes, et qu'il n'est pas possible de développer avec une certaine étendue.

Cependant la réflexion suivante pourra mettre sur la voie les personnes les plus étrangères à la matière que je traite. Le premier besoin d'un négociant qui s'expatrie et qui vient, avec des capitaux considérables, enrichir une ville étrangère, c'est la considération; c'est une société agréable qui lui tient lieu de celle qu'il quitte et des liens de famille qu'il perd. Trouvera-t-il tout cela dans Avignon? Je n'ai point assez étudié le pays pour prononcer la négative; mais on dit que, soit attachement à certains préjugés gothiques, soit défaut de communication et de facilité à se lier avec les étrangers,

ceux-ci ne trouveront rien de ce qu'ils cherchent dans ce genre à Avignon. Dépendroit-il du gouvernement même de lever cet obstacle?

Avignon étoit, avant la révolution, la résidence d'un vice-légat qui administroit au nom du Pape le Comtat Vénaissin et celui d'Avignon. Ces deux petits pays formoient deux états distincts. Cette influence italienne étoit terrible pour cette contrée; elle maintenoit avec soin cette ancienne division en deux parties, et l'observateur voyoit avec étonnement deux peuples distincts qui, appartenant à un même souverain et renfermés dans un territoire de moins de soixante lieues carrées, n'étoient cependant séparés par aucun obstacle naturel, physique ni moral. Les hommes qui y développoient le germe de quelque talent, étoient obligés de s'expatrier pour suivre l'impulsion de la nature et se rendre célèbres; et s'ils n'adoptoient pas une nouvelle patrie en apportant à la France le tribut de leurs talens, ce n'étoit qu'à Rome que leur souverain soupçonneux vouloit profiter de leurs connoissances, et jamais *Contadin* de mérite n'occupoit de fonction publique importante dans son pays.

L'administration étoit digne en tout de cette politique ténébreuse. Elle se contentoit de ne pas rétrograder, et se gardoit surtout d'éclairer ces peuples. Ceux-ci n'étoient point chargés d'im-

pôts directs, ils s'adonnoient à l'indolence au milieu de leurs oliviers et de leurs mûriers, et n'étoient réveillés qu'aux clameurs de la chicane, monstre insatiable qui rongeoit ce malheureux pays où les procès étoient interminables.

Ainsi la faim régnoit aux portes du palais de ce vice-légat, qui croyoit qu'un peuple est heureux parce qu'on ne lui demande rien, et qui ignoroit que c'est quelquefois en paroissant exiger de lui, qu'on lui communique ce mouvement heureux qui produit l'abondance et fait la richesse du citoyen et du gouvernement. Les rues d'Avignon étoient pleines de ce peuple dégradé qui vous accompagnoit sans relâche, qui vous attendoit aux carrefours où il soupçonnoit que vous deviez passer, et qui ravissoit ainsi par ces embuscades, souvent fort adroites, des aumônes forcées à l'étranger qui n'étoit pas au fait de cette étrange tactique.

C'étoit la fameuse reine Jeanne qui avoit vendu ce pays aux souverains Pontifes, pour une absolution; cette même reine qui rédigeoit à quinze ans des réglemens pour les lieux publics (1), et faisoit étrangler son mari à vingt-un ans. Cette prétendue vente devint le prix de l'absolution et de la liberté qu'elle sollicita ensuite de Clément VI; elle fit stipuler pour le prix de 80,000 florins, somme que Jeanne

(1) En date de l'an 1347.

devoit au Saint-Siège, pour dix années d'arrérages du tribut que lui payoit le royaume de Naples. Mais comme cette stipulation auroit été nulle, à cause des lois féodales qui ne permettoient d'avoir recours, à défaut de paiement, qu'au feude qui devoit les arrérages, on supposa dans le contrat que les 80 mille florins étoient réellement payés (1).

De crainte, encore, que la modicité du prix ne produisît, dans la suite, des moyens de faire casser la vente pour cause de lésion, l'adroit Pontife se fit faire donation du surplus. En signant ce contrat Jeanne devint innocente et libre, de prisonnière et coupable qu'elle étoit; ses sujets se crurent alors si peu liés par cette vente, qu'ils refusèrent de prêter serment à Clément VI.

Telle est l'histoire de cette vente célèbre que les rois de France ont toujours regardée comme nulle, et sur laquelle on peut beaucoup disputer sans s'entendre, si l'on ne veut pas distinguer de bonne foi les apparences des réalités. Au reste, les Avignonais ont toujours continué de jouir des mêmes droits que les autres sujets français : ils se sont distingués dans nos armées; le brave Crillon étoit Avignonais;

(1) Cette somme représenteroit 672,000 francs de la monnaie actuelle.

le chevalier Folard, le savant commentateur de Polybe, l'étoit aussi.

Les rois de France regardoient cette possession comme un frein imposé aux Papes. En étoient-ils mécontens, ils s'emparoient du Comtat, et ne le restituoient que quand leurs différends avec la cour de Rome étoient terminés. C'est ce qui arrivoit plusieurs fois à chaque règne.

Il étoit cependant essentiel pour la France de reprendre ce pays, qui étoit devenu le réceptacle des banqueroutiers, des usuriers, des contrefacteurs, et surtout des contrebandiers. On avoit été obligé de l'entourer de douanes, et ces douanes gênoient le transit des marchandises qui venoient de Marseille à Lyon. Mais les moyens que l'on employa pour en prendre possession furent odieux et peu dignes d'une grande nation. Avant d'en venir là, on arma les Contadins les uns contre les autres; on leur fit faire ce ridicule siége de Carpentras, qui ne coûta point de sang versé en combattant, mais qui, en exaspérant les esprits, produisit d'abord la glacière et les supplices populaires qui accompagnoient ses horreurs, et, depuis, tous les malheurs dont cette contrée a été la victime pendant la révolution.

Vaucluse m'occupera probablement les premiers jours de la semaine prochaine. Je suis

retenu ici par la bise (1) la plus violente et la plus froide que l'on puisse éprouver : elle revêt cette belle plaine d'un habit de deuil, et la teinte grisâtre qu'elle lui communique désenchante un pays enchanteur. Au reste, ce météore est trop fréquent et trop célèbre dans l'histoire naturelle de cette contrée, pour que je quitte cette vallée du Rhône sans vous en entretenir. Je cherche à recueillir quelques détails dans un pays où l'on sent plus qu'on n'observe, et où je trouverais plutôt le roman que l'histoire de la nature.

(1) Vent du nord-ouest très-fréquent dans la vallée du Rhône et dans les contrées voisines.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XXI.

Revue *de quelques Ouvrages nouveaux sur la Hongrie.*

Le royaume de Hongrie, si intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle et de la géographie, n'a été décrit jusqu'à présent que par des voyageurs étrangers, soit allemands, soit français ou anglais; et il n'a pu l'être que d'une manière imparfaite, parce que ces voyageurs, ne connoissant pas plus la langue du pays qu'ils parcouroient, que les mœurs et les usages des habitans, jugeoient de ce qu'ils voyoient d'après ce qu'ils avoient vu dans leur propre patrie; ou bien, faute de renseignemens, ils ne remarquoient pas ce qu'il y avoit de plus digne d'être observé. Heureusement les Hongrois eux-mêmes commencent depuis quelque temps à jeter un œil observateur sur leur propre pays, et déjà leur littérature s'est enrichie de plusieurs *voyages* et *recueils* relatifs à la géographie de la Hongrie. Fidèles au plan que nous nous sommes tracé, de recueillir dans ces Annales tout ce qui enrichit le

domaine de la science qui en fait le principal objet, nous allons faire l'analyse de quelques-uns de ces ouvrages.

I. *Reisen durch Ungarn und einige angrœuzende lœnder :* c'est-à-dire, voyages en Hongrie et dans quelques pays adjacens, par Dom. *Teleki de Szék*, comte de l'Empire ; traduits du hongrois en allemand par *L. de Nemeth*. Pesth, 1805.

Cet ouvrage est un recueil de quatre voyages successifs, entrepris, il y a douze à quinze ans, par M. *de Szék*, jeune gentilhomme que la mort a enlevé trop tôt aux sciences et à sa patrie.

Le premier des voyages contenus dans ce recueil concerne quelques contrées de la Haute-Hongrie. L'auteur partit de *Pesth* en 1793. Depuis cette ville jusqu'au bourg de *Peczel*, la route est très-sablonneuse ; c'est dans ce dernier endroit que réside M. Gédéon-de-Raday, poète hongrois fort estimé, qui y a formé une bibliothèque très-riche, surtout en ouvrages sur l'histoire de sa patrie. De Péczel, l'auteur dirigea sa course vers *Godolo*, où le prince de Grassalkovik possède un magnifique château bâti à la française. Les environs de cet endroit sont couverts d'un sable mobile que le vent agite et chasse souvent avec tant de violence, que les herbes même qui y prennent racine, sont entraînées par le tourbillon et recouvrent avec le sable toute la route ; mais à quelque distance de Godolo, le sol devient plus solide : une terre noire et fertile succède à ces dunes, et à mesure que le voyageur avance, de charmantes collines entrecoupées par de belles vallées, viennent récréer sa vue. La route qui conduit à *Saros-Patak*, en longeant le pied du mont *Matra* ou *Mastra*,

traverse divers cantons couverts de forêts et de vignes. L'auteur fait une description détaillée des cantons de Pesth, Reves et Borsod, dont voici l'essentiel. Le canton ou département du Pesth, est, après celui du Batzel, le plus grand de toute la Hongrie, et a 192 milles carrés d'étendue; la partie septentrionale en est la plus agréable et la plus peuplée : c'est ce qu'on appelle le district de *Waizn* qu'on peut regarder comme le magasin de provision de Pesth et d'Ofen; car, quoique les habitans de ces deux villes tirent également des autres cantons le blé dont ils ont besoin, il n'y a cependant que le district de *Waizn* qui les pourvoie en abondance de fruits, de bon vin de table, de bétail, ainsi que de bois. Le canton de *Reves*, joint à celui de *Szolnok*, forme une étendue de 120 milles carrés. C'est dans la partie du nord-ouest que se trouve la grande montagne de *Matra*, dont la plus grande masse s'étend entre les villages de *Parad* et *Markasz*. Auprès du premier de ces endroits, il y a des thermes très-salutaires, des mines, des fabriques d'alun et de vitriol, ainsi que deux verreries; l'autre partie, située vers le sud-est, est entièrement plate et extrêmement fertile. Il en est de même de tout le canton de Borchod, où l'on cultive beaucoup de blé et de vignes, et où l'on élève de fort bons chevaux. A *Saros-Patak* il y a un fameux collége réformé sur lequel l'auteur donne des détails fort étendus. Le nombre des étudians se monte à 2,000. Autrefois il y avoit, dans ce collége, une très-grande bibliothèque qui a été dispersée dans les troubles du 17e siècle. On a commencé depuis le 18e à en former une autre : ce que l'on y voit de plus curieux, c'est une bible polonaise, écrite très-élégamment sur du beau parchemin; elle a été traduite du hongrois par *Hedwige*, reine de Pologne, et fille de Louis Ier, roi de Hongrie. Le musée du collége contient de beaux

apparats de physique, et une belle collection de minéraux. C'est dans le *Hegyallya*, ou la partie montagneuse du canton de *Zemplin*, que se trouvent les vignobles qui produisent le fameux vin de *Tokay*, et qui s'étendent depuis *Szanto* jusqu'à *Tbrouya*, dans un espace de sept milles de long sur deux de large.

Après avoir quitté ce canton, l'auteur visita la ville de *Kaschau*, dans le canton d'Abauyvar. Cette ville est, sans contredit, la plus belle de la Haute-Hongrie : située dans une large plaine sur le fleuve de Hernat ou Kundert, elle est défendue par une double enceinte de murs, et renferme beaucoup de jolies maisons; les habitans y sont au nombre de 15,000, pour la plupart Allemands ou Esclavons. Nous apprenons que depuis quelque temps on y a établi une grande manufacture de faïence, qui fournit de très-beaux ouvrages, et une fabrique de draps. L'auteur et le traducteur ne parlent ni de l'une ni de l'autre. A peu de distance de Raschau sont les eaux minérales d'*Herlein* ou *Rauka*, qui sont très-fréquentées par les Hongrois. De-là, l'auteur alla visiter les fameuses mines d'opales auprès de *Czerwenitza* ou *Veres Vagas*. Autrefois tout le monde avoit le droit d'exploiter ces mines; mais aujourd'hui la chambre royale afferme ce privilége à très-haut prix. Au lieu d'exploiter les opales par carrières ou par couches, on les exploite par sillons. On en trouve non-seulement auprès de Czerwenitza, mais encore dans le canton de *Schavosh* auprès de *Sovar*, ville remarquable par les salines qui fournissent annuellement environ 120,000 quintaux de sel, dont chacun, tous frais comptés, ne coûte au gouvernement que 24 sols (1). Non loin de Sovar, est la ville royale d'*Eperies*, siége du tribunal civil du

(1) Voyez sur ces salines l'ouvrage de M. *Eredetzky*, analysé ci-après.

département au-delà de la Theiss, et d'un collége évangélique. Ensuite l'auteur visita la ville royale de *Leutschau*, dans le canton de Zips. Les habitans, pour la plupart Allemands, se distinguent par leur politesse et par la bonne éducation qu'ils donnent à leurs enfans. Ils s'appliquent beaucoup au jardinage; aussi les légumes, spécialement les pois qu'on recueille dans les environs de Leutschau, ont la réputation d'être d'un goût exquis, et ils s'envoient dans toute la Hongrie. La bierre que l'on brasse dans cette ville est également renommée; on en expédie une grande quantité en Pologne. Malgré cela, Leutschau ne fait plus autant de commerce qu'autrefois. *Kasmark* est une autre ville royale aussi habitée par beaucoup d'Allemands; dont l'activité et le caractère social méritent des éloges. Cette ville, située sur la rivière de Poprad, dans le voisinage du mont *Tatra*, fait un grand commerce en toiles qui sont le principal objet d'industrie de tout ce canton. On assure qu'on en exporte au moins six millions d'aunes par an. Ces manufactures de toile, établies à Kasmark même, sont portées à un très-haut point de perfection, et fournissent, entr'autres, d'excellentes toiles bleues, qui se vendent très-bien dans les foires de Debretzyn, aux marchands grecs et arméniens. Il est à remarquer qu'un habile chimiste de la même ville, M. Pfeifer, tire depuis plusieurs années, d'une plante nommée *Isatis sativa* dans la botanique, une couleur bleue, aussi belle mais moins chère que le véritable indigo: malheureusement cet homme utile manque de moyens pour faire ses opérations en grand, et personne ne vient à son secours. Les habitans de Kasmark font aussi un grand commerce en vins de Tokay, qu'ils expédient pour la Galicie, la Pologne et la Silésie: quoique l'auteur assure que ce commerce ne met dans la circulation qu'une somme de 200,000 florins; nous

savons cependant positivement qu'elle se monte au moins au triple de cette valeur. De Kasmark l'auteur alla à *Iglo* ou *Neudorf*, une des seize villes royales de ce canton, et le siége de l'administration de ces villes. Les grandes mines de cuivre sont ce qu'il y a de plus remarquable dans les environs d'Iglo. La montagne qui les recouvre est composée d'ardoises. Auprès d'une autre ville de ce canton, appelée *Schmœlnitz* ou *Ssmolnok*, on trouve également de riches mines de cuivre ainsi que de vitriol, avec des fonderies. L'auteur décrit, d'une manière très-détaillée, les procédés employés à la préparation de ces objets (1). Il rapporte, entr'autres, que l'on fait passer l'eau vitriolique par des tuyaux et des canaux longs de plusieurs milliers de toises, et remplis de morceaux de fer, par le moyen desquels les parcelles de cuivre, dissoutes dans l'eau de vitriol, se précipitent et restent au fond : c'est la chambre royale d'administration, qui fait exécuter la plupart de ces opérations. *Schmœlnitz*, avec le bourg adjacent, forme un district particulier, soumis au département des mines ; le petit canton qu'on appelle *le siége des dix porteurs de lances* (*sedes decem lanceatorum*), dépend, depuis la diète de 1802, du tribunal du comité de Zips ; ce que le traducteur auroit dû faire remarquer.

L'auteur traversa ensuite plusieurs petits villages, savoir : *Haut Metzenseifen* et *bas Metzenseifen*, où l'on parle un jargon allemand presqu'inintelligible aux habitans d'Allemagne, et qui mériteroit d'être examiné par les savans qui s'occupent de l'histoire des langues ; *Jaszo*, où il y a un beau couvent de Prémontrés ; *Torna* et *Szilitze*, dans les environs duquel est une grotte souterraine qui dans l'été est froide et contient de la glace, et où, dans l'hiver, au

(1) Consultez, sur le même sujet, le *Voyage minéralogique* du danois *Esmark*.

contraire, on sent un air doux et tempéré. Auprès du village d'*Aggtelek*, situé comme le précédent dans le canton de Torna, on voit une autre caverne remarquable, qui est remplie de pierres de tuf de toutes formes, et contient plusieurs pièces situées toutes à la file, et s'étendant à une distance d'environ deux milles (1). L'auteur passe par Neusohl, Kremnitz et autres villes, sans faire des observations intéressantes. C'est dans la fabrique de monnoie de Kremnitz qu'on frappoit dans les temps antérieurs tout l'or et l'argent qu'on tiroit des mines de la Hongrie; aujourd'hui on transporte ces métaux en barres à la monnoie de Vienne. Kremnitz a 10,000 habitans allemands ou esclavoniens. Non loin de cette ville est celle de *Schemnitz* (Selmeez Banya) dans le comté de Hont; elle est très-grande et renferme 19,000 habitans. Les mines d'argent qu'elle possède sont les plus abondantes de toutes celles de la Hongrie. Il faut dire aussi que l'exploitation s'y fait par des procédés très-parfaits (2); l'école des mines établie à Schemnitz a fixé depuis quelque temps l'attention de toute l'Europe, et elle est fréquentée par beaucoup d'étrangers, surtout par les Allemands, les Espagnols, les Danois et les Suédois. Les observations de l'auteur sur les mines de Schemnitz et de Kremnitz ont besoin d'être rectifiées; il dit « que les montagnes qui les renferment sont composées d'une » pierre grise et argileuse, contenant du minerai, et mêlée » tantôt à du quartz, tantôt à du schorl et à du spath de » chaux. » Cette *pierre contenant du minerai*, n'est autre chose que le porphyre de Hongrie, ou le *saxum metalliferum* de Born. La masse principale de ces montagnes est le

(1) On trouve une description de cette grotte dans le dernier des ouvrages analysés dans cet article.

(2) L'ouvrage de M. *Esmark*, qu'on vient de citer, donne sur ces mines des détails satisfaisans.

feldspath, qui se change souvent en argile dure, et donne au porphyre-syénite l'air du porphyre argileux; mais le schorl ne s'y trouve jamais : ce que MM. Born, Fichtel, Haquet et autres minéralogistes ont regardé comme tel, n'est que du *cristal d'amphibole*. Du reste, cette masse principale est entremêlée quelquefois de cristaux de quartz ou de mica noirâtre; mais le quartz y manque souvent entièrement, tandis qu'on est toujours sûr d'y rencontrer de *l'amphibole*, excepté lorsque le porphyre s'est déjà calciné : on n'y trouve pas non plus du spath calcaire (1). De Schemnitz, l'auteur retourna à Pesth par *Waitzen*, jolie petite ville épiscopale, avec une belle cathédrale bâtie par le cardinal Migazzi, avec de grands marchés, avec un institut pour les sourds et muets, et un très-vaste collége, autrefois nommé Thérésianum, et donné par l'empereur actuel d'Autriche aux états de Hongrie pour en former une école militaire pour les jeunes Hongrois.

L'auteur termine la relation de ce voyage par des observations générales et intéressantes sur les habitans des contrées montagneuses qu'il a parcourues. Il en résulte que ceux qui habitent la campagne sont presque tous des *Slowaques*, ou descendans d'Esclavons ou Slaves, et ceux qui demeurent dans les villes, des *Allemands*; dans les plaines on rencontre quelques *Magyares* ou Hongrois. Le peuple est en général pauvre dans ces pays-là, à cause de la stérilité du sol. Les Slaves sont d'une forte constitution; ils ont le cœur bon; mais leurs mœurs sont grossières : il en est de même des Allemands, à l'exception de ceux qui habitent les villes, surtout celles du canton de Zips où l'on parle aussi un dialecte moins dur que dans les campagnes. Les gens les moins cultivés et les moins instruits de ces contrées, ce sont les *Rusniakes*, ou descendans des Russes, qu'on trouve

(1) Nouvelle Gazette de Littérature, etc. Léipzick, n°. 59, 1808.

dispersés çà et là, et qui professent la même religion que les Valaques au-delà de la Theiss.

Le second voyage que fit l'auteur s'est étendu sur une partie de la Transylvanie. La relation commence par la description de *Klausenburg* (en hongrois Kolosvar), capitale de la Transylvanie et résidence de l'administration. La ville, quoique belle, l'est moins que celles de Hermanstadt et de Kronstadt. De-là l'auteur partit pour la ville royale de *Maros Vésárhely*, siége du tribunal civil du roi; il y a aussi un bon collége des Réformés, avec une imprimerie particulière. Après avoir traversé *Saromberke*, *Héderfaja* et *Bonyha*, notre voyageur arriva à *Ebesfalva*, (*ville d'Elisabeth*, et non *ville d'Ebes*, comme le traducteur a rendu ce mot, page 83). Cet endroit est presqu'entièrement habité par des négocians arméniens. Le peu de Hongrois et d'Allemands qui y demeurent ne s'occupent que de l'agriculture et des métiers. La ville royale de *Schassburg* (Segeswar) que l'auteur visita ensuite, est jointe à une forteresse et n'a presque pour habitans que des Saxons de la secte évangélique. En quittant Schassburg, l'auteur passa par *Fehéregyhaz*, où le comte de Haller possède un beau château; *Székely-Keresztur*, *Szekely-Udvarhely*, où il y a une belle église et un gymnase catholiques, ainsi qu'un collége réformé; *Olah-Falu*, c'est-à-dire village de Valaques, dont les environs contiennent des eaux minérales; *Trik-Szeredà*, *Szentz Lélek* et *Kerdi Vasarhely*, ville considérable, avec une belle église des Réformés. C'est dans les environs de cette dernière ville que se trouve le *Budos-Hegy*, ou *Mont Puant* (1), nommé ainsi, à cause des

(1) On peut consulter, à l'égard de cette montagne remarquable, *Lebrecht's Erdbeschreibung von Siebenbürgen*, Hermanstadt, 1804; et *D. Sartori's naturwunder der oesterreichischen monarchie*. Nous en donnerons une description.

exhalaisons sulfureuses qui sortent fréquemment des trous et des fentes que l'on y voit de distance en distance, et dont les bords sont enduits d'une couche de soufre. M. Fichtel et plusieurs autres minéralogistes du pays prétendent que le *Mont Puant* étoit autrefois un volcan, et ils veulent prouver cette assertion par l'existence des pierres de tuff autour de ces bouches à vapeur, ainsi que par celle de la pierre ponce dans toute la contrée. Nous ignorons jusqu'à quel point on peut ajouter foi à ce que dit M. Fichtel sur les nombreux volcans éteints dans la Hongrie et dans le pays de Transylvanie; mais ce que nous pouvons dire avec assurance, c'est que la pierre de tuff ne peut servir de preuve d'une révolution volcanique, et que la pierre ponce même peut être une production maritime, ce qui a été déjà prouvé par plusieurs géologues, nommément par Kirwan et Voigt.

Cette seconde relation se termine par des détails sur le district de *Raromszek*, dans le canton de Szeke. Le sol en est très-fertile; cependant il ne produit point de vin. On n'y trouve plus des bois que sur les montagnes. Tout le district est bien peuplé; les Hongrois et les Valaques qui l'habitent sont plus civilisés que ceux des autres contrées de ce pays. Une grande partie des habitans suivent le culte de Réformés; quelques-uns sont catholiques, d'autres sociniens ou unitaires; parmi les Valaques, un grand nombre est attaché à l'église grecque orientale.

Le troisième voyage, également intéressant, eut pour but les contrées méridionales de la Hongrie. L'auteur partit en 1794 de *Bude*, et dirigea sa course vers *Szegedin*; il traversa d'abord le bourg d'Ossa, celui de *Nagy-Koros*, contenant 12,000 habitans qui sont presque tous à leur aise, et tirent leur subsistance de leur nombreux bétail; et de *Kecskemet*, bourg très-considérable avec 24,000 habitans.

On y conserve dans les archives une quantité d'ordonnances et de missives turques, qui n'ont de curieux que le style despotique dans lequel elles sont écrites. En voici un échantillon : « Nous, par la grâce de Dieu, Aga de Katzi Szians, » chargé d'affaires, et architecte du palais du puissant » bacha d'Ofen, (*Bude*,) Kaivrakan ; aussitôt que vous, » de juges Kecskemet et de Koros, verrez cet ordre puissant, » je vous charge et vous ordonne, au risque de votre corps » et de votre vie, d'envoyer sur-le-champ à Gran, assiégée » par le redoutable bacha d'Ofen, des charriots avec attelage, savoir : vous, juges de Kecskemet 20, et vous, » juges de Koros 15, avec des provisions pour deux semaines. Si vos têtes vous sont encore utiles, vous ne » tarderez pas une demi-heure après l'arrivée de cette » mission ; et dans le cas que les charriots ne seroient pas à » Ofen demain à midi, vos corps seront infailliblement » exposés, et sécheront sur des poteaux. Nous payons pour » chaque charriot 4 écus, soit aux juges, soit aux cochers, » comme il vous plaira. Vous, juges de la ville, ne vous » avisez pas d'y manquer, ou il faut que vous périssiez. » A. D. 1685, le 11 août. »

Le principal objet d'industrie des habitans de Kecskemet, c'est le bétail. C'est dans les environs de ce bourg que se trouvent les bruyères les plus considérables de toute la Hongrie. De Kecskemet, l'auteur se rendit par *Felegyhaza*, grand bourg avec 8,000 habitans dans la petite Cumanie, à *Szegedin* ville considérable auprès du confluent des rivières de Theiss et de Maros. Elle a 16,000 habitans qui font pour la plupart un grand commerce en grains et en tabacs. Le traducteur n'auroit pas dû passer sous silence le théâtre hongrois qui s'est établi dans cette ville. Après avoir quitté Szegedin, l'auteur passa par les bourgs de *Grand-Becskerck*, de *Hatzfeld*, de *Torok-Becse*, de *Magyar-*

Becse et *Neuf-Verbasz*. Auprès de ce dernier endroit passe le *Canal de François*, rendu navigable en 1802; l'auteur en parle avec beaucoup de détails. De-là il se rendit à *Essek*, bourg avec 8,000 habitans et défendu par une forteresse très-redoutable, dont les casernes sont assez vastes pour contenir 30,000 hommes. Notre voyageur traversa ensuite *Vukovar* et *Novoszello*, et arriva à *Neusatz*. Cette ville royale, qui n'est séparée que par le Danube, de *Peterwardein*, la plus grande forteresse de la Hongrie, est dans une position très-favorable pour faire le commerce avec la Turquie. Le grand bourg de *Karlowitz* situé dans la même contrée, est habité par des Illyriens et des Naitzes; c'est là que réside le métropolite de l'église Grecque non unie, pour tous les états de l'Autriche. De Karlowitz, l'auteur se rendit par *Neuf-Paszova* et *Battanitza* à *Semlin*, bourg considérable sur le Danube, renfermant 9000 habitans, Raitzes, Allemands, Arméniens, Grecs ou Juifs, qui vivent presque tous du commerce. Le district de *Grand-Kikinda*, dans le canton de Torontal, sur lequel l'auteur donne des détails intéressans, est composé de onze bourgs royaux qu'on appelle les *bourgs privilégiés de la chambre*, et il paye à la chambre royale la somme de 38,000 florins. Quant au canton de *Torontal*, c'est un des plus grands et des plus beaux de toute la Hongrie, ayant 130 milles carrés d'étendue, et formant une plaine continue dont le terroir fertile produit en abondance toutes sortes de grains, et où l'on trouve les plus gras pâturages. Parmi les habitans de ces cantons il n'y a que peu de Hongrois; les autres sont presque tous des Raitzes, des Valaques, des Colons Allemands venus de la Franconie, du Palatinat et de la Souabe, ainsi que des Français de la Lorraine qui se sont établis dans ce pays sous le règne de l'empereur Charles VI et y ont conservé leur langue maternelle. La principale ville du

canton de *Temes*, que l'auteur décrit ensuite, c'est *Temeswar*, dont les habitans sont pour la plupart Raitzes ou Allemands et s'occupent particulièrement du commerce. La forteresse de Temeswar est une des plus grandes de la Hongrie. Le territoire de cette ville royale est compté parmi les plus fertiles du royaume, et les habitans laborieux y récoltent en grande quantité du blé, du vin, du lin et du tabac. Une partie de ce district est tout-à-fait plat, et entrecoupé d'étangs et de marais, de sorte que les joncs et la tourbe y suppléent au défaut du bois; tandis que l'autre partie, située vers le sud-est, se trouve suffisamment pourvue de bois et de montagnes, et renferme des mines et des eaux minérales. « Auprès de Saska, dit » l'auteur, il y a de l'eau de vitriol qui dépose ses parcelles » de cuivre par le moyen du fer qu'on y jette. »

Depuis la page 170 jusqu'à 191, l'auteur fait part au public des observations faites, dans ses excursions, dans quelques contrées de l'Esclavonie. Elles n'offrent pas de choses neuves. Voici une remarque utile sur les noms modernes des peuples qui habitent ces contrées.

» On donne actuellement aux habitans de l'Esclavonie, de la Croatie, Bosnie, Servie et Dalmatie, le nom d'*Illyriens*, parce que l'ancien *Illyricum* comprenait tous ces pays. Les anciens Illyriens se sont presque entièrement perdus parmi les *Slawes*, qui s'attribuent le nom de *Serbli* ou *Serbiens* (en langage vulgaire *Serviens*). On appelle *Raitzes* (*Ratzok*) les Illyriens d'aujourd'hui qui appartiennent à l'ancienne église grecque, parce que la plupart d'entr'eux sont venus de l'ancienne *Rascie* ou Servie méridionale (1). Par la dénomination de *Sclavoniens* on dis-

(1) L'idiome des Serviens et des Rasciens ressemble beaucoup au *russe*; tandis que le dialecte des Croates est presqu'identique avec le *polonais*. (*Note du Rédact.*)

tingue les habitans modernes de l'Esclavonie, des *Slaves* en Hongrie, qu'on appelle aussi *Slovakes*. Il y a en outre, dans l'Esclavonie, des Hongrois, des Allemands et des Bohémiens. Au lieu de mener une vie errante, selon la coutume de cette tribu, ces derniers sont obligés de labourer la terre; mais ils éludent tant que possible l'ordonnance qui leur impose ce devoir. Les Illyriens sont d'une forte complexion, et ont des mœurs rudes et incultes. Ils ont adopté beaucoup d'usages des Turcs; la polygamie, entre autres, est très-usitée parmi eux. L'auteur finit son récit par une notice sur les *Clementins*, petite peuplade particulière originaire de l'Albanie, et établie maintenant dans l'Esclavonie. Ils descendent apparemment des anciens Illyriens, et ont une langue et un costume particuliers. Dans leur émigration, ils ont amené de leur patrie des moutons dont la laine est très-fine; la race de ces animaux se propage considérablement dans ce moment-ci, et on la connoit dans le pays sous le nom de *moutons clementins*.

Le quatrième voyage de M. de Szek eut lieu en 1795, à travers la partie de la Hongrie située vers le sud-ouest, et à travers la Croatie jusqu'à Trieste. En partant de Pesth, notre voyageur se dirigea sur *Foldvar*, grand bourg, dans les environs duquel les vignes, ainsi que la pêche sur le Danube, sont d'un grand rapport. De-là l'auteur passa successivement par *Szekszard*, où il y a d'excellent vin rouge; *Kiltas*, *Nadas*, *Pésvarad*, beau bourg avec une fameuse abbaye, et *Pécs* ou *Fünfkirchen*, ville royale située dans un pays délicieux et entourée de beaux vignobles. Le commerce de cette ville est considérable. La bibliothèque épiscopale renferme beaucoup de livres et de manuscrits rares. On y voit aussi un cabinet de médailles bien fourni. On trouve à Pécs beaucoup d'antiquités romaines. Tous les endroits qu'on vient de nommer font partie du

canton de *Barany*, un des plus grands de la Hongrie; ayant 85 milles carrés d'étendue, et renfermant 366 bourgades. Ces habitans sont des Magyares ou Hongrois, des Allemands et des Bosniens. Il y a 26 bourgades entièrement habitées par des Allemands; il y en a autant d'occupées par les Bosniens; et beaucoup d'autres sont habitées par des Allemands et des Hongrois, ou bien par des Hongrois et des Bosniens. De Pécs, l'auteur continua sa route en traversant le canton de *Szalad*, où l'on trouve le bourg de *Szigelvar* avec une forteresse. C'est là que fut tué, en 1566, dans un combat contre les Turcs, le brave *Niclas Zriny*, le Léonidas de la Hongrie. Dans un autre bourg, nommé *Keszthely*, notre voyageur visita le *Georgikon*, fameux institut pour l'économie rurale, établi par le comte *Festeties de Tolna*. La partie du canton de Szalad, située entre la Drave et la Mur, sur les frontières de la Styrie, est appelée le *Murau*. C'est un beau pays, formant une presqu'île de 16 milles carrés d'étendue, et fertile en grains et en foin; il renferme en tout 113 endroits, dont la population se monte à 46,000 ames. Presque tous les habitans sont Croates et de la religion catholique. Le pays de *Murau* appartient en entier au comte Festeties de Tolna.

Après avoir passé le Danube, notre voyageur entra dans la Croatie et se rendit directement à *Warasdin*, ville royale, grande et belle, dont il faut lire la description dans l'ouvrage même. De-là il partit pour *Agram*, ville royale éloignée de la précédente de 10 milles et renfermée dans des montagnes; elle contient 18,000 habitans, et elle est la résidence de l'administration royale de la Croatie et de l'Esclavonie: il y a aussi une académie royale. En quittant Agram l'auteur se dirigea sur *Karlstadt*, ville royale dont le commerce est très-considérable. La route, qui de cette ville mène à Fiume, et qui porte le nom de *route de Charles*

ou *Via Carolina*, est très-belle et mérite les éloges que l'auteur lui donne. A Fiume la langue italienne est devenue la langue dominante, et la société même y est sur le ton italien.

On trouve encore dans cette relation des détails importans sur les pays maritimes de la Hongrie, sur la Croatie, l'Esclavonie et la Dalmatie. Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche d'en transcrire une partie.

II. *Beytrage sur topographie des Kœnigreiches Ungarn*, c'est-à-dire, matériaux pour servir à la Topographie de la Hongrie, par *Samuel Bredetzky*. Vienne, 1805. 4 vol. in-8°.

Parmi les divers morceaux de ce recueil, il y en a de fort intéressans et d'autres qui le sont moins. C'est surtout sous le rapport d'histoire naturelle qu'ils méritent d'être lus, parce que c'est la partie la moins connue de la topographie de la Hongrie. Dans le premier volume on distingue les *lettres sur les Karpathes*, par *Berzeviczy* et *Asboth*; de temps en temps seulement on rencontre de légères erreurs inévitables dans ces sortes de matières. Le rédacteur, M. Bredetzky, a inséré dans ce même volume une description de la *Grotte des Dragons*, près Demenfalva, ainsi qu'un article sur la ville d'*Oedenburg*, dans lequel on trouve d'importans détails sur l'histoire naturelle et la statistique; ce volume ne se trouvant pas entre nos mains, nous nous arrêterons un peu plus long-temps sur les autres. Voici les titres des morceaux contenus dans le second volume, avec quelques notes que nous avons cru utile d'en extraire.

I. *Les Salines de Sovar.* Jusqu'en 1752 on s'est contenté,

à Sovar, de se servir de sel brut; mais quand la carrière fut tout-à-coup submergée par l'eau, on commença à faire le sel d'après les procédés connus, et en 1800 on a construit à cet effet un nouveau bâtiment à la manière des salines de Tyrol; il en résulte qu'on économise par-là la moitié du bois qu'on y employait autrefois. Dans les montagnes de *Hoivisz*, *Simonka*, *Dubova* et *Gedlovetz*, appartenant toutes aux salines de Sovar, on trouve de belles opales. — II. *Les rochers de Szulyo.* Cette description poétique faite par une dame, présente un tableau assez animé. — III. *Sur la vie de J. M. Korabinsky*, auteur d'un bon dictionnaire géographique et historique, et d'un Atlas portatif de la Hongrie. Ce savant a éprouvé beaucoup de malheurs et n'a obtenu aucune récompense. — IV. *Topschau.* On trouve dans cet article des détails longs et minutieux sur la petite ville allemande de Topschau dans le canton de *Gomor*; mais l'auteur a eu tort de ne point parler des carrières de cobalt et de fer qui se trouvent dans les environs, ainsi que du dialecte particulier qu'on parle dans cet endroit. — V. *Voyage de Keszthely, dans le comté de Szalad à Veszprim.* Ce morceau intéressant présente, entr'autres, une description satisfaisante des montagnes coniques et isolées de *Badatson*, *Keski*, *Csobancz*, *Hegyesd*, *Helap* et *Szent-Gyorgy*. Le chemin qui conduit au mont *Badatson*, est entièrement recouvert de basaltes et d'autres pierres poreuses, qui cependant ne semblent être que du tuf. Dans le lac de Balaton, sur le territoire du village de *Kajar* et auprès de Kock, on ramasse du sable de fer. La ville épiscopale de *Veszprim* fait beaucoup de commerce de blé et de vins qui y viennent très-bien; malheureusement elle manque d'eau, étant située sur une montagne rocailleuse. — VI. *Œdenburg.* L'auteur décrit avec beaucoup d'exactitude les environs de cette ville et du lac de *Neusiedl* dont le

rivage occidental est couvert de vignobles appartenant à cet endroit. La chaine de montagnes qui ceint ce vaste bassin est composée de chaux et d'argile ; de temps à autre on rencontre des couches de gneis. Autour du lac la température est toujours plus douce qu'à Œdenburg même, parce que les promontoires qui touchent au lac forment un plan incliné sur lequel les rayons du soleil dardent perpendiculairement, et que le lac est par sa nature un conducteur du froid. Sur la montagne appelée *Brennberg*, il y a de bonnes carrières de charbon de terre qui, en 1800, en ont fourni 138,114 quintaux ; leur produit s'élève maintenant, dit-on, à 500,000. Quant à la ville d'Œdenburg, elle n'est pas une des plus considérables de la Hongrie ; en 1802 il y avoit 775 maisons et 12,819 habitans. Les foires de cette ville sont importantes ; l'Autriche y achète 40,000 bœufs et 80,000 porcs. Les vignobles d'Œdenburg contenant 1,920,060 toises carrées, donnent par an 32,000 eimer d'un excellent vin rouge. — VII. *La ville de Marie-Thérèse.* Cette ville royale a 3,000 maisons et 20,000 habitans, et un territoire de 160,000 *joch* ou arpens, dont chacun contient 2,000 toises carrées. Quelle vaste banlieue ! il n'arrivera pas dans cette partie de la Hongrie ce qui arrive en Silésie, où les villages se joignent et se confondent ensemble. — VIII. *Le Berger hongrois* avec une gravure. L'habillement d'un berger de *Szymég* consiste en une chemise de toile, et en de larges pantalons de la même étoffe bien enduite de graisse, tant pour en prolonger la durée que pour garantir le corps contre la vermine et contre la piqûre des mouches : il porte continuellement ces deux objets jusqu'à ce qu'ils le quittent eux-mêmes en lambeaux. Les pieds sont enveloppés dans des chiffons de toiles, et un morceau de cuir assujetti avec des courroies tient lieu de semelles. Outre un chapeau rond orné de rubans et un manteau blanc de

grosse laine, ces pâtres sont munis d'une besace suspendue à l'épaule par une large courroie, garnie ordinairement d'une double ou triple rangée de boutons de métal : une petite hache (*valaska*) fixée à un long manche, est leur arme soit d'attaque, soit de défense, contre les animaux et contre les hommes ; ils savent la lancer avec grande adresse à une distance de vingt ou trente pas. Les cheveux bien graissés de lard, sont arrêtés des deux côtés sous les oreilles avec des nœuds. Ils n'ont presque aucune idée de dieu ni de religion, et sont capables de se porter au meurtre pour une garniture de boutons. Voilà le sauvage dont on nous retrace ici le portrait. — IX. *Sur les colonies de la Hongrie.* L'auteur de ce morceau traite particulièrement des anciennes colonies allemandes établies dans le canton de Zips et dans la Transylvanie. L'auteur pense que celles de la Transylvanie sont venues du Bas-Rhin, et celles de Zips, de la Haute-Saxe et de la Franconie : quant à cette dernière assertion, elle n'est pas à l'abri de toute objection. On a prouvé que les premiers Colons allemands, dans le canton de Zips, sont également originaires du Bas-Rhin ou du Palatinat, bien qu'ils portent le nom de *Saxones* dans les anciennes chartres des roi hongrois, et que par leur langage et leur caractère ils diffèrent essentiellement des autres colons, leurs compatriotes, établis en Hongrie. Ce n'est que dans les temps postérieurs que des montagnards de Saxe et de Franconie vinrent également s'établir dans le comté de Zips, où l'on parle encore aujourd'hui deux dialectes bien différens, dont l'un ressemble à celui de Flandre, d'Alsace, de Trèves et de la Transylvanie allemande ; et l'autre à celui de la Saxe, comme on le voit dans les recueils d'idiotismes publiés par les professeurs Genersich et Kumi. Le rédacteur a aussi ajouté à ce volume une collection d'idiotismes du pays de Zips.

Les articles contenus dans le troisième volume sont :

I. *Revue de la littérature topographique du royaume de Hongrie, dans les années* 1801, 1802 et 1803. On y trouve, entr'autres, une liste des cartes sur la Hongrie, publiée dans ces années. II. *Le lac de Neusiedl* (*Ferto*). L'auteur de ce morceau prouve que ce lac n'est point, comme on a cru auparavant, le *Peiso* de Pline, mais qu'il est d'une date plus récente que celui-là, dont on reconnaît encore les traces dans un ravin entre Saint-Georges et Lansitz. Parmi les preuves que l'auteur allègue à l'appui de cette assertion, et qui pour la plupart sont bien déduites, il fait voir que le lac *Pelso* d'Aurélius Victor, et le *Peiso* de Pline, ne sont que le même lac, et que ce ne peut être celui de *Neusiedl*, ou le *Ferto*, puisque Aurélius Victor dit tout simplement que l'empereur Galerius fit conduire les eaux du Pelso dans le Danube, afin de regagner un terrain susceptible d'être défriché (1). Voici comment l'auteur prouve que le lac de Neusiedl est d'une époque très-moderne. D'abord les Romains, qui cependant ont vécu dans cette partie de la Pannonie, ne font aucune mention de ce lac : aucun Itinéraire, ni même les fameuses Tables de Peutinger, n'en parlent. Dans les chartres conservées dans les archives d'Œdeinburg, ce lac est toujours appelé *Ferto ;* et même, dans un acte publié en 1339, on lui donne le nom de fleuve ; et un autre acte de 1366 cite des villages situés à l'endroit où est maintenant le lac de Neusiedl. Toutes ces raisons engagent l'auteur à croire que ce lac s'est formé peu-à-peu, dans le 10e ou 11e siècle, par la stagnation des eaux de la rivière de Ferto, qui, faute d'une pente nécessaire dans ces marais, ne pouvaient s'écouler. On pourrait objecter que la salure des eaux de ce

(1) « *Agrum satis reipublicæ commodantem, cæsis immanibus silvis atque emisso in Danubium lacu Pelsone apud Pannonios fecit.* »

lac annonce qu'il date de l'époque à laquelle l'Océan s'est retiré des plaines de la Pannonie ; mais si on soumettait ces eaux à des recherches chimiques, on trouverait sans doute qu'elles ne sont salées que parce que le fond du lac est imprégné d'un acide minéral qu'on trouve même sur ses bords, et qui leur donne la qualité d'être un bon purgatif. Il est à regretter que sous le rapport chimique il n'ait point encore été examiné attentivement. Les montagnes qui entourent ce lac renferment beaucoup de pétrifications. L'auteur de cette description a trouvé en 1803, dans une carrière à Œdenburg, représentée dans l'ouvrage par une jolie gravure, une dent d'éléphant de 13 livres pesant. III. *Sur les carrières de sel à Rhonaszek.* Parmi les nombreuses erreurs physiques et chimiques dont cet article fourmille, on trouve néanmoins quelques détails curieux. « La moindre » commotion dans ces mines, dit l'auteur, est dangereuse ; » on ne peut pas y tirer un coup de pistolet, ni sonner du » cor. » Ceci est totalement faux. A Wielitzka en Galitzie on détache les blocs de sel, en les faisant sauter par le moyen de la poudre, sans que l'explosion produise le moindre effet sur le reste de la mine. Il se trompe également, lorsqu'il dit que l'atmosphère dans les salines de Rhonaszék est chargée de vapeurs suffocantes et méphitiques, composées de particules de soufre *arsénical* : si cela était, le sel de Rhonaszék serait le plus dangereux poison. IV. *Sur la ville épiscopale de Neutra.* C'est une description bien faite de la charmante ville de Neutra, située sur la rivière du même nom, et habitée par des Sclavons qui tirent un grand profit des vignes dont les environs de la ville sont plantés ; semblable au Nil, la rivière de Neutra fertilise les campagnes adjacentes par ses débordemens annuels. V. *Fragment d'un voyage d'Œdenburg à Stein sur l'Anger, avec quelques remarques sur la position des Romains en Pannonie.* La

ville de Stein sur l'Anger était appelée *Sabaria* par les Romains, qui ont occupé ce pays jusqu'à Œdenburg où l'on trouve souvent encore des médailles, des urnes, des lacrymatoires et des pierres avec des inscriptions romaines. Deux auteurs, Jordan et Schœnwisner (1), prétendent qu'à la place d'Œdenburg était anciennement la ville nommée par les Romains *Scarabentia ;* mais notre voyageur réfute leur opinion par des raisonnemens solides que voici.

Ces antiquités, dont on vient de parler, ne se trouvent que dans un espace très-borné, et tel qu'il a bien pu être assez vaste pour un camp, mais non pour une ville : d'ailleurs il n'est pas probable que les Romains, grands amateurs de belles plaines, se soient établis dans ce passage étroit où l'on manque de sources. M. Schœnwisner ne fait qu'une supposition gratuite, en disant que les Romains, pour aller de *Sabaria* à *Vindobona* (Vienne), prenaient la route qui encore aujourd'hui conduit de Stein sur l'Anger à Vienne. Auprès de Stein il reste encore des monumens antiques que l'auteur décrit. VI. *Pistian* (*Posthény*) et *Teplitz.* C'est une notice sur le village de Posthény dans le canton de Neutra, et des eaux thermales de Teplitz, situées dans les environs du village. L'auteur de cette notice mérite d'être blâmé d'avoir fait le panégyrique de ces bains, au lieu de les avoir examinés sous le rapport chimique. A l'en croire, les bains de Teplitz sont un remède universel dans toutes les maladies. « *Il n'est point extraordinaire* , » ajoute-t-il sérieusement, *de voir des personnes qui arrivent avec deux béquilles, essayer une walse au bout de quelques semaines.* » Que ce bain ferait bientôt fortune si cette assertion était vraie ! VII. *Mélanges d'his-*

(1) M. Schœnwisner est auteur d'un ouvrage intitulé : *Antiquitatum et historiæ Sabariensis ab origine usque ad præsens tempus libri novem.*

toire naturelle, particulièrement du règne minéral. Cet article contient, entr'autres, une notice sur la pierre cellulaire qu'on trouve au pied du mont Tatra dans le canton de Zips, et qui, étant fendue, représente l'intérieur d'une ruche ou d'un nid de guêpes. L'auteur se trompe cependant s'il croit que cette pierre est unique dans son genre. On en a découvert en Autriche aussi bien qu'en France.

Dans le quatrième volume, on trouve les morceaux suivans : I. *Fragmens de Daniel Cornides, relatifs à l'histoire de la civilisation et de l'industrie commerciale des villes de Hongrie.* Il résulte de cet article que, dans le 15e et 16e siècle, les arts, l'industrie et le commerce florissoient plus qu'actuellement ; qu'on doit aux Hongrois diverses inventions, et que plusieurs procédés des arts et des métiers ont été en usage en Hongrie plutôt qu'en France, en Angleterre, etc. — Dans la Transylvanie, les manufactures avoient déjà, au 14e siècle, atteint un si haut degré de perfection, que les marchands de ce pays-là expédioient leurs marchandises indigènes à Vienne, Prague, Venise, Cracovie, etc. ; ce que l'auteur prouve par plusieurs documens historiques. « La splendeur de la cour, dit M. Engel » dans la préface de cet article, sous un Charles Robert et » Louis Ier, la puissance de l'empire hongrois, puissance » qui, sous Louis Ier, s'étendoit depuis la mer du Nord » jusqu'à la mer Noire et à l'Adriatique, la route de com- » merce qui traversoit la Hongrie, tant que le cap de » Bonne-Espérance ne fut pas découvert, et que chez les » autres peuples la navigation étoit encore au berceau, » l'échange avantageux que faisoient les négocians hongrois » avec ceux de Constantinople, Venise, Prague, Breslau, » Varsovie, Dantzick et Kiew, animoient l'esprit d'in- » dustrie en Hongrie à un point éminent. Sigismond, em- » pereur et roi, lui fournit de nouveaux alimens en met-

» tant la Hongrie en rapport direct avec l'Allemagne, et en » accordant aux représentans des villes allemandes en Hon- » grie le privilège de voter à la diète. » Voici un extrait des notes intéressantes de l'auteur relativement à l'état des arts et métiers en Hongrie et en Transylvanie, à cette époque. 1°. *Fabricans d'éperons.* L'usage des éperons chez les Hongrois est de la plus haute antiquité. 2°. *Fabricans de fils d'archal.* Ce métier étoit exercé, en Transylvanie, vers l'an 1376 par les épingliers; et en Hongrie on se servoit généralement de fils de cuivre jaune, vers 1440. 3°. *Tanneurs de cuirs.* Il est parlé de tanneurs dans les actes publics au commencement du XIe siècle. Les peaux et cuirs fins s'y fabriquoient bien plutôt qu'en Allemagne; et l'apprêt des cuirs dits de Hongrie est absolument une invention hongroise. 4°. *Peausiers.* On peut également prouver historiquement que les Hongrois ont exercé de très-bonne heure ce métier. 5°. *Vitriers.* Il y a eu des vitres et des vitriers en Hongrie long-temps avant qu'il n'y en eût en France, Angleterre, Portugal et en Suède. On y faisoit des gobelets de cristal dès le XVe siècle. 6°. *Couteliers.* La Transylvanie a eu des couteliers 201 ans avant l'Angleterre où le premier couteau ne fut fait qu'en 1563. (Voyez les *sketches of the history of man.*) 7°. *Papetiers.* Depuis l'an 1300 on a fabriqué en Hongrie du papier de chiffons. 8°. *Drapiers.* Le drap se fabriquoit déjà dans le XIIIe siècle en Hongrie, et dans le XIVe en Transylvanie. 9°. *Orfèvres.* Il y en a eu en Hongrie dès l'établissement de la monarchie. 10°. *Horlogers.* Quand l'art de l'horlogerie étoit encore dans l'enfance en Europe, le prince de Transylvanie, Jean Zapolya, possédoit déjà une bague enrichie d'une montre qui sonnoit non-seulement les heures, mais qui indiquoit encore le cours des planètes, et dont il fit cadeau, en 1566, à Soliman, empereur de Turquie.

11°. *Peintres.* Le plus ancien monument de la peinture qu'on remarque en Hongrie, c'est un portrait du roi Etienne Ier et de son fils Emerich, à Gran. 12°. *Imprimeurs.* Ce fut en 1472 qu'on établit à Bude la première imprimerie de ce pays. 13°. *Usage de la poudre à canon et des arquebuses.* Selon une ancienne chronique, conservée à la bibliothèque impériale à Vienne, le roi Salomon s'est servi de canon au siége de Belgrade en 1073. Il est probable que c'est de l'Orient que les Hongrois ont apporté l'usage de la poudre à canon et des arquebuses. En 1566, le fameux général Nicolas Zriny, commandant de Szigeth, se servit contre les Turcs de mortiers et de bombes. Nous remarquerons ici, en passant, que Saint-Foix (1) se trompe grossièrement, en attribuant l'invention des bombes à un évêque de Munster qui ne parvint à l'évêché qu'en 1650, c'est-à-dire vingt ans après que l'usage des bombes fut introduit en France, et soixante-deux ans après le siége de Wachtendonk en Gueldre, où l'on s'en servit suivant *Strada*, x, 2. Ainsi, tout en voulant jeter du ridicule sur le clergé, M. de Saint-Foix s'en est couvert lui-même. — II. *Coup-d'œil physique et topographique sur le comté d'Œdenburg.* C'est une description très-bien faite du beau pays d'Œdenburg, dont les productions principales sont le blé, du vin et des fruits excellens, des charbons de terre, la tourbe, le minerai de fer, du quartz, du bois, etc..... Le bétail, le gibier, les poissons et les oiseaux aquatiques y abondent; le climat de ce pays est doux et agréable. On y fabrique du sucre, du salpêtre, de la potasse, du verre, des poteries, etc..... Ce comté est habité par des Allemands, des Hongrois et des Croates qui paient, en contributions annuelles, la somme de 204,875 florins. — III. *Coup-d'œil physique et topographique sur le comté de Zips.* Moins

(1) Essais historiques sur Paris, tom. IV°, p. 143, édit. de 1762.

complet que le précédent, cet article renferme quelques détails minéralogiques sur les environs de Kesmarck, Leibnitz, Lomnitz, Matzdorf, Teplitz, Tillendorf, Johannsdorf et Saint-André. Dans ce dernier endroit il y a plusieurs sources minérales, dont l'eau sert aux gens du pays de levain pour faire le pain. A Laudok on voit une chaîne de montagnes formées de blocs de pierre calcaire et de marbre. — IV. *Quelques détails sur Tolna.* Ils sont, pour la plupart, intéressans, et traitent de la culture du tabac, de la pêche du *hausen*, de la fabrication de la potasse, de l'éducation des lièvres à soie ou lapins de Hongrie, etc..... — V. *Description d'une tête de bœuf à dent pétrifiée.* Cette tête, trouvée, il y a vingt-un ans, auprès de la rivière de Torissa, canton de Scharosh, est moins pétrifiée que desséchée et endurcie. — VI. *Essai d'une faune entomographique d'Iglo.* L'auteur de cet article décrit, entr'autres, les papillons des environs d'Iglo, et dit qu'il en a découvert quelques nouvelles espèces, par exemple, de la famille du *Papilio heliconius*, L.; des espèces abâtardies du *Papilio machaon*, *Pap. iris*, *Pap. inglais*, du *Spins ocellata*; etc....

Parmi les gravures dont ce volume est orné, l'une représente un bailli d'un village saxon en Transylvanie; et une autre, un slavon de la frontière de Moravie.

III. *Neue Beytraege, zur topographie und statistik des Kœnigreichs Ungarn.* Nouveaux matériaux pour servir à la topographie et à la statistique de la Hongrie; par *Sam. Bredetzky.* Vienne et Trieste, 1807.

Voici les articles qui composent la suite de l'ouvrage dont nous venons de parler :

1. *Description du mont Tatra, faisant partie des montagnes Carpathiennes, dans le pays de Zips.* Cette description qui se lie à celles qui ont été publiées précédemment par Hacquet, Townson, Fichtel et autres, pourra servir désormais de guide à ceux qui désirent visiter les montagnes remarquables dont le Tatra n'est qu'une partie. On peut cependant reprocher à l'auteur plusieurs erreurs, ou du moins des fautes provenant sans doute d'inadvertance. Quoique Fichtel prétende que les Carpates sont les plus hautes montagnes des états d'Autriche, on sait cependant qu'il y en a de plus élevées en Stirie et en Carinthie. Selon Townson, la hauteur de la pointe de *Comnits* n'est que de 1350 toises, et celle du *Krivan* de 1303 toises au-dessus du niveau de la mer. Les Carpates sont au nombre des montagnes primordiales; elles consistent presqu'entièrement en granit; sur le revers occidental la roche se change cependant en une espèce de *gneuss*. Ce que l'auteur dit d'un métal qu'on y trouve dans le minerai et qui ressemble à *l'or blanc*, est trop vague pour qu'on puisse y ajouter foi. Qu'a-t-il voulu dire par *or blanc*? est-ce le platine? On n'en peut guère supposer l'existence dans les Carpates. L'auteur paroît se tromper également sur les raisons d'un phénomène de ces contrées, c'est un lac dont les eaux sont très-vertes et qu'on appelle pour cela le *Lac Vert*. Nous ne croyons point avec l'auteur et avec plusieurs savans que ce soit la dissolution des parcelles de cuivre et de fer, par le moyen de l'acide de vitriol, qui donne au lac cette couleur; car si cela étoit, il faudroit que l'eau qu'on y puise conservât cette teinte: mais l'on sait qu'elle est très-claire et limpide; d'ailleurs, plusieurs essais chimiques faits pour constater l'opinion commune, ont montré qu'il n'y a point de parcelles de cuivre ou de fer dans ce lac. Nous croyons avec plus de fondement qu'il faut chercher la cause du

phénomène en question, tout simplement dans l'optique et la dioptique; et nous savons positivement qu'on en peut voir de pareils dans un grand nombre de fleuves (1). — II. *Description topographique de la grotte de Baradla auprès du village d'Agtelek, dans le comté de Gomor*, avec deux gravures. Nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur sur l'origine de cette grotte, qu'il attribue à une révolution volcanique, par la raison qu'on y trouve du quartz, du *trapstein*, etc.... Depuis qu'on a découvert quelques volcans anciens, on veut en découvrir par-tout, et le plus léger indice suffit souvent aux naturalistes pour les confirmer dans leur opinion, ou plutôt pour donner une apparence de vérité à leurs hypothèses. — III. *Supplément à la description physique et topographique du canton de Zips.* On y trouve des détails intéressans sur les environs de *Bela*, *Bauschendorf* et *Oberrausehenbach*, où l'on trouve de belles pierres cellulaires, reposant sur du tuf calcaire, des eaux sulfureuses et des bains de soufre calcaire. Dans la contrée qui s'étend à l'est vers la Gallicie, il y a de beaux cristaux de roche, et du *hornstein* d'une couleur noire et bleuâtre. — IV. *Continuation de l'essai d'une faune entomographique d'Iglo.* C'est un catalogue des phalènes et des autres insectes qui se trouvent dans les environs d'Iglo en Hongrie. A côté des dénominations latines, l'auteur a joint les noms allemands, hongrois, slavons, français et anglais.

On voit par ce court extrait que le recueil de M. Bre-

(1) Dans le *Journal de la Hongrie*, recueil très-intéressant dont nous espérons pouvoir donner un jour l'analyse, et qui est publié par M. *Schedius*, on trouve la véritable explication du phénomène du *Lac Vert*. L'aspect de ce lac est dû à des touffes de *pinus cembra*, et à la réflexion de leur teinte verte. Cette explication, démontrée par des preuves tirées de la catoptrique, est due à M. *Stunder*, peintre danois, qui exerce son talent à Pesth en Hongrie. *Voyez* ledit *Journal*, vol. V, art. 2. (*Note du Réd.*)

detzky est d'un grand intérêt pour la science géologique ; et il faut espérer qu'il l'augmentera bientôt de quelques nouveaux supplémens. (Article de M. *Depping*.)

Histoire de France *pendant le XVIIIe. siècle ; par M.* Lacretelle *le jeune*, tom. 3e (1).

L'auteur de cet excellent ouvrage annonçoit, dans sa préface, que le 3e volume seroit en grande partie consacré au tableau littéraire et philosophique du 18e siècle. Ce travail, si important par lui-même, paroît aujourd'hui, et va nous fournir une nouvelle occasion d'apprécier les talens et l'impartialité de l'historien.

Traitant ce sujet difficile dans les rapports qu'il peut avoir avec les événemens du 18e siècle, et voulant que ce tableau servît à expliquer les faits imposans et terribles au milieu desquels il s'est terminé, on pense bien que M. Lacretelle ne s'est point borné à apprécier le mérite scientifique et littéraire d'une époque fertile en grands écrivains. Pour atteindre son but, il avoit à considérer dans cette littérature un côté bien plus important : il avoit à tracer son histoire morale ; il avoit à dévoiler les causes qui ont jeté des hommes puissans en génie et en talens hors de la route de leurs prédécesseurs, et à déterminer l'influence que ces mêmes hommes ont exercée sur les peuples : voilà quelles étoient ses obligations ; dire qu'il les a remplies dans toute leur étendue, c'est faire assez son éloge.

Un écrivain distingué a posé ce principe fécond en résultats : « La littérature est l'expression de la société » ; et des hommes qui tiennent à honneur de suivre les traces de cet écrivain, tout en commençant par adopter ce principe incontestablement vrai, ne se sont pas apperçus que leurs déclamations tendoient à prouver l'idée contraire ; ils ont voulu soumettre tous les événemens des siècles à l'influence des doctrines philosophiques, et ils ont négligé de rechercher les causes pour ne s'occuper que des effets. Ce défaut

(1) Volume in-8°. de 410 pages. Prix, 5 fr. broché, et 6 fr. 25 cent. *franc de port* par la poste. A Paris, chez F. *Buisson*, Libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 10.

remarquable dans la plupart des ouvrages qui traitent de la littérature et de la philosophie du 18e siècle, n'a pas échappé à M. Lacretelle. On voit qu'il se hâte de l'éviter. Dès les premières pages de ce volume, il examine les causes de cette révolution dans les idées qui s'annonçent à l'aurore du siècle, et qui éprouvent des variations sensibles dans toute sa durée.

Trois grandes époques se font remarquer dans l'histoire de l'esprit humain au 18e siècle, et c'est la vie de Voltaire, le représentant en quelque sorte de ce siècle fameux, qui va nous les fournir. Depuis son entrée dans le monde jusqu'aux jours de son exil chez les Anglais, on voit poindre cet esprit d'innovation que Fontenelle et Lamothe introduisoient en littérature, et cet esprit frondeur et irréligieux qui perçoit dans Œdipe et dans les Lettres Persannes. « Le secret et le talent de Voltaire, dit M. Lacretelle, avoient éclaté en même-temps. Chaque trait de sa conversation indiquoit un désir impérieux de braver et d'insulter les croyances religieuses. Ce moyen de célébrité le séduisoit, comme si son génie ne lui en eût pas fourni d'autres. Les plaisanteries qu'on se permettoit à la cour du Régent sur les objets les plus sacrés, n'excitoient que trop sa fougue indiscrette. Cependant, doué d'un sens juste et profond, il se faisoit des objections sur un dessein pernicieux. Jeune, il parvint à s'imposer un frein qu'il écarta dans un âge mûr; il ne voulut porter ses premiers coups qu'au fanatisme. »

Il paroît assez extraordinaire, au premier abord, qu'au moment où Voltaire, Montesquieu, Fontenelle, Lamothe attaquoient de hautes renommées, frondoient quelques vérités qu'on regardoit comme inattaquables, et portoient dans la discussion des matières sérieuses une légèreté jusqu'alors inconnue; il paroît, dis-je, extraordinaire de voir à la même époque les Sacy, les Vertot, les Mongault et quelques autres, inébranlables sur les anciennes doctrines. Mais l'étonnement cesse lorsqu'on se rappelle qu'il existoit dans les derniers temps du règne de Louis XIV, deux sociétés entre lesquelles se partageoient et les grands seigneurs et les hommes de lettres. Dans l'une d'elles on conservoit cette réserve et ce ton des convenances, et ce goût du juste et de l'honnête qui distinguoient les belles années du grand siècle. On savoit y plaisanter sur les ridicules, mais tout ce qui tient aux

questions de la morale et de la politique en étoit banni ; on ne cherchoit point à découvrir dans le Télémaque des leçons adressées à un roi qui s'éteignoit dans l'infortune ; on n'admiroit dans cette belle production que le mérite de la composition et les charmes du style. Pour faire une distraction à des revers passagers, on se plaisoit à redire quelquefois ces brillantes campagnes qui avoient reculé les bornes de la France ; on ne s'étendoit point avec complaisance sur les fautes de la cour et sur leurs funestes résultats ; on étoit encore trop éminemment Français dans ces réunions, pour ne pas excuser un monarque qui savoit se montrer supérieur à ses destinées.

L'autre société offroit un autre spectacle : composée d'hommes plus spirituels que judicieux, l'étiquette en étoit bannie, et la licence et l'incrédulité sembloient y avoir établi leur séjour. Ceux-là se plaisoient à fronder gaiement les opérations d'un gouvernement qui prêtoit à la critique. Ils ne proposoient rien de mieux, mais ils se contentoient de verser le ridicule sur ce qui existoit. On conçoit que la révocation de l'édit de Nantes, le dépeuplement de la France, la chute des manufactures créées par Colbert, étoient, pour les raisonneurs du salon, un texte de reproches inépuisables. Les jeunes gens, les aimables de cette réunion, faisoient aussi leur partie dans ces concerts satyriques ; ceux-ci n'épargnoient ni la veuve de Scarron, ni la vieillesse un peu monacale du roi ; et les épigrammes adressées à l'hypocrisie finissoient toujours par rejaillir sur la religion.

Dire que Voltaire avoit brillé au sortir du collége dans cette dernière société, c'est indiquer déjà la tournure de ses idées. Depuis le jour où il fit jouer Œdipe, M. Lacretelle le montre préludant, mais avec scrupule, à ces attaques qu'il poussa si vivement à son retour d'Angleterre.

En parlant du voyage simultané de Voltaire et de Montesquieu dans ce pays, M. Lacretelle indique, d'une manière très-dramatique, la différence qui existoit entre ces deux observateurs. « Voltaire, dit-il, revint en disant : » Imitez vos voisins, pensez librement comme eux, usez » de leurs richesses, perfectionnez ce qu'ils n'ont fait » qu'indiquer, et surtout ne restez pas étrangers à ce » qu'ils ont perfectionné eux-mêmes. Montesquieu se con- » tenta de dire : Estimez vos voisins, étudiez leurs lois, » mais ne négligez pas les principes des vôtres, et ap-

» précisez-en les salutaires effets. » Cette différence dans le génie de ces deux grands écrivains parut sur-tout dans les deux ouvrages qu'ils publièrent à leur retour d'Angleterre : Montesquieu fit imprimer ses immortelles réflexions sur les causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains ; Voltaire donna ses Lettres Anglaises.

M. Lacretelle a indiqué rapidement leur influence sur l'esprit du siècle, mais peut-être auroit-il pu donner plus de développement à ce morceau remarquable par la finesse et la justesse des apperçus. Ces lettres qui, comme il le dit lui-même, étoient dirigées contre deux grandes autorités du siècle précédent, Descartes et Pascal, et qui tendoient à élever une nation rivale aux dépens de notre gloire, furent condamnées par tous les hommes sensés. L'histoire de leur publication est d'autant plus curieuse, qu'elle prouve que les grands n'étoient point encore imbus des nouvelles doctrines qu'ils protégèrent quelque temps après. Voltaire a rappelé, dans sa Correspondance, quelques-uns des obstacles qu'il éprouva dans cette circonstance. « J'ai lu, dit-il au cardinal de Fleury, deux lettres sur les Quakers, dont j'ai retranché tout ce qui pouvoit effaroucher sa dévote éminence. » (Lett. à M. de Fermont, déc. 1732.) Le cœur me saigne, écrit-il à M. de Cideville (4 janv. 1732), de tous les retranchemens que je fais. Je suis obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Sa lettre sur Pascal souffrit encore plus de contradiction. Ses amis même lui conseilloient de ne point argumenter contre Pascal ; mais Voltaire connoissoit mieux l'esprit du siècle : « Si je déplais aux fous de Jansénistes, j'aurai pour moi les révérends Pères » (Let. à M. de Cideville, 3 juil. 1733) ; et puis il savoit fort bien qu'en fait d'innovations il faut toujours aller aux extrêmes : en composant avec les idées reçues il se fût rendu ridicule aux deux partis.

Si je m'arrête si long-temps aux Lettres Anglaises, c'est qu'elles jouent un rôle trop important dans l'histoire morale de la littérature du dernier siècle. Cet ouvrage, dit Condorcet, fut parmi nous l'époque d'une révolution ; il commença à y faire naître le goût de la philosophie et de la littérature anglaise ; à nous intéresser aux arts, aux opinions, aux mœurs de ce peuple ; à nous faire adopter

l'influence qu'un esprit général de liberté exerce, en Angleterre, sur toutes les institutions politiques, civiles et religieuses. Certainement cette influence fut très-fâcheuse ; Voltaire n'en prévoyoit pas les tristes effets, il ne savoit pas où elle pouvoit conduire des hommes qui ont tout à gagner dans un bouleversement d'idées.

En s'élevant contre les Lettres Anglaises, l'impartialité de M. Lacretelle lui fait un devoir de dire tout le bien qu'elles ont produit. L'inoculation qu'elles recommandoient rappelle un des plus grands services que Voltaire ait rendu à sa patrie, et l'on doit regarder encore comme un de leurs brillans effets les savans voyages des académiciens français au Pérou et en Laponie. On sait que ces entreprises furent résolues pour vérifier une des hypothèses les plus importantes du système de Newton, que Voltaire eut la gloire d'introduire en France.

Au milieu du mouvement général des esprits qui suivit la mort du cardinal Fleury, M. Lacretelle nous offre Montesquieu méditant l'Esprit des Lois qui expia, comme le dit l'ingénieux historien, les torts de son auteur envers la religion chrétienne.

On pourra s'étonner que l'auteur des Lettres Persannes soit revenu si vite aux principes qu'il avoit semblé braver dans sa jeunesse ; mais doué d'un cœur droit, le spectacle de ceux qui s'égaroient l'empêcha de prendre le chemin de l'erreur. Vivant au milieu d'hommes graves et attachés aux lois de leur patrie, ces exemples de vertu et d'honneur influèrent sur ses idées. Il n'eut point, comme l'a remarqué M. de Barente, cette indépendance que recherchent tous les hommes de lettres, et qui nuit peut-être à leur talent et à leur caractère ; il étoit retenu dans des liens de famille et de corporation qui lui imposoient des devoirs ; il ne vivoit pas loin des affaires, et n'habitoit point ce monde théorique où les écrivains ne trouvent rien de positif qui puisse les ramener à la raison et au vrai, lorsqu'ils viennent à s'en écarter.

M. Lacretelle me semble avoir parfaitement indiqué l'effet que produisit l'apparition de l'immortel ouvrage de Montesquieu. La magistrature s'étonna de sa forme et de son expression ; la cour ne savoit qu'en penser ; le clergé ultramontain en pensoit fort mal : il ne pardonnoit pas à l'auteur d'inviter la puissance civile à se tenir indépendante de la puissance ecclésiastique. Des théologiens l'attaquèrent,

des femmes le protégèrent, des philosophes le défendirent, des gens de robe le lurent : ils furent flattés de trouver dans Montesquieu le panégyriste des grands corps de magistrature ; son succès fut décidé, et la postérité a confirmé le jugement d'une génération contemporaine.

Maintenant si l'on examine attentivement l'Esprit des Lois, tout en l'admirant, on ne pourra s'empêcher de reconnoître qu'il offre encore les couleurs du siècle. Sans doute Montesquieu rejette bien loin ces vaines théories de gouvernement que l'on commençoit à admirer dans son temps ; mais il admira peut-être trop lui-même quelques-unes de ces démocraties qui paroissent de loin à loin dans l'histoire. En général, on peut remarquer dans l'ouvrage de Montesquieu une ambition de pensées et une détermination bien prononcée de rattacher tout à un centre commun. Montesquieu voit les choses sous un point de vue général, et, pour ne parler que de la religion, tout en la respectant, il la soumet à son examen et en discute les avantages et les inconvéniens. Dans le siècle précédent, Domat, dans un travail semblable, comme le remarque M. de Barente, en avoit fait tout découler, au lieu de la regarder comme accessoire. Par cela seul, Montesquieu n'est-il pas déjà un peu loin du dix-septième siècle ?

L'Esprit des Lois plut aux parlementaires ; ils ne tardèrent pas à se prévaloir des principes qui y étoient énoncés, dans le long combat qu'ils soutinrent contre le clergé et contre l'autorité souveraine. On peut donc reconnoître que cet ouvrage favorisa l'esprit d'indépendance dans les grands corps de l'Etat ; sous ce rapport, il fut très-défavorable à l'autorité royale, et on doit le considérer pour quelque chose dans les causes qui en ont préparé la chute.

« Montesquieu, observe M. Lacretelle, avoit si bien décrit les bons effets du système représentatif, que les Français cherchèrent à se consoler d'avoir perdu leurs Etats-généraux, en favorisant la fiction à l'aide de laquelle les parlemens paroissoient succéder aux assemblées nationales. Dès-lors, on put remarquer dans différens actes de ces corps judiciaires, et surtout dans leurs remontrances, une théorie de droit public plus élevée que celle dont jusques-là ils s'étoient fortifiés. La nation vit avec reconnoissance qu'on stipuloit ses droits. Les ministres furent obligés de la respecter eux-mêmes dans leur manière d'interpréter les constitutions du royaume : aussi paroissoient-elles se rapprocher

d'une liberté modérée. Malheureusement, l'influence salutaire de *l'Esprit des Lois* fut bientôt contrebalancée par le *Contrat social*, ouvrage où J. J. Rousseau se perdit dans les hypothèses dont Montesquieu avoit vu le vide et dédaigné la futilité; par les conceptions chagrines et inapplicables de l'abbé de Mably qui rêvoit, comme un citoyen de Sparte ou de Rome, sur les rives de la Seine, et demandoit toujours au-delà de ce qu'il étoit possible d'obtenir; enfin, par les déclamations dont l'indiscret et fougueux Diderot transmit le goût à plusieurs de ses disciples, et surtout à l'abbé Raynal. »

Nous voici arrivés au moment où les innovations en morale et en littérature vont prendre un caractère prononcé d'audace et d'ambition, et où les hommes d'état séduits par les hommes de lettres vont se jeter dans des routes nouvelles. Cette époque est celle du traité d'Aix-la-Chapelle. Voltaire y paroît dans tout l'éclat de sa renommée littéraire. Comme philosophe, c'est le moment où il rejette tout-à-fait les voiles dont il avoit cru devoir quelquefois s'envelopper. La publication de la Pucelle est le passage de sa vie tranquille à sa vie agitée. C'est le signal d'une révolution dans les mœurs, qui fut fatale à la décence. Si l'on accuse Voltaire, avec quelque raison, d'avoir été l'un des corrupteurs de la génération naissante, il faut avouer aussi que ceux qui, dans l'origine, firent la fortune de son poëme, avoient perdu tout sentiment d'honneur et de noblesse; qu'ils se montroient totalement indifférens à la gloire nationale, en osant faire un éloge honteux d'un ouvrage qui attachoit, comme le dit M. Lacretelle « un opprobre ingrat et bizarre au nom d'une héroïne qui sauva la France. »

Autour de Voltaire viennent se grouper alors les Dalembert, les Diderot, les Helvétius. Ces deux derniers le laissent bien loin derrière eux en incrédulité et en innovations littéraires. Rousseau *s'annonce sur l'horizon des arts* en calomniant ce dont il devoit attendre toute sa gloire. Plus que le fougueux athée Diderot, plus que Boulanger, que d'Holbach, que Mably et que les autres écrivains de son époque, il exerça une haute influence sur l'esprit de son siècle; il sut se faire des partisans parmi les hommes graves, et il gagna aux nouvelles doctrines des hommes que Voltaire n'auroit jamais séduits.

On pense bien, pour revenir à ce dernier, que M. Lacretelle n'a point oublié un ouvrage tout chargé de l'esprit

du siècle, *l'Essai sur les Mœurs des Nations*. En reconnoissant le grand talent de l'historien dans ce brillant tableau qui suivit le siècle de Louis XIV, écrit au fond de l'Allemagne, et qui semble par les opinions ne point appartenir au même écrivain, M. Lacretelle reproche justement à l'*Histoire générale* d'avoir continuellement le ton d'un manifeste contre la puissance ecclésiastique. « L'auteur, ajoute-t-il, rit trop souvent des sottises humaines, même lorsque de longs fléaux en ont été la suite. Il ne montre pas assez de nuances entre la barbarie d'un siècle et la barbarie déjà modifiée du siècle suivant. Enfin, il oublie trop de faire ressortir le caractère de quelques grands personnages qui s'élèvent au-dessus de leurs contemporains, quoiqu'ils participent à quelques-uns de leurs défauts et de leurs préjugés. Voltaire ne veut apercevoir la gloire que là où il rencontre des lumières. Mais dans ce même ouvrage, que d'efforts de sagacité! combien de bon sens y est allié avec l'esprit et la grâce! que d'art pour répandre l'instruction la plus difficile! Pourquoi un plan conçu avec tant de grandeur n'a-t-il point été exécuté avec patience? Des pamphlets pleins de sel, mais indiscrets et monotones dans leur objet, valoient-ils donc la peine que Voltaire aspirât à se dégager si vite de la plus belle entreprise qui pût exercer son génie! »

C'est à l'*Histoire générale* que se termine le tableau philosophique de M. Lacretelle, et c'est ici que va se terminer notre extrait. Nous sommes loin d'avoir parlé de tous les écrivains dont s'occupe M. Lacretelle; notre but n'étoit point de tout examiner, mais de faire connoître l'esprit et la marche de l'historien; à son exemple, nous n'avons adopté aucun système; nous croyons cependant qu'il résulte du récit des faits, que l'esprit philosophique et littéraire du dix-huitième siècle fut plus l'esprit national que l'esprit particulier des écrivains: ces derniers n'offrent que des preuves écrites des opinions contemporaines.

(Article de M. de *Larénaudière*.)

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Septième Volume.

RELATION *d'un Voyage à la Cochinchine, accompagnée de Notions géographiques et historiques sur cette Contrée, et sur les Mœurs, Usages, etc. de ses Habitans; par M.* CHAPMAN: *imprimée pour la première fois dans l'*Asiatic Annual Register, *de l'an* 1801; *trad. de l'angl. par M.* ST. L. 5

DESCRIPTION *du lac de Cirknitz dans la Carniole; par M.* DEPPING. 76

VOYAGE *sur les confins de l'Arabie et de la Palestine; par M.* SEETZEN, *Conseiller d'ambassade de S. M. l'Empereur de Russie.* 137

COUP-D'OEIL *sur l'Empire Chinois, son antiquité, ses forces et sa civilisation, d'après le* Voyage à Péking *par M. de* GUIGNES *fils, comparé aux Relations des Missionnaires.* 191

LETTRE *de M. C. A.* WALCKENAER, *sur un manuscrit géographique conservé à Gênes.* 246

APPERÇU *de la Monarchie Autrichienne, d'après* LIECHTENSTERN *et* HASSEL. 281

Formation successive de l'Empire d'Autriche. Etendue et Population. ibid.

DESCRIPTION *de l'Autriche proprement dite,*

avec la Stirie, le Salzbourg, la Carinthie, la Carniole et Trieste. 300
DESCRIPTION *physique de la Bohême, avec la Moravie et la Silésie autrichienne.* 310
DESCRIPTION *physique de la Hongrie, y compris la Transylvanie.* 322
DESCRIPTION *de la Croatie et de l'Esclavonie.* 339
DESCRIPTION *de la Galitzie* ou *Pologne autrichienne.* 346
RÉSUMÉ *général sur la Monarchie autrichienne.* 349
LETTRE *faisant partie d'un Voyage inédit en Languedoc et en Provence; par M. G....* 356

BULLETIN des Cahiers XIX, XX, XXI.

ŒUVRES *Militaires et Mêlées de S. A. Mgr. le Prince Charles* DE LIGNE. 87
SUR *l'utilité de voyager.* 88
MANIÈRE *des Orientaux.* 90
SUR *la Danse chez diverses Nations.* 91
PAUL Ier, *Empereur de Russie.* 93
LE *Duc d'Orléans-Egalité.* 94
M. CARACCIOLI. 96
MOT *de Voltaire.* 97
LE *Savoir de M. de Paulmy.* ibid.
LES *Illustres Fuyards.* ibid.
BEAUMARCHAIS *à Vienne.* 98
SUR *la Vieille Europe.* 99
VOYAGE *à Spa.* 100
SUR *Vienne en Autriche. — Fragment d'un Dialogue.* 103
LA *Cour de Moldavie.* 105
ANECDOTE *sur Catherine II.* 107

Les *Harum-Bacha* ou *Brigands de Turquie.* 109
Anglomanie *des Parisiens en* 1788. 110
Notice *sur la Vie et les Ecrits de feu Georges Zoëga; par M.* Arsenne Thiébaut de Berneaud. 112
Revue *des Nouveaux Ouvrages historiques qui paroissent en Allemagne.* 129
Mémoires *de la Comtesse* de Lichtenau, *écrits par elle-même en* 1808, *etc.* 134
Précis Historique *sur le Feld-Maréchal Souwarow; par M.* de Guillaumanches-Duboscage, *in-8°. 1 vol.* 255
Population *du canton de Vaud.* 270
Ouvrages *géographiques sur le royaume de Saxe et le duché de Varsovie.* 272
Histoire *romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste; par J. C. Royou, 4 vol. in-8°.* 274
Nouvelles *diverses, sur la Géographie, les Voyages et l'Histoire.* 277
Revue *de quelques Ouvrages nouveaux sur la Hongrie.* 370
Histoire *de France pendant le 18e. siècle; par M. Lacretelle le jeune,* t. III. 398

Fin de la Table des Articles contenus dans les Cahiers XIX, XX, XXI, qui forment le Septième Volume des Annales.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME QUATRIÈME
de la Seconde Souscription,
ET HUITIÈME
de la Collection.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
ou
COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉS

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

TOME HUITIÈME,

CONTENANT LES CAHIERS XXII A XXIV.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.

ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

TABLEAU

DE

VIENNE EN AUTRICHE (1);

Par le RÉDACTEUR.

Lorsque les Romains envahirent les contrées entre les Alpes et le Danube, ils y trouvèrent probablement, outre les Celtes et les Illyriens, des *Vindes* ou Slavons; du moins les noms an-

(1) Ce tableau offre l'analyse des ouvrages les plus récens et les plus authentiques sur la capitale de l'Autriche. Voici les titres de ceux que nous avons consultés:

De Luca, description de Vienne, en all., 1785, 1 vol. Cet ouvrage minutieux n'a point été achevé.

Pezzl, esquisse de Vienne, 6 cahiers; à Vienne, 1786—1790. Cet ouvrage est écrit avec franchise, mais quel-

ciens de beaucoup de nations, de villes et de rivières paroissent slavons. Parmi ces noms, les géographes anciens n'ont indiqué celui de Vindobona que vers le troisième ou quatrième siècle (1); mais elle existoit vraisemblablement avant cette époque.

Dans la suite, cette ville, placée sur les limites des deux provinces romaines, le *Noricum* et la *Pannonie*, servit de station aux armées et à la flottille des Romains pendant leurs guerres contre les Marcomans et les Sarmates; elle avoit alors reçu momentanément le nom historique de *Juliabona*, sous lequel Ptolémée la cite;

quefois avec trop de légèreté. La troisième édition a paru en 1803.

Rohrer, nouveau tableau de Vienne, *ibid.*, 1797. Ouvrage très-instructif.

Nouveau tableau moral de Vienne, par un *anonyme*, *ibid.*, 1801. Il retrace très-bien les habitudes des Viennois.

Olivarius, coup d'œil sur Vienne. Paris, 1805. Les détails sont agréables, mais quelquefois inexacts.

Penzl, description et plan de Vienne. Nouvelle édition de 1807.

Beutsch, fils, Voyage de Thuringue à Vienne, un cahier. Weymar, 1808. Nous devons à ce jeune voyageur beaucoup de détails intéressans sur les monumens de Vienne.

Voyages de *Riebek*, de *Nicolai*, de *Townson*, de deux Français (par M. *Fortia de Piles*), etc., etc.

(1) *Itin. Ant.*—*Tabula Peut.*

tombée dans les mains des Goths, des Longobardes et des Avares, elle fut connue dans les cinquième et sixième siècles sous les noms de *Windomana* ou *Windomina* (1). Les Polonais et quelques autres peuples slavons l'appellent encore *Wieden* (2) ou *Wiedme* (3); les Allemands paroissent avoir abrégé ce nom pour en faire *Wien*, que les Français ont traduit par *Vienne*.

C'est à tort que les auteurs autrichiens ont prétendu que Vienne avoit été la résidence du cruel roi des *Rugiens*, nommé tantôt *Fava* ou *Faba*, tantôt *Phœba*, et qu'il avoit donné à cette ville le nom de *Faviana*, d'où seroit venu *Viana* et Vienne. Le plus érudit des géographes allemands, M. Mannert, a très-bien démontré que *Faviana* a dû être située plus de 20 à 25 lieues à l'ouest de Vienne. Il est probable cependant que les noms de *Castra Flaviana* et *Ala Flaviana* aient été donnés à la ville de Vindobona pendant le séjour que l'empereur Domitien (de la maion Flavienne) y fit lors de ses campagnes contre les Marcomans.

En 791, Charlemagne, vainqueur des Huns-Awares, bâtit à Vienne une église dédiée à saint Pierre. Cette ville paroît avoir été peu considé-

(1) *Notit. Imp.* — *Jornand*, 50.

(2) *Busching.*

(3) *Ortelius*, in voce *Ala Flaviana.*

rable, puisque les margraves d'Autriche établirent leur résidence à Mœlk et ensuite sur le Kalenberg.

En 1144, le margrave Henri, surnommé *Jasomirgott* (1), fonda l'église de Saint-Etienne, qui alors se trouvoit hors de l'enceinte de la ville. En 1150, ce même prince se fit construire à Vienne un château de résidence; il embellit et agrandit cette ville, à laquelle Léopold VII, vers l'an 1200, donna de bonnes lois de police et de commerce, ainsi que des priviléges importans.

En 1237, l'empereur Frédéric II, pour humilier les margraves, accorda à la ville de Vienne les droits d'une ville libre impériale. La bourgeoisie se crut presque indépendante après l'extinction de la maison de Babenberg. Ottocar, roi de Bohême, appelé en 1251 à la possession de l'Autriche par le peuple de Vienne, combla cette ville de ses faveurs, et lui donna une enceinte de murailles et de tours.

La scène changea. Rodolphe de Habsbourg s'empara de l'Autriche et en investit son fils. Vienne eut beaucoup de démêlés avec ses nouveaux maîtres, qui lui ravirent successivement

(1) Il avoit toujours à la bouche ces mots, qui signifient : *Oui, aussi vrai que Dieu* (sous entendu : *m'aide*).

toutes ses libertés. On vit le duc Albert tenir la ville bloquée, et le duc Frédéric III assiégé dans son château pendant deux mois par les bourgeois révoltés.

Le roi de Hongrie, Mathias Corvin, ayant pris Vienne en 1484, y exerça tant de rapines qu'après sa mort, arrivée en 1490, les habitans reçurent Maximilien I comme un libérateur.

L'ambition de la maison de Habsbourg, qui prétendit à la couronne de Hongrie, en dépit des États de ce royaume, attira aux portes de Vienne une armée de 300,000 Turcs, commandée par Soliman II. Le siége ne dura que du 23 septembre au 14 octobre, l'an 1529; le conquérant ottoman se retira, probablement parce que la saison avancée lui parut rendre l'entreprise trop difficile. Vienne n'avoit alors qu'un foible rempart avec quelques tours; mais la garnison étoit de 20,000 hommes : on avoit renvoyé les femmes, les enfans et les vieillards; les faubourgs, où l'on comptoit alors 800 maisons, avoient été brûlés.

Dans les années suivantes, on construisit l'enceinte bastionnée dont la ville proprement dite est environnée, et qui, bien que tracée d'après un système aujourd'hui abandonné, forme une assez bonne place, au jugement

d'un général plein d'esprit, mais un peu amateur de paradoxes (1).

En 1619, les protestans de Bohême, sous le comte de Thurn, vinrent attaquer Vienne du côté du pont de Tabor, sur le Danube; en même temps, les Autrichiens attachés au protestantisme pénétrèrent dans le palais de Ferdinand II. L'un d'eux, le seigneur d'*Evergassing*, tenant le monarque par un bouton de son habit, lui dit en latin : *Signeras-tu, Ferdinand!* Dans ce moment critique, les cuirassiers du régiment Dampierre, sous le colonel de Saint-Hilaire, s'étant introduits par le canal du Danube dans l'arsenal, arrivent sur la place du château; les rebelles pâlirent et se sauvèrent par la fuite.

Saint-Hilaire et ses descendans eurent pour récompense la place de chef de l'amirauté du Danube (Schiff-Amt), qu'ils occupèrent pendant plus de cent ans. Ces cuirassiers, qui sont à présent ceux de *Hohenzollern*, ont le droit de passer au travers du *Burg*, en parade, avec la grande musique, au lieu que les autres régimens ne peuvent défiler qu'entre la ville et les faubourgs (2).

(1) Le prince de *Ligne*, dans ses Œuvres, tome XIX, p. 96.

(2) Ce fut un autre Français, M. *de Souches*, qui,

En 1625, le général suédois, Torstenson, pénétra jusqu'à Korn-Neubourg, et essaya d'attaquer Vienne du côté de *Brigitten-Au* (prairie de Brigitte); ce qui, selon le prince de Ligne, étoit un très-mauvais projet.

Les révoltes continuelles des Hongrois amenèrent, en 1683, un danger bien plus pressant. Une armée turque de 200,000 hommes, commandée par le grand-visir, s'avança sur Vienne et l'assiégea, depuis le 1/4 juillet jusqu'au 12 septembre. Sobieski, roi de Pologne, ainsi que les électeurs de Bavière et de Saxe, vinrent au secours de l'Autriche et dispersèrent l'armée des Musulmans.

En 1704, les insurgés hongrois, sous Ragoczy, ayant menacé les faubourgs de Vienne, on fit entourer ceux-ci d'une ligne de circonvallation qui, au jugement du prince de Ligne, est un excellent camp retranché, c'est-à-dire, quand il est défendu par 60,000 hommes et par une redoutable artillerie; encore ce prince convient-il qu'on pourroit y pénétrer sur quelques points.

La peste qui, en 1679, avoit enlevé à Vienne 122,000 individus, y reparut pour la dernière

par sa valeur et ses talens, dans sa défense de *Brünn* dont il étoit commandant, contribua le plus, en 1645, à sauver l'Autriche menacée par les Suédois.

fois en 1713, et n'y fit périr que 8,600 personnes.

Menacée par les Français en 1741 et en 1797, Vienne les a vus entrer en vainqueurs dans ses remparts en 1805 et en 1809.

Tels sont les événemens principaux de l'histoire de Vienne. Passons maintenant à la description de son état actuel.

La forme de la ville de Vienne, en y comprenant ses vastes faubourgs, l'a fait comparer, avec assez de justesse, à une hirondelle qui auroit les ailes d'un aigle. Elle est baignée par le Danube; mais cet avantage est racheté par quelques inconvéniens : la fonte des neiges et des glaces grossissant les petites rivières qui descendent des montagnes dont Vienne est environnée, fait déborder le fleuve de telle sorte que quelquefois une partie des faubourgs est inondée jusqu'à une grande hauteur. Les petites rivières de *Wien* et d'*Alser*, qui traversent les faubourgs, se débordent également. On ne peut rien ajouter aux moyens que met en usage, lors de ces accidens, une vigilante et paternelle police, pour la conservation ou le soulagement des familles.

Vienne, en la détachant de ses faubourgs, ne brilleroit point parmi les grandes capitales de l'Europe. La circonférence de la ville, y compris les faubourgs, est de 60,496 pieds; mais la ville

proprement dite n'occupe que le dixième de l'espace circonscrit par cette ligne.

La cité de Vienne est entourée d'un rempart et de quelques autres ouvrages de fortifications; un glacis large de 600 pas, et planté d'arbres, la sépare des faubourgs. Elle compte 170 places et rues, 1381 maisons numérotées, et 8 portes. Aucun autre édifice remarquable, que l'arsenal, n'y attire les regards; les rues, qui se croisent irrégulièrement, ne sont ni alignées ni nivelées; quoique pavées en granit, elles sont sales, et les trottoirs qui les bordent étant de niveau avec le pavé du milieu, ne servent qu'à le rendre glissant.

L'inégalité du terrain a produit à Vienne une singularité assez remarquable : on voit la rue de *Hohe-Brucke* passer en forme de pont pardessus celle de *Tiefe-Graben*. Une seule rue est vraiment très-belle : elle est formée par une suite de palais magnifiques bien alignés, c'est ce qui lui a fait donner le nom de *rue des Seigneurs (Herrenstrasse)*.

Les places publiques ne valent guère mieux : étroites et irrégulières, on les a encore encombrées de monumens en partie grotesques. Une colonne, portant la statue de la Vierge qui foule à ses pieds le vieux dragon, s'élève sur la place dite *Am-Hof*, c'est-à-dire près la cour; sur celle dite le *Haut-Marché*, on a construit un temple assez beau, dans lequel saint Joseph et

la sainte Vierge sont représentés au moment où ils reçoivent la bénédiction nuptiale : les figures sont maussades. Enfin, la place la plus spacieuse, celle dite *Graben* ou le fossé, offre un monument bizarre qui n'est ni pyramide ni colonne, et qui doit rappeler aux fidèles la sainte Trinité qui, docile aux vœux de Léopold I, mit un terme aux ravages de la peste; on y a encore logé, en 1804, un saint Joseph et un saint Léopold. Ces monumens respirent en général la plus haute dévotion et le plus mauvais goût. La *place de Joseph* est décorée d'un monument bien différent: c'est la statue équestre, en bronze, de l'empereur Joseph II, prince philosophe, réformateur imprudent peut-être, mais plein de grandes vues; ce monument, très-correct et plein de noblesse, fait honneur au talent de M. *Zauner* qui, dans la partie mécanique de l'opération, a suivi des méthodes très-différentes de celles connues en France; les siennes paroissent plus sûres (1). Voici les deux inscriptions du piédestal :

JOSEPHO. II.
QUI.
SALUTI. PUBLICÆ. VIXIT.
NON. DIU. SED. TOTUS.

---

(1) *Bertuch*, Voyage à Vienne, I, 95.

FRANCISCUS. I.
AUSTRIÆ. IMP.
EX. FRATRE. NEPOS.
ALTERI. PARENTI.
POSUIT.
MDCCCVII.

Le château où réside la cour, situé au milieu de la ville, n'est qu'un grand carré, sans ordonnance et sans débouché régulier. Une partie a été bâtie en 1400, une autre en 1660, une troisième en 1805; on peut se figurer quel doit y être le mélange d'architecture gothique et moderne. Charles VI avoit entrepris de faire reconstruire tout le château sur un plan régulier, tracé par Fischer d'Erlach; il n'acheva que le manége, morceau assez imposant.

Mais si le château des empereurs d'Autriche ne présente à l'extérieur qu'une masse informe, l'intérieur est rempli d'objets curieux et du plus grand prix. La *Bibliothèque impériale* est placée dans une salle qui ressemble à un temple, et où l'or et le marbre brillent de toutes parts; elle contient 12 à 14 mille manuscrits, 300 mille volumes imprimés et une collection immense de gravures. Parmi les objets précieux, on remarque la fameuse carte connue sous le nom de la *Table de Peutinger*, des manuscrits

mexicains écrits sur peau humaine, envoyés par Cortez, et laissés à Vienne par Charles-Quint; l'original en bronze d'un *Senatus-Consultum*, donné l'an 186 avant Jésus-Christ; un manuscrit du Dioscorides du huitième siècle; une collection de plus de six mille volumes de livres imprimés depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1500 : enfin, un nombre considérable de livres en langues arabe, turque et persane, produit de l'imprimerie qu'Ibrahim Effendi avoit établie à Constantinople. Le *cabinet des médailles, des monnoies et des pierres gravées* est aussi riche en morceaux de prix; il y a plus de 24 mille médailles antiques : la collection des monnoies est la plus nombreuse qu'il y ait en Europe. On y distingue, parmi les médailles modernes, une petite pièce en argent, de Rodolphe de Habsbourg; elle a coûté 100 ducats et une chaîne d'or : on remarque une médaille danoise de 1677, à l'occasion de trois batailles navales gagnées sur les Suédois; elle est d'un travail très-beau. Parmi les pierres gravées, on admire surtout l'onyx représentant l'apothéose d'Auguste. Ce magnifique cabinet a fourni matière à plusieurs ouvrages savans du célèbre *Eckel* qui en a été conservateur jusqu'à sa mort, arrivée en 1798. Dans le *trésor* on est ébloui par d'innombrables colifichets en cristal de roche et en ivoire, des bijoux, des

bouquets en diamans et en perles orientales, les couronnes d'Autriche et de Transilvanie : on y voyoit celles de Hongrie et de Bohême, du temps de Joseph II; mais les États de ces deux pays ont revendiqué ce *palladium* de leur indépendance nationale. De toutes les collections, aucune n'offre plus d'intérêt que le *muséum d'histoire naturelle :* c'est le premier qui existe pour les coquilles et les lithophytes; il est très-riche en minéraux; il ne contient ni végétaux ni animaux. La Hongrie et la Transilvanie y ont envoyé les plus beaux échantillons de leurs mines d'or. On y voit une opale véritable qui pèse 34 onces de Vienne. La Carniole y a payé son tribut en minière de vif-argent, la Carinthie en plomb jaune et zinc cristallin, la Styrie en cristaux de fer; enfin, on y voit toutes les richesses minérales de la monarchie autrichienne, étalées à côté des plus rares fossiles de Sibérie et des productions volcaniques de l'Italie. Il y a un fragment de pierre élastique *(arenarius flexilis)* de plus de deux pieds de longueur sur dix-huit pouces de largeur, et près d'un pouce et demi d'épaisseur. Dans une pièce attenante à ce musée, on voit une belle collection de mosaïques florentines. On fait encore voir un bouquet de fleurs, parsemé d'insectes, le tout en diamans, rubis, saphirs et autres pierres précieuses; c'est un pré-

sant de Marie-Thérèse à son époux, François I. Telles sont les richesses de tous les genres, conservées dans l'antique palais de la maison de Habsbourg. L'empereur Napoléon n'y a pas touché lorsque, en 1805, la victoire lui avoit livré Vienne.

L'*arsenal* impérial n'a pas également été épargné; les objets qu'il contenoit étoient de droit le butin des vainqueurs: nous allons citer la description qu'en avoit donnée en 1800 le professeur *Olivarius*. « Quatre bâtimens immenses encadrent la cour; on y arrive entre deux cents pièces de canon. L'intérieur n'offre que du fer; tous les ornemens sont des instrumens de guerre; ce sont des colonnes cannelées, des colonnes torses, des aigles figurés sur le plafond, des écussons, des boucliers, des fortifications, des tours, des remparts, le tout en fer; ce qui suppose une patience incroyable dans l'exécution de ce travail. Les matériaux même sont des lames d'épée et de sabre; des hampes de lances, des fers de hallebarde, des poignées, des platines, des canons et des montures de fusil: les murailles en sont entièrement recouvertes. Les princes de la maison d'Autriche sont représentés dans cet arsenal armés de toutes pièces, depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à Marie-Thérèse. On y voit les trophées d'armes de Godefroi de Bouillon,

de Mathieu Corvin, et quelques dépouilles du vêtement de Gustave-Adolphe, tué au milieu de son triomphe à la bataille de Lutzen.

L'église de *Saint-Stephan* (Saint-Étienne) est le siége de l'archevêque de Vienne. C'est un bâtiment immense et majestueux; la tour principale est regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique; elle est haute de 448 pieds de Vienne, et porte une cloche de 354 quintaux, la plus grande de toute l'Allemagne; elle penche considérablement du côté du nord. C'est dans cette église qu'on donne la sépulture aux entrailles des empereurs; leur cœur est conservé dans l'église des Augustins, et le reste de leur corps dans celle des *Capucins*.

Dans l'église des *Augustins* on remarque les monumens de Léopold II et de l'archi-duchesse Marie-Christine. Le premier est de *Zauner*, il seroit vanté s'il n'avoit pas un voisin si dangereux: *Canova*, qui est l'auteur du second, y a épuisé tout son art. Sur le devant d'une pyramide en marbre gris-violet tacheté, haute de 28 pieds, et qui sort un peu du mur, s'ouvre la porte d'un tombeau, censé être contenu dans la pyramide. La *Vertu*, accompagnée de deux jeunes filles munies de flambeaux, porte dans ses bras une urne cinéraire; un peu plus bas, la *Bienfaisance* s'approche, conduisant à la main un vieillard aveugle qui s'appuie sur

un bâton; entre ces deux figures on voit une jeune fille de cinq à six ans, qui joint les mains dans l'attitude de la prière. Tout ce cortége de six figures, en marbre blanc de Carrare, semble s'avancer vers la porte sépulcrale pour y conduire les cendres de la princesse; on lit au-dessus de la porte ces mots : *Uxori optimæ Albertus.*

Vers le haut de la pyramide, une figure en bas-relief représentant *la Félicité* portée sur des nuages, tient dans ses bras un médaillon avec le portrait de la princesse et la légende : *Maria-Christina Austriaca;* un génie offre au portrait une branche de palmier. Vis-à-vis le cortége funèbre, le côté droit du monument est rempli par un groupe allégorique, composé d'un lion couché, qui doit rappeler la force d'ame, et sur lequel s'appuie un génie ailé, assis sur les degrés de la pyramide, et qui doit représenter la tendresse éplorée; sa main droite repose sur un bouclier rond étrusque, orné des armes de la maison de Saxe, à laquelle appartient le duc Albert : les regards du génie se portent sur un autre bouclier carré teutonique, décoré des armes de la maison d'Autriche. Le groupe est également en marbre blanc de Carrare. Malgré l'extrême fini de l'exécution, la mollesse des draperies et la grâce répandue sur la plupart des figures, les opinions sont parta-

gées sur le mérite de l'ensemble; mais il faut toujours convenir que ce monument est le chef-d'œuvre de Canova (1).

Les bâtimens de l'université qui fut fondée en 1365, sont en partie magnifiques, et renferment une bibliothèque très-considérable, un théâtre d'anatomie, une très-belle collection de quadrupèdes et d'oiseaux, une salle de physique, un laboratoire de chimie, et un observatoire dont le méridien est à 14 degrés 2 minutes 30 secondes longitude est de Paris, et 48 degrés 12 minutes et 20 secondes latitude boréale.

Les fortifications de la ville, en l'empêchant de s'étendre, ont produit le rétrécissement des logemens et l'exhaussement des maisons; rarement une maison entière est occupée par un seul individu. Le second étage du plus grand nombre de ces maisons, appartenoit autrefois à l'empereur, par l'effet d'une concession de la part des habitans qui, à ce prix, achetèrent l'avantage de posséder au milieu d'eux leur souverain; la cour donnoit la jouissance de ces seconds étages à ses employés, à ses commensaux : cela faisoit partie de leur traitement à la décharge du fisc. La seule promenade qu'on trouve dans l'intérieur de la ville, outre celle du rempart qui n'est fréquentée que dans l'été,

(1) Nous tirons cette description du *Voyage* de M. Bertuch, p. 104.

c'est le *Graben* où se rassemblent tous les soirs les badauds, les étrangers, les suppôts de la police et des légions de filles publiques. Le défaut d'espace se fait sentir partout à Vienne, et quoique cette ville s'embellisse tous les jours, il est difficile qu'elle devienne jamais parfaitement belle.

Les faubourgs sont au nombre de vingt-un ou de trente-deux, selon qu'on veut suivre la division usuelle ou celle employée dans les actes publics. Ils sont beaucoup mieux percés que la ville; il y a plusieurs rues régulières et larges; quelques palais d'été de grandes familles et beaucoup de maisons qui, sans être d'une architecture riche, offrent une certaine élégance. De nombreux et vastes jardins y forment des sites pittoresques; mais le défaut de pavé contrebalance tous ces avantages. Ces faubourgs sont bâtis à six cents pas aux environs de la ville, à cause des fortifications. La superbe plaine que cet espacement laisse vide entre la ville et les faubourgs, celui de Léopoldstadt excepté, est bordée d'hôtels et de casernes, autrefois de beaux monastères, dont Joseph II a changé ainsi la destination. De belles allées coupent en diverses directions cette esplanade; mais n'étant point pavées, elles offrent, ainsi que les rues des faubourgs, beaucoup de boue en hiver et beaucoup de poussière en été. On les a d'ailleurs

encombrées de baraques, de magasins, de chantiers, de sorte qu'elles ne présentent à l'œil que l'aspect de la confusion et de la malpropreté, tandis qu'il seroit facile, en rasant les fortifications et en divisant l'esplanade en de belles et grandes places, de donner à Vienne plusieurs quartiers très-jolis.

Nous allons parcourir les faubourgs l'un après l'autre (1).

Un petit bras du Danube sépare *la Léopoldstadt* ou ville de Léopold, de Vienne propre. On y trouve quelques rues larges et droites, le superbe jardin *Augarten* et le bois charmant dit *le Prater.* Le faubourg et le joli quartier de *Jægerzeil,* semblable aux anciens boulevards de Paris, sont situés sur une île au nord de la ville. Tous les autres s'étendent sur une ligne demi-circulaire qui va de sud-est à nord-ouest.

Les deux faubourgs de *Weissgærber* et d'*Erdberg,* peuplés de grands manufacturiers, s'étendent le long du Danube à l'est de la ville; entre ces faubourgs est le palais d'été du comte Razumowsky avec un jardin anglais, vis-à-vis le *Prater.* Les points de vue y sont si bien pris, que le prince de Ligne a dit du possesseur de ce lieu

(1) *Voyez* ci-après le dénombrement des quartiers et des maisons, fait sur un plan de Vienne, en 4 feuilles, de 1808.

charmant : « Il a su faire entrer tout le *Prater* » dans son jardin. »

Dans le faubourg appelé *Landstrasse* qui, avec le quartier du *Rennweg* et l'*Ungarstrasse*, s'étend au sud-est, on admire le *Belveder*, palais bâti par le prince Eugène, aujourd'hui appartenant à l'empereur. Ce bâtiment, le plus beau de Vienne, renferme la galerie impériale, composée de 1300 tableaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de chefs-d'œuvre; on compte 300 morceaux des écoles italiennes; il y en a surtout beaucoup de Titien, de Tintoret et de l'Espagnolet; parmi les morceaux de l'école flamande on distingue plusieurs Rubens, dans lesquels ce maître s'est surpassé lui-même, quant à la correction du dessin, genre de mérite peu ordinaire dans ses ouvrages. On voit encore dans ce faubourg le palais d'été du prince de *Schwartzenberg*, avec un joli jardin ouvert au public, l'hôtel des Invalides, plusieurs couvens magnifiques, et le jardin botanique. Comme ce jardin n'est séparé de celui de Belveder que par le beau couvent des *Salesiennes*, les amis de la science désireroient le voir agrandi de ces deux vastes terrains.

Le canal qui sert au transport des charbons de terre d'Œdenbourg, passe par ce faubourg et se termine dans un port artificiel.

Le faubourg de *Wieden* renferme, comme le précédent, quantité de jolies maisons et la plus belle église de Vienne, celle de Saint-Charles de Borromée. On y remarque encore les jardins et hôtels d'été des comtes Caroli et Gundacker-Stahremberg, ainsi que l'académie militaire Thérésienne.

Les petits quartiers d'*Hungelbrunn*, de *Mœzleinsdorf*, de *Margarethen*, de *Hundsthurn* et autres, n'offrent rien de remarquable; ils s'étendent au sud du faubourg de Wieden. Parmi les maisons il y en a beaucoup qui conservent encore l'aspect villageois: *Manent vestigia ruris.*

En passant la petite rivière de Wieden, on trouve au sud-ouest de la ville les beaux quartiers de *Laimgrube* et *Mariahilf;* dans le dernier on voit les jardins du prince Kaunitz-Rittberg, placés dans un site élevé qui domine une belle vue. Les quartiers de *Windmühl*, de *Saint-Ulric*, de *Spitalberg*, de *Schottenfeld* se confondent avec les deux que nous venons de nommer; on y voit des rues bien alignées, bordées de jolies maisons. *Gumpendorf*, le quartier le plus éloigné du centre de la ville, n'est en partie qu'un riant village. Ces faubourgs, surtout Mariahilf, manquoient de bonne eau, lorsque l'archiduchesse Christine et le duc Albert de Saxe-Teschen y firent construire un aqueduc qui a été achevé en 1805, et a coûté plus de

400,000 florins. Voilà certes un noble emploi des richesses; voilà comment les grands peuvent s'assurer l'amour et le respect du peuple. Le même aqueduc s'étend dans le *Lerchenfeld* et la *Josephstadt,* faubourgs très-distingués, surtout le dernier, et qui s'étendent à l'ouest.

Tous ces faubourgs de sud-ouest et de l'ouest se terminent du côté de la ville par trois grands et beaux édifices: les *écuries impériales,* dans le Spitalberg; le palais de la garde hongroise, dans le Lerchenfeld; et l'hôtel du prince d'Auersberg, dans la *Josephstadt.*

Dans les faubourgs l'*Alster* et *Wahringergasse,* qu'on nomme aussi l'*Alster-Grund,* on trouve de beaux hôtels et beaucoup d'édifices publics, tels que l'hospice général, un des plus estimés de l'Europe, et assez spacieux pour recevoir 2000 malades; la maison d'accouchemens, celle des enfans trouvés et celle des fous; l'académie, ou école de médecine et de chirurgie, avec l'hôpital militaire, et un superbe cabinet de figures en cire; enfin la manufacture d'armes.

Sur la *Ross-Au* se trouvent la fabrique impériale de porcelaine et le palais d'été du prince de Lichtenstein, avec un jardin très-beau, quoique situé dans un fond.

Le petit ruisseau d'Alster borne au nord-ouest ces trois jolis faubourgs; mais au-delà s'étend encore une bourgade considérable, très-peuplée

et comprénant quatre quartiers, dont *Lichtenthal* est le plus connu.

D'après cette esquisse topographique, on peut conclure que, si Vienne n'est actuellement qu'un amas irrégulier de huit ou dix petites villes, bourgades et villages, si l'on y passe d'un palais à une ferme, d'une colline riante à un triste marais, et d'un jardin magnifique à un vilain chantier, du moins ce chaos, avec les avantages naturels de la situation, offre les élémens d'une très-belle ville qu'on pourroit en faire à peu de frais, et présente même déjà plusieurs parties très-pittoresques.

La population de Vienne est, comme celle de la plupart des grandes villes, un sujet d'incertitude et de disputes.

Elle fut estimée,

Par *Süssmilch*. . . .	en	1750. . .	125,000
Busching. . . .		1779. . .	200,000
Baumann. . . .		*id*.	232,000
Schlœtzer . . .		1783. . .	210,222
Nicolai.		1784. . .	266,000

Depuis quelques années on a fait des dénombremens pour la conscription militaire. En voici quelques résultats :

Pour 1796.	235,098
1798.	228,053
1800.	232,638

En ajoutant les individus non domiciliés, parmi lesquels il y a bien 15 à 20,000 ouvriers et domestiques, et 14 à 15,000 militaires, on est fondé d'évaluer la population habituelle de Vienne, dans ces dernières années, à 260,000 au moins, ou 270,000 au plus.

Le loyer des maisons de Vienne et des faubourgs s'éleva, en 1789, à. . . 2,897,275 florins.
en 1801, à. . . 4,342,812

En considérant le loyer comme formant cinq pour cent de la valeur des maisons, on peut donc estimer celle-ci à 86,800,000 florins.

Quoique Vienne soit située sous la même latitude à peu près qu'Orléans, le froid y est très-vif en hiver, et l'on n'éprouve en été de fortes chaleurs que pendant deux mois. Cette circonstance s'explique par la situation de Vienne à un niveau très-élevé, qu'on estime à 480 pieds au-dessus de celui de la mer, ainsi que par la ceinture de montagnes et de hautes collines qui, de toutes parts, entourent cette ville, et sur lesquelles les neiges et les glaces s'entassent et se conservent long-temps. Le peu de durée de chaleur doit s'attribuer à la fréquence des vents en été, où ils sont quelquefois très-pénétrans.

Malgré les précautions qu'on prend pour s'en garantir, et peut-être en raison de ces précautions qui consistent dans l'usage de chaudes fourrures et de poêles d'une grandeur énorme,

ces vents ont une fâcheuse influence sur la santé des habitans. Outre les rhumes qu'ils occasionnent par le refroidissement subit, ils enlèvent d'un terrain de craie et de chaux qu'ils dessèchent soudainement, des molécules qui s'insinuent dans la poitrine et qui y déposent ainsi le germe de la pulmonie. Le nombre des pulmoniques qui meurent annuellement à Vienne est considérable. La science de la médecine, plus perfectionnée à Vienne que dans toute autre ville d'Allemagne, et qui arrache aux douleurs et à la mort une infinité de victimes du mal syphilitique, plus général à Vienne qu'à Paris, ne peut presque rien pour arrêter les progrès de la phthisie pulmonaire. C'est surtout aux progrès de la médecine et aux soins paternels que le gouvernement, et même les particuliers prodiguent aux malades, qu'on est redevable de ce que la mortalité n'est pas aussi considérable à Vienne, qu'on devroit le craindre du concours de tant de circonstances propres à la grossir dans une si grande population. Si le nombre des morts surpasse celui des naissances, comme dans toutes les grandes villes, on doit en chercher la cause dans les hôpitaux qui reçoivent en partie les malades de toutes les provinces et ceux de l'armée.

Parmi les réglemens de police relatifs à la conservation de la santé des habitans, il en est

deux bien remarquables : l'un est la division qu'a faite Léopold des faubourgs de Vienne en huit districts, dont chacun a son médecin, son chirurgien, sa sage-femme, tous soldés par le gouvernement, qui vont soigner les pauvres dans leur domicile. Cette institution fut reconnue si salutaire que l'année suivante on fit participer la ville à ces avantages. C'est à l'instar de cet établissement qu'il en fut formé un semblable pour les enfans au-dessus de dix ans.

Une autre mesure de police, digne de servir de modèle dans d'autres pays, c'est celle du 13 mai 1796, par laquelle il est défendu d'habiter un bâtiment neuf avant que le physicien du district l'ait examiné et ait constaté qu'il a le degré de sécheresse convenable.

La police veille avec la même attention sur les poids et mesures des comestibles. Il n'est pas rare de voir ses agens, rencontrant des personnes qui viennent acheter de la viande, la peser de nouveau en leur présence pour en vérifier le poids. La même attention s'étend à la régularité du mesurage.

Quoique les cabarets soient tellement multipliés à Vienne, que les cafés, encore qu'un général bien tenus, y sont assez peu fréquentés, on remarque dès dix heures du soir, dans les rues, une tranquillité, un silence très-rares à cette

heure dans toute autre grande ville. Cela se remarque surtout dans les faubourgs, peuplés en grande partie par des artisans, et où l'on admire le calme profond, l'entière solitude qui y règne alors.

Les consommations sont, à proportion, plus considérables à Vienne que dans toute autre grande ville, à raison de l'avidité des habitans pour tous les genres d'alimens, et de l'état d'aisance du plus grand nombre d'entre eux. Cependant le prix des vivres y est d'une modicité à peine croyable, qui ne s'explique que par l'immensité des importations. C'est la Hongrie qui fournit le blé, le vin et la viande en abondance. On tire de l'Autriche le bois qui le transporte sur le Danube, et qui ne peut guère s'exporter ailleurs. Malgré le bon marché du bois, on commence pourtant à brûler à Vienne du charbon de terre, de la tourbe qu'on tire de la frontière de la Hongrie, et même une tourbe factice dont l'invention est due à M. Meidlinger. Environ cent cinquante jardiniers cultivent, dans les faubourgs, de vastes potagers où, avec des légumes communs, ils en élèvent de très-recherchés. Leur industrie, celle des montagnards de la Styrie qui viennent régulièrement les aider tous les printemps, sont tellement productrices, que les gros légumes

sont toujours à très-bas prix. Ces cultivateurs n'en forment pas moins une classe aisée dans la bourgeoisie. De cet état de choses il résulte que les Viennois, abondamment pourvus de toutes les denrées de première nécessité, ne payent un peu chèrement que les marchandises de l'Amérique et des Indes.

Les établissemens de bienfaisance sont très-multipliés à Vienne. On y distingue d'abord le grand hôpital dont la direction est confiée au célèbre Frank. On y reçut, en 1796, jusqu'à 11,860 malades; un musée pathologique y a été annexé : dans la même année, l'hôpital des femmes enceintes reçut 1904 femmes. Les petites maisons renfermoient, en 1793, 260 fous des deux sexes : les principaux remèdes qu'on y administre sont le régime et l'abstinence. Pour y faire admettre un individu, il faut rapporter un état détaillé du traitement suivi jusqu'alors à son égard, afin qu'on puisse mieux juger de la cause, de la nature et du progrès de la démence. Un hôpital pour les militaires, un hôpital même pour les Juifs; différens hospices desservis par des religieux, se distinguent tous par la propreté et la bonté du traitement.

La maison des orphelins nourrissoit, au commencement de 1797, jusqu'à 1479 de ces infortunés. Un autre établissement a été formé

pour subvenir aux besoins des vieillards et des pères de famille hors d'état de se procurer leur subsistance par le travail.

Si le commerce de librairie fleurit peu à Vienne, si l'on y imprime moins de livres que dans les petites villes de la Saxe, ce n'est pas au défaut d'établissemens littéraires et scientifiques qu'il faut s'en prendre, mais à la sévérité du gouvernement qui ne permet pas à l'esprit de la nation de prendre un certain essor. La dévotion règne à la cour et dans les grandes maisons; et ce n'est pas une dévotion à la Louis XIV, qui s'allie avec les beaux arts et les grâces : la dévotion autrichienne n'admet tout au plus que l'influence secrète de voluptés grossières; il est regardé comme un moindre péché d'avoir dix maîtresses que d'avoir une pensée libre et hardie; un honnête homme peut impunément s'enivrer de vin, mais non pas de philosophie. Ce système, établi et maintenu par les Jésuites, étoit dans les derniers temps garanti par une censure sévère et une police vigilante. Malgré ces entraves, il se trouve à Vienne quelques savans distingués, mais qui ont à lutter contre mille obstacles. L'économiste et publiciste *Sonnenfels*, qui avoit joui de la protection de Joseph II et de Marie-Thérèse, a, sous François II, couru les dangers d'une persécution. Les historiens *Schmidt* et *Engel*,

les géographes politiques *De Luca*, *Liechtenstern*, *Rohrer*, *Schédius* et autres, ont trouvé peu d'encouragement; ce sont cependant des hommes que tout pays éclairé s'honoreroit de compter parmi ses citoyens. L'Autriche possède quelques hommes célèbres dans les sciences physiques et mathématiques, tels que le médecin *Van-Swieten*, l'anatomiste *Gall*, les minéralogues *Born* et *Hacquet*, les botanistes *Jacquin* et *Scopoli*, le géomètre *Vega*, les astronomes *Hell*, *Liesganig*, *Triesnecker* et *Burg*. Les sciences exactes n'éveillent point la jalousie des gouvernemens despotiques. Cependant la cranologie du docteur Gall, a un instant alarmé la tête mal organisée de François II.

La poésie, occupation favorite de tant d'Allemands, ne semble point devoir fleurir en Autriche. Les grosses plaisanteries de *Blumauer*, les épopées romantiques, peu intéressantes, d'un *Alxinger*, les odes pindariques et ossianiques, souvent assez bien inspirées, d'un *Denis*, les drames de *Holbein*, les comédies de *Jünger*, bien dialoguées, mais pillées en partie dans le théâtre français; les tragédies de *Collin*, que nous ne connoissons pas encore; voilà ce que l'Autrichien réclame comme sa part dans la littérature allemande.

On nous apprend que M. *Sonnenberg* a fait une grande épopée, accompagnée de quelques

odes, et que sa muse prophétique a prédit dans ces ouvrages l'humiliation de la France et la résurrection de l'empire germanique.

Vienne, grâce à ses liaisons commerciales avec la Turquie, est devenue l'asile de la littérature grecque moderne; elle occupe jusqu'à trois presses. Des écrivains de cette nation traduisent nombre d'ouvrages allemands, français, italiens, etc.; publient même dans leur langue des calendriers, des gazettes, etc.

L'université de Vienne est un établissement considérable; entre autres professeurs, elle en a deux de langue latine, un de langue et de littérature française, et un autre de langue italienne. Elle a même un professeur qui donne un cours d'histoire naturelle et de chimie, sous les rapports de ces sciences à l'agriculture.

Outre l'université, il y a diverses grandes écoles, comme celle où l'on enseigne à un grand nombre d'élèves, pour un prix très-modéré, tout ce qui a rapport au commerce; l'école normale, qui possède même un professeur dont les leçons ont pour objet l'éducation physique des enfans; enfin, des gymnases ou colléges dont l'enseignement, à la vérité, est fort en arrière des lumières de notre siècle. On peut excepter de ce jugement, l'établissement militaire médico-chirurgical où se forment les

chirurgiens des armées, et connu sous le nom d'*Académie de Joseph.* On y compte six professeurs, et ordinairement cinq a six cents élèves.

Les beaux arts fleurissent plus à Vienne que dans aucune autre ville d'Allemagne, celle de Dresde exceptée. *Füger,* comme peintre d'histoire, mérite une des premières places parmi les artistes modernes. On distingue encore *Oeser* et *Unterberger.* On ne sauroit refuser a *Zauner* un rang parmi les bons sculpteurs de notre siècle. Enfin, les noms de *Mozart, Haydn* et *Gluck* vivront aussi long-temps que ceux de Cimarosa et de Paësiello.

Les moyens d'instruction dans les beaux arts sont multipliés à Vienne; elle possède une académie des arts, partagée en sept classes dont chacune a un professeur particulier, et où l'on compte un grand nombre d'élèves. De ces professeurs, il y en a un pour les objets relatifs aux fabriques; les autres enseignent la peinture des sujets d'histoire, celle du paysage; la sculpture, l'architecture, l'art de graver sur les métaux, la gravure en taille-douce. Les élèves trouvent des modèles dans les superbes galeries du Belveder et du prince de Lichtenstein. Cette dernière, dont nous n'avons pas encore fait mention, contient 600 tableaux, parmi lesquels l'*histoire de Decius,* en sept morceaux, par

Rubens, est surtout admirée; il y a aussi beaucoup d'ouvrages de l'Espagnolet. Le cabinet du comte de Fries renferme, entr'autres, le groupe de Thésée et Minotaure, par Canova. Le comte Lamberg possède une collection de tableaux, parmi lesquels il y a un morceau de *Veenix*, d'un grand mérite. Le cabinet de M. Birkenstok offre encore un choix bien fait de tableaux de prix. Le prince Paar possède une superbe collection d'estampes.

La musique est très-cultivée à Vienne. Le goût pour ce bel art, qui a si éminemment contribué à former un Gluck, un Mozart, un Haydn et tant d'autres compositeurs célèbres, est répandu jusque dans les classes inférieures; les étrangers en sont souvent fatigués: il y a nombre de cercles où l'on ne s'assemble jamais sans donner un concert.

Le théâtre allemand de Vienne a été le meilleur de l'Allemagne; aujourd'hui l'on n'y joue que des drames ou des farces assez insipides: on y connoît peu la bonne comédie; la tragédie est à peu près nulle; quelques-unes des pièces de Kotzebue le soutiennent.

Les théâtres bouffons sont très-multipliés et suivis; on en compte quatre dans cette ville et plusieurs dans les faubourgs. L'opéra italien est moins redevable de sa vogue à la méthode du chant, quoique en général excellente, qu'à l'art

du machiniste, du décorateur et à l'exécution des ballets; et ce que les Viennois prisent le plus généralement, ce sont la force et la légèreté de quelques sauteurs, et leurs attitudes gigantesques.

Quoique l'industrie des Viennois ne soit en aucune manière comparable à celle des Anglais, elle ne manque ni d'activité ni même de goût dans certaines parties. Vienne et ses faubourgs renferment un très-grand nombre de manufactures, principalement en soieries. Les désastres de la guerre néanmoins ont fort affoibli ces fabriques. Le défaut de bras et de matières premières, telles que la soie qui se tire d'Italie, ont fort augmenté le prix des objets manufacturés. Les ouvriers de Vienne excellent particulièrement dans la broderie, les rubans de soie et autres, les ouvrages en acier, la construction de toutes les sortes de voitures, les harnois et les selles. Le caractère social des Viennois diffère naturellement selon les diverses classes. Il y a une vingtaine de princes, soixante-dix comtes et cinquante barons domiciliés à Vienne; parmi les premiers il y a les Lichtenstein et les Esterhazy, qui ont 11 à 1,200,000 florins de revenu; les Grassalkowica en ont 800,000, et il y en a bien peu qui n'en aient au-delà de 400,000. Ces grandes maisons forment comme autant de cours. Mais la bour-

geoisie offre peut-être des fortunes plus considérables que celles de la noblesse ordinaire. Les fonctionnaires sont médiocrement payés.

Quoiqu'il y ait des cercles particuliers où l'on n'admet que la noblesse, on ne remarque point dans les réunions ordinaires cet orgueil de caste qu'on reproche aux nobles allemands; mais l'esprit militaire et civil, financier ou ecclésiastique, se trahit par beaucoup de nuances. Les états ne sont pas fondus ensemble; il n'existe pas ce qu'on appelle en France *la bonne compagnie*, dans l'acception la plus libérale de ce terme.

Cependant, parmi la noblesse et la riche bourgeoisie, il règne beaucoup d'hospitalité. Dans la haute société il y a beaucoup de tables ouvertes, et plusieurs maisons où il est permis de venir à toute heure du jour, même jusqu'à minuit, et de prendre part à tout ce qu'on sert à l'assemblée, ainsi qu'à la conversation.

La société, en hiver, ne se rassemble pas autour des poêles, comme elle le fait en France autour des cheminées; l'égalité de chaleur qu'ils répandent dans l'appartement permet au monde de se disperser en groupes dans le salon qui prend toutes les apparences d'un café. De grands valets en livrées de diverses couleurs y servent toutes sortes de rafraîchissemens; à côté de cette bigarrure de livrées, on voit des croix et

des cordons de toutes couleurs, des clefs de chambellan à toutes les poches. Les femmes figurent au cercle jusqu'à trente ou quarante ensemble, ce qui rend leur approche assez difficile. Elle sembleroit devoir être tentée par les jeunes gens, attendu que, dans un cercle de Vienne, il est plus facile de compter les femmes laides que celles qui sont jolies ou même belles; mais les jeunes gens ne se montrent guère dans ces assemblées, si l'on en excepte quelques princes autrichiens ou étrangers, qui n'ont pas le meilleur ton de la galanterie. Ce n'est pas au défaut d'éducation chez les femmes qu'il faut attribuer cette indifférence: jolies et douces, enjouées, elles conservent leurs charmes jusque dans un âge avancé; toutes aiment la parure et la jouissance du luxe. Quoique restreintes dans le choix de leurs livres, elles ne manquent pas d'instruction; mais de tous les arts c'est la musique qu'elles cultivent le plus. Rien de plus monotone, au reste, que les sociétés de Vienne. On se voit avec affluence, les mêmes jours et dans les mêmes endroits; de sorte que, quelque nombreux que soient les cercles, on y est aussi peu caché qu'on le seroit dans ceux de province en France, et que le petit nombre d'intrigues qui peuvent s'y nouer sont infailliblement remarquées.

Un voyageur français, M. Fortia de Pilers, a

répandu un bruit atroce sur le compte des Viennoises. « Abandonnées par les hommes, » dit-il, elles ont été réduites à se suffire; quel- » ques-unes sont accusées, peut-être à tort, » d'une trop grande familiarité entr'elles, et le » très-grand nombre de beaucoup d'immora- » lité. » ..... Comment M. Fortia a-t-il pu faire toutes ces découvertes durant un séjour de trois semaines?.....

Dans les hautes classes, la politesse est poussée à l'excès et les manières y sont un peu étudiées. Dans les autres classes, on remarque beaucoup de candeur dans le caractère et de simplicité même dans les manières. Quelques individus se distinguent par l'affectation à prodiguer les titres et les égards qui contrastent avec un maintien un peu brusque. Ce mauvais ton est surtout plaisant dans un bourgeois riche. On doit en chercher l'origine dans l'influence de la cour, dont on s'applique à copier le langage, et dans celle d'une infinité de petits agens diplomatiques allemands qui résidoient autrefois à Vienne.

Un des caractères distinctifs du peuple de Vienne étoit autrefois le penchant le plus aimable à accueillir tous les étrangers. La conduite indiscrète de plusieurs d'entr'eux, en excitant la surveillance d'un gouvernement sans cesse alarmé de tout ce qui peut avoir l'apparence de réunions politiques, ont singulièrement dé-

naturé, sous ce rapport, le bon naturel du Viennois, et restreint la gaîté qui lui étoit propre, à des cercles peu nombreux et sévèrement choisis. Jadis il se plaisoit à se faire raconter des nouvelles par des étrangers ; il préfère maintenant de les lire dans les papiers publics qui sont peu nombreux et assez mal rédigés. Cette défiance pour les étrangers s'est étendue même aux communications avec les compatriotes. Le peuple de Vienne aime encore à fréquenter les lieux publics : il regarde, il écoute avec intérêt, mais il désire n'être point remarqué. La populace d'une ville où refluent tant de nations, parmi lesquelles il y en a de demi-barbares, ne sauroit être exempte de beaucoup de vices. Cependant l'ivrognerie est beaucoup moins fréquente que ne l'ont dit des voyageurs prévenus, comme Risbek. Parmi les délits communs à Vienne, c'est le vol qui l'est davantage. Le prince de Ligne a beau nous assurer qu'on n'a point à redouter les voleurs à Vienne, « parce que, ajoute-il, ils se font entendre de loin ; ils vont en carrosse. » Malgré cette jolie phrase, il y a bien de voleurs à Vienne qui vont à pied. Les auberges ou hôtels garnis, où il n'y a jamais de portiers, rengorgent de juifs, tour-à-tour marchands ou voleurs. Il n'est pas d'ouvrier en or et argent qui, chaque jour, ne tremble pour sa propriété. Les voleurs ne

s'attachent pas seulement à voler furtivement dans les poches, à se glisser par les toits pour enlever les linges mis à sécher dans les greniers; ils portent l'audace jusqu'à dérober en plein jour le duvet des lits de plume, le cuir qui enveloppe le siége des cochers. Il en est d'autres qui, montés sur des chevaux, enlèvent les calèches, les chariots et toutes autres voitures laissées dans les cours. Il s'en trouve qui singent la magnanimité des voleurs des grands chemins en Angleterre. Les assassinats, au reste, sont aussi rares à Vienne que les vols y sont fréquens. Le trait le plus frappant dans le caractère des Viennois, c'est, selon les voyageurs, le goût de la bonne chaire. Ce goût est commun à toutes les classes. Sortant d'un grand dîné, le riche entre chez un traiteur, pour boire de la bière et manger de la friture; puis s'en va faire autant chez un autre. Si les facultés du peuple, quoique dans l'aisance, ne lui permettent pas d'atteindre aux mets délicats, il s'en dédommage par l'abondance des alimens et de la boisson. A ce goût se mêle celui des amusemens d'un autre genre, tels, par exemple, que la danse et la promenade. Il prend part aux divertissemens qui semblent réservés aux classes élevées. Le tableau du luxe qui, si fréquemment dans les grandes villes, a pour pendant celui de la misère, semble figurer seul à Vienne. On n'y distingue guère que deux

ordres, la noblesse et la bourgoisie : ce qu'on appelle ailleurs le bas-peuple, ne s'aperçoit presque pas à Vienne; une sorte de luxe le confond avec la seconde classe.

Il faut sortir de la cité de Vienne pour jouir du plaisir de la promenade et des amusemens variés qu'on y a ménagés de toutes parts. Entre les nombreux châteaux, les parcs, les jardins qu'offrent les faubourgs de cette ville et ses environs, on remarque particulièrement l'Augarten et le Prater, et les résidences impériales de Laxenbourg et de Schoenbrunn.

L'*Augarten*, dont Joseph II ouvrit l'entrée au peuple, offre un coup d'œil imposant par la magnificence un peu monotone, à la vérité, de ses grandes allées d'arbres, bien couvertes et bien alignées. Devant un vaste édifice qu'on trouve à l'entrée, et qui, sous de grandes galeries très-bien décorées, présente au peuple de Vienne un grand nombre de restaurateurs, est une place circulaire, environnée de hauts marroniers où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissemens. Les allées de l'Augarten conduisent à un cours, le long duquel règne une agréable prairie. Cette partie du jardin est environnée d'une terrasse au pied de laquelle coule le Danube. De ce point élevé, l'œil parcourt des bois et des habitations champêtres, une foule de hameaux et de villages semés dans de rians vallons. Des groupes

de collines couronnées de bocages, contrastent avec de vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux. Cette scène d'enchantement est terminée par la vue de la forêt de Brigitt. Cette forêt, qui forme la partie sauvage et romantique du jardin, s'étend à une lieue, et est traversée dans toute sa longueur par le Danube dont les bords offrent de délicieuses promenades. A l'entrée de ce bois, sur l'une des rives du fleuve, nombre de maisonnettes procurent au peuple qui s'y promène en foule, les jours de fête surtout, les plaisirs de la bonne chaire assortis à l'aisance plus ou moins grande de ces diverses classes. Les cabanes sont également répandues dans les prairies et sur le rivage du fleuve. Les instrumens qui se font entendre dans toutes les parties du bois ajoutent à la gaîté qu'inspire la table.

En traversant le Danube qui sépare cette partie de la forêt, on trouve sur la partie opposée où ce fleuve se divise en plusieurs branches, un grand nombre d'îles, les unes ombragées par des bois épais, d'autres couvertes de bocages rians ou de prairies émaillées. Toutes sont animées par le chant de divers oiseaux et par les bondissemens des cerfs, des daims, des chevreuils. A l'extrémité de la forêt disparoît entièrement le Danube pour faire place à un charmant ha-

meau composé de petites maisons à un seul étage, agréablement construites et peintes en dehors.

Malgré la réunion de tant d'agrémens dans le jardin d'Augarten et dans ses dépendances, il est moins varié que le *Prater*. C'est un vaste pré, couvert de forêts que partage une belle allée d'une lieue de long. Sur l'un des côtés, le seul qui soit fréquenté, cette forêt présente l'aspect d'un village, par un grand nombre de maisonnettes et de cabanes ajustées dans les bois. Ce sont des cafés turcs, chinois, italiens, anglais; sont des salles de bal, de billard : tout cela peint et décoré de mille manières. Sous l'ombrage se mêlent, avec une agréable confusion, princes, militaires, bourgeois, moines, grisettes; la cour elle-même vient s'y populariser. Les jolies femmes ne s'y montrent qu'au soleil couchant. Outre les cabanes consacrées aux plaisirs de la bonne chaire, une infinité de tables sont répandues çà et là dans le bois, et l'on y sert toutes sortes de rafraîchissemens. Les sons du cor, de la flûte, et d'autres instrumens à vent se font entendre dans toutes les parties du bois.

Pendant qu'on s'y livre à la joie, des milliers de voitures de toute espèce qui joûtent de rapidité dans leurs courses, des chevaux barbes, anglais, espagnols parcourent en tout sens la grande allée par laquelle on entre dans le bois.

et qui, le traversant, aboutit à un pavillon, le but de ces courses. On retrouve là le Danube, et sur ses bords un cours planté d'arbres.

Pour ajouter au charme de cette promenade où se donnent, dans diverses occasions, de superbes feux d'artifice, un bel amphithéâtre particulier est consacré à ce divertissement. Chaque allée des avenues de la forêt offre des perspectives ingénieusement ménagées, telles que la vue des hameaux, de quelques parties de la ville, du fleuve et de la montagne.

Ajoutons que cinq cents cerfs, très-peu timides, tantôt se promènent à côté des voitures, et tantôt s'enfuient en bondissant à travers les bois.

Certes, ce *Prater* est bien autre chose que le pitoyable bois de Boulogne ou les monotones Champs-Élysées de Paris.

Les environs de Vienne offrent presque de toutes parts des sites pittoresques. Nous ne répéterons point ce qu'on trouve dans tous les voyages sur les deux résidences impériales de Laxenbourg et de Schoenbrunn; c'est cette dernière qui seule mérite quelqu'attention. Les dehors du château ont de la grandeur, la décoration de l'intérieur est d'un très-bon-goût. Le parc se distingue par des allées d'une grande étendue, de belles statues de marbre, des eaux jaillissantes, des canaux, des bassins, des fontaines, des

pyramides, d'épais bosquets, des solitudes délicieuses : enfin, sur une éminence faisant face au château, est une jolie colonnade qui supporte une terrasse, d'où l'on découvre une partie de Vienne et les environs d'Hetzendorf jusqu'aux montagnes de Baden. Toutes ces beautés de Schoenbrunn le cèdent à celles des grandes *serres chaudes* qu'il renferme dans son enceinte. Des abris très-élevés et des tuyaux de chaleur isolent ici un vaste terrain et y entretiennent, au milieu de l'hiver, la température de l'été. Les plantes sont en pleine terre. Nulle part on ne voit d'aussi beaux arbres exotiques réunis en aussi grand nombre ; les oiseaux des régions tropiques voltigent ici parmi les plantes de leur climat natal.

« On voit avec peine, dit le prince de Ligne, » les richesses et le travail perdre leur temps. » Schoenbrunn, par exemple, qui a tant coûté » et si souvent été changé, est mal placé. Le » temple d'en haut a l'air d'une croquante. Mais » le temple ruiné, l'aiguille, la ménagerie, les » serres, le jardin des plantes supérieures à » toutes les autres, et les voûtes augustes des » allées les plus majestueuses, sont à remarquer.

» Laxenbourg, dit le même auteur, le seroit » aussi, si on pouvoit l'approcher des montagnes. Joseph II avoit eu envie d'y bâtir, pour

» sa cour, partie dans le bois et partie sur la » pelouse, des maisons détachées dont chacune » auroit eu le style des différens royaumes et » pays de sa domination, depuis la mer Noire » jusqu'à l'Océan, à quelque chose près, et de » la mer Adriatique presque jusqu'au Rhin. » C'étoit un projet neuf, piquant, varié, amu- » sant à exécuter : et les petits carrés ou ronds » irréguliers où chaque habitation auroit été » enfermée, auroient été traités aussi de la » même manière. »

On vient d'exécuter à Laxenburg un autre projet : on y a construit un *château gothique*, garni de beaucoup de meubles antiques, ramassés dans les *castels* abandonnés et dans les couvens. C'est un véritable muséum pour les faiseurs de romans de chevalerie.

Au nord-ouest de Vienne, le *Kalenberg* a fourni aux grands seigneurs de beaux sites pour des maisons de campagne.

C'est aux pieds de ces montagnes que le maréchal Lacy a formé le parc de *Dornbach*, le plus beau des jardins qui ornent les environs de Vienne ; c'est une forêt naturelle que l'on a arrangée en jardin anglais à coup de coignée et de hache. C'est en abattant et replantant, lorsqu'il croyoit avoir manqué l'effet, que le maréchal a pris, en galoppant sur toutes les montagnes, ses points principaux, comme il

les prenoit à la guerre. Ses belvederes sont établis où il auroit établi des batteries de canons. « Je lui ai vu, dit le prince de Ligne, » marquer ses jardins comme des camps et des » victoires, et faire des dispositions de son ter- » rain comme celles des batailles d'*Hochkirch*, » et *Maxen*. Ce beau lieu n'est ni anglais ni » français; il est lui, et il est, moyennant cela, » mieux qu'un autre (1).» Ce parc, dans lequel on trouve des ruines, un temple, un hameau, un pavillon chinois, et où l'on jouit d'une superbe vue sur Vienne et le Danube, renferme aussi le tombeau du maréchal Lacy et celui de son gendre, le général Brown; le propriétaire actuel est le prince de Schwartzenberg.

A trois quarts de lieue de Dornbach s'élèvent sur un des sommets du Kalenberg plusieurs maisons de chartreux qu'une société de Viennois a achetées et arrangées en maisons de campagne.

« Nous sommes six, dit le prince de Ligne, » qui composons cette colonie, où chacun a » une ou plusieurs de ces cellules, qui sont » toutes égales entr'elles, mais ornées diffé- » remment, séparées par des petits jardins, et » circonscrites d'un mur qui ne fait que soutenir » les terres vers l'escarpement, dans l'angle

(1) Prince de *Ligne*, Œuvres complètes, I, 184.

» duquel j'ai placé un petit Temple de douze » petites colonnes fermées par des fenêtres, » couvert de fer-blanc, surmonté d'une grosse » boule en or, où tous les points de vue sont » rassemblés. Il s'appelle le *Petit Beloeil.* J'ai » un théâtre dans une orangerie, dans le réfec- » toire de ces pauvres chartreux que nous avons » remplacés; mes camarades ont, ainsi que moi, » des cellules pour leurs gens. Le Danube nous » prête hommage et, en baisant nos pieds, nous » présente une forêt de cinq ou six lieues, par » une suite d'îles voisines les unes des autres. » Vienne est à notre droite, la montagne du » Léopoldberg à notre gauche; deux cents vil- » lages, les belles plaines de la Hongrie et de » la Moravie, et le château de Presbourg, » à vingt lieues devant nous, y ferment l'hori- » zon, borné vers le midi par les montagnes de » la Stirie, et derrière nos habitations par la » forêt qui, sous la voûte épaisse de ses feuil- » lages hospitaliers, nous conduit, après un » quart-d'heure de chemin, au *Léopoldberg.*

» C'est là, continue le prince de Ligne, que » la nature, cette bonne mère, marâtre seule- » ment pour des fils ingrats, a épuisé encore » plus ses trésors, en ajoutant à ses bienfaits, » prodigués au Kalenberg; la vue rafraîchis- » sante et nécessaire, au septentrion, de la » belle vallée du riche monastère de Kloster-

» neubourg, de ses îles et du Danube, sur le-
» quel, à pic, j'ai bâti *Mon Refuge* dans une
» masure, jadis forteresse des anciens margra-
» ves d'Autriche, où j'ai percé des fenêtres dans
» des murs de huit pieds d'épaisseur. Si ce
» demi-cercle de beautés et de richesses dis-
» trait, étonne mon œil et mon imagination
» errante, je les repose en les fixant bien vite
» dans le creux des vallons couverts de bois,
» dont les ondulations sévères les portent sur
» le nord-ouest jusqu'aux nues. Ici je n'ai pensé
» qu'à moi. J'y suis seul. C'est mon refuge. J'ai
» une salle gothique et une chambre égyp-
» tienne, et un salon turc où, en estrade,
» gradins, balustrades joliment peintes, divans
» précieux, coussins des plus belles étoffes
» orientales, riches plafonds, bordure dorée
» et peinte à la manière de ce pays, passages
» tirés de l'Alcoran en lettres d'or, et chemi-
» nées pyramidales et bariolées, j'ai ramassé et
» surpassé ce que j'ai vu de plus beau dans le
» peu de Turquie et Tatarie où j'ai été. Le
» nom de *Mon Refuge*.... je ne l'ai point donné
» au hasard; c'est tout ce qui me reste au
» monde.

» Excepté un chemin, tracé avec peine dans
» les rochers pour descendre à une fontaine
» que j'ai embellie, je n'aurais pu faire mieux
» que ce que j'ai trouvé. Je défierois tous les

» artistes les plus habiles d'en savoir plus que » la nature, ma jardinière, qui a coupé le che- » min du bois, entre les deux montagnes, par » deux prairies dont l'une est immense en am- » phithéâtre, avec des espèces de coulisses d'ar- » bres les plus anciens, et l'autre dessinée le » plus mollement dans ses contours, avec un » bouquet du bois au milieu. Je n'ai eu à faire » qu'à mettre des bancs et une table. Tantôt on » ne voit que soi; tantôt on voit un morceau » du Danube qui ne paraît qu'un étang, tantôt » un morceau de la ville, tantôt une île, et puis » encore rien du tout.

» On peut prendre Mon Refuge pour la pre- » mière ou dernière montagne des Alpes, » comme on voudra. C'est la tête ou la queue » de cette chaîne non interrompue qui, du » Danube, traverse l'Autriche, le Tyrol, l'Italie » et la Suisse. »

A un quart de lieue du Kalenberg on trouve, la première fois qu'on veut prendre l'air hors de cette forêt si salutaire pour se garantir des ardeurs du soleil et des rigueurs de l'aquilon, la maison de campagne de M. le comte *Philippe de Cobenzel*, préservée des unes et des autres, bâtie à mi-côte vers l'orient. Une voûte naturelle des plus gros arbres qui se sont pliés pour lui donner une ombre protectrice, conduit à un

étang qui a l'air suspendu entre des vergers et des buffets d'arbustes et de fleurs, et ensuite à un pont qui est tout à fait suspendu ; car il n'est soutenu que par les têtes des grands arbres d'un précipice d'une hauteur prodigieuse : il falloit le traverser, ce précipice, pour passer à une vallée, fermée par une grotte qui est un chef-d'œuvre de construction. Elle est grande, simple, élevée et majestueuse. Une eau qui vient de la vallée supérieure, où le même petit chemin fait de petites cascades, tombe nuit et jour dans cette caverne où l'on ne voit clair qu'au bout de quelques minutes. De là on passe, après la courte et petite fatigue d'un ravin à monter et à descendre, à la fontaine de Narcisse, et l'on découvre à tout moment, par des ouvertures naturelles et étroites, Vienne et le Danube, etc. « Tout cela, dit encore le prince » de Ligne, déjoue bien les *faiseurs*. Il n'y a » point, dans nos habitations montagnardes » dont je viens de rendre compte, un orgueil» leux inspecteur qui, avec deux cents ou» vriers, va donner ce qu'on appelle du mou» vement au terrain. »

A *Hadersdorf*, le maréchal Laudon, le général le plus heureux et le plus entreprenant qu'ait eu l'Autriche, possédoit un beau parc dans un genre un peu antique. Dans un cime-

tière *à la turque*, planté de cyprès et de peupliers, se trouve le tombeau de ce guerrier, orné d'un beau monument par Zauner.

Les amateurs des siècles de la chevalerie doivent visiter le château ruiné de *Lichtenstein*, situé dans les montagnes à deux lieues de Vienne; et ceux de la nature sauvage trouveront, dans le ravin de *Briel*, les scènes de la Suisse en miniature. La petite ville de Baden possède des eaux thermales qui y attirent le beau monde et même la cour. Les montagnes voisines, couvertes de forêts et de ruines pittoresques, méritent qu'on y fasse une excursion.

A *Voslau*, terre du comte de Fries, on voit un tombeau de famille en forme de temple, bel ouvrage de Zauner. Le baron de Braun, protecteur éclairé des lettres et des arts, a dans sa terre de *Schœnau* un joli parc anglais; l'on y visite avec plaisir le *temple de la Nuit*, caché dans d'épais bosquets, et où l'on n'arrive qu'en traversant un lac et en passant par de sombres allées.

A *Bruck*, sur la Leitha, frontière de Hongrie, le comte Harrach a un très-grand parc qui, selon quelques-uns, est le plus agréable de ceux dont une noble hospitalité ou une vanité bien entendue laissent l'entrée ouverte au public de Vienne.

Ce public n'abuse point de la permission qu'on

lui accorde : il sent les beautés de la nature et de l'art; il n'a pas besoin qu'un gardien ou une sentinelle protège chaque bosquet et chaque statue contre les insultes d'une barbare frivolité.

Comme la plupart des voyageurs qui visitent Vienne font des excursions aux châteaux d'Eslerhaz et de Landschitz en Hongrie, nous croyons devoir les comprendre dans les environs de cette capitale; nous en emprunterons au prince de Ligne l'esquisse critique que voici :

« Il est très-heureux pour le prince d'Es-
» terhazy que, des fenêtres de son palais d'*Es-*
» *terhaz* où il y a une demi-lieue de corps-de-
» logis, il voie d'un côté son parc percé par
» une patte d'oie bien proportionnée, et de
» l'autre ses vastes dominations, et puis un
» des plus beaux lacs du monde. Ce n'est pas
» un lac comme les faiseurs de jardins appellent
» ceux qu'ils font : c'est un vrai lac, immense,
» plus grand que ceux de la Suisse, et suscep-
» tible, avec un peu de travail, de ports, de
» navigation et de commerce. De l'autre côté est
» Eisenstadt, château et possession magnifique du
» même prince d'Esterhazy qui devroit se créer
» le Neptune de la Hongrie. Il devroit couvrir
» de mousse, de thym et de serpolet la partie
» qui sépare le lac du château, et voir bondir

» des milliers de bœufs et de moutons jusque
» sur les bords de cette petite mer qui seroit
» couverte de ses galères. Avec des fanaux,
» une tour, des écueils supposés, des monstres
» imaginaires, des histoires de corsaires, des
» pavillons pour les pêcheurs, des inscriptions
» de naufragés, un temple au Dieu de la mer,
» des escaliers et des balustrades de pierre pour
» descendre dans ses yachts, ses gondoles, sa
» marine de toutes les nations, il le rendroit
» bien intéressant. Mais quand je parle de
» Temple, je veux que c'en soit un. Il a déjà
» trop pris les noms des Dieux en vain. Celui
» qu'il a dédié à la Fortune pourroit l'être à
» l'Économie, si des meubles pour un million
» dans cette résidence, et ses fêtes, ne prou-
» voient pas que c'est à la magnificence et au
» luxe le plus voluptueux qu'il sacrifie. Son
» temple à l'Amour pourroit être l'habitation
» de son faisandier : il faut que les décorations,
» ou l'intérieur, soient tout à la divinité. On
» profane bien trop cet amour, par exemple,
» dans tous les jardins. Cela devroit être dé-
» fendu. Il ne reconnoît digne de lui que celui
» où l'on se sentiroit dans cette charmante
» ivresse qui feroit chercher dans l'instant
» quelque temple voisin d'un autre dieu qui
» n'y seroit pas étranger. Les fenêtres de l'un
» seroient des jalousies, celles de l'autre se-

» roient en gaze. Les treillages, les portiques, » la place Saint-Marc d'Esterhaz, tout cela est » de la grande beauté. Mais pourquoi tout est- » il enfermé? C'étoit là le cas des haha des » Anglais. Les Hongrois aiment la liberté au- » tant qu'eux, et l'ont soutenue plus noble- » ment. »

« Un autre Esterhazy, chancelier de Hongrie, » n'enferme personne. Il a cherché, il a trouvé. » Il s'est donné des soins pour *Landschitz*; il » n'a pas attendu que les beautés s'offrissent » tout à fait à lui. Ses bâtimens dans ses jardins » et dans ses trois bois, sont sages et élégans. » Je voudrois qu'il liât ses trois bois par une » bordure irrégulière, qu'il fît qu'on allât par- » tout à l'ombre, et que le gibier, qu'il ne » tourmente pas, pût passer de l'un à l'autre. » Il viendroit sous ses fenêtres, et verroit » d'aussi près et aussi souvent que ceux qui » y ont affaire, un grand seigneur et un » grand ministre à la fois, qui ne feroit que du » bien.

» Le Danube vient lui prêter hommage. » Landschitz est situé à merveille. Il y a un » beau château, une petite rivière, un grand » ravin, de beaux tapis de gazon, la vue la » plus variée. Mais ce qui est extraordinaire, » c'est un bois à une demi-lieue de là, qu'on » jureroit être une île quand on y est. On ne

» peut concevoir qu'on y soit venu en calèche.
» Des étoiles, des routes traversantes et sécan-
» tes, et des pattes d'oie, on voit toujours le Da-
» nube partout, tantôt fort près et tantôt fort
» loin. Tout cela rend cet endroit susceptible
» de toutes les fêtes possibles (j'en avois fait un
» fort joli projet pour le maître du lieu, en
» chasse, pêche et illuminations à la fois);
» et la magie des bois et des eaux, employée
» tour à tour avec plus d'habileté, pourroit
» y donner un ton qui ne se rencontreroit
» nulle part. Il y a une île avec un pont, un
» parasol chinois servant de salon, un parc de
» canards étrangers et d'oiseaux rares; au mi-
» lieu de la rivière une garenne de lapins, en-
» fermée de murs très-profonds en terre; une
» ménagerie dont chaque niche a son jet-d'eau,
» et au centre d'une grande étoile, où elle est
» située, un beau pavillon. Je n'ai point ap-
» prouvé une nouvelle colonnade où il ne pa-
» roît aucun projet, qui ne tient à rien et est
» adossée mal à propos à un petit bois qui n'en
» vaut pas la peine. »

Ces détails, qui nous paroissent trop agréablement écrits pour que nous demandions pardon à nos lecteurs de leur avoir consacré quelques pages, prouvent que les voyageurs français, très-superficiels et très-injustes dans leurs

descriptions de Vienne, le sont encore davantage dans ce qu'il leur a plu de dire sur les environs de cette capitale.

Note. Pour ne pas trop interrompre l'ensemble de cette esquisse de Vienne, nous avons rejeté à la fin un article propre à contenter les amateurs d'une exactitude minutieuse. C'est un relevé des quartiers, sections et maisons de Vienne et de ses faubourgs, d'après le *plan le plus récent*, publié en 1808, dessiné par *Roscher*, et qui se vend chez Mollo.

	VILLES.	Nombre des maisons.
Au centre....	Quartier dit *Schottenviertel*...	1310
	Wimmerviertel...	
	Stubenviertel.....	
	Kœrtnerviertel...	

FAUBOURGS.

Au nord-est..	*Jægerzeil*.....	77
	Leopoldstadt.....	530
Au nord-ouest.	*Rossau*.....	138
Idem	*Althansche-Grund*.....	16
	Lichtenthal.....	206
	Thury.....	82
	Himmelport-Grund.....	83
		2442

		Nombre des maisons.
	D'autre part	2442
Au nord-ouest.	*Michaelbairischer-Grund*	30
	Alstergrund	248
	Alsterbreite	15
A l'ouest.	*Josephstadt*	174
	Strotzische-Grund	56
	Alt-Lerchenfeld	217
	Ober-Neustift et *Neu-Schottenfeld*	450
	Neustift et *Neubau*	259
	Sanct-Ulrich	127
Au sud-ouest.	*Spitalberg*	135
	Mariahilf	157
	Windmühl	63
	Laimgrube	176
	Magdalena-Grund	37
Idem	*Gumpendorf*	241
Au sud.	*Hundsthurn*	96
	Reinprechtsdorf	22
	Margarethen	155
	Nicolsdorf	48
	Matzleinsdorf	108
	Lorenzer-Grund	15
	Hungelbrunn	11
Idem	*Wieden*	553
Au sud-est.	*Landstrasse*	503
A l'est.	*Erdberg*	344
	Weissgerber	102
	TOTAL	6772

SUR LES

TOURS DE FORCE ET D'ADRESSE

USITÉS PARMI LES HINDOUS;

Par le colonel IRONSIDE (1); *traduit de l'anglais par M. S. L.....*

Équilibre.

CINQ pots de terre sont placés sur la tête d'un homme; une jeune fille monte sur le plus élevé, et l'homme danse avec ces pots et la fille en parfait équilibre.

On fixe une perche de vingt pieds de haut, dont le sommet, terminé en fuseau, est traversé par une vergue et surmonté d'une petite boule de cuivre. Trois pieds au-dessous de la vergue, un bambou recourbé, en forme de croissant, est fixé à la perche. Une femme monte au sommet de cette perche à l'aide d'une des cordes qui assurent sa direction verticale, aussi facilement que par une échelle; fait entrer la boule dans une bobèche de cuivre qui tient à sa ceinture, et s'étendant sur le ventre, les bras et les jambes écartés, tourne avec une incroyable célérité. Ensuite elle descend au bambou, s'y tient suspendue d'abord par une main, puis par

(1) *Asiatic Annual Register*, 1801.

un genou plié, et enfin par un pied seulement, la tête en bas, les bras et l'autre pied en l'air. Dans cette posture elle s'agite, fait plusieurs tours, et replace enfin ses deux pieds au bambou ; alors elle replie son corps et s'élance assez haut pour le ressaisir des deux mains.

Un homme danse, portant trois jeunes filles dont une est à califourchon sur sa tête, et les deux autres ont un pied sur chaque épaule de l'homme, et l'autre sur ses bras qu'il étend pour la soutenir.

Un homme pose sur sa tête deux morceaux de bois en forme de boulets ramés, et d'un pied de long chacun; sur le plus élevé il met un plat de cuivre, une petite table haute de cinq pouces, et sur cette table une jeune fille debout : avec tout cet appareil, il fait trois ou quatre fois le tour de sa chambre dans un parfait équilibre.

Une jeune fille est placée, sur le dos, entre les deux branches d'un bois fourchu, long de cinq pieds, la tête et les pieds pendans : un homme tient cette fourche en équilibre sur une main, lance la jeune fille en l'air, et la reçoit dans ses bras après avoir laissé tomber la fourche.

Un homme tient en équilibre assez long-temps une lance, dont la pointe pose sur sa poitrine, sur son menton et sur son front.

Un autre fait tourner un sabot, le ramasse et

le pose toujours tournant à l'extrémité d'une latte de bambou arquée et fort mince, qu'il tient en équilibre.

Le même homme tient en équilibre, sur son front, un petit arbre en bois, sur lequel il a placé cinq ou six oiseaux de la même matière. Ensuite il abat ces oiseaux l'un après l'autre avec des boulettes qu'il leur lance en soufflant dans un petit tuyau de bois.

Un autre tient en équilibre trois lits de sangles l'un sur l'autre, le pied de l'un des trois posant sur son menton.

J'ai vu un homme balancer aussi une épée à lame large et plate, d'un poids considérable, dont la pointe posoit sur son menton; tenir ensuite une paille en équilibre sur son nez, ou sur un très-petit morceau de bois qu'il remuoit et agitoit sans cesse dans sa bouche. Enfin il mettoit sur son nez une ardoise fort mince, et lançoit en l'air un petit caillou, qui retombant sur l'ardoise, la mettoit en pièces.

Rien n'est plus commun que de voir un homme se tenir debout sur les épaules et sur la tête d'un autre homme.

Sauts périlleux.

Un homme pose ses pieds sur les épaules d'un autre, la tête entre ses cuisses, et les mains sur

les jambes. Celui-ci le renverse et tous deux font la culbute, de manière que chacun se trouve à son tour, et à différentes reprises, dans la position susdite.

Tous les sauteurs de l'Indostan s'élancent de la terre nue avec autant d'aisance et de facilité que nos voltigeurs sur nos théâtres. Hommes et femmes font les tours ordinaires des saltimbanques européens. On les voit marcher sur leurs mains, faire la roue et courber leur corps en arrière, jusqu'à ce que leurs têtes soient renversées entre leurs pieds, et que leur menton touche à terre.

Trois femmes se couchent sur le parquet; elles jettent leurs bras en arrière, prennent leurs talons avec leurs mains, et, dans cette posture, tournent plusieurs fois sur elles-mêmes.

Une fille prend un sabre avec ses deux mains, et s'en frappe la tête sans se blesser.

Un homme monte sur une vergue qui traverse un mât élevé d'environ vingt-cinq pieds; la terre d'alentour a été un peu ramollie : il se suspend d'abord au bout de la vergue par les pieds, et se laisse ensuite tomber sans se faire aucun mal.

Un enfant assis met sa tête entre les jambes d'un autre, qui prend aussi les siennes, et forme avec lui une espèce de boule : tous deux roulent plusieurs fois de suite dans cette attitude.

Le plus agile et le plus fort de la troupe fait

un saut où il tourne deux fois sur lui-même. Rien n'est en effet plus étonnant et plus difficile que ce tour.

Le même homme se met sur une planche d'environ dix-huit pouces carrés, saute en arrière, et se retrouve sur la même planche.

Cette même planche est ensuite placée sur l'extrémité d'une perche élevée d'environ vingt-cinq pieds : le même homme monte dessus, et fait le même saut que lorsqu'elle étoit à terre, avec cette différence que deux bâtons, attachés au haut de la perche, sont destinés à le retenir, si ses pieds venaient à manquer la planche.

Enfin, une planche mince, d'environ cinq pieds de long, est placée obliquement sur la terre, dans un angle de quarante-cinq degrés; au bout de la planche on met d'abord un éléphant de la plus haute stature : deux hommes courent de toutes leurs forces, passent sur cette planche élastique, et sautent par-dessus le dos de l'éléphant. On ajoute ensuite cinq chameaux l'un après l'autre, qu'ils franchissent de la même manière : enfin, ils sautent par-dessus la pointe d'une épée, qu'un homme tient aussi élevée qu'il lui est possible.

Une fille, tenant une épée dans sa bouche et deux dans ses mains, se place au milieu de cinq autres fixées en terre en forme de rayons, la pointe en l'air. Après avoir fait différens tours,

elle pose sa tête sur un turban et agite ensuite ses pieds dans toute la circonférence des cinq épées sans les toucher.

Avec une épée dans sa bouche et une autre dans une main, elle prend de la main qui lui reste un de ses pieds et le porte derrière son dos et sur sa tête sans se blesser.

Ce n'est pas tout : elle fixe une épée en terre, la pointe en haut, et couverte d'un petit chiffon de toile mince : sautant alors en arrière, elle enlève d'abord le chiffon avec sa bouche, ensuite avec la paupière de son œil.

J'ai vu trois hommes sauter par-dessus vingt autres, dix de chaque côté, dont les bras élevés formoient une espèce de cerceau.

Le chef de la troupe dont je parle, après avoir sauté par-dessus un énorme éléphant et sur cinq chameaux, placés l'un après l'autre, croyoit nécessaire de s'excuser sur son âge de son incapacité : où est le temps, disoit-il, où, en présence de Nadir Schah, je pouvais me vanter d'être un véritable sauteur? Mais maintenant, hélas! la vieillesse et les infirmités (j'ai eu, depuis cette époque, une jambe et un bras cassés) m'ont privé de toute ma force. Cela rappelle une anecdote du maréchal de Saxe qui, après avoir triomphé plusieurs fois d'une femme, la pria d'excuser sa foiblesse, parce qu'il étoit malade.

Danseurs de corde.

Sur une corde ordinaire, tendue à l'aide de deux paires de poteaux croisés, éloignés d'environ vingt-cinq pieds l'un de l'autre, et élevés d'à peu près quatorze au-dessus du sol, un homme ayant sur sa tête six vases remplis d'eau, monte sur la corde qui, n'étant pas parfaitement tendue, peut se mouvoir dans un rayon d'environ trois pieds : alors, avec un balancier dans ses mains, l'homme avance, recule et parcourt toute l'étendue de la corde sans laisser tomber un seul vase.

Le même homme, ayant une pantoufle au pied gauche, et au pied droit un vase de cuivre rond poli et qui a été en partie échancré pour le recevoir, monte de nouveau sur la corde : il place d'abord le pied gauche en avant ; ensuite, avec le pied droit, il fait glisser le vase jusqu'à ce qu'il touche au talon de l'autre. Alors, avec beaucoup d'adresse, il parvient à dépasser la cheville, et enfin tout le pied gauche. De cette manière il continue d'avancer et de reculer alternativement jusqu'à ce que le tour soit achevé.

Enfin, il attache à ses jambes des échâsses faites avec des cornes de taureaux, et recourbées intérieurement de la longueur de six pouces. Quelque gênante que soit cette manière

de marcher, elle ne l'empêche pas de se promener, de grimper sur les poteaux et de marcher en avant et en arrière de la corde, avec son agilité ordinaire.

A genoux sur la corde, avec un cimeterre dans la main, dont il paroît se servir comme d'un balancier, il en parcourt toute l'étendue dans cette même attitude.

Le vase de cuivre est encore placé sur la corde: l'homme s'y met la tête en bas et les pieds en l'air : un bambou croise la corde, aux deux bouts de laquelle sont attachés deux cordons qui servent à l'y retenir. Alors l'homme pousse avec sa tête le vase sur la corde, emportant avec ses mains le bambou qui est en travers. Il continue de cette manière jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'extrémité de la corde.

Tours de force et de souplesse.

Deux hommes, placés à environ quinze pieds de distance l'un de l'autre, se jettent des lances avec autant de force qu'ils le peuvent : l'un empêche que le trait de son adversaire ne l'atteigne, en rompant sa direction par un autre qu'il tient verticalement dans ses mains ; l'autre évite chaque trait qu'on lui lance, en le faisant passer sous l'un de ses bras.

Quatre hommes tiennent par ses quatre bouts

une couverture bien tendue, un autre court par-dessus sans la déchirer et sans que les autres soient obligés de l'abandonner.

Il monte ensuite sur des échasses de quatorze ou quinze pieds de haut, va, vient, et fait plusieurs sauts en avant et en arrière.

On place en terre, sur deux lignes parallèles, plusieurs sabres avec leurs pointes en l'air; un homme court sur elles avec tant de rapidité, qu'il ne se blesse point : il reste même debout sur la pointe d'une épée.

Il saute aussi à travers un baril placé horizontalement à cinq pieds d'élévation.

Il danse sur une espèce de châssis armé de quatre poignards et de deux épées.

Un sauteur assis s'élance de cette position par-dessus une épée fixée dans la terre derrière lui, et la pointe en l'air, puis va retomber la tête la première dans le cercle étroit que forment plus loin quatre autres épées aussi fixées en terre et de la même façon.

Un enfant, également assis, enlève, en sautant, avec le bout de son nez, un chiffon placé sur la pointe d'une épée fixée en terre derrière lui, et la pointe en l'air.

Le même enfant enduit de goudron un poteau d'environ dix pieds de long, et se place sur un échelon pratiqué au milieu; là, il saute, danse, ou il reste long-temps en équilibre.

Un autre saisissant avec ses dents le bout d'une corde, à laquelle est attaché, par le milieu, un morceau de bois très-pesant, d'environ six pieds de long, lève ce bois et le jette par-dessus sa tête.

A Moka, à Djidda, en Arabie, et à Bassora en Perse, les porte-faix, à ce que m'ont plusieurs fois raconté les capitaines des bâtimens ou subrécargues qui commercent avec ces villes, portent une balle de coton ou une pipe de vin sur leur dos ; mais ils ont avec eux un homme sur les bras duquel ils s'appuient. A Canton, les forts soulèvent et portent des fardeaux extrêmement lourds : mais, quoique j'aie demeuré quelques mois en Chine, je ne me rappelle pas le poids exact de leurs charges.

Tours de main, tours de passe-passe.

J'ai vu un homme faire de quatre pierres ou morceaux de marbre un usage qui suppose beaucoup d'adresse et de patience. Ces pierres, qui avoient sept pouces de longueur et autant d'épaisseur, étoient aplaties sur le côté inférieur, mais avec une excavation circulaire dans leur base, et arrondies ou en pointe à leur partie supérieure. Il en tenoit deux entre le pouce et l'index, à peu près comme on tient les castagnettes, et accompagnoit d'une manière

étonnante un violon, une guitare et un tambour qui exécutoient de la musique indienne. A raison de la courbure du bord inférieur, l'extrémité de chaque paire frappe l'une contre l'autre et forme une espèce de cliquetis. Mais lorsque ce bruit est aussi précipité qu'il peut l'être, il ressemble à un frémissement encore plus accéléré que la vibration des castagnettes ou le roulement d'un tambour. Ce mouvement s'exécute sans même qu'on puisse voir aucun mouvement des mains ou des doigts. C'est l'ouvrage seul des muscles du bras, portés à cette perfection de jeu par un long et continuel exercice.

Dans l'année 1756, un homme, en présence de presque tous les habitans et officiers qui étoient alors au fort Saint-George, plongea un morceau de fer aplati d'environ un pouce et demi de large et d'un huitième de pouce d'épaisseur, dans son estomac. Un chirurgien, témoin oculaire, déclara qu'il avoit pénétré dans sa poitrine. Pour rendre encore le tour plus surprenant, le fer avoit la forme d'une épée; mais les deux tranchans et la pointe avoient été émoussés.

Un homme prend un bassin de cuivre de la grandeur d'une assiette, et le fait tourner sur le bout d'un bâton pointu; ensuite il l'agite, le jette en l'air, le rattrape avec la pointe

du même bâton en continuant de le faire tourner; puis il ajoute un second bâton au premier et un troisième au second; chaque nœud forme une espèce de pivot circulaire : alors il pose l'extrémité du premier bâton sur son nez ou sur son menton, et pendant que chaque bâton tourne sur son articulation propre, le vase placé en équilibre au sommet des trois, tourne sur son centre.

On rencontre quelquefois des hommes qui sont assez adroits pour jouer avec quatre ou six pelotes de fer qu'on voit toujours en l'air, sans qu'aucune tombe à terre. Ils les font passer alternativement sur leur dos, sous leurs bras, entre leurs jambes pour revenir sur leur tête; ils les repoussent avec leurs coudes, leurs genoux, avec une aisance et une précision merveilleuses.

L'un d'eux jette en l'air quatre poignards de forme différente, qu'il saisit tous par leurs manches à mesure qu'ils retombent.

Le même homme fixe sur les extrémités d'un morceau de bois aplati, d'environ trois pouces de large et trois pieds de long, deux autres morceaux de planche de la même largeur et ayant trois pouces de hauteur, percés de deux trous, à travers lesquels passent et sont attachés des pelotons de fil comme les cordons d'un violon le sont aux chevilles. Après avoir mis trois balles sur les deux cordons, il prend alors cet instru-

ment, et le tenant élevé à un angle d'environ quarante-cinq degrés, il le fait tourner avec rapidité. Les balles s'élèvent l'une après l'autre ou toutes ensemble de l'extrémité inférieure à l'extrémité supérieure, ou jusqu'au milieu seulement, suivant l'intention de celui qui s'en sert. Cet instrument ressemble un peu à celui qu'on emploie dans les leçons de physique expérimentale pour démontrer les forces centripètes et centrifuges.

La musique aussi fournit ses tours de force. Un homme prend trois flûtes de tons différens; il en met deux à ses narines et l'autre à sa bouche; il souffle dans les trois en même temps. L'une des deux flûtes placées à ses narines a trois courbures, à l'extrémité desquelles il adapte un fifre qui en reçoit le vent, et dont il joue avec la main qui lui reste.

On jette une bague dans un trou d'environ dix-huit pouces de profondeur, rempli d'eau et de boue; une fille se courbe en arrière, plonge sa tête dans l'eau et retire avec sa bouche la bague qui étoit perdue dans la vase.

On met sur la tête d'un homme un chapeau avec un bord large et roide, auquel sont attachés une vingtaine de cordons, tous terminés par des petits nœuds. Il tient avec sa main gauche un petit panier ou vase de cuivre qui contient vingt œufs; ensuite il se met à tourner avec

vitesse, mais avec régularité (ainsi que le pratiquent les derviches dans leurs rites religieux). Il lie avec sa main droite, et toujours en tournant, un œuf à chacun des cordons; lorsqu'ils sont tous attachés, il accélère son mouvement jusqu'à ce que les œufs circulent avec la plus grande vitesse comme les jantes d'une roue. Ensuite il ralentit peu à peu le mouvement, détache les œufs l'un après l'autre et les remet dans son panier. La longueur des cordons est de trois à quatre pieds; ils sont de grandeur inégale, et permettent, je crois, aux œufs, de se choquer. Il faut vingt minutes pour attacher les œufs aux cordons; il n'en faut que trois pour les en détacher.

TABLEAU PHYSIQUE DES ASTURIES,

D'APRÈS UN OUVRAGE ESPAGNOL DU DOCTEUR *CASAL*.

Quoique le titre d'*Illustres Montagnards*, donné par les monarques d'Espagne aux peuples des Asturies, rappelle l'époque glorieuse où cette province fut l'asile de la liberté espagnole, on peut encore la compter au nombre des pays plus célèbres que connus. Sa situation isolée et la difficulté d'y voyager ont empêché les étrangers de l'examiner en détail. *Townsend* est presque le seul voyageur qui l'ait visitée. Le meilleur ouvrage et le plus récent que nous ayions sur l'Espagne, loin de donner une idée satisfaisante des Asturies, contient même, à l'égard de cette province, quelques inexactitudes assez fortes; l'auteur dit, par exemple, que l'air y est *très-sain*. Nous avons donc lieu de penser que la géographie-physique gagnera par l'extrait que nous allons donner d'un ouvrage espagnol, composé sur les lieux, par un

médecin naturaliste qui y a passé la plus grande partie de sa vie.

Voici l'intitulé de l'ouvrage espagnol : *Historia* NATURAL Y MEDICA DE EL PRINCIPADO DE ASTURIAS. *Obra postuma, que escribio el Doct. D.* GASPAR CASAL, *medico de Sa Magestad, y su Proto-Medico de Castilla, Academico de la Réal Academia Matritense, etc. La sacra a luz el Doct.* JUAN-JOSEPH GARCIA, *Sevillano, medico de familia del rey nuestro Sennor,* etc., etc., etc. *En Madrid,* 1762, in-4°, 404 pages.

Le docteur Casal a demeuré à Oviédo depuis 1717 jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1750. Appelé auprès des malades, il a parcouru toutes les Asturies; fidèle à la doctrine d'Hippocrate, il a constamment observé la nature des lieux où il alloit exercer son art, les vents régnans, les productions, les eaux, les alimens. Il avoit d'ailleurs quelque goût pour la chimie et l'histoire naturelle; mais placé loin du foyer des lumières, et vivant à une époque où l'étude des sciences physiques n'étoit pas encore dirigée par le véritable esprit de l'analyse et de l'observation, il n'a recueilli que peu de faits positifs, et il ne les a pas exposés avec assez de précision et de méthode pour satisfaire entièrement notre curiosité.

L'extrait que nous donnons de son ouvrage contient tout ce qui nous y a paru pouvoir intéresser notre classe de lecteurs.

« Je n'ai jamais vu, dit le D. *Casal*, de pays plus montagneux que la principauté des Asturies. Le sol consiste, dans sa plus grande partie, en des masses de rochers élevés et escarpés, sillonnés par des ravins profonds où coulent de nombreuses rivières dans des lits pierreux. Les étroites vallées ne s'élargissent que vers les bords de la mer, dans les juridictions (*consejos*) de *Llanera*, de *Sierra* et de *Gijon*. »

Le voyageur Townsend nous apprend que la base de toutes les montagnes des Asturies, est du schiste, recouvert partout de roches calcaires, le plus souvent bleues, déchirées et bouleversées dans tous les sens. Il n'y a nulle trace de granit. Les roches calcaires sont pleines de coquillages pétrifiés (1).

Quand on s'élève sur les rochers escarpés qui bordent les vallées, on voit, dit le D. Casal, un immense nombre de pics pyramidaux qui s'élèvent l'un derrière l'autre. Townsend compare

(1) *Townsend*, Voyage en Espagne, I, 128. II, 2. (Il vient d'en paraître une traduction française chez *Dentu*.)

cette vue à l'aspect des vagues de la mer irritée; il a cependant, soit en entrant dans les Asturies, par Piédrafita, soit en sortant par Pajares, du côté de Léon, rencontré plus d'une fois des petites vallées riantes et pittoresques; il a vu, entre les hautes montagnes et la mer, des collines moins escarpées et couvertes d'herbes ou germes de bois.

Quoique la culture ait en plusieurs endroits donné aux Asturies un aspect riant, le sol, en général, y est maigre; on trouve le roc ou la pierre à douze et quinze pouces de profondeur. Les terres à blé, stériles en elles mêmes, doivent tous les ans être engraissées : on a pris l'habitude de fertiliser les champs avec la chaux vive, et l'on s'en trouve bien. Mais les plantes sauvages naissent avec une abondance excessive. Le cultivateur asturien ne force la terre à lui fournir des alimens que par des travaux pénibles et continuels. Aux mois de janvier et de février, quand le blé commence à pousser, il est obligé de sarcler son champ; aux mois d'avril et de mai, il marche au milieu des blés déjà très-forts, pour arracher les mauvaises herbes qui, sans cela, finiroient par y dominer seules. Les terres des Asturies manquent de parties salines; on n'en peut tirer du nitre : celui qu'on y fabrique se forme avec de la terre qu'on fait

venir de la Manche; à mesure qu'on la retourne, ce sel s'y engendre et s'y renouvelle.

On trouve des mines d'antimoine à *Caugas*, d'aimant à *el Franco*, du jayet près de *Villa-Viciosa*, du charbon de terre en beaucoup d'endroits, du tripoli et de l'hématite à *Llanes*, de l'ocre rouge près de *Cobadonga*; les montagnes contiennent des marbres et des jaspes de toute couleur. Les anciens parlent des métaux précieux de cette province. Le D. Casal assure qu'il s'y rencontre des mines de fer, de cuivre et de plomb. C'est aux recherches de ce médecin qu'on doit la découverte du *succin* d'Asturie. Cette substance se trouve auprès de la petite ville de *Beloncio*, ainsi qu'auprès du village *Arénas*, dans la paroisse de *Val-de-Soto*; elle est contenue dans une masse d'argile, qui tantôt est molle et boueuse, tantôt passe à l'état d'ardoise; les morceaux de succin sont recouverts d'une croûte qui présente l'aspect de l'écorce du bois de gayac. Le succin est accompagné de jayet et de charbon de terre.

L'Asturie, de même que la Biscaye, renferme peu d'eaux minérales. La source de *Priorio* est à une lieue d'Oviédo. Elle sort d'un rocher, est très-abondante, d'une chaleur tempérée, sans saveur et sans odeur sensible; aussi ne purge-t-elle pas, et sa vertu diurétique est assez foible.

Les eaux cependant sont excellentes en bains pour corriger la stérilité des femmes et l'engorgement du tissu cellulaire des muscles par des humeurs visqueuses, lequel produit une sorte de paralysie. L'autre source, celle de *la Nava*, autrement *Fuente-Santa*, à six lieues d'Oviédo, est sulfureuse, mais moins chaude. Les petites rivières qui coulent du sud au nord sont sans nombre; elles sont belles et claires, passent par un sol pierreux qui a peu de terre à sa surface. Celles qu'on boit à Oviédo ne sont pas malsaines, sans qu'on puisse les vanter pourtant. Vers les bords de la mer les sources de bonne eau sont rares.

La disposition générale du cours des eaux annonce assez que les vallons sont inclinés du sud au nord. Beaucoup de villages étant placés le long des rivières, il résulte qu'ils ont à l'est et à l'ouest des montagnes plus ou moins hautes; c'est ce qui fait qu'ils ne voient le soleil que pendant cinq à six heures au milieu du jour. Telles habitations n'en sont éclairées que vers les dix heures du matin, et sont tout à la fois privées du vent d'est; d'autres cessent de voir l'astre du jour à trois heures après midi. Parmi celles qui ne jouissent de l'aspect du soleil qu'à dix heures du matin, il s'en trouve qui n'ont pas au couchant des montagnes assez hautes pour les priver de ses rayons jusqu'au soir: alors

elles éprouvent presque toute l'année un temps d'automne; leurs nuits sont fraîches, les matinées encore davantage; et depuis les neuf à dix heures que le soleil se peut faire voir jusqu'à la nuit, la chaleur est insupportable. Un autre inconvénient s'ensuit de cette pente des vallées au nord, c'est que depuis le mois de mai jusqu'en août, il souffle le matin de petits vents froids, humides et très dangereux. Chaque jour amène ainsi les variétés de toutes les saisons; aucune n'est réglée : rien sous le ciel d'Asturie n'est constant que l'humidité. Elle est si frappante qu'au fort de l'été, et en plein midi, la rosée couvre les campagnes, pour peu que les herbes soient à couvert de l'ardeur du soleil. Au jugement du docteur Casal, cette constitution si humide paroît, jusqu'à un certain point, nécessaire au pays. S'il se passoit quinze jours sans pleuvoir, en printemps ou en été, il n'y auroit ni pâturages pour les bestiaux ni fruits pour les hommes. Si même en janvier et février le ciel se maintenoit serein, toutes les semailles seroient perdues sans ressource. A un hiver communément fort pluvieux, succède un printemps qui l'est encore davantage. Dans l'été, le ciel est couvert de nuages amenés par le nord-ouest; et presque tous les ans on ne voit point le soleil pendant la plus grande partie des mois de mai, juin et juillet. En août et septembre, les

brouillards se dissipent ordinairement avec le lever de l'astre, ou du moins ils laissent des jours assez clairs : on a de fortes chaleurs alors; et on fait des prières publiques pour avoir de la pluie, afin qu'on ne perde point la récolte du maïs qui est le soutien du laboureur. Au cœur de l'été, quand le temps paroît le plus sûr, la pluie se précipite souvent à torrens et tout d'un coup, sans qu'aucun orage se fasse apercevoir. L'hiver amène d'horribles tempêtes accompagnées de tonnerre, d'éclairs et de grêle. Les mois d'octobre, de novembre et même de décembre, offrent des nuits et des jours sereins avec quelques petites gelées; mais elles durent peu, parce que d'une heure à l'autre les pluies reviennent.

L'Océan, qui baigne cette côte au nord, y amène ses vents violens; ils la battent continuellement : après avoir duré quelques jours, ils se terminent par de grandes et longues pluies. Les vents septentrionaux qui sont directs et n'éprouvent point d'obstacles, excitent de violentes tempêtes. Le nord-ouest est froid et un peu moins mauvais. Dans l'hiver et le printemps, dès qu'ils soufflent en compagnie, ils ravagent fleurs, fruits et arbres, tout ce qui est à découvert. Le nord-est, en été, devient le salut des Asturiens; sans lui, leur triste atmosphère seroit toujours embrumée. Il leur donne, par la ces-

sation des pluies, la liberté de se promener; il tempère la chaleur de la saison; il donne à la peau une belle couleur, au corps de la légèreté, aux sens de l'énergie : mais il est trop fort dans la plage maritime; et comme il la balaie dans toute son étendue, il en fait voler au loin les sables qui pénètrent dans les yeux et dans l'intérieur des appartemens par les fenêtres et les cheminées : on les a vus s'amonceler quelquefois au point que les rues en étoient encombrées et les maisons ensevelies, comme il est arrivé à *Gijon*. Quand ce vent manque en été, l'humidité est portée à son comble; l'automne qui suit est plein de maladies, ce qu'on observa principalement en 1772. Hors de l'été, le vent d'est cesse d'être favorable à cette contrée; pour l'ordinaire il est insupportable dans les mois de mars et d'avril, à cause du grand froid qu'il cause, et des catarrhes, pleurésies et péripneumonies qu'il produit. Le vent d'ouest, quoique communément assez fort, n'est pas dangereux, ne donnant aucun excès de froid ni de chaud. Les laboureurs l'appellent *vent générateur (criador)*. S'il dure trois ou quatre jours, il se termine très-fréquemment en pluies fortes et durables. Quant aux vents de sud, ayant eu à traverser toute l'Espagne pour arriver ici, et étant d'ailleurs interceptés par les hautes montagnes qui séparent les Asturies du

royaume de Léon et de Castille, ils sont si foibles qu'ils ne paroissent pas être des vents, mais des vapeurs, sorties de quelque four embrasé : ils portent avec eux une odeur d'empyreume, semblable à celle que rendent les pierres à chaux quand on les calcine. Ces exhalaisons sont plus sensibles dans le temps de la canicule.

M. Casal n'a pourtant jamais vu que ces vents de sud occasionnassent de grandes maladies; c'est qu'ils durent peu : ils sont insoutenables pour les galeux, par la démangeaison qu'ils leur causent. Les autres individus en sont quittes pour la lassitude, la soif, le défaut d'appétit et la foiblesse de vue qu'ils éprouvent. Mais ce qui arriva en l'an 1727, est digne de remarque. Le vent du midi s'étant levé dans le temps de la canicule, dura deux jours et deux nuits; les eaux de rivières s'en échauffèrent tellement qu'il mourut peut-être un tiers des truites: malgré les fraîches retraites qu'elles pouvoient trouver dans leurs grottes profondes, on les voyoit flotter sur l'eau, suffoquées et évanouies; les gens de la campagne les y ramassoient à pleines mains et en remplissoient des corbeilles qu'ils portoient à Oviédo.

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire, qu'à l'excès de l'humidité près, le pays des Asturies peut passer pour tempéré, quoique peu favo-

rable à la santé. L'hiver n'y est pas assez froid pour faire geler les petites rivières; la chaleur de l'été n'approche point de celle de l'Aragon et de la Castille. Les terres voisines de la mer sont plus tempérées encore; car, outre qu'il y a moins de pluies, par conséquent moins d'humidité, les brises n'y sont pas si froides que dans l'intérieur du pays, lequel est tout rempli de montagnes couvertes de nuages. Le nord-est, qui se fait sentir sur la côte, y diminue la chaleur de l'été.

Les productions des Asturies n'ont été considérées, par le docteur Casal, que sous le point de vue physique et médical; nous pouvons en donner un aperçu plus complet, en comparant avec l'ouvrage de ce médecin une *Notice des Asturies*, composée par un *régidor* du pays même, communiquée à un voyageur allemand, et insérée dans le *Magasin historique et géographique* de Busching (1).

Les montagnes de cette province nourrissent de beaux chênes qui, exportés sur la rivière *Pilona*, servent aux constructions navales de Ferrol. Le châtaignier est, avec le chêne, l'arbre le plus utile du pays; il fournit la moitié de la nourriture des habitans: quand la récolte des châtaigniers manque, les paysans sont obligés

(1) Tome IV, p. 351—372.

de s'endetter pour plusieurs années. Les noyers, les noisetiers, et surtout les aveliniers, donnent aussi beaucoup de fruits. Parmi les autres arbres, l'œil distingue avec plaisir l'orme, le frêne et le tilleul. Les Asturies, ainsi que la Galice, produisent quantité de *bouleaux*, arbre inconnu au sud des montagnes asturo-galiciennes, et qui n'a pas même de nom en castillan (1).

Les arbres fruitiers réussissent sur toutes les collines et dans les vallées; on a des pommes et des poires en abondance, et l'on en tire une grande quantité de cidre : il y vient aussi des prunes, des cerises, des abricots, des pêches, des mûres presque partout; les limons et les oranges réussissent sur les bords de la mer.

Quoi qu'en dise M. Laborde, on fait du vin dans les Asturies, et nommément dans les juridictions de *Cardamo* et de *Tinéo*. Il croît sur quelques montagnes des vignes sauvages; mais leurs fruits ne sont pas comparables, dit le docteur Casal, au raisin blanc de Toro.

Dans la juridiction de *Pilonna* on récolte, année commune, 60,000 *fanegas* de maïs, 30,000 de froment, et 18,000 de féves. Il paroît que ces proportions, entre les divers genres de cultures, peuvent s'appliquer à la plupart des

(1) En asturien, il se nomme *Avedul*, et en galicien *Bedulo*.

vallées asturiennes ; mais les districts montagneux et les côtes maritimes offrent sans doute d'autres rapports. M. de Laborde nous apprend que l'on cultive dans les Asturies une espèce de blé qu'on nomme *escanda*, et qui donne une farine substantielle et fort blanche.

On cultive généralement des oignons, de l'ail, des navets, et cette espèce de pois que les Castillans appellent *guisantes*, et les Asturiens *arvejos*. M. de Laborde dit que les légumes de cette province ont beaucoup de saveur ; mais le docteur Casal assure qu'ils y sont trop aqueux et dépourvus de sel et d'arome.

La nature du pays empêche qu'il n'y ait des pâturages étendus ; mais ceux qu'on y trouve, sont excellens. L'entretien des bestiaux n'est pas dirigé par de grandes vues ; chaque paysan a une couple de vaches, quelques moutons et chèvres, et un troupeau de porcs. Ces derniers animaux abondent surtout dans la juridiction de *Teberga*, tandis que celles de *Caso*, de *Sobrescobio* et de *Riosa* sont renommées pour leur beurre et leur fromage. L'Asturien, cité dans le Magasin de Busching, prétend « que le » fromage de Caso est le meilleur de toute » l'Espagne. »

On cultive, dans quelques parties des Asturies, du lin et du chanvre ; nous n'avons point de détails à cet égard.

Les poissons dont fourmillent les rivières, offrent encore à l'Asturien une ressource précieuse. Dans les montagnes, toutes les eaux sont peuplées de truites et d'anguilles; en descendant dans la région des collines, on y trouve des lamproies, des saumons et des *réos* (probablement des truites saumonées); la pêche de saumons est si abondante que souvent on en prend une centaine à chaque coup de filet, et que l'on a de la peine à les vendre : ce poisson est exporté dans la Castille.

Nulle part la nature ne paroît plus féconde : les productions végétales s'y montrent de toute part sous l'aspect le plus pompeux et le plus agréable. En quelques endroits, les forêts sont si épaisses qu'on ne peut y pénétrer. Chaque tronc d'arbre paroît une petite colline ornée de différentes plantes; leurs branches sont couvertes de mousse, ainsi que le terrain : on voit même des arbrisseaux entiers croître dans le creux des grands arbres; c'est ainsi que l'*arbutus uva ursina* se trouve ici comme implantée dans les chênes. Des fleurs et des fruits se montrent ensemble; on trouve réunis les charmes du printemps et de l'été : mais sous cette belle apparence il y a, selon le docteur *Casal*, peu de richesses réelles. Les végétaux, surchargés du principe aqueux, contiennent d'autant moins de parties solides et huileuses, parties qui leur procu-

reroient de la force et de la consistance : aussi, quoique grands et touffus, ils sont peu durables. On voit ici des branches de chêne si flexibles, qu'on s'en sert comme ailleurs de l'osier, pour faire des cordes. C'est ici que des arbres monstrueux, après avoir été brûlés, laissent à peine quelques cendres qui fassent souvenir de ce qu'ils étaient. Quoiqu'on entretienne un feu énorme dans les grandes maisons et dans les couvents, rarement trouve-t-on dans les foyers assez de cendres pour couvrir le feu pendant la nuit : en revanche, la fumée et la suie, aussi épaisses que copieuses, remplissent tellement les cheminées que, si on ne les nettoyoit pas tous les quinze jours, leurs conduits se boucheroient. Les plantes que l'on brûle offrent le même phénomène. Il est à peine croyable que vingt-cinq livres de quelques herbes, par exemple, de fumeterre, se réduisent à trois par la dessiccation, et presque à rien si on les brûle. Les plantes qui autre part donnent beaucoup de sels fixes, telles que l'absinthe, le chardon béni, la petite centaurée, etc., sont si abondantes qu'on en pourroit fournir à toute l'Espagne; néanmoins, pour la cause énoncée, les pharmaciens des Asturies sont obligés de tirer de Castille, tous les ans, les cendres de ces végétaux, afin d'en avoir les sels fixes nécessaires pour l'usage médicinal.

On peut aisément croire que les fleurs ne répandent pas autant d'odeur ici que dans les pays secs. Les plantes labiées ne se plaisent pas aux Asturies ; elles y sont aussi rares que les aquatiques y sont communes. On y rencontre, sur tous les rochers et sur toutes les murailles, des *polypodium* et des *saxifraga;* les tussilages, les fougères, entr'autres l'*osmunda regalis*, les pulmonaires, les satyrium y abondent, tandis qu'on n'y trouve point le romarin, la sauge, le fenugrec, la scabieuse, la scorsonère et la chicorée amère à fleurs bleues (1). On y a transplanté le romarin et la sauge ; ces plantes y offrent un aspect brillant, des feuilles plus épaisses et un vert plus éclatant qu'ailleurs, mais elles ont beaucoup moins d'arome. De même, la rose, quoique extrêmement pleine, n'y est presque pas purgative ; et la violette qui s'y trouve la plus belle du monde, n'exhale pas, dans un tas de vingt à trente livres, autant d'odeur qu'un seul gros cueilli dans le duché de Médina-Céli. Les fruits ont évidemment bien moins de saveur qu'ailleurs. Sont-ils mis sur le feu pour cuire, vous les voyez jeter tant d'air

(1) D. *Casal*, chap. V. — Comme il s'exprime en termes surannés, nous n'osons pas entreprendre de traduire tout ce qu'il dit relativement à la botanique, crainte de tomber dans quelque méprise.

qu'on les prendroit pour des éolipyles : ils sont, d'ailleurs, de difficile garde. A peine les cerises sont-elles mûres, qu'elles commencent à se pourrir sur les arbres; tandis que, sur le plateau de Medina-Celi, ainsi que dans tous les environs de Soria et d'Osma, on les voit rester sur l'abre, selon l'usage du pays, depuis le commencement de juillet, temps où elles sont mûres, jusqu'en octobre et novembre.

Le blé des Asturies dure rarement deux ans; les farines, au bout de deux ou trois mois, dégénèrent en une pâte moisie, corrompue et puante. Le sel tombant promptement en *deliquium*, il faut plus d'adresse pour bien saler les viandes. On éprouve généralement qu'elles soutiennent peu notre corps. Les truites et les anguilles, dont la quantité est excessive dans ce grand nombre de torrens et de rivières qui se précipitent à la mer, ne sont ni si grosses, ni si nourrissantes que celles qui habitent des eaux qui coulent des mêmes montagnes vers le midi.

Une excessive humidité se montre donc ici dans tous les règnes de la nature; le meilleur fer se rouille promptement. Les végétaux formés sur un sol maigre et couvert de rosée, nourris dans une atmosphère remplie de nuages et qu'avoisinent les neiges, en contractent des qualités vicieuses. Les arbres à fruit donnent du gui en abondance. Quand cependant ils sont

placés en bon fonds, ils ne portent cette plante parasite que dans la vieillesse, ou même ne la produisent pas du tout. On la trouve rarement sur les chênes, jamais sur les chênes verts et les tilleuls; on voit aussi les champignons naître de tous côtés, dans les bois employés aux bâtimens neufs. Les souliers, les habits, quand on est quelques jours sans les mettre, se couvrent de moisissure. Ainsi, par l'excès de l'eau, par la disette de parties grasses, le principe de cohésion devient généralement très-foible dans les êtres organisés. Seroit-ce pour cela que la vipère et le scorpion ne peuvent vivre en cette contrée? En revanche, les escargots qui se plaisent dans l'humidité, y sont si communs qu'on les ramasse partout à pleines mains: on pourroit dire que c'est une plaie des Asturies.

Le climat humide rend nécessaire les boissons spiritueuses; mais le peuple des Asturies en pousse l'usage jusqu'aux excès les plus contraires à la sobriété dont les autres Espagnols se font honneur: les femmes de campagne partagent ce défaut avec les hommes. Mais c'est aussi le seul point sur lequel les Asturiens ne se conforment pas aux lois d'une sévère frugalité.

La nourriture ordinaire du paysan consiste en châtaignes, féves, lard et pain de maïs non fermenté; il fait trois repas en hiver et quatre

ou cinq en été. Les petits propriétaires mangent alternativement du pain de maïs et du pain de froment. Même chez les riches de ce pays, les tables sont servies d'une manière frugale et simple, quoique toujours une hospitalité patriarchale y attende les étrangers.

DESCRIPTION
DE L'ILE DE BORNHOLM
ET DES ILOTS D'ERTHOLM,
SITUÉS DANS LA MER BALTIQUE;

Par le RÉDACTEUR.

Ce n'est pas uniquement dans les vastes déserts de l'Arabie et de l'Afrique, ou dans l'immense Océan oriental, que les nouvelles découvertes viennent s'offrir à l'audace des voyageurs ou à la patience des géographes. L'*Europe* renferme encore beaucoup de cantons peu connus, et qui néanmoins présentent des objets très-dignes d'intéresser l'historien, le géographe, le naturaliste et même l'homme d'État. Que savoit-on sur le rocher de *Gibraltar*, avant que la politique commerciale de l'Angleterre en eût fait un des appuis de sa domination? L'îlot d'*Helgoland*, qui, surpris par les Anglais en 1807, est devenu une station navale importante, n'étoit connu que de nom; nous en avons donné une description détaillée.

Aujourd'hui les maîtres de l'Océan, dans la

crainte de se voir exclus de la mer Baltique cherchent, dit-on, à s'y former un autre Gibraltar et une autre île de Malte, en occupant les îles de *Bornholm* et d'*Ertholm*. C'est donc le moment favorable de nous faire pardonner, par les lecteurs frivoles, une description nouvelle et authentique de ces îles très-peu connues, description que les juges éclairés regarderont comme un supplément nécessaire à toutes les géographies. Nos sources sont une *Description de Bornholm*, en danois, par Laurence *de Thura*, Copenhague, 1756; une nouvelle *Description de Bornholm*, dont le premier volume a paru à Copenhague en 1804, et dont l'auteur est M. *Skougaard*, natif de cette île; l'ouvrage intitulé *Mes Voyages par mer et par terre*, de M. *Fick*, à Erlang, 1808, en allemand: enfin, divers journaux et mémoires particuliers, ainsi que la *Statistique* du Danemarck, par le laborieux *Thaarup*.

Quand le navigateur, après avoir passé le Sund, s'avance dans la Baltique, il aperçoit à sa droite les côtes dentelées et escarpées de l'île de *Rugen*; à sa gauche, les plaines de la Scanie; devant soi, une île qui s'élève du milieu des flots comme un rempart crénelé, et qui, derrière son enceinte de rochers, présente un mélange agréa-

ble de champs et de forêts; c'est l'île de *Bornholm*, que les anciens Scandinaves, dans leur langue sonore, appeloient *Borgundarholm* (1) et *Burgendaland* (2), nom qui a engagé quelques antiquaires zélés à soutenir par divers argumens que les célèbres *Burgundiones*, les ancêtres des Bourguignons, étoient originaires de cette île (3). On l'a aussi appelée *Borghandaholm* (4) et *Boringia* (5); mais ces dénominations sont d'une époque beaucoup plus moderne. L'histoire ancienne du Nord ne parle guère de cette île que pour la représenter comme le refuge de ces valeureux chefs de pirates qui, sous le nom de *rois de la mer*, erroient d'un rivage à l'autre. C'est sans doute à eux qu'on doit rapporter l'origine de ces monnoies romaines qui se trouvent assez fréquemment dans l'île de Bornholm, et dont les dates remontent aux règnes de Trajan, d'Antonin et d'Adrien, et descendent jusqu'à l'époque de Léon Thrax. On rencontre surtout des médailles portant les noms

(1) *Wulfstan*, peripl., p. 18 (an 890).

(2) *Snorro*, Heimskringla, I, 218, 243, 725. Thorstein Vikingsons Saga, cap. I, p. 4.

(3) *Lagerbring*, hist. de Suède, I, 557. *Torfæus*, ser., p. 76, etc.

(4) *Lagerbring*, monum. Scan., II, 15, 51, 91.

(5) *Saxo Gramm.*, lib. VIII, 159.

de Théodose et de Zenon (1). Dans une tourbière, au nord de l'île, on a découvert plusieurs milliers de monnoies arabes en argent. Enfin, en 1710, on trouva dans un champ, à côté de deux grandes épées, un nombre considérable de petits *simulacres* ou figures humaines, découpés dans des lames d'or très-pur, et qui paroissent avoir rapport à un culte d'idoles (2). Les pierres *runiques*, ou qui portent des inscriptions en anciens caractères scandinaves, sont ici en assez grand nombre; mais aucune ne remonte avec certitude aux siècles païens.

Si les antiquités historiques de Bornholm offrent déjà quelque intérêt, la géographie-physique de cette petite île est digne de toute notre attention. Dans l'espace presque rhomboïdal de 18 milles carrés danois, qu'elle occupe, on a déjà, sans aucune espèce de recherche scientifique et suivie, découvert un grand nombre de minéraux utiles ou curieux. L'aspect du sol annonce assez un pays intéressant pour la minéralogie; des rochers et des marais, des terres grasses, des sables mouvans et des bruyères, des campagnes riantes, de belles forêts, de sombres cavernes; toutes les variétés de terrain

(1) *Skougaard*, I, 363 *sqq*.

(2) *Melle*, commentat. de simul. aur. Boringholmiæ, etc. Lubeck, 1725.

se trouvent réunies dans cette île pittoresque et romantique, qui auroit déjà quelque célébrité si les voyageurs danois, au lieu de faire d'obscures et inutiles courses à Paris et en Suisse, alloient admirer et décrire les beautés de la nature dans leur pays natal.

Les hauteurs centrales de l'île, appelées *Storte-Bakker*, renferment une montagne d'où l'on aperçoit distinctement la Scanie et l'île de Rugen, éloignées l'une de douze lieues, l'autre de 18. La *Ran-Kleva* est une énorme fente dans un rocher; on n'en a pu mesurer la profondeur; plusieurs autres fentes semblables s'étendent très-avant dans l'île. La pointe septentrionale appelée *Hammer* présente une chaîne de rochers presque inaccessibles. Ces montagnes paroissent contenir des roches calcaires, compactes, schisteuses, granitiques, quartzeuses et de feldspath; mais aucun géologue n'en a examiné la structure et l'enchaînement; nous ne pouvons que rassembler péniblement quelques notions éparses sur les points qui ont été observés.

Le promontoire de Hammer est composé de roches granitiques rouges et grisâtres, mêlées de quelques blocs de mica et de quartz blanc. Du côté de la mer, on y trouve plusieurs cavernes, dont une est ouverte aux flots, et assez grande pour qu'on puisse y manœuvrer avec un bateau. Un peu plus loin, deux colonnes grani-

tiques s'élancent du sein de la mer ; l'une d'elles offre quelque ressemblance avec le buste d'un homme ; et, pour achever l'illusion, elle est couverte de buissons qui semblent en former la chevelure. Les rochers de *Ringe* sont de feldspath rouge et blanc : on y voit des filons puissans d'agate grisâtre ; on y a aussi trouvé du mica ou talc de Moscovie. Le schiste se montre dans l'île sous divers aspects ; le noir et gris, près *Snogebek*, est une bonne ardoise. Un schiste alumineux occupe un vaste terrain près *Billegrav* ; il semble pouvoir fournir assez d'alun pour la consommation du Danemarck, et pourtant on n'a pas seulement essayé de l'exploiter. D'autres schistes, près *Nexœ* et *Snogebek*, présente des raies rouges, blanches et autres, souvent si régulières, que les surfaces de la roche, après avoir été polies, offrent l'image d'une indienne à grosses raies (1). Les grès qu'on exploite près de *Nexœ*, ont toutes les qualités requises pour servir à la bâtisse ; ceux de Hasle ont le tissu moins serré, et ressemblent aux grès carrés de France. Dans les uns et les autres, on remarque des dessins de *fucus* et d'autres végétaux marins, formés par l'infiltration d'un suc minéral jaunâtre (2). La

(1) *Thurah*, 92 et 164.

(2) *Skougaard*, I, 17.

partie méridionale de l'île fournit quantité de pierres meulières. Dans la paroisse d'Aakier, un ravin, nommé *Limensgada*, renferme une grande carrière de marbre, de couleur noire, noirâtre ou brune, avec des veines jaunes; il s'y trouve quelques cristaux de sulfate. Ce marbre, susceptible d'un beau poli, a servi à la construction de plusieurs églises de l'île; mais les architectes rustiques de ce pays en ont si mal apprécié la valeur, qu'ils l'ont fait blanchir avec de la chaux. Les paysans ont presque tous des dessus de table de ce marbre. Dans les mêmes environs, on trouve des rochers entiers de pierre puante (*lapis suillus*), et on y a découvert une couche d'une *pierre à ciment*, qui promet une exploitation très-lucrative. Le minéralogue Hofgaard, qui l'a examinée, en parle ainsi qu'il suit : « Le ravin de Limensgada présente tout en bas une couche de pierre puante; au-dessus de celle-ci, vient un schiste, gris de perle; ensuite un schiste noir, compacte, veiné de jaune; sur cette couche se trouve la pierre à ciment, immédiatement sous la terre végétale..... Cette pierre offre les apparences d'une roche calcaire compacte, d'un bleu foncé, contenant des rognons de spath calcaire blanc, et quelquefois des pyrites. Les couches horizontales et épaisses d'un pouce à quatre, sont fendues presque

» régulièrement de nord au sud et de l'ouest à » l'est..... La pesanteur spécifique est très- » grande..... Des recherches ultérieures doi- » vent nous apprendre la nature de cette roche: » mais elle semble former une transition entre » le calcaire et le trap ; les élémens paroissent » être la chaux, l'argile, la silice et le fer, ou » peut-être la magnésie (1). » Calcinée, cette pierre offre un ciment supérieur à celui qui est connu sous le nom d'*Italie* et de *Hollande*, ou au trass du Vésuve et de Cologne; il absorbe l'eau avec une extrême rapidité, durcit promptement et se maintient ensuite indissoluble, soit à l'air, soit à l'eau.

L'île de Bornholm possède encore d'autres minéraux utiles; de l'excellente terre à porcelaine, dans la paroisse d'Aaker, des argiles à potier et à foulon, des bols rouges d'une grande finesse, de la terre sigillée, de l'ocre, de la terre d'ombre et du sable quartzeux de la meilleure qualité pour les fabriques.

On a trouvé à Bornholm quelques parcelles d'or et de cuivre, et surtout de plomb. Les petits morceaux de ce dernier métal, découverts près Hammerhus, ont donné trente pour cent (2).

(1) *Hofgaard*, cité par *Thaarup*, Statistique, etc.; deuxième édit., 31—35.

(2) *Pontoppidan*, atlas dan., I, 491. *Thaarup*, Statist., p. 28.

Les marais contiennent un peu de fer limoneux.

Devant la paroisse de *Pedersker*, un écueil s'étend au loin dans les flots; il est composé de rochers de marbre, parmi lesquels on trouve des géodes ou masses creuses d'argile endurcie; leurs cavités, qui ont quelquefois huit pouces de long, sont garnies de beaux cristaux de quartz, qu'on appelle *diamans de Bornholm*; ils ont autant de dureté et d'éclat que les cristaux de Bohême, auxquels on a également voulu donner le nom de diamans; il existe à Copenhague une fabrique où on les façonne.

Pour compléter la minéralogie connue de l'île de Bornholm, il faut encore faire mention des substances bitumineuses. Une tourbe très-compacte et très-grasse se tire d'une lande marécageuse dont le dos de l'île est couvert; on la pétrit avec les pieds comme dans le Jutland. Une très-puissante couche de charbon de terre s'étend sous la partie occidentale de l'île, dans la longueur de trois milles danois et dans la largeur de près d'un mille. Cette couche de charbon vient de la mer, pénètre sous l'île un peu au sud de la ville de Rænne, et passe de nouveau sous la mer aux environs du bourg de Hasle, d'où elle s'étend, à ce qu'on croit, jusqu'aux côtes de la Scanie, éloignées de huit milles; c'est probablement la même couche qui se montre sur les bords du

Sund à Hœganes. Les charbons paroissent d'une qualité médiocre ; mais comment les apprécier avant qu'on les ait exploités d'une manière régulière ? On s'est borné à faire quelques puits de six ou huit toises de profondeur ; il est probable que les meilleurs charbons se trouvent à trente ou quarante toises plus bas (1).

La végétation variée et en quelques endroits très-riche de cette île montagneuse, mériteroit sans doute d'être examinée par un botaniste. Voici tout ce qu'il nous a été possible d'en savoir.

Les forêts les plus considérables se trouvent aujourd'hui dans les parties septentrionales et centrales : là, c'est le bouleau qui domine ; ici, c'est le chêne. Il y a deux espèces ou variétés du chêne : l'une qui croît dans toute l'île, a le bois très-compacte, très-pesant et d'une couleur foncée ; l'autre qui ne vient que dans les forêts du roi, au centre de l'île, est d'un bois plus léger et d'une teinte plus claire. Les autres arbres et arbrisseaux sauvages sont (2) :

Ilex aquæfolium, L.	*Fraxinus excelsior.*
Ulmus campestris.	*Populus tremula.*

(1) Rapport de MM. *Martfeld* et *Blichfeld*, vol. I des Mém. de la Soc. d'Econ. rur. de Copenhague.

(2) *Skougaard*, I, 42.

Salix alba.
Betula alnus.
Corylus avellana.
Sambucus nigra.
Acer campestre.
Cornus sanguinea.
Sorbus aucuparia.
Juniperus communis : en buissons.
Cratægus oxyacantha: il devient ici un gros arbre.
Pyrus malus sylvestris.
Prunus spinosa.
Rosa canina.

On trouve aussi, mais bien plus rarement, les espèces suivantes :

Carpinus betulus, L.
Fagus sylvatica : un seul individu dans toute l'île.
Sorbus hybrida : inconnu dans le reste du Danemarck.

Les arbrisseaux qui portent des baies d'un goût agréable, viennent ici très-bien, entre autres les suivans :

Rubus idæus, L.
———*chamæmorus.*
———*fruticosus.*
Vaccinium myrtillus.
————*uliginosum.*
————*vitis idæa.*

On cultive le pommier, le poirier, le cerisier; mais, en général, les Bornholmiens donnent

peu de soins à leurs vergers comme à leurs potagers.

Les plantes médicinales, ou censées telles, abondent dans cette île; on remarque les espèces suivantes: *Artemisia absinthium, menianthes trifoliata, enula helenium, agrimonia eupatoria, veronica off. lilium convallium, rumex acetosa, matricaria chamomilla, thymus serpillum, centaurium minus, gentiana centaurium, verbena off., auchusa off., geum urbanum, achillea millifolium, plantago major, acorus calamus.* On trouve aussi beaucoup de plantes vénéneuses, telles que la ciguë, l'*hyoscyamus niger,* et autres. Il y a aussi quelques plantes teinturières, entres autre la *serratula tinctoria,* dont on exporte une certaine quantité. La *myrica gale* servoit autrefois ici, comme dans tout le reste du Nord, à donner à la bière une qualité enivrante: mais il est faux que cette plante puisse remplacer le houblon.

On cultive peu de froment, mais beaucoup d'orge et d'avoine; et le premier, dans quelques terres fertiles, l'autre dans les terres de bruyère de l'intérieur. Outre ces deux espèces principales, on cultive du seigle; on en distingue deux variétés qui ne le sont qu'à l'égard de l'abondance avec laquelle elles se reproduisent; le seigle des terres d'engrais rend dix pour un, et

quelquefois le double ; le seigle des terres sablonneuses ne donne que trois ou quatre pour un. Le Bornholmien récolte encore des pois, des lentilles, du cumin, du houblon, et une quantité considérable de lin, dont il fabrique lui-même des toiles rayées et autres : le cultivateur bornholmien n'est pas tout à fait routinier ; il aime à connoître les nouvelles méthodes ; il les essaie, il les apprécie quelquefois, et du moins il cultive ses champs avec plus de soin que le stupide Sélandois ; il emploie habilement des méthodes particulières, adaptées au climat humide de ces contrées (1).

Le règne animal, comme ordinairement dans les îles, se borne à peu d'espèces. Il y a eu des troupeaux de chevaux sauvages, distingués par la longueur de leur crinière (2). Le bétail est petit et foible. On exporte une petite quantité de lard de cochon. Les moutons donnent une laine un peu moins grossière que celle des moutons communs de Danemarck ; on en fabrique dans l'île même beaucoup de grosses étoffes unies ou rayées. Les moutons, dans la partie septentrionale, passent l'hiver en plein air parmi les rochers ; en général, ces animaux multiplient

(1) *Prahl*, élémens d'agriculture, selon la méthode des Bornholmiens et à leur usage. Copenhague, 1777 (en danois).

(2) *Thurah*, 5.

beaucoup ici, et, quoique nourris du foin grossier des marécages, paroissent à l'abri de toute épidémie ; on assure qu'un troupeau de Bornholm, mêlé avec des moutons qui avoient la clavelée, n'en a pas été infecté (1). En fait d'animaux sauvages, on remarque des lièvres, des renards, des hérissons, une infinité de rats, des couleuvres longues de trois à quatre pieds, et des vipères, couleur d'acier, réputées dangereuses. La plupart des oiseaux communs à la Suède, au Danemarck et au nord de l'Allemagne, se retrouvent ici ; nous en avons sous les yeux une énumération longue et détaillée, mais malheureusement trop peu scientifique pour qu'il soit possible de la traduire avec certitude.

La mer Baltique, qui baigne les côtes de cette île, fournit en abondance toute sorte de poissons, principalement de la petite morue (*gadus callarias*), des saumons et de petits harengs. La petite morue de la Baltique, appelée *torsk* dans la langue du pays, est un poisson délicieux. Le saumon de Bornholm est aussi de première qualité.

Les Bornholmiens ont commencé à poursuivre avec activité les chiens de mer depuis que les Danois font des bottes et des chapeaux de la peau de ces animaux. On trouve dans l'île un grand nombre d'étangs, mais peu considérables.

(1) *Skougaard*, I, 49.

L'éducation des abeilles est peu soignée et peu productive.

Telles sont les richesses naturelles de cette île, qu'on peut considérer comme un abrégé de tout le Nord, une *Scandinavia in nuce*. Les Bornholmiens eux-mêmes ne présentent guère un spectacle moins intéressant aux regards du philosophe. Quoique leur nombre ne s'élève qu'à 23 ou 24,000, et quoiqu'ils habitent une contrée de si peu d'étendue, ils semblent partagés en deux races absolument différentes, soit au physique, soit au moral. Ceux de la partie septentrionale atteignent ordinairement une taille de 67 à 70 pouces; la force de leurs muscles, la carrure de leurs membres, l'énergie de leurs traits, sont proportionnés à cette haute stature; ils ont les yeux bleus et les cheveux châtains, blonds ou roux. Ils parlent peu, mais avec une voix forte et animée; ils expriment souvent le résultat de leurs profondes méditations par une sentence ou par un sarcasme. Les habitans de la partie méridionale passent rarement la taille de 66 pouces; leurs membres, bien proportionnés, ont de la légèreté et de la délicatesse; dans leur visage étroit on voit briller de petits yeux noirs; leur chevelure est noire et lisse; ils parlent beaucoup et avec rapidité; ils paroissent toujours de

bonne humeur, et se livrent rarement à des réflexions soutenues (1).

Ces deux races, qui semblent tenir, l'une aux *Goths*, l'autre aux *Slaves*, se mêlent aujourd'hui par des mariages; mais il est encore facile au premier abord, de distinguer un Bornholmien du nord d'un de ses compatriotes du midi. Ce phénomène, qu'on ne sauroit point attribuer à la différence des températures, offre une bonne preuve en faveur du système de la différence originaire des races humaines.

Doué d'une forte constitution, ne connoissant que des goûts simples, le Bornholmien pousseroit encore plus loin sa vie laborieuse et frugale, s'il avoit eu le bonheur d'ignorer à jamais l'usage de l'eau-de-vie; cette boisson spiritueuse est devenue trop commune à Bornholm, sans qu'on puisse cependant accuser les habitans d'ivrognerie; ils n'en prennent que de petits verres, mais ils y reviennent plusieurs fois dans la journée. Leur nourriture, composée des productions de leur sol ou de la mer voisine, offre une particularité vicieuse: ils mangent trop de harengs enfumés. On attribue à cet aliment la fréquence d'une gale très-forte,

(1) *Skougaard*, I, 77, *sqq.*

dont beaucoup de Bornholmiens sont incommodés (1).

Eveillés et entreprenans comme le sont ordinairement les habitans des îles et des montagnes, marins par nécessité et par goût, voisins de Copenhague et d'autres places de commerce, les Bornholmiens émigrent en grand nombre, s'engagent comme matelots, timoniers, capitaines, commissionnaires, et parcourent souvent l'Europe, l'Asie et l'Amérique ; mais, très-attachés au sol de leur île maternelle, fiers de leur nom, et se croyant, non pas sans raison, une des peuplades les plus estimables du monde, ils aspirent tous à retourner dans leurs foyers; ils y apportent beaucoup de lumières et quelques vices, mais rarement de l'argent; car le Bornholmien, avide de gain, comme un Jutlandois, est moins économe de ce qu'il a gagné : son humeur vive l'engage, comme les Norwégiens, dans des dépenses et quelquefois dans des folies. On trouve à Bornholm des gens qui parlent, tant bien que mal, l'anglais, l'espagnol, l'italien et encore d'autres langues. On ne voit plus, parmi les cultivateurs de cette île, le lourd costume des paysans danois ; quand ils sont à leurs travaux, ils portent le vêtement plus leste des matelots ; mais leurs habits de dimanche sont

(1) *Thurah*, 30.

des fracs à l'anglaise ; les jeunes gens même imitent toutes les modes qui leur parviennent par Copenhague ou par Lubeck. Au contraire, le sexe, qui ailleurs passe pour le plus frivole, conserve ici l'habillement un peu roide de leurs grand'-mères. Cela est d'autant plus étonnant, que les filles de Bornholm se rendent fréquemment à Copenhague, ville où la mode exerce un grand empire sur toutes les classes. L'esprit solide des femmes de Bornholm se montre encore d'une autre manière : elles fabriquent elles-mêmes, avec soin et même avec goût, les étoffes et les toiles dont elles s'habillent. « Elles mettent le » plus grand orgueil à étaler, devant leurs voi» sines, de belles étoffes de leur fabrique ; l'é» mulation la plus vive perfectionne tous les » jours leur talent (1). »

L'aptitude des hommes pour les arts n'est pas moins remarquable. On voit souvent de jeunes paysans devenir, sans instruction régulière, d'habiles tourneurs, charpentiers ou constructeurs de moulins et de bateaux. Ils ont surtout un talent naturel pour la sculpture en bois. On cite un assez grand nombre d'horlogers de cette île, dont quelques-uns, sans avoir appris leur art, ont fait des pièces d'horlogerie d'un mécanisme très-curieux et parfaitement bien calculé. Peut-

(1) *Thurah*, 6. *Skougaard*, I, 49.

être sera-t-on encore plus surpris d'apprendre que, malgré le défaut d'écoles et de colléges, les paysans de Bornholm savent, pour la plupart, lire et écrire, que les gazettes politiques de Copenhague sont généralement répandues et commentées dans leurs villages, que plusieurs d'entre eux possèdent de petites bibliothèques, savent le *Code danois* par cœur, plaident eux-mêmes devant les tribunaux, et disputent avec les curés sur les dogmes de la religion chrétienne.

Malgré l'essor qu'a pris l'esprit naturel de cette peuplade insulaire, elle a conservé des superstitions qui rappellent l'ancien paganisme des Scandinaviens. Dans telle colline il demeure une troupe de nains qui tantôt fait prospérer les blés, tantôt enlève au paysan son lait ou son beurre. Dans tel marais on a vu des bataillons de petits génies s'exercer dans les armes, sous la conduite d'un roi, monté sur un cheval à trois jambes. Les *belemnites* qui se trouvent fréquemment sur l'île, sont censées servir de balles à ces guerriers invisibles. Les décès et les naufrages sont annoncés d'avance par divers signes. Enfin, il y existe encore aujourd'hui des *sorcières* qui guérissent les maladies par diverses opérations magiques, entre autres, en laissant couler du plomb fondu dans un bassin qu'on tient au-dessus de la tête du patient: il faut qu'on réunisse *cinq* sortes de plomb, parmi lesquelles la *prude-*

femme veut bien compter les pièces d'argent d'héritage pour une : il faut aussi que ces métaux aient été fondus dans *neuf feux*, c'est-à-dire, dans un feu alimenté par neuf sortes de bois.

Il est juste d'observer que ces idées superstitieuses se conservent plutôt dans la mémoire que dans l'opinion, et que même le peuple n'en parle que comme de traditions auxquelles il n'ajoute qu'une foi limitée.

Nous n'entrerons point dans les inutiles détails d'une topographie complète de cette île dont nous venons de tracer le tableau physique et moral. Il suffit de dire que les quatre cantons de l'île, nommés d'après les quatre coins du monde, renferment quatre petites villes maritimes : *Rœnne*, à l'ouest, qui a 2600 habitans; *Hasle*, au nord; *Nexœ*, au sud; et *Svanike*, à l'est : elles sont insignifiantes. Il y a encore au nord deux petits bourgs, *Sandvig* et *Allinga*; ils sont plus considérables que les villes de Nexœ et de Hasle.

Il est plus essentiel de donner les notions qui peuvent intéresser la géographie nautique.

L'île de Bornholm est située entre le 54e degrés 57 minutes, et les 55e degré 18 min. de latitude boréale. Sa longitude est de 12 dég. 5 min., à 12 degrés 34 min. Mais on varie là-dessus.

La partie de la mer qui sépare Bornholm des

côtes d'Allemagne, présente au navigateur trois bas-fonds dangereux, qui semblent lier cette île à celle de Rugen. Le passage entre Bornholm et la Scanie, quoique moins large, est plus sûr et plus facile. Aussi, c'est la route ordinaire des vaisseaux qui, de Copenhague ou du Sund, se rendent à Stockholm, à Pétersbourg, et dans les autres ports orientaux de la Baltique.

L'île de Bornholm n'a qu'un seul port où l'on soit garanti contre tous les vents, c'est celui de *Rœnne ;* mais il n'a de l'eau que pour de petits bâtimens qui tirent de six à sept pieds. Le port d'*Arnaga*, formé par un recif, sur la côte méridionale, est bien plus profond ; mais les vents du sud-est mettent en danger les vaisseaux qui y mouilleroient : d'ailleurs le fond y est mauvais. En général, cette côte est bordée de rochers. On trouve un bon mouillage à *Mœllevig*, sur la côte occidentale ; mais seulement lorsque les vents d'est règnent : on mouille encore devant Sandvig ou devant Allinge, avec des vents de sud-ouest ou d'est ; mais dès qu'ils tournent au nord-ouest, il faut lever l'ancre et aller jusqu'à la rade de *Frenne* ou à celle de Nenne.

On assure que le lac qui se trouve à la pointe septentrionale de l'île, pourroit, à peu de frais, être changé en un port sûr et commode.

A *Nord-Huck*, on vient d'établir un phare

très-utile ; il est élevé de 272 pieds au-dessus du niveau de la mer.

L'état civil et militaire de Bornholm offre peu de particularités dignes de remarque. Les insulaires ayant, en 1657, secoué le joug des Suédois, à qui le roi de Danemarck les avoit cédés ; firent *donation* de leur pays à la dynastie danoise régnante. Ce dévouement a été récompensé par des *priviléges* qui ne sont pas d'une grande étendue ; le roi a promis de ne jamais céder Bornholm à une puissance *ennemie*. Les habitans de Bornholm, chargés de la défense de leur île, ne pourront jamais être employés au dehors. On leur a aussi promis de leur accorder quelques faveurs à l'égard des impositions extraordinaires ; mais, peut-être, leur rendroit-on un plus grand service en distribuant mieux le fardeau des contributions foncières.

La législation de cette île offre cela de particulier, que les héritages des biens-fonds vont au dernier né parmi les enfans mâles ; on suppose que les aînés ont eu le temps d'assurer leur fortune et de se faire un état. Mais quand il ne reste plus d'enfant mâle ni de leurs descendans, les filles succèdent par ordre de primogéniture. Cette institution singulière, qui accélère et multiplie les mariages, est inconnue chez toutes les autres nations gothiques.

L'île de Bornholm, entourée de rochers, de récifs et d'une mer orageuse, peut être considérée comme une forteresse naturelle; l'art n'y a ajouté que quelques batteries sur les points où un débarquement pourroit s'effectuer. Les habitans sont tous enrégimentés; il y a 1,900 hommes armés et équipés par le gouvernement, et qui font tous les exercices de troupes régulières; mais ils ont le droit de ne jamais être employés qu'à la défense de leur île et de celle d'Ertholm ou Christians-Oe, regardée comme la citadelle de Bornholm. Il y a encore 1500 à 2000 hommes qui s'équipent eux-mêmes et qui forment une milice.

Cette foible force peut-elle empêcher un ennemi tant soit peu entreprenant d'enlever par un coup de main, au commencement d'une guerre, l'île importante que nous venons de décrire? Nous craignons bien que le courage et la fidélité des Bornholmiens ne succombent dans la lutte inégale où le sort de la guerre pourra les engager. Il n'y a que la difficulté extrême d'un débarquement qui puisse les protéger contre une invasion ennemie.

Le gouvernement danois devroit faire élever un bon fort dans les montagnes septentrionales de l'île, déjà si bien fortifiées par la nature; il y entretiendroit une petite garnison qui serviroit de noyau à la milice du pays; on

y formeroit un arsenal complétement fourni d'artillerie et de munitions pour garnir de nouveau les autres postes et batteries de l'île, que l'ennemi auroit pu surprendre; on auroit soin de le faire visiter de temps en temps par des commissaires d'une probité sévère. On formeroit un port, au nord de l'île, sous les murs de la forteresse, et on stationneroit soit dans ce port, soit à Christians-Oe, une flottille de chaloupes canonnières avec quelques bricks.

A ces mesures de défense générale, je joindrois encore diverses institutions propres à faire des Bornholmiens une peuplade invincible. Les *banquets fraternels* (1), reste des usages du moyen âge, conservés dans beaucoup de paroisses, seroient convertis en des fêtes nationales et militaires; je rassemblerois une fois par an toutes les milices sous les armes, pendant huit jours, dans la plaine centrale de l'île; les paroisses qui se distingueroient dans les manœuvres, recevroient des récompenses honorifiques. Une école de dessin, de géométrie et de mathématiques serviroit à développer la grande aptitude naturelle de ces insulaires pour la guerre. Une élite de la jeunesse de l'île seroit, tous les ans, réunie dans un petit camp mobile; elle bivouaqueroit parmi les rochers et s'accoutumeroit aux privations ainsi qu'aux fatigues.

(1) En danois, *Gilder*.

Voilà pour la sûreté. Maintenant, si l'on me demande comment une aussi petite île pourroit rapporter assez pour couvrir les frais de tant d'établissemens, je réponds d'abord que les dépenses nécessaires pour la mise en état de défense de tous les points vulnérables, doivent toujours se trouver dans une monarchie indépendante; et que si le Danemarck ne savoit pas défendre une île très-importante pour la navigation de la Baltique, il feroit mieux de la céder à la Russie ou à la France, que de la laisser devenir l'asile des brigands d'Angleterre. Mais j'affirme encore que des mesures bien prises, en temps de paix, procureroient à un simple *chef local* de Bornholm de quoi exécuter les plans que je propose. Qu'on déclare toute l'île un port franc; qu'elle devienne le dépôt des marchandises qui entrent dans la Baltique et de celles qui en sortent; qu'un magasin de vivres abondamment fourni y attire même les vaisseaux qui ne font que passer; qu'une grande liberté d'entrée et de sortie y favorise le commerce interlope entre les ports russes, suédois et prussiens; qu'on y ouvre un asile pour la classe nombreuse parmi les négocians de Copenhague et de la Norwège, qu'un luxe insensé aura conduits à une ruine momentanée.

C'est ainsi que je voudrois faire de Bornholm une autre île de Malte pour la mer Baltique.

Il nous reste à décrire quelques îlots à peine marqués sur les cartes, mais très-importans pour le navigateur.

Iles d'Ert-Holm ou Christians-Oe.

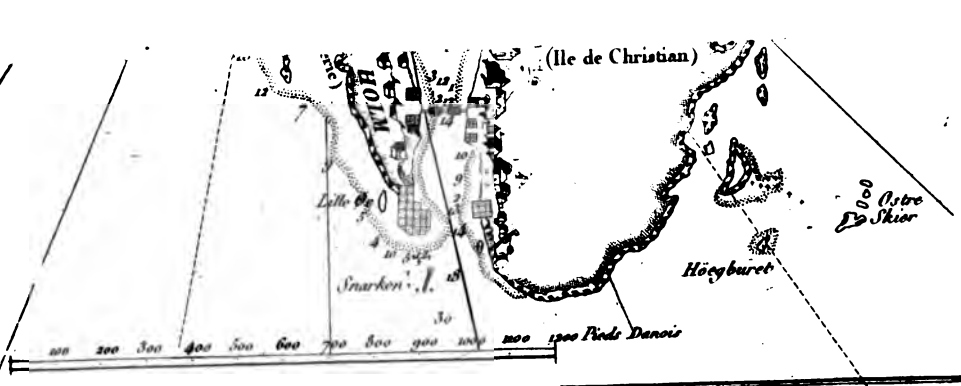
Au nord-est de Bornholm, par 55 degrés 13 minutes de latitude boréale, et par 12 degrés 27 minutes latitude est de Paris, se trouvent trois îlots, entourés d'une vingtaine d'écueils et de plusieurs bas-fonds. Ce petit groupe, autrefois connu sous le nom d'*Ert-Holm's*, c'est-à-dire îlots aux pois (1), est aujourd'hui désigné dans les actes publics sous le nom de *Christians-Oe;* mais les navigateurs conservent généralement l'ancienne dénomination.

Voici les mesures de ces îlots, données par le voyageur *Fick*, qui les visita en 1807.

	longueur	largeur.	surface.
Christians-Oe..	1,200 pieds.	460 p.	542,000 pieds carrés.
Friderikshom.	950	. 120 .	114,000
Græsholm . . .	130	. 520 .	379,600

Le port qui s'étend entre les îlots de Christians-Oe et Friderikshom, est long de 840 pieds et large de 180 pieds; environ trente-six

(1) Et non pas *îlots de Terre* comme les Allemands le traduisent, parce qu'ils s'imaginent comprendre le danois par l'allemand.



PLAN HYDROGRAPHIQUE
des Ites
d'ERTHOLM,
situées dans la **MER BALTIQUE;**

Copié d'après l'Original Danois.

bâtimens de trois mâts (outre une cinquantaine de bâtimens pêcheurs de l'île), peuvent y trouver place. Le plan hydrographique ci-joint nous dispense d'entrer dans d'autres détails ; nous remarquerons seulement, pour l'intérêt des navigateurs, les règles suivantes :

Un bâtiment qui veut entrer arbore son pavillon au mât de misaine; la citadelle répond en arborant un drapeau : si ce signe ne se fait pas, le port est plein, et on ne peut pas entrer.

Les pilotes viennent à la rencontre des bâtimens; mais dans le cas que le mauvais temps les empêchât de sortir, il faut suivre la marche que nous allons indiquer.

Le vent étant entre le *N.* et le *E. S. E.*, on doit entrer par la passe du sud, où il n'y a de l'eau que pour les bâtimens tirant 12 à 13 pieds. Le vent étant trop au nord pour entrer, les pilotes vous amènent un câble dont l'autre bout est fixé à terre, et à l'aide duquel il faut vous remorquer.

Le vent étant *S. E.* à *S.*, il faut entrer par la passe du nord; et si l'on se trouve à l'est de l'île, il faut ranger de près la pointe *Gyldenlæveshoved*. L'ancre doit absolument tomber au moment où l'on atteint l'entrée du port.

Le vent étant de *S.* à l'*O.*, il faut passer entre

les îlots Gretsholm et Friderikshohn, par la passe dite de *la Tour;* au moment où l'on se trouve à côté de l'écueil dit *Jomfruringen*, on doit laisser tomber l'ancre de poupe et filer le câble jusqu'à ce que l'on ait devant soi l'écueil dit *Sproringen* (1); là on reste à l'ancre jusqu'à ce que le pilote vienne vous remorquer.

Le vent étant entre l'*O.* et le *N.*, on range à stribord les îlots de *Tat* et de *Græsholm* et les écueils voisins; mais on doit diminuer de voiles en approchant du port, et laisser tomber l'ancre à l'instant même qu'on y entre (2).

Le phare de Christians-Oe est élevé de 92 pieds au-dessus du niveau de la mer; et ses clartés consolantes sont aperçues à une distance de cinq lieues marines. On lui a donné ce degré d'élévation afin que les navigateurs ne fussent point exposés de le confondre avec le phare de Bornholm.

Deux grosses tours, dont l'une est appelée le *Château*, et cinq ou six batteries construites en quartiers de rochers et en terre apportée de Bornholm; voilà en quoi consistent les forti-

(1) *Ring* veut dire *anneau;* il y a dans ces rochers des anneaux pour amarrer les bâtimens.

(2) *Lous*, Instruction pour les pilotes, en danois.

fications de Christians-Oe et de Friderikshohm. Il est naturel qu'on ne publie point le plan de ces batteries; mais il semble pourtant évident, par l'inspection du plan hydrographique, que l'îlot de Græsholm, dépourvu de toutes fortifications, pourroit offrir à l'ennemi une position d'où il bombarderoit les autres îles. Observons toutefois que les Anglais, en 1808, ont fait une attaque infructueuse sur ces îles.

Les habitans, parmi lesquels il y en a qui n'ont jamais vu d'autre terre que leurs stériles rochers, sont au nombre de 446, dont 90 soldats; le reste sont des pilotes habiles ou d'industrieux pêcheurs. En temps de guerre, on fait venir de Bornholm 600 hommes, et l'on ferme le port avec deux grosses chaînes.

Il règne le meilleur ordre parmi ces insulaires, et l'on trouve à Friderikshohm une très-bonne école où l'on enseigne, entre autres, l'histoire et la géographie, d'après d'excellens livres élémentaires (1).

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler des productions de ces rochers où l'on n'a pu former une dixaine de jardins qu'en apportant

(1) *Fick*, Voyage, etc. *Ephém. Géograph.*, XXVI, 203.

de la terre de Bornholm ; il faut pourtant en dire quelques mots.

Les *eyder* (*anas mollissima* ; L.) qui se montrent aussi à Bornholm, demeurent en grand nombre sur les rochers que nous venons de décrire ; protégés contre toute poursuite, par les ordres du gouvernement, ces oiseaux voltigent sans crainte au milieu des bâtimens mouillés dans le port ; deux fois par an, le commandant lève sur ce peuple ailé, dont il est le protecteur, un tribut assez considérable ; il fait recueillir l'*édredon* ou le fin plumage dont leurs nids sont remplis ; le patient oiseau construit encore un troisième nid, auquel il est défendu de toucher.

La pêche est abondante et consiste dans les mêmes espèces que celles qui se trouvent autour de Bornholm.

L'île de Christians-Oe contient une carrière de très-bonnes pierres de construction.

Le *Græsholm* offre un peu de verdure : un habitant de Christians-Oe y amena naguère deux bœufs ; il vint de temps en temps les visiter avec sa famille ; les animaux ne voyant d'autres êtres vivans, prirent pour leurs maîtres une telle affection, que plusieurs fois s'élançant au milieu des flots, ils suivirent leur bateau à la nage comme des chiens, et ne retournèrent dans l'îlot que

lorsqu'on les y forçoit. Ce trait prouve que les circonstances peuvent rendre tout animal susceptible d'affections fortes ; il sert d'ailleurs à démontrer la vérité de plusieurs traits historiques, entre autres celui du bœuf qui, en traversant le *Bosphore*, ouvrit la première communication entre l'Europe et l'Asie, trait que l'on avoit jusqu'à présent regardé comme fabuleux.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XXII.

VOYAGE de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Perouse; publié par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, sous le ministère de Son Excellence le vice-amiral Decrès, comte de l'Empire; rédigé par M. DE ROSSEL, ancien capitaine de vaisseau.

(PREMIER EXTRAIT.)

L'OBJET primitif de ce voyage, la recherche du célèbre et infortuné La Perouse, le place au rang des entreprises qui intéressent à la fois l'honneur et la sensibilité de la nation française. Les découvertes auxquelles cette recherche d'un navigateur malheureusement perdu pour toujours, a donné occasion, la manière profondément savante dont elles ont été exposées, les discussions scientifiques qui accompagnent cette relation, méritent l'attention et la reconnoissance des géographes, des na-

vigateurs, des astronomes, et en général de tous ceux qui ont à cœur le progrès des sciences.

Cet ouvrage important sera le sujet de plusieurs articles dans ce Bulletin. Nous en exposerons d'abord le plan et le contenu.

Premier volume.

M. La Peroufe étoit parti de Brest le premier août 1785; et les dernières lettres qu'on en avoit reçues annonçoient qu'il devoit être de retour à l'Ile-de-France dans le courant ou sur la fin de 1788. Plus de deux années s'étant écoulées sans que l'on eût de ses nouvelles, on devoit craindre qu'il n'eût fait naufrage dans les mers semées d'écueils qui lui restoient à parcourir. Au mois de février 1791, l'assemblée nationale décréta que le roi seroit prié de faire armer deux bâtimens pour aller à la recherche de cet illustre navigateur, dont le sort avoit fixé l'attention générale, et en même temps pour reconnoître les côtes qu'il devoit visiter depuis son départ de Botany-Bay. M. *d'Entrecasteaux* fut chargé de cette honorable mission; il lui fut remis, par le gouvernement, des instructions qui sont insérées à la suite du décret concernant l'armement des deux frégates. Son mérite déjà connu, ses talens, sa longue expérience, donnèrent l'assurance que cette mission ne pouvoit être confiée à un chef plus capable de la remplir.

La publication du journal de M. d'Entrecasteaux prouvera en effet qu'il n'a rien négligé pour assurer le succès de son expédition. On verra que, sans avoir jamais perdu de vue la recherche de M. La Peroufe, il est parvenu à étendre les connoissances géographiques, et même à faire des découvertes intéressantes. A peine étoit-il arrivé au cap de Bonne-Espérance, qu'il reçut de M. *de Saint-Félix*, commandant alors la station

de l'Inde; une dépêche par laquelle cet officier l'informoit que M. La Perouse avoit pu faire naufrage sur les îles de l'*Amirauté*. Quoique les contradictions qui se trouvoient dans les renseignemens qu'il venoit de recevoir, lui laissassent peu d'espoir de le retrouver dans ces îles, il résolut de s'y rendre dans le moindre temps possible par la route la plus courte; et il n'hésita pas de profiter des pouvoirs que lui donnoient ses instructions pour changer le plan de sa campagne. Arrivé aux îles de l'Amirauté, il s'assura que M. La Perouse n'avoit eu aucune communication avec leurs habitans; dès-lors il ne s'attacha plus qu'à suivre, autant qu'il le pourroit, la route que cet illustre et infortuné navigateur s'étoit proposé de tenir: il sacrifia même souvent à ce devoir le désir qu'il auroit eu de s'arrêter dans des parages où il pouvoit faire des découvertes. L'attention scrupuleuse qu'il mit dans sa recherche pendant une navigation longue et périlleuse, est digne des plus grands éloges. Toutes les fois que les côtes dont il faisoit la reconnoissance étoient saines, et que les vents lui permettoient d'en approcher, il se tenoit constamment assez près de terre pour distinguer ce qui se passoit sur le rivage, et ne laisser échapper aucun des signaux que de malheureux naufragés auroient pu faire pour demander du secours.

M. d'Entrecasteaux visita aussi toutes les côtes que M. La Perouse avoit dû reconnoître depuis son départ de Botany-Bay; et il communiqua aussi souvent qu'il lui fut possible avec les habitans, dans l'espoir d'en obtenir des indices à l'aide desquels il auroit pu être conduit plus directement à son but, si M. La Perouse eût été forcé de s'écarter de sa route par des événemens impossibles à prévoir. Les habitans de Tongatabou donnèrent à M. d'Entrecasteaux la certitude que M. La Perouse n'avoit abordé à aucune des îles des Amis. Dans la plupart des autres lieux, la difficulté de s'entendre avec des hommes dont le langage est inconnu aux Européens,

avoit faites dans le domaine des sciences. Sa franchise, l'habitude de penser hautement, le bonheur qu'il trouvoit auprès des siens, le genre de ses travaux ne lui permettoient que rarement de se produire dans le monde. Sans intrigues, le sordide intérêt ne pouvoit l'émouvoir; sans ambition, la gloire, comme *Tacite* le dit du sage, étoit sa dernière pensée. Il doutoit sans cesse de ses propres forces; aussi, pour vivre plus à la vertu, plus aux lettres, *retiroit-il*, selon l'expression de *Montaigne*, *son ame de la presse*. Sa lecture favorite étoit l'Odyssée; et sa mémoire si riche, si bien exercée, qu'il récitoit presque, sans y penser, des tirades d'*Homère*, de *Virgile*, de *Dante*, et de *Klopstock*. La perte de son épouse qu'il aimoit tendrement, le livra à cette mélancolie qui brise l'ame, corrompt les sources de la vie, et est un des symptômes les plus inquiétans des maladies chroniques. Depuis de longues années une affection de poitrine le dévoroit, l'assiduité de ses études en aggrava les nombreux accès; enfin la mort, qui n'épargne personne, le surprit au milieu de sa brillante carrière; il succomba le 10 février dernier, aux suites d'une fièvre bilieuse nervale, âgé de 58 ans, emportant avec lui les regrets de tous les hommes de bien.

Il appartenoit à l'Académie Italienne, à celle de Copenhague, Gœttingue, Berlin, Florence, Sienne, Rome, etc., etc., etc. Il venoit d'être nommé chevalier de l'ordre de Danebrog.

Revue des Nouveaux Ouvrages historiques qui paroissent en Allemagne.

—On vient de publier le seizième volume des *Mémoires de la Société royale des Sciences de Gœttingue*, 1 vol.

grand *in-4°*, *fig.* Nous ne parlerons pas des mémoires des classes de physique, mathématiques et philologie, suivis de plusieurs discours académiques de M. Heyne, et de l'éloge de J. F. Gmelin, par le même. La partie historique et géographique contient les articles suivans :

1° *A. S. Sylvestre de Sacy*, sur la signification des mots *Tensil* et *Tawil*, dans les livres qui traitent de la religion des Druses ;

2° *C. G. Heyne*, sur l'usage religieux des Babyloniens, d'après lequel les femmes se prostituoient au Temple de Vénus, Hérodote I, 199 ;

3° *T. C. Tychsen*, sur l'origine et l'histoire des Afganiens ;

4° *C. Meiners*, histoire de la charge de chancelier académique dans les universités françaises et italiennes, premier et second mémoires ;

5° *C. Heyne*, sur le *sacerdoce comanien*, ainsi que sur la concordance des religions en-deça et au-delà du Mont Taurus en général ;

6° *C. Tychsen*, sur le commerce et la navigation des Juifs avant l'exil babylonien ;

7° *A. L. Heeren*, explication du planiglobe au Musée-Borgia à Velitri, donnant la surface de la terre, telle qu'on se la figuroit avant le milieu du quinzième siècle, avec des idées sur la confection d'une bonne histoire des cartes géographiques ;

8° *C. Heyne*, l'interprétation du langage mystique réduite aux premières causes et bases des mythes, et aux principes réglés qui en dérivent. — Nous donnerons des extraits de ces Mémoires.

— Il paroît une *Histoire du commerce Byzantin, jusqu'à la fin des croisades* ; par M. *Hullmann*.

L'introduction de cet intéressant ouvrage, offre un

avoit faites dans le domaine des sciences. Sa franchise, l'habitude de penser hautement, le bonheur qu'il trouvoit auprès des siens, le genre de ses travaux ne lui permettoient que rarement de se produire dans le monde. Sans intrigues, le sordide intérêt ne pouvoit l'émouvoir; sans ambition, la gloire, comme *Tacite* le dit du sage, étoit sa dernière pensée. Il doutoit sans cesse de ses propres forces; aussi, pour vivre plus à la vertu, plus aux lettres, *retiroit-il*, selon l'expression de *Montaigne*, *son ame de la presse*. Sa lecture favorite étoit l'Odyssée; et sa mémoire si riche, si bien exercée, qu'il récitoit presque sans y penser, des tirades d'*Homère*, de *Virgile*, de *Dante*, et de *Klopstock*. La perte de son épouse qu'il aimoit tendrement, le livra à cette mélancolie qui brise l'ame, corrompt les sources de la vie, et est un des symptômes les plus inquiétans des maladies chroniques. Depuis de longues années une affection de poitrine le dévoroit, l'assiduité de ses études en aggrava les nombreux accès; enfin la mort, qui n'épargne personne, le surprit au milieu de sa brillante carrière; il succomba le 10 février dernier, aux suites d'une fièvre bilieuse nervale, âgé de 58 ans, emportant avec lui les regrets de tous les hommes de bien.

Il appartenoit à l'Académie Italienne, à celle de Copenhague, Gœttingue, Berlin, Florence, Sienne, Rome, etc., etc., etc. Il venoit d'être nommé chevalier de l'ordre de Danebrog.

Revue des Nouveaux Ouvrages historiques qui paroissent en Allemagne.

—On vient de publier le seizième volume des *Mémoires de la Société royale des Sciences de Gœttingue*, 1 vol.

grand *in*-4°, *fig.* Nous ne parlerons pas des mémoires des classes de physique, mathématiques et philologie, suivis de plusieurs discours académiques de M. Heyne, et de l'éloge de J. F. Gmelin, par le même. La partie historique et géographique contient les articles suivans :

1° *A. S. Sylvestre de Sacy*, sur la signification des mots *Tenzil* et *Tawil*, dans les livres qui traitent de la religion des Druses ;

2° *C. G. Heyne*, sur l'usage religieux des Babyloniens, d'après lequel les femmes se prostituoient au Temple de Vénus, Hérodote I, 199;

3° *T. C. Tychsen*, sur l'origine et l'histoire des Afganiens ;

4° *C. Meiners*, histoire de la charge de chancelier académique dans les universités françaises et italiennes, premier et second mémoires ;

5° *C. Heyne*, sur le *sacerdoce comanien*, ainsi que sur la concordance des religions en-deça et au-delà du Mont Taurus en général ;

6° *C. Tychsen*, sur le commerce et la navigation des Juifs avant l'exil babylonien;

7° *A. L. Heeren*, explication du planiglobe au Musée-Borgia à Velitri, donnant la surface de la terre, telle qu'on se la figuroit avant le milieu du quinzième siècle, avec des idées sur la confection d'une bonne histoire des cartes géographiques ;

8° *C. Heyne*, l'interprétation du langage mystique réduite aux premières causes et bases des mythes, et aux principes réglés qui en dérivent. — Nous donnerons des extraits de ces Mémoires.

— Il paroît une *Histoire du commerce Byzantin, jusqu'à la fin des croisades ;* par *M. Hullmann*.

L'introduction de cet intéressant ouvrage, offre un

aperçu général du commerce de l'ancienne Byzance et du commerce aux Indes. Justinien fut le premier qui entrava ce commerce, en établissant le monopole des grains qui dura jusqu'au temps des croisades. Il exista cependant toujours une espèce de commerce libre, dont l'histoire peut être divisée en trois sections. La première est celle de *commerce oriental*, divisée en deux périodes selon les routes. La première de ces périodes est celle des temps les plus reculés, jusque vers la fin du XIIe siècle, où le commerce se faisoit par la route d'Egypte et de Syrie. Les Italiens, et particulièrement les Vénitiens, s'emparèrent successivement de ce commerce, pendant que les Grecs de Constantinople étoient habituellement en guerre avec les princes orientaux. La seconde période commence vers la fin du XIIe siècle, et termine au XIVe. Pendant cette période, le commerce se faisoit par Azof et par la Bucharie; on trouva cependant un chemin plus court, pour faire passer les marchandises des Indes en Europe, par l'Asie antérieure et par la Tauride; un commerce d'interlope eut toujours lieu directement par l'Égypte, et indirectement par Tunis et Barca : car les villes commerçantes de l'Italie, bravoient même les interdictions ecclésiastiques.

Le *commerce de l'occident* se divise encore en deux périodes, d'après les Nations qui s'en sont occupées. Dès les premiers temps jusqu'au XIIe siècle, le commerce étoit entre les mains des Avares, des Bulgares et des Hongrois. De la fin du XIIe siècle jusqu'à la fin du XIIIe siècle, ce commerce échut aux Autrichiens et à la ville de Ratisbonne. L'auteur observe que, jusque vers la fin des croisades, il n'existoit point de commerce en gros entre l'Italie et l'Allemagne, ni par terre, ni par mer; mais qu'il y eut des relations commerciales continuelles entre

Constantinople et les pays situés au nord-ouest. Les objets d'importation et d'exportation de chaque commerce, sont indiqués avec exactitude.

Le *commerce du Nord* est classé d'après ses propriétaires, ses changemens et ses objets.

Dans le troisième chapitre de l'ouvrage, l'auteur traite du commerce libre de Constantinople, qu'on peut diviser : 1° En commerce passif des maisons grecques de cette ville; 2° En commerce de transit; 3° En commerce indigène; 4° En commerce des étrangers à Constantinople; 5° En paiemens ou commerce d'argent.

— On dit beaucoup de bien de l'*Histoire de la Pologne* par M. *Bornschein*. Si cet ouvrage est aussi exact et aussi profond qu'on le dit, il seroit à désirer qu'il fût traduit en français, car quelques belles pages de M. de Rhulières ne peuvent pas tenir lieu des notions solides, authentiques et complètes qui lui manquent.

— *L'Histoire du commerce de la Pologne*, par M. *Jechel*, renferme des détails précieux pour la Statistique. Cet ouvrage paroît à Vienne.

— C'est aussi à Vienne qu'a paru l'*Histoire de Raguse*, par M. *Engel*. Raguse présentoit jusqu'à présent une lacune dans l'histoire spéciale de l'Europe; car l'ouvrage italien d'*Appendini* offroit plutôt un choix des matériaux, qu'un récit historique complet. Nous donnerons incessamment un précis historique tiré de ces deux sources.

— M. *Théophile-Murr* a fait paroître à Munich une *dissertation sur la couronne des rois d'Italie*, vulgairement nommée *la Couronne de fer*. « Cette couronne a » six pouces de diamètre et deux pouces et demi de largeur; elle est d'or, mais dans la circonférence intérieure, » on voit *un cercle de fer* qu'on prétend avoir été forgé » d'un des clous de la Sainte-Croix..... Quoique le nom

aperçu général du commerce de l'ancienne Byzance et du commerce aux Indes. Justinien fut le premier qui entrava ce commerce, en établissant le monopole des grains qui dura jusqu'au temps des croisades. Il exista cependant toujours une espèce de commerce libre, dont l'histoire peut être divisée en trois sections. La première est celle de *commerce oriental*, divisée en deux périodes selon les routes. La première de ces périodes est celle des temps les plus reculés, jusque vers la fin du XIIe siècle, où le commerce se faisoit par la route d'Egypte et de Syrie. Les Italiens, et particulièrement les Vénitiens, s'emparèrent successivement de ce commerce, pendant que les Grecs de Constantinople étoient habituellement en guerre avec les princes orientaux. La seconde période commence vers la fin du XIIe siècle, et termine au XIVe. Pendant cette période, le commerce se faisoit par Azof et par la Bucharie; on trouva cependant un chemin plus court, pour faire passer les marchandises des Indes en Europe, par l'Asie antérieure et par la Tauride; un commerce d'interlope eut toujours lieu directement par l'Egypte, et indirectement par Tunis et Barca: car les villes commerçantes de l'Italie, bravoient même les interdictions ecclésiastiques.

Le *commerce de l'occident* se divise encore en deux périodes, d'après les Nations qui s'en sont occupées. Dès les premiers temps jusqu'au XIIe siècle, le commerce étoit entre les mains des Avares, des Bulgares et des Hongrois. De la fin du XIIe siècle jusqu'à la fin du XIIIe siècle, ce commerce échut aux Autrichiens et à la ville de Ratisbonne. L'auteur observe que, jusque vers la fin des croisades, il n'existoit point de commerce en gros entre l'Italie et l'Allemagne, ni par terre, ni par mer; mais qu'il y eut des relations commerciales continuelles entre

Constantinople et les pays situés au nord-ouest. Les objets d'importation et d'exportation de chaque commerce, sont indiqués avec exactitude.

Le *commerce du Nord* est classé d'après ses propriétaires, ses changemens et ses objets.

Dans le troisième chapitre de l'ouvrage, l'auteur traite du commerce libre de Constantinople, qu'on peut diviser: 1° En commerce passif des maisons grecques de cette ville; 2° En commerce de transit; 3° En commerce indigène; 4° En commerce des étrangers à Constantinople; 5° En paiemens ou commerce d'argent.

— On dit beaucoup de bien de l'*Histoire de la Pologne* par M. *Bornschein*. Si cet ouvrage est aussi exact et aussi profond qu'on le dit, il seroit à désirer qu'il fût traduit en français, car quelques belles pages de M. de Rhulières ne peuvent pas tenir lieu des notions solides, authentiques et complètes qui lui manquent.

— *L'Histoire du commerce de la Pologne*, par M. *Jeckel*, renferme des détails précieux pour la Statistique. Cet ouvrage paroît à Vienne.

— C'est aussi à Vienne qu'a paru l'*Histoire de Ragusa*, par M. *Engel*. Raguse présentoit jusqu'à présent une lacune dans l'histoire spéciale de l'Europe; car l'ouvrage italien d'*Appendini* offroit plutôt un choix des matériaux, qu'un récit historique complet. Nous donnerons incessamment un précis historique tiré de ces deux sources.

— M. *Théophile-Murr* a fait paroître à Munich une *dissertation sur la couronne des rois d'Italie*, vulgairement nommée *la Couronne de fer*. « Cette couronne a » six pouces de diamètre et deux pouces et demi de lar- » geur; elle est d'or, mais dans la circonférence intérieure, » on voit *un cercle de fer* qu'on prétend avoir été forgé » d'un des clous de la Sainte-Croix..... Quoique le nom

» de la couronne de fer ne soit pas mentionné entièrement » au XIIIe siècle ; quelques savans en font remonter » l'origine à Constantin-le-Grand. Il seroit plus raisonnable de croire avec *Bayer*, qu'elle a été envoyée aux » Lombards par Constantin Porphyiogénète ; du moins, » on en trouve de semblables couronnes sur plusieurs » monumens grecs, et entre autres sur une monnoie de » *Léon l'Isaurique*. A. 741..... En ayant égard aux petites » dimensions de cette couronne, on est tenté de croire » qu'elle a été faite pour le couronnement d'un prince » en bas âge, et probablement pour celui d'*Adelwald*, » fils d'*Agilulf*, en l'an 605. »

M. Murr décrit encore la couronne de Théodelinde et celle d'Agilulf. Des deux gravures dont cette dissertation est accompagnée, l'une représente la couronne de fer dans ses vraies dimensions, par conséquent mieux qu'elle ne l'est dans Fontanini et Muratori ; l'autre offre la couronne de Théodelinde d'après Muratori.

— Sous le titre un peu bizarre : *Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs*, il va paroître à Vienne un recueil périodique consacré à l'Histoire, la Géographie, la Littérature, la Philosophie et les antiquités de l'Orient. Il en sera publié par an quatre cahiers qui formeront un volume de 300 pages *in-folio*. Les rédacteurs, qui pour la plupart demeurent à Vienne et à Constantinople, se proposent de publier la traduction de beaucoup de morceaux inédits qu'ils tireront de la Bibliothèque Impériale de Vienne, de celle de M. le Comte Wenceslas Rzewusky également à Vienne, et de celles d'*Abdul-Hamid* et de *Ragib-Pacha*, à Constantinople. Les articles de ce recueil seront écrits en *allemand, latin, français, espagnol, italien*, etc. M. le Comte de Rzewusky s'est généreusement chargé des frais de l'impression.

MÉMOIRES de la comtesse de LICHTENAU, écrits par elle-même en 1808; suivis d'une Correspondance relative à ses Mémoires, et tirée de son porte-feuille; traduits de l'allemand, par J. F. G. PROPIAC (1).

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler de madame Rietz, comtesse de Lichtenau, maîtresse de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. L'amicale persévérance (2) de ce prince pour elle, lui attira mille envieux. Mais tant que Frédéric-Guillaume II vécut, les courtisans, habiles dans l'art de feindre, vantèrent à l'envi la beauté, les grâces, l'esprit, la bienfaisance de cette favorite, et leur encens fuma partout pour elle. Le roi mourut, l'idole fut brisée le jour même.

La comtesse fut arrêtée, ses papiers furent saisis, ses biens confisqués, et trois ans de captivité dans la citadelle de Glogau parurent une punition trop douce aux yeux de ceux qui avoient juré sa perte. Ce fut alors que la calomnie la peignit sous les couleurs les plus affreuses. On lui imputa toutes les fautes du règne précédent, tous les malheurs du règne actuel, et son nom fut voué à l'infamie dans des journaux, dans des libelles, et dans quelques Ouvrages politiques.

Cependant, après un scrupuleux examen, son innocence fut reconnue dans tout son jour, et la liberté lui fut rendue. Jusque-là, la comtesse avoit gardé le silence; mais l'injustice continuant de la poursuivre, elle composa ses Mémoires, et se décida à les rendre publics. « Attaquée, » dit-elle, mais non vaincue, avec toute la force et la » dignité que donne à l'innocence un malheur non mé-

(1) Un volume in-8°. Prix 5 fr. broché, pris à Paris, et 6 fr. 25 cent., *franc de port*, par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(2) C'est le nom que madame de Lichtenau donne elle-même à l'attachement que le roi conserva pour elle jusqu'au dernier soupir.

» de la couronne de fer ne soit pas mentionné entièrement » au XIIIe siècle, quelques savans en font remonter » l'origine à Constantin-le-Grand. Il seroit plus raisonnable » de croire avec *Bayer*, qu'elle a été envoyée aux » Lombards par Constantin Porphyiogénète; du moins, » on en trouve de semblables couronnes sur plusieurs » monumens grecs, et entre autres sur une monnoie de » *Léon l'Isaurique*. A. 741..... En ayant égard aux petites » dimensions de cette couronne, on est tenté de croire » qu'elle a été faite pour le couronnement d'un prince » en bas âge, et probablement pour celui d'*Adelwald*, » fils d'*Agilulf*, en l'an 605. »

M. Murr décrit encore la couronne de Théodelinde et celle d'Agilulf. Des deux gravures dont cette dissertation est accompagnée, l'une représente la couronne de fer dans ses vraies dimensions, par conséquent mieux qu'elle ne l'est dans Fontanini et Muratori; l'autre offre la couronne de Théodelinde d'après Muratori.

— Sous le titre un peu bizarre : *Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs*, il va paroître à Vienne un recueil périodique consacré à l'Histoire, la Géographie, la Littérature, la Philosophie et les antiquités de l'Orient. Il en sera publié par an quatre cahiers qui formeront un volume de 300 pages *in-folio*. Les rédacteurs, qui pour la plupart demeurent à Vienne et à Constantinople, se proposent de publier la traduction de beaucoup de morceaux inédits qu'ils tireront de la Bibliothèque Impériale de Vienne, de celle de M. le Comte Wenceslas Rzewusky également à Vienne, et de celles d'*Abdul-Hamid* et de *Ragib-Pacha*, à Constantinople. Les articles de ce recueil seront écrits en *allemand, latin, français, espagnol, italien*, etc. M. le Comte de Rzewusky s'est généreusement chargé des frais de l'impression,

MÉMOIRES de la comtesse de LICHTENAU, écrits par elle-même en 1808; *suivis d'une Correspondance relative à ses Mémoires, et tirée de son porte-feuille; traduits de l'allemand, par J. F. G. PROPIAC* (1).

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler de madame Rietz, comtesse de Lichtenau, maîtresse de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. L'amicale persévérance (2) de ce prince pour elle, lui attira mille envieux. Mais tant que Frédéric-Guillaume II vécut, les courtisans, habiles dans l'art de feindre, vantèrent à l'envi la beauté, les grâces, l'esprit, la bienfaisance de cette favorite, et leur encens fuma partout pour elle. Le roi mourut, l'idole fut brisée le jour même.

La comtesse fut arrêtée, ses papiers furent saisis, ses biens confisqués, et trois ans de captivité dans la citadelle de Glogau parurent une punition trop douce aux yeux de ceux qui avoient juré sa perte. Ce fut alors que la calomnie la peignit sous les couleurs les plus affreuses. On lui imputa toutes les fautes du règne précédent, tous les malheurs du règne actuel, et son nom fut voué à l'infamie dans des journaux, dans des libelles, et dans quelques Ouvrages politiques.

Cependant, après un scrupuleux examen, son innocence fut reconnue dans tout son jour, et la liberté lui fut rendue. Jusque-là, la comtesse avoit gardé le silence; mais l'injustice continuant de la poursuivre, elle composa ses Mémoires, et se décida à les rendre publics. « Attaquée, » dit-elle, mais non vaincue, avec toute la force et la » dignité que donne à l'innocence un malheur non mé-

(1) Un volume in-8°. Prix 5 fr. broché, pris à Paris, et 6 fr. 25 cent., *franc de port*, par la poste. A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(2) C'est le nom que madame de Lichtenau donne elle-même à l'attachement que le roi conserva pour elle jusqu'au dernier soupir.

» rité, armée enfin de preuves dont je puis garantir l'au» thenticité, je vais mettre au grand jour tous les rap» ports directs ou indirects que j'ai eus à la cour de Prusse. »

Ce sont ces Mémoires, suivis d'une correspondance qui y est relative, dont nous annonçons aujourd'hui une traduction faite avec beaucoup de soin. On trouve dans la première partie de cet intéressant ouvrage un mélange aussi neuf qu'extraordinaire de simplicité et de force, de naïveté et de grandeur d'ame. Madame de Lichtenau, comme femme, est bien loin de se croire à l'abri de tout reproche; mais l'aveu sincère de ses foiblesses est fait pour désarmer le moraliste le plus sévère. Maîtresse de Frédéric-Guillaume II quand il n'était que prince royal, elle partagea sa pauvreté, et lui prouva qu'il jouissoit d'un plaisir rare pour un prince, celui d'être aimé pour lui-même. L'amour, ce sentiment passager, céda la place à un autre plus durable. D'amante tendre et passionnée, la comtesse devint amie sincère et fidèle. Le prince royal abandonna son ame aux mêmes sentimens ; et quand il fut monté sur le trône, ni l'éclat de sa couronne, ni les intrigues de sa cour, ni l'empire de ses nouvelles maîtresses, ne purent porter la moindre altération à son attachement pour la comtesse.

La seconde partie de cet ouvrage, c'est-à-dire la correspondance tirée du porte-feuille de la comtesse de Lichtenau, contient plusieurs Lettres remarquables par leur originalité. De ce nombre sont celles de lord Bristol, d'Arthur Paget, du chevalier de Saxe, de M. Micali, et du célèbre Lavater.

C'est surtout le *lord Bristol* qui dans ces lettres développe un caractère très-original. Cet évêque anglais blasphème le nom de Dieu et nie l'existence de l'ame, en même temps qu'il s'écrie: Qu'on me cherche des malheureux pour que je les rende heureux. Passionné pour le beau sexe, quoiqu'âgé de soixante et quinze ans, il mêle dans ses lettres à madame de Lichtenau la galanterie à la politique, et médite tour à tour le projet de faire avec cette dame un voyage romanesque en Egypte et celui de *partager la France, coûte que coûte*. Ses idées sur le partage de la France en un *royaume* au sud de la Loire et une *république* au nord, nous paroissent très-remarquables, attendu que ce drôle d'Evêque étoit un des amis et des agens du ministre Pitt.

Ce qui nous a le plus agréablement frappés et ce qui produira sans doute le même effet sur le lecteur, c'est la tendresse et la vénération avec lesquelles la comtesse de Lichtenau parle de Frédéric-Guillaume II dans ses mémoires. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, elle fait remarquer ses belles qualités, jette un voile sur ses défauts, le défend avec chaleur, et s'oublie toujours elle-même pour lui payer le tribut de son amour et de sa reconnoissance. En lisant les mémoires de la comtesse de Lichtenau, il est impossible de ne pas la plaindre des persécutions auxquelles elle a été en butte. On l'aime; on oublie ses foiblesses, ses torts, et on ne peut s'empêcher de désirer vivement que des historiens estimables, tels que M. *de Ségur*, cessent de répéter dans leurs ouvrages les vagues calomnies que la haine a répandues contre cette femme intéressante.

N. B. Le *Bulletin* prochain contiendra l'analyse du *Voyage* de M. *de Guigne*, de l'*Histoire romaine* de M. *Royon*, du *Tableau historique des Nations*, par M. *Joudot;* et beaucoup de nouvelles géographiques, que l'espace ne permet pas d'insérer dans ce cahier.

» rité, armée enfin de preuves dont je puis garantir l'au-» thenticité, je vais mettre au grand jour tous les rap-» ports directs ou indirects que j'ai eus à la cour de Prusse. »

Ce sont ces Mémoires, suivis d'une correspondance qui y est relative, dont nous annonçons aujourd'hui une traduction faite avec beaucoup de soin. On trouve dans la première partie de cet intéressant ouvrage un mélange aussi neuf qu'extraordinaire de simplicité et de force, de naïveté et de grandeur d'ame. Madame de Lichtenau, comme femme, est bien loin de se croire à l'abri de tout reproche; mais l'aveu sincère de ses foiblesses est fait pour désarmer le moraliste le plus sévère. Maîtresse de Frédéric-Guillaume II quand il n'était que prince royal, elle partagea sa pauvreté, et lui prouva qu'il jouissoit d'un plaisir rare pour un prince, celui d'être aimé pour lui-même. L'amour, ce sentiment passager, céda la place à un autre plus durable. D'amante tendre et passionnée, la comtesse devint amie sincère et fidèle. Le prince royal abandonna son ame aux mêmes sentimens; et quand il fut monté sur le trône, ni l'éclat de sa couronne, ni les intrigues de sa cour, ni l'empire de ses nouvelles maîtresses, ne purent porter la moindre altération à son attachement pour la comtesse.

La seconde partie de cet ouvrage, c'est-à-dire la correspondance tirée du porte-feuille de la comtesse de Lichtenau, contient plusieurs Lettres remarquables par leur originalité. De ce nombre sont celles de lord Bristol, d'Arthur Paget, du chevalier de Saxe, de M. Micali, et du célèbre Lavater.

C'est surtout le *lord Bristol* qui dans ces lettres développe un caractère très-original. Cet évêque anglais blasphème le nom de Dieu et nie l'existence de l'ame, en même temps qu'il s'écrie: Qu'on me cherche des malheureux pour que je les rende heureux. Passionné pour le beau sexe, quoiqu'âgé de soixante et quinze ans, il mêle dans ses lettres à madame de Lichtenau la galanterie à la politique, et médite tour à tour le projet de faire avec cette dame un voyage romanesque en Egypte et celui de *partager la France, coûte que coûte*. Ses idées sur le partage de la France en un *royaume* au sud de la Loire et une *république* au nord, nous paroissent très-remarquables, attendu que ce drôle d'Evêque étoit un des amis et des agens du ministre Pitt.

Ce qui nous a le plus agréablement frappés et ce qui produira sans doute le même effet sur le lecteur, c'est la tendresse et la vénération avec lesquelles la comtesse de Lichtenau parle de Frédéric-Guillaume II dans ses mémoires. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, elle fait remarquer ses belles qualités, jette un voile sur ses défauts, le défend avec chaleur, et s'oublie toujours elle-même pour lui payer le tribut de son amour et de sa reconnoissance. En lisant les mémoires de la comtesse de Lichtenau, il est impossible de ne pas la plaindre des persécutions auxquelles elle a été en butte. On l'aime; on oublie ses foiblesses, ses torts, et on ne peut s'empêcher de désirer vivement que des historiens estimables, tels que M. *de Ségur*, cessent de répéter dans leurs ouvrages les vagues calomnies que la haine a répandues contre cette femme intéressante.

N. B. Le *Bulletin* prochain contiendra l'analyse du *Voyage* de M. *de Guigne*, de l'*Histoire romaine* de M. *Royon*, du *Tableau historique des Nations*, par M. *Joudot;* et beaucoup de nouvelles géographiques, que l'espace ne permet pas d'insérer dans ce cahier.

Son Altesse Mgr. Le Prince de Ligne,

d'Amblise et du St. Empire, Souverain de Fagnolles et Comte immédiat en Empire; Grand d'Espagne de la première Classe, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, Feld-Maréchal Lieutenant, Gouverneur de Mons, Colonel propriétaire d'un Régiment d'infanterie au Service de Sa Majesté l'Empereur et Roi de Hongrie &c. &c. &c.

RÉFLEXIONS

SUR LES ANCIENNES

OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES DES CHINOIS,

ET SUR L'ÉTAT DE LEUR EMPIRE DANS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS,

Lues à l'Institut de France;

Par M. DE GUIGNE fils.

PREMIÈRE PARTIE.

Exposé historique des observations astronomiques des Chinois, depuis leurs premiers princes jusqu'à l'an 776 avant J. C.

Presque tous les peuples ont montré le désir de rendre leur origine illustre, ou de la faire remonter à une époque très-reculée; mais peu ont poussé cette recherche aussi loin que les Chinois. Admirateurs d'eux-mêmes, et croyant l'emporter sur le reste des hommes par leur mérite et leurs connoissances, ils ont travaillé

dans tous les temps à faire croire qu'ils étoient depuis longues années très-versés dans les sciences, et principalement dans l'astronomie. Qu'un peuple soit assez infatué de lui-même pour être persuadé de sa supériorité, cela est très-possible; mais les Européens doivent-ils aveuglément embrasser cette opinion et admettre, sans examen, que les Chinois, dès le commencement de leur empire, avoient des connoissances profondes en astronomie?

L'astrologie peut être considérée comme la mère de l'astronomie: les Chinois, comme tous les autres peuples, se sont adonnés à cette dernière science; mais loin d'y faire des progrès, ils sont restés à l'entrée d'une carrière que les autres nations ont parcourue avec tant de succès, et s'ils font quelque usage de l'astronomie, c'est parce qu'ils ne peuvent s'en passer pour les observations des astres, dont ils rapportent tous les mouvemens aux différentes circonstances de la vie. Cependant, les Chinois, malgré la prédilection marquée qu'ils ont eue et qu'ils ont encore pour l'astrologie, n'ont pas voulu passer pour des astrologues, mais ont été jaloux du titre d'astronomes; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette idée ridicule de vouloir se donner pour plus habiles qu'ils ne l'étoient réellement, les a tellement aveuglés, que dans les passages de leurs anciens

livres, ils ont trouvé de l'astronomie où il n'y en avoit pas, et ont cherché, par l'explication de ces mêmes passages, à faire voir que dès l'origine de leur monarchie ils faisoient des observations astronomiques.

Il n'est pas surprenant, d'après cela, que des Européens qui n'entendent pas la langue des Chinois, et qui ne peuvent étudier ce peuple que dans les traductions qu'on a faites de son histoire, aient pu s'imaginer que l'astronomie avoit été cultivée avec succès à la Chine, et qu'on y avoit fait des observations dès la plus haute antiquité. C'est pour démontrer le contraire, et pour prouver que ces observations ont été mal représentées, que je me propose de les rapporter telles qu'elles sont consignées dans les Annales chinoises, c'est-à-dire en n'offrant que le texte seul, dégagé de toute espèce de commentaire, et traduit dans le vrai sens que chaque mot doit avoir, afin de mettre le lecteur à portée de reconnoître que ces mêmes observations sont fort douteuses, et par conséquent insuffisantes pour la chronologie. Cependant, comme on pourroit croire que mon but, dans cet exposé, est de déprécier le mérite des Chinois ou des différens auteurs qui ont écrit sur cette nation, je n'avancerai rien sans citer les missionnaires, soit pour m'appuyer de leur témoignage, soit enfin pour

prouver que mon opinion est fondée et impartiale.

Le P. Amiot (1), en parlant de Souy-jin, dit « que ce personnage célèbre, et vivant longtemps avant Fo-Hy, fit fleurir les sciences et les arts; que sous lui on distingua les quatre parties du monde, qu'on connut les deux poles, qu'on fit une sphère universelle, qu'on traça un cadran pour distinguer les heures du jour; enfin, qu'on eut connoissance des constellations qui occupent le ciel, et des cinq planètes qui le parcourent chacune dans un espace de temps particulier. »

Ce passage ne tend à rien moins qu'à faire croire que les anciens Chinois étoient très-habiles; mais que dira-t-on lorsqu'on saura que les Annales chinoises qui sont à la bibliothèque impériale, et dont j'ai une édition, ne font aucune mention des découvertes attribuées à Souy-jin qui lui-même n'y est indiqué que par son seul nom absolument isolé? ces prétendues connoissances s'évanouissent; et c'est ce qui arrive à la plupart des observations faites sous différens princes, et que je vais rapporter suivant l'ordre chronologique.

L'empereur Fo-Hy fit, dit-on, des observations astronomiques : cette assertion n'est d'au-

(1) Missionn., t. XIII, p. 199.

cun poids, puisque le texte des Annales n'en parle pas, et qu'il n'en est question que dans les commentaires qui ont été ajoutés lors du rétablissement de l'histoire après l'incendie des livres sous Chy-Hoang-Ty des Tsin, l'an 213 avant J. C., ou même beaucoup plus tard, par conséquent 2900, 3000 et 4500 ans après la prétendue existence de Fo-Hy : or, quelle confiance doit-on donner à des passages mis après coup, et composés par des écrivains qui n'avoient aucuns mémoires pour parler d'événemens passés depuis un grand nombre de siècles?

L'empereur Hoang-Ty, dit le texte des Annales, *établit des ministres pour observer le ciel :* «LY-TCHEN-TIEN-TCHY-KOUAN» ; mais si on examine avec attention cette phrase, on n'y verra qu'une institution purement superstitieuse; car le mot TCHEN veut dire *deviner, examiner les sorts.* Hoang-Ty, en créant ces ministres, les chargeoit, non de faire des observations astronomiques, mais uniquement du soin des sorts, que les Chinois consultent dans toutes les occasions, ce dont il est aisé de se convaincre en lisant le Chouking et les Annales, où l'on voit à chaque page qu'on consulte les sorts. On est donc fondé de dire que Hoang-Ty n'a point fait faire des observations astronomiques, d'autant plus que le texte n'en parle point, et ne fait mention que d'officiers

dont l'institution n'avoit pour but que l'astrologie. Mais si dans cette circonstance on n'a pas bien saisi le motif qui faisoit agir Hoang-Ty, on va voir jusqu'à quel point le désir des commentateurs chinois de représenter leurs ancêtres comme d'habiles astronomes, les a portés à changer le vrai sens des caractères pour lui donner une interprétation analogue à leurs idées favorites.

Hoang-Ty, dit le texte des Annales, ordonne à Yong-Tching, «Tso-KAY-TIEN»; on a rendu ainsi ces paroles : Hoang-Ty *fit faire une sphère.* D'après cette phrase on doit conclure que les Chinois étoient très-instruits du temps de Hoang-Ty, l'an 2636 avant J. C.; mais cette conséquence n'est-elle pas un peu hasardée? car si, comme l'ont fait les commentateurs, on traduit le caractère KAY par le mot *couvrir,* on ne trouve aucun rapport entre *couvrir le ciel* et une sphère. Les personnes qui ne savent pas le chinois diront peut-être qu'au lieu du terme *couvrir* on peut employer celui de *couvercle,* et qu'alors il y a de l'analogie entre *le couvercle* ou la calotte *du ciel* et une sphère; mais pour traduire ainsi, il faudroit que dans la phrase chinoise Tso-KAY-TIEN, le caractère TIEN précédât celui de KAY, et qu'il y eût Tso-TIEN-KAY: car si on laisse subsister la phrase telle qu'elle est, et qu'on adopte le mot *couvercle,* le sens

sera que Hoang-Ty *fit faire un couvercle pour le ciel,* ce qui est très-difficile à comprendre. Mais il ne s'agit pas ici d'aider à la signification des caractères, ou d'en intervertir l'ordre, ce qui, dans la langue chinoise, dénature absolument le sens de la phrase; il faut, sans rien changer, examiner si les mots TSO-KAY-TIEN ont un rapport quelconque avec une sphère.

Hoang-Ty ordonne à Yong-Tching, TSO, *de faire,* KAY, *un abrégé méthodique,* TIEN, *pour le ciel :* cette explication ne fait pas mention de sphère, et est conforme à la signification du caractère KAY, exprimé en chinois dans le dictionnaire des caractères antiques, intitulé *Tchouen-Tse-Hoey.*

Cet abrégé dont parle Hoang-Ty devoit apparemment servir à marquer ce qui pourroit arriver dans le ciel, et certes c'étoit déjà beaucoup pour des hommes peu versés dans les sciences, et qui ne connoissoient pas les nombres, puisqu'on voit Hoang-Ty ordonner, peu de temps après, à Ly-Tcheou de les faire, TSO-SSE, *facere numeros :* et il est impossible de donner une autre explication au caractère SSE; car les Chinois ayant ajouté sous le même mot, dans les commentaires, qu'on fit les balances, les poids et les mesures, ils ont prouvé par-là qu'ils trouvoient de l'analogie entre ces institutions. Il est donc difficile de comprendre

comment certains auteurs ont traduit le caractère SSE, *nombre,* par le mot *historien;* mais un peuple qui ne connoissoit pas les nombres leur ayant paru un peu trop ignorant, ils ont donné au mot SSE une autre signification pour en tirer la conséquence que les Chinois avoient déjà des historiens dans les temps les plus anciens.

On peut donc conclure avec assez de probabilité, que Hoang-Ty ne fit pas faire une sphère. Cette invention est plus qu'équivoque; il en est de même de la fameuse conjonction des cinq planètes, placée sous l'empereur Tchuen-Hio, l'an 2514 avant J. C. Voici le texte:

« Y-TEOU-CHO-KIEN-YN-TCHY-YOUE, OEY-LY-YOUEN », c. à d. Tchuen-Hio, KIEN *fixa,* YN-TCHY-YOUE *la lune yn-tchie,* TEOU-CHO *à la constellation de la grande ourse,* OEY *et en fit,* YOUEN *le commencement,* LY *du calendrier.* On voit qu'il n'est point question de planètes dans cette phrase; cette prétendue conjonction ne se trouve que dans les commentaires, et les PP. Parennin (1) et Amiot (2) la regardent comme invraisemblable. Le P. Gaubil (3) dit positivement

(1) Lettres à Mairan, 1759, p. 31.

(2) Missionn., t. XIII, p. 90.

(3) Préface de Mailla, t. I, p. 128. Lettres *id.*, t. XXI, p. 82.

« que cette conjonction des cinq planètes est fausse et n'a de fondement qu'au calendrier du temps des Han, intitulé *Tchuen-Hio*, qui est rejeté par les Chinois les plus instruits. »

Telles sont les seules observations astronomiques rapportées pour les siècles les plus reculés. On doit croire que, dégagés de ces temps fabuleux ou du moins très-incertains, et parvenus à l'époque du règne de Yao dont l'existence est moins douteuse, les textes chinois s'énonceroient alors avec plus de précision, ou que les observations seroient plus exactes, et par conséquent plus certaines; mais cela n'arrive pas, et c'est ce que je vais démontrer.

Le texte des Annales dit que Yao, LING-HY-HO-TING-JOUN-FA : c'est-à-dire Yao *donne des ordres à Hy et à Ho,* TING *d'établir,* FA *les règles,* JOUN *de l'intercalation.*

Le Chouking s'étend plus au long. Yao, suivant lui, ordonna à Hy et Ho de respecter le ciel suprême et de suivre les règles pour la supputation des mouvemens du soleil, de la lune et des étoiles.

Il ordonna à Hy-Tchong d'aller à la vallée Yu-Y (1) pour y observer le lever du soleil, afin de régler ce qui est à l'orient. L'égalité des

(1) Le Japon, suivant le P. Amiot.

jours, l'étoile Niao (1) font juger du milieu du printemps.

Il ordonna à Hy-Chou d'aller à Nan-Kiao (2) et d'y régler les changemens qu'on voit dans le midi. La longueur du jour et l'astre Ho (3) font juger du milieu de l'été.

Il ordonna à Ho-Tchong d'aller dans la vallée obscure de l'occident pour observer le coucher du soleil et régler ce qui s'achève à l'occident. L'égalité du jour et l'astre Hiu (4) font juger du milieu de l'automne.

Il ordonna à Ho-Chou d'aller dans les contrées du nord, à Yeou-Teou (5), pour observer les changemens qui arrivent dans le nord. La briéveté du jour et l'astre Mao (6) font juger du milieu de l'hiver.

Yao dit ensuite à Hy et à Ho : Remarquez une période de 366 jours ; l'intercalation d'une lune fixe les quatre saisons et détermine l'année. Il est évident que le Chouking diffère beaucoup

(1) Niao, *Phœnix* suivant le P. Amiot, *hydre* suivant le P. Gaubil. *Toucan*, selon le planisphère chinois; vol. X, Acad. des sciences.

(2) Le Tunquin.

(3) Ho, Hercule et Serpentaire, suivant le P. Amiot; *Toucan*, selon le planisphère chinois.

(4) Hiu, Verseau.

(5) Petchely.

(6) Mao, Pleyades.

des Annales; mais sans nous arrêter à examiner les ordres donnés par Yao, et comment, à cette époque, ce prince pouvoit envoyer au Japon et au Tunquin, écoutons ce que pense le père Amiot (1). « Cherchons, dit ce missionnaire, si quelque fait ou quelque monument atteste que le solstice d'hiver a été observé, la vingtième année du règne de Yao au premier degré de la constellation Hiu : il ne s'en trouve aucun; les King n'en offrent point. Si nous passons à l'histoire, tout ce qu'elle dit se réduit à ce peu de mots : Yao charge Hy et Ho de calculer, d'observer et d'instruire les peuples de la connoissance des temps. Il ordonne à Hy et à Ho de composer des règles pour l'intercalation des lunes, de déterminer les quatre saisons et de rendre l'année complète. » Voilà tout ce que rapporte l'histoire; tout le reste est dû à des explications conjecturales. Il suffit que l'observation du solstice d'hiver, sous Yao, ne soit pas telle qu'on le dit pour qu'on puisse la rejeter; d'ailleurs, qui peut assurer que les étoiles Niao, Ho, Hiu et Mao soient les mêmes que celles qui portent aujourd'hui les mêmes noms?

Tel est le sentiment du P. Amiot, qui convient que l'observation du solstice d'hiver, sous

(1) Mission , t. XIII, p. 93.

Yao, est fort équivoque; et on doit en être convaincu, puisque, comme je l'ai dit plus haut, les Annales n'en parlent pas; et si le Chouking s'étend davantage, il ne faut pas le croire aveuglément, car je ferai voir, en traitant de l'histoire ancienne de la Chine, que l'autorité du Chouking n'est pas irrécusable aux yeux de tous les Chinois. On peut donc conclure que les observations astronomiques faites sous Yao peuvent être regardées comme très-douteuses; et en effet, que penser d'observations qui, calculées par des astronomes européens, ont présenté les plus grandes différences dans les résultats? Le P. Martini (1) fixe l'époque de l'observation du solstice, sous Yao, à l'an 2337 avant J. C.; et M. Cassini à l'année 1852 avant l'ère chrétienne, ce qui fait une différence de près de cinq siècles.

Passons maintenant à l'empereur Chun, qui commença à régner l'an 2255 avant J. C.

« Ce prince, dit le P. Mailla (2), fit faire une machine qui représentoit la rondeur du ciel, divisée par degrés, ayant la terre au centre, et le soleil, la lune, les planètes aux places qui leur conviennent, en leur donnant un mouvement tel qu'on le voit dans le ciel. On prit dans

(1) Martini, éditio latina, p. 38.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 78.

le trésor des pierres précieuses de différentes couleurs pour marquer les poles, le soleil, la lune, les planètes, et on se servit de perles pour désigner les étoiles; enfin, cette machine, ajoute le P. Amiot (1), étoit très-belle à voir. »

D'après un tel exposé, on ne doit pas hésiter un instant à décider que les Chinois du temps de Chun étoient très-habiles en astronomie, et même fort versés dans les arts. Cependant, comment le croire d'après Mong-Tse, qui dit formellement que les Chinois, à cette époque, étoient barbares (2)? Mais sans m'arrêter à faire remarquer cette incohérence, je vais citer le texte chinois des Annales.

Les Annales disent uniquement que Yao offrit Chun au ciel, et que celui-ci fut installé dans le temple des ancêtres. Le Chouking ajoute: « TSAY-SUEN-KY-YO-HENG-Y TSY-TSY-TCHING »; c'est de ces quatre mots: SUEN-KY-YO-HENG, que les commentateurs ont fait une sphère armillaire ornée de pierreries, sans faire attention qu'il n'étoit pas nécessaire que Chun en ordonnât la construction, puisqu'elle existoit déjà, ce que prouve évidemment le caractère TSAY, qui veut dire *être :* mais passons sur cette inconséquence, et voyons si le texte parle de sphère.

(1) Missionn., t. XIII, p. 284.

(2) *Ibid.*, p. 171.

On trouve dans le dictionnaire chinois intitulé *Tching-Tse-Tong*, sous le mot SUEN, à l'explication chinoise qui accompagne chaque caractère, que SUEN veut dire *un bonnet enrichi de pierreries;* on trouve également que HENG signifie *le cordon qui attache le bonnet par en bas:* d'après cela, n'est-il pas évident que les mots : SUEN-KY-YO-HENG, désignent le bonnet impérial dont Chun devoit se revêtir, comme étant associé à l'empire? et pour preuve convaincante, c'est qu'on lit dans les Annales qu'à la mort de Ou-Ouang, son fils Tching-Ouang lui ayant succédé, Tcheou-Kong, son oncle, lui donne le *bonnet* en l'installant empereur dans le temple des ancêtres.

Cette cérémonie, qui eut lieu sous Tching-Ouang, provenoit nécessairement d'une coutume ancienne, que les Tcheou tenoient des princes qui les avoient précédés.

D'après l'explication que je viens de donner, la phrase chinoise veut donc dire : que Chun, présenté au ciel par Yao, fut reçu dans le temple des ancêtres, « TSAY » *où étoit* « SUEN-KY-YO-HENG » *le bonnet enrichi de pierreries,* « Y-TSY » *et ayant les ornemens* « TSY-TCHING » *des sept gouvernemens,* il offrit ensuite un sacrifice au Chang-Ty et aux génies. En effet, peut-on croire que Chun, associé à l'empire, et au moment de faire un sacrifice, pût s'occuper de

faire composer une sphère et de régler les mouvemens des planètes? J'observerai d'ailleurs qu'il n'est pas fait mention dans le texte des sept planètes, et que c'est à tort que les commentateurs ont rendu les caractères TSY-TCHING par *sept planètes*. TCHING veut dire *gouvernement*: cette signification est celle que ce caractère a dans les Annales partout où il est employé. Tcheou-Kong, y est-il dit, « CHE » *se chargea* « TCHING » *du gouvernement*, tandis que Tching-Ouang étoit trop jeune pour prendre ce soin. D'ailleurs, le P. Ko (1), missionnaire chinois, le traduit de la même manière; et si les commentateurs ont rendu les mots TSY-TCHING par *les sept planètes*, c'est qu'ayant fait une sphère d'un bonnet, ils ont été obligés, pour rendre leur phrase concordante, de rendre le caractère TCHING par le mot *planète*. C'est ainsi que les Chinois, toujours occupés du désir de faire passer leurs ancêtres pour des astronomes habiles, ont trouvé une machine astronomique où il n'y avoit qu'un bonnet. Cette sphère, attribuée à Chun, est une pure invention de leur part: « En effet, dit le P. Ko (2), quoique le Chouking ne dise rien là, ni auparavant, ni après, qui ait aucun rapport à l'astronomie,

(1) Missionn., t. I, p. 233.

(2) *Ibidem*.

quoiqu'on ne sache pas bien quand on a commencé à connoître les planètes, rien n'a arrêté les commentateurs; et comme si une dynastie avoit légué à l'autre la description de cette prétendue sphère à amplifier, elle s'est accrue et perfectionnée au point que, depuis l'arrivée des Européens à Péking, le « SUEN-KY-YO-HENG » est devenu une sphère très-exacte. Les auteurs de l'examen du Chouking avertissent que l'idée de faire une sphère du SUEN-KY-YO-HENG doit sa première origine à une prétendue inscription du temps des Tcheou, qui décrit une espèce de sphère sous le nom de SUEN-KY-YO-HENG. Quelle distance de là à Yao? D'ailleurs, continue le P. Ko (1), on ne trouve, ni dans les King ni dans les autres livres écrits avant l'incendie des livres sous Chy-Hoang-Ty, rien qui fasse soupçonner qu'on ait connu la sphère et son usage avant la fin des Tcheou (300 ans avant J.C.). On voit au contraire que le SUEN-KY-YO-HENG étoit, selon d'anciens commentateurs, un assortiment de vases bien travaillés; selon d'autres, des tables de pierre sur laquelle étoient gravées les lois, avec la boîte qui les enfermoit; et si quelques grammairiens ont soutenu que les caractères SUEN-KY-YO-HENG, signifioient des constellations, les autorités qu'ils citent ne sont

(1) Missionn., t. I, p. 234.

pas assez anciennes pour appuyer leurs sentimens. L'état où étoit la Chine sous Yao, Chun et Yu, les défrichemens, le commencement visible de la monarchie, les bornes étroites de la population, la simplicité rustique des maisons, des habits, de la nourriture, paroissent difficiles à concilier avec ce que certains auteurs disent de l'astronomie.

D'après les passages que je viens de rapporter, nous n'avons donc rien jusqu'ici qui puisse nous porter à croire que les Chinois étoient d'habiles astronomes; passons maintenant à la fameuse éclipse arrivée sous Tchong-Kang, l'an 2159 avant J. C. Voici le texte des Annales:

A la première année de Tchong-Kang « KY-» TSIEOU-YOUE-SO, CHIN-FEY-TSY-YU-FANG »; c. à d. SO, *au premier jour,* YOUE, *de la lune,* KY, *dernière,* TSIEOU, *d'automne,* CHIN, *la conjonction,* FEY-TSY, *ne fut pas d'accord,* YU, *dans,* FANG, *la constellation* FANG (le scorpion).

On voit qu'il n'est pas fait mention du soleil dans ce passage, et que rien n'indique une éclipse. Ceux qui prétendent qu'il y en a une, disent que l'expression « FEY-TSY », *n'être pas d'accord,* signifie une éclipse; mais j'observerai que Confucius n'emploie pas ce terme dans son Tchun-Tsieou, qu'il se sert au contraire du caractère CHY, *éclipse,* qui est d'un usage général; or, Confucius, auteur du Chouking et

du Tchun-Tsieou, ne se seroit pas servi d'une expression différente pour rendre la même idée : il est donc vraisemblable que Confucius n'a pas eu l'intention d'indiquer une éclipse; mais il a voulu dire que la conjonction *n'avoit pas été d'accord*, ou n'avoit pas été observée dans la constellation FANG.

Nous avons dit plus haut que l'empereur Tchouen-Hio fixa la lune YN à la constellation de la grande-ourse; ne doit-on pas également dire que les astronomes, sous Tchong-Kang, ayant fixé la conjonction à la constellation FANG, l'observation ne fut pas d'accord avec leurs calculs? il faut donc conclure qu'il y eut une erreur dans le calcul et non une éclipse.

Le P. de Mailla (1), en voulant rendre cette observation d'éclipse plus précise, traduit le caractère CHIN (conjonction) par *huit heures du matin;* il est vrai que CHIN a cette signification; mais en la lui donnant dans le passage en question, la phrase ne signifie plus rien, car on ne sait plus ce qui *n'a pas été d'accord* dans FANG. En outre, le P. de Mailla a traduit le caractère YU par l'expression *dehors;* c'est une faute, car YU signifie *dans* et non *dehors*. On voit clairement que, pour s'appesantir sur cette prétendue éclipse, et pour chercher à mettre

(1) T. I, p. 132.

de la précision dans l'observation, on est parvenu à ne plus s'entendre. Cette fameuse observation d'éclipse faite sous Tchong-Kang, et sur laquelle les amateurs de l'antiquité chinoise se sont tant appuyés, est donc un peu problématique; et si quelques astronomes ont obtenu, en la calculant, des résultats satisfaisans, ces résultats ne prouvent rien, puisqu'ils sont appuyés sur des bases incertaines; en effet, le P. Martini (1) dit dans son histoire de la Chine, « que les auteurs ne conviennent pas de l'année du règne de Tchong-Kang, dans laquelle cette éclipse a paru; les uns la placent à la seconde année et les autres à la sixième. »

« Le Chouking, ajoute le P. Ko (2), parle d'une éclipse sous Tchong-Kang, mais il n'en indique ni l'année ni le temps; et les sept opinions de nos chronologistes, qui la placent à tâtons d'une année à l'autre, prouvent que ce point est plus inébranlable en Europe qu'à la Chine. D'ailleurs, continue le P. Gaubil (3), il faudroit savoir si la neuvième lune dont il est parlé sous Tchong-Kang est la même d'aujourd'hui; d'autant plus que, suivant le P. Ko (4),

(1) Édition latine, p. 58.

(2) Missionn., t. I, p. 240.

(3) Préface de Mailla, t. I, p. 112.

(4) Missionn., t. I, p. 241.

l'année a changé d'une dynastie à l'autre; qu'elle a commencé à différentes époques, en sorte que la onzième lune des Hia, étoit la première des Tcheou et la douzième des Chang; enfin, qu'on ne sait point la règle de l'intercalation sous les deux premières dynasties.

Mais quand on parviendroit à se procurer tous ces éclaircissemens, l'éclipse rapportée sous Tchong-Kang n'en seroit pas moins très-douteuse, si l'on ne veut se servir que du seul texte des Annales, et dépouillé des versions ajoutées par les commentateurs qui l'ont étrangement défiguré dans plusieurs passages, et principalement en parlant des prétendues observations solsticiales faites par Tcheou-Kong. C'est ce que je vais faire voir.

Les Annales disent qu'à la septième année de Tching-Ouang, à la troisième lune, Tcheou-Kong vint à LO-YE, où il fit des sacrifices. Le texte ne s'explique pas davantage. Le Chouking fait dire de plus à Tcheou-Kong qu'à son arrivée à la cour de Lo il consulta les sorts, examina les lieux et en envoya la description au roi.

Le Se-Ky ajoute que Tcheou-Kong, arrivé à la ville de Lo, consulta les sorts, et conclut que Lo étoit au centre du monde. Il est évident qu'on ne fait point mention de gnomon dans aucun des trois passages que je viens de citer;

mais voici ce qu'un commentateur dit à propos de Lo qui étoit au centre du monde :

« On se servit d'un *koucy* (petite tablette de pierre), avec lequel on mesura la profondeur de la terre ; on chercha, par la clarté du soleil parvenu à son comble (à midi), le milieu de la terre ; et la clarté du soleil étant parvenue à ce point, on eut un pied cinq pouces, et on dit que c'étoit le milieu du monde. »

C'est d'après ce *savant* discours du commentateur (discours qui n'est appuyé sur aucune autorité, puisque les Annales, le Chouking et le Se-Ky lui-même, ne parlent pas de gnomon), qu'on a conclu que Tcheou-Kong connoissoit le triangle rectangle, et qu'il avoit fait des observations solsticiales. Le P. de Mailla va plus loin : il dit (1) « que Tcheou-Kong se servit d'un gnomon dont l'ombre projetée avoit au solstice d'été un pied cinq pouces huit lignes, au solstice d'hiver treize pieds un pouce quatre lignes, et aux deux équinoxes, sept pieds trois pouces six lignes. »

Lorsqu'on altère les passages d'une semblable manière, lorsqu'on joint au texte des commentaires, et qu'on les explique par d'autres, il n'est pas difficile d'attribuer aux Chinois des connoissances qu'ils n'avoient pas à cette époque

(1) T. I, p. 319.

(1108 ans avant J. C.), et même beaucoup plus tard; car, disent les Missionnaires (1), les Européens ayant fait un cadran solaire sous les Ming, ces princes le regardèrent comme un trésor précieux.

D'après cet exposé, on voit que les anciennes observations astronomiques des Chinois durant l'espace de plus de 1700 ans, c'est-à-dire depuis 2514 jusqu'à l'an 776, sont incertaines, et que ce n'est que depuis cette dernière époque et celle du Tchun-Tsieou de Confucius, l'an 722 avant J. C., que les éclipses sont marquées avec plus de précision. C'est donc sans fondement qu'on a avancé que les Chinois étoient d'habiles astronomes dans les premiers siècles de leur monarchie; et comment pouvoit-on avoir cette opinion, lorsque le P. Le Comte dit (2) « que les progrès des Chinois en astronomie étoient si peu considérables, que leurs mathématiciens n'avoient pu faire un calendrier exact; et que leurs tables astronomiques étoient si peu correctes qu'à peine pouvoient-ils prédire grossièrement une éclipse de soleil; enfin, lorsque les missionnaires conviennent (3) que les Chinois ont réformé leur astronomie sur celle

(1) Missionn., t. IX, p. 179.

(2) T. I, p. 121.

(3) Missionn., t. XIII, p. 129.

des Européens, dont ils ont pris l'essentiel? »

On peut affirmer que les Chinois ne se sont jamais occupés d'astronomie que par rapport à l'astrologie, c'est-à-dire pour prédire les événemens heureux ou malheureux, afin de se conduire dans leurs actions; ce qu'ils font encore à présent. Ils sont encore aujourd'hui plus astrologues qu'astronomes (1). « Les Chinois, dit le père Parennin (2), ont un corps d'astronomie imprimé par Kang-Hy; voilà la règle immuable : si dans la suite des temps les astres ne s'y conforment pas, ce sera leur faute et non celle des calculateurs ». « En effet, ajoute le père Le Comte (3), il faut que tout ce qui a été prédit par les mathématiciens se vérifie; les mandarins qui sont commis à l'observation y mettent bon ordre : quelque chose qui arrive, tout est de la dernière exactitude, et on se trouve toujours d'accord avec le ciel. » D'après ces phrases, que doit-on penser des Chinois? Aussi, suivant le P. Parennin (4), « ces peuples ne s'appliquent à l'astronomie qu'autant qu'elle leur est néces-

(1) Lettres édifi., t. XXI, p. 110.
(2) *Ibid.*, p. 132.
(3) T. I, p. 124.
(4) Lettres édifi., t. XXI, p. 107.

saire. Ils continueront comme ils ont commencé; ils iront toujours terre à terre, et il n'y a pas à penser qu'ils prennent jamais leur vol plus haut, d'après l'opinion où ils sont qu'il ne faut pas gêner son esprit pour des choses de pure spéculation, qui ne peuvent nous rendre ni plus heureux ni plus tranquilles. » « Leurs observateurs (1) s'intéressent peu à la perfection des sciences, et pourvu qu'ils soient bien payés ils se mettent peu en peine des changemens qui arrivent dans le ciel. » « On doit (2) même craindre que dans un changement de dynastie les instrumens nouveaux faits par les Jésuites ne soient détruits, et que les vieux ne reparoissent avec honneur. »

Ces passages, extraits des écrits des missionnaires, suffisent pour fixer notre opinion sur les talens des Chinois en astronomie; et ce que je viens de rapporter dans cette courte notice montre assez combien leurs observations astronomiques sont peu utiles pour fixer la chronologie.

Il me reste actuellement à faire voir que les Chinois, loin de former un empire florissant sous Hoang-Ty, 2698 ans avant J. C., n'étoient

(1) P. Le Comte, t. I, p. 122.

(2) Lettres édif., t. I, p. 97.

qu'un peuple foible à cette époque, et même long-temps après; enfin, que sa chronologie ancienne n'est constatée ni par les livres ni par les monumens.

SECONDE PARTIE.

État de l'Empire de la Chine, depuis les temps les plus anciens, jusqu'à l'an 800 *avant J. C.*

Plusieurs écrivains ont donné à l'empire de la Chine une haute antiquité; à l'époque même où le genre humain paroît avoir été encore pour ainsi dire dans l'enfance, les Chinois, déjà mûrs suivant certains auteurs, étoient très-policés, avoient des lois, des arts, et possédoient un grand nombre de connoissances; enfin, à les en croire, l'empire de la Chine, il y a plus de 4500 ans, étoit très-peuplé, très-florissant et avoit une immense étendue. Ce portrait est brillant, mais est-il fidèle? et devons-nous adopter de pareilles assertions avant de savoir si elles sont appuyées sur des autorités respectables? Je me garderai bien de prononcer dans une question aussi difficile; mais pour mettre le lecteur à portée de juger par lui-même, je représenterai l'histoire chinoise telle qu'elle existe dans le

texte des Annales, c'est-à-dire dégagée des fables dont on l'a embellie; et pour prouver que ce que j'avance est véritable, et non la suite d'un système tendant à rabaisser l'antiquité des Chinois, je rapporterai les passages des missionnaires, analogues au sujet que je traite.

Je ne m'étendrai pas sur les temps qui ont précédé Fo-Hy, qui commença à régner l'an 2953 avant J. C. (1). Tout ce qu'on a dit sur les prédécesseurs de ce prince, sur les découvertes qu'on leur attribue, ne mérite aucune confiance, puisque les Annales elles-mêmes se contentent de citer le nom seul de ces personnages.

Fo-Hy, suivant les Annales, enseigna au peuple la manière de chasser, de pêcher et d'élever des animaux pour s'en nourrir; il traça les huit *koux*, établit des règles pour le mariage et inventa deux instrumens de musique.

Ces institutions montrent assez dans quel état de barbarie on étoit plongé à cette époque. Quant aux découvertes qu'on veut faire remonter jusqu'à ces mêmes temps, elles ne sauroient

(1) Quoiqu'on ne puisse fixer avec certitude les dates des règnes qui ont précédé d'environ huit cents ans l'ère chrétienne, je les indique néanmoins d'après la chronologie vulgaire, afin de guider le lecteur.

se concilier avec la situation des hommes qui, d'après le P. de Mailla, vivoient alors dans les bois, mangeoint de la chair crue, buvoient du sang (1), et manquoient certainement de lumières suffisantes pour inventer des choses que les Chinois ignoroient encore beaucoup plus tard.

Fo-Hy, dit le P. Ko, missionnaire chinois, a été plus heureux en Europe que chez nous. On le regarde au-delà des mers comme le fondateur de notre monarchie, au lieu que nos historiens ont affecté de n'en pas parler, et que ceux qui en parlent ne le font entrer dans nos Annales que par manière de supplément (2).

Sematsien, ajoute le P. Cibot, ne part que du règne de Hoang-Ty, faute de monumens pour remonter plus haut, et ce n'est que longtemps après lui qu'on a publié des traditions populaires mêlées de fables, sur Fo-Hy, et qui, pour avoir été insérées dans les Annales, n'en sont pas moins dépourvues d'autorité (3).

On a relégué, continue le P. Amiot, dans la classe des problêmes, tout ce qui concerne l'histoire de Fo-Hy et des princes intermédiaires qu'on fait régner jusqu'à Hoang-Ty. Les Chinois

(1) Mailla, t. I, p. 1.
(2) Mission, t. I, p. 131.
(3) *Ibid.*, t. IX, p. 291.

n'ont pas daigné s'occuper de ce qui précède ce législateur, et n'ont pas même parlé des 60 premières années de son règne (1).

Laissons donc de côté, avec le P. Amiot, l'empereur Chin-Nong qui, suivant les Annales, planta les cinq fruits et établit des marchés, en un mot, tout ce qui est antérieur à la soixantième année du règne de Hoang-Ty, et ne nous arrêtons qu'à cette époque pour présenter le texte des Annales au sujet des découvertes ou des institutions faites par ce prince.

Hoang-Ty fit faire les nombres, les *Lu*, la musique, les cloches, différens instrumens, des barques, des chars, des bonnets, des habits et un temple. Il institua des règles pour le commerce, divisa les champs, et chargea sa femme de montrer au peuple à élever des vers à soie.

Ces institutions démontrent visiblement que l'an 2636 avant J. C., la Chine, sous Hoang-Ty, étoit dans l'enfance, et que ses peuples n'avoient aucunes connoissances. Comment se figurer, d'après cela, que l'empire avoit alors plus de 400 lieues d'étendue est et ouest, et plus de 200 nord et sud (2)? Aussi cette assertion n'est-elle fondée que sur des passages ajou-

(1) Missionn., t. XIII, p. 76.

(2) Mailla, t I., p. 22.

tés après coup, et sur de faux raisonnemens. Sematsien, dit le P. Ko, en parlant de Hoang-Ty, a aidé au texte et enflé les événemens, sans se mettre en peine de la vraisemblance (1). En effet, cette étendue considérable accordée à l'empire, sous Hoang-Ty, l'an 2636 avant J.C., disparoît lorsqu'on jette les yeux sur le passage suivant, qui nous peint la Chine 279 ans plus tard, c'est-à-dire 2357 ans avant l'ère chrétienne.

La Chine, dit Mong-Tse, philosophe chinois, n'offroit presque qu'un désert sous Yao, et les hommes étoient à demi-sauvages. L'empire n'avoit pris aucune consistance; les plaines basses et enfoncées étoient couvertes d'eaux stagnantes, restes de l'inondation dont les montagnes avoient été couvertes; et les terres plus élevées ne présentoient qu'un mélange confus d'arbres et d'herbes sauvages, auquel Yu fit mettre le feu (2).

A l'exception de la capitale, ajoute le père Amiot, et des lieux où les petits princes feudataires tenoient leurs cours, tout le reste n'offroit que des cabanes (3); la Chine enfin, conclut le père Ko, étoit au berceau, et il est

(1) Missionn., t. I, p. 149.

(2) *Ibid.*, t. XIII, p. 171-311.

(3) *Ibid.*, p. 271.

impossible qu'elle ait été habitée long-temps avant Yao (1).

D'après ces passages, on n'aura pas de peine à révoquer en doute, non seulement l'état brillant sous lequel plusieurs auteurs ont représenté la Chine sous Hoang-Ty; mais à plus forte raison encore, les découvertes qu'on lui accorde et à ses quatre successeurs, d'autant plus qu'elles reparoissent sous Yao, puisqu'on voit Heou-Tsy montrer aux peuples à labourer et à planter, ce qui n'auroit pas eu lieu s'ils l'avoient appris précédemment; mais c'est ce qu'il est difficile de supposer, en considérant l'état misérable où le Chouking, le philosophe Mong-Tse et tous les anciens représentent la Chine sous Yao. En effet, d'après les ordres de ce prince, Kun travailla neuf ans; Yu employa huit ou treize ans, suivant le P. Ko (2), à abattre les bois, à donner la chasse aux bêtes féroces et à faire défricher les terres. On alloit de montagnes en montagnes; on élevoit des signaux pour se reconnoître, et l'on donnoit des noms aux lieux à mesure qu'on avançoit.

(1) Missionn., t. I, pag. 194-169. (Le rédacteur des *Annales* pense que *Yao* n'est qu'un être allégorique, symbole du soleil qui dessécha la terre. *Voyez* cet ouvrage, t. VII, p. 211.)

(2) *Ibid.*, p. 213.

Cette description annonce un pays inculte et des peuples misérables; ce que je vais dire vient à l'appui de mon opinion.

Yao voulant récompenser Heou-Tsy, regardé comme le fondateur des Tcheou qui régnèrent dans la suite, l'an 1122 avant J. C., lui donne le territoire de Pin, situé dans le Chen-Sy, et par conséquent dans la même province qu'il habitoit lui-même. Ce Heou-Tsy, arrivé à Pin, y trouve une horde de Tartares dont l'occupation étoit de garder des porcs sur les montagnes; il chasse une partie de ces peuples et partage le terrain avec les autres, ce que le caractère PIN, qui s'écrit de deux manières, indique par sa propre configuration : car, dans la première, PIN est composé des caractères *montagne et cochon;* et dans la seconde, des caractères *montagne et partage.* Je trouve également dans les caractères une preuve de l'habitude qu'on avoit, sous Yao, de vivre sur les montagnes et dans les cavernes, coutume ancienne, et qui a subsisté très-tard, puisqu'on la voit encore établie dans l'année 1332 avant J. C., ou 1025 ans après la date dont je parle; c'étoit de faire cette question à quelqu'un qu'on rencontroit : OU-TO-HOU, n'y a-t-il pas de serpens? c'est à-dire n'avez-vous pas été incommodé par les serpens? On disoit encore, TO-CHAN, *sa montagne,* comme on dit aujourd'hui *sa maison,*

Ceci prouve clairement que les hommes vivoient alors dans des cavernes.

De pareilles occupations, et cette manière de vivre des habitans, à cette époque, n'indiquent pas un grand et puissant empire, et contrastent prodigieusement avec la description que le chapitre du Chouking, intitulé *Yu-Kong*, fait des neuf provinces de la Chine et des tributs qu'elles rendoient sous Yao.

Les travaux entrepris et exécutés par Yao ne conviennent, dit le P. Ko, qu'à un pays très-petit (1), et c'est cependant à ce pays, très-borné et aussi misérable que je viens de le représenter, que le P. de Mailla donne près de 400 lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et près de 600 du nord au sud. Suivant ce missionnaire, l'empire de Yao étoit plus riche et plus grand que l'Allemagne, la France, l'Espagne jointes ensemble, et par conséquent il ne pouvoit être parvenu à cet état que dans l'espace de plusieurs siècles (2). Cette étendue, quoique très-considérable, n'est encore rien en comparaison de celle que suppose le P. Amiot. Yao, dit-il, divisa la Chine en neuf parties à peu près égales, qui eurent chacune environ 3000 LY

(1) Missionn., t. 1, p. 213.

(2) Mailla, préface, t. I, p. 54.

de longueur (1); or, d'après le calcul de ce missionnaire, mettant dix LY pour une lieue, on aura neuf portions de 300 lieues chacune, c'est-à-dire un pays de 900 lieues d'étendue sur tous les sens, dimension énorme et que la Chine n'a jamais eue. Mais ces assertions tombent d'elles-mêmes lorsqu'on donne aux caractères chinois leur propre signification, et c'est ce dont on va se convaincre. Yao ou Yu, disent les textes, partagea les terres en neuf TCHEOU. Ce mot est rendu, dans le dictionnaire chinois, par *terrain habitable entouré d'eau;* il ne faut donc plus entendre par les neuf TCHEOU neuf grandes provinces ou la Chine entière, mais uniquement neuf cantons que Yu étoit parvenu à dessécher. Une preuve même que les Chinois n'entendent pas, par les neuf TCHEOU, toute la Chine, c'est que les Han-Lin (docteurs impériaux), dit le P. Ko, ne placent qu'une partie du Petchely et du Chan-Tong, dans la carte qu'ils mettent à la tête du Chouking (2). C'est donc sans fondement que le P. Mailla attribue à Yu la carte de l'Yu-Kong, qu'il regarde comme un chef-d'œuvre en géographie (3), d'autant plus que le P. Amiot convient qu'on n'est pas bien sûr si elle a été faite par Yu lui-même, ou par quel-

(1) Missionn., t. XIV, p. 2.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 164.

(3) Mailla, préface, p. 109.

que prince des trois premières dynasties, ou plus récemment, sous les Han, ou même après eux (1). D'ailleurs les Chinois regardent le chapitre Yu-Kong comme composé de différentes descriptions ajoutées après coup, à mesure qu'on défricha les terres, soit sous les Hia, soit sous les Chang, afin qu'il embrassât les nouveaux districts dont l'empire avoit été augmenté successivement (2). D'après cela, la description des neuf TCHEOU, rapportée dans le Yu-Kong, n'appartient pas à la Chine sous Yao. Ces neuf TCHEOU dont parle ce prince ne sont que neuf cantons de peu d'étendue, rendus habitables, et non neuf grandes provinces produisant des tributs consistant en diverses choses précieuses, et surtout en pièces de soie.

En effet, comment croire à ces produits qui conviennent à une nation riche et florissante, lorsque, dit le P. Ko (3), Yao n'habitoit qu'une cabane, puisque le caractère *palais* n'a été inventé que sous les Chang, 591 ans plus tard; lorsqu'on voit que Yao, Chun et Yu étoient vêtus de simple toile en été, et de peaux d'agneaux en hiver? car la soie, trouvée 279 ans auparavant par la femme de Hoang-Ty, avoit dis-

(1) Missionn., t. II, p. 112.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 211.

(3) *Ibid.*, p. 222-225.

paru. L'auteur chinois du Choue-Ouen a prouvé que tous les caractères dans lesquels l'image de la soie est représentée ne remontent pas avant les Tcheou (1122 ans avant J. C.), c'est-à-dire 1225 ans après Yao, et que tous les caractères qui ont rapport aux habits des anciens, ne sont composés que des images *de poil et de chanvre.*

Les peuples du temps de Yao, de Chun et de Yu étoient simples et peu nombreux, et c'est ce que montrent les visites que Chun faisoit dans chaque district de son royaume durant le cours d'une année.

Ce prince, dit le Chouking, mit de l'uniformité dans les poids, dans les mesures, dans les balances et dans la musique. Il fit des lois contre les criminels : l'exil fut pour ceux qui ne méritoient pas un des cinq supplices ; le fouet fut la peine employée par ceux qui gouvernoient, et les verges par ceux qui instruisoient publiquement le peuple, ainsi que c'étoit l'usage d'alors, car le caractère KIAO veut dire *instruire* et non *collége.* Tout cela, dit le P. Ko, démontre que la colonie n'étoit composée que de peuples grossiers ; elle étoit peu étendue et entourée de déserts remplis de bêtes sauvages qui venoient ravager les moissons, ce qui fut cause qu'on ordonna quatre grandes chasses dans l'année, qui eurent lieu jusque vers la fin

de la troisième dynastie (environ 300 ans avant J. C.) (1).

Ce que je viens de rapporter fait donc voir évidemment que l'empire étoit loin d'être dans un état florissant sous les règnes de Yao, de Chun et de Yu; le discours du P. Ko l'a confirmé, car on ne trouve sous ces princes, dit ce missionnaire, aucun événement qui annonce une grande nation; et vu les détails où le Chouking est entré, on ne peut soupçonner qu'il ait voulu les omettre (2).

L'empire ne dut même prendre que fort peu d'accroissement sous la dynastie des Hia et sous celle des Chang, puisque 956 années après Yao, l'an 1401 avant J. C., l'empereur Poen-King, le dix-septième prince des Chang, propose à ses sujets d'aller s'établir dans un autre pays, et donne pour raison qu'il suit en cela l'exemple de ses ancêtres (3). Une pareille émigration n'annonce pas une nation établie dans des villes; et Poen-King semble être plutôt un chef de tribus qu'un grand roi. Mais un événement qui me confirme dans mon sentiment, c'est l'établissement d'une colonie, fait 69 ans après l'époque dont je viens de parler, par Tan-

(1) Missionn., t. I, p. 179.
(2) *Ibid.*, p. 182.
(3) Voyage à Péking, t. I, p. 73.

Fan, fondateur des Tcheou. Ce personnage, vers la vingtième année du règne de Siao-Y, des Chang, l'an 1332 avant J. C., quitte les environs de la cour où il occupoit un antre rustique creusé dans le rocher : des cabanes et des chaumières, percées de petites cheminées, entouroient cette humble demeure; il monte à cheval et arrive avec son épouse dans un pays sauvage, au pied de la montagne Ky, où il fixe sa demeure (1). Que de réflexions à faire sur ce passage du Chy-King! et dans quel état fait-il voir la Chine? On sait que la province du Chen-Sy a été la première cultivée et peuplée (2); si donc, du temps des Chang, l'an 1332 avant J. C., elle étoit encore en friche, que doit-on penser de cet état brillant donné à l'empire chinois sous Hoang-Ty et sous Yao, c'est-à-dire 1366 ou 1025 ans plus tôt?

La Chine, écrit le P. Cibot, étoit pleine de déserts sous les deux premières dynasties (3). Les cantons habitables étoient donc peu peuplés et de peu d'étendue; c'est ce que démontre l'expédition de Ou-Ouang, fondateur des Tcheou. Ce prince, qui habitoit une petite portion du

(1) Missionn., t. I, p. 168.

(2) *Ibid.*, p. 163.

(3) *Ibid.*, t. XV, p. 34.

Chen-Sy [son royaume n'avoit que sept lieues (1)], attaque le dernier empereur des Chang, le détrône et s'empare de son pays. Un peuple aussi foible que celui des Teheou (2), ainsi qu'en convient lui-même Tching-Ouang, fils et successeur de Ou-Ouang, auroit-il pu renverser les Chang si leur empire eût été grand et bien peuplé? Mais cet empire étoit loin de l'être à l'époque de la fondation de la troisième dynastie, dite *des Tcheou*, l'an 1122 avant J. C., puisque, dit le P. Cibot, il n'a été peuplé et défriché entièrement que vers la fin de cette dynastie; encore ne faut-il pas entendre toute la Chine, puisque à l'époque à laquelle vivoit Confucius, 551 ans avant J. C., les contrées au-delà du Kiang n'étoient peuplées qu'en partie, et ne le furent totalement que plus de 300 ans après, sous Chy-Hoang-Ty des Tsin (3).

Cet exposé prouve qu'on s'est lourdement trompé lorsqu'on a avancé que la Chine formoit un empire immense et florissant sous Hoang-Ty, sous Yao, et même beaucoup plus tard. La Chine, dans ces temps reculés, presque entièrement couverte de forêts, n'étoit habitée en partie que

(1) Missionn., t. I, p. 168.

(2) Chouking, p. 222.

(3) Missionn., t. XIII, p. 511.

par des Barbares et par quelques hordes plus policées, peu nombreuses et errantes suivant leurs besoins ou les circonstances.

Une des choses qui a jeté les historiens chinois dans beaucoup d'erreurs, au sujet de leur pays, a été la manie qu'ils ont eue de vouloir toujours donner aux caractères la même signification qu'ils avoient à l'époque à laquelle ils écrivoient. Les caractères qui représentoient jadis et qui représentent encore certaines choses, sont restés les mêmes; mais leur signification a varié, et les caractères qui signifient actuellement *empereur*, *province* et *capitale*, ne signifioient autrefois que *chef de tribu*, *canton* et *campement*. En effet, la capitale, dans les temps anciens, devoit être peu de chose, puisque au commencement de la troisième dynastie (1122 ans avant J. C.), elle étoit composée uniquement de la maison du prince, de ses officiers, des ouvriers nécessaires, et des marchands qui, à certains jours, vendoient leurs denrées (1).

Lorsqu'on voudra lire avec attention les Annales, lorsqu'on les dégagera des fables qui les accompagnent, lorsqu'on interprétera les mots comme on doit le faire, l'on verra que l'empire de la Chine, foible dans ses commence-

(1) Missionn., t. 1, p. 165.

mens (1), ne s'est accru que successivement, comme toutes les autres nations, avant d'être réuni en un seul corps l'an 255 avant J. C., sous Chy-Hoang-Ty des Tsin qui, après avoir détruit les principautés particulières, devint maître absolu.

C'est d'après les ordres de ce prince que les livres furent brûlés, l'an 213 avant J. C.; et c'est à cet événement, qui détruisit tous les monumens historiques, qu'on doit attribuer l'incertitude qui règne dans l'histoire chinoise, parce que les écrivains qui voulurent la rétablir, sous les Han, manquèrent de matériaux nécessaires pour fixer la chronologie. Aussi, tout ce qui précède le règne de Yao, ne mérite aucune croyance (2). Confucius lui-même, faute de mémoires pour l'histoire ancienne, a préféré garder le silence, et ne l'a commencée qu'à Yao (3). Les Chinois regardent comme incontestable le règne de ce prince; mais ils ne sont pas d'accord sur l'époque de sa première année (4), et il n'y a rien de bien clair ni de bien certain sur le commencement des deux premières dynasties ni sur le nombre de leurs empereurs.

(1) Voyage à Péking, t. III, p. 136.

(2) Missionn., t. I, p 146.

(3) Mailla, préface, p. 103.

(4) Missionn., Amiot, t. XIII, p. 92.

Il est démontré historiquement, par tous les auteurs chinois, que les dynasties des Hia et des Chang ont précédé les Tcheou ; mais toutes les chronologies qui donnent le nombre des années qu'elles ont duré, et celui des empereurs qu'elles ont eu, ne sont que des systèmes (1).

Le Chouking est le seul livre qui parle de Yao ; mais en nommant ses successeurs il ne suit pas un ordre exact. Il ne fixe aucune époque, aucune date, et la durée des règnes de la plupart des princes est omise. D'ailleurs il ne faut pas croire, dit le P. Ko, que le Chouking soit regardé à la Chine comme une autorité irrécusable ; plusieurs écrivains l'ont l'ont regardé comme un roman de la façon de Confucius ; ils ont nié la possibilité du recouvrement de cet écrit après la destruction générale des livres ; enfin, ils ont cherché à détruire son autorité par les anachronismes et les contradictions qu'il présente (2).

Les King n'ont pu suppléer au silence du Chouking (3). Le Tchun-Tsieou (Chronique du royaume de Loul, la patrie de Confucius), ne

(1) Missionn., Ko, t. I, p. 6.
(2) Missionn, t. I, p. 71.
(3) *Ibid.*, p. 240.

remonte qu'à l'an 722 avant J. C.; et même on ne peut rien dire sur l'authenticité de cet ouvrage, puisque d'habiles critiques assurent que Confucius n'avoit pas marqué les années, et qu'elles ont été ajoutées par les éditeurs (1).

Les livres d'agriculture du Chin-Nong, et de médecine de Hoang-Ty, sont regardés universellement comme des ouvrages supposés (2), et ne sont pas d'ailleurs parvenus jusqu'à nous. On voit donc clairement que la chronologie est incertaine pour les deux premières dynasties et pour une partie de la troisième (3). Si Sematsien, le restaurateur de l'histoire, a commencé à Hoang-Ty, il avoue en même temps qu'il ne lui a pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà de l'époque à laquelle il écrivoit (4) (c'est-à-dire 894 ans avant J. C.). Cet historien d'ailleurs n'est pas regardé comme infaillible, et il passe même pour menteur aux yeux des Chinois (5).

Il n'y a pas de lettré à la Chine, dit le P. Ko, qui ne sache qu'il y auroit de la démence à ne pas voir que la chronologie chinoise ne re-

(1) Missionn., t. I, p. 48.
(2) *Ibid.*, p. 116-41.
(3) *Ibid.*, t. XIII, p. 352.
(4) *Ibid.*, p. 85.
(5) P. de Prémare, préface du Chouking, p. 56.

monte d'une manière probable que jusque vers l'an 841 avant J. C. (1).

Plusieurs lettrés, ajoute le P. de Prémare, pensent qu'on peut aller, pour l'histoire chinoise, jusqu'à 425 ans, d'autres jusqu'à 770, et même à 841 avant J. C.; mais c'est abuser de la crédulité des Européens que de parler de la solidité de la chronologie au-delà de cette époque (2). Comment, après ces témoignages irrécusables, ajouter foi à la table des empereurs, publiée par Kieng-Long, commençant à la première année de son règne (l'an 1736 après J. C.), et remontant sans interruption jusqu'à la soixante-deuxième année de Hoang-Ty, 2637 ans avant l'ère chrétienne? Tout critique éclairé la rejetera, par la seule raison qu'elle est d'une extrême exactitude. Peut-on croire en effet que, durant l'espace de 4373 ans, la série de tant d'empereurs n'ait pas été interrompue d'un moment, et que la coïncidence d'un règne à l'autre ait été aussi parfaite qu'on la représente? Mais cette table n'a été faite que pour flatter la vanité des empereurs et leur désir de faire perdre dans la nuit des temps l'origine de la monarchie chinoise; idée nouvelle et conçue à une époque assez moderne (3). Cette même

(1) Missionn., t. I, p. 240.

(2) Préface du Chouking, p. 55.

(3) P. Gaubil, obs. math. Souciet, t. II, p. 16 et 17.

table, dressée par les Japonais qui n'étoient guidés ni par la flatterie ni par l'orgueil national, présente de grandes différences dans la durée des règnes, dans la date des années, et même à l'égard de l'existence de plusieurs princes.

Si de l'histoire nous passons aux monumens qui ont échappé à la destruction générale sous Chy-Hoang-Ty, on trouve d'abord l'inscription que les traditions racontent que Yu fit graver sur un rocher près du Hoang-Ho, vers l'an 2275 avant J. C.; mais elle est usée depuis bien des siècles, et les savans ne reconnoissent aucune des copies qu'on a mises dans certains livres (1).

Les monumens qui viennent ensuite sont postérieurs de plus de mille ans à Yao, Chun et Yu, et il n'est pas aisé de garantir qu'on n'a rien changé à la forme des caractères (2). Quant aux vases, les plus anciens ne remontent pas avant la dynastie des Chang (1766 ans avant J. C.); ils sont chargés de peu de caractères, et fort difficiles d'ailleurs à débrouiller (3); en un mot, on ne voit rien dans les monumens existans qui puisse éclaircir la chronologie (4).

On peut conclure, d'après tout ce que j'ai

(1) Missionn., t. I, p. 24.
(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 124.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 56.
(4) *Ibid.*, p. 55.

dit, que ce n'est jamais en astronomes, mais toujours en astrologues que les Chinois ont observé le ciel, et que leurs observations astronomiques sont nulles pour la chronologie; que l'origine et l'état de l'empire sont très-douteux avant Yao; que l'empire, très-foible sous ce prince, et long-temps encore après lui, ne s'est accru que peu à peu, et n'a pris de consistance qu'à l'époque où la chronologie est devenue elle-même plus certaine, c'est-à-dire environ huit ou neuf cents ans avant J. C.; en un mot, que les observations astronomiques, les livres, les monumens manquent pour aller au-delà de cette date, et que c'est sans raison comme sans autorité qu'on a cherché à la dépasser.

CORRESPONDANCE

DE MM. WALKENAER ET GRABERG,

SUR

LES MANUSCRITS D'USODIMARE,

CONSERVÉS A GÊNES.

Au RÉDACTEUR des Annales des Voyages.

Paris, ce 9 juin 1809.

Je vous adresse, Monsieur, une lettre que M. Graberg m'a fait l'honneur de m'écrire, et qui contient de nouveaux fragmens du manuscrit dont il a été question dans le dernier numéro de vos *Annales*. J'y ai joint quelques observations rapides que la lecture de cette lettre m'a suggérées; je regrette beaucoup de n'avoir pu consacrer que quelques heures à un sujet aussi intéressant, et qui exigeroit plusieurs mois de recherches; mais mon but sera rempli si je suis parvenu à prouver aux savans qui auroient plus de loisir et d'habileté

que moi, qu'il est digne de les occuper. Agréez l'assurance de ma considération distinguée.

C. A. WALKENAER.

Gênes, ce 22 mai 1809.

JACQUES GRABERG (de Hemso), membre du collége de l'Académie Italienne, correspondant de celle Impériale de Turin, etc., à M. C. A. WALKENAER.

Monsieur, j'ai été agréablement surpris de touver dans le dernier cahier des intéressantes *Annales des Voyages*, rédigées et publiées par M. Malte-Brun, une lettre que vous avez bien voulu lui écrire au sujet de la notice relative au prétendu manuscrit d'Antoniotto Usodimare, que j'ai insérée dans mes *Annali di Geografia e di Statistica.*

En vous remerciant bien sincèrement, Monsieur, de tout ce que votre lettre a de flatteur et d'obligeant pour moi, je me trouve en quelque sorte obligé de me justifier du reproche que vous m'y faites, d'avoir donné trop sévèrement le nom de *notions ineptes et fabuleuses* à la plus grande partie du manuscrit dans lequel se trouve le fragment que vous venez d'examiner avec autant d'érudition que de justesse.

J'ai été assez heureux, depuis la publication de ma Notice (1), pour me procurer une copie exacte de la première partie de ce manuscrit, jusqu'à la fin de la lettre signée par Usodimare, et je me suis confirmé dans ce que j'avois dit sur ce manuscrit, qui, hors les trois morceaux historiques et ladite lettre que j'en ai extraits, n'est en effet qu'une compilation de notes tout au moins triviales, presque toujours fabuleuses, disposées en forme d'itinéraire, et tirées des légendes copiées sur quelque planisphère plus ancien, qui probablement aura subi le sort de tant d'autres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Le peu d'instans que je pus tenir la copie dont mon savant ami, M. Akerblad, m'avoit procuré la lecture, ne me permit pas alors d'en tirer d'autres fragmens que ceux que vous avez lus dans ma Notice. Le n° 2 présente le commencement du manuscrit que je publiai, ainsi que les numéros suivans, uniquement pour faire voir la nature de tout le reste de ce prétendu itinéraire. Ces notes détachées sont ou tout à fait fabuleuses ou du moins défigurées par une corruption impardonnable de l'orthographe des noms, qu'il faut apparemment attribuer au copiste. En un mot, j'ose encore le répéter, qu'excepté les

(1) *Annali di Statistica*, II, 288.

trois fragmens historiques, la lettre d'Usodimare, et le numéro 7 qui termine le manuscrit, tout le reste de cette compilation ne mérite guère l'attention des savans qui peuvent trouver précisément les mêmes choses dans les ouvrages déjà publiés de Bondelmonté, Zancheria Lilio et de tous les géographes fabulistes du quinzième et du seizième siècles.

Pour vous donner une idée plus exacte de la nature de ce prétendu précieux manuscrit, et de l'ordre qui règne dans la suite des notes, je vais vous citer le fragment suivant, qui se trouve peu de lignes après le n° 3 de ma Notice (1).

Debetis scire, quod homines istæ regionis suspendunt capita mortuorum in suis templis, et istud caput adorant per tanti temporis spatium quantum potest secum suis capillis substinere.

In hoc deserto inveniuntur canes qui sunt magnitudinis duodecim palmorum, qui bellantur semper cum leonibus et griffonibus, ipsosque superant ; reperiuntur ibi etiam multæ bestiæ et feræ venenosæ.

In iste regione habitant gentes idolatræ, qui

(1) La traduction de ce morceau curieux, et du reste des fragmens d'Usodimare, sera donnée dans un cahier suivant. (*Note du Rédacteur.*)

adorant unum idolum habentem multa capita et multas manus, et in eo credunt; et illæ gentes habitant versus partes de Bachù quæ pars, sive provincia vocatur Albania major.

In isto deserto sunt magni canes, et fortes cordis et corporis; itaque, fortiter et acriter bellantes cum leonibus, ipsos occidunt et superant, et sic elefantes bestias valde fortes. Et secundum quod dicitur in libro nono Alexandri, in tertio capitulo, canem albanum ibi dicitur quoad quidam canis albanensis fuit missus regi Alexandro, et fuit positus in bello cum uno leone, cum uno apro cengario, et cum uno elefante, qui ipsos omnes satis cito superavit.

Item in ista provincia manet imperator Usbech, scilicet in civitate Seray; imperium suum est valde magnum, et incipit in provincia de Borgaria, scilicet in civitate de Vecina, et finit in civitate de Cerganchi versus levantem et comprehendit in illam directam tramontanam.

Debetis scire quod illi qui volunt transire illud desertum causa eundi ad civitatem de Lop et in provinciam de Chatajo quæ sunt in levante, convenit quod maneant et requiescant per unam hebdomadam continue in istis partibus de Seras, de quibus ipsis cum suis bestiis reticantur (1) *postea accipiunt omnia*

(1) Lisez *retineantur*.

eorum necessaria per tres menses, quia per ipsum totum desertum vadunt per spatium unius diei et unius noctis antequam homo inveniat aquam bonam, sed postea dedit indicia inveniunt tantam quæ sufficeret quinquaginta usque in centum personis. Item evenit, quod de nocte equitans aliquis sit gravatus, seu fessus, et se obdormiat, vel faciat aliquam rem per quam dimittat alios suos socios apparebunt seu audient in aere voces demoniorum sibi loquentium.

Ista civitas de Camel per quam itur ad Catajum est ultima civitas magni Canis dominii.

Ista est civitas de Sebur ex qua descendit magnum flumen Edil.

Isti homines qui sunt electi ad colligendum adamantes et Balasios non possentes ascendere in montem ubi prædictæ sunt, propter serpentes venenosos qui in vallibus ipsius montis sunt, projiciunt in loco illo carnes artificiatas ut lapides in carnibus se teneant veniuntque exinde aves transferentes carnes quibus lapides se tenent ad aliud locum, et cadentibus lapidibus à prædictis perquiruntur, et sic inventæ fuerunt ad Alexandrum Regem Macedoniæ et Græciæ.

Je ne sais si de telles notes peuvent intéresser soit la géographie (A) (1), soit la langue latine. Il est d'ailleurs fort singulier que dans toutes ces notes détachées l'on ne nomme que très-rarement le pays dont on parle : il faut presque toujours le deviner, et sous ce point de vue, ces notes ressemblent à des exercices d'un écolier en géographie, à qui l'on proposeroit de nommer les pays en lui indiquant quelques particularités de leur histoire.

Voici par exemple une de ces notes où l'on voit de suite que l'auteur veut parler d'une partie de l'Inde.

Debetis scire quod homines, et fœminæ istius regionis quando sunt mortui cum instrumentis et sociis feruntur ad comburendum et uxores mortuorum se dejiciunt in ignem cum maritis suis : tamen mariti pro uxoribus hoc non faciunt.

Mais il seroit, ce me semble, plus difficile de deviner quel est le pays dont on a voulu parler dans les notes suivantes.

Ista insula vocatur christianis Trappolana et per Tartaros magnum Caullum quæ est

(1) Les *notes* indiquées par des majuscules se trouvent à la suite de la lettre de M. Graberg.

ultima insula orientis. Et sciendum est quod in hac habitant gentes multum ab aliis differentes quod in aliquibus montibus ipsius insulæ sunt homines magnæ formæ et magnitudinis XII. cubitorum sicut gigantes, sunt multum nigri et non utentes rationibus, imo si habere possunt homines extraneos ipsos comedunt et fogliæ arborum in ea insula existentium nunquam cadunt, in qua enim est abundantia aromatum, auri et argenti et lapidum prætiosarum (B).

Ce n'est pas que je ne convienne, et je l'ai déjà dit dans ma Notice, que malgré le peu de valeur apparente de ces notes, il ne seroit pas impossible d'en tirer quelque avantage en les confrontant avec d'autres monumens géographiques du même siècle. Je crois même avoir saisi quelques rapprochemens qui, avec un peu de temps et de loisir, pourront me mettre sur la voie de découvertes propres peut-être à jeter quelque lumière sur plusieurs endroits obscurs et douteux de la géographie du moyen âge; et si alors je me trouve intimément persuadé que la publication entière de ce manuscrit doit ajouter quelque chose à la masse des connoissances géographiques et historiques, je profiterai avec empressement de mon séjour dans le pays où il se conserve pour empêcher que le public ne reste privé

d'un monument littéraire qui peut lui être utile.

Je reviens, Monsieur, sur les deux points que vous désirez établir pour me persuader qu'il y auroit quelque instruction à tirer de ce que j'ai appelé trop sévèrement des *notes ineptes, fabuleuses, disposées en forme d'itinéraire.* Ce que je viens de vous dire répond en général à votre intention, en développant celle dans laquelle j'ai publié ma Notice. Vous croyez en premier lieu, et vous dites qu'il est prouvé par le fragment que vous avez examiné, que la carte dont on a extrait ce fragment est postérieure aux trois que vous citez dans votre lettre, mais antérieure au Voyage d'Usodimare et de Cadamosto; secondement vous pensez que cette carte est probablement le relevé des notes ou légendes de la carte dont Usodimare se servoit pour naviguer.

Mes réponses à ces deux points seront, je l'espère, courtes et satisfaisantes.

Rien n'est si vague et si arbitraire que le nom donné à notre manuscrit, et je crois l'avoir suffisamment prouvé dans ma Notice. Mais nonobstant l'opinion de M. Akerblad, qui est pour moi d'un très-grand poids, je penche à croire que le manuscrit peut avoir été écrit long-temps après le voyage de l'auteur de la lettre qui ne s'y trouve insérée que pour

donner une idée de la partie du monde qu'il avoit parcourue. Les autres fragmens que j'ai publiés ne s'y trouvent que par ce même motif. L'auteur du recueil, fait d'ailleurs sans choix comme sans ordre, étoit bien aise de s'appuyer sur des autorités respectables; sa latinité prouve qu'il étoit Génois; et quelle autorité pouvoit être pour lui plus précieuse que celle d'un Génois reconnu pour avoir découvert le premier les îles du Cap-Vert? On ne parle dans aucun autre endroit du manuscrit, ni de ce navigateur, ni de ses Voyages. Ne pourroit-on pas croire que l'auteur soit ou quelqu'un des *honorandi fratres* à qui fut adressée la lettre, ou quelqu'un qui l'ait retrouvée, dans la suite, de la même manière que Frederici retrouva plus tard le manuscrit qu'il donna en 1660 à la République, avec un grand nombre d'autres monumens historiques de sa patrie?

Je ne crois donc pas que la Notice sur le *Rujaura* puisse prouver que la carte dont on l'a extraite est antérieure au Voyage d'Usodimare. Elle peut lui être postérieure de plusieurs années, sans que cette circonstance puisse infirmer l'opinion de M. Akerblad qui place la date du manuscrit dans le quinzième siècle. Et puisque la lettre d'Usodimare a pu être insérée dans le manuscrit long-temps après sa

date, le détail circonstancié sur le *Rujaura* a bien pu être aussi tiré des découvertes des Portugais qui, en 1486, avoient déjà trouvé le cap de Bonne-Espérance (1).

Je me plais au contraire à rendre à votre second rapprochement toute la justice qu'il mérite. J'ai déjà dit d'être persuadé que les notes de notre manuscrit sont tirées de quelque carte ou planisphère que nous ne connoissons pas; mais il ne me paroît point démontré que toutes aient été tirées de la même carte. Il est très-possible qu'en dépit de la jalousie extrême des Portugais, les héritiers d'Usodimare qui ne revint jamais dans sa patrie, aient sauvé et rapporté à Gênes la carte dont il se servit pour naviguer, et d'autres monumens de ses travaux géographiques, quoiqu'il paroisse dans sa lettre

(1) Ma conjecture étoit fondée sur ce que ces mots: « C'est ici l'extrémité des terres occidentales d'Afrique, » se trouvoient, sur la carte ou le planisphère d'où ce fragment a été extrait, immédiatement après Rio d'Ouro, terme de connoissance, qui ne peut s'appliquer au temps d'Usodimare qui l'avoit dépassé, et qui, par conséquent, lui seroit antérieur; ni au temps de nos trois cartes qui ne vont que jusqu'au cap Bojador, et qui, par la même raison, lui seroit postérieur; mais M. Graberg rejette ma proposition et expose plus bas ses raisons. (*C. A. W.*)

que son but étoit bien plus de faire fortune pour payer ses dettes que d'enrichir la géographie de découvertes importantes.

Mais, accordons même à sa lettre et aux trois ou quatre fragmens que j'ai publiés du reste du manuscrit, tout l'intérêt possible et que je ne leur dispute point : il n'est pas moins vrai que toutes les autres sont des notions tout au moins *triviales*, la plupart *fabuleuses* et peu appréciables (C).

M. Akerblad n'a jamais, à ce que j'en sais, tiré copie de ce manuscrit ; il le vit comme moi en 1805, mais il n'a jamais prétendu lui donner le nom de *Traité élémentaire de la Géographie* : et quant aux fragmens épistolaires des Voyages d'Usodimare, il n'y en a absolument rien, dans tout le manuscrit, que la lettre que j'ai publiée dans ma Notice. La seconde partie, qui commence à la fin de cette lettre, n'est qu'un abrégé de géographie dans le goût du *Breviarium totius orbis terrarum, de Pierre Bertius*, ou plutôt du *Polyhistor*, du singe de Pline.

Je suis du reste parfaitement de votre avis sur tout ce que vous dites de *Vedamel*, qui ne peut être que le *Rio d'Ouro*. Votre traduction du mot *longitudine* exprime à merveille la forme de l'embouchure de cette rivière : vous savez que c'est un bras de mer auquel rien ne con-

vient mieux que le nom de *Wed-al-Maïlha*, surtout dans une grande partie de sa longueur.

Il n'est pas sûr que la légende qui commence par *Istud est caput*, etc., se soit trouvée sur la carte dont elle est copiée, précisément à la pointe occidentale de l'entrée du Rio d'Ouro, et que par conséquent c'étoit là le terme des connoissances de la carte. Cette inscription a pu tout aussi bien se trouver au Cap-Blanc ou au Cap-Vert, et même à quelque pointe encore plus méridionale; ce qui précède et ce qui suit dans le manuscrit le fragment que j'ai publié, n'y a aucun rapport, et souvent l'auteur saute d'une extrémité du continent à l'autre. Voici le reste de cette note, d'où vous pouvez voir combien la véritable position de ce *caput finis terrarum Africæ occidentalis* est vague et incertaine (D).

Istud est caput finis terrarum Africæ occidentalis, quæ Africa incipit in Alexandria compreliendens in se totum meridiem et levantem usque ad Ethiopiam majorem (1).

Mais ne croyez-vous pas, Monsieur, que les

(1) Ne connoissant plus rien après le Rio-do-Ouro, l'auteur de la carte semble avoir tiré une côte fictive de ce point pour rejoindre les côtes de l'Abyssinie, conformément à l'idée de Strabon. Ceci me fait croire que ma conjecture est exacte. (*C. A. W.*)

trois autres fragmens que j'ai publiés sous les numéros 4, 6 et 7, méritent également un examen et une attention particulière? Pour moi, je voudrois être sur les bords de la Seine, et dans le cas de consulter les plus belles bibliothèques de la terre (E), pour tenter de jeter quelque jour sur la relation du Voyage des Vivaldi, contenu dans le fragment n°. 4. Croyez-vous, Monsieur, qu'il y auroit moyen d'en tirer quelque instruction? Voici l'article qui précède ce fragment dans le manuscrit :

Ista provincia vocatur Ethiopia terra Christianorum nigrorum in qua continue est estas. Homines in hac habitantes sunt pulchræ formæ sic ut nos, sed sunt nigri propter magnum ardorem solis hujus provinciæ. Dominator imperator magnus et presbyter Jannes de Nubiá Cristianus et de Ethiopia vocatur Abel Selipe quod vult dicere centum cives. Istæ terræ sunt illæ que restaverunt ipsi presbytero Joanni quando magnus Canus de Cataio qui vocabatur Castigam venit anno domini 1187, *cum multitudine magna gentium innumerabilium in quodam pulchro plano de Tarduch in provincia de Catajo contra prædictum presbyterum Joannem qui erat magnus Dominus istarum partium Asiæ, qui presbyter Joannes fuit in bello superatus et amissis quam pluribus terris de Asia res-*

taverunt ei provinciæ de Ethiopia et Nubia, in quibus provinciis est magna abundantia auri et argenti, multæque ecclesiæ operatæ sunt lamarum auri.

Anno 1281 *recesserunt*, etc., comme dans la notice.

Je vous avoue, Monsieur, que ce fragment est celui qui me paroît le plus intéressant de tout le manuscrit. Oserai-je vous faire à ce sujet les mêmes demandes que M. Malte-Brun vous a faites au sujet du Voyage de Jean Ferne? Ne croyez-vous pas qu'il y ait erreur de copiste dans la date de 1281?

En supposant cette date exacte, ne résulteroit-il pas de ce fragment une preuve évidente que les Génois avoient déjà visité la mer de Guinée long-temps avant les premières expéditions des Portugais?

J'ai parlé, dans mon Histoire de la géographie (1), d'une autre expédition faite en 1291, par deux autres Génois qui sortirent de la Méditerranée pour aller découvrir le Nouveau-Monde, et qui, malheureusement, succombèrent aussi dans leur tentative. C'est au moins un fait constaté par tous les historiens génois, et même par d'autres auteurs du même siècle; et si nous devons croire que, long-temps avant l'âge de Pétrarque, les Génois avoient envoyé

(1) Tome II, p. 197 et 198.

des flottes aux îles Canaries, ne pourroit-on pas assurer que le cap Bojador avoit été doublé avant le quatorzième siècle (F)?

Mais comment Usodimare peut-il avoir trouvé sur la côte de l'Afrique un vieillard (1) qu'il croyoit avoir appartenu à cette expédition des Vivaldi? Cet homme devoit certainement alors être bien vieux, et il n'est pas difficile à croire qu'il devoit être le seul survivant de cette expédition malheureuse. Mais il est étonnant qu'après cette lettre d'Usodimare les historiens génois aient toujours cru et écrit que l'on n'avoit plus eu aucune nouvelle de ces voyageurs. Apparemment que cette lettre n'étoit connue que des créanciers d'Antoniotto qui, comme il le suppose lui-même, ne se soucioient guère de ces notices géographiques, ou que les historiens n'ont pas cru qu'un Génois pût vivre 170 ans au milieu des Nègres (2). Mais si Usodimare n'a point inventé à plaisir cette rencontre, ce vieillard génois, comment étoit-il arrivé sur la côte de l'Afrique, et si loin vers le sud, que l'auteur de la lettre croyoit que s'il avoit navigué encore un jour, il auroit perdu de vue l'étoile polaire boréale? Doit on supposer que la soif de l'or avoit déjà fait entreprendre, dès

(1) *Annali di statistica*, II, 287.

(2) Certes, les *historiens* avoient raison. (*Note du Réd.*)

ces temps reculés, des voyages de terre dans l'intérieur de l'Afrique? Seroit-ce de cette façon qu'on eût eu la connoissance du *Rujaura* ou *Rio d'Ouro* (G)?

Voilà, Monsieur, des questions et des recherches pour lesquelles j'ose réclamer votre attention; elles me paroissent dignes de votre examen, puisqu'elles ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la géographie.

Pardonnez la rapidité et la longueur de ma lettre; si vous la trouvez digne de paroître en public, vous pourrez engager M. Malte-Brun à lui donner une place dans ses *Annales;* et je crois que la science gagneroit infiniment si vous y faisiez insérer votre réponse. Dans tous les cas, je vous prie de ne pas me priver de cette dernière, que je lirai toujours avec un égal plaisir, soit qu'elle me parvienne écrite ou imprimée.

NOTES

Sur la lettre de M. Graberg.

(A). *Je ne sais si de telles notes peuvent intéresser la géographie.*

Beaucoup; et ce passage, bien plus curieux que ceux déjà publiés, pourroit donner lieu à une dissertation géographique des plus ins-

tructives. Je n'ai ni le temps, ni peut-être l'érudition nécessaire pour l'entreprendre; mais le peu que j'en dirai suffira pour prouver que je n'avancé rien de trop.

Ceci est l'itinéraire d'un voyage à la Chine, à travers les vastes déserts des Kalmoucs et des Mongols, qui eut lieu peu de temps après, ou peut-être du temps de Marc-Paul. Néanmoins il est certain qu'il est plus clair et mieux suivi que le récit de ce dernier, et paroît mieux s'accorder avec nos cartes, quoique la disette extrême de matériaux géographiques pour cette partie de l'Asie ait forcé d'Anville même d'avoir recours, pour la construction de quelques endroits de sa carte, aux vagues récits du Voyageur vénitien.

Suivons celui dont M. Graberg vient de nous donner connoissance.

Il commence à Bachu ou Bakou, port bien connu de la mer Caspienne, qu'il dit être dans l'Albanie, ce qui est très-exact: l'Albanie des anciens se trouve en effet représentée par le *Shirvan*, dans lequel est situé le port de Bakou.

De-là, sans faire aucune mention des contrées intermédiaires, il passe dans le pays des Usbecks, qui étoit et qui est encore la Bucharie moderne, et qu'il désigne sous le nom de *Bergaria*, où l'on reconnoît facilement celui de *Bokhara* et de *Bucha-*

ria. La capitale actuelle des Tartares usbecks est Balk. Notre auteur nous dit qu'elle se nomme *Seraï;* mais Balk est située dans une province nommée *Shurejan* (1), et tout près de Balk et un peu à l'est, je trouve sur la carte d'Asie de d'Anville un lieu nommé *Sali-Seraï,* placé sur la rivière Herrat. Des recherches plus approfondies feroient peut-être retrouver la ville de *Vecina;* mais on ne peut, ce me semble, s'empêcher de reconnoître la ville de Cerganchi de notre auteur, où se termine, suivant lui, le royaume des Usbecks, dans celle de Jeranchi de la carte d'Asie d'Arrowsmith, ville que ce géographe a placée un peu au nord de Yarkand. Jeranchi est au levant de la grande Bucharie et de Balk, ainsi que notre voyageur nous le dit pour Cerganchi.

Il ajoute qu'ensuite, pour se rendre au Chatai, c'est-à-dire à la Chine, il faut continuer au levant, et traverser un désert pour arriver à la ville de Lop. Ce désert est celui des Kalmoucs, qu'on traverse en sortant du pays de Yarkand pour arriver à Lock-Nor (2), qui est le Lop de notre voyageur : Marc-Paul lui donne aussi ce nom; M. d'Anville le lui a conservé, et place près de là l'ancienne résidence du khan de Ta-

(1) *Voyez* la carte d'Asie, de d'Anville.

(2) *Ibid.*, d'Arrowsmith.

gazgaz. — Comme notre voyageur étoit monté jusqu'à Jeranchi, il paroît avoir suivi les bords de la rivière qui se rend dans le lac de Lock (1). Marc-Paul traversa le même désert, mais en prenant un peu plus au midi, car il parle de Koten, dont l'itinéraire que nous commentons ne fait pas mention (*voyez* Marc-Paul, édit. de Muller, liv. I, ch. 41, p. 34). Après Lop ou Lock, notre itinéraire mentionne immédiatement la ville de Camel, qui est évidemment Chamil (2) ou Hami, ville et province célèbres, et connues à l'orient de Lop sur le chemin de la Chine.

Si nous connoissions mieux la partie du désert de Cobi, que l'on traverse en sortant du pays de Camil ou Camel, peut-être retrouverions-nous aussi facilement et la ville de Sebur et le grand fleuve *Edil* dont parle notre auteur.

Mais si l'on s'est donné la peine de suivre, sur les cartes que j'ai désignées, les rapprochemens que je viens de faire, j'espère qu'on sera convaincu de l'intérêt et de l'exactitude de ce fragment. *(C. A. W.)*

(1) Si nos cartes sont exactes, ce qui est très-douteux; car c'est avec le Thibet, la partie la moins connue de toute l'Asie.

(2) *Voyez* la carte d'Asie, d'Arrowsmith.

(B). *Et lapidum prætiosarum.*

Tout ceci est relatif à Raprobana ou Ceylan, et si l'on connoissoit l'âge et l'origine du manuscrit, ce passage, comme plusieurs de ceux qui ont été cités, pourroit donner lieu à des résultats intéressans.

(C). *Et peu appréciables.*

Je viens, ce me semble, de prouver le contraire. *(C. A. W.)*

(D). *Est vague et incertaine.*

Cette réflexion est juste; mais n'ayant pas le manuscrit, je n'ai pu former là-dessus que des conjectures, appuyées sur les monumens historiques imprimés et sur les cartes manuscrites que j'ai été à portée de consulter. Ce qui suit cependant semble confirmer mon opinion.

Ce morceau donneroit lieu à de trop longs éclaircissemens pour que je puisse les donner ici, et ce n'est cependant qu'après les avoir fait connoître que je pourrois répondre d'une manière positive aux questions que M. Graberg m'a fait l'honneur de me soumettre. Je ferai seulement deux observations.

Plusieurs savans ont déjà pensé que le Lama du Thibet étoit le prêtre Jean, du moyen âge, et que sous cet étrange nom, les Portugais l'avoient confondu avec le souverain d'Abyssinie.

Le morceau cité nous fournit une nouvelle et singulière preuve de cela : de là vient que le Chatai ou la Chine, et l'Ethiopie ou l'Abyssinie, et l'Inde, sont mentionnées comme des contrées voisines.

Enfin, dans la carte manuscrite de la bibliothèque impériale (n° 6816) dont j'ai parlé, la chaîne de l'Atlas se trouve comme interrompue par une vallée, et on y lit ces mots : « Per » questa Loch pasen los merchanderas y entran » en la terra del negres di *Ginoua* alle qual » pases appellan Val de Zara, etc. » Ce nom de Guinée se retrouve plus d'une fois sur cette carte. Je l'ai remarqué aussi sur celle des frères Pizzigani, dont M. Buache, membre de l'Institut, possède une copie très-exacte (1). Cependant ces deux cartes ne donnent rien au-delà du cap Bojador; donc ce nom de Guinée n'a pas toujours été restreint à la contrée que nous désignons aujourd'hui.

(E). *Les plus belles bibliothèques de la terre.*

Quoique notre bibliothèque de Paris soit la plus riche de l'Europe, cependant on trouveroit encore plus de secours pour de pareilles recherches en Portugal, à Venise, et peut-être même à Gênes; le comte de Potocky a prouvé, dans son Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin, que la bibliothèque de Vienne est

(1) L'original est à Parme.

très-riche en ce genre; elle renferme plusieurs atlas anciens, faits par des Génois et des Vénitiens; un entr'autres porte la date de 1318. Si cela est exact, c'est le plus ancien connu jusqu'ici : on y conserve aussi l'original de la carte dite *de Peutinger. (C. A. W.)*

(F). *Du quatorzième siècle.*

M. Graberg a voulu dire du quinzième siècle, puisque c'est dans le quinzième siècle, en 1433, que, suivant Barros (Dec. I, fol. 10), le commandant Gilianez doubla le premier le cap Bojador. Pétrarque mourut en 1374, c'est-à-dire dans le quatorzième siècle; mais la connoissance que les Génois ont pu avoir alors des Canaries, ne prouve pas du tout qu'ils aient doublé le cap Bojador. Souvent les connoissances géographiques restent stationnaires, souvent même elles rétrogradent; souvent aussi elles font plus de progrès en quelques années qu'elles n'en avoient fait pendant des siècles.

(G). *Ou Rio d'Ouro.*

Occupons-nous des voyages réels et prouvés par les détails géographiques qu'ils présentent, des relations et des cartes manuscrites qui portent date certaine, et qu'on n'a pas examinés encore; ce travail est assez considérable. Quant aux bâtimens perdus et aux récits des voyageurs

qui disent, sans en rapporter aucune preuve, qu'ils ont visité des contrées lointaines, ils sont sans nombre et n'apprennent rien de positif. Eudoxe qui, un siècle avant J. C., se vantoit d'avoir fait le tour de l'Afrique, a eu bien des imitateurs, aussi menteurs que lui et encore plus ignorans (1).

(1) Peut-être M. Walckenaer ne condamneroit-il pas Eudoxe s'il connoissoit l'apologie de ce voyageur que nous publierons dans notre *Précis de la Géographie*. Eudoxe ne s'est jamais vanté lui-même d'avoir fait le tour de l'Afrique; c'est Nepos et Mela qui ont inventé ou répété cette histoire. (*N. du Rédacteur.*)

NOTICE

SUR

LE TYROL ET LE VORARLBERG;

Par le RÉDACTEUR.

Les contrées qui forment aujourd'hui le Tyrol et le pays des Grisons, étoient autrefois habitées par les *Rhétiens* ou *Rhæti*, le même peuple qui, s'étant rendu maître d'une partie de l'Italie, fut connu des Grecs et des Romains sous les noms de *Tyrrhénes*, *Tyrsénes*, *Etrusques* et *Tusci*, mais qui se nomma lui-même *Rasenæ*. La ressemblance entre les noms des montagnes, des fleuves et des villes, et les monumens étrusques trouvés en Rhétie (1), prouvent cette vérité historique mieux encore que les témoignages confus des anciens, dans lesquels l'identité de la langue étrusque et rhé-

(1) *Jean de Muller*, Histoire de la Suisse, I, ch. 5; *Hormayr*, Histoire du Tyrol, I, 27—127, *sqq*.

tienne est reconnue (1). Il est vrai, les anciens veulent que les Rhétiens soient venus de l'Etrurie, parce que cette dernière contrée fut plus tôt connue des Grecs et des Romains que les régions voisines des Alpes; mais la marche générale des peuples européens dans leurs migrations nous oblige à considérer les Rasenæ ou Rhætiens comme étant entrés en Italie du côté du nord; cela est d'autant plus probable, que leur langue paroît avoir eu beaucoup de rapport avec les langues celtiques.

Les Rhétiens étoient une nation très-brave et très-difficile à dompter; les Romains, calomniateurs nés de tous les peuples, les appellent *brigands*, et assurent qu'ils massacroient tous leurs prisonniers de guerre, en éventrant même les femmes enceintes dès que leurs prêtres affirmoient que l'enfant devoit être mâle. Ces bruits populaires, recueillis par divers historiens (2), ne paroissent pas avoir trouvé croyance parmi les gens éclairés de Rome, puisque Horace, dans une ode adressée à Auguste, exalte le noble courage des *Brennes* et des *Genaunes*, deux tribus rhétiennes qui avoient

(1) *Liv.* V, c. 33. *Plin.* III, c. 24. *Strab.* IV, 313—315. VII, 449, Alm. *Justin.* XX, 5.

(2) *Strab.* IV, 206. Casaub. *Dio Cass.* LIV, 22.

fait vœu de mourir libres (1), et qui, plutôt que de se rendre, se laissoient moissonner (2) par le fer des vainqueurs. Druse et Tibère parvinrent cependant à soumettre la Rhétie, et cette contrée devint une province romaine.

Dans le dixième siècle, cette province, d'après Ptolémée, embrassoit toute la Vindelicie, c'est-à-dire la Haute-Souabe et la Bavière jusqu'au Danube : la Salza la bornoit à l'est; à l'ouest elle dépassoit le Rhin; mais au sud, le Tyrol italien, depuis Bolzano, n'y appartenoit plus, quoiqu'il ait été habité par des Rhétiens.

La *Notice de l'empire* parle d'une première et d'une seconde Rhétie; il est probable que la dernière comprenoit principalement les pays à l'ouest du Lech, puisque d'un côté *Augusta* ou Augsbourg y étoit située (3); et que de l'autre Theodorich, roi des Ostrogoths, est dit avoir possédé « les deux Rhéties situées au » milieu des Alpes, entre la *Suavia*, la Souabe » et l'Italie (4). » Tant que régna ce grand prince, le *dux* ou général, commandant en chef la Rhétie, étoit le gardien de l'Italie contre

(1) « *Devota morti pectora liberæ.* »

(2) « *Primosque et extremos* metendo, *stravit humum.* »

(3) Not. imp., c. 42.

(4) *Paul. Diac.*, II, 15. III, 18.

les peuples germaniques, surtout les Allemands et les Boyoariens (1). Mais peu après sa mort, ces derniers s'emparèrent de toutes les Alpes rhétiennes et juliennes; un comte boyoarien eut sa station à *Bauzanum* ou Botzen, et Trente fut la ville la plus septentrionale des Longobardes (2).

Pendant tous ces changemens, la nation rhétienne avoit disparu, à l'exception d'une seule tribu, précisément celle des *Brenni*, que la muse d'Horace avoit immortalisée. Ces intrépides habitans du mont Brenner, appelés aussi *Bréones* et *Briones*, se maintinrent indépendans jusque dans le sixième siècle.

C'est probablement chez eux que s'est conservé le dialecte latin corrompu qu'on parle dans la vallée du Haut-Engaddin, au pays des Grisons (3). Les autres parties de la Rhétie orientale ou du Tyrol des modernes, reçurent la langue allemande, et spécialement le dialecte bavarois, à l'exception des cantons méridionaux qui suivirent le sort du reste de l'Italie.

La monarchie bavaroise, sous les Agilolfingiens, comprit tout ce qui compose le Tyrol. Le duché de Bavière, formé par Charlemagne,

(1) *Cassiod.*, IV, 4.

(2) *Paul. Diac.*, II, 32. III, 9. V, 36.

(3) *Adelung*, Mithridates, II, 609.

conserva des droits de suzeraineté sur les diverses principautés dans lesquelles ces pays furent partagés. Les comtes d'*Andechs*, maîtres d'une grande étendue de domaines, et devenus immédiats, après la chute de la maison des Guelfes, obtinrent le titre de ducs de Meran; ils laissèrent leurs possessions à Albert, comte de Tyrol, qui en 1248 occupa ce pays du droit de sa femme qui étoit de la famille d'Andechs. Il eut deux filles qui partagèrent sa succession et qui épousèrent, l'une un comte de Hirschberg, l'autre un comte de Goritz. Ce dernier acheta la portion d'héritage de son beau-frère. Enfin, Marguerite, dite *Maultasche*, à cause de la configuration hideuse de sa bouche, dernière descendante de la maison des comtes de Tyrol et d'Andechs, en l'an 1363, le jour de Saint-Polycarpe, fit donation du comté de Tyrol aux trois frères Rodolphe, Léopold et Albert, ducs d'Autriche, comme étant ses plus proches parens. Depuis ce temps, non seulement l'Autriche en est restée maîtresse, mais elle l'a même, par la suite du temps, considérablement augmenté.

En 1373, les ducs de Padoue, de la maison de Carrare, cédèrent à Léopold-le-Débonnaire d'Autriche, les trois seigneuries sur les frontières d'Italie, Yvan, Selvan et Castel-Alto ou le Val Valsugan. En 1500, Maximilien I, empereur, ayant hérité du Posterthal, après la mort de

Léonard, dernier comte de Goritz, l'incorpora au Tyrol. Le même empereur ayant profité des troubles que lui-même avoit suscités et favorisés entre les différens princes de la maison de Bavière, enleva à ce duché les seigneuries de Kufstein, Kizbuchel et Rattenberg, dans la basse vallée de l'Inn, et les réunit en 1504 au Tyrol. Le même Maximilien ayant enlevé aux Vénitiens la commune d'Ampero, les quatre vicariats, la ville et préfecture de Rovérédo et la ville d'Arco, près le lac de Garda, les réunit également au Tyrol.

Le *Vorarlberg*, c'est-à-dire le canton situé en avant du mont Arlberg (1), se composoit des seigneuries de Brégenz, Hohenems, Hoheneck, Pludenz, Sonnenberg, Montfort ou Feldkirch, qui successivement avoient été acquises par la maison d'Autriche.

Ces pays réunis formoient du Tyrol une vaste et imposante province, revêtue du modeste titre de comté, mais sans contredit le plus grand comté qu'il y eut en Europe.

Le Tyrol cédé au roi de Bavière, en vertu du traité de Presbourg, forme aujourd'hui les départemens bavarois suivans (2) :

(1) On pourroit écrire *Arlberg* et *Vorarlberg* sans commettre de faute.

(2) Ordonnance du 21 juin 1808.

Cercle de l'Inn. . .	176 $\frac{1}{4}$	milles carrés.	202,751 habitans.
d'Eysack. .	154 $\frac{3}{4}$		191,111
de l'Adige.	112 $\frac{1}{2}$		226,492
Total. . .	443 $\frac{1}{2}$		620,354

Le Vorarlberg, qui dans la première division (1) formoit un cercle à part, comptoit alors, sur 49 $\frac{1}{2}$ milles carrés d'Allemagne, 98,725 habitans. Aujourd'hui ce pays fait partie du cercle de l'Iller. On trouve, dans un cahier précédent, le tableau des sous-divisions de ces provinces, ainsi que de toute la monarchie bavaroise (2).

Les Alpes orientales et leurs branches ceignent le Tyrol de toutes parts, et y laissent encore moins des plaines que dans la Suisse; les masses des montagnes étant ici plus larges, quoique leurs sommets soient un peu moins élevés. L'*Orteler*, le Mont-Blanc de ces régions, n'a que 2,536 toises ou 14,016 pieds de hauteur absolue, et reste ainsi à 660 pieds au-dessous du sommet des Alpes occidentales. Les autres cimes de la grande chaîne, telles que le *Platey-Kogel*, n'atteignent qu'à 9 ou 10 mille pieds. Le passage du Brenner est à 4,376 pieds d'élévation. Deux chaînes moins élevées accompagnent la grande

(1) Ordonnance du 21 novembre 1806.

(2) *Annales*, t. V, cahier XV, p. 317 *sqq.*

et se dirigent, comme elle, du sud-ouest au nord-est; les cimes de celle qui sépare la Bavière du Tyrol ont été mesurées en partie (1). En voici les hauteurs :

Wechselstein	5,968 pieds.
Alberspitz	6,138
Zugspitz	7,734

Toutes ces montagnes se trouvent dans le comté de Werdenberg, réuni à la Bavière proprement dite. Du côté de l'Italie, les montagnes de la chaîne secondaire n'ont pas été mesurées; mais elles doivent également avoir de 6 à 8,000 pieds de hauteur absolue, attendu que les sommets des monts Euganéens, en Italie, et spécialement le *monte Summano*, atteignent déjà une élévation de 4,000 pieds (2).

Les observations sont en trop petit nombre et s'étendent sur une ligne de trop peu d'étendue, pour nous mettre en état de tracer un tableau géologique de ce pays; d'ailleurs, le peu que nous en savons doit être réservé pour notre extrait de la Description générale des Alpes, de M. *Ebel*, ouvrage important qui vient de paroître. Ici nous nous bornerons à des aperçus purement géographiques et économiques.

(1) Voyage par le Tyrol dans les provinces Austro-Vénitiennes; par le comte *Sternberg*, ch. 1.

(2) *Sternberg*, ch. 9.

Entre la chaîne principale des Alpes où domine le granit, et les Alpes calcaires de la Bavière, s'étend la vallée où coule *l'Inn*, rivière venue du pays des Grisons, et qui, en passant par la Bavière, se jette dans le Danube. La pente générale de cette vallée est au nord-est. Au sud de la grande chaîne, l'*Eysack* se précipitant des flancs du mont Brenner, et l'*Adige*, descendant à travers un sol marécageux des montagnes voisines du pays des Grisons, coulent l'un vers le sud-ouest, l'autre vers l'est, et forment par conséquent deux vallées inclinées dans ces deux sens: au-dessus de Botzen, ces deux rivières réunies n'en forment plus qu'une sous le nom d'*Adige;* dès-lors la pente se dirige du nord au sud. Outre ces trois ou quatre principales vallées du Tyrol, il s'y trouve à l'est la vallée de *Puster*, arrosée par la Drave, et au nord la vallée où naît le Lech. On distingue encore une vingtaine d'autres vallées considérables.

Le Vorarlberg, séparé du Tyrol par le mont *Arlberg* ou mont des Aigles, s'incline en général vers le nord-ouest et vers le lac de Constance; il est baigné par le Rhin et par la rivière dite l'*Ach-de-Brégenz*, c'est-à-dire l'*eau*, l'*aqua* de Brégenz.

Le Tyrol seroit une autre Suisse s'il renfermoit de beaux lacs. C'est la même élévation,

la même inégalité de terrain, le même rapprochement des extrêmes de chaleur et de froid, de glaciers et de vignobles, de déserts et de cantons surchargés d'habitans. Une crête de rochers sépare souvent l'empire de l'hiver de celui de Flore.

Dans la partie septentrionale des Alpes, où la rigueur du climat n'est pas tempérée par les douces haleines des vents du midi, on ne rencontre plus, à des hauteurs médiocres, ni grains ni légumes; et les prairies, les pâturages et les bois sont les seules ressources de ces contrées. Les vallons sont fertiles; mais du côté de la Bavière jusqu'aux montagnes qui dominent la vallée de l'Inn, ils sont presque tous fort élevés, d'une température déjà très-froide, et exposés à des pluies si fréquentes que souvent l'été s'écoule sans que l'on en ait ressenti les chaleurs, et sans que les grains aient pu acquérir une maturité complète.

Du côté de l'Inn, le versant des eaux, dans les vallons latéraux, étant dirigé vers le midi, une température beaucoup plus douce se fait sentir.

En quittant la vallée de l'Inn, et en se portant vers le sud, on atteint les hauteurs du Brenner, et alors la pente vers l'Italie se continue sans interruption. Dans cette partie, les vallées sont extrêmement fertiles, et la végé-

tation en est très-variée; mais elles sont si étroites et si populeuses, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elles puissent nourrir leurs habitans.

Ce n'est cependant pas faute d'industrie de la part des Tyroliens. Sur 28,465 kilomètres carrés que leur pays renferme, on assure, d'après des documens officiels, que 20,799 sont employés utilement, soit à la culture, soit comme bois et pâturages (1). Mais les bons terrains labourables sont très-rares. En vain les Tyroliens ont-ils arraché à la nature le plus petit coin de terre végétale, pratiqué des champs sur des précipices, gravi les sommets les plus escarpés, pour y défricher les plateaux qui s'y sont formés par l'écroulement successif des montagnes : le sol qu'ils conquirent ainsi sur une nature sauvage, ne fournit pas, à beaucoup près, les moyens de subsistance et d'échange qui leur sont nécessaires. Les grains les plus répandus sont le blé de Turquie et la *plenté*, espèce de blé-sarrasin. Dans le Tyrol méridional, jusque vers Rovérédo, où les montagnes s'élargissent, on cultive la vigne dans les fonds et sur le penchant des montagnes, et quelques grains sur les hauteurs.

(1) *Seyffer*, colonel ingénieur-géographe, Journal de Munich, numéro du 6 février 1806.

Les vers à soie offrent encore aux Tyroliens du midi une ressource précieuse : on produit annuellement environ 500,000 livres de soie. La culture du lin et du chanvre est généralement répandue; l'on récolte, année commune, 452,000 livres de la première substance, 60 à 70,000 de l'autre (1). Le tabac donne un produit important; on l'estime à 16 millions de livres pesant. On exporte, année commune, 498,000 livres de fruits et 30,000 *eimer* de vin.

Parmi les espèces d'animaux que nourrit le Tyrol, on distingue le chamois, la chèvre des Alpes et la marmotte. C'est une chose remarquable que les nombreuses eaux de ce pays ne contiennent que très-peu de poissons.

Les montagnes du Tyrol renferment toute sorte de minéraux, depuis l'or qu'on trouve à Zill jusqu'au charbon de terre; mais voici les seules substances qui soient exploitées en quantité considérable.

Sel, près de Hall	274,000 quintaux.
Fer	15,890
Cuivre	2,630
Argent, près de Schwatz	2,000 marcs.

La calamine du Tyrol est estimée : on y trouve une grande variété de beaux marbres,

(1) *Seyffer*, loc. cit.

ainsi que de l'albâtre et de l'asbeste. On compte une soixantaine de sources minérales (1). Toutes ces richesses, cachées dans les flancs des montagnes, n'ont pas encore été recherchées avec les soins convenables, et offriroient probablement à un gouvernement éclairé des ressources nouvelles pour vivifier ce pays.

Les Tyroliens, obligés par l'approche de la mauvaise saison de se renfermer dans leurs villages où les neiges et les torrens les emprisonnent, et autour desquels la nature n'offre plus la moindre trace de reproduction, cherchent alors, dans d'industrieux travaux, un supplément à leurs besoins. On auroit peine à se figurer la diversité et la variété des branches d'industrie que ces honnêtes montagnards cultivent.

A *Impst* et dans quelques autres endroits, on élève une telle quantité de serins que l'exportation annuelle en monte à une valeur de 37,000 flor.(2). Dans le *Vorarlberg*, ils mettent à profit les immenses forêts qui les environnent. Le bois qu'elles leur fournissent est travaillé en charpente. On y construit des boutiques, des mai-

(1) Carte des productions du Tyrol; par M. *Blum*, baron de *Kempen* (en allemand).

(2) *Seyffer*, loc. cit.

sons entières ; dont les pièces détachées et numérotées sont transportées sur des traîneaux, dans le temps des neiges, jusqu'à Brégentz, et là sont chargées sur des bateaux qui les transportent à l'autre extrémité du lac de Constance, à Stein et à Schafhausen (1). Un grand nombre de bateaux du lac se construisent à Hart, bourg du Vorarlberg. Pendant ce temps les femmes brodent des mousselines pour les négocians de Bolzan ou de Suisse, particulièrement de Saint-Gall, Turgaw et Hérisau; elles tricotent des bas et des bonnets qu'elles débitent en Bavière. Ce genre d'industrie fait vivre particulièrement les habitans de Schwatz. Dans les paroisses de Scheidegg et de Lindenberg, il se fabrique une énorme quantité de chapeaux et de corbeilles de paille, dont une partie, travaillée avec soin et élégance, se vend dans la Bavière et la Souabe. La filature du lin occupe particulièrement les femmes de l'âpre vallée de Montafou. C'est un coup d'œil intéressant quand on entre, pendant l'hiver, dans la demeure d'un de ces montagnards, de voir quelquefois dix femmes assises autour d'une table, toutes le fuseau ou le rouet à la

(1) Les habitans de l'Appenzell payent une maison pareille de 6 à 800 florins (13 à 1,700 francs). Voyage dans le Tyrol ; par M. *Dabray*, p. 109.

main; plus loin un vieillard qui fait des houppes, ou un jeune garçon qui le dispute à sa jeune sœur pour l'adresse et l'activité à manier le fuseau. Il y a des femmes des environs de Brégentz, qui d'une livre de coton filent jusqu'à cent trente fuseaux : chacun à 2,000 aunes de Vienne (environ 1,3oo de France). On trouve des villages entiers dans les vallées élevées du Tyrol qui, pendant deux mois entiers, par année, sont abandonnés par tout ce qui est homme ou garçon. Ceux de la vallée de Montafou émigrent par bandes de trente à quarante, et vont exercer en Suisse et en Allemagne, les métiers de charpentiers ou de maçons. Les enfans, conduits par un vieillard, quittent aussi le toit paternel dès qu'ils peuvent gagner leur subsistance au moyen de leur travail. Ils partent munis d'une cornemuse, d'un havresac et d'une petite provision de pain d'avoine, et vont la plupart en Souabe s'engager comme pâtres pour un salaire extrêmement modique. Là, ils passent l'été au milieu des champs et des pâturages, vivant d'un pain grossier ou de quelques racines, et conservent, au sein de cette vie pénible et solitaire, leur humeur gaie et leurs mœurs probes. Vers la fin de l'automne, les mêmes vieillards les ramènent dans leurs sauvages hameaux; chacun d'eux rapporte 5 à 6

florins (12 à 13 francs), comme fruit du travail de tout un été (1).

L'esprit de la géométrie semble inné aux Tyroliens; ils devinent, sans instruction, les principes de la mécanique, et ils y réussissent d'une manière souvent étonnante. On pourroit citer de nombreux exemples de travaux vraiment merveilleux en ce genre. Nous ne ferons mention que du célèbre *Pierre Anich* qui, de simple pâtre, est devenu un très-bon ingénieur-géographe, a levé la première carte exacte qu'on ait eue du Tyrol, et a construit un globe d'une perfection étonnante, et que l'on voit encore au château d'Inspruck. Il est juste d'observer que les Jésuites, qui avoient démêlé son génie, lui avoient enseigné la géométrie. Sa vie entière a été une continuité de travaux assidus, ingénieux et utiles. Il n'a jamais voulu abandonner son état de paysan; sa cabane étoit son plus cher asile. Il n'a point été récompensé en raison de son mérite. Epuisé par les fatigues que lui avoit causées son travail pour la grande carte du Tyrol, il mourut à 43 ans. Il n'avoit reçu pour tout traitement qu'environ 30 sous de France par jour; il fut obligé de vendre ses

(1) *Rohrer*, les Tyroliens; fragment d'un Tableau des peuples Autrichiens. Vienne, 1796, *passim*.

instrumens pour vivre. Après sa mort son mérite a été tardivement reconnu. On lui fit, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, de superbes obsèques, et on donna à Blaise Hubert, parent d'Anich et géographe comme lui, 300 fl. de pension (1).

Le génie des Tyroliens s'exerce principalement sur les ouvrages d'hydraulique. Dans les vallons les plus élevés, vous voyez chaque ruisseau tomber d'espace en espace sur des roues grossièrement travaillées, mais dont le mécanisme simple remplit les fonctions les plus importantes du ménage. La mouture des grains, la fabrication des huiles, l'aiguisement ou le rémoulage des outils, l'arrosement des prairies, tout cela est l'office des ruisseaux et des moulins qu'ils mettent en mouvement. Chaque paysan a son moulin, et disposant une fois de ce principe d'action, il le modifie suivant son industrie et ses besoins.

M. *Rohrer*, dans l'ouvrage que nous venons de citer, raconte « qu'étant entré dans la cabane d'un paysan, il n'y avoit trouvé personne, si ce n'est un enfant au berceau que, frappé de voir ce berceau suivre un mouvement égal et constant, sans que personne le remuât, il avoit recherché la cause de ce phénomène;

(1) *Sternberg*, Voyage, p. 27.

qu'en s'approchant il avoit vu une corde attachée au berceau, et qu'en suivant cette corde, qui traversoit le mur de la maison, il avoit reconnu qu'elle se prolongeoit jusqu'à une pièce de bois à laquelle une roue, mise en mouvement par un ruisseau voisin, imprimoit un balancement uniforme. »

Le Tyrolien applique les ressources que la mécanique lui offre, à la préparation d'une quantité d'ouvrages industrieux qu'il va ensuite débiter dans l'étranger. Ce sont de jolies bagatelles en menuiserie, des boîtes, des étuis, de la tabletterie qui s'exporte jusqu'en Espagne et en Portugal, et de là en Amérique; ce sont des gants, des ouvrages en peau de chamois, très-estimés et recherchés en Allemagne (surtout ceux fabriqués dans le Zillerthal); ce sont de petites sculptures, des images, des gravures; enfin, une foule d'ouvrages plus ou moins finis, plus ou moins ingénieux, que ceux qui les ont faits, transportent eux-mêmes au loin.

On peut estimer à 30 et 40,000 le nombre de Tyroliens qui émigrent et reviennent tous les ans dans leurs foyers (1). Ils s'élancent dans tous les genres d'industrie : ils sont architectes, graveurs, sculpteurs, travailleurs en stuc, en plâtre, maçons, négocians. Il y en a qui entre-

(1) *Debray*, Voyage, p. 117.

prennent l'exploitation et l'abattis des forêts en grand, et tout cela pour des prix très-médiocres; accoutumés à vivre de peu, un modique salaire leur suffit. Quelques-uns mettent à profit les plantes balsamiques et parfumées de leurs montagnes, en composant des sachets ou des poudres où ils combinent les plantes auxquelles ils attribuent le plus de force et de vertu, et qu'ils intitulent *thé* pour la bile ou pour la poitrine. Cette dernière ressource ne laisse pas que d'être productive; c'est surtout dans le *Wippthal* que ce genre d'industrie est en usage. Il en est qui se livrent à de plus grandes spéculations, et qui, poussant leur course jusqu'en Amérique et jusqu'aux Indes, en sont revenus après plusieurs années, avec un pécule considérable. De retour dans leur village, ils ont partagé leur profit avec leurs rustiques associés, et cela avec une probité irréprochable, et sans même vouloir s'attribuer pour leurs peines une plus grande portion du gain.

En général, presque tout le profit du négoce se partage entre des associés du même village ou de la même contrée; une heureuse communauté unit toujours ces braves gens. Rarement l'absence dure plus d'une année; le plus souvent elle finit avec la belle saison pour les négocians, comme avec la mauvaise pour les ou-

vriers. A leur retour, les associés se réunissent, et le Tyrolien voyageur jette sur la table son sac d'argent (1). Chacun prend la part qui lui revient en proportion de ce qu'il y a mis, et alors tous les comptes sont faits. L'assemblée finit par un serrement de main amical et par un banquet fraternel où la gaîté règne, et où l'on discute les projets de commerce pour l'année prochaine. Dans le Tyrol septentrional, il y a peu d'exemples de dispute et de procès pour ces sortes d'affaires. Le Tyrol italien offre des mœurs différentes, un esprit moins franc, des manières plus civilisées; mais un caractère moins estimable. Cette habitude de voyager cultive et élève généralement l'esprit du Tyrolien, ajoute à ses connoissances et le familiarise avec les usages des pays qu'il a visités. Aussi quelquefois est-on tout étonné de trouver, au fond des vallées les plus écartées, des hommes raisonnant à merveille sur des choses tout à fait étrangères à leur état apparent, et parlant avec intelligence et agrément de ce qu'ils ont vu et de ce qui se fait ailleurs.

Ceux même des Tyroliens qui ne quittent point leur sol natal, n'en mènent pas une vie plus sédentaire. Les vallées sont leurs demeures pendant l'hiver; mais aux premiers rayons du

(1) *Debray* et *Rohrer*.

printemps ils partent en caravanes, avec leurs troupeaux, pour regagner, au bruit des chants joyeux et des sons de la flûte agreste, les pâturages des Alpes, qui doivent fournir à leurs vaches et à leurs chèvres une nourriture aussi saine qu'abondante (1).

Dans un pays aussi industrieux, on s'attend peut-être à trouver beaucoup de villes florissantes: on les chercheroit en vain. Le Tyrolien n'aime pas à voir son domicile resserré par le voisinage d'un autre; dans les campagnes surtout, les maisons sont disséminées à de grandes distances: il existe peu de villages proprement dits.

En parcourant le pays du nord au midi, et en longeant les principales vallées, on remarque les villes et bourgs que nous allons indiquer.

Dans la vallée de l'Inn, nous trouvons les endroits suivans:

Inspruck, ci-devant capitale du comté-princier de Tyrol, placée dans une situation pittoresque au pied des montagnes, ayant un port sur l'Inn, agréablement bâtie et peuplée de 12,000 ames. On y remarque le vieux et le nouveau château; l'église de la cour, avec plusieurs monumens, entr'autres celui de Maximilien I, décoré de statues colossales en bronze des princes de la maison d'Autriche, dans le

(1) *Debray*, Voyage, p. 119.

costume de leur temps, et en partie d'un style assez beau; on doit encore voir l'hôtel des États, la colonne en l'honneur de la conception immaculée de la Vierge, et la statue de l'archiduc Léopold à cheval. Les faubourgs sont étendus et jolis. Il y a une université qui vient de recevoir une nouvelle organisation. La ville est située à 9 deg. 1 min. long. est de Paris, et 47 deg. 16 min. 12 sec. lat. boréale.

Ambras ou *Ombras*, château impérial près d'Inspruck, où il y a un musée. On y voyoit les armures de 2 à 300 chevaliers du moyen âge; mais les pièces les plus curieuses ont été transportées à Vienne. Il y a aussi des collections d'anciennes monnoies romaines, d'objets d'histoire naturelle, d'ouvrages travaillés en ivoire, de portraits en miniatures, une bibliothèque, quelques dessins de grands maîtres allemands, et enfin la carte originale du Tyrol, par P. Anich.

Le couvent *Wilden* ou *Wilthen*, est la *Veldidena* des Romains. On y a trouvé une inscription de Septime-Sévère qui a été transférée à Ombras.

Près de *Zirl*, joli bourg, se trouve un rocher très-escarpé, nommé la *Saint-Martinswand*, parce que l'image de Saint-Martin est placée dans une niche à moitié hauteur de la paroi perpendiculaire, formée par la montagne. On

assure que Maximilien I, étant à la chasse aux chamois, s'égara sur ce rocher et y passa même la nuit; un ange apparut enfin et lui montra le moyen de descendre.

Hall, ville de 4,000 habitans, située à l'endroit où l'Inn devient navigable. Nous avons parlé de la mine de sel dont les chaudières s'y trouvent. Il y a un hôtel des monnoies, dont le balancier, mis en mouvement par l'eau, peut, à l'aide d'un seul homme, frapper 150 écus par heure.

Schwatz, grand et joli bourg, de 8,000 habitans, siége de l'administration des mines tyroliennes. En 1560, il y avoit 30,000 ouvriers employés dans les mines d'argent voisines de ce bourg; elles donnèrent, depuis 1525 jusqu'en 1564, un produit de 2,328,501 marcs d'argent fin; aujourd'hui elles ne rapportent pas les frais de l'exploitation, et se trouvent sur le point d'être abandonnées : mais l'exploitation du cuivre est lucrative (1).

Kuffstein, forteresse importante et la seule régulière qu'il y ait dans le Tyrol. Au seizième siècle, le Bavarois Jean de Pintzenau la défendit contre l'empereur Maximilien I, qui eut assez peu de générosité pour lui faire

(1) *Merian*, Topog. Austr. 91. *Sternberg*, Voyage, ch. 9.

trancher la tête; une chanson populaire conserva long-temps, parmi les Bavarois, le souvenir de cette fin tragique (1).

Scharnitz et *Ehrenberg*, les deux passages principaux pour entrer en Tyrol du côté septentrional, sont gardés par des batteries très-fortes. C'est à tort que plusieurs voyageurs disent que Scharnitz est la *porta Claudia* des anciens; ce nom latin est moderne, et vient d'une archiduchesse Claudine qui y a fait établir quelques fortifications.

Finstermuntz, située entre les Grisons et le Tyrol, est un défilé d'un très-difficile accès. La vallée de l'Inn n'est guère attaquable que du côté de Kuffstein.

En passant l'Arleberg, on descend vers la petite ville commerçante de *Brégentz* sur le lac de Constance. Au sud de Brégentz se trouve *Feldkirch*, bourg peu éloigné du Rhin, et près duquel, dans la dernière guerre, on a établi un camp retranché et très-fort.

En traversant le mont Brenner, pour aller à Sterzing, on passe près des plus beaux glaciers du Tyrol; en montant dans le cimetière d'une église, à peu de distance du Brenner, on découvre, à 300 pas de soi, le pied des glaciers.

(1) *Wiguleus-Hund*, Généalogie bavar., f. 236. *Letzner*, Chronique de Dassel, III, ch. 40.

Ils portent le nom de *Ferner* et sont dignes de toute l'attention du voyageur. Mais si l'on n'a pas été prévenu d'avance par des gens instruits, ou si l'on ne s'est pas muni d'un bon itinéraire, on passe tout près de ces glaciers sans les voir, car il ne vient jamais dans la tête aux gens du pays de vous indiquer une seule des merveilles qu'il renferme par centaines. « L'œil, dit un voyageur moderne (1), se promène avec étonnement et effroi sur ces masses brillantes et stériles qui reposent là comme dans le sein des siècles, autour desquels règne un vaste silence, et d'où s'échappent d'abord sans bruit, des ruisseaux blancs comme de l'argent, et qui glissent avec la rapidité d'une flèche sur les flancs glacés qui leur donnent naissance. »

Dans le canton de *Wippthal*, on trouve *Sterzing*, qui est le *Vipitenum* des Romains, ou du moins qui en occupe à peu près l'emplacement. Le nom de *Wipp-Thal* marque la nature de cette vallée, composée de précipices, et où toutes les descentes sont extrêmement rapides; le verbe *wippen* signifie monter et descendre avec rapidité. Or, le nom latin *Vipitenum* (2), venant évidemment de la même ra-

(1) M. *Débray*, Voyage, p. 178.

(2) *Tabula Peutinger.*—Le vrai nom étoit sans doute *Wippstein.*

cine, il paroît que les peuples du Tyrol, dans le troisième ou quatrième siècle, étoient Allemands d'idiome, sinon d'origine.

En jetant un coup d'œil sur les parties orientales, nous y remarquerons *Lientz*, chef-lieu de la vallée dite *Pusterthal*, où l'on élève plus de bestiaux que dans le reste du Tyrol; *Brixen*, en italien *Bressanone*, ville de 4,000 ames, autrefois la capitale des États d'un prince-évêque qui, après avoir long-temps maintenu vis-à-vis l'Autriche une ombre d'indépendance, a été compris, comme tant d'autres, dans les grandes sécularisations de 1803; *Clausen*, petite ville avec un couvent des Capucins, auquel appartenoit une assez belle collection de tableaux et d'autres objets précieux.

La descente, depuis le mont Brenner jusqu'à Botzen ou Bolzano, par Sterzing, Brixen et Clausen, est un des voyages les plus curieux qu'on puisse faire en Europe. La différence en hauteur, du hameau du Brenner à Bolzano, est d'environ 3,800 pieds; et cela dans un espace de 25 lieues environ, ce qui fait plus de 150 pieds de pente par lieue, et c'est cette pente que l'*Eysach* parcourt (1). Aussi, dès son origine, cette rivière a une turbulence et une agitation qui dénotent le caractère qu'elle conserve dans

(1) *Debray*, Voyage, p. 173.

tout son cours. Bientôt son onde s'accroît de celle d'une foule de ruisseaux qui tombent et se précipitent du haut des monts dans l'étroite vallée qu'elle parcourt. Mais c'est à Brixen, après s'être réunie au Rientz, qu'elle devient vraiment redoutable. Tout son cours n'est presque qu'une cascade perpétuelle; elle pousse avec fracas ses eaux furieuses contre les rochers et les monts qui semblent s'avancer pour lui fermer le passage; toujours prête à se déborder au moindre orage, et couvrant alors la route et le peu de prairies qui l'avoisinent de ses vagues limoneuses, elle vient enfin se perdre à peu de distance de Bolzano dans l'Adige.

Mais si cette route offre quelques beaux coups d'œil, elle présente aussi des incommodités et même des dangers. « Les pluies, dit le voya» geur que nous venons de citer, les pluies qui » étoient tombées en abondance les jours pré» cédens, avoient grossi d'une manière effroya» ble le volume des eaux de l'Eysack qui, en » divers endroits, débordoit jusque sur le che» min. A tout moment, des torrens plus ou » moins furieux, se précipitant du haut des » montagnes qui s'élèvent comme deux mu» railles au-dessus de cette gorge étroite, rou» loient sur la chaussée leurs ondes furieuses. » Les dégâts qu'ils font à la route sont consi» dérables; lorsque ces torrens sont très-forts,

» comme il n'y a pas moyen de faire des ponts
» que leur turbulence auroit renversés, et que
» l'on se borne à élever quelques digues pour
» les empêcher de s'étendre dans les champs,
» on est obligé de les traverser quelquefois au
» risque de voir briser sa voiture ou estropier
» les chevaux par les énormes quartiers du
» roc que les eaux précipitent avec elles. Il
» est surtout très-dangereux de faire, dans la
» mauvaise saison, cette route la nuit, et même
» les postillons ne se hasardent point à vous y
» conduire. Un autre danger qui menace les
» voyageurs en temps de pluie, c'est la chute
» des pierres, des pans de rochers, des arbres,
» qui tout-à-coup se détachent des montagnes
» taillées presqu'à pic..... Le moment
» du dégel est surtout très-dangereux. Alors
» l'ébranlement, causé par le roulement de la
» voiture, peut occasionner des éboulemens sous
» lesquels vous risquez d'être écrasés. Cepen-
» dant ces accidens sont rares, et ce que j'en
» rapporte ici ne doit intimider personne. »

Après avoir, pendant quatorze lieues, suivi le cours de l'Eysack, on arrive à *Botzen* ou *Bolzano*, ville de 8,000 habitans, située au pied d'une montagne énorme et qui semble prête à l'écraser; cette montagne est la pointe d'un promontoire qui divise les vallons de l'Eysack et de l'Adige. Ce fleuve reçoit les eaux de l'Ey-

sack à trois quarts de lieue environ de la ville. Le fond du vallon et la pente des montagnes voisines sont couverts de vignes qui ne laissent de libre que les routes et quelques sentiers.

Bolzano est d'une médiocre grandeur, et n'est remarquable que par les foires qui s'y tiennent quatre fois par an, mais dont deux surtout sont considérables. C'est un des entrepôts du commerce de l'Italie avec l'Allemagne. La commission y est très-considérable; et du port de Livourne et de celui de Venise, du Bergamasque et du Milanez, il y arrive une grande quantité de denrées coloniales et de soieries.

Les riches habitans de cette ville passent tout l'été dans un village charmant nommé *Haut-Botzen*, auquel on monte par des sentiers escarpés, et d'où la vue plonge sur la ville. La rapidité des montées est cause que les bœufs ont les pieds ferrés (1). A l'ouest de Botzen, s'ouvre la vallée du *Haut-Adige*, nommée en allemand *Vinst-Gau*, et en italien *Val di Venosta*, nom qui vient peut-être de la tribu des *Vennones*, comme les géographes prétendent, mais qui pourroit aussi avoir une étymologie bien plus simple dans le mot latin *venustus*, joli, grâcieux. On remarque, à l'entrée de cette vallée, la petite ville de *Meran* et le vieux châ-

(1) *Grasser.* ap. *Merian*, p. 87.

teau de *Tyrol* (le *Térioli* des Romains), séjour antique de deux maisons puissantes, dont la dernière a laissé son nom à toute la province.

En descendant la vallée de l'Adige, on sent à chaque pas l'air s'adoucir, et on voit paroître successivement les arbres, les fleurs et les fruits de l'heureuse Italie. Le vent *sirocco* répand même son haleine étouffante dans ces vallées, et en général les chaleurs y sont bien plus fortes qu'à Venise ou qu'à Bologne.

Trente, ville bien bâtie, manufacturière et commerçante, renferme 700 maisons et 10,000 habitans. C'étoit la résidence d'un prince-évêque, qui se trouvoit dans la même dépendance de l'Autriche que celui de Brixen; mais ses revenus étoient plus grands. Le palais épiscopal, bâti dans le goût gothique, est riche en marbres et en peintures à fresque. L'église de Notre-Dame est célèbre par le concile de Trente qui s'y tint, et où les disputes théologiques, variées par des fêtes et des bals, durèrent de 1545 à 1563. La place principale de la ville est ornée d'une superbe fontaine en marbre.

Rovérédo, ville commerçante et manufacturière, compte 18,000 habitans; c'est par conséquent la plus considérable de tout le Tyrol. La filature de soie tient le premier rang parmi

les branches d'industrie qui ont élevé cette ville à un état si florissant. Elle est bâtie dans le goût italien, et possède, comme toutes les villes d'Italie, son académie.

Ala et *Pergine* sont deux grands et jolis bourgs, l'un de 4,000, l'autre de 7 à 8,000 habitans, avec de bonnes manufactures.

Il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil sur les vallées qui terminent le Tyrol du côté du sud-ouest et du sud-est.

Parmi les premières, on distingue celles qui portent le nom de *Val di Non* et *Val di Sol.* Elles nourrissent une grande quantité de vers à soie. Le chef-lieu de toutes ces vallées est *Riva,* ville agréablement située sur le lac de Garda, dont la partie septentrionale baigne les frontières du Tyrol. Il y a une superbe église où l'on va en pélerinage. Les citronniers et les orangers prospèrent ici en pleine terre.

Dans la vallée de la Brenta, qui est à l'orient de Trente, et qui, selon les gravures de Merian, paroît très-resserrée et très-sauvage, on trouve un gros bourg, florissant par ses filatures de soie, et nommé *Borgo di Val Sugano.* Toute la vallée est aussi appelée *Val Sugano,* nom qui probablement vient des *Euganéens* qui l'habitoient avec une partie du Vicentin et du Veronais. C'est à l'extrémité de cette vallée

qu'on trouve le fameux défilé *Kofol,* en italien *Covolo,* sur les frontières des États ci-devant vénitiens. Un rocher s'élève à la hauteur de 50 toises; il est droit comme un mur, et renferme dans ses flancs une caverne avec un puits. Dans cette caverne inaccessible, soit par en haut, soit par en bas, on a construit une espèce de château fort, dont la garnison est obligée de monter et de descendre au moyen d'échelles de cordes. Le chemin en bas, resserré entre le rocher et la rivière de Brenta, laisse à peine l'espace pour le passage de deux voitures. Mais on n'a pas besoin d'attaquer ce défilé de front; on peut entrer en Tyrol par des chemins moins difficiles.

Le bourg de *Hayden,* nommé en italien *Ampezzo,* jouissoit de grands priviléges, et se gouvernoit presque en république. Il est situé sur un passage qui mène de Brixen à Pieve di Cadoro.

Après avoir ainsi retracé la géographie physique et la topographie du Tyrol, il est temps de peindre les mœurs des habitans, dont nous avons déjà remarqué le génie industrieux. Nous prendrons pour guides MM. *Rohrer, Hebray* et *de Sternberg.*

Le luxe de l'habillement d'un paysan tyrolien consiste surtout en un chapeau orné de rubans et de bouquets. Ce chapeau est de paille recouverte d'une belle étoffe de soie verte, pour les

garçons; les hommes mariés en portent de noirs. Les bretelles forment aussi une partie élégante du costume tyrolien; elles sont en soie verte, et fort larges. L'habit est ou vert ou violet; ils portent des culottes de peau noire, des bas de coton blanc ou de soie verte, et des souliers avec de très-grandes boucles. Les femmes sont généralement habillées avec peu d'élégance. Un grand nombre ont des bas ornés de rayes transversales de pelleterie, un large jupon très-court, et la poitrine très-couverte. Hors de la maison, elles s'affublent la tête d'un énorme bonnet de coton peluché et formant un pain de sucre, sous le volume duquel on croiroit qu'elles doivent étouffer. Ces bonnets sont blancs ou bleus. Dans la maison, elles ont la tête découverte; et leurs cheveux, fixés par derrière par une grande aiguille, ne sont point arrangés sans élégance. Cette coiffure se rapproche beaucoup de celle de la plupart de nos dames à la mode.

La physionomie des Tyroliens a quelque chose de gai et d'ouvert; ils ont les traits forts plutôt que prononcés, et les jeunes gens ont généralement de la fraîcheur. Mais en avançant en âge, leur teint devient jaune et basané. La fatigue, et les reflets du soleil plus ardent au sein de leurs montagnes, ont bientôt altéré cette fleur de jeunesse. L'habitude de gravir des rocs escarpés ou de descendre des sentiers rapides, donne à leurs genoux une forte

inflexion en avant, à leur démarche quelque chose de cadencé, et un certain balancement qui leur est nécessaire pour maintenir l'équilibre en montant un sentier roide.

La vue et l'ouïe sont les sens qu'ils cultivent le plus ; ils sont excellens tireurs : aucune fête ne se passe sans qu'on tire au blanc. Le Tyrolien est donc un très-bon soldat d'avant-garde ; car il entend les pas de l'ennemi à une énorme distance, et il ne manque jamais un coup de fusil : mais il n'a pas le courage indomptable du Croate auquel il ressemble quelquefois par son aversion pour l'ordre et la discipline.

Le Tyrolien parle en général un dialecte allemand, très-rude et difficile à comprendre à cause des mots surannés qu'il a conservés, et qui peuvent donner matière à des recherches philologiques. Malheureusement il n'existe encore aucun vocabulaire, aucun précis grammatical sur les cinq ou six jargons particuliers qu'on parle dans le Tyrol (1). La voix de ces montagnards est forte, bruyante et un peu rauque ; ils enflent les joues pour parler, et leur bouche semble prête à prononcer cent mots pour un. Ils chantent avec plaisir cer-

(1) *Adelung*, Mithridates, II, 212. *Le même*, Magasin de la langue allemande, II, partie 2, p. 100.

tains airs nationaux, dont quelques-uns ont fait fortune et sont très-connus au dehors et jusqu'en France. Leur chant a quelque chose de tout à fait particulier; il passe fréquemment de la voix naturelle et grave au fausset le plus élevé, et il a quelque rapport avec les sons de la cornemuse des bergers montagnards. On reconnoît à l'expression de ce chant qu'il appartient à des hommes errant souvent dans de vastes solitudes, et dont les accens, traversant de profondes vallées, vont provoquer sur la côte opposée la voix des pâtres voisins.

Il y a deux communes, nommées *Enneberg* et *Thurn-am-Gader*, dont les habitans, accoutumés à aller travailler en Italie, ont conservé un idiome roman, qui peut-être tient à l'ancien rhétique.

Les soi-disans *Cimbres* ou *Cimberleut*, des villages nommés *Sette Communi*, dans le Veçonais, parlent le même dialecte que les Tyroliens de Pergine, Roucogno et Lavarine; et ce dialecte ressemble, dans les choses essentielles, à celui du reste du Tyrol, de l'Autriche et de la Bavière; en un mot à l'*allemand danubien*, différent des dialectes du Rhin et de la Basse-Allemagne. Ce fait vient d'être mis dans le plus grand jour (1), et rend inutiles

(1) *Hormayr*, Histoire du Tyrol, I, 134.

toutes les recherches savantes qu'on a faites sur l'origine cimbrique de ces gens, qui ne sont probablement que des charpentiers et ouvriers en bois, sortis du Tyrol. Le mot *Zimber-leut*, qui en tyrolien signifie ouvriers en bois, proprement charpentiers, paroît avoir donné naissance à une tradition qui maintenant s'est répandue même parmi ces prétendus Cimbres.

Les habitans du village *Gréden*, qui vont trafiquer dans le Portugal, parlent souvent entre eux un portugais assez pur. Ce fait, très-singulier, mérite d'être remarqué pour empêcher que dans un siècle d'ici on n'en tire point des conséquences imaginaires.

Les Tyroliens sont en général très-dévots, et même superstitieux. La dévotion y est entretenue par une foule de livres d'un contenu aussi extravagant que leurs titres; comme par exemple, le *Pistolet chrétien*, le *Fouet pour le diable*, les *Bretelles chrétiennes, propres à tenir bien ensemble l'ame et le corps.* Les presses d'Augsbourg et de Vienne gémissent sous des productions de cette espèce (1), et le Tyrol en est un des débouchés principaux. La superstition a des sources infiniment plus relevées; la vie contemplative des bergers, une imagination ébranlée par de grandes images,

(1) *Nicolaï*, Voyage en Allemagne, VI, 542.

un caractère porté aux effets de la méditation, font ordinairement naître chez tous les peuples montagnards des idées sur un monde invisible. Dans le Tyrol, il n'est guère de canton qui n'ait son histoire particulière, et dans lequel on ne vous indique quelque place célèbre ou par l'apparition des esprits et du démon, ou par quelque fait merveilleux dont la tradition s'est conservée d'âge en âge. C'est ordinairement dans le creux de quelque rocher imposant et solitaire, au sommet d'un mont presque toujours environné de nuages, ou dans les parties les plus reculées d'une sombre forêt, que les mystérieuses apparitions sont censées se passer. Mais ces écarts d'une imagination vive et mobile, n'ont aucune influence funeste sur les mœurs des habitans.

Les chemins du Tyrol, les ponts, les maisons, sont surchargés, avec une profusion fatigante, d'images religieuses et de monumens de dévotion. Ce sont de petites chapelles, des vierges, des croix et surtout des christ, tout aspergés de sang, et auxquels les grossiers artistes qui les travaillent, s'étudient à donner une figure lamentable et une expression effrayante. Il n'y a pas une maison un peu considérable qui n'ait son Saint-Florian, son Saint-George, ou son Saint-Sébastien.

Souvent, le long des routes, vous rencontrez

des familles entières agenouillées devant ces saintes images, faisant leurs prières et invoquant l'assistance de la Divinité, ou la remerciant d'avoir heureusement passé la journée. Presque toujours, au pied de la statue d'un saint ou d'un crucifix, jaillit une source rafraîchissante et pure, qui présente ainsi le bienfait à côté de l'image du bienfaiteur.

Nous avons déjà parlé de la fidélité scrupuleuse avec laquelle les Tyroliens remplissent leurs conventions commerciales. Ils ont des principes non moins sévères sur tout ce qui tient aux mœurs. Leur extrême activité exclut l'oisiveté, source de la plupart des vices. Pendant la durée de ces longues émigrations dont nous avons parlé, il n'y a guère d'exemple qu'un mari, à son retour, ait trouvé sa femme infidèle ou sa famille désunie. Après plusieurs années d'absence, le jour où le Tyrolien revient dans ses foyers est signalé par les caresses les plus franches de la part de sa compagne, et ce jour est un nouveau jour de noces pour les deux époux.

Les relations entre les garçons et les filles ne sont pas tout à fait aussi irrépréhensibles. Toutefois on ne retrouve pas ici la licence qui règne parmi les bergers et les bergères de la Haute-Bavière, ni leurs amours affranchis de tout lien social. En Tyrol il y a plus de con-

trainte et de réserve : lorsqu'une liaison entre une fille et un garçon est découverte, le couple amoureux devient l'objet de la risée de toute la commune ; on épie les amans pour leur jouer des tours. Le plus souvent on habille une poupée ridicule que l'on place au-dessus de la porte du galant ; mais si la fille devient grosse, le mariage s'ensuit toujours.

Il arrive souvent, un jour de fête, que des disputes, nées de la chaleur des vins tyroliens, se terminent par quelques batteries ; mais si quelquefois l'agresseur ou l'offensé frappe son camarade, celui-ci ne garde point de rancune, ne cherche point de vengeance. Le lendemain, ou le dimanche d'après, dans le parvis de l'église, l'agresseur tend à celui qu'il a offensé une main sincère, en lui disant : *Camarade, pardonne-moi,* et cette excuse cordiale finit pour jamais la querelle.

Tout ce que nous venons de dire s'applique surtout aux montagnards des parties septentrionales du Tyrol. Les Tyroliens du midi, connus sous le nom de *Welsch-Tyroler,* avec les mêmes talens et la même industrie, n'ont ni la même pureté ni la même loyauté. Un climat plus doux, plus d'abondance, plus de richesses, les habitudes du luxe, le voisinage de la riche et voluptueuse Italie ont altéré et leurs mœurs et leur caractère. Dans le seul cercle dit *des Con-*

fins, on a calculé qu'il y avoit plus de procès et d'avocats que dans tous les autres cercles du Tyrol allemand.

Le Tyrol a long-temps formé un tout politique, soumis à une administration particulière et uniforme, et jouissant de priviléges considérables. Le souverain n'en étoit en quelque sorte que le premier citoyen et le protecteur; le Tyrolien n'étoit assujetti à presqu'aucune des obligations qui pesoient sur les autres provinces de la monarchie autrichienne.

C'est surtout par rapport à la conscription militaire, que l'impossibilité de plier cette nation au joug imposé aux autres, a été reconnue. L'empereur Joseph ayant voulu, en 1785, assujettir les Tyroliens à des levées réglées pour le service militaire, malgré tous les soins de l'administration on ne put venir à bout d'exécuter les mesures prescrites. Quelques conscrits, quittant leurs chaumières, se mirent à errer comme des insensés dans les lieux les plus inaccessibles de leurs montagnes, couchant dans les bois et les cavernes, et vivant comme de véritables sauvages. D'autres commirent des vols et se firent criminels pour ne pas être soldats, parce qu'une loi sage déclare incapables de défendre la patrie ceux qui l'ont déshonorée; d'autres enfin désertèrent par bandes nombreuses. Plus de quatre cents jeunes gens du seul district

d'Ehrenberg passèrent à l'étranger, et ne revinrent que lorsque l'empereur, pendant la guerre contre les Turcs, eut publié une amnistie générale, en déclarant qu'aucun ne seroit forcé de prendre du service contre son gré.

Même la levée en masse tyrolienne, essayée dans les momens de danger, a beaucoup plus retenti dans les gazettes que dans le pays même. Le Tyrolien est cependant très-disposé à se battre pour la défense de son pays, pourvu que l'on ne le conduise pas hors de ses frontières. Il lui faut une guerre de montagne, de poste; chasseurs déterminés et intrépides, et tireurs adroits, ils se mettent en embuscade, et sont excellens pour harceler l'ennemi, aller à la découverte, enlever les postes avancés. Les corps de chasseurs volontaires, formés de Tyroliens, ont toujours servi avec courage, et se sont distingués particulièrement dans les dernières guerres.

Peu avant de céder le Tyrol à la Bavière, les Autrichiens avoient mis en avant l'idée de former un corps de 24,000 hommes levés dans le pays, et qui ne pourroient jamais être employés qu'à le défendre. Le marquis de Chasteler, lieutenant général de l'armée autrichienne, fut chargé de l'exécution de ce plan de défense; mais il ne put jamais réussir à compléter ce nombre.

Au surplus, il n'y avoit point de pays plus

aisé à défendre que le Tyrol ne l'étoit autrefois, contre la Bavière. On n'y pénétroit d'aucun côté, si ce n'est par des vallées ou des gorges excessivement étroites. Ce sont celles de Finstermünz, de Brégentz et de Feldkirchen, de Reuti, de Scharnitz et de Kuffstein. La plupart sont bien fortifiées et presque inexpugnables. La vallée de l'Adige est la seule qui présente un accès plus facile; mais une fois arrivé à Bolzano, le vallon de l'Eysack qui, en passant par Brixen, remonte jusqu'au Brenner, devient si étroit que le plus souvent il n'a que la largeur du chemin et celle de cet impétueux torrent.

C'étoit donc sous le point de vue militaire, bien plus que sous celui des finances, que la possession du Tyrol étoit importante pour l'Autriche. Il n'y avoit aucune des provinces où l'impôt fût moins productif. Le Tyrolien paye très-peu de contributions, et il n'y a nulle différence entre la taxe du paysan et celle du noble.

Cette taxe générale se levoit d'après des principes fixes, et s'appeloit *impôt commun (gemeinsteuer)*. Elle portoit sur les terres d'après une estimation très-modique et sans qu'on eut égard à la qualité du propriétaire. Il y avoit encore une autre taxe noble *(adel-steuer)*, qui portoit

sur les dixmes, rentes, etc. La division se fonde ici sur la différence de l'impôt et non sur celle de la personne.

La constitution du Tyrol avoit cela de particulier, que les *paysans* y formoient le *quatrième ordre d'État*, exactement comme en Suède et anciennement en Danemarck. Les États de Tyrol dirigeoient tout ce qui regarde les contributions : le gouvernement ne pouvoit établir des impôts nouveaux sans leur consentement; même dans ce cas, ils recevoient, de la part du gouvernement, des reversales par lesquelles le souverain reconnoissoit leur droit de refuser un tel impôt s'ils avoient voulu. La recette se faisoit au nom des États. Ils pouvoient constitutionnellement refuser de recevoir en garnison des troupes tirées d'une autre province. L'importance militaire de ce pays, et l'utilité éprouvée d'une levée en masse des Tyroliens, forçoit la maison d'Autriche d'avoir tous les égards possibles envers ce brave peuple, qui y répondoit par le plus grand dévouement.

Les diètes étoient composées des prélats, des seigneurs et des nobles, qui ne formoient ici qu'un seul ordre; des députés des villes immédiates et des représentans choisis par le peuple des campagnes, un par canton judiciaire. Mais l'assemblée permanente n'étoit composée que

du président des États; des députés de cinq villes, et des représentans de l'ordre des paysans, un par chacun des six *quartiers* (1).

Le tribunal des États étoit composé de quatre prélats, quatre nobles, cinq bourgeois et six paysans. La partie démocratique étoit donc très-considérable dans la constitution de ce pays. Mais les germes de corruption qui s'y étoient introduits faisoient tourner en abus ces antiques et simples institutions. Les paysans choisissoient pour députés des intrigans vendus à la cour, et qui trahissoient les intérêts de leurs mandataires. La noblesse très-endettée avoit perdu toute idée d'indépendance. Les prélats, plongés dans une voluptueuse oisiveté, ne songeoient qu'à l'augmentation de leurs revenus. L'assemblée des États et le comité qui les représentoit, ne faisoient qu'enregistrer les

(1) Les six quartiers du Tyrol, des six cercles de l'Autriche supérieure, étoient, 1° et 2°, ceux du Bas- et du Haut-Innthal; 3° celui de Vintzgau; 4° celui d'Etsch ou d'Adige; 5° celui d'Eysack, et 6° celui de Pusterthal. Ainsi, les paysans, dans les évêchés de Trente et de Brixen, n'envoyoient point de représentans aux diètes provinciales, où leurs princes évêques et les chapitres siégeoient; de même le peuple, dans les confins italiens, étoit privé du droit de représentation. Les seigneuries de Vorarlberg, qui formoient le sixième cercle de l'Autriche supérieure, avoient leurs États et leurs diètes à part.

ordres de la cour de Vienne et manger les salaires considérables qui leur étoient alloués. L'administration des impôts fonciers, perçus par les États, n'étoit pas non plus exempte de tout soupçon d'irrégularité (1).

Tout l'état politique du Tyrol a dû changer: redevenue partie intégrante de la Bavière, cette province a dû être soumise à l'organisation uniforme, régulière et forte que les lumières du siècle ont dictée pour le reste de ce royaume: la liberté, l'ordre, la vraie piété, avoient tout à gagner; mais l'intrigue et le cagotisme y avoient tout à perdre. Aussi le paternel monarque de Bavière et ses ministres éclairés, les *Mongelas* et les *Hompesch*, n'ont rien négligé pour désarmer la cabale des prêtres et des démagogues de villages, dévoués à l'Autriche; ils ont employé tous les moyens propres à empêcher les Tyroliens de ressentir aucun des désagrémens que les révolutions politiques trop subites entraînent avec elles. Déjà les bienfaits du nouvel ordre des choses commençoient à se développer, déjà le peuple paroissoit apprécier les intentions et les vertus de son nouveau souverain, lorsque l'Autriche, aiguisant de nouveau les armes contre ses généreux vainqueurs, a lancé les bran-

(1) *Proclamation du roi de Bavière aux habitans des cercles d'Inn, d'Eysack et d'Adige*, du..... 1808.

dons de la discorde et de la révolte au milieu d'une multitude peu instruite et encore imbue de préjugés. Les funestes suites de cet attentat contre le droit des gens ont dévoué le Tyrol à toutes les horreurs de la guerre; et peut-être au moment où nous livrons à l'impatiente curiosité du public cette esquisse imparfaite, les villes que nous venons de décrire, ne sont plus qu'un amas de décombres.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XXIII.

Sur les travaux de M. Gosselin, relatifs à la géographie ancienne de l'Inde.

Depuis vingt ans, M. Gosselin, membre de l'Institut de France, se livre à des travaux qui ont déjà donné des bases nouvelles à l'étude de la géographie ancienne, et qui auront les suites les plus importantes pour toutes les sciences historiques. Ce savant a reconnu que la plupart des contradictions apparentes dont les indications de distance, données par des géographes anciens, paroissent entachées, s'évanouissent et font souvent place à l'accord le plus exact, soit entre eux, soit avec les modernes, dès qu'on distingue les mesures différentes que ces géographes ont employées; et que, malgré leur différence réelle, ils ont confondues sous le seul nom générique de *stade*, à peu près comme le font encore beaucoup de nos traducteurs, qui prennent les milles d'Angleterre et ceux d'Allemagne pour la même chose, quoique les premiers soient aux autres comme 1 est à 4. En même temps, M. Gosselin a rendu très-probable que les Grecs et les

Romains se servoient de cartes construites d'après une projection dont ils ignoroient les règles, et graduées d'après une échelle dont ils ne connoissoient pas la valeur; que ces cartes, dues à des peuples plus avancés dans les sciences, plus exacts que les Grecs ne l'ont jamais été, offroient une image vraie et fidèle d'une grande partie du monde; et que si l'on pouvoit rétablir ces cartes dans leur pureté primitive, on résoudroit facilement les questions les plus énigmatiques de la géographie ancienne. En partant de ces deux principes et en y rapportant tous ses travaux, M. Gosselin a exposé d'une manière tout à fait nouvelle les systèmes géographiques d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée dans l'ouvrage qui a pour titre *Géographie analysée des Grecs*. Deux autres volumes, intitulés *Recherches sur la Géographie systématique des Grecs*, contiennent la suite de ces mêmes travaux, mais perfectionnés par les découvertes auxquelles la méthode de l'auteur l'a conduit. Outre les systèmes d'Hipparque et de Marin de Tyr qu'il y a rétablis, il discute en détail les connoissances que les anciens avoient sur les côtes occidentales et orientales de l'Asie; il démontre aussi que le tour de l'Afrique n'a jamais été fait par les nations connues des Grecs ou des Romains.

M. Gosselin se propose de continuer ses recherches tout le long des côtes de l'Europe et de l'Asie, afin de déterminer d'une manière invariable les *limites* que les découvertes des anciens n'ont point dépassées. Dans les derniers mémoires qu'il a lus à la classe de la littérature et de l'histoire, il examine les connoissances géographiques des anciens le long des côtes de l'Inde. Il applique à cette contrée la méthode sûre et invariable qui l'a dirigé dans ses recherches précédentes.

Hérodote donna le premier aux Grecs des notions positives sur l'existence et le nom de quelques peuples situés à l'est de l'Indus. Il les avoit reçues des Perses

qui paroissent lui avoir voulu persuader qu'ils s'étoient avancés dans l'Inde, beaucoup plus loin qu'ils n'y avoient en effet pénétré sous Darius, fils d'Hystaspe. M. Gosselin discute dans toutes ses parties, le passage de l'historien grec qui contient cette description de l'Inde. Il fait voir qu'elles se rapportent toutes à des cantons peu éloignés de l'Indus; il relève en passant une méprise du major Rennell, qui a placé sur les bords du Gange les Padéens, peuples anthropophages, voisins, selon Hérodote lui-même, de peuples ichtyophages et nomades, qui habitoient, les uns sur les bords et les autres à peu de distance de l'Indus : il conclut enfin que, du côté du midi, la domination de Darius ne s'étendit guère plus loin que la vallée où coule ce fleuve, et qu'au nord elle ne dépassa point les bords de l'Hypanis où, 150 ans après, les conquêtes d'Alexandre s'arrêtèrent également.

Après sa mort, Mégasthènes et Déimaque, envoyés l'un après l'autre par Séleucus Nicator en ambassade au-delà de l'Hypanis, tracèrent, pendant leur séjour, des descriptions de l'Inde, qu'ils publièrent ensuite. Elles n'existent plus et ne sont guère connues que par la censure amère qu'en a fait Strabon, qui traite ces écrivains d'imposteurs, et les accuse d'avoir donné à l'Inde une étendue excessive, opinion qui a prévalu jusqu'aujourd'hui. M. Gosselin s'applique à la détruire, à montrer que Mégasthènes et Déimaque surent se procurer des renseignemens fort exacts, et que les erreurs qu'on leur impute, ainsi qu'à d'autres écrivains de l'antiquité, proviennent souvent de ce qu'on n'a pas su distinguer les divers modules des stades qui, à différentes époques, ont servi à exprimer la dimension de l'Inde.

Ces deux envoyés de Séleucus considéroient l'Inde sous la forme générale d'un vaste triangle, dont le côté septentrional s'étendoit depuis les frontières de la Bac-

triane jusqu'aux bouches du Gange, et les deux autres côtés depuis chacun de ces deux points jusqu'au cap nommé aujourd'hui *Comorin*. Les mesures qu'ils donnoient à chacun de ces trois côtés de l'Inde, ayant été recueillies immédiatement après Alexandre, devoient être établies sur le même module qui avoit servi à évaluer ses marches dans le cours de son expédition, et l'on convient aujourd'hui que ce stade est celui qu'Aristote dit être contenu 400,000 fois dans la circonférence de la terre, ou 111 $\frac{1}{9}$ fois dans l'étendue du degré d'un grand cercle. Or, en réduisant, selon ce module, en degrés ou en lieues le nombre de stades donné par ces auteurs aux deux côtés de l'Inde qui aboutissent au cap Comorin, et en portant ces mesures à l'ouverture du compas, sur la grande carte du major Rennell, on voit que ces distances sont exactement celles que Mégasthènes et Déimaque avoient fixées. Quant au côté septentrional du triangle, Mégasthènes lui auroit donné une étendue trop courte de près d'un tiers, si l'on s'en rapportoit à Eratosthènes, cité par Strabon et par Arrien; mais M. Gosselin pense qu'il s'étoit glissé une erreur de copiste dans l'exemplaire de Mégasthènes dont Eratosthènes se servoit, et que la mesure de ce côté de l'Inde devoit être portée à 26,000 stades au lieu de 16,000. Il invoque en preuve la portion de l'itinéraire même d'Alexandre et celui de Séleucus, qui ont précisément trait à cette partie de l'Inde, et qui ont été conservés par Pline. En réduisant en stades les mesures romaines de cet auteur, il trouve que la distance dont il s'agit surpassoit en effet, mais de peu, 26,000 stades, nombre que Mégasthènes avoit sans doute porté, pour exprimer en nombres ronds et en ligne droite cette distance.

Mégasthènes ajoutoit à ces données générales des indications astronomiques qui annoncent que les latitudes entre lesquelles l'Inde est comprise, ne lui étoient pas

inconnues. Ces renseignemens transmis en Egypte aux géographes de l'école d'Alexandrie, y furent bientôt méconnus et altérés par la fausse évaluation qu'ils firent des mesures dont Mégasthènes s'étoit servi, et par les idées systématiques auxquelles ils prétendirent soumettre toutes les latitudes de l'Inde. M. Gosselin recherche toutes les traces de leurs erreurs; et après en avoir fait voir la cause, il les rectifie.

Environ trente ans après Mégasthènes, Patrocles, envoyé dans l'Inde par Antiochus Soter, rapporta une nouvelle description de cette contrée; il continua d'en considérer l'ensemble sous une forme triangulaire; mais il attribua aux côtés de ce triangle des mesures très-différentes en apparence. Strabon a puisé ce qu'il dit des opinions de Patrocles, dans les ouvrages d'Eratosthènes qui embrasse ces opinions pour les opposer à celles de Mégasthènes et de Déimaque. Mais les mesures données par Patrocles paroissant être de deux tiers plus petites que celles que ces deux géographes avoient attribuées aux mêmes espaces, on ne peut chercher la cause de cette différence constante que dans la valeur plus ou moins grande des stades qui avoient servi à exprimer ces mesures. Or, parmi les stades dont les anciens ont fixé l'étendue, il s'en trouve un précisément des deux tiers plus grand que celui dont se servit Mégasthènes; c'est celui que Posidonius a cherché à faire reparoître et à s'approprier plusieurs siècles après, dans sa prétendue mesure de la terre, et qui étoit de 240,000 à la circonférence du globe, et de 666 deux tiers au degré. En l'appliquant aux dimensions des différentes parties de l'Inde, on trouve pour résultat que les distances fixées par Mégasthènes et celles que donna Patrocles, sont les mêmes. C'est pour avoir ignoré cette diversité de modules et cette exacte identité de mesures, que les géographes des siècles suivans ont alternativement rejeté ou le témoignage de Mégasthènes, ou celui

de Patrocles, selon les hypothèses qui s'étoient faites sur la grandeur de l'Inde. Quelquefois même ils les abandonnèrent tous deux pour s'en rapporter à des itinéraires nouveaux, mais toujours sans avoir égard à la différence qui pouvoit exister entre les modules de ces différentes mesures; ce qui les entraîna dans de nouvelles erreurs.

Eratosthènes entreprit de rectifier tout ce qui lui paroissoit inexact dans les dimensions qu'on avoit données à l'Inde avant lui. M. Gosselin suit les changemens qu'il fit, soit dans la forme générale de l'Inde, qu'il crut être celle d'un quadrilatère rhomboïdal, soit dans l'étendue de ses différentes parties, soit dans la forme générale des contrées orientales de l'Asie. Les erreurs où il tomba virent pour la plupart de ce qu'il recueillit les différentes mesures établies par les voyageurs, sans avoir égard aux différences du stade qui leur avoit servi de module. La forme générale de l'Inde se trouve bien plus altérée dans sa carte qu'elle ne l'avoit été dans celle qu'il prétendoit corriger. Cependant, les mesures dont il fit usage étoient justes; il ne se trompe que dans l'évaluation qu'il en a faite, et dans la direction qu'il leur a donnée. Sa carte, malgré ses grandes imperfections, fut presque généralement adoptée. Strabon, Méla, Pline, Solin, Æthicus, Paul Orose, Martianus Capella, l'anonyme de Ravenne, Isidore de Séville ont tracé d'après elle leur description de l'Inde. L'auteur du Mémoire en restitue le dessin; il servira à éclaircir plusieurs passages de ces auteurs qui avoient paru jusqu'à présent très-obscurs.

Les souverains d'Alexandrie cherchant à s'emparer du commerce de l'Inde, facilitèrent de tout leur pouvoir les progrès de la navigation. On vit des vaisseaux, partis du golfe Arabique, se rendre, en longeant toutes les côtes, jusqu'à celle du Malabar actuel, et même un petit nombre parvenir jusqu'aux embouchures du Gange.

Mais, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, les navigateurs s'aperçurent que des vents réguliers et durables régnoient sur ces mers, qu'ils formoient ce que nous avons appelé *les moussons*. Un pilote, nommé *Hippalus*, profitant de cette observation, osa le premier s'écarter des côtes de l'Arabie, s'abandonner à ces vents annuels qui le portèrent en pleine mer et le firent aborder sur les côtes de l'Inde, comme il l'avoit prévu. Ses contemporains reconnoissans donnèrent le nom d'*Hippalus* à l'aire de vent qui l'avoit conduit; c'est le *Leuconotus* des Grecs et des Romains, et notre mousson du sud-ouest qui règle invariablement la navigation de l'Inde lorsqu'on y arrive par l'Occident. D'après l'exacte périodicité de ces vents, on peut tracer aujourd'hui la marche d'Hippalus et celle de ceux qui l'ont suivi, avec la même certitude que s'ils en avoient laissé des mémoires. C'est ce qu'a fait de point en point M. Gosselin; et prenant ensuite la direction de la mousson du nord-est qui souffle pendant les six autres mois de l'année, il ramène de même Hippalus et les autres voyageurs des côtes orientales de l'Inde à l'entrée du golfe Arabique.

De tous les itinéraires de l'Inde qui furent publiés dès le règne de Ptolémée Philadelphe, il ne nous reste que le *Périple de la Mer-Erythrée*. M. Gosselin, qui s'en est servi dans ses recherches précédentes, et a fait voir que les mesures qu'il renferme sont de la plus grande exactitude pour les côtes du golfe Arabique, de l'Afrique-Orientale et du midi de l'Arabie, y revient encore pour celles de l'Inde; il les parcourt dans le plus grand détail avec l'auteur de ce Périple, vérifie et reconnoît toutes les particularités qu'offroient les côtes de l'Inde, les ports, les anses, les promontoires, les villes, et trouvant partout la même exactitude, il se voit conduit à relever les erreurs considérables où le savant d'Anville est tombé relativement à la situation de plusieurs de ces

mêmes lieux, croyant réparer le désordre dans lequel il supposoit que l'auteur du Périple et Ptolémée les avoient mis.

Mais cette exactitude de l'auteur du Périple ne se soutient pas lorsqu'il approche du Gange, et est tout à fait en défaut au-delà de ce fleuve, sorte de limite qu'il paroît que les navigateurs d'Alexandrie ne dépassoient guère de son temps. Ce ne fut qu'à la fin du premier siècle de notre ère, que Marin de Tyr put recueillir de nouveaux renseignemens et publia de nouvelles cartes où il suppléa en partie à ce qui manquoit au Périple, relativement à ces parages de l'Inde. Les ouvrages de ce géographe étant perdus, ses principes ne se trouvent que dans les prolégomènes de la géographie de Ptolémée, qui les fait connoître tantôt en adoptant ses opinions et tantôt en les critiquant. M. Gosselin décrit et examine les côtes de l'Inde telles qu'elles étoient selon Marin de Tyr et selon Ptolémée, d'abord depuis l'Indus jusqu'au promontoire Cory, situé vis-à-vis de la Taprobane; ensuite depuis ce promontoire jusqu'aux régions au-delà du Gange, à la Chersonèse-d'Or; et enfin jusqu'à Cetigara. La figure que ces géographes donnèrent à l'Inde dans leurs cartes est d'une irrégularité bizarre; mais la distance des ports, des fleuves et des caps y est fixée par Marin de Tyr avec une précision que jusqu'ici l'on n'avoit pas soupçonnée; et c'est ce que M. Gosselin démontre en rétablissant la carte de cet ancien, que Ptolémée a dénaturée par ses prétendues corrections, et en comparant les distances que Marin avoit recueillies avec celles qui ont été fixées par les modernes. Il continue d'employer dans cette discussion son excellente méthode, et elle le sert avec une justesse parfaite jusqu'au promontoire Cory. Après ce point, il fait voir que le module des mesures de la carte ancienne change sans qu'elle cesse d'être exacte, et que

Marin de Tyr, ainsi que Ptolémée, trompés par des renseignemens incertains, ont mis deux fois l'une au bout de l'autre les côtes actuelles du Coromandel, en les prolongeant jusqu'au Gange, et en faisant disparoître de leurs cartes les rivages des Circars, de l'Orixa et d'une portion du Bengale.

Le texte de Ptolémée n'est point parvenu, sans altération, jusqu'à nous. Les Grecs d'un âge postérieur y ajoutèrent les découvertes faites de leur temps au-delà de Catigara où Ptolémée s'étoit arrêté; et par une méprise singulière, ils placèrent en-deçà de ce point les nouvelles contrées qui devoient être au-delà. M. Gosselin signale, explique et rectifie toutes ces inexactitudes. Il finit par l'examen des côtes de la Taprobane, plus anciennement *Simundus*, ou plutôt *Palæsimundus*, aujourd'hui *Ceilan*; il résout plusieurs difficultés que présente ce qu'en ont écrit Ptolémée, Strabon, Pline et d'autres auteurs, et réduit à de justes limites les exagérations et les fables que débitèrent sur leur île les ambassadeurs envoyés à l'empereur Claude par le roi de la Taprobane, et dont il attribue une partie à la fausse interprétation donnée par les Romains aux récits de ces ambassadeurs. Jetant enfin un dernier coup d'œil sur l'ensemble de son travail, il ne refuse point d'admettre que les géographes grecs ont pu se tromper sur quelques points de la côte de l'Inde, et que leurs textes peuvent avoir été altérés dans quelques endroits; il regarde aussi comme possible que des travaux postérieurs apportent quelques modifications dans les mesures qu'il a employées d'après nos cartes modernes. « Mais, ajoute-t-il, ces changemens ne seront jamais assez considérables pour déranger les bases générales sur lesquelles nous établissons nos recherches. La plupart des petites erreurs qu'on relevera, se compenseront les unes par les autres, et l'on reconnoîtra en dernière ana-

lyse, que les mesures des anciens, rétablies dans leurs modules primitifs, et comparées aux mesures des modernes, se rapprocheront toujours assez pour offrir des résultats identiques. »

England, Wales, Irrland und Schottland, etc. *Souvenirs d'un Voyage fait en Angleterre, dans le pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse, pendant les années* 1802 *et* 1803; *par M.* GOEDE, *seconde édition.* Dresde, 1806. 5 vol. in-8°.

(PREMIER EXTRAIT.)

A en juger par ce titre, l'ouvrage de M. Goede semble embrasser toute la Grande-Bretagne; mais il suffit de parcourir le résumé des chapitres contenus dans les cinq volumes, pour voir que l'auteur s'est spécialement attaché à décrire la capitale de l'Angleterre et ce qu'elle renferme de plus intéressant sous le rapport des mœurs des habitans, du gouvernement, de l'état des arts, etc. Effectivement, les trois quarts de cette relation de voyage sont remplis de détails sur Londres : loin d'en savoir mauvais gré à l'auteur, on seroit tenté, après l'avoir lu, de le blâmer de ne pas en avoir dit davantage.

J. J. Rousseau (1) a beau dire que *les Anglais sont plus Anglais en Mercie qu'à Londres, et que c'est dans les provinces reculées qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation;* il n'en est pas moins constaté que ce n'est que dans les grandes villes que le vrai caractère d'un peuple se montre dans tout son jour et avec toutes ses nuances, tandis que, dans les provinces éloignées de la capitale, le peuple a dans ses mœurs et dans ses coutumes quelque chose qui tient à la simplicité des temps reculés et ne fait point connoître son état actuel. *C'est dans Paris*, dit avec raison M. Duclos, *qu'il faut considérer le Français, parce qu'il y est plus Français qu'ailleurs.* De même tout ce qui nous fait connoître davantage

(1) Emile, liv. V.

les mœurs des habitans de Londres, sert aussi à augmenter nos connoissances relativement à toute la nation anglaise; et considéré sous ce point de vue, l'ouvrage d'un observateur tel que M. *Goede*, quoiqu'il ait été précédé par tant d'autres livres du même genre, offre encore des détails assez frappans pour que nous puissions nous flatter qu'il sera agréable et même avantageux à nos lecteurs, d'en trouver ici quelques extraits assez étendus.

Un voyageur, dit M. Goede, qui n'a jamais vu de grandes villes, sera frappé à son entrée dans Paris de la grande population de cette capitale; mais qu'il aille de Paris à Londres, et il sera étonné de trouver dans les rues principales de cette ville immense au moins trois fois plus de monde qu'à Paris. En parcourant les divers quartiers de Londres, il conviendra que ceux qui sont les plus éloignés du centre, offrent encore une population bien plus nombreuse et plus active que les rues les plus fréquentées de la capitale de la France. On ne sera point étonné de cette observation, lorsqu'on saura d'avance quelles en sont les causes. D'abord, la ville de Londres en elle-même est beaucoup plus peuplée que Paris. D'après les derniers relevés, le nombre des habitans de Paris se monte à 547,756; et à Londres il y avoit, en 1802, 864,845 individus, selon les tableaux présentés à la chambre des communes. Ce résumé, à ce que m'a assuré une personne qui a vu ces tableaux, ne comprenoit ni le nombre, très-considérable, des voyageurs qui y affluent journellement de toutes les contrées, ni les nombreux marins qui y séjournent. En les ajoutant au premier nombre, nous verrons, par le résultat de notre calcul, que Londres renferme un demi-million d'ames de plus que Paris. Mais cela ne suffit pas encore pour expliquer ce mouvement étonnant que l'on remarque dans les rues de Londres : il faut donc considérer en outre que c'est la plus grande ville commerciale du monde; que la plupart des habitans ne subsistent que de leur industrie, et que c'est là ce qui en rend tous les quartiers si animés. D'ailleurs, l'affluence des étrangers n'est nulle part aussi grande qu'à Londres; on a calculé, d'après les registres des bureaux de péages, qu'il s'y transporte et qu'il en sort journellement plus de dix mille personnes.

Rien n'est plus propre à donner au voyageur une idée de l'industrieuse activité des habitans de cette ville,

que l'aspect d'une grande rue, aspect qui, à coup sûr, produit un plus grand effet que ne produisent toute la ville de Paris et toutes les grandes foires d'Allemagne prises ensemble. En effet, comment ne pas être ravi de cette suite de boutiques et de magasins, les uns plus brillans que les autres, et dont chacun offre un coup d'œil nouveau? Les marchands étudient régulièrement l'art de faire ressortir au jour toutes leurs marchandises par un heureux contraste.

Comme d'ailleurs, en Angleterre, une invention succède à l'autre, et que la multiplicité des objets de commerce va à l'infini, on peut bien se figurer que la scène change tous les jours, et que l'exposition des grands magasins présente à chaque instant aux regards des curieux de nouveaux sujets d'étonnement. Dans les rues écartées de la cité l'éclat des magasins diminue un peu, mais l'attention y est également fixée par mille et mille choses curieuses. C'est surtout dans ces quartiers-là que l'on rencontre ces dépôts de marchandises suspectes, achetées de la seconde main, dépôts sur l'existence desquels M. Colquhoun, dans son ouvrage sur la police de Londres, a eu raison d'appeler l'attention du gouvernement. Ces boutiques offrent un mélange tellement bizarre, qu'un étranger ne peut les regarder sans rire. Un crucifix y est souvent placé à côté d'un tableau licencieux; au milieu d'un tas de bonnets se montrent les Œuvres de Newton; et un Pufendof *in-folio*, sur le droit de la nature et des nations, sert de support à quelques fusils ou pistolets.

Comme il s'agit, pour le commerce en détail à Londres, de fixer les regards de cette foule de monde qui continuellement se presse dans les rues, on pense bien que les marchands doivent mettre le plus grand soin à donner aux annonces de leurs boutiques la forme la plus frappante possible: souvent toute la façade d'une maison est couverte de ces annonces. C'est ainsi qu'auprès de Ludgatehill, devant la maison d'un certain *Shrop*, qui s'est fait une fortune de 40,000 livres sterling par ses rasoirs, on voit une inscription dont les caractères ont *trois pieds* de long, pour apprendre au public que c'est là que se vendent les rasoirs incomparables du sieur *Shrop*. Dès qu'un magasin a acquis une certaine réputation, les nouveaux marchands en imitent aussitôt la devise et l'enseigne. Un épicier dans la cité, ayant pour

enseigne de sa boutique une grande *ruche*, eut un débit extraordinaire. A peine eut-on remarqué que tout le monde accouroit à la ruche, que plus de cent enseignes d'épiciers disparurent pour être remplacées par de belles ruches bien dorées, ce qui força l'épicier de la cité d'annoncer, par la voie des journaux, que lui seul étoit en possession de la ruche originale. La même chose vient d'arriver à un certain *Ingleton*, épicier dans le Cheapside, dont les marchandises ont été trouvées si bonnes et en même temps à un prix si modique, qu'elles ont eu le plus prompt débit. La boutique de ce marchand a pour enseigne une énorme *sauterelle*; et déjà cette bête s'est tellement multipliée dans tous les coins de la cité, que le sieur Ingleton s'est vu forcé de faire observer au public que la véritable *sauterelle* ne se trouve que devant sa boutique. Néanmoins, beaucoup de jeunes épiciers ont acheté comptant l'honneur d'être *affiliés* à lui: et ceux-ci ont également pour enseigne une sauterelle ; mais ils annoncent dans de grandes inscriptions que la leur *descend de la fameuse originale et incomparable sauterelle de M. Ingleton, dans le Cheapside.*

Les marchands de Londres aiment beaucoup à pouvoir orner leurs boutiques des armoiries royales et annoncer, en grandes lettres d'or, qu'ils jouissent de la protection du roi, de la reine, du prince de Galles, du duc d'Yorck, du duc de Clarence ou de quelqu'autre personnage illustre. Le jour de naissance d'un de ces protecteurs, le propriétaire d'un pareil privilége ne manque point d'illuminer sa boutique de la manière la plus brillante. La spéculation des marchands de Londres va même à cet égard si loin, que beaucoup d'entr'eux se font accorder le droit d'afficher les armoiries royales, par la raison qu'ils sont les commissaires de ceux qui ont réellement ce privilége. Un chapelier, dans le *Strand*, entr'autres, a fait peindre dans son enseigne les armes du prince de Galles, vu qu'il fait la commission des sieurs Caters, véritables chapeliers de ce prince. J'entre dans tous ces détails parce qu'ils me paroissent caractériser au naturel l'esprit mercantile des habitans de Londres. Souvent on trouve des privilèges de cette espèce tellement comiques, qu'on seroit presque tenté de les regarder comme l'ouvrage d'un mauvais plaisant. On voit par exemple, auprès de *Leicestersquare*, une espèce de boutique de

drogues, très-bien ornée, dont le possesseur déclare être *destructeur privilégié de punaises* (1), *au service de Leurs Majestés*. En se promenant sur le Newroad, on passe devant une maison au-dessus de l'entrée de laquelle est une inscription en caractères élégans, qui apprennent au public que c'est ici que demeure le *fournisseur de lait d'ânesse de Leurs Altesses royales le duc et la duchesse d'York*. Il n'y a pas long-temps qu'un homme qui fabrique avec beaucoup d'habileté des jambes de bois, et dont la demeure est indiquée par un énorme chef-d'œuvre de son metier, sollicita le privilége de s'intituler *faiseur de jambes de bois de Son Altesse royale le prince de Galles*. Mais ce prince, ayant les plus belles jambes qu'on puisse voir, ne jugea pas à propos d'acquiescer à une pétition aussi extraordinaire.

Dans cette grande concurrence qui règne à Londres parmi ceux qui ont quelques marchandises à débiter, le charlatanisme n'est pas une de leurs moindres ressources. Comme ailleurs, ceux qui en font le plus d'usage ce sont les vendeurs de remèdes universels, dont le nombre s'accroît journellement. Toutes les gazettes racontent les miracles produits par leurs drogues. Parmi les charlatans, le docteur *Brodum* mérite sans contredit le premier rang. On peut dire de cet homme, sans exagération, qu'il est parvenu au plus haut degré de l'impudence, et sous ce rapport, il faut le citer comme le modèle de son espèce. Le Hanovre a l'honneur d'être la patrie de cet Esculape, qui s'est fait 8,000 guinées de rente par son sirop végétal, prétendu remède spécifique contre toutes les maladies imaginables. On a calculé que les annonces dont il remplit tous les jours les gazettes anglaises, lui coûtent environ 2,000 guinées par an. Son équipage est un des plus magnifiques de Londres, et les fêtes qu'il donne de temps en temps sont au nombre des plus brillantes de la capitale. Il fait régulièrement tous les ans un voyage, afin d'avoir l'occasion d'annoncer ensuite, avec une modestie toute particulière, au public, son retour et l'approbation qu'a trouvé son sirop végétal auprès des societés savantes de l'étranger. Pendant mon séjour à Londres, en 1802, il venoit de faire un voyage à Paris, et à son retour il annonça au public que l'excellence et l'efficacité incon-

(1) *Bug-Destroyer.*

testables de son sirop végétal avoient été reconnues par le célèbre chimiste Fourcroy, et qu'il en avoit reçu une attestation particulière. Non content de faire jouir l'Angleterre de son remède universel, le docteur Brodum étend aussi ses bienfaits sur les deux Indes, et il m'a été assuré, par un officier anglais revenant de Calcutta, que dans cette ville le sirop végétal se trouvoit tout aussi bien qu'à Londres. Les moyens qu'emploie ce charlatan pour s'assurer le débit de son orviétan, sont vraiment curieux et marquent les grandes ressources de son esprit. Souvent il se passe dans sa maison des scènes qui ressemblent assez à des drames, et dans lesquels notre docteur joue le rôle d'un philanthrope généreux. En voici un exemple.

Dans un repas splendide donné par le docteur à une grande assemblée, les domestiques s'approchèrent de lui pour lui parler tout bas; le docteur prenant un ton de colère s'écria: « Combien de fois faut-il donc vous dire que je ne veux pas être dérangé à table? Priez ces gens de s'en aller, je ne puis les voir dans ce moment. » Les domestiques obéirent; mais peu de temps après ils revinrent, et annoncèrent tout tremblans à leur *maître*, que les gens qui étoient en bas persistoient absolument à le voir. Au même instant la porte s'ouvrit, et une pauvre famille se précipita dans le salon; elle se jette aux pieds du docteur et s'écrie: « Nous ne venons point, » homme généreux, pour vous importuner; nous ne » désirons que de vous témoigner notre reconnoissance: » mais nos larmes en diront plus que nos paroles. Votre » sirop végétal nous a tous sauvés de la mort, etc. » Le docteur affecte quelque mécontentement, il leur jette plusieurs guinées en les priant expressément de lui épargner dorénavant des scènes pareilles; car, dit-il, je ne trouverois pas un moment de repos s'il venoit dans la tête à tous ceux qui me doivent la vie, de m'en témoigner leur reconnoissance.

Une classe bien plus nombreuse encore que celle des charlatans, et bien plus funeste pour la société, à Londres, c'est la classe de ces malheureuses qui vivent du trafic de leurs charmes. Leur nombre augmente de jour en jour, et j'ai entendu dire à un magistrat *bien* instruit, qu'il se monte actuellement à 70,000, tandis qu'il n'y en avoit que 40,000 il y a dix ans. Quelque exagéré que puisse paroître ce nombre au premier

abord, il suffit cependant de jeter un coup d'œil sur les rues les plus fréquentées pour se convaincre qu'il ne l'est point, et que ces femmes forment à peu près la huitième partie des piétons de la capitale. Cette augmentation prodigieuse contraste d'une manière frappante avec la diminution de cette classe à Paris, où elle étoit avant la révolution de 20,000, et où elle n'est plus actuellement que de 8,000, à ce qu'on assure. Quel est le motif de ce phénomène? Les mœurs à Paris sont-elles présentement plus pures qu'auparavant? Hélas! elles n'y ont jamais été plus corrompues, et voilà précisément la cause de cette diminution. L'homme adonné à la débauche trouve de quoi satisfaire sa passion sans avoir besoin de recourir à cette classe dont nous parlons (1)..... La différence essentielle qui se manifeste entre les mœurs des habitans de Londres et celles des Parisiens, s'étend aussi sur les courtisanes, particulièrement dans leur manière de vivre. Celles de Paris vivent sous la surveillance d'une duègne sévère, qui leur accorde le logement et l'entretien selon leur mérite personnel. Rien n'égale la dureté avec laquelle ces abbesses traitent leurs sujettes: aussi ces malheureuses, dont le métier n'est qu'une suite d'opprobres, soupirent après le moment où elles pourront s'élever à une classe plus distinguée, celle des femmes entretenues. Les femmes du Palais-Royal forment un corps particulier, ayant ses propres statuts qu'on observe avec une exactitude vraiment remarquable. Elles forment des fédérations deux à deux, et ne reçoivent point de compagne qui ne soit liée avec une d'entr'elles: aucune autre n'oscra jamais se montrer dans leur domaine. L'aînée de chaque couple est chargée de l'administration domestique et de la surveillance de la cadette, dont elle prend bravement la défense dans toutes les affaires d'honneur; car sachez que ces dames sont très-chatouilleuses à l'égard du point d'honneur, et que les insultes ne s'expient parmi elles que par un duel. Elles se provoquent véritablement, acceptent le défi et se rendent chez l'une d'entr'elles, accompagnées de quelques amies qui font

(1) Nous supprimons ici plusieurs réflexions qui nous ont paru fausses, et par lesquelles l'auteur veut prouver cette étrange opinion qu'à Paris la coutume des Sigisbés s'est déjà introduite dans la plupart des ménages, et qu'elle prend de plus en plus de la consistance.

la fonction de seconds. Celle qui montre de la lâcheté dans ces combats, ou qui est assez peureuse pour manquer au rendez-vous, est chassée dès l'instant du corps, et toutes ses camarades la poursuivent avec tant d'acharnement qu'à la fin elle est forcée à se retirer dans un autre quartier de la ville. L'arme dont elles se servent pour leurs duels est une clef, qu'elles manient avec tant d'adresse qu'elles feroient honte à un maître d'escrime. Souvent, à Paris, plusieurs femmes se réunissent le jour, surtout pour la table, chez une matrone d'un caractère équivoque, qui ordinairement fait annoncer dans les petites affiches, que dans une certaine maison où se réunit une société de très-bon ton et bien choisie, on désire faire jouir d'autres personnes bien nées des agrémens d'un dîné de famille, etc ... De crédules étrangers sont quelquefois la dupe de ces doucereuses annonces. Les filles de Londres font rarement ménage ensemble, et presque jamais on n'en voit deux étroitement unies. Bien au contraire, elles se fuient et s'accablent de haine et de mépris les unes les autres. Elles souffriroient la dernière misère plutôt que de se soumettre, comme celles de Paris, à la domination despotique d'une odieuse duègne. La plus grande partie de ces prostituées habite les quartiers occidentaux de Londres; là, elles se sont emparées d'un certain district fort étendu : ce sont surtout les environs de Coventgarden et de Leicester-square, auxquels cette vile classe semble s'attacher de préférence. Elle pousse même l'audace jusqu'à s'approcher du palais qu'habite la famille royale. A mesure que les femmes publiques, à Londres, s'emparent d'un quartier, les honnêtes familles le quittent pour se retirer dans un autre. On a eu des exemples que de grandes et belles rues sont devenues entièrement désertes par suite de cette émigration, et que, pour leur ôter la mauvaise réputation dont elles étoient flétries, la police s'est vue obligée à en changer le nom. C'est ainsi que la rue appelée *Great-Newmans-Street*, située très-avantageusement, mais presqu'entièrement abandonnée et inhabitée à cause du grand nombre des filles, a reçu le nom de *Norfolk-Street*. Rien n'est plus divertissant pour un étranger que d'assister à Londres aux débats qui se font quelquefois au barreau, par deux femmes publiques, pour une affaire d'honneur. Lorsqu'une cause de cette nature se plaide, la salle est ordinairement remplie d'une foule

de curieux. La volubilité étonnante de la langue des deux plaideuses qui se tirent mieux d'affaire que ne feroient des avocats versés dans toutes les ruses de l'art, l'embarras des juges honnêtes, ce mélange enfin de gravité et de plaisanteries amusent les auditeurs au-delà de tout ce que l'on peut dire. Ces scènes ont coutume de se terminer par un sermon très-édifiant que le président adresse aux deux partis, et pendant lequel il risque plus d'une fois d'oublier le rôle sérieux qui lui est imposé. Mais pour un côté plaisant qu'offre à l'observateur la classe des femmes publiques de Londres, elle en présente mille autres aussi tristes que repoussans. Rien n'égale la misère qui attend ces malheureuses d'un jour à l'autre; et au milieu d'une ville riche et bien peuplée, après une foible lueur de bonheur, elles périssent de faim et de misère, abandonnées de tout le monde, et n'ayant pour témoin de leur position désespérée que leur propre conscience. Quelques ames charitables et philanthropes se sont réunies, il y a quelques années, pour former un établissement destiné à rendre ces malheureuses de nouveau dignes de la société. Cette belle institution, connue sous le nom d'*hôpital de la Madeleine* (1), a eu le succès le plus complet, et l'on peut dire que l'organisation n'en laisse rien à désirer. Les femmes de mauvaise vie qu'on y admet sont d'abord entièrement séquestrées des autres et vivent isolées jusqu'à ce qu'on soit sûr du changement qui s'est opéré dans leur façon de penser. Alors même on ne leur accorde pas encore la permission de fréquenter toutes les autres compagnes, mais seulement la société de quelques-unes, avec lesquelles elles commencent à se livrer à toutes sortes d'ouvrages de femmes. Ces travaux se font dans de grandes galeries partagées en cellules, et elles ne sont jamais vues que par les personnes de la maison et par les administrateurs. Les galeries sont toutes séparées les unes des autres, et les salles du rez-de-chaussée sont occupées par les femmes de la classe la plus abjecte; mais celles-ci, comme les autres, sont traitées avec beaucoup de ménagement et avec la

(1) Long-temps avant que l'Angleterre pût se glorifier de son magnifique hôpital de la Madeleine, la France avoit sa communauté des filles Pénitentes; mais ce bel établissement, fondé dans la même intention que celui de Londres, a été détruit, comme tant d'autres, et rien n'annonce qu'il y sera jamais rétabli.

plus grande délicatesse. On ne néglige rien pour les occuper d'une manière utile, et pour leur inspirer le goût du travail et d'une vie laborieuse. Tout ce que l'industrie et la force des femmes est capable d'exécuter se fait dans cette maison; mais on ne vend rien dans l'intérieur, afin d'éviter toute visite dangereuse. On leur apprend aussi la musique, surtout la musique vocale. Le dimanche on entend dans la chapelle de l'hôpital leurs belles voix, et par cette raison l'office de l'hôpital est le plus suivi de toutes les églises de Londres. Lorsqu'enfin, au bout de quelques années, on est parfaitement assuré que ces malheureuses ont adopté de meilleurs sentimens et qu'elles ont pris la ferme résolution de vivre désormais en honnêtes femmes, on cherche à les réconcilier avec leurs familles; on leur fait cadeau d'une petite somme d'argent et on les place dans de bonnes maisons : au bout d'un an, on s'informe de leur conduite; et si l'on en est content, l'administration leur accorde une somme plus forte encore que la première. Depuis l'origine de cet établissement un grand nombre de personnes séduites ont été rendues à la société par cette belle institution, sans laquelle elles en auroient peut-être été pour toujours l'opprobre.

(*Article de M. Depping.*)

Sur le Danube; par le Maréchal prince de LIGNE (1).

« Les bonnes femmes crient sans cesse au miracle; on diroit qu'elles n'y sont pas encore faites. Bénie soit la Providence, disent-elles, de ce que ce fleuve, au lieu d'aller vers l'Occident, comme les autres, coule vers le pays des Mécréans. Elles ne savent pas qu'il y en a trois autres qui vont de même vers l'Orient; et que, quand même celui-ci iroit de *Constantinople à Vienne*, une place de guerre sur la rive empêcheroit bien l'arrivée des infidèles.

» On a voulu bien des fois se servir du Danube; mais

(1) Ce passage ne se trouve point dans les *Œuvres choisies* du prince de Ligne.

cela rencontre des difficultés. Il est quelquefois si étroit, et par conséquent si rapide; il est quelquefois si large, et par conséquent si dangereux; il est quelquefois si profond et si hérissé de rochers, qu'il est difficile de faire un arrangement général pour sa navigation (militaire). Celle des voyageurs et des commerçans ne nous donne ni la forme ni la capacité des bâtimens à employer: ils sont détestables. On conçoit facilement qu'il ne peut y avoir ni mâts ni voiles; le courant de l'eau, aidé par des vents et par des rames, peut faire faire jusqu'à quatre lieues par heure: mais la dificulté consiste à remonter le Danube. Si la guerre étoit susceptible de lenteur, on pourroit y réussir à merveille par le moyen des chevaux: ils peuvent passer, ou sur les bords, ou dans l'eau même: mais faute de temps on est obligé de brûler les bateaux.

» On a voulu en avoir qui fussent une espèce de *cavalier flottant* pour balayer les deux rives; mais plus les frégates sont pesantes, et plus les difficultés augmentent. Je l'ai bien éprouvé, au siége de *Belgrade*, avec ma frégate *Marie-Thérèse* de 40 pièces de canons. On a proposé des roues: on a imaginé des rames; mais dès que ces moyens sont coûteux, ils deviennent mauvais. La flottille que j'ai eue sous mes ordres me désoloit plus que celle des Turcs, puisque j'en faisois plus ce que je voulois que de la mienne. Toujours sondant, échouant, louvoyant, n'allant jamais où je voulois, à moins de descendre à toute bride et essuyer tout le feu de la place, j'étois un pauvre capitan-pacha.

» Je n'ai pu tirer d'autre parti de 30 bâtimens de différente taille, qu'en faisant canonner tout ce qui sortoit en *tzaïckes*, et quelquefois la ville, pour en attirer le feu le jour de l'attaque des faubourgs. Ce qu'on appelle *lances canonnières* peut être utile pour donner la chasse; et avec mes *tzaïckes*, j'ai toujours eu l'avantage sur celles des Turcs qui ne se servent des leurs que pour alarmer les postes et chercher à couper quelques têtes chrétiennes. Nos troupes des frontières qui montent ces *tzaïckes* sont bien braves, bien exercées et bons rameurs. »

NOUVELLES DIVERSES.

M. *Silvestre de Sacy*, membre de l'Institut, a lu dans la séance publique de la classe de l'histoire, un *Mémoire sur la peuplade d'Asie, connue sous le nom d'Assassins.* On en trouvera un extrait détaillé dans le cahier suivant.

La *Description du Pachalik de Bagdad* qui vient de paroître, renferme des notions intéressantes sur l'état civil et politique de cette contrée, ainsi qu'une notice sur les *Wahabis* et les *Yézidis*. Nous en donnerons incessamment un extrait.

M. *Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10*, mettra en vente incessamment la traduction d'un ouvrage, publié depuis peu à Londres, sous le titre d'*Histoire de la Maison d'Autriche*, depuis l'établissement de la monarchie sous l'empereur Rodolphe de Habsbourg, jusqu'à l'avénement de François II, en 1792; par William Coxe, auteur du *Voyage en Suisse*, etc. Traduit de l'anglais, par M.... 4 forts vol. in-8° avec une carte.

ERRATA.

CAHIER XXI.

Page 323 ligne 2 : pieds, *lisez* toises.
Ibid., 13 : porphyre-scenite, *lisez* porphyre-syenite.

CAHIER XXII.

Page 40, ligne dernière : Fortia de Pilera, *lisez* Fortia de Piles.
43, 14 :
45, 12 : } bonne chaire, *lisez* bonne chère.
46, 18 :

CAHIER XXIII.

Page 183, ligne 2 : errantes, *lisez* errant.
185, 15 : *supprimez* l'ont.

MÉMOIRE

POUR SERVIR A LA CONNOISSANCE

DES

TRIBUS ARABES EN SYRIE

ET DANS L'ARABIE DÉSERTE ET PÉTRÉE;

Par M. U. J. Seetzen (1).

Saint-Jean-d'Acre, juin 1806.

De tous les voyageurs qui ont parlé des nombreuses tribus d'Arabes nomades, *Niebuhr* est celui qui nous en a donné le plus de notices, et les renseignemens les plus intéressans. Ces renseignemens, à la vérité, ne sont pas toujours exacts; mais en songeant à la difficulté d'obtenir des notions certaines sur cette classe remarquable du peuple arabe, on sera toujours porté à les apprécier, et à rendre justice à la persévérance et à la véracité de celui qui les a recueillis.

(1) Dans ce mémoire important et curieux, nous avons conservé l'orthographe de noms arabes, telle que l'auteur allemand la donne (*N. d. R.*)

Les notices suivantes sont, pour la plupart, le résultat des entretiens que j'eus, sur les Arabes nomades, avec mon guide *Juszef el Milky*, de Damas, qui a eu occasion de les bien connoître pendant une suite de plusieurs années de séjour parmi eux.

Parmi les tribus d'Arabes nomades de l'Arabie déserte, celle des *Anâséh's* est sans contredit la plus puissante. Les branches nombreuses de cette tribu parcourent, au printemps et en été, le désert de Syrie depuis Halep jusqu'à Belka et Heddije, et les contrées cultivées du voisinage. Pendant l'automne et l'hiver, au contraire, elles dirigent leurs courses depuis Wuady Szirhan jusqu'à Dchof es Szirhan, et dans le désert de Hamad jusque dans les environs de Bagdad.

Une des principales branches de cette tribu d'*Anâséh's*, est sous les ordres d'un grand scheik, nommé *Bischer*, qui commande à plusieurs scheiks subalternes. Mon guide estimoit le nombre des Arabes appartenant à cette branche, de 50 à 60,000 hommes; mais je le connoissois trop porté à exagérer le nombre des Arabes avec lesquels il avoit vécu, et dont il partageoit les préjugés, pour me fier entièrement à de pareils calculs.

Une autre branche de cette tribu est celle des *Anâséh's ibn es Smâr Duchy*, parmi lesquels

mon guide avoit vécu plus long-temps que parmi les autres, et dont il estimoit le nombre des hommes à 30 ou 40,000.

Les *Anâséh's Mehénneh ibn Phadil*, forment une autre branche assez considérable de cette tribu, et que mon guide croyoit encore plus nombreuse que la précédente.

Celle des *Anâséh's Dschals* compte, selon le même, 30 à 40,000 hommes; et le grand scheik de cette branche commande à plusieurs scheiks subalternes.

Enfin, les Arabes *Wuld-Aly* forment aussi une branche de la tribu des Anâséh's; mon guide les estimoit de 5 à 7,000 hommes. Cette branche est alliée de très-près avec celle des *Ibn es Szmâr Duchy*, et son grand-scheik (schech el kbir) se nomme *Messâd-Aleïda*. Deux autres branches de celle-ci, nommées *Hammandé* et *Phukara*, se tiennent pour l'ordinaire dans les environs de Heddije, sur la route de la Caravane de la Mecque.

Ces Arabes de la tribu *Anâséh* se regardent comme les maîtres des contrées qu'ils parcourent, et s'arrogent le droit de mettre à contribution tous les vayageurs. Le salut de plusieurs milliers de pélerins, qui entreprennent chaque année le voyage pénible et dangereux de la Mecque et de Médine, dépend en grande partie de la bonne intelligence qui règne alors entre

cette tribu et le pacha de Damas, chef de la caravane.

L'autorité du grand-seigneur est nulle sur cette route; et loin de pouvoir commander il est obligé de payer aux *Anâséh's* et à quelques autres tribus dont nous parlerons plus bas, une espèce de tribut ou droit de passage; autrement la caravane risqueroit d'être pillée et dispersée. Ce sont principalement trois branches de cette tribu, savoir: les *Wuld-Aly*, les *Ibn es Smâr Duchy* et les *Mehénneh ibn Phadil* qui perçoivent ce droit de passage, qu'ils appellent *szurra es szultan*, parce que chaque scheik reçoit sa part enveloppée dans un morceau d'étoffe.

Le pacha de Damas est muni d'une liste qui contient les noms de tous les scheiks et même de plusieurs simples Arabes, qui reçoivent le szurra. La part que chacun peut prétendre y est exactement marquée, et c'est d'après cette liste qu'il en fait la distribution en arrivant à Mserib, dans le Hauran, à trois stations de Damas. C'est-là que se rassemblent tous les scheiks, à l'arrivée du pacha avec la caravane, pour recevoir leur part des mains de son trésorier. Cette dernière charge est remplie dans ce moment par un Juif.

On m'a assuré que le pacha, en payant les Arabes, ne leur compte chaque piastre qu'à raison

de 30 à 34 parâs; mais que sur l'état qu'il en présente au grand-seigneur, il évalue la piastre selon son cours ordinaire, à quarante parâs, ce qui lui procure un bénéfice considérable. Cependant, pour ne pas être dénoncé par les deux grands scheiks, *Ibn es Szmâr Duchy* et *Mehénneh ibn Phadil*, il est obligé d'acheter leur silence en augmentant sur la liste leur part annuelle de la somme de 1,000 piastres.

Il arrive quelquefois que ces deux scheiks offrent au pacha deux beaux chevaux arabes. L'usage veut alors que le pacha leur fasse un présent à son tour, et pour l'ordinaire il ôte sa pelisse pour en revêtir celui qui lui présente les chevaux, ou il lui fait offrir une somme assez forte en argent. Le rusé scheik refuse le tout, en protestant qu'aucune vue d'intérêt ne l'a engagé à offrir son présent, que si cependant le pacha vouloit avoir quelque complaisance pour lui, il le prioit de porter le nom de son fils, avec quelques centaines de piastres du *szurra* annuel, sur sa grande liste. Cette générosité ne coûtant rien au pacha, et retombant sur le grand-seigneur, est aisément accordée ; mais une pareille redevance une fois inscrite, se perpétue du fils à tous sès descendans, et ne peut jamais être contestée.

Outre le *szurra*, payé par la caravane de la Mecque à ces trois branches de la tribu *Anâséh*,

tous les autres *Anâséh's* et presque toutes les tribus nomades, depuis Halep jusqu'à Médine, et les Arabes des villes et villages environnans, reçoivent des gratifications en denrées, en argent, en habits, etc., qu'ils désignent par le nom de *chùch.*

Tous ceux de la caravane qui ont affaire aux Arabes, soit paysans, marchands, etc., sont obligés d'avoir un frère *(ach)* dans chaque tribu, auquel ils font un don annuel qu'on nomme également *chùch.* Lorsqu'ils arrivent à une pareille tribu, les marchands lui payent pour l'ordinaire trois piastres à chaque change de chameau. La tribu de son côté s'oblige de les protéger au cas qu'ils fussent attaqués, et de les assister pour leur faire rendre leurs propriétés.

Le droit de passage que les Arabes exigent de chaque voyageur isolé, se nomme *el gâffar.*

Si des voyageurs se font accompagner, pour leur sûreté, par quelques Arabes qu'on nomme alors *erphek* (compagnons), la rétribution qu'ils leur payent porte le nom d'*al roffa.*

Les Arabes *Anâséh's* sont tous originaires de Nedsched. Ils ont pour la plupart le teint basané ou noir et la barbe petite. Plusieurs d'entre eux ont des parens à Cheibar, Tabar et dans d'autres endroits du Nedsched ; quelques-uns

même y ont des propriétés, qu'ils laissent sous la surveillance d'un esclave nègre.

Le nombre des *Anâséh's* errans augmente de jour en jour, parce que plusieurs de leur tribu, qui habitoient auparavant les villes et les villages, viennent se joindre à eux. La raison en est que le Nedsched manque souvent de pluie pendant deux années consécutives; dans ce cas les dattes ne mûrissent point, et comme ce fruit forme la nourriture principale des habitans, il en résulte une disette qui les oblige de quitter le pays.

Cette grande tribu des *Anâséh's* est soumise, depuis près de vingt ans, aux successeurs d'*Abd el Wuhab;* elle a embrassé la doctrine de cette secte. Elle leur paye un tribut annuel nommé *el sikâ,* qui est destiné aux guerres de religion.

Une autre tribu arabe, très-connue en Syrie, est celle de *Beni-Szàhher,* qu'on comprend ordinairement avec plusieurs autres tribus, à l'exception de celle d'*Anâséh,* sous le nom général de *Ahel es-Schemàl* (hommes du nord).

Cette tribu de *Beni-Szàhher* a deux grands scheiks, nommés *Ibn faiys* et *el Chréscha.* Elle compte vingt à trente scheiks subalternes, et à peu près 10.000 hommes. Pendant la belle saison ils parcourent la partie orientale de la

Palestine, de Damas jusqu'à *Maân* et *Dàhher el Akkabéh*, sur la route de la Caravane de la Mecque. En automne et en hiver ils dirigent leurs courses vers *Hoeddrusch*, *Sauphân*, *Beir*, et finalement vers *Dschof es Szirhan*.

Le pacha de Damas leur paye également un tribut pour ne pas inquiéter la Caravane de la Mecque.

Cette tribu est soumise depuis dix ans aux successeurs d'*Abd el Wuhab*, auxquels elle paye le sikâ.

La tribu des d'*el Szirhan* qu'on comprend, comme les *Beni-Szàhher*, sous la dénomination générale de *Ahel es Schemàl*, forme, d'après le rapport de mon guide *Juszef*, un corps de 10,000 hommes. Cette tribu est alliée avec celle de *Beni-Szàhher*, avec laquelle elle parcourt à peu près les mêmes contrées. Elle est gouvernée par une vingtaine de scheiks, qui ne reçoivent point de *szurra* du pacha de Damas. Elle s'est soumise depuis dix ans aux califes, successeurs d'*Abd el Wuhab*.

La petite tribu *es Szerdiye* parcourt le territoire de Damas, et ne compte que 4 à 500 hommes. Son grand-scheik *el Phanas* est confirmé par le pacha de Damas qui, à cette occasion,

le revêt d'une pelisse. Ces Arabes ne reçoivent point de szurra, et en revanche ils ne payent point d'impositions. Ils dirigent leurs courses de Damas jusqu'à Belka, dans la Gutha, et poussent jusque dans le Hauran, le Dschaulan, etc., sans cependant s'aventurer bien loin dans le désert de Syrie. Les villages de leur district leur payent un tribut annuel, moyennant lequel ils les protégent contre le brigandage et les exactions d'autres tribus, et préservent leurs champs de la dévastation. Ils ne se sont pas encore soumis au gouverneur des Wuhabis, qui réside à Derréije, parce que celui-ci n'a point encore envoyé de troupes dans les environs de Damas.

Une autre tribu encore plus petite, qui ne compte qu'à peu près 200 hommes, est celle de *Phahély's*, gouvernés par cinq ou six scheiks qui prennent le titre d'*Emir*. Les courses de ces Arabes se bornent au Ledschà et au Hauran. Ils ne se sont pas encore soumis aux Wuhabis, et payent un tribut annuel d'à peu près vingt bourses, ou 10,000 piastres au pacha de Damas, qui leur fournit quelques soldats pour les aider à percevoir un tribut forcé sur les Arabes de Szoffàa et autres qui se tiennent dans les montagnes du Hauran.

Les Arabes de Szoffàa s'appellent *Szluth* et

Gejod, et habitent une montagne inaccessible à l'est de Ledscha, à laquelle on n'arrive que par un sentier pierreux et très-étroit. Ils ne se soumettent à payer un tribut qu'au cas qu'on puisse les attraper hors de cet asile.

Les Arabes de *Szalith* ne sont qu'au nombre de 2 à 300 hommes, et se tiennent dans les environs d'el Hossa, station située sur la route de la Caravane de la Mecque, sur la limite septentrionale du pays es Djebâl, ou l'ancien *Gabaleŋa.* Le pacha de Damas leur paye un szurra annuel de 6 à 700 piastres.

Une autre petite tribu de 5 à 600 hommes, nommée *el Hadschaja,* se tient dans le pays montueux es Scharah, au sud d'es Djebal, et près de Maân. Cette tribu reçoit également un szurra annuel de 6 à 700 piastres du pacha de Damas.

A l'Est de Thûk on rencontre une tribu nombreuse d'Arabes nomades qui, d'après l'estimation de mon guide, compte de 40 à 50,000 hommes. C'est la tribu de *Schararat*, gouvernée par trente ou quarante scheiks. Ces Arabes sont armés de fusils, et tiennent peu de chevaux, mais un grand nombre de chameaux dont le lait et la chair leur servent de nourriture. Ils se

nourrissent aussi des produits de la chasse, et ne connoissent presque pas le pain. En général ils vivent misérablement, sont mal vêtus, et conduisent leurs troupeaux de Thûk jusqu'à ès Sauphan, Hoeddrusch, etc.; ils ne reçoivent point de szurra du pacha, et sont soumis depuis quinze ans aux Wuhabis. Ils ont la réputation d'être les plus grands menteurs parmi les Arabes.

Les Arabes *el Ammr* se tiennent sur l'ancien territoire des Moabites, aujourd'hui pays de Karrak, situé à l'est de la mer Morte, et dans le pays de Djebat. Leur nombre peut être de 6 à 700 hommes. Ils s'allient, par des mariages, avec les Arabes des pays de Karrak et de Schaubak, et reçoivent du pacha de Damas un szurra annuel de 5 à 600 piastres.

La tribu *Naeïm* parcourt le pays de Gutha, celui de Merdsch, les environs de Damas et le territoire de Hôms. On estime leur nombre à 10,000. Ils élèvent beaucoup de moutons, transportent du charbon de bois à Damas, et payent un tribut au pacha. On fait l'éloge de leur caractère; ils sont hospitaliers, et protègent les voyageurs contre les brigands.

Les *Beni Naeïm*, qu'il ne faut pas confondre

avec les précédens, ont fixé leur séjour au sud de es Scharàh am Akabéh-el-Mùsry, dans l'Arabie Pétrée. Ils élèvent une grande quantité de moutons, dont la chair, le lait, le beurre et le fromage leur servent de nourriture. Chaque année ils se rendent, conjointement avec la tribu suivante, en Egypte pour y acheter du froment et autres denrées. Ces Arabes sont également soumis au gouverneur de Derréije.

Les Arabes *Sthuethât* forment une tribu considérable qui fait ses excursions dans l'Arabie Pétrée, dans les environs de el Akabéh-el-Mùsry, à une journée de distance à l'ouest de Dàher el Akabéh, station sur la route de la Caravane de la Mecquê.

Leur grand-scheik se nomme *Mellab ibn Raschid* qui, de même que ses parens les plus proches, reçoit de l'émir Hadsch du Caire 40,000 piastres de szurra annuel, qu'ils appellent *darrak*, et dont ils distribuent une partie aux autres scheiks.

Ces Arabes *Sthuethât* envoient chaque année une caravane de quelques milliers de chameaux au Caire, pour y acheter du froment, du riz, des lentilles, des vêtemens, etc., etc. Ils possèdent au Caire un khan particulier destiné à les loger, et ne mettent que dix jours pour faire le voyage d'Akabéh-el-Mùsry au Caire.

Sur toute cette route qui conduit par une plaine déserte, ils ne trouvent aucun endroit habité, et seulement trois puits pour faire de l'eau.

Dans la plaine déserte de *el Hamad*, on trouve des Arabes nommés *Szlêb*, qui mènent une vie absolument sauvage, et ne se nourrissent que des produits de la chasse. Chaque famille de cette tribu est absolument isolée des autres et occupe un espace de 4 à 5 lieues de circonférence. Les hommes et les femmes se couvrent de peaux de gazelles ou d'autres animaux; ils ne vivent point sous des tentes comme les autres Arabes nomades, mais dans des cavernes ou fosses qu'ils creusent dans la terre, et n'élèvent ni chevaux, ni chameaux, ni moutons. Chaque famille tient seulement un âne sur lequel on charge le produit de la chasse de l'homme qui, armé d'un fusil, est obligé de pourvoir à la subsistance de toute la famille.

La plupart de ces Arabes ne connoissent d'autre nourriture que la chair du gibier; s'ils en ont une certaine provision, ils la font sécher pour la conserver dans leurs demeures souterraines; cependant ils recueillent des plumes d'autruches qu'ils échangent dans les premiers endroits habités, surtout dans le Hauran, contre de la poudre, du plomb, des pierres à fusil, du soufre et du froment. Un grand nombre de ces

familles ne se voient qu'une fois par an, et alors la question la plus essentielle est : *avons-nous de quoi vivre?*

Les Arabes d'*el Hamad* et ceux de quelques autres contrées de l'Arabie déserte se servent pour la chasse des gazelles d'un certain animal du genre des chats, et de la grandeur d'un chien de moyenne taille. Sa couleur est blanche, tachetée de noir; on le prend jeune et on le nourrit pendant trois ou quatre ans avec de la viande. Son nom arabe est *el phoched*, et il paroît que c'est le *felis uncia* de Linné. Un Arabe qui s'occupe principalement de ce genre de chasse est nommé *el phochâd*.

En fouillant la terre d'*el Hamad*, on y trouve quantité de pipes turques dont la forme diffère de celle d'aujourd'hui. Il existe une tradition parmi les Arabes nomades, que ces pipes appartiennent à des temps très-reculés, et qu'elles servoient aux *Teoemur's*, peuple qui vivoit dans ces contrées avant *Mahomet*.

Je m'informai auprès de mon guide, s'il n'avoit aucune connoissance d'une tribu d'Arabes chrétiens appelés *Abn Szalibe*. Il me dit qu'il avoit connu autrefois un Arabe de l'intérieur du Nedsched, ou d'*el Ahhasa* ou *el Hassa*, situé vers le golfe Persique, qui prétendoit avoir entendu qu'il y avoit des Bédouins chrétiens sur les frontières de l'*Oman* ou *Hadramant*, et que ces

Chrétiens portoient une petite croix au bout de leurs lances.

Ces rapports ne me parurent pas satisfaisans : peut-être que le nom arabe *szléb*, ou celui de *szalith*, a donné lieu à cette fiction, par sa ressemblance avec le mot *szalib* (croix). L'existence de ces Arabes chrétiens me paroît donc aussi peu prouvée que celle des Juifs nomades à *Cheibar*. Il y a à la vérité des Arabes chrétiens dans l'ancien pays des Moabites, ou le pays de *Karrak* d'aujourd'hui, sur les bords orientaux de la mer Morte. Ces Arabes vivent sous des tentes et je les ai visités ; on prétend même qu'il y en a d'autres dans les environs de *Tor*, au sud du Sinaï : mais ceux-ci ne portent point le nom d'*Abn Szalibe*, et ce n'est point d'eux qu'on m'avoit parlé.

Les Arabes *Maudly* se tiennent dans les environs de Halep, Hamah et Hoems, et poussent leurs courses jusqu'aux bords de l'Euphrate, à un endroit nommé Kbeiszeh, situé à l'ouest de la ville d'Ana. Leur grand-scheik se nomme *abn Rischech ;* ils sont mieux vêtus que les autres Arabes, forts et bien nourris, parce qu'ils ont des vivres en abondance : toutes les villes et villages environnans leur payent un tribut en coton, toile, argent, froment, etc. On les dit forts de 4,000 hommes, et on ajoute que plusieurs per-

sonnes de la cour de Constantinople, ayant encouru la peine capitale, trouvèrent moyen de se sauver, et se réunirent aux Arabes du côté de Halep, où ils se distinguèrent par leur valeur. En récompense de leurs services, ceux qui s'étoient le plus distingués obtinrent la permission de décorer leur turban d'un panache ou d'une plume, d'où leur est venu le nom de *Rischech* (père de la plume).

Les Arabes de la tribu *Tay* s'étendent dans le pays d'Erak ou Irak jusque vers Bagdad.

Tamir Pacha qui occupoit les environs d'Orfa, avec une troupe d'Arabes et de Kurdes, n'a jamais été chef d'une tribu de nomades; c'étoit un pacha rebelle qui s'étoit réfugié avec sa troupe dans le désert où il menoit une vie nomade. Il y a deux ou trois ans qu'il fut surpris et mis en fuite par un corps de Wuhabis; il se retira alors à Bagdad, et obtint enfin sa grâce de la Porte, par le moyen du pacha de cette dernière ville.

Les Arabes du pays d'el Belka et des montagnes Edschlûr à l'est du Jourdain, sont connus sous le nom général de *Hiem Ahel el Belka.* On fait monter leur nombre de 40 à 60,000 hommes, gouvernés par 40 à 60 scheiks, dont

chacun est à la tête d'une tribu particulière. Un de leurs scheiks le plus puissant est *Ibn Aduân*. Ils vivent sous des tentes, élèvent beaucoup de bétail et s'occupent un peu d'agriculture.

Ces Arabes payent un tribut annuel de 1,200 moutons au pacha de Damas. Ce tribut est perçu par le scheik *Ibn Aduân*, et remis à l'aga envoyé chaque année à cet effet par le pacha. On prétend qu'au lieu de 1,200, le scheik se fait donner des autres Arabes plus de 5,000 moutons, et qu'il partage ensuite le profit avec l'aga.

Les Arabes d'el Belka ne dépassent jamais, vers l'est, la route de la Caravane de la Mecque; c'est par cette raison, et parce qu'ils habitent un pays très-montueux, que jusqu'ici ils n'ont pas eu besoin de se soumettre au gouverneur de Derréije et de lui payer un tribut.

Le nombre de ces Arabes a été apparemment très-exagéré par mon guide *Juszef*. Pendant le séjour que je fis l'année passée dans le Haurân, le prêtre grec d'Oeffràa, Aijub, me fournit des renseignemens d'autant plus dignes de foi, qu'il est né dans le pays même, et le connoît parfaitement.

Ce prêtre me dit que les Arabes d'*Ammàn* (nom par lequel il désignoit ceux d'el Belka), ne pouvoient mettre sur pied qu'à peu près 4,000 hommes, tant cavaliers que fantassins.

Leurs principales tribus sont celles de Beni Hassan, Beni Aduân, Beni Abod, Beni Haméde, el Adiat, Ruschéideh, Bilganem, Beni Szàhber et Dschâhausche.

Le même prêtre m'assura que les Arabes de Moab, ou du pays actuel de Karrak, pourroient fournir à peu près 1,000 hommes à cheval et 3,000 à pied, et qu'ils forment les tribus Hûethât, Hedschàja, Szalith el Ammr.

La tribu *el Meréckedéh* a choisi pour ses excursions le pays de Yémen. Plusieurs nomades ont assuré à mon guide *Juszef*, le fait suivant. Lorsqu'un Arabe de cette tribu reçoit chez lui un étranger, il lui abandonne sa femme, pour lui tenir compagnie pendant la nuit. Si la femme a lieu d'être contente de son nouveau compagnon, on lui prodigue le lendemain toutes sortes d'attentions et de bienveillance. Au cas contraire, on lui teint la barbe et les mains en rouge, et on lui arrache son turban.

Outre les tribus ci-dessus nommées, il y en a encore un très-grand nombre d'autres répandues en Syrie, en Palestine et en Arabie, dont les noms seuls rempliroient plusieurs pages. M. *Niebuhr* en cite quelques-unes de la Syrie, dont je n'ai pu me procurer aucune connois-

sance. Plusieurs de ces tribus sont d'ailleurs peu importantes, et ne consistent souvent qu'en un petit nombre de familles.

Il faut encore remarquer qu'aucune des tribus citées plus haut, n'occupe un district particulier dont les limites ne peuvent être franchies par une autre; mais que plusieurs tribus absolument différentes parcourent souvent le même district avec leurs troupeaux.

La plupart de ces Arabes nomades sont doués d'une imagination vive, d'un jugement sain et d'une intelligence assez vive, mais sans aucune culture. Parmi des milliers on trouve à peine cinq à six qui savent lire et écrire, et les enfans, faute de maîtres, ne reçoivent aucune instruction. Ils sont bons Mahométans pour le fond; mais les cérémonies du culte ne sont observées que rarement, et seulement dans le cas où il se trouve quelqu'un parmi eux qui connoît les prières prescrites. Les jeûnes du mois de Ramadan ne sont pas aussi strictement observés dans leurs camps que dans les villes, et un Arabe de Ledscha m'avoua franchement que pendant les grandes chaleurs, on ne se faisoit aucun scrupule de boire un peu d'eau, pendant ce jeûne, pour se désaltérer en route; mais que cependant on en buvoit moins que dans un autre temps.

Le plus grand nombre des scheiks aiment avec

passion le jeu des échecs, et le jouent en maîtres.

Un des principaux traits de leur caractère est l'amour de la gloire et le désir de se distinguer : c'est à cette passion qu'il faut attribuer la grande quantité d'éloges et de complimens en vers (*kaszida*), qui circulent parmi eux, et qui passent, par tradition, d'une génération à l'autre, jusqu'à ce que d'autres les font oublier. C'est le sort de toutes les traditions orales qui par cette raison même, et parce qu'elles sont insensiblement altérées et mutilées, ne peuvent avoir qu'une autorité très-bornée en fait d'histoire.

Il y a grand nombre de poètes arabes, qui gagnent assez bien leur vie en composant de pareils éloges. J'en ai connu un, pendant mon séjour à *es Szalt*, dans le pays des Amorites, à l'est du Jourdain : c'étoit un prêtre grec ou *schemmâs*, qui pouvoit aspirer par la suite à la dignité de curé. Il avoit composé des vers à la louange d'un scheik voisin ; il se rendit chez lui et les récita dans sa tente, devant une société nombreuse, en s'accompagnant de l'*erbâbe*, ou violon arabe à une corde. Le scheik flatté ne manque jamais de faire au poète un présent qui, selon ses facultés, ou selon sa générosité, consiste en quelques piastres, en un mouchoir, un schâl, un abbaje, un benisch, un mouton, un âne, ou bien, ce qui arrive rarement, en un cheval ou un chameau.

L'Arabe est accoutumé à entendre des vers dès sa jeunesse; et comme la rime de la langue arabe est très-riche, il ne lui est pas difficile d'en composer lui-même; car la plupart de ces poèmes ou *kaszidês* ne sont que de la prose rimée. En général l'Arabe nomade aime à s'exprimer en vers. S'il a une dispute, il témoigne son mécontentement en quelques strophes; s'il a reçu quelque service signalé, ou s'il a été bien régalé par un autre, il exprime sa reconnoissance en chantant quelques rimes faites à l'impromptu.

On trouve parmi ces nomades un grand nombre de simples Arabes et de pauvres scheiks qui font le métier de poètes pour obtenir quelque présent des scheiks puissans, parmi lesquels se trouvent quelquefois des hommes d'un véritable talent, tels, par exemple, que le grand-scheik de la tribu d'Anâséh, *Kinan Teijor*, mort il y a plusieurs années, et le scheik de la tribu d'Aduân, *Diab ibn Aduan.*

Il y a parmi cette tribu d'Aduan un maréchal-ferrant nommé *Hhmûd* qui a composé d'excellens kaszidês, dans lesquels il chante son amour pour la fille d'un Chrétien grec, maréchal à *es Szalt*, dans el-Belka, ou l'ancien pays des Amorites. Dans ses vers il l'avoit demandée en mariage; un paysan arabe du même pays répondit au nom du père par un autre poème,

dans lequel il prouve l'inconvenance d'une pareille alliance, en établissant un parallèle entre la religion chrétienne et celle de Mahomet, qui ne fut pas à l'avantage de cette dernière. Pendant mon séjour à *es Szalt*, j'ai logé pendant dix jours chez cet homme, et il eut la complaisance de dicter son poème à mon guide.

Plusieurs autres scheiks se sont distingués dans la poésie, et même des femmes. On m'a cité entr'autres, avec beaucoup d'éloges, les poésies de *Szàida*, nouvelle Sapho de la tribu de es Schàrarât. Il est à regretter que personne ne se donne la peine d'écrire et de recueillir ces poésies qui se soutiennent pendant quelque temps, par la tradition, et sont ensuite oubliées et remplacées par d'autres. Chaque Arabe, paysan ou nomade, sait ordinairement un certain nombre de ces vers par cœur, et les chante en s'accompagnant de l'*erbâbe* ou violon arabe.

Ce violon est sans contredit l'instrument le plus ancien et le plus simple dont nous ayions connoissance. Chacun peut le faire lui-même; la table de résonnance consiste en une peau de chèvre tendue sur un châssis de bois mince, et dans laquelle on a pratiqué quelques trous. Dans ce châssis on fixe un bâton rond, long de 8 à 9 pouces, auquel on attache la corde, faite de vingt à trente crins de cheval. L'archet

est également de crins. C'est le seul instrument à corde connu parmi les Arabes, et je me propose d'en envoyer un en Allemagne pour la collection orientale de Gotha.

A *es Szalt,* je me procurai un long poème sur l'expédition des Français en Syrie, composé par le *Schemmas* ci-dessus cité, qui le savoit par cœur, et m'abandonna le dernier exemplaire qui lui restoit. Il me chanta encore un autre poème de sa façon, qui contenoit un appel aux Chrétiens des bords orientaux du Jourdain et de la mer Morte, pour les engager à se réunir sous les drapeaux victorieux des Français.

Tous les Arabes en général aiment les histoires et les contes qui sont pour la plupart pleins d'esprit, de mouvement, et d'une excellente morale. Les hauts faits de leurs ancêtres en forment ordinairement le sujet, et sous ce rapport, on pourroit les comparer à nos romans de chevalerie.

Les histoires les plus estimées parmi eux sont celles d'*Antar,* le Recueil de *Beni-Helàl, el Daher* et quelques autres. Un *Schemmâs* grec à Irbid el Botthim (Bythinie), à l'est du Jourdain, raconta en ma présence une histoire du Recueil de *Beni-Helàl,* qui dura quelques heures de suite; et comme elle étoit en partie en vers, il la récita de temps en temps en chan-

tant. Mon guide, *Juszef el Milky*, qui avoit le talent de bien raconter, amusa souvent la société par ses récits qui furent écoutés avec beaucoup d'attention.

Dans les fêtes de famille, de mariage, et dans toute autre solennité, on allie la danse avec la musique et le chant. Les hommes rangés debout en cercle, battent des mains en répétant sans cesse, et en cadence, le mot de *Hammàdeh* ou *Hédaléh*, pendant qu'une femme danse au milieu de ce cercle. Ce divertissement s'appelle chez les nomades *Szahhdscheh*, et chez les paysans arabes *Debké*.

Les Arabes nomades n'ont point de lois écrites, à l'exception du Goran qu'on ne trouve que chez quelques-uns d'entr'eux. Leurs propres lois se transmettent par tradition, et il y en a qui sont assez singulières.

Si, par exemple, un Arabe a égratigné un autre jusqu'au sang, et que celui-ci s'en plaint au scheik, le premier est condamné à donner un mouton à l'offensé.

Si quelqu'un a tué le chien d'un autre, celui-ci, en présence du scheik, prend le chien par la queue, le tenant suspendu de manière que le museau touche la terre, pendant que l'autre est obligé de verser de l'orge ou du

froment par-dessus jusqu'à la hauteur du bout de la queue.

Si quelqu'un a blessé un autre, quand même ce dernier ne meurt qu'une année après, le coupable doit être mis à mort par les parens du défunt. Cependant il peut s'arranger avec ces derniers, en leur payant *la taxe de sang*, qui consiste en 50 chameaux, un *dellul* (ou chameau coureur), un cheval, un nègre et un fusil. S'il ne peut pas fournir le nombre des chameaux requis, il paye chacun de ceux qui manquent, à raison de huit piastres.

Si un Arabe commet un assassinat sur le grand chemin, en présence d'un témoin, ce dernier le dénonce aux plus proches parens du défunt, qui conduisent le coupable et le témoin devant le juge. Mais comme, en cas d'assassinat, la loi ne se sert pas de témoins, le coupable est obligé de se soumettre à l'épreuve du feu, qui s'exécute de la manière suivante.

Le cadi fait rougir au feu la grande cuiller de fer, dans laquelle les nomades grillent le café; et après avoir soufflé dessus deux ou trois fois, il la remet à l'accusé, qui est obligé de la lécher des deux côtés. S'il se brûle la langue il est déclaré coupable; au cas contraire, on le met en liberté. Dans le premier cas, le cadi reçoit un chameau de l'accusateur, et dans le second c'est l'accusé qui lui fait ce don.

J'ai vu moi-même plusieurs derviches, de l'ordre de Ruphay, lécher du fer rouge sans le moindre inconvénient; il est donc probable que le cadi connoît la manière de se garantir du feu, et qu'il dépend entièrement de lui de condamner ou d'acquitter l'accusé.

Si quelqu'un vole pendant la nuit, à l'hôte d'un Arabe, une pelisse ou tout autre objet, et qu'on parvient à le découvrir, il est condamné à avoir la main coupée ou de payer cinq chameaux.

La même peine est prononcée contre celui qui offense l'hôte d'un Arabe, ou qui met la main sur lui. Cette punition a lieu sans égard à la différence de nation ou de religion de l'offensé; preuve honorable combien le droit d'hospitalité est respecté parmi les Arabes.

Si quelqu'un est convenu avec un autre de le transporter à un certain endroit, qu'ils se disputent en route sur le paiement, et que le premier se refuse à remplir son engagement, sous prétexte de manque d'argent, le dernier a un moyen de se satisfaire avec les vêtemens du premier. Le conducteur cherche alors l'occasion de faire un nœud dans le bout de la toile qui couvre la tête de son adversaire, en prononçant les mots *tarràny b'allah wu phîk*. Cette manœuvre exige cependant la présence d'un témoin pour servir de preuve contre

le premier; mais elle est également en usage dans plusieurs autres cas.

Si, par exemple, quelqu'un a commis un assassinat, et qu'il trouve l'occasion de faire au plus proche parent du défunt, ce nœud, accompagné des mêmes paroles, dans la toile qui couvre sa tête, il obtient un sursis de trois jours et quatre heures pour se mettre en sûreté, et il est défendu au juge de le faire poursuivre avant ce terme.

Si un Arabe d'une autre tribu est pris sur le fait en volant quelqu'un, ce dernier l'amène dans sa tente, et le jette, pieds et poings liés, dans une fosse profonde où il le laisse jusqu'à ce que les parens du prisonnier apprennent son séjour et viennent le racheter. On voit par-là combien les Arabes détestent le vol ou le brigandage qui se commet entr'eux, pendant qu'ils ne se font aucun scrupule de piller les voyageurs et les étrangers non Arabes, et qu'ils s'en font même une espèce de gloire.

Les Arabes nomades tiennent beaucoup de chiens pour surveiller leurs troupeaux et les garantir des voleurs, des loups et d'autres animaux rapaces. Dans les villes ces chiens ne portent point de noms; mais à la campagne et chez les nomades chacun a son nom particulier; les plus usités sont: *charuf*, *nadin*, *hammuàn*,

niddra, *szerhbà*, *pharhho*, *couerde*, *schtesch*, *barûd*, *nisshân*, *schiha*, *sirgga*, *gummusch*, *dabûl*, *phorhût*, etc. Ces chiens sont extrêmement attachés à leurs maîtres, et inquiètent souvent les voyageurs qui arrivent pour la première fois dans un village de tentes arabes.

Quant aux noms propres des hommes, ces nomades suivent un usage tout particulier qui n'a pas encore été observé par aucun voyageur. S'agit-il de donner un nom à un de leurs enfans, ce sont des objets accidentels, des circonstances du moment, les endroits où ils se trouvent, des objets d'histoire naturelle, etc., qui les fournissent.

Une femme arabe, par exemple, qui accouche devant la porte, *Bâb el Duma*, à Damas, donne à son enfant, si c'est un garçon, le nom de *Dumân*, si c'est une fille, elle l'appelle *Dumèh*. Un enfant mâle né sur les bords de la rivière Serka, à l'est du Jourdain, est nommé *Srêk*, une fille née au même endroit, est nommée *Serka*. Un garçon né dans le district de *Belka*, porte le nom de *Belkân*, une fille celui de *Belka*. Si, au moment de la naissance, il se trouve un âne dans le voisinage de la femme, son garçon s'appelle *Kurra*, la fille *Dgehêsch*; si c'est un chien qui se trouve auprès de l'accouchée, le garçon est appelé *Klêb*, la fille *Dgirrueh*. Un

chat donne à un garçon le nom de *Biss*, et à une fille celui de *Bisséh*. Si au moment de la naissance, on observe un météore igné, ou étoile tombante, un garçon s'appelle *Nidschm*, une fille *Nidschme*. S'il pleut, le garçon s'appelle *Màtthar* et la fille *Motthra*. Si, au même moment, le père de l'enfant revient dans sa tente chargé de butin, le garçon est appelé *Marsuk* et la fille *Marsuka*. Le froid donne lieu aux noms de *Berda*, la neige à ceux de *Tellaedsch* et *Téldsche*, etc. Les noms féminins les plus usités chez les nomades, sont : *Chuddra*, *Schemma*, *Gasulch*, *Mirjan*, *Hallauvek*, *Pharzach*, *Adschibeh*, *Midschibeh*, *Mkîmeh*, *Szàra*, *Dchause*, *Hurinch*, *Schemszihie*, *Hàmde*, *Hoesna*, *Hoessr*, *Thurrpeh*, *Szauânch*, *Sémléh*, *Schakarà*, *Bottha*, *Nebka*, etc. Les hommes ajoutent aux noms accidentels ci-dessus cités, ceux de *Mohammed*, *Hàssan*, *Hoessein*, *Ahmed*, *etc.*, très-communs parmi les Musulmans.

Les Arabes mènent une vie extrêmement frugale, et un grand nombre de tribus ne se nourrissent que des produits de leurs troupeaux, consistant en lait, crême, beurre, fromage, viande, etc. Le lait frais de chameau, est d'un goût excellent.

Je témoignai un jour mon étonnement de ne pas trouver de l'eau dans un village de tentes, de *el Belka;* on me répondit qu'on n'en étoit

point embarrassé, et qu'on la remplaçoit par du lait de chameau : rarement on en fait du beurre, excepté chez les Arabes *es Szirhân*, qui le préparent pour leur usage, sous le nom de *schebab* : plusieurs autres tribus témoignent une sorte d'aversion pour ce beurre.

L'usage de la viande de chameau est aussi général parmi les Arabes, que celui du bœuf chez nous. On estime surtout celle d'un chameau-femelle stérile, parce qu'elle est très-grasse, et on m'a assuré qu'elle est d'un excellent goût ; cependant ce mets est assez rare, et ordinairement réservé pour des festins de famille.

On sait que les Arabes mangent des sauterelles, et l'on s'en étonne en Europe, sans songer que nous mangeons également plusieurs insectes, des vers, des escargots, etc., qui, au premier aperçu, paroissent encore plus dégoûtans. Il y a en Arabie des sauterelles jaunes et noires. Les Arabes, surtout ceux de *Nedsched*, d'*Anaséh*, etc., ne mangent que les jaunes, et mon guide *Juszef* m'a assuré qu'elles sont d'un très-bon goût : ordinairement on les mange ou seules et sans préparation, ou bien on les écrase pour les mêler avec du fromage ou des dattes.

On m'a dit qu'il y a en Arabie une espèce de lézard, de la grosseur d'un chat, et qu'on nomme *dobb*. Les Arabes les mangent, et leurs peaux servent à faire de petites outres pour y

renfermer du beurre, du raisin, du sirop, etc.

Parmi les mets arabes, on peut encore citer les furets, et les porcs-épics. Les premiers se trouvent en quantité à Nablos en Palestine, et leurs peaux servent de pelleterie. Les Arabes se nourrissent encore d'une petite espèce de rats, nommée *dcherbùae*, et qui est le *dipus jaculus* de Linné.

Ces rats se trouvent en grande quantité en Syrie et dans les déserts non sablonneux. Ils se creusent des trous à deux ouvertures sous terre, et pour les prendre il faut deux hommes, dont le premier enfonce un bâton dans l'une des ouvertures, pour inquiéter l'animal qui cherche à s'échapper par l'autre issue, où le second l'attend pour l'assommer. *Jusuef* m'a assuré que sa viande est grasse et agréable à manger.

Cet animal est réputé impur chez les autres Musulmans, ce qui n'empêche pas les Arabes et ceux de la secte d'*Abd el Wuhab* de s'en nourrir.

Il y a dans le désert une quantité prodigieuse de lièvres, mais leur chair est de beaucoup inférieure à celle du *dcherbùae*. Un grand nombre de Musulmans et les Chrétiens-grecs de la rive orientale du Jourdain et de la mer Morte s'abstiennent de la chair du lièvre qu'ils regardent comme impure.

Plusieurs Arabes s'occupent avec succès de

la chasse, et se servent à cet effet de l'once (*felis uncia*) et des faucons. Il y a à Tadmor (Palmyre) et à Schimmiskin dans le Hauran, des chasseurs qui prennent les faucons, au moyen de petits oiseaux sur lesquels ils fondent, et les dressent ensuite pour la chasse. Ces faucons viennent de la Méditerranée, et les Arabes les appellent *el teir hurr :* ils les payent 10 jusqu'à 100 piastres, et s'en servent pour la chasse aux gazelles et aux lièvres, en les faisant seconder par un chien. Le faucon chasse encore un autre oiseau nommé *hhabâra*, qui s'y trouve en grande quantité, et dont la chair est d'un goût délicieux; le faucon peut en prendre deux jusqu'à dix par jour, s'il parvient à les accrocher par un certain endroit du corps; s'il manque cet endroit, l'oiseau l'arrose d'une humeur visqueuse qui le rend incapable pour la chasse pendant toute la journée.

Il y a encore une plus petite espèce de faucons en Arabie, qui se logent dans les montagnes et les rochers escarpés, où on les déniche étant jeunes. Ils portent le nom de *teir coakrey* et se payent trois à cinq piastres. On s'en sert pour la chasse au lièvre dans le désert.

On trouve encore dans le désert des chats sauvages, et qu'on chasse pour en avoir les peaux. Les habitans des villes de la Syrie les appellent *el kott berrihje*, et les Arabes nomades *el biss berrihje*.

Dans le désert de Syrie, depuis Haleb jusqu'à Damas, vers l'est, on trouve des troupeaux de plusieurs centaines de gazelles. On les chasse d'une manière particulière, en les faisant entrer, près de Kœrritein, village sur la route de Damas à Tadmôr, dans une enceinte entourée de trois côtés de murs de six à sept pieds de hauteur. On les prend de cette manière en grand nombre, et le produit de la chasse est partagé entre les chasseurs et leurs familles. Une place ainsi entourée de murs s'appelle *mosjadéh.*

Les Arabes de *Hedschas*, surtout ceux de Schafarât, s'occupent de la chasse des ânes sauvages (*hhmâr louasch*). Ils en vendent les sabots (*hhaphir*), qui sont très-recherchés et qu'on paye deux à cinq piastres la pièce. On en fabrique des anneaux qu'on porte au pouce, et auxquels on attribue des vertus médicales. La couleur de ces ânes doit être d'un brun jaunâtre.

Les bouquetins se trouvent en quantité sur les montagnes arides et les rochers situés à l'est de *el Gor* ou de la grande plaine traversée par le Jourdain. On en trouve encore sur la rive orientale de la mer Morte, dans les districts de *Belka*, *Karrak* et *Dgébal.* Les Arabes les chassent pour en avoir les cornes qu'ils vendent ensuite à Hebron, Jérusalem, et dans d'autres villes de la Palestine, où l'on en fabrique des poignées de sabres.

De tous les animaux, le chameau est regardé par les Arabes comme le plus utile; car, outre la nourriture que leur procure sa chair, son lait, etc., ils savent tirer avantage de toutes ses autres parties.

Le poil du chameau est employé pour en faire des tapis de pieds, de grands sacs pour les grains, etc. La peau sert à faire des semelles (*serbûl*) et de grandes outres (*ravijeh*) pour transporter l'eau, et dont deux forment une charge de chameau. On en fait encore de gros sacs (*karpa*) pour y conserver et transporter des grains, du beurre, etc. On les peint en rouge au dehors, et deux de ces sacs forment également une charge. On découpe encore la peau en courroies, dont cinq à six réunies forment de grosses cordes (*mahhas*) dont on se sert pour tirer l'eau des puits profonds. Enfin, on étend la peau sur une carcasse de bâton courbé pour en former de grands vases (*hhod*) dans lesquels on abreuve les chameaux.

Les deux tendons de la nuque des chameaux (*aelba*) donnent des cordes extrêmement solides. La fiente de ces animaux tient lieu de combustible, et l'urine même est employée par les nomades des deux sexes, pour s'en laver la tête tous les deux ou trois jours. On regarde cette

habitude comme très-salubre, et on préfère à cet effet l'urine des chameaux femelles.

Les Arabes distinguent leurs chameaux par plusieurs noms, selon l'âge, le sexe et leurs autres propriétés. La connoissance de ces noms pouvant contribuer à l'intelligence des auteurs arabes, nous allons les placer ici.

Un poulain de chameau mâle porte, pendant les huit à dix premiers mois de son âge, et pendant qu'il tette, le nom de *hhauâr*. Un poulain femelle est appelé *hhauâra*.

Dans la seconde année de son âge, on met à ces poulains un piquant de bois dans le nez, pour les empêcher de tetter plus long-temps. Alors le poulain mâle porte le nom de *mahhlûl* ou *maffrûd*, et le poulain femelle celui de *mahhlûla* ou *maffrûdé*.

Dans la troisième année de son âge, le chameau mâle porte le nom de *hoedsch*, et le chameau femelle celui de *hoedsche*.

Dans la quatrième année de son âge, le chameau mâle est appelé *kaàud robbua*, et le chameau femelle *bakakarà robbua*.

Dans la cinquième année, le chameau mâle s'appelle *dchémel tinny karud*, et la femelle garde le nom qu'elle portoit dans la quatrième.

Le nom d'un vieux chameau mâle est *tüll*,

et celui d'un vieux chameau femelle *phathier.*
Un chameau coursier s'appelle *dellul.*

Les races nobles des chevaux arabes sont connues par les relations des voyageurs. Les renseignemens que j'ai eu occasion de recueillir sur cet objet, diffèrent en quelques points de ceux donnés par mes prédécesseurs. Je les tiens de mon guide *Juszef el Milky* de Damas, et des Chrétiens-Arabes d'*es Szalt*, à l'est du Jourdain.

La plupart des chevaux de race noble viennent aujourd'hui du district de *Nédsched*, et sont divisés en deux classes. Les uns descendent, selon les Arabes, de cinq jumens dont *Mahomet* s'est servi lui-même. Le mérite des autres consiste en ce que leur race a été propagée pendant plusieurs siècles sans mélange de race étrangère.

La première classe de ces chevaux jouit de la plus haute réputation parmi les Arabes et les Musulmans en général, et les chevaux de cette race sont toujours payés fort cher, quand même quelques individus ne se distinguent par aucun mérite particulier.

La postérité des cinq jumens de *Mahomet* est désignée par les noms particuliers suivans :

Ier Famille. Un cheval entier se nomme *szacklauwih dchedrany ;* une jument *szacklauwihje dchedranihie.*

IIe Famille. Un cheval entier, *màanàky;* la jument *maanakihje.*

IIIe Famille. Un cheval entier, *khhelân;* la jument *kehhêle.*

IVe Famille. Un cheval entier, *abejân;* la jument *abéje.*

Ve Famille. Un cheval entier, *dchelf;* la jument *dchilphe.*

La table généalogique de ces cinq familles nobles, nommée *el hoedsche*, est conservée par écrit, et continuée soigneusement de génération en génération. On ne trouve que peu d'individus de cette race dans tout l'empire ottoman.

La seconde classe de ces chevaux nobles a aussi ses tables généalogiques, et doit être beaucoup plus nombreuse, sans être aussi estimée que la première.

La plupart des tribus arabes tiennent quelques troupeaux de moutons qui leur fournissent du lait, de la chair et de la laine pour leur nourriture et leurs vêtemens, et dont ils tirent encore parti en vendant les jeunes brebis. Dans le pays de Carrak, à l'est de la mer Morte, ces brebis se payent cinq à six piastres la pièce. A Meserib, dans le Hauran, et plus loin vers le sud, les Arabes vendoient aux paysans la laine de cinq

moutons, à raison de deux piastres, et si les paysans choisissoient entre les moutons, ils payoient une demi-piastre de plus. Sur cent moutons on compte pour l'ordinaire un kantar ou cent rottles de laine. On en obtient un peu plus, parce que chaque mouton donne un un sixième jusqu'à un un quart de rottl; mais comme cette laine n'est pas lavée, et mêlée de parties hétérogènes, le surplus du poids n'est pas compté.

Les Arabes ne tondent leurs moutons qu'une fois par an, au commencement du mois d'avril, et les marchands revendent ensuite la laine dans les villes de la Syrie, le kantar à raison de 70 à 80 piastres.

La vie frugale des Arabes les exempte d'un grand nombre de maladies, et les médecins de profession sont très-rares parmi eux. Toute leur médecine et leur chirurgie se réduisent à quelques remèdes domestiques, connus de tout le monde. Dans plusieurs maladies on emploie le fer chaud, la saignée, les ventouses et les cautères : pour tenir ces derniers ouverts on y met un petit pois, et on le couvre de papier ou d'une feuille de houx.

Au lieu d'amadou, les Arabes se servent de deux plantes nommées *ktheïna* et *schiech*. Ces

plantes sont battues jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une espèce de laine, ensuite on les met sécher au soleil.

Ceux de la tribu de *Beni-Szàhher* recueillent beaucoup de soufre naturel dans la plaine d'*el Gor*, au nord et à l'est de la mer Morte, où on le trouve en assez gros morceaux dans la terre ; les marchands l'échangent contre des bagatelles, pour le revendre ensuite aux *Anâséh's* qui l'emploient contre la gale des chameaux et pour en faire de la poudre : dans ce dernier cas le soufre est fondu et coulé en bâtons. Le charbon nécessaire pour la poudre est tiré du bois de saule. La préparation du salpêtre est très connue et pratiquée par les Arabes.

Ils ont une manière singulière de témoigner leur reconnoissance. Un Arabe, par exemple, convaincu de vol ou de tout autre crime capital, peut être sauvé par l'intercession ou par un présent qu'un autre offre pour lui aux chefs. Ce dernier ne demande d'autre récompense du coupable que de lui *blanchir le visage*. Dans ce cas, celui qui vient d'être sauvé contracte l'obligation de publier partout où il se trouve l'histoire de son crime, le danger qu'il a couru et l'importance du service que son bienfaiteur

lui a rendu. Ce dernier acquiert par-là une grande considération dans le pays, et c'est ce qu'on appelle *blanchir le visage de quelqu'un.*

Les cérémonies du mariage d'un Arabe nomade ne sont pas moins singulières. Un Arabe qui a choisi une jeune fille pour sa future, s'en ouvre d'abord au père, qui dit à sa fille : « Il » y a un homme qui te demande pour femme; » l'homme est bon, et il dépendra de toi de » devenir sa compagne : j'y donne mon consen- » tement. » Si la fille refuse, l'affaire est finie; si elle consent, le père en fait part à celui qui s'est présenté, en ajoutant qu'il faut convenir du prix de la fille. Ce prix consiste en cinq chameaux qui, par l'intercession des amis communs, sont souvent réduits à deux. Alors on dresse, dans la proximité du village, une tente ouverte par le haut pour les deux époux. Vers le soir on y conduit la jeune fille qui affecte, pour la forme, la plus grande répugnance et jette souvent les hauts cris pendant la nuit. Ce bruit fait juger favorablement de sa pudeur; le silence et le consentement, au contraire, rendroient sa vertu suspecte.

Si la nouvelle mariée est contente de son sort, rien ne trouble la paix du ménage; au cas contraire, elle s'échappe furtivement et se cache chez un de ses plus proches parens. Si, malgré

toutes les prières de retourner chez son mari, elle persiste à le refuser, et choisit un autre, le mariage avec le premier est rompu, et le commerce le plus intime de plusieurs jours avec lui ne porte aucun préjudice à sa réputation. Le père, dans ce dernier cas, est obligé de rendre le prix qu'il en a reçu : chez les *Anâséh's* il en est même dispensé, et l'amant refusé doit se trouver assez dédommagé par la jouissance des premières nuits.

Les Arabes ont plusieurs sortes d'armes, et l'usage des armes à feu devient de jour en jour plus commun; mais la plupart se servent encore de la mêche, au lieu de platine. L'arme la plus estimée chez eux est la lance. Ceux des environs de Gesa et les Arabes de l'Egypte fabriquent le fût de leurs lances d'un bois très-dur; mais on préfere généralement le bois de bambou employé par les Arabes de Nedsched, les Anâséh's, les Beni-Szahher, etc., qui tirent ce bois d'*el Hassa en Bahhrein.* Les fûts de lances de bois de bambou s'appellent à Damas *rummhh;* les Arabes que nous venons de citer les appellent *oerrk*, et les habitans d'*el Hassa*, *oeaud el kanna.*

Ils se servent en outre de sabres, de handjears ou grands couteaux, et de massues de

bois ou de fer; l'arc et les flèches sont à peu près tombés en désuétude. Ils estiment beaucoup les sabres damasquinés et les payent fort cher. Mon guide *Jussef* a vu chez le scheik *Jbn Schem szy*, de la tribu des Anâséh's, un sabre damasquiné, sans ornemens extérieurs, dont la valeur fut estimée de cinq à sept bourses (deux mille cinq cents jusqu'à trois mille cinq çents piastres). Ce sabre avoit été fabriqué en Perse.

Quoique la manière de vivre et de se vêtir des Arabes nomades soit extrêmement simple, il y a pourtant une quantité de bagatelles qui leur manquent, et dont ils ont contracté l'habitude. Le besoin de ces objets a amené et nécessité même des relations mercantiles avec les villes. Celle de Damas surtout se distingue, par ce commerce, de toutes les autres villes de la Syrie. En 1805 on comptoit cent quatorze marchands de Damas qui venoient faire le commerce avec les différentes tribus arabes. Les deux tiers de ces marchands étoient Chrétiens. Il y en a parmi eux qui n'apportent que pour cent piastres de marchandises; d'autres, au contraire, en apportent pour la valeur de 14 à 15,000 piastres, en prenant à crédit ce que leurs moyens ne permettent pas d'acheter comptant.

C'est au printemps que ces marchands se met-

tent en route avec la grande caravane de la Mecque, ou plus souvent avec la *dcherda*, ou caravane de relais. Comme les Chrétiens partent à peu près vers le même temps, ils cherchent, dans la ville de Damas, des Arabes de la tribu chez laquelle ils comptent se rendre pour transporter leurs marchandises et leurs effets : s'il ne s'en trouve pas à Damas, ils dépêchent un messager au scheik de la tribu, pour l'engager à leur envoyer des chameaux. Ce scheik fait alors proclamer dans sa tribu « que les Chrétiens » sont près de venir apporter de nouvelles mar» chandises, et que ceux qui veulent aller les » chercher, recevront dix piastres pour chaque » charge de chameau ». Ceux qui acceptent ce prix paroissent aussitôt avec leurs chameaux, et le prix de dix piastres est ensuite augmenté ou diminué selon les distances. Quand les marchands sont arrivés au camp, ils les suivent, en payant, à chaque transposition, dix parâs pour chaque charge de chameau. En 1805, les chameaux étoient très-rares, et les marchands furent obligés de payer le double à chaque transposition du camp.

Les articles de ce commerce avec les Arabes, consistent : 1° en chaudrons de cuivre; 2° toile de coton pour chemises; 3° mouchoirs de tête colorés (*keffiéh*); 4° *abajé büscht*, (*abajés à manches*); 5° toiles blanches et colorées; 6° sou-

liers arabes (*serbul*) : ces souliers diffèrent un peu de ceux des villes, appelés *szurmàjie*, et portent aussi les noms de *hoedda* ou *moeddâs* et *merkûb*; 7° des clous de fer à cheval, du tabac, des pipes et des épiceries de toute espèce.

MÉMOIRE

SUR

LA DYNASTIE DES ASSASSINS

ET SUR L'ORIGINE DE LEUR NOM,

Par M. Silvestre de Sacy;

Lu à la séance publique de l'Institut, du 7 juillet 1809.

Parmi les écrivains qui nous ont transmis l'histoire de ces guerres mémorables qui, pendant près de deux siècles, ne cessèrent de dépeupler l'Europe, pour porter le ravage et la désolation dans les plus belles contrées de l'Asie et de l'Afrique, il n'en est presque aucun qui n'ait fait mention de cette peuplade barbare qui, établie dans un coin de la Syrie, et connue sous le nom d'*Assassins*, s'étoit rendue redoutable aux Orientaux comme aux Occidentaux, et exerçoit indifféremment ses atrocités sur les sultans musulmans et sur les princes chrétiens. Si les historiens des Croisades ont mêlé quelques fables aux renseignemens qu'ils nous ont transmis sur

la croyance et les mœurs de ces sectaires, il n'y a pas lieu de s'en étonner. La terreur qu'ils inspiroient ne permettoit guère à nos guerriers d'approfondir l'histoire de leur origine, et de se procurer des lumières exactes sur leur constitution religieuse et politique. Leur nom même a été défiguré et présenté sous une multitude de formes différentes, et c'est à cette cause qu'il faut attribuer l'incertitude des critiques modernes, sur son origine et son étymologie. Entre les écrivains célèbres qui se sont occupés des recherches historiques et critiques sur les Assassins, aucun n'a répandu plus de jour sur cette matière que M. Falconet, membre distingué de l'Académie des Belles-Lettres. Cependant, comme ce savant ne s'étoit point appliqué à l'étude des langues de l'Orient, et ne pouvoit par conséquent s'aider pour ces recherches des écrivains arabes et persans dont les ouvrages n'avoient été ni publiés ni traduits, il n'a pu remonter à la véritable origine de la secte des Assassins, ni découvrir l'étymologie de leur nom. C'est pour suppléer à l'imperfection de son travail, que j'ai cru devoir traiter de nouveau ce sujet, et dans une dissertation que j'ai soumise au jugement de la Classe, et dont je vais présenter une courte analyse, je me suis proposé de faire connoître en quoi consistoit la doctrine de cette secte, par quels rapports elle se lioit avec une des principales divisions du

mahométisme, et enfin pourquoi elle avoit reçu un nom qui, en passant dans l'Occident avec une légère altération, a fourni à plusieurs de nos langues modernes un terme destiné à exprimer *un meurtre commis de propos délibéré.*

Une des circonstances les plus singulières dont on ne peut manquer d'être frappé lorsque l'on étudie l'histoire de la religion et de la puissance des Musulmans, c'est que leur empire, qui soumit dans un petit nombre d'années toute l'Arabie, la Syrie, l'Égypte, la Perse et plusieurs autres vastes contrées de l'Asie et de l'Afrique, fut déchiré dès les premiers instans par des divisions intestines qui sembloient devoir arrêter ses progrès et rassurer les puissances voisines contre l'envahissement dont elles étoient menacées. Il est assez difficile d'expliquer comment l'esprit de faction, en armant les Musulmans les uns contre les autres, n'empêcha point la rapidité et l'étendue de leurs conquêtes; mais sans nous arrêter à cette considération qui n'est point de notre sujet, nous nous contenterons de rappeler que la mort de Mahomet fut le premier signal de la division parmi ceux qui avoient embrassé sa doctrine et combattu jusque-là sous ses étendards victorieux. Ali, cousin de Mahomet, époux de sa fille Fatime, et qui à un zèle ardent pour la nouvelle religion, joignoit plus d'instruction que le reste des Musulmans, sembloit appelé à remplacer le légis-

lateur et le pontife de l'Islamisme, et à achever l'ouvrage qu'il laissoit encore imparfait. Mais Mahomet n'avoit point eu la prudence de désigner son successeur, ou, s'il l'avoit fait, comme le soutiennent en général les partisans d'Ali, il n'avoit point donné à cette désignation assez de publicité pour qu'elle ne pût être contestée, et il avoit négligé de la revêtir de cette sanction divine qu'il savoit si bien donner à toutes ses volontés, lors même qu'il ne s'agissoit que des intérêts de son ménage, et des tracasseries que lui suscitoit la jalousie de ses femmes: aussi Ali se vit-il successivement préférer le sage Aboubecr, le farouche Omar, le foible Othman, et ce ne fut qu'après la mort violente de ce dernier, que les vœux des Musulmans semblèrent se réunir en sa faveur. A peine étoit-il monté sur le trône qu'un ambitieux, soutenu d'une famille puissante, se déclara son rival, et parvint par la perfidie, et en mettant à profit les fautes d'Ali, à lui ravir une autorité dont la légitimité ne pouvoit être contestée. Bientôt Ali tomba sous le fer des meurtriers. Ses deux fils ne tardèrent pas à éprouver un sort pareil; et dès-lors fut irrévocablement jeté le fondement de la division qui sépare encore aujourd'hui les disciples de Mahomet en deux grandes factions ennemies l'une de l'autre, et qui ne cessa pendant plusieurs siècles d'ensanglanter les provinces orientales de l'empire,

et se fit ressentir jusqu'aux extrémités les plus méridionales de l'Arabie, et jusqu'aux bords de l'Océan Atlantique. Les partisans d'Ali ne tardèrent pas à se diviser eux-mêmes en plusieurs partis; réunis par leur vénération pour le sang du prophète qui couloit dans les veines des descendans d'Ali, ils n'étoient d'accord ni sur les prérogatives qu'ils attachoient à cette noble origine, ni sur la branche à laquelle devoient s'être transmis les droits à la dignité d'*Imam*. Ce nom qui renfermoit l'idée de toute la puissance temporelle et spirituelle, et qui, aux yeux de quelques fanatiques, alloit presque de pair avec celui de la Divinité, étoit le mot de ralliement de tous les ennemis des califes issus de la maison de Moavia et de celle d'Abbas; mais tous ne reconnoissoient pas pour Imam le même personnage. Entre les factions qui se formèrent parmi les sectateurs d'Ali, une des plus puissantes fut celle des *Ismaéliens*, ainsi appelés parce qu'ils assuroient que la dignité d'Imam avoit été transmise par une suite non interrompue de descendans d'Ali jusqu'à un prince nommé *Ismaël;* et qu'après lui cette même dignité avoit reposé sur des personnages inconnus aux hommes, en attendant que le moment fût venu où la postérité d'Ali devoit triompher de ses ennemis. Un des caractères particuliers de cette secte, c'est qu'elle expliquoit d'une manière allégorique tous

les préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie étoit poussée si loin par quelques-uns des docteurs ismaéliens, qu'elle ne tendoit à rien moins qu'à détruire tout culte public et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très-licencieuse, sur les ruines de toute révélation et de toute autorité divine. A cette secte appartenoient les *Carmates* dont nous ne rappellerons point ici les brigandages, et auxquels semblent avoir succédé les *Wahabis* qui remplissent aujourd'hui de la terreur de leur nom plusieurs provinces de l'empire Ottoman, et qui, sous l'apparence de réformateurs, paroissent destinés à renverser la religion de Mahomet. De cette même secte étoient sortis les califes *Fatimites;* ceux-ci, après s'être établis dans les provinces d'Afrique, ne tardèrent pas à enlever aux califes de Bagdad l'Égypte et la Syrie, et formèrent un empire puissant qui dura deux siècles et demi, et fut renversé par Saladin. Ces califes Fatimites se reconnoissoient eux-mêmes pour Ismaéliens; mais l'intérêt de leur politique les obligeoit à déguiser la doctrine secrète de leur secte, qui n'étoit connue que d'un petit nombre d'adeptes, et les plus intolérans parmi eux n'imposoient d'autre obligation à leurs sujets que celle de reconnoître les droits d'Ali et de ses descendans à la souveraineté, et de vouer une haine mortelle aux califes de Bagdad. En la personne

des Fatimites, la secte des Ismaéliens étoit montée sur le trône, et avoit enlevé aux Abbassides une grande partie de leur empire; mais son ambition n'étoit pas satisfaite. La race du prophète ne devoit point partager la souveraineté avec les descendans des usurpateurs, et l'honneur même de l'Islamisme et de la doctrine enseignée et propagée par les Imams, exigeoit que tous les Musulmans fussent réunis dans une même croyance et dans l'obéissance au seul pontife légitime. Pour parvenir à ce but, des missionnaires répandus dans toutes les provinces orientales, enseignoient en secret les dogmes des Ismaéliens, et travailloient sans cesse à augmenter le nombre de leurs prosélytes, et à leur inspirer l'esprit de révolte contre les califes de Bagdad et les princes qui reconnoissoient leur autorité.

Du nombre de ces missionnaires étoit, vers le milieu du cinquième siècle de l'hégire, un homme nommé *Hasan, fils d'Ali*, qui avoit été gagné à la secte des Ismaéliens, et se signala dans la suite par son zèle pour la propagation de cette même secte. Cet homme, d'ailleurs bon Musulman, persuadé que le calife Fatimite *Mostanser* qui régnoit alors en Égypte, étoit l'Imam légitime, résolut de se rendre auprès de lui, s'estimant heureux de pouvoir lui offrir ses hommages et révérer en lui l'image et le vicaire de la Divinité. A cet effet, il quitta les pro-

vinces septentrionales de la Perse, où il exerçoit les fonctions secrètes et dangereuses de missionnaire, et vint en Égypte. Sa réputation l'y avoit précédé; l'accueil qu'il reçut du calife ne laissoit aucun lieu de douter que bientôt il ne fût appelé aux premières dignités de l'État. La faveur excita, comme il est d'ordinaire, la jalousie; et bientôt les ennemis de Hasan trouvèrent une occasion de le rendre suspect au calife. Ils vouloient même le faire arrêter; mais Mostanser ne se prêtant qu'avec peine à servir leur vengeance, ils se contentèrent de l'embarquer sur un vaisseau franc qui faisoit voile pour la côte septentrionale d'Afrique. Après quelques aventures qui sembloient tenir du prodige, Hasan revint en Syrie; et de-là, passant par Alep, Bagdad, Ispahan, il parcourut les différentes provinces soumises aux Seldjoukides, exerçant partout ses fonctions de missionnaire, et n'oubliant rien pour faire reconnoître le pontificat de Mostanser. Après bien des courses, il s'établit enfin dans la forteresse d'*Alamout*, située dans les montagnes de l'ancienne Parthie, à peu de distance de Kazvin. Les prédications de Hasan et de quelques autres missionnaires avoient tellement multiplié dans ces contrées les partisans des Ismaéliens, qu'il ne lui fut pas difficile de forcer le gouverneur de cette forteresse, qui y commandoit pour le sultan Mélicschah, à la lui vendre pour une

modique somme d'argent. Devenu maître de la place, il sut s'y maintenir contre toutes les forces du sultan; et par les insinuations des missionnaires qu'il entretenoit dans les lieux voisins et des excursions faites à propos, il soumit plusieurs places dans les environs d'Alamout, et se forma une souveraineté indépendante, dans laquelle cependant il n'exerçoit l'autorité qu'au nom de l'Imam dont il se reconnoissoit le ministre. La position d'Alamout, située au milieu d'un pays de montagnes, fit appeler le prince qui y régnoit *Scheikh-al-djébal*, c'est-à-dire *le Scheikh* ou *Prince des montagnes*, et l'équivoque du mot *scheikh*, qui signifie également *vieillard* et *prince*, a donné lieu aux historiens des croisades et au célèbre voyageur Marc-Pol, de le nommer *le Vieux de la montagne*.

Hasan et les princes qui lui succédèrent pendant près de deux siècles, ne se contentèrent pas d'avoir établi leur puissance dans la Perse. Bientôt ils trouvèrent moyen de s'emparer de quelques places fortes en Syrie. Masyat, place située dans les montagnes de l'Anti-Liban, devint leur chef-lieu dans cette province, et c'est là que résidoit le lieutenant du prince d'Alamout. C'est cette branche d'Ismaéliens établie en Syrie, qui a été connue des historiens occidentaux des croisades, et c'est à elle qu'ils ont donné le nom d'*Assassins*.

Avant de passer à l'étymologie de ce nom, nous devons observer que Hasan et les deux princes qui lui succédèrent dans la souveraineté sur les Ismaéliens de Perse et Syrie, quoique attachés aux dogmes particuliers de cette secte, ne laissoient pas cependant de pratiquer fidèlement toutes les lois de l'Islamisme; mais, sous le quatrième prince de cette dynastie, il survint un grand changement dans la religion des Ismaéliens. Celui-ci, nommé *Hasan, fils de Mohammed*, prétendit avoir reçu de l'Imam des ordres secrets, en vertu desquels il abolit les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, et les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mahomet impose à ses sectateurs. Il publia que la connoissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et mérita ainsi aux Ismaéliens le nom de *Molahed*, c'est-à-dire *impies*, nom sous lequel ils sont le plus souvent désignés par les écrivains orientaux. L'exemple de ce prince fut suivi par son fils; et pendant cinquante ans environ, les Ismaéliens de Perse et de Syrie persistèrent dans cette doctrine. Après cette époque le culte fut rétabli, et il se conserva parmi ces Ismaéliens jusqu'à l'entière destruction de leur puissance.

L'ambassade que le *Vieux de la montagne* des historiens des croisades, c'est-à-dire le souverain

des Ismaéliens, envoya au roi de Jérusalem, Amaury I, tombe sous le règne de l'un des deux princes apostats dont nous venons de parler. Il est donc vrai, comme le dit Guillaume, archevêque de Tyr, que le prince par lequel cette ambassade fut envoyée, avoit supprimé toutes les pratiques de la religion musulmane, détruit les mosquées, autorisé les unions incestueuses, permis l'usage du vin et de la chair de porc. Quand on a lu les livres sacrés des Druzes et les fragmens que nous possédons de ceux des Ismaéliens, on n'a pas de peine à croire que ce prince, comme le dit encore le même historien, connoissoit les livres des Chrétiens, et qu'il avoit conçu le désir, non pas d'embrasser la religion chrétienne, mais d'en étudier plus à fond la doctrine et les pratiques.

Il est temps de passer au nom des *Assassins*. Ce nom, comme je l'ai dit, a été écrit de bien des manières; mais pour me borner à celles qui ont le plus d'autorité, je dirai qu'il a été prononcé *Assassini*, *Assissini* et *Heissessini*: Joinville a écrit *Haussaci*. Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent point d'entrer ici dans la discussion des diverses étymologies de ce nom, qu'un grand nombre de savans ont proposées. Il me suffit de dire qu'ils se sont tous égarés, parce que sans doute ils n'avoient jamais rencontré ce nom dans aucun écrivain arabe. Les

Assassins sont presque toujours appelés, dans les historiens orientaux, *Ismaéliens*, *Molahed*, c'est-à-dire *impies*, ou *Baténiens*, ce qui signifie *partisans du sens allégorique*. Un seul littérateur, dans une lettre qui nous a été conservée par Ménage, avoit entrevu la véritable étymologie du mot *assassin;* mais il l'avoit établie sur de mauvaises raisons, parce qu'il n'avoit pas même soupçonné le motif pour lequel les Ismaéliens avoient été désignés sous cette dénomination.

Parmi les victimes de la fureur des Ismaéliens, une des plus illustres est, sans contredit, Saladin. Ce grand prince échappa, il est vrai, à leurs attaques; mais deux fois il fut près de perdre la vie par le poignard de ces scélérats dont il tira ensuite une vengeance éclatante. C'est en lisant dans quelques écrivains arabes, contemporains de Saladin et témoins oculaires de ce qu'ils racontent, le récit de ces entreprises réitérées, que je me suis assuré que les Ismaéliens, ou du moins les hommes qu'ils emploient pour exercer leurs horribles vengeances, étoient nommés en arabe *Haschischin* au pluriel, et au singulier *Haschischi;* et ce nom, un peu altéré par les écrivains latins, a été exprimé aussi exactement qu'il est possible, par divers historiens grecs, et par le juif Benjamin de Tudèle.

Quant à l'origine du nom dont il s'agit, quoi-

que je ne l'aie appris d'aucun des historiens orientaux que j'ai consultés, je ne doute point que cette dénomination n'ait été donnée aux Ismaéliens à cause de l'usage qu'ils faisoient d'une liqueur ou d'une préparation enivrante, connue encore dans tout l'Orient sous le nom de *haschisch*. Les feuilles de chanvre, et quelquefois d'autres parties de ce végétal, forment la base de cette préparation que l'on emploie de différentes manières, soit en liqueur, soit sous forme de confections ou de pastilles, édulcorées avec des substances sucrées, soit même en fumigations. L'ivresse produite par le *haschisch* jette dans une sorte d'extase pareille à celle que les Orientaux se procurent par l'usage de l'opium, et d'après le témoignage d'un grand nombre de voyageurs, on peut assurer que les hommes tombés dans cet état de délire s'imaginent jouir des objets ordinaires de leurs vœux, et goûtent une félicité dont l'acquisition leur coûte peu, mais dont la jouissance trop souvent répétée altère l'organisation animale et conduit au marasme et à la mort. Quelques-uns même, dans cet état de démence passagère, perdant la conscience de leur foiblesse, se livrent à des actions brutales capables de troubler l'ordre public. On n'a point oublié que, lors du séjour de l'armée française en Égypte, le gé-

néral en chef fut obligé de défendre sévèrement la vente et l'usage de ces substances pernicieuses dont l'habitude a fait un besoin impérieux pour les habitans de l'Égypte, et surtout pour les classes inférieures du peuple. Ceux qui se livrent à cet usage sont encore appelés aujourd'hui *Haschischin* et *Haschaschin*, et ces deux expressions différentes font voir pourquoi les Ismaéliens ont été nommés par les historiens des croisades, tantôt *Assissini* et tantôt *Assassini*.

Hâtons nous de prévenir une objection que l'on ne manqueroit pas de faire contre le motif sur lequel nous fondons l'origine de la dénomination d'*Assassins*, appliquée aux Ismaéliens. Si l'usage des substances enivrantes que l'on prépare avec les feuilles de chanvre, est propre à troubler la raison; s'il jette l'homme dans une sorte de délire et lui fait prendre des songes pour des réalités, comment pouvoit-il convenir à des gens qui avoient besoin de tout leur sang-froid et du calme de l'esprit pour exécuter les meurtres dont ils étoient chargés, et que l'on voit se transporter dans des contrées éloignées de leur résidence, épier pendant plusieurs jours l'occasion favorable à l'exécution de leurs desseins, se mêler aux soldats du prince qu'ils devoient bientôt immoler à la volonté de leur chef, combattre sous

ses drapeaux et saisir habilement l'instant où la fortune l'offroit à leurs coups? Ce n'est pas là assurément la conduite d'hommes en délire, ni celle de frénétiques, emportés par une fureur dont ils ne sont plus les maîtres, tels que nous sont peints par les voyageurs les *Amoques*, si redoutés parmi les Malais et les Indiens. Un seul mot suffira pour répondre à cette objection, et c'est le récit de Marc-Pol qui me le fournira. Ce voyageur, dont la véracité est aujourd'hui généralement reconnue, nous apprend que le *Vieux de la montagne* faisoit élever des jeunes gens choisis parmi les habitans les plus robustes des lieux de sa domination pour en faire les exécuteurs de ses barbares arrêts. Toute leur éducation avoit pour objet de les convaincre qu'en obéissant aveuglément aux ordres de leur chef, ils s'assuroient, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens. Pour parvenir à ce but, ce prince avoit fait faire auprès de son palais des jardins délicieux. Là, dans des pavillons décorés de tout ce que le luxe asiatique peut imaginer de plus riche et de plus brillant, habitoient de jeunes beautés, uniquement consacrées aux plaisirs de ceux auxquels étoient destinés ces lieux enchanteurs. C'étoit là que les princes des Ismaéliens faisoient transporter de temps à autre les jeunes

gens dont ils vouloient faire les ministres aveugles de leurs volontés. Après leur avoir fait avaler un breuvage qui les plongeoit dans un profond sommeil et les privoit pour quelque temps de l'usage de toutes leurs facultés, ils les faisoient introduire dans ces pavillons, dignes des jardins d'Armide; à leur réveil, tout ce qui frappoit leurs oreilles et leurs yeux, les jetoit dans un ravissement qui ne laissoit à la raison aucun empire sur leurs ames. Incertains s'ils étoient encore sur la terre ou s'ils étoient déjà entrés en jouissance de la félicité dont on avoit si souvent offert le tableau à leur imagination, ils se livroient avec transport à tous les genres de séduction dont ils étoient environnés. Avoient-ils passé quelques jours dans ces jardins, le même moyen dont on s'étoit servi pour les y introduire sans qu'ils s'en aperçussent, étoit de nouveau mis en usage pour les en retirer. On profitoit avec soin des premiers instans d'un réveil qui avoit fait cesser pour eux le charme de tant de jouissances, pour leur faire raconter devant leurs jeunes compagnons les merveilles dont ils avoient été témoins, et ils restoient eux-mêmes convaincus que le bonheur dont ils avoient joui pendant quelques jours trop rapidement écoulés, n'étoit que le prélude et comme l'avant-goût de celui dont ils pouvoient s'assurer la possession éter-

nelle par leur soumission aux ordres de leur prince.

Quand on supposeroit quelque exagération dans le récit du voyageur vénitien, quand même, au lieu de croire à l'existence de ces jardins enchantés, attestée cependant par plusieurs autres écrivains, on réduiroit toutes les merveilles de ce séjour magique à un fantôme produit de l'imagination exaltée de ces jeunes gens enivrés par le *haschisch*, et que depuis l'enfance on avoit bercés de l'image de ce bonheur, il n'en seroit pas moins vrai que l'on retrouve ici l'usage d'une liqueur destinée à engourdir les sens, et dans laquelle on ne sauroit méconnoître celle dont l'emploi, ou plutôt l'abus, est répandu aujourd'hui dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. A l'époque de la puissance des Ismaéliens, ces préparations enivrantes n'étoient point encore connues dans les pays soumis aux Musulmans. Ce n'est qu'à une époque postérieure que la connoissance en fut apportée des régions les plus orientales, et vraisemblablement même de l'Inde, dans les provinces de la Perse. De-là elle se communiqua aux Musulmans de la Mésopotamie, de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Égypte. Sans doute les Ismaéliens dont la doctrine avoit plusieurs points de ressemblance avec les dogmes Indiens, avoient reçu plus tôt cette connoissance, et la

conservoient comme un secret précieux et un des principaux ressorts de leur puissance. Un fait qui vient à l'appui de cette conjecture, c'est que l'un des plus célèbres écrivains arabes attribue à un Ismaélien de Perse l'introduction d'un électuaire préparé avec le chanvre, parmi les habitans de l'Égypte.

Je terminerai ce mémoire en faisant observer qu'il ne seroit pas impossible que le chanvre ou quelques-unes des parties de ce végétal, par leur mélange avec d'autres substances qui nous sont inconnues, eussent été employées quelquefois à produire un état de frénésie et de fureur violente. On sait que l'opium, dont les effets sont en général analogues à ceux des préparations enivrantes formées avec le chanvre, est cependant le moyen dont se servent les *Amoguses* pour se jeter dans cet état de fureur, dans lequel, n'étant plus maîtres d'eux-mêmes, ils massacrent tous ceux qui se trouvent à leur rencontre, et se précipitent aveuglément eux-mêmes au milieu des lances et des épées. Le moyen employé pour changer ainsi les effets de l'opium, est, si l'on doit en croire les voyageurs, de le mêler avec du jus de citron, et de laisser ces deux substances s'amalgamer ensemble pendant un intervalle de quelques jours.

Je me reprocherois d'avoir arrêté si longtemps l'attention de l'assemblée sur une ma-

tière peu importante en elle-même, si elle ne m'avoit paru recevoir quelque intérêt de sa liaison avec notre histoire, et des rapports avec le sujet qui, dans cette même séance, vient de mériter une palme glorieuse à un littérateur estimable.

ANALYSE

DE QUELQUES MÉMOIRES HOLLANDAIS

SUR L'ILE DE FORMOSA;

Par le RÉDACTEUR.

Louis XVI, qui s'occupoit beaucoup de géographie, et qui, dans M. Fleurieu, avoit trouvé un conseiller aussi zélé que savant, ordonna au célèbre et infortuné La Pérouse d'examiner l'île de Formosa, située sur les côtes de la Chine. Le *Mémoire* inséré dans le Voyage de La Pérouse, et dans lequel on expose d'un ton affirmatif les résultats d'un examen fait en deux ou trois jours, ne contribuera pas à accroître l'idée que les juges impartiaux se sont faite des talens politiques de ce navigateur, d'ailleurs d'un grand mérite. Cependant ce mémoire, superficiel et incomplet, fait autorité aux yeux du vulgaire. Et comment n'en seroit-il pas ainsi, puisque la seule *Bibliographie des Voyages* qu'on ait en français n'indique point les sources

ar P. LAPIE, Géographe.

1809.

ECHELLES

Diamètres ou Lieues nouvelles.

0 10 20 30

Lieues communes de France.

0 25 50 75

Lieues Marines.

0 20 40 60

Lis communs de Chine.

0 100 200 300 400 500 600 700

Lieues Japonnaises.

0 10 20 30 40

127 128 129

Gravé par A. Pelicier

où l'on pourroit puiser une idée plus juste d'une île dont la possession peut changer le commerce de l'Europe dans une de ses branches essentielles ?

M. Boucher de la Richarderie, écrivain d'ailleurs très-instruit et très-laborieux, ne donne, dans sa Bibliothèque des Voyages, à l'article *Formose,* qu'un seul ouvrage sur cette île, savoir :

« *Description de l'île de Formosa en Asie,* » dressée sur les mémoires du sieur *Georges* » *Psalmanazar,* natif de cette île; par le sieur » N. F. B. R.; enrichie de cartes et de figures. » *Londres,* en anglais, 1704, in-4°; *Amster-* » *dam,* en français, 1708 et 1712, in-12; » *Francfort,* en allemand, 1716, in-12. »

Ce livre n'a d'autre mérite que d'être une curiosité bibliographique. Le prétendu *Psalmanazar* est un être imaginaire; le véritable auteur s'appelle *N. F. B. de Rodes;* il est mort à Londres en 1764, et avant de mourir il a publié un *avis imprimé,* dans lequel il déclare être l'auteur de cette description, et n'en avoir pris les détails que dans son imagination et dans quelques ouï-dire (1). L'imposture de ce Rodes est surtout frappante dans sa prétendue *Oraison dominicale* en langue formosane;

(1) *Adelung,* Mithridates, I, 579.

elle ne ressemble en aucune manière à deux versions de l'oraison dominicale, données par les ecclésiastiques hollandais, et dont l'authenticité est prouvée. *Rodes* qui a copié, en les défigurant, plusieurs détails sur les mœurs dans les ouvrages hollandais que nous allons extraire, n'avoit point su se procurer les livres à l'usage des missionnaires dans lesquels se trouve l'oraison dominicale en formosan.

On peut donc considérer cette île comme n'étant pas encore bien connue de ceux qui n'ont pas lu les relations hollandaises. Nous avons cru que dans le moment actuel, où les Anglais, par leur occupation de Macao, cherchent à monopoliser le commerce de la Chine, les lecteurs accoutumés aux méditations politiques, verroient avec plaisir une description authentique d'une île qui, organisée en colonie européenne, pourroit servir de boulevard contre la tyrannie maritime, et de centre au commerce de la Chine, du Japon et des Philippines.

L'île de *Formosa* a reçu son nom actuel des Portugais qui y arrivèrent probablement en l'an 1511 ou 1512. Cette île, située à 30 lieues du continent chinois, à 76 des îles Philippines et à 250 du Japon, a 82 lieues de long sur 35 de large. L'intérieur offre une chaîne non in-

terrompue de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts. A l'est s'étend une plaine large de dix milles hollandais (1). Cette plaine, généralement fertile et riante, se termine, au nord-est, par des terrains bas et marécageux. Sur la côte orientale de l'île, plus remplie de montagnes, la plaine n'a de large qu'un à deux milles hollandais; mais ni les relations ni les cartes n'offrent de ce côté assez de précision et d'authenticité.

Le pays est traversé de rivières fort poissonneuses; il abonde, dit-on, en cerfs, élans, chevreuils, porcs, lièvres, lapins, coqs de bruyère et pigeons. Il y a peu de chevaux, de moutons, mais assez de bêtes à cornes (2). Sous le nom de cerfs ou *Hartebeest*, les Hollandais comprennent sans doute quelques espèces d'antelope et de *cervus axis*, si communes dans l'Archipel, à l'est de l'Asie. La présence du véritable élan, *cervus alces* L., n'a rien d'incroyable, puisque cet animal est répandu jusque dans l'île de Ceylan (3).

C'est la beauté de la végétation qui a fait donner à l'île de *Formosa* le nom qu'elle porte. Les

(1) *Valentyn*, Indes orientales, tome VI, Description de Formosa, p. 37.

(2) *Rechteren*, dans les *Voyages de la compagnie des Indes orientales*, V. 160, *seqq.* Lett. édifiant. XIV, 28.

(3) *Wahl*, Indostan, II., 829.

forêts de l'intérieur contiennent sans doute de beaux bois de construction; mais les Européens ne les ont vues que de loin. Même les plantes qui croissent dans la plaine, ne sont connues que par des rapports très-vagues. Il est certain que les cannes à sucre y viennent bien, ainsi que le gingembre, les cocos et le bobannes ou melon d'Inde, dont chaque famille sème ce qu'elle croit qu'il lui en faut pour l'année. Le terrain est fertile quand il est cultivé; et on est persuadé qu'il y a des mines d'or et d'argent (1). Comme les habitans, dans le dix-septième siècle, vivoient uniquement du poisson, du riz et de légumes, en se contentant pour toute boisson d'une espèce de bière forte, faite avec du riz, ils conservoient et séchoient les viandes des animaux sauvages et domestiques de l'île pour les vendre aux Chinois. Ils exportoient aussi des peaux de cerfs et d'élans. Cet état de choses a sans doute dû changer depuis que les Chinois, devenus maîtres de l'île, y ont introduit tous les genres de culture et d'industrie qui fleurissent dans leurs provinces continentales. L'oranger, le citronnier et tous les arbres fruitiers d'Asie y réussissent.

Les avantages que nous venons d'indiquer sont sans doute balancés par quelques inconvé-

(1) *Valentyn*, l. c. p. 38, *sqq.*

niens; mais ces derniers paroissent moindres ici qu'en beaucoup d'autres contrées voisines. L'élévation des montagnes dans l'intérieur, et les brises de mer sur la côte, donnent à cette île, quoique située sous le tropique du Cancer, un climat assez tempéré pour plaire aux Européens. On n'y voit que rarement des tigres et d'autres animaux féroces. Les tremblemens de terre, dont la violence a quelquefois été extrême dans la partie maritime (1), sont le principal fléau de l'île. Les missionnaires prétendent que les eaux sont en général mauvaises, ce qui paroît très-exagéré (2).

On peut, selon les divers points de vue où l'on se place, compter parmi les avantages ou les désavantages de cette île, les difficultés qu'éprouvent les gros vaisseaux pour en approcher, du moins dans toute la partie sud-ouest, la seule sur laquelle on ait des détails hydrographiques. Depuis la pointe que les Hollandais avoient nommée *Vischers-Hook*, et qui se trouve au nord de la rivière *Tatouché*, jusqu'à la baie formée par la rivière *Cattia*, toute la côte est couverte de rescifs et d'îlots qui ne laissent entr'eux que d'étroits passages. Le plus accessible de ces passages, celui qui est au nord de l'île de *Tayouan* ou *Zelandia*, n'a dans les hautes eaux que 13 à 14 pieds d'eau, tandis que

(1) *Valentyn*, p. 40, etc.

(2) Le P. *Mailla*, Lett. édif. XIV, 30.

le port sûr et commode qui s'étend entre cette île et la ville de Tayouan, en Formosa, offre une profondeur de cinq brasses et davantage (1). On assure même que le passage n'a plus aujourd'hui que huit pieds d'eau (2).

C'est ici, à la pointe nord de l'îlot de Tayouan, que les Hollandais avoient bâti un fort sur une colline de sable : on en acheva les quatre bastions l'an 1634, et on les revêtit de pierre grise. L'entrée du canal est étroite, et dominée par le canon du fort, au-devant duquel il y a encore une redoute aussi revêtue de pierre à seize pieds de hauteur avec deux pièces de canon. Mais les ouvrages du fort étoient construits d'une manière contraire à toutes les règles de la fortification. La redoute n'étoit point protégée par le corps de la place, qui manquoit de fossés et de palissades (3). On ne connoît pas l'état actuel de ce fort, que les Chinois ont conservé. Quand les vaisseaux sont entrés, ils se trouvent à l'abri de tous les vents. Dans le commencement du dix-septième siècle il n'y avoit pas de place plus propre pour le commerce de la Chine. On y peut aller de la rivière d'Hia-

(1) *Pierre Nuyts*, Mémoire sur Formosa, dans *Valentyn*, p. 63.

(2) Lett. édifiant., l. c.

(3) *Valentyn*, p. 50. Le plan du fort est dans les Lett. édif., XIV.

men ou Emouy dans toutes les saisons de l'année, de même qu'on peut aller aussi de l'île à la rivière. La province de Fokien, une des plus industrieuses et des plus fertiles de la Chine, s'étend vis-à-vis les rivages de Formosa. Aujourd'hui même, le commerce de la Chine étant concentré à Canton, le port de Tayouan a l'avantage d'être situé à une égale distance de cette grande ville commerçante et de celle de Nankin, un des foyers de l'industrie chinoise.

Du temps des Hollandais, c'est-à-dire de 1620 à 1662, il n'y avoit point de ville sur ce port; de beaux villages s'y élevoient au milieu des champs et des bosquets: mais vers l'an 1610, les émigrés chinois, plus nombreux, y bâtirent une ville à laquelle on appliqua le nom de *Tayouan*, donné par les auteurs hollandais à l'île sablonneuse où se trouve le fort Zelandia. Cette ville est grande et bien peuplée; ses rues, tirées au cordeau, sont remplies de boutiques richement fournies: mais à cause des tremblemens de terre, on n'y bâtit qu'en bambous et argile. Tayouan n'a point de fortification du côté de la terre; il s'y trouve une garnison, dit-on, de dix mille soldats tartares et chinois (1).

Les autres ports de l'île Formosa ne sont point connus en détail. Celui de *Quelong* au nord-est a été occupé un moment par les Espagnols.

(1) Lett. édifiant., XIV.

A *Tanchoui*, au-dessus du cap nord-ouest, il y a un mouillage fréquenté des jonques chinoises.

Sur la côte d'est, Beniouski dit avoir trouvé un bon port. Broughton affirme que l'eau est très-profonde sur la côte sud-est et qu'on peut mouiller partout à un ou deux milles de la terre (1). Tout concourt donc à nous faire présumer, d'après une analogie constante en géographie physique, que cette côte offre un contraste avec celle d'ouest, et qu'il s'y trouve de hautes montagnes, des eaux profondes et des ports accessibles aux gros bâtimens.

Les îles des *Pescadores* ou de *Ponghou*, petit Archipel situé entre Formosa et la Chine, renferment un bon port; mais ces îles n'ont point d'eau douce, ou n'en ont que fort peu. C'est une position importante à garder pour la puissance qui s'établiroit à Formosa.

Après avoir rassemblé les foibles notions qu'on a sur la géographie de l'île de Formosa, jetons un coup d'œil sur ses habitans. Ils appartiennent à deux classes distinctes, savoir, les colons chinois, et les indigènes. Les premiers, venus dans l'île sous le gouvernement hollandais, avoient conservé divers usages antiques, abolis en Chine par les Tartares, comme par exemple celui de porter des cheveux en plein; mais redevenus sujets de l'empire chinois, ils n'ont plus

(1) *Broughton*, Voyage, liv. II, ch. 1.

rien qui les distingue du reste de leurs compatriotes. Ils occupent la ville de Tayouan, avec les bourgs et villages situés au nord de cette ville, jusque vers le cap nord-est, tels que Soulang, Tchu-Lo, Tong-Lo, Tatouché, Tchong-Kiang, Pak-Fan et autres, marqués sur la carte.

Les indigènes possèdent toute la partie orientale et l'intérieur de l'île; leurs bourgades voisines de la côte sont indiquées sur la carte; mais on n'a pu y marquer les endroits de l'intérieur, parmi lesquels *Tefourang*, l'un des principaux, doit être à trois journées de marche de Tayouan.

Les Hollandais nous ont laissé des détails curieux sur cette nation, qui se distingue à la fois des Chinois, des Japonais et des habitans des îles Philippines.

Les hommes sont vigoureux, d'une taille extraordinaire, et d'une couleur qui tient le milieu entre le jaune et le noir. En été, pendant trois mois, ils vont tout nus, en vertu d'une ancienne loi, sévèrement maintenue (1). Pour les femmes, elles sont toutes de petite taille, grosses et robustes: elles font paroître quelque pudeur naturelle, hormis que, deux fois le jour, elles se lavent d'eau chaude devant leurs portes, en pleine rue; elles ont de la fidélité et sont naturellement douces; ce sont elles qui cultivent la terre, qui l'ensemen-

(1) *Valentyn*, p. 39.

cent et qui supportent toute la fatigue du ménage. Les hommes s'adonnent à la chasse et l'exercent en trois manières : avec les lances ou hassagayes, avec la flèche et l'arc, et avec les lacets; ils ont aussi des chiens qui font partir le gibier. Ils attachent des sonnettes à leurs hassagayes afin de savoir l'endroit où le gibier blessé aura fait sa retraite (1).

Ils épousent deux ou trois femmes, et ils les quittent quand ils veulent. Au commencement de leur mariage, les maris ne demeurent pas avec leurs femmes, ils n'en approchent qu'à la dérobée (2). Les hommes ne se peuvent marier qu'à l'âge de vingt ans. Ils ne vont point dans les appartemens de leurs femmes qu'ils ne les fassent avertir; mais quand ils ont cinquante ans, ils peuvent demeurer avec elles. Les enfans sont entre les mains de leurs mères jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et à cet âge-là les garçons se rangent auprès de leurs pères. Jusqu'à l'âge de trente-six ans, les femmes ne mettent point d'enfans au monde; c'est une chose qui ne leur est pas permise par leurs lois. Quand elles deviennent grosses, il faut qu'elles se fassent avorter; et voici ce qu'elles pratiquent. Elles envoyent chercher une prêtresse et se couchent

(1) *Rechteren*, p. 161.

(2) *Valentyn*, p. 40.

au lit ou ailleurs, devant elle ; elle leur presse et leur foule le ventre, ou même marche dessus jusqu'à ce que le fruit en soit sorti.

Leurs maisons, grandes et belles, sont construites en bambou, en osier et en argile. Les meubles et les ornemens sont des peaux de cerfs qui servent de vêtemens; des houes pour cultiver la terre; des hassagayes, des boucliers, des sabres, des flèches, des arcs : mais l'ornement qui leur est le plus précieux consiste en des têtes, des cheveux et des ossemens de morts qu'ils apportent chez eux quand ils ont tué leurs ennemis. Ils adorent plusieurs dieux, entre lesquels il y en a vingt-deux des principaux, dont ils disent que l'un habite au sud, et ils le nomment *Tamagisangæ*. C'est à lui que les hommes adressent leurs vœux pour être bien faits. La déesse sa femme, à ce qu'ils s'imaginent, habite à l'est, et se nomme *Tecarocpoda* : c'est à elle que les femmes adressent leur culte. L'autre de leurs principaux dieux se nomme *Sarisang*, et ils disent qu'il habite au nord : celui-ci est méchant, et il passe pour rendre les hommes laids et leur donner les marques de la petite-vérole. Ils l'invoquent afin qu'il ne leur fasse point de mal. Ils en ont encore deux principaux qu'ils invoquent quand ils sont à la guerre (1). Il

(1) *Rechteren*, l. c.

paroît donc que le système religieux des Formosans tient à celui de *deux principes* ou au *dualisme* : ce qui fait comprendre pourquoi d'autres voyageurs ont prétendu que les Formosans ne reconnoissent aucun *Être-Suprême* (1), puisqu'en effet ils croyent à deux principaux Dieux, et qu'ils admettent, avec beaucoup de philosophes européens, l'éternité du monde.

Parmi les autres nations asiatiques, le culte public des Dieux est fait par des hommes ; ici ce sont les femmes qui font le service divin. On les nomme *Juibus*. Leur culte consiste en des invocations et des sacrifices. Elles sacrifient des porcs, et en consacrent une partie avec du riz, du pinang et de la bière. Quand la consécration est faite, une ou deux prêtresses se lèvent, font de grands sermens, invoquent les Dieux, et parmi les contorsions qu'elles font au milieu de leurs invocations, on leur voit les yeux tourner et rouler : elles se laissent tomber sur les genoux, elles hurlent horriblement, et ensuite elles disent que dans ces transports leurs Dieux leur sont apparus. Lorsque cette prétendue apparition se fait, elles se laissent tomber à terre comme étant en extase ; enfin, lorsqu'elles reviennent à elles-mêmes, elles sont dans des tremblemens et dans des agitations

(1) *Valentyn*, p. 84.

extraordinaires. C'est alors qu'elles font le récit de ce qu'elles prétendent avoir vu ; et le peuple qui les environne crie et se tourmente comme elles. Voilà leurs étranges cérémonies. Les Hollandais ont fait ce qu'ils ont pu pour les engager à faire apparoître à leurs yeux quelques-uns de leurs Dieux; mais ils n'ont jamais pu y réussir.

Les mêmes Juibus ou prêtresses se mêlent aussi de prédire la bonne ou mauvaise fortune, les orages, la pluie ou le beau temps. Elles purifient les lieux souillés; elles chassent les diables, dont le peuple croit qu'il y a un grand nombre dans le pays. Pour cette opération elles font grand bruit avec divers instrumens. Elles portent des sabres nus dans les mains, en faisant semblant de poursuivre les diables jusqu'à ce qu'elles les aient contraints à se jeter dans l'eau. Elles posent des offrandes pour leurs Dieux en divers endroits dans les rues et sur les chemins.

Le gouvernement de l'île de Formosa est aujourd'hui sur le même pied que celui des autres provinces chinoises ; mais avant l'arrivée des Chinois il n'y avoit ni roi ni souverain dans l'île ; ni même de seigneur dans chaque bourg en particulier. Néanmoins il y avoit une espèce de conseil composé de douze personnes des plus graves, à qui l'on donnoit le nom de *quatys*, nom qui res-

semble assez à celui de *cadi*, ou juge chez les Turcs et les Arabes (1), quoique, selon d'autres, il doive signifier à peu près *conseiller* (2). Cet ordre de choses paroît subsister encore chez les indigènes indépendans des Chinois. Les quatys changent tous les deux ans; ils sont choisis parmi les gens qui ont environ quarante ans, de sorte qu'ils sont tous à peu près du même âge; car quoiqu'ils ne sachent pas compter les années, ou plutôt qu'ils ne s'y arrêtent pas, ils savent pourtant quel est leur âge, et en quel temps ils sont nés, en conservant la mémoire des événemens dont ils ont été témoins. Ceux qui ont servi deux années dans le conseil, et qui sortent de charge, se font attacher les cheveux sur la tête et aux deux côtés du front, ce qui est une marque de l'emploi qu'ils ont rempli. Le pouvoir de ceux qui sont en charge n'est pas fort étendu: ils ne peuvent ni faire recevoir, ni exécuter les mesures qu'ils jugent nécessaires, sans la participation de tout le peuple (3). Leur commission ne consiste qu'à s'assembler lorsqu'il survient quelque chose d'extraordinaire, et à examiner

(1) *Valentyn*, 39.

(2) *Candidius*, Relation sur Formose, dans les *Voyages de la compagnie hollandaise*, etc., V. 162.

(3) *Candidius*, ibid. (Cet auteur avoit été ministre du Saint-Évangile, dans l'établissement hollandais de Tayouan.)

ce qu'on peut faire. Quand ils ont débrouillé la chose, ou qu'ils croyent avoir trouvé des expédiens, ils font venir tous les gens du bourg dans une des pagodes; ils leur font le rapport de ce dont il s'agit; ils établissent le pour et le contre; ils délibèrent une demi-heure ou une heure; ils haranguent le peuple pour l'amener à leur point; et quand l'un est las de parler, l'autre le relève jusqu'à ce qu'ils ayent persuadé les assistans. Tout se passe en ces occasions avec assez de régularité; car pendant que l'un parle, tous les autres sont attentifs: on n'interrompt point l'orateur. Ils parlent avec une grande facilité et une éloquence naturelle. Après les harangues, ils délibèrent les uns avec les autres d'une manière modeste: chacun dit fort librement son avis et ce qu'il trouve d'avantageux ou de nuisible dans la proposition qui a été faite. Il est aussi du devoir des *quatys* de prendre garde que ce qui a été prescrit par les prêtresses soit exécuté, et d'empêcher qu'on ne fasse quelque chose qui puisse irriter les Dieux.

Lorsque quelqu'un commet une faute à cet égard ou à l'égard d'un particulier, mais qui ne concerne pas le public, les quatys ont le pouvoir de lui infliger un châtiment; ils ne peuvent cependant ni le mettre en prison ou aux fers, ni lui faire souffrir quelque peine corporelle, et encore moins la mort. Dans la plupart de ces

cas il ne s'agit que d'une amende qui est de quelque morceau de toile ou d'un cerf, ou d'un peu de riz, ou d'un pot de la meilleure bière, selon l'exigence des cas.

Nous avons dit que les Formosans vont tout nus pendant trois mois de l'année ; cet usage a pour but d'honorer leurs Dieux, qui, sans cela, disent-ils, ne leur enverroient point de pluie, et empêcheroient ainsi le riz de réussir. Si pendant ce temps-là les quatys rencontrent quelqu'un qui ait un morceau de toile sur le corps, ils ont le pouvoir de le lui ôter et de le condamner à donner deux peaux de cerfs, ou une certaine quantité de riz. Pour cet effet, ils vont le soir et le matin se promener sur les avenues par où les gens doivent passer pour aller aux campagnes et en revenir, afin de voir s'il n'y en a point qui portent quelque vêtement ou couverture. Même les autres saisons de l'année, des lois somptuaires obligent les Formosans à une grande simplicité dans leurs vêtemens. Ils peuvent porter de la toile, mais non pas des étoffes de soie : si les quatys trouvoient quelqu'un qui en ait, ils le lui ôteroient et lui feroient payer l'amende. Il y a aussi des temps où les conseillers ou quatys eux-mêmes sont obligés de s'abstenir de certaines choses. Par exemple, lorsque le riz est à demi-monté ou à demi-mûr, il ne leur est pas permis de s'enivrer ni de manger du sucre, ni du pinang, ni d'aucune graisse;

quand on leur demande la raison de cette pratique, ils répondent que, s'ils ne s'en abstenoient pas, les cerfs et les sangliers entreroient dans leurs champs, et y brouteroient tout. Ceux qui prennent des libertés à l'égard de ces articles tombent dans le mépris du peuple, et demeurent pendant toute leur vie privés de toute considération.

Il n'y a point de peines pour les crimes de vol, de meurtre ou d'adultère. Chacun se fait justice à soi-même comme il le peut et comme il le trouve à propos. Lorsqu'un vol est constant et notoire, celui qui a été volé prend ses amis avec lui, va dans la maison du voleur et en emporte ce qu'il lui plaît, ou bien on les accorde, et le voleur restitue ou indemnise son adversaire. Mais s'ils ne peuvent s'accorder, et que le voleur ne veuille point souffrir que l'on emporte rien de chez lui, on en vient à se battre à coups de sabre, et il se fait une petite guerre particulière entr'eux, où chacun de son côté est assisté de ses amis. A l'égard de l'adultère, ils suivent à peu près les principes anglais. Un homme qui est assuré qu'un autre à eu commerce avec sa femme, va dans la maison de celui qui lui a fait l'outrage, et lui enlève deux ou trois pourceaux; ce qui est la réparation ordinaire en pareil cas.

Ils n'enterrent pas les morts comme nous, ni

ne les brûlent comme on fait sur la côte de Malabar et sur celle de Coromandel; mais le second jour après que le mort est expiré, ils le mettent, après bien des cérémonies, sur un échafaud élevé de deux aunes de haut qui est fait de bambous fendus; ils lui lient les pieds et les mains sur l'échafaud et font du feu à côté et tout proche pour le faire sécher; ensuite ils célèbrent une fête en l'honneur du mort, ils tuent quantité de pourceaux, et se mettent à boire et à manger à leur manière, c'est-à-dire, avec excès. Cependant le mort sèche auprès du feu que l'on entretient jusqu'au neuvième jour, ce qui cause une grande puanteur dans la maison, quoiqu'on ait soin de la laver tous les jours et de la parfumer pour en chasser le mauvais air. Le neuvième jour ils l'ôtent de dessus son échafaud, ils l'enveloppent dans une petite natte, après quoi ils font dans la maison un autre échafaud un peu plus haut; ils tendent des morceaux d'étoffe tout autour, comme un pavillon, et ayant mis le corps sur ce dernier échafaud, ils recommencent à célébrer la fête des funérailles comme auparavant. Le corps demeure dans cet état jusqu'à la troisième année qu'ils l'en ôtent, ou plutôt les ossemens, car c'est tout ce qui en reste, et ils les enterrent dans la maison; et à cette nouvelle cérémonie ils font encore un festin, mais ils n'y dansent pas comme aux autres.

On reconnoît dans ces usages une partie de ceux qui règnent parmi les insulaires de la mer du Sud.

Les Formosans ont des idées obscures sur la vie future (1); lorsque quelqu'un meurt, ils font une petite hutte de planches qu'ils ornent de verdure et qu'ils embellissent de diverses manières. Ils mettent en dedans une calebasse pleine d'eau fraîche, avec un petit bambou tout proche pour servir à prendre de l'eau en cas de besoin. Ils croyent que l'ame y vient tous les jours pour se désaltérer et se baigner. Ils admettent des peines et des récompenses pour les ames après la mort; ils disent que les esprits de ceux qui n'auront pas bien vécu seront précipités dans une fosse pleine d'ordures (2) où ils seront extrêmement tourmentés, au lieu que les ames des gens vertueux passeront par-dessus la fosse et se rendront dans un lieu agréable pour y mener une vie douce et glorieuse. Les péchés capitaux sont en général des fautes contre les lois religieuses; c'est, par exemple, d'avoir manqué d'aller nu dans les saisons où cela est prescrit; c'est d'avoir porté, dans les autres saisons, des

(1) *Candidius*, p. 162.

(2) Cette idée rappelle *la mer d'Urine* dans laquelle, selon les Kalmouks, les ames coupables sont précipitées. (*Pallas*, recherches sur les peuples mongoliques.)

vêtemens de soie et non pas de la toile; d'avoir mis au monde des enfans avant l'âge de trente-six à trente-sept ans; d'avoir transgressé la défense d'aller chercher des huîtres dans de certains temps; d'avoir entrepris quelque chose sans avoir observé le chant des oiseaux et une infinité d'autres bagatelles semblables. Il y a pourtant certains crimes qui sont regardés parmi eux comme méritant des peines dans l'autre vie; de ce nombre sont le mensonge, le larcin et le meurtre.

Quoique le serment n'y soit pas en usage, ils ont cependant une pratique qui en tient lieu, savoir, de rompre une paille entr'eux; ils observent exactement ce qui a été arrêté au moyen de cette formalité.

Tout ce que nous venons de rapporter, d'après les relations de *Rechteren*, de *Candidius* et de *Valentyn*, semble regarder exclusivement les indigènes de Formosa à l'époque du séjour des Hollandais dans cette île. Mais une relation postérieure d'un demi-siècle à l'établissement des Chinois dans cette île, prouve que les habitans conservoient leurs anciens usages, mêlés à quelques restes de la civilisation européenne que les Hollandais avoient tenté d'y introduire. Le P. *Mailla* nous apprend qu'au commencement du dix-huitième siècle, toute la partie orientale de Formosa se maintenoit indépendante des

Chinois, et que, dans la partie qui leur étoit soumise, les villages, peuplés d'indigènes, conservoient leurs anciennes formes d'administration (1). Les indigènes, maltraités par les Chinois, se révoltoient souvent contre ces maîtres étrangers. Dix mille Tartares, stationnés dans la ville ouverte de Tayouan, étoient insuffisans pour soumettre l'île. Ces misérables troupes n'ont pas même pu maintenir dans l'obéissance les colons chinois; car, lorsque La Pérouse mouilla sur les côtes de Formosa, en 1787, il apprit que toute l'île étoit en insurrection contre l'empereur de la Chine.

Il y avoit, il y a cent ans, un autre germe de discorde à Formosa. Parmi les indigènes, qui, selon l'expression naïve d'un missionnaire, « étoient plus près de la vraie philosophie que » les philosophes de la Chine (2) », et qui menoient entr'eux une vie tranquille et honnête, il s'en trouvoit « qui possédoient des *livres hol-* » *landais*, surtout des fragmens de l'Écriture- » Sainte, et qui non seulement savoient lire le » hollandais, mais même écrire la langue for- » mosane avec des *caractères hollandais* (3), » ce qui veut sans doute dire, avec des caractères

(1) Lettres édifiantes, XIV, 21, 25, 48.

(2) *Ibid*, 49.

(3) *Ibid.*, p. 51-52.

gothiques; car s'il eût été question des caractères latins, employés par les Hollandais depuis le milieu du dix-septième siècle, le missionnaire n'en auroit pas fait la remarque comme d'une chose singulière. « Quelques habitans de For-
» mosa, continue le même missionnaire, ont
» conservé des notions de la religion chrétienne;
» plusieurs d'entr'eux savent par cœur la formule
» du baptême. »

Si toutes ces circonstances, éminemment favorables à la formation d'un établissement européen, n'ont plus lieu, du moins il en doit rester un souvenir, et ce souvenir peut servir dans une entreprise habilement conduite.

Les Hollandais, nos guides dans ces recherches, nous ont laissé quelques foibles renseignemens sur la *langue formosane;* elle paroît différer de toutes celles qu'on parle dans les contrées voisines; elle renferme plusieurs dialectes, ce qui semble indiquer qu'il y a dans l'île plusieurs tribus, différentes les unes des autres (1). La tribu qui, du temps des Hollandais, occupoit les côtes sud-ouest de l'île, s'appeloit *Sideys*, et c'est dans leur dialecte qu'on a fait les deux versions suivantes de l'oraison dominicale.

(1) *Valentyn* parle d'une race d'hommes noirs, d'une taille gigantesque, habitant dans les montagnes et parlant une langue différente de celle des Formosans.

A (1).

Diam eta ka tu Vullum,
Père notre qui dans (les) cieux,

Lulugniang ta Nanang oho;
Exalté soit le nom tien;

Mabatongal ta tao tou Goum oho;
..... le ... . tien;

Mamtalto ki Kamoienhu tu Nay mama tu Vullum;
..... ainsi volonté sur terre comme dans (les) cieux;

Pe-came ka Cangniang wagi katta;
Donne à nous ... nourriture jour celui-ci;

Hamie-came ki Varaniang mameniang mamia ta
..... nous ainsi péché ..... comme ..

Varan ki tao ka mouro ki riich emitang.
péché ainsi .....

Ine-came poudanga dangach
.... nous .....

Souaiam-came ki Litto
..... nous .. le diable (le mauvais)

Ka imhouato ta Gumaguma, Kallipuchang, Kaasa-
Car (?) à toi est l' empire, (la) puissance, (la) gloi-

mayang mikagna. Amen.
re éternellement.

B (2).

Rama-jan ka iitou Tounnoun kow ki Vullum,
Père notre qui ..... cieux ..... cieux,

(1) Catéchisme en langue formosane, par *Robert Junius*. A Delft, 1645; in-12.—*Adelung* dans son *Mithridates* n'a pu deviner qu'un certain nombre des mots; nous n'avons osé remplir que deux ou trois des lacunes laissées par ce savant philologue.

(2) *Gravius*, Formulaire du christianisme, avec des

Pakou-tikti'-auh loumoulough ta Nanang oho;
..... saint ..... exalté le nom tien ;

Pa-irou-au ta Pei-sasou-an-oho ;
Vienne la domination à toi ;

Paamt-au ta Kamœi-en-hou mama ton Tounnoun kma-
Soit faite la volonté à toi comme dans (les) cieux ain-

hynna tou Naï.
si sur terre.

Phei-kame Wœ'i katta ki Paoul-i-an ka mamaing;
Donne-nous jour celui-ci .. pain qui suffisant;

Attaral-a ta Kœuitting-en-hou ymiœn-œn mama ka
Pardonne la dette envers toi de nous ainsi que

attaral-kame ta ymiœn ki kœuitting-niang.
pardonnons nous les à nous .. débiteurs étant.

Inei-kame dmilough tou R'poung-an;
Non nous conduis en tentation ;

Ra haoumi-ei-kame ki Lyttou ;
Mais délivre ... nous du diable ;

Ka' am hou ta Pei-sasou-an, ta Peilpoug-en ta
Car (?) à toi la domination la puissance la

Keirang-an ki kidi tou Yhkaquang Mydarinnoug.
gloire ... . en éternité éternité.

Amen.

Il seroit possible de donner un assez long vocabulaire formosan en faisant l'analyse de quelques livres du Nouveau Testament, traduits dans cette langue (1) ; mais nous nous bornerons ici

explications en langue formosane. Amsterdam, 1662; in-4°, p. 167.

Ce livre n'est que l'abrégé d'un grand ouvrage inédit, de *Simon-Van-Breen* et *Johann Happart*, ouvrage qui, sans doute, existe en manuscrit dans quelque bibliothèque hollandaise.

(1) *Gravius*, Evangiles de saint Mathieu et de saint Jean, traduits en langue formosane. Amsterdam, 1662; in-4°.

à observer que les recherches des savans sur les échantillons que nous possédons de cette langue, y font entrevoir une richesse de mots et d'inflexions, une abondance de tournures, une variété de sons qui semblent la placer fort au-dessus du chinois. Or, les langues sont à la fois un instrument de la civilisation et un indice du génie naturel des peuples. Les Formosans, sous ces deux rapports, paroissent dans un jour très-favorable: leur langue semble se prêter aux idées nouvelles avec plus de facilité que les dialectes des contrées voisines; elle semble supposer des esprits beaucoup plus rapprochés du génie des nations européennes.

Quelle raison a donc empêché les Européens de s'établir dans une île belle, fertile, susceptible de tous les genres de civilisation? Disons-le franchement: les Anglais qui entendent ces matières, n'ont pas besoin de Formosa; parmi les autres nations, les unes, comme la France, ont long-temps traité les entreprises coloniales avec légèreté ou d'après une aveugle routine; les autres, comme la Hollande, ont perdu leur antique puissance; il y en a, comme le Danemarck, où les vues lointaines et l'enthousiasme de grandes choses sont mal appréciés. On a pourtant reconnu qu'un établissement dans l'île de Formosa offre la perspective des grands résultats; mais on a ajouté que les premières dépenses seroient énor-

mes, et que, dans une longue suite d'années, les frais de l'établissement en surpasseroient les revenus (1).

Nous réfuterons victorieusement cette opinion, en donnant quelques aperçus authentiques sur les bénéfices que produisoit, presqu'en naissant, l'établissement hollandais (2).

En 1627, on exporta de Formosa des soieries, des porcelaines de Chine, etc., pour les sommes suivantes :

Au Japon, pour.....	621,855 fl.	4 s.	10 p.
En Europe, pour	559,494	19	2
Total.....	1,181,350	3	12

Le bénéfice fait sur la vente de ces marchandises, fut estimé à *cent pour cent.*

L'année suivante fut très-mauvaise ; cependant on exporta pour les valeurs ci-après :

Au Japon,.....	410,863 fl.	15 s.	8 p.
En Europe,.....	277,572	15	12
Total.....	688,436	11	4

(1) **Mémoire sur Formose**, par *La Pérouse*. Voyage, t. IV, p. 106 *sqq*.

(2) *Pierre Nuyts*, gouverneur de Formosa, Lettre aux directeurs de la compagnie des Indes hollandaises, dans *Valentyn*, p. 67.

Ce *Pierre Nuyts* est le même qui a fait visiter la partie de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, nommée d'après lui.

Les frais de l'établissement étoient, en 1629, ainsi qu'il suit (1) :

Dépenses d'administration	67,186 fl.	4 s.	1 p.
Garnison, fortification, etc.....	55,227	5	11
Expéditions maritimes.....	56,695	15	2
TOTAL	179,109	4	14
Ajoutez :			
Intérêts d'un capital de 700,000 fl., employé dans le commerce de Formosa, à 5 p. 100	35,000	»	»
TOTAL.....	214,109	4	14
A soustraire :			
Gagné ou économisé sur diverses branches d'administration.....	39,054	10	13
VRAI TOTAL.....	175,054	14	1

Ainsi, même dans les mauvaises années, il y avoit un surplus des revenus sur les dépenses qui, en apparence, étoit de 500,000 florins, mais qui peut-être, par les retards et les frais de recouvrement, se trouvoit réduit à 300,000.

Ce surplus auroit pu être porté infiniment plus loin. Le gouverneur Pierre Nuyts offrit à la compagnie d'agrandir le commerce avec le Ja-

(1) *Pierre Nuyts, ibid*, p. 68.

pon, au point d'y envoyer des soies et des étoffes pour la valeur d'achats de 1,080,000 flor., et qu'il y feroit vendre pour la somme de 1,862,375 florins; d'où il résulteroit un bénéfice de 854,375 florins (1). Le gouverneur se rendoit garant du succès.

Pourquoi une offre aussi brillante fut-elle rejetée? — Hélas! par un motif semblable à celui qui, en France, a si long-temps fait dédaigner une autre source de richesses et de puissance. L'Ile-de-France ne veut point être éclipsée par une colonie à Madagascar. De même, les Hollandais de Batavia étoient extrêmement jaloux de la prospérité naissante de Formosa; nous en donnerons la preuve ci-après.

Observons auparavant que les données tirées du mémoire du gouverneur de Formosa, écrit en 1629, tiennent à un état de choses moins favorable que celui dans lequel ce pays se trouve de nos jours. D'abord, le *thé*, production principale de la province de Fokien, et dont Formosa pourroit devenir le grand marché, n'étoit pas encore en 1629 une marchandise courante; aujourd'hui, c'est un article de première nécessité pour le nord de l'Europe, l'Angleterre et les États-Unis. En second lieu, l'île de Formosa ayant été peuplée de plus de 500,000 émigrés

(1) *Ibid.*, p. 69.

chinois, est infiniment mieux cultivée qu'elle ne l'étoit en 1629; les soies, les cotons, les cafés et autres productions, faciles à introduire ou à accroître, fourniroient seuls matière à des affaires plus importantes que celles que faisoient ici les Hollandais. Enfin, si le Japon et la Chine sont aujourd'hui d'un accès plus difficile pour les Européens, cet inconvénient n'existeroit point à l'égard des colons établis à Formosa, favorisés par le rapprochement des lieux, et aidés d'une nombreuse population de rusés Chinois, tous intéressés, ainsi que les habitans japonais des îles de Lieukieu (1), à éluder les douanes, les prohibitions et les monopoles. Les lois qui gênent le commerce chinois et japonais, en feroient nécessairement refluer vers Formosa de nombreuses et d'importantes branches.

Ces avantages sont évidens; d'autres dépendent de l'esprit entreprenant ou apathique de la nation qui occuperoit l'île.

Il nous resteroit à démontrer qu'il y auroit une manière de coloniser Formosa, par des moyens aussi humains que politiques, sans les armemens dispendieux qu'exige M. de La Pérouse; mais,

(1) Sir *George Staunton* avoit sans doute la même pensée, lorsqu'il engagea les Anglais à envoyer des agens auprès du prince de Lieukieu. *Voyage de Macartney.*

développer cette vérité dans les circonstances actuelles, ce seroit peut-être servir ceux que nous aimerions le moins du monde à servir. En livrant au public ce qui peut intéresser les sciences ou exciter la curiosité, nous réservons pour d'autres temps ce qui touche à la politique. Remarquons seulement que si les Hollandais en 1662 ont perdu le fort de Zelandia, c'est par leurs propres fautes, et par des fautes qui ont rarement lieu sous un gouvernement vigilant. D'abord, ce fort, bien placé, mais mal construit et mal armé, avoit pour toute garnison *onze* Hollandais avec une poignée de nègres et d'indigènes. Il fut assiégé par une flotte chinoise de 900 voiles, portant 50,000 hommes, sous les ordres de Tching-Tching-Kong, que les Européens nomment *Coxinga*, et qui ne fut point un *pirate*, mais un chef du parti des anciens empereurs de Chine, fuyant devant les Tartares et armé de toute la force du désespoir. Les Hollandais se défendirent pendant quatre mois; ils ne se rendirent qu'après avoir en vain demandé des secours, et après avoir vu un commandant hollandais passer avec quelques bâtimens de guerre devant le fort sans vouloir leur fournir aucune assistance. C'est, selon *Valentyn*, à la trahison de cet officier et à la jalousie de ceux qui gouvernoient à Batavia, que les Chinois durent enfin la gloire de prendre *par capitulation* un fortin défendu par onze

Européens (1). Cet événement ne peut donc aucunement nous faire considérer la possession de Formosa comme difficile à conserver, même dans la supposition d'un système colonial, fondé sur les principes vulgaires et dirigé par des hommes ordinaires.

(1) *Valentyn*, p. 72; Lettres édifiantes, p. 66.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XXIV.

TABLEAU géographique et politique des royaumes de Hongrie, d'Esclavonie, de Croatie et de la grande principauté de Transilvanie; par M. DEMIAN; traduit de l'allemand; publié par MM. ROTH et RAYMOND, 2 vol. in-8°, *avec une carte coloriée de la Hongrie,* etc. (1)

(PREMIER EXTRAIT.)

Nous avons souvent fait connoître à nos lecteurs l'abondance et l'excellence des matériaux géographiques, statistiques et historiques, accumulés par les Allemands pour servir à la description de leur pays. Ces matériaux, dûs presque uniquement au zèle des particuliers, sont peut-être aussi véridiques et en aussi grand nombre que ceux que le *bureau de statistique* français recueille officiellement pour être ensuite publiés dans une longue série de gros volumes *in-folio*, très-instructifs, très-

(1) A Paris, chez S. C. L'Huillier, libr., rue S. Jacques, n° 55. Prix 11 fr., et 13 fr. 80 cent. *franc de port*; papier vélin, 21 fr., et 23 fr. 80 cent. par la poste.

utiles à la vérité, mais que les acheteurs risquent de ne point voir achévés pendant le cours d'une vie ordinaire. Les matériaux des *statisticiens* allemands joignent à l'inconvénient d'être aussi volumineux que les statistiques françaises, le grave défaut de ne point offrir une suite complète, un ensemble méthodique. Souvent un canton parfaitement décrit touche à un autre canton à peu près inconnu. Mais ce défaut disparoît en grande partie dans les excellentes *statistiques élémentaires* ou *générales et analytiques*, publiées depuis dix à vingt ans, par des hommes, sinon très-savans, du moins très-laborieux et intelligens.

C'est dans cette classe d'ouvrages que nous avons conseillé aux traducteurs français de choisir les originaux sur lesquels ils veulent s'exercer, plutôt que d'encombrer la librairie de fastidieuses, futiles et absurdes productions des presses anglaises. MM. Roth et Raymond ont suivi nos conseils en publiant l'intéressant *Tableau de la Hongrie*, que nous annonçons.

M. *Demian*, qui en est l'auteur, expose d'une manière claire, complète et exacte, toutes les matières qui doivent faire partie d'une bonne description géographique; telles que la nature du sol, les productions, les divisions, la constitution politique, le système administratif, les manufactures et le commerce.

Nous regrettons qu'il n'ait pas cité plus exactement les autorités dont un écrivain historique doit s'appuyer. Il auroit aussi pu donner plus de détails sur les mœurs de la principale nation de ces contrées, je veux dire des Hongrois. Au total, son livre est un manuel très-instructif, et nous en aurions fait un très-long extrait si nos propres articles sur la géographie-physique des États autrichiens, insérés dans un cahier pré-

cèdent, ne contenoient point d'avance la plupart des résultats que nous pourrions tirer de l'ouvrage de M. Demian. Nous nous bornerons donc à présenter à nos lecteurs deux extraits de cet ouvrage, qui ont rapport à l'histoire morale des peuples.

Détails sur les habitans de la Croatie.

Les habitans actuels de la Croatie descendent tous d'un mélange de plusieurs nations slaves; aussi ont-ils beaucoup de qualités naturelles, des mœurs, des usages qui leur sont communs à tous : mais la diversité des religions, l'éducation, la situation physique et les rapports politiques produisent des nuances différentes dans le caractère moral et physique, et font distinguer les habitans d'une contrée de ceux d'une autre, de même que les individus des divers cultes. L'habitant des montagnes ressemble peu à celui du plat pays; le Croate proprement dit, professant la religion catholique, a une toute autre tournure que le Grec-Illyrien venu de la Bosnie, de la Servie ou de la Bulgarie, et conservant encore quelques restes des mœurs orientales de ses ancêtres.

En général, le Croate est, comme l'Illyrien, ignorant et grossier; la nature seule fait leur éducation physique : les mères accouchent sans aucun secours; dès qu'elles sentent les douleurs de l'enfantement, elles se dérobent aux yeux de tout le monde, elles vont dans quelque lieu écarté donner le jour à leurs enfans, les enveloppent dans quelques morceaux de drap, et ne cessent, tant avant qu'après l'accouchement, de vaquer aux soins de leurs ménages.....

Haquet dit avoir vu un enfant de quatre ans dans le

village de *Svinar* appeler sa mère en lui disant : *Maiko dai sisa* (ma mère, donne-moi le sein); celle-ci, qui étoit occupée, le lui refusa, en lui répondant, *nie dam* (je ne te le donnerai pas). L'enfant, tout en colère, lui dit : *Vrag ti belay* (le diable aboie dans ton corps), injure usitée parmi les Croates.....

Les habitans de la Croatie sont généralement d'une belle taille; ils ont l'air mâle, le corps vigoureux, le teint rembruni et le regard farouche, ce qui donne lieu à cette vieille tradition : *Il y a des Illyriens dont les regards sont mortels, et qui ont deux prunelles dans chaque œil.* Dans le canton de la Licca surtout, les habitans sont d'une taille fort élevée et régulière; leur constitution est robuste, leur voix rude et forte, au point qu'ils se parlent et se comprennent fort bien à une distance de 3 à 400 pas; ils ont la vue perçante et l'ouïe subtile, mais le goût et l'odorat très-foibles.....

Les habitans de la Lieca sont pleins de valeur et aiment la gloire; ils se nomment entr'eux *junak* (héros), et prétendent recevoir ce titre de la part des étrangers même. Les *Bunjifzi* sont les plus valeureux de tous, et l'élite de leurs milices. Un enfant bunjifzi, à l'âge de 10 à 12 ans, se bat et remporte souvent la victoire contre un jeune homme de vingt ans d'une autre contrée; dès le plus bas âge, leur voix est mâle et leur hardiesse est extrême; les enfans se font un jeu de gravir les rochers sur les bords de la mer, ou de grimper sur les mâts des vaisseaux d'où ils se précipitent dans l'eau.

Le peuple qui habite la partie militaire est fort et belliqueux, les enfans portent les armes dès leur septième année; il n'y a pas jusqu'au plus petit pâtre qui ne sache manier un fusil. Jadis ils ne se seroient pas éloignés de la maison sans être armés; ils portoient toujours

des pistolets et un coutelas à la ceinture. Avant d'entrer à l'église ils déposoient ordinairement leurs armes qu'ils rangeoient en bel ordre devant la porte; après l'office ils les reprenoient et commençoient à danser le *kolo* (danse nationale), et s'en retournoient en chantant des chansons martiales en l'honneur de leurs héros.

Le Croate du plat pays ressemble peu à ces belliqueux montagnards que nous venons de décrire. Bien fait comme eux, à la vérité, sa taille est moins grande et son corps moins vigoureux; il est moins propre à la fatigue, et pour le courage fort inférieur aux habitans de la partie militaire. Ce sont, à mon avis, les mariages précoces qui ont en quelque sorte énervé cette race d'hommes; les garçons se marient dès 14 à 15 ans, pour augmenter dans une famille le nombre des femmes, seules chargées de tous les soins du ménage et des travaux les plus pénibles. La santé de l'habitant des montagnes est aussi beaucoup meilleure et plus durable que celle du Croate des plaines. Le montagnard, endurci dès la jeunesse à souffrir continuellement les changemens de température dans un climat rigoureux, accoutumé à une nourriture simple et frugale, est rarement malade, et guérit bientôt lorsque sa santé est altérée. Le Croate du plat pays au contraire, vivant dans un climat chaud et humide, est sujet à plus de maladies, qu'il croit guérir toutes par la saignée et les ventouses, tandis que le remède universel des montagnards est un verre d'eau-de-vie mêlée avec du poivre, ou du vin coupé avec du vinaigre, auquel ils ajoutent de l'ail.....

La nourriture ordinaire des Croates consiste en pain et autres préparations farineuses, lait et fromage. Il se fait surtout une plus grande consommation de pain en

Croatie que partout ailleurs. Les fours étant rares dans ce pays, on est obligé de faire tous les jours du pain frais qu'on mange avec plus d'appétit, et par conséquent en plus grande quantité. Les Illyriens se servent à cet effet de *la pequa*, sorte de poêle de fer ou de terre cuite, de la forme d'un pain, qu'ils mettent dans leur âtre et couvrent de charbons jusqu'à ce que le pain soit assez cuit. Ils font aussi une espèce de gâteaux azymes de farine de froment, de seigle et d'orge, mêlés ensemble, qu'ils font cuire sous les cendres; ces gâteaux sont appelés *pogatschen*.

Si l'habitant du plat pays et des parties fertiles de la Croatie recueille en abondance les fruits propres à sa nourriture, l'habitant des montagnes du sud et de l'est en manque presque toujours; car même le plus aisé d'entr'eux mange rarement du pain de froment. La nature, moins libérale dans les contrées montagneuses, ne fournit à leurs habitans, pour faire du pain, que du millet, du maïs, de l'orge, de l'épeautre et de l'avoine. Ordinairement le pain n'est que de farine d'avoine. Outre le pain, ces montagnards font tous les jours leur *polenta* (mets de farine cuite à l'eau) qu'ils assaisonnent avec du beurre, de l'huile ou du lait, et qu'ils mangent même assez souvent sans aucun assaisonnement.... Les Illyriens ont un mets composé de farine, de lait et de fromage, et qu'ils appellent *cziczvara*. Pendant leur carême, ils ne mangent que des légumes cuits à l'eau avec un peu de sel.

Comme il n'y a pas de boucheries, on consomme peu de viande en Croatie; ce n'est que les jours de fête, aux repas de nôces, et à la fin de la moisson ou de la fenaison, qu'ils s'en régalent, et alors ils la mangent presque toujours rôtie. Au commencement de l'hiver on

tue dans chaque maison des bœufs, des moutons, des chèvres et des cochons, dont on fume la chair pour l'usage de la famille; elle est destinée aussi pour les individus qui vont faire leur service au régiment, ainsi qu'à ceux qui sont obligés de s'absenter pendant quelques jours pour faire une corvée : aux jours de festin, des chèvres ou des moutons rôtis se servent le plus souvent tout entiers.

Dans les contrées où l'on cultive la vigne, on boit presque habituellement du vin; mais la récolte ne peut suffire ordinairement que pour cinq ou six mois; fort peu de paysans en récoltent assez pour leur consommation jusqu'aux nouvelles vendanges : on ne le ménage pas pendant la fenaison et pendant les travaux des vignobles. La boisson ordinaire des habitans du midi, surtout de ceux de la Licca, est l'eau et le lait, après que le beurre en a été séparé. On prépare aussi dans ce pays une boisson avec des poires et le fruit de l'épine-vinette. Du reste, le vin de Dalmatie est la boisson chérie de l'habitant de la Licca; il s'en régale les jours de fête et dans les grands repas.

Les Croates n'achètent point leurs vêtemens, les femmes tissent la toile et le drap; le lin, le chanvre, la laine qu'elles emploient sont des productions du pays. Le costume diffère selon la différence de l'origine et selon la religion. L'Illyrien couvre ordinairement sa tête d'un bonnet rouge et porte rarement un chapeau; ses cheveux sont tressés en chaînette sur la nuque, son menton est rasé et il ne porte que des moustaches. Les hommes, les femmes et les enfans ont toujours le cou et la poitrine découverts, même pendant le froid le plus rigoureux, ce qui fait qu'ils ne sont point sujets à des maladies de poitrine. Les chemises sont à larges manches; l'ouverture, le poignet, le col et les

épaules sont bordés en fil de laine bleue. Il porte ordinairement un pantalon blanc; le gilet est à la hongroise, brodé en cordons et avec un double rang de boutons. Des chaussons brodés en fil de laine couvrent les pieds; sur ces chaussons, l'Illyrien en met d'autres plus courts, avant de mettre ses souliers, appelés *opanken*, sortes de brodequins faits de peau non tannée. Le corps est serré d'une ceinture de cordons rouges dans laquelle le Croate place ses pistolets et un long couteau, nommé *hanshar*. Par-dessus son habillement il porte un manteau rouge; les plus riches mettent une longue pelisse verte ou bleue qui leur sert de parure, et qu'ils ne quittent pas même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. Le luxe des hommes consite en 10 ou 12 anneaux d'argent qu'ils attachent au côté gauche d'une veste d'écarlate, de façon qu'en marchant ils font un bruit singulier et semblable à peu près à celui des grelots d'un collier de chien; de grands boutons d'argent sur la pelisse sont également le signe de l'opulence.

Le Croate du plat pays porte un costume moins curieux.... Dans le *Littoral*, tous les hommes se couvrent la tête du petit bonnet rouge.

Les femmes tressent leurs cheveux en deux chaînettes qu'elles font descendre sur leur gorge; au bout de ces chaînettes sont attachés des grelots, des dés à coudre, des jetons et des sonnettes : les personnes riches ont ces ornemens en or, en argent et en nacre; elles aiment beaucoup à les multiplier, au point que quelquefois elles en portent une demi-livre de chaque côté. Elles se couvrent la tête d'un mouchoir brodé en laine rouge ou bleue, arrangé à la manière orientale; cette coiffure s'appelle *pestcha*.

Les filles ne portent qu'une chaînette garnie de nœuds

de rubans, et se couvrent la tête avec un petit bonnet rouge garni d'un galon d'or et de médailles d'argent. Les boucles d'oreilles ne sont point en usage; mais elles mettent à tous les doigts, et même au pouce, une grande quantité d'anneaux de laiton. La chemise descend jusqu'aux pieds; les manches, qui sont d'une toile plus fine et brodées, sont attachées avec des rubans de soie. La robe, qu'elles serrent avec une ceinture de laine, est de la même forme et de la même longueur que la chemise; elle est attachée sur la poitrine par de larges agraffes d'argent doré, ornées de pierres fausses. Leur tablier est un morceau de tapis de diverses couleurs, garni de franges; elles en portent deux, un devant et l'autre derrière. Les bas sont de drap bleu, garnis de petites bandes de drap rouge ou vert. Le reste de la chaussure est comme celle des hommes.

Les maisons, que les habitans de la Croatie construisent eux-mêmes, sont toutes en bois, à l'exception de celles du *Littoral*, qui sont bâties en pierres. Ce ne sont que de misérables cabanes, divisées en deux compartimens, l'un servant d'habitation aux hommes, et l'autre aux animaux domestiques. Dans la plaine elles sont un peu plus spacieuses; mais dans les montagnes, particulièrement dans le district militaire de Carlstadt, elles ressemblent aux huttes des sauvages. Les parois sont de bois enduit de glaise; le toit est de planches ou de chaume; il n'y a ni plancher, ni fenêtres, ni cheminée. La cuisine se fait dans la chambre qu'ils habitent, dans un trou pratiqué au milieu, autour duquel ils se chauffent pendant l'hiver. La même chambre sert aussi de magasin pour les blés, les provisions et les vivres. Ils n'ont ordinairement d'autre lit que la terre dure; le seul chef de la famille et les paysans les plus

riches ont des couchettes élevées, formant une espèce de grabat de planches couvertes de paille et de quelques peaux de mouton.....

Dans quelques maisons l'on voit 50 à 60 personnes, de quatre générations, vivre ensemble sans que la discorde vienne jamais troubler leur union. Le plus vieux est le chef absolu de la famille; on le nomme *Gospodar;* il ordonne et dirige les travaux, tous les autres lui obéissent. Sa femme, ou la plus vieille de la maison, qu'on appelle *Stara, Maiko* ou *Gospodina*, est chargée de l'éducation de tous les enfans qu'elle gouverne et punit à volonté. Les occupations les plus pénibles dans l'intérieur du ménage, sont le partage des jeunes femmes; les jeunes gens sont chargés du labourage. Mais ces mœurs patriarchales n'existent plus aussi généralement qu'autrefois; la constitution actuelle contribue à les changer..... Le Croate, en général, n'aime pas un travail assidu; loin d'avoir l'activité nécessaire au développement de l'industrie, il est paresseux et insouciant; il passe la plus grande partie de la journée à ne rien faire, tandis que les femmes, laborieuses, infatigables, soutiennent à elles seules presque tout le poids des travaux. Non seulement elles vaquent aux soins du ménage, mais elles font aussi une grande partie des travaux champêtres qui ne devroient être exécutés que par des hommes. Il n'est pas rare de rencontrer dans les chemins raboteux des montagnes, des femmes portant jusqu'à 200 livres de foin, ou une charge d'eau que pendant l'été elles vont chercher à une distance de plusieurs lieues. Ces femmes, chargées de soins aussi pénibles, ont encore la quenouille à leur ceinture et filent le lin ou la laine qui doit servir de vêtement à leur famille. L'étranger est surpris de ren-

contrer dans les montagnes du Wellebit et de la Kapella des femmes de la Licca, ayant un grand sac sur leur tête, un enfant sur leur dos et un autre dans les bras, et de leur voir faire, en filant et en chantant, 10 à 12 lieues par jour, tandis que le mari marche à côté d'elle sans porter aucun fardeau, et occupé seulement à fumer sa pipe.

Les Croates, et surtout les montagnards, sont bienfaisans envers leurs compatriotes. Tout homme qui arrive pendant le repas est obligé d'en prendre sa part s'il ne veut pas offenser sensiblement le chef de la maison, qui se croiroit déshonoré s'il renvoyoit un indigent ou un voyageur sans lui donner l'hospitalité. En général le Croate est honnête homme dans ses rapports avec les individus de sa nation; il est fidèle et secourable, mais il traite comme étrangers tous ceux qui ne sont pas de la même caste que lui, et comme ennemis tous ceux qui ne sont pas de son pays. Envers ses supérieurs il est souple et rampant quand il veut en obtenir quelque chose; mais en revanche, il est désobéissant, dissimulé et fourbe lorsqu'il n'en espère rien. Les Illyriens surtout sont très-rusés; la sévérité de la discipline militaire les a rendus dissimulés, méfians et trompeurs; ils sont aussi beaucoup plus enclins au vol et au brigandage que les Catholiques. Pendant mon séjour à Agram, en 1804, il n'y avoit que cinq détenus pour vol, tandis que les prisons des régimens des frontières étoient remplies de brigands et de voleurs.

Les Illyriens sont aussi extrêmement sujets à l'intempérance; ils jouissent avec prodigalité de ce qu'ils possèdent, vivant au jour la journée, sans s'inquiéter de l'avenir, malgré l'expérience qui auroit dû leur apprendre à ménager les provisions pour les temps de

disette où le besoin et la misère les punissent souvent de leur inconduite. Les plus grandes dissipations ont lieu surtout pendant les nôces, les fêtes de famille, dites *kseznoime*, et à l'anniversaire du saint, patron de la famille. Les repas d'une nôce, qui durent pendant plusieurs semaines, et auxquels on invite ordinairement la moitié du village, absorbent souvent les revenus de six mois. Les funérailles se terminent aussi par de grands repas, dans lesquels le vin de Dalmatie coule en abondance : l'épouse, la mère ou l'enfant sont souvent encore à l'agonie, que le père de famille court de tous côtés emprunter de l'argent afin de pouvoir acheter du vin pour le festin de l'enterrement.

Malgré cette intempérance dans certaines occasions, et ce manque d'économie, le Croate en général est frugal et sait supporter la faim avec résignation lorsqu'il y est forcé par les circonstances.....

Les femmes, traitées ordinairement par les hommes avec assez d'indifférence, connoissent peu la retenue et la fidélité conjugale; mais les filles sont vertueuses et sages. Les Croates, ceux des montagnes encore plus que les habitans du plat pays, ont un grand respect pour l'honneur virginal. L'assassin le plus barbare n'attenteroit pas à la vertu d'une fille; il est persuadé que c'est le plus grand de tous les crimes, et le seul qui ne reste jamais impuni. La perte de la vertu est tellement infamante pour une fille, particulièrement chez les Catholiques de la Licca, qu'une jeune personne qui a eu le malheur d'être séduite, se bannit volontairement de la maison paternelle et quitte sa patrie.

Le rapt étoit autrefois assez fréquent en Croatie, mais de nos jours il est fort rare : on n'en voit que quelques exemples de loin en loin parmi les Illyriens habitant les

montagnes; le ravisseur est pourtant sévèrement puni, mais ordinairement la famille tâche d'assoupir l'affaire, pourvu que le ravisseur épouse la fille qui, autrement, ne trouveroit plus à se marier.....

Le Croate catholique n'est pas si superstitieux que l'Illyrien qui ne fait consister ses devoirs que dans l'étroite observance des carêmes, sujet continuel des sermons de leurs *popes*. Le Grec schismatique se permettra plutôt de voler ou d'assassiner que de manger avec une cuiller qui auroit été trempée dans du bouillon. L'ignorance de cette nation est si grande qu'on en trouve peu qui sachent seulement faire le signe de la croix ou réciter l'oraison dominicale. Tous les exercices de leur religion se bornent à entendre la messe qu'ils ne comprennent pas plus que le *pope* qui la dit, ordinairement aussi ignorant et souvent beaucoup plus immoral que ses paroissiens; aussi est-il peu respecté de ces derniers hors de l'enceinte de son église.

Le Croate et l'Illyrien ont des usages qui leur sont communs. Telles sont les cérémonies pour les mariages et les enterremens.....

Quand un jeune homme a choisi une jeune fille pour son épouse, il la fait demander à ses parens par deux amis. Si les parens ne la refusent pas, le prétendu va alors en personne faire la proposition de son alliance à la fille. Après que les parens et la fiancée elle-même ont donné leur consentement, on arrange, en présence de toute la famille, les articles du contrat, et l'on prend jour pour le mariage. Une semaine avant le jour fixé le prétendu envoie ses amis, qu'on nomme *zazivachi*, inviter les convives qui doivent être de la nôce. Les amis, pour faire ces invitations, doivent être à cheval; et parmi les convives ils en choisissent dix ou douze pour

aller chercher la fiancée : ceux-ci s'appellent *szvati*. Un d'entr'eux est nommé enseigne, *zastavnik*, et porte la bannière avec deux aides, *kumi;* un autre commande tout le cortége sous le nom de *staraschina*. La même chose s'observe de la part de la promise dont les *zazivachi* ont aussi à inviter la fille d'honneur. Il faut souvent plusieurs jours pour toutes ces invitations, particulièrement dans les montagnes où les maisons sont si écartées les unes des autres. Partout où les *zazivachi* arrivent on les régale avec du vin, du *schliwowitza*, du fromage, du beurre, etc.

Les convives, appelés *szvati*, arrivent la veille des nôces dans la maison du fiancé qu'ils accompagnent à cheval chez la promise, pour faire, avec la fille d'honneur, la couronne nuptiale. Ils annoncent leur arrivée par des coups de fusil et de pistolet, qui se répètent pendant le souper, après lequel tout le monde se retire. Le lendemain, tous les *szvati* sont tenus de paroître à cheval devant la maison de l'épouseur. Le *zastavnik* ouvre la marche avec son drapeau; après lui suivent les *kumi*, ensuite les *szvati* deux à deux. Le *staraschina* dirige la marche du cortége, qui est fermée par un cheval chargé de provisions. Avant d'arriver à la maison de l'épousée, on fait deux ou trois haltes, pour que le cortége, réuni en cercle, puisse se rafraîchir. A quelque distance de la maison, celui qui a le meilleur cheval part en avant pour porter à la promise un mouchoir blanc, qu'elle rend aussitôt à l'ambassadeur qui le rapporte au cortége. Ordinairement on en fait cadeau au staraschina. Après cette cérémonie l'on fait encore une halte; l'on mange et l'on boit. Lorsque le cortége approche de la maison de la fiancée, la fille d'honneur sort et va au-devant, tenant à la main une pomme

couronnée de fleurs, qu'elle enfonce sur le fer du drapeau du zastavnik. Les deux fiancés se mettent à genoux pour recevoir la bénédiction et les avis paternels; ensuite tout le cortége prend le chemin de l'église. La marche se fait au son des instrumens; la fiancée qui, dans quelques endroits, porte un voile, est à cheval, escortée de deux svati. Les filles d'honneur montent en croupe derrière les hommes. Dans le plat pays les femmes vont en chariot. A la porte de l'église tous mettent pied à terre, excepté deux garçons de la nôce qui restent pour la garde des chevaux et de la bannière. Après la bénédiction nuptiale, le cortége va à la maison du fiancé; dès qu'on y est arrivé, l'épouse jette des noix et des figues sur le toit: cet usage est pris du paganisme, où l'on faisoit cette cérémonie pour appaiser le Zchernbog (le dieu noir), et afin de préserver la maison des incendies. Dans les contrées méridionales, l'épousée jette des amandes et des noix aux spectateurs, pour indiquer l'abondance qui va régner dans son ménage.

A table la nouvelle mariée occupe la première place, à ses côtés sont les *kumi*; l'époux sert les convives. Les mets de ce banquet consistent principalement en moutons, chèvres et cochons rôtis qu'on sert tout entiers. Avant le repas on porte dans la maison le trousseau de l'épouse; ce trousseau est appelé *ripovede*. Après dîner on danse le *kolo* et on chante des chansons nationales jusqu'à l'heure du souper; vers minuit, un jeune homme, que la nouvelle mariée appelle son *junak* (héros), lui enlève, avec son sabre, la couronne nuptiale; les kumi la conduisent alors dans la chambre à coucher. Dans quelques contrées il est d'usage que les kumi attendent devant la porte de la chambre, jusqu'à ce que l'époux,

par un coup de pistolet, ait annoncé qu'il a trouvé son épouse intacte; les kumi répondent par leurs armes à feu et tout le monde se retire. Le lendemain la nouvelle mariée est la première debout, son devoir est de nettoyer et d'arranger la maison; elle sert les convives à déjeûner, avant lequel, accompagnée de tout le cortége, elle va puiser de l'eau pour faire laver les mains à toute la compagnie. Les *svati* jettent ordinairement dans la cuvette de petites pièces d'argent, dont ils font cadeau à la nouvelle mariée....

La première chose dont on s'occupe pour un décès, c'est d'aller tout de suite en avertir le curé, afin qu'il fasse sonner toutes les cloches de la paroisse. Le peuple, superstitieux à l'excès, croit fermement que le son des cloches facilite le voyage des ames dans l'autre monde. Les Catholiques mettent dans la main du mort une croix simple, et les Illyriens une croix double ou triple. Dans le *Cordon Militaire*, on dépose aussi aux pieds du mort, ses armes, et sa pipe chargée de tabac. Ensuite le chef de la maison prononce un éloge funèbre auquel les parens répondent d'une voix lamentable, et les amis du décédé, en faisant l'énumération de ses exploits et de ses vertus. Pour le convoi, on loue une *pleureuse*. Il y a des femmes croates très-habiles dans cet exercice et qui s'en acquittent parfaitement. Cette femme entonne les cantiques funèbres, auxquels toutes les personnes du cortége répondent en poussant des cris plaintifs et en se tordant les bras. Ces chants funèbres sont tous à la gloire du défunt: on célèbre sa valeur dans les combats, sa force et sa beauté si c'est un jeune homme; on l'appelle à grands cris par son nom: on lui reproche de s'être laissé mourir si tôt, lorsqu'un heureux mariage alloit combler ses vœux; on lui dit que son amante au

désespoir va le suivre au tombeau. On s'entretient avec lui comme s'il pouvoit encore répondre ; ses camarades lui demandent pourquoi il les a délaissés, comment ils pourront vivre désormais sans lui ; ils lui disent : « A quoi serviront maintenant tes pistolets, ton haushar, tes armes ? Tu ne te pareras plus de ton beau dolman rouge ! Ame chérie ! as-tu faim, as-tu soif ? Salue de notre part les ames de nos parens que tu vas voir dans l'autre monde, et rends-leur compte de l'état où se trouve à présent leur famille ». Chez les schismatiques le cercueil reste ouvert à l'église jusqu'après l'office ; alors les parens et les amis embrassent le défunt, et puis on l'enterre. Dans le district de Sichelbourg, une mère fait éclater sa douleur, à la mort d'un enfant, par des imprécations terribles contre la mort qui lui a ravi son enfant, et après l'enterrement elle brise sur la tombe le berceau qui lui avoit servi..

Les jeux de cette nation, particulièrement ceux des habitans des montagnes, consistent en exercices qui exigent autant de force que d'adresse. Ils jettent vers le but une pierre de 30 à 50 livres pesant ; ils s'exercent aussi à la course et à sauter. Le *kolo* est la danse nationale des Illyriens : les hommes et les femmes se tiennent par la main, et forment un cercle autour de celui qui les fait danser au son d'une cornemuse ou d'un violon ; d'abord les mouvemens sont mesurés et lents, mais bientôt ils augmentent de rapidité et se terminent enfin par des sauts sans règles ni cadence. Les Croates jouent aussi d'une espèce de petite flûte dont ils ne tirent que des sons aigres et faux ; leur chant est également sans aucune harmonie : des cris lamentables et prolongés, qui ressemblent plutôt à un hurlement qu'à un chant, sont leurs chansons favorites. Les finales de leurs phrases

musicales tombent toujours sur la lettre *o*, avec laquelle ils commencent et finissent chaque trait de chant.

Le plus grand amusement d'un Croate, en temps de guerre, comme dans sa maison, c'est d'allumer un grand feu. Il supporte fort bien le froid, mais il aime extrêmement à se chauffer les pieds. Dix ou douze Croates rassemblés autour d'un grand feu se couchent par terre, les pieds tout près des charbons et la tête tournée en dehors; ils exposent d'ailleurs, sans peine, au froid et à la neige, tout le reste du corps.

Dans plusieurs contrées de la Croatie il est d'usage d'allumer de grands feux de réjouissance au moment de l'équinoxe, vers la fin du mois de mars. Tous les habitans du village, hommes et femmes, vieillards et enfans, se rassemblent sur les hauteurs, ou même près du village; là on apporte du bois de la forêt la plus voisine, on en forme un grand bûcher qu'on allume au soleil couchant, et la troupe joyeuse des garçons et des filles commence à danser autour du bûcher; les jeunes gens s'exercent à sauter à travers le feu, celui qui le franchit à une plus grande distance obtient les applaudissemens et éloges des spectateurs. La fête se termine comme toutes les autres, par des repas qui se prolongent pendant la nuit. Cette fête paroît devoir son origine à celle que célébroient anciennement les Slaves, en action de grâces du retour de la belle saison. Depuis qu'on a commencé à économiser un peu plus le bois, ces fêtes deviennent plus rares. »

England, Wales, Irrland und Schottland, etc. *Souvenirs d'un Voyage fait en Angleterre, dans le pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse, pendant les années* 1802 *et* 1803; *par M.* GOEDE, *seconde édition.* Dresde, 1806. 5 vol. in-8°.

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

Le premier extrait nous a déjà fait connoître quelques-unes des classes de la société de Londres; en voici encore d'autres sur lesquelles l'auteur a également fixé un œil observateur.

« Dans aucune ville du monde le nombre des oisifs n'est plus considérable qu'à Londres; il faut en chercher la cause dans le luxe énorme et les richesses toujours croissantes de cette capitale. A Paris ce sont plutôt les vieillards que les jeunes gens qui se livrent à une vie oisive; on peut les reconnoître aisément en allant souvent aux mêmes cafés où ils sont pour ainsi dire relégués, où ils passent régulièrement quelques heures du jour à causer, et où ils sont regardés, par les limonadiers, comme des pièces d'inventaire et une partie de leur fonds. Il n'y a pas de grand café où l'on ne rencontre quelques originaux de cette espèce. A Londres, les vieillards semblent chercher à cacher leur caducité sous l'apparence de la vigueur, prennent part à tous les plaisirs tumultueux et à toutes les folies de la jeunesse. On y a vu des dues de soixante-dix ans courir avec des chasseurs de renards, assister à toutes les courses de chevaux, et s'entretenir d'un ton familier avec les femmes de la classe la plus commune. Mais aussi la satire ne manque pas de s'exercer sur ces infracteurs des lois de la nature, et de les exposer à la risée du public dans les caricatures les plus comiques.

Quant aux élégans de Paris, ils se distinguent de ceux de Londres en ce qu'ils fréquentent bien davantage le beau sexe qui exerce sur eux la plus grande influence. Un élégant de Paris sort avec la dame de son cœur, l'accompagne le matin lorsqu'elle fait des emplettes pour la toilette, et en est consulté dans toutes les grandes affaires qui concernent la parure : c'est un confident à qui elle fait part, non de ses secrets et de ses intrigues personnelles, mais de ceux de ses amies. L'élégant de Paris tranche ordinairement du connoisseur en fait de beaux arts, estropie les vers, et sait dans la perfection toute l'histoire des coulisses. Celui de Londres laisse ces belles connoissances aux journalistes, et se livre, avec ses camarades, sans réserve, à tous les plaisirs même les plus grossiers; mais aussi quand le premier feu de la jeunesse est passé, il adopte souvent des mœurs tout opposées, devient un Charles Fox, ou trouve le bonheur dans l'intérieur de son ménage, tandis que l'autre reste quelquefois toute sa vie la marionnette des femmes.

Une institution toute particulière à Londres, est celle de l'école de jurisprudence, appelée *Juns of court*. C'est un vaste établissement où les jeunes gens de bonne famille passent quelques années pour se préparer à l'entrée dans le parlement ou à d'autres fonctions publiques. Mais, comme cette école ne les assujettit en rien, elle devient pour la plupart un séjour d'amusemens et de plaisirs. La réunion de quelques centaines de jeunes gens, tous adolescens et tous élégamment mis, a quelque chose de frappant pour un étranger qui visite *Juns of court* pour la première fois. On appelle plaisamment ces étudians *the elegant civilians*, les élégans jurisconsultes. Il y a, dans l'intérieur des bâtimens de cet établissement, de jolies promenades, des cafés, des boutiques; et pour que rien ne manque à cette belle éducation, le soir les cours intérieures sont fréquentées par des centaines de nymphes, on devine de quelle espèce.

Si un étranger venoit à Londres, pour y jouir mieux qu'ailleurs de l'agrément de la société, il se tromperoit bien : à moins d'être muni d'excellentes recommandations, il lui seroit difficile d'avoir son entrée dans les réunions de famille. La noblesse même n'a plus ce caractère hospitalier qui la caractérisoit autrefois.

Parmi tous les riches nobles de Londres, il n'y en a

pas un qui tienne maison ouverte, et dont les assemblées permettent l'accès aux étrangers, comme c'est le cas à Paris, à Vienne et dans d'autres grandes villes. Les grands de Londres aiment mieux briller par des équipages ou d'autres modes qui en ruinent tous les ans un grand nombre. Aussi rien n'est plus magnifique que l'aspect de cette suite de brillans équipages qui se montrent dans les promenades publiques, particulièrement dans celle de *Kensington* où le beau monde afflue, surtout au printemps, entre deux et quatre heures. La route qui y conduit est pleine de belles voitures précédées de courriers en belle livrée, ainsi que de cavaliers et de dames à cheval, escortés d'une foule de domestiques. Ni la promenade de Longchamp ni celle des Tuileries n'approchent du *Hydepark*. En entrant au jardin de *Kensington*, l'étranger est étonné d'abord de la gravité et du silence avec lequel on s'y promène. On ne parle que très-bas, on ne fait aucun mouvement de vivacité; bref, le tout ressemble parfaitement à une assemblée anglaise. Il faut de grands motifs de curiosité pour faire perdre à cette réunion nombreuse son grand sérieux. J'en vis un exemple en allant pour la première fois à ce jardin. Les gazettes de Londres avoient annoncé depuis quelque temps l'arrivée de la première beauté de Paris, et le bruit s'étoit répandu, je ne sais comment, que madame Récamier viendroit ce jour-là à Kensington. Deux courtisanes avoient profité de la grande attente du public, et s'étoient vêtues à la dernière mode de Paris; elles entrèrent au jardin en imitant tous les airs de deux Parisiennes. A peine eurent-elles été aperçues qu'il s'éleva un tumulte général, et tout le monde se pressa avec la plus grande impétuosité pour voir les deux beautés françaises. Malheureusement celles-là ne tardèrent pas à être accostées par plusieurs personnes de leur connoissance, et chacun à regret se vit trompé dans son espoir. Le bruit cessa, et le calme se rétablit comme il étoit auparavant.

Les réunions de Ranelagh, quelque brillantes qu'elles soient, sont cependant peu propres à amuser long-temps un étranger, à cause de l'uniformité qui y règne. On se lasse bientôt de se promener, avec une grave société, toujours en cercle dans une rotonde de 150 pieds de diamètre et entourée d'un double rang de loges. On est

frappé, il est vrai, en entrant dans cette rotonde, tant par son élégante décoration et par la musique qu'on y exécute, que par la vue du beau monde qui y est assemblé. Le beau local du Panthéon, dans la rue d'Oxford, est maintenant vide. M. Garnerin le loua pendant son séjour à Londres pour y faire voir aux habitans son ballon aérostatique.

Les cérémonies où l'on voit, dans toute son opulence et dans tout le raffinement du plus grand luxe, la noblesse d'Angleterre, sont principalement celles des jours de naissance du roi et de la reine. Le cortége, orné de leurs superbes équipages qui, pour la plupart, sont neufs ces jours-là, dure plusieurs heures. Ce sont ces fêtes que les nobles attendent pour présenter à la cour leurs fils et leurs filles qui, pour la première fois, se montrent en public dans tout l'éclat d'une riche parure. Les bourgeois se plaisent à les passer en revue l'une après l'autre, et même à leur faire des signes d'approbation quand leur beauté les frappe.

Le lendemain de ces fêtes, toutes les gazettes entrent dans les plus petits détails sur la parure de ces dames, et embouchent la trompette pour faire sortir l'éloge de leurs charmes. Huit jours d'avance, les plus fameuses marchandes de modes exposent à la vue du public les robes de gala que les dames de la cour doivent porter ce jour-là. Tout le beau monde court visiter ces modèles du suprême bon ton, et couvre toute la rue de *Newbond* de brillans équipages. On expédie aussi dans toutes les parties du royaume de petits échantillons des étoffes dont étoient revêtues les princesses et les dames de cour; et il y a des familles bourgeoises en province, qui gardent ces petits morceaux avec une sorte de vénération, et en font des collections. Quant à ce qui concerne la noblesse anglaise en général, je remarque qu'elle cherche à maintenir, même dans son extérieur, une dignité à laquelle l'oblige en quelque manière son *public caracter*. C'est la nation qui surveille toutes les démarches des nobles; leurs mœurs, leur vie publique et domestique, leurs penchans, tout devient l'objet de la conversation du peuple: s'ils habitent la capitale, on apprend par les gazettes, quelles sont leurs assemblées, par quelles personnes elles y ont été fréquentées, et comment on s'y est amusé. Vont-ils à la campagne? Les mêmes

gazettes, toujours attentives, tiennent un compte exact des fêtes qu'ils donnent, des alliances de famille qu'ils entretiennent ou rompent, et souvent même de leurs projets secrets. On ne conçoit pas comment les gazetiers peuvent être si bien instruits de tout ce que les grands font ou ne font pas. Le peuple les juge généralement avec beaucoup d'impartialité et n'est point aveugle sur leur mérite. Il faut rendre à la noblesse anglaise la justice de convenir que la nation lui est redevable d'un grand nombre de bienfaits; que ce sont les nobles qui ont rendu l'agriculture aussi florissante qu'elle est, qui ont entretenu le zèle de l'industrie et du commerce dans l'intérieur du pays, et qui l'ont orné d'une foule de beaux monumens. Mais cette publicité même à laquelle sont exposées leurs démarches, fait que leurs vices et leurs défauts sont censurés sans pitié. On n'ignore pas de quelle liberté usent à cet égard les faiseurs de caricatures, et à quel point de perfection est parvenu en Angleterre ce genre de satire populaire. Des ridicules de toute espèce y sont exposés aux yeux du public railleur; ce sont autant d'avis pour les grands, et le gouvernement s'en sert souvent pour dissiper d'une manière insensible les troubles naissans et tous les germes de révolutions. Les plus fameuses boutiques de caricatures sont auprès de *Charing-Cross*, dans *Pall-Mall*, dans la rue d'Oxford et dans *Holborn*. Les premières sont les plus proches du palais du roi; c'est par cette raison que les marchands y exposent de préférence des sujets qui intéressent particulièrement les hautes classes. Les ridicules des modes, les folies des élégans, les scènes les plus comiques des grandes assemblées, tout y est passé en revue; souvent même on y voit représentées dans une suite de gravures les anecdotes secrètes du cabinet. Dans *Holborn* les caricatures sont plus particulièrement dirigées contre les habitans de la cité. *John Bull* y joue le principal rôle, et le peuple accourt et rit des sottises de son représentant. Le marchand de cette boutique prête, pour une demi-couronne la soirée, un gros porte-feuille rempli de ces gravures, et je sais par expérience qu'il est fort amusant de parcourir cette galerie comique lorsqu'on peut l'entendre expliquer par un Anglais instruit. Il y a peu de ces productions qui se fassent remarquer sous le rapport de

l'art, et ce ne sont que celles-ci qu'on trouve dans les grands magasins d'estampes où l'on voit du reste peu de gravures faites dans les pays étrangers. Le nombre des marchands d'estampes y est même très-petit relativement à la grande population et au luxe énorme de la capitale; mais il y a beaucoup de fortes ventes, surtout dans la saison où le grand monde est réuni. Les plus fameux marchands des Pays-Bas, d'Italie, de France et d'Allemagne, font continuellement partir pour l'Angleterre des collections magnifiques de gravures qui s'y vendent à l'enchère à très-haut prix : on ne peut songer sans regret que les premiers chefs-d'œuvre de ce genre disparoissent peu à peu du continent pour aller orner les maisons de campagne des Anglais, où ils ne sont plus visibles que pour peu de personnes. Les Anglais ont d'autant plus besoin d'attirer les belles productions du continent, que chez eux les beaux arts n'ont jamais pu prospérer, ni produire, comme l'on sait, beaucoup de modèles. Mais en revanche ils ont poussé les arts mécaniques à un si haut degré de perfection, qu'on le regarderoit comme le *non plus ultrà*, si l'on ne savoit que ces arts s'enrichissent encore journellement de nouvelles découvertes. Toutes les grandes rues dans les villes un peu considérables de l'Angleterre offrent autant d'expositions des produits de l'industrie nationale. Aussi n'y a-t-il pas de pays où la connoissance des procédés des arts mécaniques soit aussi générale que dans cette île. Un étranger est surpris de la justesse et de la précision avec lequelles des gens de tout rang y savent décrire toutes les propriétés d'une découverte nouvelle; après la politique, c'est là le sujet ordinaire de la conversation; les dames mêmes excellent tellement dans ces connoissances, qu'elles distinguent au premier coup d'œil les qualités et les nuances pour ainsi dire imperceptibles des marchandises. Il faut avouer que ces notions utiles contribuent souvent à répandre beaucoup d'intérêt dans leurs conversations et en éloignent ce vide qui règne ordinairement dans les entretiens du grand monde. Par ce même esprit d'industrie qui occupe toutes les classes, l'état d'artisan est aussi estimé en Angleterre que tous les autres : un artisan habile est sûr de réussir et d'augmenter sa fortune au point de pouvoir se retirer des affaires dans un âge avancé, et même d'obtenir

quelque influence politique par la nomination de représentant au parlement. Ordinairement il laisse son métier à continuer à ses enfans, quelque riche qu'il soit, et souvent le même état se propage pendant plusieurs générations : vrai moyen d'établir un crédit solide et nécessaire aux grandes spéculations.

Le commerce et l'industrie ont même acquis trop de considération pour que les lettres puissent en avoir beaucoup. Effectivement, la littérature anglaise ne peut point se présenter dans ce moment-ci sous un aspect favorable ; les sciences n'y font que des progrès peu importans, et les savans manquent de cet esprit général qui en Allemagne a formé une république littéraire, indépendante de toute influence des gens du monde, et propre même à agir d'une manière avantageuse sur l'esprit de toute la nation. Il n'y a aucun établissement de sciences en Angleterre qui réunisse les qualités nécessaires : presque toutes les bibliothèques sont défectueuses, et les collections d'objets d'arts et d'histoire naturelle sont plutôt des cabinets de curiosités que des dépôts adaptés aux besoins des savans. Autrefois en France l'esprit social qui animoit les classes *distinguées*, facilitoit les liaisons littéraires ; le beau monde attiroit dans ses cercles les savans les plus spirituels, et pendant assez long-temps les assemblées brillantes de Paris réunissoient tous les hommes marquans dans la littérature française. Introduits dans le grand monde, les savans s'accoutumoient à observer l'homme sous toutes les faces, leurs vues s'étendoient ; d'un autre côté, leur manière de juger, dégagée des préjugés de l'école, prenoit un essor plus élevé, et leur présence forçoit insensiblement les gens du monde à bannir ces conversations insipides, et de les remplacer par des entretiens, sinon très-solides, au moins piquans et agréables. En Angleterre il n'y a jamais eu une époque semblable ; les savans y ont toujours vécu isolément et n'ont jamais pu parvenir à se rapprocher. Ce n'est pas qu'il n'y ait à Londres des sociétés savantes ; mais le lien qui en unit les membres, n'est pour ainsi dire formé que par une association de titres plutôt que de lumières. Autrefois il y avoit cependant quelques beaux esprits qui se réunissoient *en petit comité*, et composoient une société des plus aimables. Les Pope, les Adisson, les Steele, les Gray et plu-

sieurs autres littérateurs y prenoient part; mais il n'est resté de ces charmans clubs qu'un beau souvenir : les gens de lettres d'aujourd'hui n'ont pas même l'occasion de se réunir de temps à autre. Il n'y a pas dans la grande ville de Londres un seul établissement où, dans des momens de loisir, ils puissent se mettre au fait des événemens de la littérature et passer quelques heures d'une manière convenable. Qu'il seroit intéressant pour eux de pouvoir jouir d'un local comme celui du libraire Beygang à Leipzik, et qu'il seroit facile à un riche libraire de Londres d'en établir un pareil !

Ce qui prouve la décadence des lettres en Angleterre, ce sont les applaudissemens que le public prodigue à une foule de mauvais auteurs. Cette nation, qui peut se glorifier de posséder des chefs-d'œuvre inimitables de poésie, d'histoire et de politique, comble maintenant d'éloges et de gloire les misérables compilations d'un Belsham, les rêveries creuses d'un Payne, et les foibles vers de l'auteur des *Pursuits of literature*, ouvrage qui, dans l'espace de deux ans, a eu dix éditions! Faut-il parler d'après cela d'autres branches de la littérature, telles que les romans? Il semble que les femmes s'en soient emparées exclusivement; car on compte actuellement plus de trente dames anglaises qui sont occupées sans cesse à en faire. Le beau idéal est une chose absolument inconnue à ces femmes auteurs. La seule chose qu'elles aient prise à tâche, c'est de copier le plus fidèlement possible la nature commune et basse, et le plus grand triomphe de leur génie est de pouvoir intituler leur ouvrage : *Tableau fidèle d'après nature;* mais ce mérite n'est pas même le partage de la plupart d'entr'elles; presque toutes ont adopté une manière tellement affectée, qu'elles ne réussissent même pas à représenter, dans leurs productions avortées, une image exacte de la nature bourgeoise. Quant aux journaux littéraires, on remarque que leurs rédacteurs sont universellement frappés de cette manie de critiquer d'après des vues très-bornées, et de mesurer tout avec leur petite échelle de proportion ; manie que Johnson a communiquée aux gens de lettres, et qui répand sur une grande partie des productions modernes des Anglais un vernis de pédanterie insupportable. Ceux qui font des gazettes, loin de pouvoir s'accorder entr'eux, recher-

chent tous les moyens de se nuire et se discréditer mutuellement ; et cette jalousie de métier occasionne souvent les querelles les plus ridicules. Voici ce qui arriva pendant mon séjour à Londres. Le rédacteur de la *Morningpost* étoit depuis quelque temps en guerre ouverte avec celui du *Morningherald*. Après avoir réfléchi sur un moyen infaillible de porter un coup mortel à son adversaire, l'un d'eux (je ne me rappelle plus lequel) imagina le tour suivant. Sachant que l'autre recevoit à des jours fixes le *Publiciste* de Paris, et qu'il y puisoit la plupart de ses nouvelles, il fit imprimer, par l'entremise de son (*pique*) correspondant à Paris, une feuille dans le format du *Publiciste*, mais remplie des nouvelles les plus singulières, annoncées avec un ton d'importance, sur la paix qu'on venoit de conclure. Cette feuille fut adressée, d'après son ordre, à son adversaire à Londres, mais un jour plutôt que n'arrivent ordinairement les journaux de Paris. Comme les gazetiers se piquent de devancer leurs rivaux dans l'annonce des nouvelles, celui à qui étoit adressée la feuille contrefaite, triompha d'en recevoir de si importantes avant tous les autres, et se hâta d'annoncer toutes ces belles choses le lendemain matin. On lut et on fut frappé d'étonnement : plusieurs de ces nouvelles, concernant l'état commercial, firent même conclure quelques affaires majeures parmi les négocians. Mais quel fut le saisissement du public et du journaliste, quand le lendemain la véritable feuille du *Publiciste* arriva! Le pauvre gazetier eut beau protester de son innocence, personne ne voulut écouter son apologie ; on le blâma généralement de sa crédulité ; ses collègues se moquèrent de lui, et beaucoup d'abonnés se retirèrent. Dans son désespoir il cita son adversaire en justice, et l'accusa de ce tour perfide ; mais il manquoit de témoins, le délit s'étoit passé en pays étranger, ainsi il n'y avoit pas moyen d'en tirer vengeance.

Il est temps, après avoir passé en revue diverses classes de la capitale, de jeter aussi un coup d'œil sur le peuple. Quoiqu'en général cette classe dans toutes les grandes villes se ressemble, il y a cependant quelque différence entre le peuple de Paris et celui de Londres. Le premier a l'esprit gai et léger ; il faut qu'il soit bien malheureux pour perdre ce caractère : le peuple de Londres, au

contraire, est triste et sombre, et capable des coups les plus désespérés, surtout depuis que la secte des méthodistes a pris consistance en Angleterre. Ses plaisirs diffèrent aussi un peu des amusemens de la populace de Paris. Dans celle-ci, il n'y a presque pas de famille qui n'aille au spectacle une fois par semaine : elle a ses théâtres et ses bals. *John Bull* n'a pas encore atteint ce degré de raffinement dans le plaisir; il lui faut des amusemens où il puisse agir en personne, et surtout où il puisse récréer aussi son estomac : les plaisirs secs ne sont pas trop de son goût. Dans la populace de Londres, les hommes aussi bien que les femmes, ont leurs clubs qui se tiennent ordinairement dans les cabarets où l'on vend de la bière, et qui sont à peu près au nombre de cinq mille aux environs de la ville. Dans chacune de ces maisons il y a un club particulier, dont les membres déguenillés se réunissent à de certaines heures; les jours des assemblées générales sont les dimanches, jours auxquels les femmes y viennent également. On trouve dans toutes les guinguettes une gazette; c'est ordinairement une de celles qui ne paroissent que les samedis et contiennent l'extrait des journaux de la semaine : mais comme la plupart des clubistes ne savent pas lire, il y a dans chaque club quelqu'un chargé des fonctions de lecteur. Excepté les cabarets, il n'y a point de lieux de rassemblement pour la basse classe qui ne connoît d'autre passe-temps que celui des clubs et des parties de bière. Mais il y a trois jours dans l'année qui sont spécialement destinés à son amusement, et pendant lesquels elle est la reine de la fête : c'est ce qu'on appelle à Londres la *foire de Bartholomée*, fête unique dans son espèce. C'est alors que la populace se montre en masse et dans son caractère original : aucune autre classe ne prend part à cette fête, aucune gêne ne trouble la joie de ceux à qui elle est uniquement destinée. Le théâtre de ce spectacle intéressant, c'est le grand marché aux bœufs (*West-Smith-Fields*), emplacement très-vaste qu'on prépare quelque temps d'avance et qu'on orne de toute manière afin de recevoir dignement les assistans et les rois de ces fêtes. Les jours fixés enfin arrivés, le peuple s'y porte en foule et avec des démonstrations de joie qui ressemblent un peu à une mer en fureur. Des boutiques de toute espèce, des jeux, des

théâtres, des marionnettes, de la musique, tout y est mis en œuvre pour exciter sa curiosité et contribuer à son amusement. La joie se peint sur toutes les figures qu'on rencontre, et la presse est telle qu'une fois mêlé à la foule, on a besoin de toutes ses forces pour parvenir à se frayer un passage jusqu'au bout du marché. Ce sont surtout les matelots qui se livrent ces jours-là à tous les excès de la joie la plus effrénée. Malheur aux filles des bourgeois qu'ils entraînent dans le tourbillon de leurs fêtes bruyantes : plus d'une doit son malheur et la perte de son innocence à la foire de Bartholomée, et a passé ensuite des mains des matelots ivres dans les bras d'un lord. Néanmoins le souvenir de ces fêtes agit quelquefois sur ces femmes infortunées avec tant de violence, que bien qu'elles jouissent d'un certain rang dans le monde, elles ne peuvent résister au désir de se mêler de nouveau à la foule joyeuse de la populace et de se livrer à tous les amusemens de leur premier état. Après la dernière foire de Bartholomée, les journaux annoncèrent qu'on y avoit rencontré, entr'autres, deux dames du haut rang, miss P... et madame *S*... dont la beauté et les aventures sont généralement connues à Londres. Ce fait peut servir d'appui à ce qui a été dit ailleurs de cette irritabilité des sens dont les femmes anglaises sont quelquefois affectées, et qui devient souvent un feu dévorant : chose d'autant plus étonnante qu'on s'attendroit à la rencontrer plutôt sur les bords rians du Tage que sous le ciel froid et nébuleux de la Tamise. »

Nous croirions fatiguer l'attention des lecteurs, si nous alongions davantage ces extraits. Nous remarquons, en général, que les réflexions de M. Goede sont à la fois intéressantes et instructives, sur quelque genre qu'elles portent : dans certains endroits de l'ouvrage seulement, on s'aperçoit que celui qui les a écrites n'avoit pas à se plaindre du gouvernement britannique.

(*Article de M. Depping.*)

NOUVELLES DIVERSES.

MM. *Raymond et Roth*, éditeurs du *Tableau de la Hongrie* que nous avons annoncé dans ce Cahier, viennent de publier un *Tableau statistique de la monarchie autrichienne au commencement de la guerre présente.* Ce Tableau est un résumé bien fait des statistiques allemandes de *Hassel*, de *Lichtenstern* et autres. Il est précédé d'une traduction historique qui fait connoître l'état successif de cette puissance depuis son origine jusqu'à nos jours.

— M. *Clavier*, helléniste distingué, vient de faire paroître un ouvrage intitulé *Histoire des premiers temps de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides*, pour servir d'introduction à *tous les ouvrages qui ont paru à ce sujet, avec des tableaux généalogiques des principales familles de la Grèce.*

Nous reviendrons sur cet ouvrage qui, bien que sous plusieurs rapports il ne soit pas à l'abri des objections, se présente en général comme le fruit d'une étude solide et profonde.

— *L'Almanach royal de Hollande* (*Koninglyke Almanach*, etc.) donne, parmi d'autres détails statistiques, un aperçu de la population des villes de ce royaume. Nous en extrairons ce qui suit :

	habitans.		habitans.
Amsterdam compte	217,000	*Harlem* compte	21,227
Arnhem	10,080	*Leuwaarden*	15,525
Bois-le-Duc	12,627	*Leyde*	30,955
Delft	13,737	*Middelburg*	17,687
Dordrecht	18,014	*Nimwegue*	12,783
Gouda	11,715	*Rotterdam*	53,212
Græningen	23,770	*Utrecht*	32,194
Haag (La Haye)	38,455	*Zwoll*	12,220

ERRATA.

Cah. XXII, page 42, ligne 24 : de voleurs, *lisez* des voleurs.
Ibid., *ibid.* 26 : rengorgent, *lisez* regorgent.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Huitième Volume.

TABLEAU de Vienne en Autriche; par le RÉDACTEUR. 5

SUR les Tours de force et d'adresse usités parmi les Hindous; par le colonel IRONSIDE, *traduit de l'anglais par M. S. L.....* 62

TABLEAU physique des Asturies, d'après un ouvrage espagnol du docteur CASAL. 76

DESCRIPTION de l'île de Bornholm et des îlots d'Ertholm, situés dans la mer Baltique; par le RÉDACTEUR. 95

RÉFLEXIONS sur les anciennes observations Astronomiques des Chinois, et sur l'état de leur Empire dans les temps les plus reculés, lues à l'Institut de France; par M. DE GUIGNE *fils.* 145

CORRESPONDANCE de MM. WALKENAER *et*

GRABERG, sur les manuscrits d'Usodimare, conservés à Gêne. 190

NOTICE sur le Tyrol et le Vorarlberg; par le RÉDACTEUR. 214

MÉMOIRE pour servir à la connoissance des tribus arabes en Syrie et dans l'Arabie déserte et Pétrée; par M. U. J. SEETZEN. 281

MÉMOIRE sur la dynastie des Assassins et sur l'origine de leur nom, par M. SILVESTRE DE SACY; lu à la séance publique de l'Institut, du 7 juillet 1809. 325

ANALYSE de quelques Mémoires hollandais sur l'île de Formosa; par le RÉDACTEUR. 344

BULLETIN des Cahiers XXII, XXIII, XXIV.

VOYAGE de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse; publié par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi, sous le ministère de Son Excellence le vice-amiral Decrès, comte de l'Empire; rédigé par M. DE ROSSEL, ancien capitaine de vaisseau. 126

PRÉCIS historique sur le feldmaréchal Souworow; par M. GUILLAUMANCHES DUBOSCAGE. 137

NOUVELLES DIVERSES, relatives à la Géographie et à l'Histoire. 143

Sur les Travaux de M. Gosselin, relatifs à la géographie ancienne. 260

England, Wales, Irrland und Schottland, etc. *Souvenirs d'un Voyage fait en Angleterre, dans le pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse, pendant les années* 1802 *et* 1803; *par M. Goede. (Premier extrait.)* 269

Sur le Danube; par le Maréchal Prince de Ligne. 278

Nouvelles diverses. 280

Tableau géographique et politique des royaumes de Hongrie, d'Esclavonie, de Croatie et de la grande principauté de Transilvanie, par M. Demian; traduit de l'allemand, et publié par MM. Roth et Raymond. (Premier extrait.) 376

England, Wales, Irrland und Schottland, etc. *Souvenirs d'un Voyage fait en Angleterre, etc., pendant les années* 1802 *et* 1803; *par M. Goede. (Deuxième extrait.)* 394

Nouvelles diverses. 405

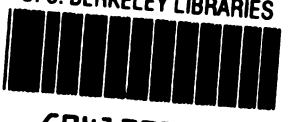
Fin de la Table des Articles contenus dans les Cah. XXII, XXIII, XXIV, qui forment le VIIIe Vol. des *Annales*.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.

NON-CIRCULATING BOOK

NON-CIRCULATING BOOK

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C041221854